Dix-septième année. Deuxième série. — N° 106.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Janvier 1899

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50 | ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50 | PUBLICATION MENSUELLE Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois | TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS Du *Figaro* quotidien.



M. FERNAND CORMON, MEMBRE DE L'INSTITUT, DANS SON ATELIER

Les Croquis du Mois

La caractéristique de ce mois de décembre a été une formidable éclosion de littérature dramatique: du 1er au 31 décembre les infortunés critiques et soiristes, les « Messieurs de l'Orchestre et de Balcon » eurent à subir plus de vingt premières ou reprises, et cela seulement dans les théâtres établis, sur les scènes qui se considèrent comme faisant partie des couches supérieures, celles qui font payer très cher des



Cliché Pirou

M. HENRI LAVEDAN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

places incommodes et des spectacles courts entremêlés de très longs entr'actes. Dans les « théâtres à côté, » les Tréteaux, les Bodinières et autres petites boîtes, la production — étant de moindre qualité — a été compensée par la quantité, et l'on ne saurait évaluer les flots de « rosseries » que laissèrent écouler tous ces petits robinets où le smart des deux sexes vient sucer le lait des belles manières et des sentiments élevés.

De ces nombreuses œuvres, une partie seulement surnagera et doublera le cap de la mi-janvier, car jusque vers cette époque les salles sont toujours remplies de gens qui vont « au spectacle » sans se préoccuper autrement de ce qu'ils y verront.

Parmi les pièces dignes d'être signalées je citerai *Kosaks!* un fort beau drame d'Armand Silvestre et E. Moran, joué au théâtre de la République; c'est une œuvre littéraire et capable cependant d'agir fortement sur ce public populaire, sans que les auteurs aient eu recours aux ficelles soit-disant indispensables des dramaturges de métier.

Au Vaudeville, la *Georgette Lemeunier* de Maurice Donnery semble avoir été écrite par le plus spirituel et le plus sceptique de nos auteurs, pour la plus merveilleuse troupe qui ait jamais occupé la scène de ce théâtre; on la connaît, avec son entraînante conductrice, Réjane, que suivent Mégard, Suzane Avril, le correct Guitry, le haut comique qu'est devenu Huguenet dans cette heureuse maison.

M. Brieux a eu, presque simultanément, deux pièces jouées aux deux pôles de la géographie théâtrale: à la Comédie-Française et au Théâtre-Antoine. Dans *Resultat des Courses*, M. Brieux a voulu montrer les ravages que l'entraînement du jeu peut amener dans les familles: c'est là une vérité qui n'avait pas besoin d'être démontrée; il est, en outre, avéré que les pièces morales où l'on peint le vice sous les plus affreuses couleurs, n'ont jamais corrigé personne; cette pièce n'a donc, à vrai dire, d'autre but que de nous montrer la troupe de M. Antoine dans son véritable élément, dans le style « populo ».

Quelques jours après, M. Brieux nous exhibait, à la Comédie-Française, d'autres ravages; ceux du divorce, dans les familles; c'est encore une vérité courante, et il a fallu tout le charme attendri de Madame Bartet et l'autorité de M. Worms pour intéresser le public à une situation à peu près insoluble.

On a remarqué que le *Voyage autour du Code*, joué aux Variétés le lendemain de la première de *Berceau*, présentait la même intrigue que la pièce de M. Brieux, avec cette différence que les auteurs, MM. Hennequin et Duval, l'ont tournée au bouillon; l'idée a paru fort bonne aux spectateurs, qui se sont largement dédommagés de leur soirée de la veille.

Notre ami et collaborateur, Henri Pagat a pu faire jouer au Nouveau Théâtre sa *Briguedondaine*, qu'il porta vainement à d'innombrables directeurs; la pièce, satire fort vive de l'homme du monde qui se fait socialiste pour décrocher la députation, avait paru présenter des inconvénients; on craignait qu'elle ne contînt des allusions, etc. La représentation n'a pas réalisé ces craintes, mais elle a été, par contre, un vrai succès pour l'auteur, dont chacun a applaudi la verve, la sincérité et la droiture.

La place me manque pour raconter et décrire les fertiles inventions, les *numéros* suggestifs et éblouissants qui se déroulent dans les cafés-concerts, les casinos et autres lieux, où la foule se porte de plus en plus, au détriment de son intelligence.

⁂

La Burgonde, livret d'Emile Bergerat et de Camille de Sainte-Croix maintient les infortunés abonnés dans cette terrible période barbare que nous racontent les Niebelungen et les Sagas, et dont sont issues toutes les Walkyries, les Sigurds, les Sieglinde, les Wotan, les Hagen et autres personnages sanguinaires, généralement symbolisés par des glaives magiques. Cette quincaillerie d'outre-Rhin n'a d'excuse que lorsqu'elle est soutenue par les larges et profondes conceptions du génie wagnérien. Mais pourquoi un compositeur français, plus que français même, car il est Toulousain, accepte-t-il de mettre en musique des situations et des personnages dont il ne peut comprendre le sens intime, et qui ne sont intelligibles que pour des âmes allemandes? J'ai entendu des musiciens fort experts et généralement bienveillants, déclarer qu'ils préféraient de beaucoup à la *Burgonde*, l'aimable partition d'André Messager, *Véronique*, jouée aux Bouffes-Parisiens. Ils ont peut-être raison.

⁂

M. Rochard, le nouveau directeur du théâtre du Châtelet, a révélé par la façon dont il a monté la *Poudre de Perlimpinpin*, de très remarquables qualités d'artiste et d'organisateur. Il a mis dans cette création des sommes considérables — plus d'un demi-million, à ce que l'on raconte — mais il y a mis aussi, ce qui est plus rare, un goût, une activité, une persévérance, un art de manier les masses, de grouper les ensembles, de jouer avec les couleurs et avec la lumière, qui font de cette mise en scène une œuvre des plus intéressantes au point de vue esthétique. Le public élégant a voulu témoigner sa satisfaction à M. Rochard, il l'a traité en homme du monde, et l'on a vu, chose inconnue jusqu'alors au Châtelet, les habits noirs, les cravates blanches et les coiffures en cheveux remplir les belles places pendant les semaines qui suivirent la première représentation.

Soixante-dix mille personnes, des deux sexes et de tous les âges, décorés de la Légion d'honneur, d'un seul coup! Voilà qui n'est pas ordinaire, et qui cependant s'est produit il y a trois semaines, lorsque, à l'assemblée générale annuelle du Touring-Club Français, M. Krantz, ministre des Travaux publics, a attaché le ruban rouge et la croix à la boutonnière de l'habit de M. Ballif, directeur de cette vaste association, amenée par lui à un haut degré de prospérité. M. Ballif possède un admirable tempérament d'administrateur; il était naguère enfoui dans les bureaux de la Préfecture de la Seine, où ses chefs le laissaient soigneusement végéter; il eu la chance d'en sortir et... nous nous sommes tous bien trouvés. Je ne connais pas personnellement M. Ballif,



Cliché Nadar

GEORGES RODENBACH (1855-1898)

mais je me l'imagine comme doué de doubles facultés: il est poète, amant de la nature, épris du grand air, des longues et rapides « ballades, » et, en même temps, très pratique et presque méticuleux, parce que l'expérience des choses et des hommes lui a appris que

tout est dans le détail et qu'il faut n'en jamais négliger le plus infime.

Il faut bien le reconnaître, le nouvel Opéra-Comique, œuvre de l'architecte Bernier, n'a pas eu une bonne presse. L'aspect extérieur est très correct, très pompeux, plutôt opéra que comique: cette façade annonce de grandes choses: on entre et l'on se trouve effectivement en presence de très grandes choses; vastes et nombreux vestibules, escaliers très larges, aboutissant à de trop spacieux couloirs; on monte, on descend, on remonte, on contourne des murs épais comme ceux de Pierrefonds, et après avoir bien erré à travers ces espaces on découvre une petite salle, une bonbonnière, dont les loges, singulièrement disposées, ne permettent pas aux spectateurs des places de côté de voir la scène. Il est probable que M. Albert Carré, directeur avisé, saura remédier à ces défauts et obtenir du ministère le remaniement de cette salle, aussi bien que de la scène, qui manque de largeur et de profondeur.

Quand on pense qu'un des plus puissants et des plus honorables entrepreneurs de Paris avait déclaré se charger, moyennant trois millions, de la construction de ce théâtre; il achetait la maison à laquelle est adossé l'Opera-Comique, ce qui donnait une façade sur le boulevard. Mais M. Guillotin n'est pas un architecte; on craignait qu'il ne fit une bonne affaire en en faisant faire une non moins bonne à l'Etat. On a préféré la combinaison Bernier, où les bureaux ont trouvé de l'occupation et qui a coûté quatre millions et demi aux contribuables, amateurs du genre éminemment français.

LUTÉCIUS.

NOS GRAVURES

L'Institut s'est completé, ce mois-ci, de façon fort convenable : je ne crois pas que, sauf quelques partisans passionnés des candidats élimines — personne trouve rien à objecter au choix excellent que l'Académie Française a fait d'Henri Lavedan, tandis que, quelques jours après, l'Académie des Beaux-Arts offrait un fauteuil à Cormon.

Lavedan entre à l'Academie à l'âge où cela fait vraiment plaisir : il n'a pas eu de lutte à subir, pas de déboires à essuyer, il a franchi le seuil, sans avoir à se départir de cet amusant sourire, un peu gouailleur, que connaissent bien ses amis ou qu'on retrouve dans ses portraits, même les plus sérieux : on dirait que les academiciens ont voulu faire, chez eux, une place a la bonne humeur en preferant Lavedan a des hommes moins badins.

La nomination de Cormon est hautement méritée : M. Cormon a parcouru tous les degrés des récompenses officielles en rencontrant partout les suffrages de ses confrères et l'approbation du public. Il s'est hardiment attaqué aux plus grosses besognes de la peinture et a fait entrer dans ses vastes toiles et ses gigantesques panneaux, hommes, fauves, rochers, torrents, tout le farouche personnel des temps prehistoriques, avec lesquels les lecteurs du *Figaro Illustré*, ont pu faire connaissance dans le fascicule d'Octobre 1897 qui reproduisait la décoration du Muséum M. Cormon est officier de la Legion d'honneur depuis 1889.

Au moment où mourut le général Bourbaki, nous publiâmes ici-même un fort intéressant article sur son séjour au collège royal militaire de la Flèche, écrit par un de ses contemporains et condisciples, le commandant Grandin. Nous ne pouvons qu'y renvoyer les lecteurs. Nous nous bornerons a rappeler que la statue dont nous reproduisons ici la maquette achevée, est le résultat d'une souscription qui a rapidement produit une somme de 45,000 francs; l'exécution en a éte confiee à M. Millet de Marcilly il a traité son sujet avec une simplicité énergique qui rend bien le tempérament général. Cette statue, en bronze, posée sur un piédestal orné de bas-reliefs rappelant les principaux traits de la carrière militaire de Bourbaki, sera erigée à Pau, sa ville natale, sur une vaste place, dans le haut de la ville, et en face des casernes.

Nos lecteurs se souviennent-ils d'une exquise et tendre nouvelle: *La Leçon des Enfants*, que publia le *Figaro Illustré* dans son numéro


LE GÉNÉRAL BOURBAKI

de janvier 1898? Elle était écrite par Georges Rodenbach, et adorablement illustrée par Marold: et voilà que, par une singulière et mélancolique coïncidence, ces deux jeunes hommes sont morts en ce mois de décembre, à quelques semaines de distance. Rodenbach comptait à peine quarante-trois ans.

Marold, qui avait véritablement le genie de l'illustrateur, semblait un enfant blond, d'aspect étonné et naïf; à le voir, on n'aurait jamais soupçonné l'extraordinaire faculte d'assimilation de ce jeune Tchèque.

Sa disparition est véritablement un deuil littéraire, et l'on s'attriste jusqu'aux larmes en voyant se dissiper, dans le néant, une aussi belle âme. M.

Les Livres

Quelques livres d'Etrennes. — Ils sont trop, disaient les vieux grognards à Waterloo, succombant sous le nombre! Une simple nomenclature des beautés typographiques que nous apporte le jour de l'an, occuperait le double de la place consacrée ici à la bibliographie. Je ne peux donc que signaler brièvement les livres qui méritent l'attention : d'abord tout le lot de la librairie J. Hetzel, que domine la haute et populaire stature de Jules Vernes, portant de sa main toujours vigoureuse le *Superbe Orenoque*, nouvel épisode des voyages extraordinaires; je citerai encore l'*Oncle de Chicago*, d'Andre Laurie, la *Maison Blanche*, de Mouhans, sans compter l'année 1898 du Magasin d'Éducation.

Mon oncle et mon cure ont atteint, je crois, leur quatre-vingtième édition, ce qui rend l'eloge superflu. L'excellente idée est venue, à l'éditeur Plon, d'en publier une édition illustrée, à des prix abordables qui en font un parfait livre d'étrennes. Les dessins de M. Valliemin, très bien reproduits, sont élégants en vrais... si vrais que l'on se demande si l'artiste n'a pas appelé parfois à son aide la photographie. Je me garderais d'ailleurs de lui en faire un reproche.

Crafty vient de publier chez Plon un excellent recueil, *Sur le Turf*, où les habitués de Longchamps, d'Auteuil et autres champs de courses retrouveront, retracées avec une verve gouailleuse, toutes les péripéties de l'elevage et de l'entraînement, les mystères du pesage et les émotions de la pelouse.

Sous ce titre alléchant : *C'est à prendre ou à laisser*, Caran d'Ache a reuni, dans un Album imprimé par Plon, une partie des nombreux dessins qu'il sème chaque jour avec une verve inépuisable et un admirable pince-sans-rire dans les périodiques : on les retrouve ici soigneusement gravés et tirés sur beau papier, c'est-a-dire, sous une élégante toilette qui en augmente singulièrement la valeur.

Après avoir siégé pendant vingt ans à la Chambre des Députes, E. Jules Delafosse ne fut pas réélu aux dernières élections. Ce fut une faute grossière commise par ses électeurs et par le gouvernement qui le combattit. On en a la preuve en relisant dans ce recueil, les excellents discours que M. J. Delafosse prononça sur les questions de politique extérieure, sur les affaires d'Egypte, celles du Tonkin, la question d'Orient, sans compter la politique intérieure : l'expulsion des princes, la liberté religieuse, la loi militaire de 1889. C'est un veritable cours d'histoire contemporaine, admirablement documenté, ecrit dans un style élégant et ferme et qui fait regretter qu'un homme de cette valeur soit momentanement réduit au silence et à la retraite.

Je ne sais si les *Memoires de Bismarck* recueillis par Moritz Busch et publiés chez Fasquelle ont obtenu un grand succès. J'en doute, car le Français n'aime pas s'entendre dire ses vérités. Je pense, au contraire, que ces Memoires ne sauraient être trop lus; ils nous montrent nos fautes, nos défauts; ils nous expliquent pour quelles causes la France etait devenue, en 1870, un objet de jalousie féroce pour l'étranger; on y voit, dans les narrations innocemment sauvages de ce fort meprisable folliculaire que fut Maurice Busch, écrivant pour ainsi dire, sous la dictée d'un maître sans scrupules, le développement d'un plan longuement elaboré, la suppression de la France, plan dont la guerre de 1870 ne constitue que la première partie. Tous les Français, devraient les lire ces mémoires : ils leur révéleraient l'avenir.

M. Paul Cottin, qui est un des princes de la documentation — n'y a-t-il pas un prince des poetes ! — vient de publier en un fort in-octavo, chez Plon, une étude sur *Toulon et les Anglais en 1793*. Par une coincidence singulière ce volume est paru au moment précis où se sont manifestées des menaces de conflit entre la France et l'Angleterre. Ici encore, comme pour les « Mémoires de Bismarck », je répèterai que le livre doit être connu et lu, avec cette pensée que les gouvernements étrangers, qui ne changent pas, comme nous, de régime tous les vingt ans, suivent leur idée à travers les annees et les siècles. En 1870, les Allemands non seulement prenaient leur revanche de l'oppression impériale du commencement de ce siècle, mais ils evoquaient les souvenirs des guerres et des incendies du Palatinat ; soyez certains que l'Angleterre n'a pas oublié que, pendant quelques mois, il y a un siècle, elle a occupe le plus beau port militaire français de la Méditerranée.

Rome et la Renaissance — Jules II, ce sont là des mots magiques qui sonnent toujours délicieusement aux oreilles des artistes et des lettrés et celui, qui après tant d'autres, apporte à l'histoire de ces temps une nouvelle contribution est toujours le bienvenu. Cette fois, c'est à M. Julian Klazko que nous devons un nouveau volume, très vivant, très pittoresque, très documenté, écrit par un homme qui semble avoir vécu lui-même la vie de la Renaissance. Dix reproductions, dont quelques-unes inédites, entr'autres un portrait de Jules II et un *Stucco* de Giovanni di Udine, représentant Raphaël et ses élèves, complètent ce volume soigneusement édité chez Plon.

M. Gustave Geffroy, dans la très patriotique préface qu'il consacre au livre de M. Désiré Louis : *Souvenirs d'un prisonnier français en Allemagne*, constate qu'il n'existait, jusqu'à l'apparition de ce volume aucun récit de cette douloureuse campagne qu'ont traversée tant de milliers de nos soldats, sauf peut-être les quelques pages, accompagnées d'aquarelles qu'a publiées ici M. de Beaurepaire. Les Souvenirs de M. Désiré Louis comblent cette lacune : c'est un lugubre roman de misères et d'humiliations, très sincèrement et très simplement écrit. Des dessins de M. R. de la Nezières commentent ce volume édité par Juven.

Hugues Leroux est un amoureux de l'Algérie : il a vécu avec elle et en conserve le souvenir toujours aigu, comme celui d'une maitresse dont on s'est éloigné, tout en lui laissant son cœur. On le sent bien, dans son roman militaire, *Gens de Poudre*, où l'on retrouve, soit sous leur vrai nom, soit sous des pseudonymes, les héros de la guerre d'Afrique et de la conquête du désert. Des portraits d'indigènes, largement dessinés, des vastes paysages tracés en un haut style, une série d'aventures « trop vraies pour être vraisemblables », font de ce volume un livre de grande valeur.

La place de M. Edouard Rod est marquée, aujourd'hui, en tête des grands critiques littéraires : ayant lui-même beaucoup produit, dans des genres variés, auteur de romans célèbres, il a connu les transes et les perplexités de l'écrivain livrant son âme et sa vie au public qui ne le comprendra peut-être pas. Cette expérience a procuré à M. Edouard Rod la mansuétude, indispensable qualité du critique, qui doit apprécier et encourager tous les efforts, excuser les faiblesses et les erreurs et ne se montrer impitoyable qu'à l'égard des imbeciles ou des farceurs. Les *Nouvelles Etudes sur le* XIXe *siecle*, éditées chez Perrin, contiennent une serie de chapitres sur Alphonse Daudet, Anatole France, Fogazzaro, Sudermann, etc., où l'on trouvera l'œuvre de ces maîtres appréciée avec une justesse et une sincérité qu'on rencontre rarement, aujourd'hui, dans les hâtives bibliographies des journaux et des revues.

Le Sabre du Notaire, complété par ce sous-titre « Mémoires d'un poltron », est un amusant pastiche des Cahiers du capitaine Coignet, des Souvenirs de Parquin, et de tous ces si pittoresques mémoires qui depuis dix ans nous ont montré la vraie vie de l'Epopée impériale. On peut signaler à l'auteur, M. d'Harcourt, quelques anachronismes de style et quelques inexactitudes de détail, mais l'œuvre n'en est pas moins amusante et l'on s'égaye très sincèrement aux aventures de ce notaire de province, capitaine de garde nationale mobilisée, qui se trouve, bien malgré lui, transformé en héros et décoré de la main de l'Empereur. Ce petit volume, edité chez Ollendorf, est parsemé d'exquises illustrations de M. Charles Morel, que connaissent nos lecteurs, un des élèves préférés de M. Edouard Detaille.

Dans les *Autels privilegiés*, M. Robert de Montesquiou a mis la saveur particulière de son tempérament, une sorte d'âpreté ironique et mordante, qui rappelle les « american drinks » où le poivre se mêle au sucre, le sirop à l'angustora, le tout savamment compliqué de glace pilée qui, dans l'espèce, représente la froide ironie de l'auteur. On trouve, dans ce volume, de remarquables études sur Leconte de Lisle, Verlaine, Goncourt, Burne Jones, Sarah Bernhardt, la Duse, et l'on y rencontre de beaux morceaux d'une haute littérature, notamment celui qui forme le début du chapitre consacré à William Blacke, un des maîtres de l'Esthetisme anglais.

Le cours des années a quelque peu estompé la figure de George Sand ; la passionnée romancière, l'harmonieux chantre des campagnes berrichonnes n'apparait plus très nettement aux nouvelles générations. M. Edmond Planchut a rendu service à cette mémoire en ravivant ses traits et en réunissant dans son livre, *Autour de Nohant*, ce milieu si simple et si bourgeois d'apparence, qui vit passer toutes les célébrités littéraires et artistiques de 1868 à 1876.

Je suis fort embarrassé pour parler devant des jeunes filles et même devant des jeunes femmes, du récent roman de Willy : *Un Vilain Monsieur*..., titre antinomique, car ce « Vilain Monsieur », n'est autre chose qu'un fort brave garçon, entraîné dans une intrigue avec une petite femme du monde, adorable poupée, pour laquelle il se ruine inconsciemment. Mais ce qui caractérise cette œuvre, c'est l'étourdissante souplesse d'esprit et de style, l'imprevu de la phrase, et, surtout l'ironie à la fois implacable et joyeuse qui cingle tous les snobismes de notre epoque.

T. G.

Le *Tout-Paris* vient de faire paraître son édition de 1899, revue, corrigée avec soin et augmentée de plus de 150 pages. Pour repondre aux besoins de son élégante clientèle, de nombreuses améliorations ont été apportées dans cette publication : Plans de Paris en couleurs, liste des professions libérales, indications des Cercles dont font partie les personnes appartenant au high-life, numéros téléphoniques, propriétaires de yachts de plaisance et de voitures automobiles, etc., etc., qui viennent s'ajouter aux nombreux renseignements publiés déjà par cet Annuaire.

Prix du volume : 12 francs. A. La Fare, éditeur, 56, rue de la Chaussée-d'Antin. Télephone : 147-49.

LA MODE

La mode est revenue aux robes plates et collantes, dessinant la forme du corps. Pour les personnes bien faites c'est un avantage, mais même lorsqu'on est impeccable, il faut encore être corsetee et juponnée de façon à obtenir ce que nous pourrions appeler l'actualité de la forme.

Il est donc indispensable de bien choisir son corset et de ne se confier qu'à quelqu'un qui ait reellement la science et l'art de cet accessoire important.

Il faut que le corset sans gener en rien les mouvements, fasse valoir la taille et dissimule habilement les petites imperfections qui pourraient exister.

Sur ce point, la maison de Vertus, sœurs, 12, rue Auber, occupe, sans conteste, le premier rang et c'est a sa continuelle recherche du mieux qu'elle doit sa renommée sans cesse grandissante.

C'est le goût parisien arrive a sa perfection suprême.

Nous donnons aujourd'hui, non pas le dessin d'un modele, dessin qui peut être arrangé au gré de l'artiste, mais une veritable reproduction photographique prise sur nature et qui peut, dans ces conditions, donner une idée juste du dernier modele créé par la maison de Vertus, sœurs.



Phot. Fom

Le corset de Vertus affine le buste, arrondit la poitrine et maintien l'abdomen sans occasionner aucune gêne, sans nécessiter le moindre effort, sans serrer la personne qui le porte. Les plus grands médecins hygiénistes, a l'examen desquels il a été soumis, n'ont rien trouvé à y redire. Au contraire ils ont considéré l'avenement d'un tel corset comme un bienfait pour la santé publique. Ils conseillent à leurs clientes mondaines, soucieuses de leur beauté, comme de leur santé, de n'en point porter d'autre.

On peut donc hautement affirmer que les corsets de Vertus réalisent tous le désiderata : coupe d'une science consommée ; baleines placees si judicieusement que leur étreinte est une caresse ; etoffes d'une splendeur égale à leur solidite coutils de toutes nuances, batistes brochées ou unies, soies Louis XV, tout est exquis, inusable.

Les personnes éloignées de Paris peuvent se faire servir aussi aisement que les Parisiennes. Sur leur demande on leur enverra un bulletin de mesures et des echantillons d'etoffes. En prenant les mesures prescrites, leur commande sera executee dans la perfection.

Quant aux Parisiennes, elles connaissent le chemin des Salons de la rue Auber. Inutile de les leur recommander une visite suffit.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Départs de Paris a 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.

Départs de Bruxelles à 8 h. et 8 h. 57 du matin, 1 h. et 6 h. 04 du soir et minuit 15.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles a 8 h. du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 04 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 heures

Departs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir.

Departs d'Amsterdam à 8 h. 28 du matin, midi 20 et 6 h. 07 du soir.

Departs d'Utrecht a 9 h. 08 du matin, 1 h. 06 et 6 h. 46 du soir.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie P.-L.-M. organise, avec le concours de l'agence des « Voyages Modernes ».

1°. — Une excursion en Italie, du 16 janvier au 17 février 1899, avec retour par le littoral de la Méditerranée au moment du Carnaval de Nice.

Prix au depart de Paris : 1re classe 950 fr. ; 2e classe 850 fr. (tous frais compris).

2° — Une excursion en Tunisie et en Algérie, du 19 janvier au 20 février 1899.

Prix au départ de Paris : 1re classe, 1,150 fr. ; 2e classe, 1,040 fr. (tous frais compris).

S'adresser pour renseignements et billets, aux bureaux de l'agence des « Voyages Modernes », 1, rue de l'Echelle, à Paris.

Le Directeur : M. MANZI. — *Le Gérant :* G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant & Cie, Asnières.

LA PARISIENNE AU BOIS

(REVUETTE)

PROLOGUE

(Aux Champs-Elysées, séjour des bienheureux)

Le baron Haussmann (*à Alphand*). — J'entends du bruit au-dessus de nos têtes..... Les travaux de Paris, sans doute ?... L'Exposition de 1900 ?... Qu'en pensez-vous, cher ami ?

Alphand. — Ce sont tout simplement les premiers coups de pioche du métropolitain destiné à rapprocher les deux grandes promenades parisiennes qui furent notre œuvre, cher baron, le bois de Boulogne et le bois de Vincennes.

Le baron Haussmann. — Dites donc, Alphand, si nous demandions un laissez-passer à Pluton ? Une envie folle me prend d'aller revoir, sinon le bois de Vincennes, qu'Ernest Picard m'accusait plaisamment de vouloir aérer, du moins le bois de Boulogne, que nous avons enfanté, dessiné, planté, où nous avons mis des îles, des cascades, des ponts, en un mot notre



Cliché Carle de Mazibourg

fils verdoyant et chéri. Cela ne vous sourirait-il pas à vous aussi, un petit tour là-haut? *(Sur un signe d'acquiescement d'Alphand)* : Justement, voici Pluton qui passe. *(A Pluton)*. Seigneur et maître, Alphand et moi, nous voudrions un jour de congé pour aller revoir Paris. Vous plairait-il de nous octroyer cette courte fugue ?

PLUTON. — Accordé, à une condition, c'est que pendant ce temps-là vous me débarrasserez de Proserpine.

Pluton rentre dans ses appartements. Le baron Haussmann, M. Alphand — et Proserpine, — montent dans la barque à Caron. Par une suite ininterrompue de lacs souterrains, les voyageurs débouchent dans le bois de Boulogne, à la hauteur de l'allée constituant la promenade connue sous le nom de Tour du Lac, qui n'a jamais été en réalité qu'un demi-tour.)



Cliché Comte de Mazibourg.

ACTE Ier

SCÈNE Ire

Devant l'allée du Tour du Lac

LE BARON HAUSSMANN, M. ALPHAND, PROSERPINE

LE BARON HAUSSMANN. — La voilà donc, cette allée le long de laquelle nous avons vu défiler toutes les beautés de la Cour impériale, les cocodettes étincelantes, les fastueuses étrangères pour lesquelles Gil Pérès, dans *Le Brésilien*, imagina la familière appellation de « rastaquouères ». C'est à ce tournant, au bout de cet étang, que stationnait longuement, anxieuse de voir si elle serait enfin saluée par les femmes du monde, la blonde et discutée Madame Musard. Le long de cette Allée des cavaliers ont caracolé les écuyères en renom alors, Cora Pearl, Skyttles, sous l'œil tantôt approbateur, tantôt sévère de ce juge impeccable d'un cheval bien mis et d'un homme ou d'une femme bien en selle, Mackenzie Grieves... Que de souvenirs s'éveillent en moi devant ces fantômes évoqués d'un luxe auquel nous avons donné son cadre de verdure et de fraîcheur! Mais, Alphand, que regardez-vous de côté et d'autre d'un air préoccupé; qu'est-ce que vous cherchez ainsi autour de vous ?



Cliché Comte de Mazibourg

ALPHAND. — Du monde, parbleu, des promeneurs. Je ne vois pas un chat autour du lac, et cependant nous voici en plein jour. C'est l'heure où autrefois cette promenade se sillonnait de landaus, de calèches et — c'était encore la mode alors — de daumonts, de postes, où s'étalaient les crinolines, où s'étageaient les bavolets des chapeaux. Regardez, plus rien, plus personne! Un garde, un cygne, et c'est tout.

LE BARON HAUSSMANN. — Il est certain que le Tour du Lac d'aujourd'hui manque terriblement de femmes.

PROSERPINE, *qui n'a encore rien dit, baissant les yeux.* — Et d'hommes!

SCÈNE II

Les mêmes, LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE et UN GOMMEUX.

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE — La femme demandée, la voilà! *(Elle sourit gracieusement aux deux hommes.)*

LE GOMMEUX *(à Proserpine)*. — Si Madame a le plus léger besoin de mes services ?

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE *(au baron Haussmann et à Alphand)*. — Vos noms, nobles étrangers ?

LE BARON HAUSSMANN. — Vous lirez, quand vous voudrez, le mien, ma belle enfant, sur le boulevard qui joint ici tout près l'avenue Friedland. Quant à Monsieur *(désignant Alphand)*, il a sa statue à deux pas d'ici. Cela doit vous suffire.

LA FÉE. — Quelle bonne brise vous amène dans mes bocages ?

LE BARON *(après s'être nommé et avoir nommé Alphand à la Fée)*. — Le désir bien naturel de vous voir, depuis tantôt un demi-siècle que nous vous avons mise au monde.

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE *(avec attendrissement)*. — Mes pères! *(Après quelques secondes données à l'émotion filiale.)* C'est alors moi qui aurai la joie d'être votre guide *(à la Fée)* : Suivez-moi..... *(Au bout de quelques minutes, elle trouve devant elle une jeune femme « dernier cri ». La présentant)* : La Potinière, Messieurs, chapeaux bas !



Cliché Comte de Mazibourg

SCÈNE III

Les mêmes, LA POTINIÈRE, LA FEMME A CHEVAL

LE BARON HAUSSMANN *(à la Potinière)*. — Pardon, Madame mais je suis d'origine alsacienne et je confonds facilement les B avec les P. Est-ce à la Potinière ou à la Bodinière que j'ai l'honneur de parler ?

La Potinière. — A la Potinière, baron, le grand rendez-vous des élégances, le carrefour du luxe chic. *(A Proserpine.)* Ici,



Madame, les femmes du monde sont seules admises au stationnement. Les autres, et encore les plus hardies parmi ces autres, se bornent à passer et à regarder de loin. Les charmantes jeunes femmes et jeunes filles que vous voyez là prennent un repos, mérité généralement, entre deux sports. Elles causent, flirtent échangent un souvenir sur le bal de la veille, une remarque sur la toilette de la voisine d'aujourd'hui, un potin sur les rencontres d'amours qui se cachent. Tout cela jacassé entre deux tours de promenade le long des arbres ou simplement à une portière de coupé en hiver, sur un marchepied de victoria en été. Messieurs et Madame, la Potinière, c'est le petit coin ombreux et feuillu où babillent, s'agitent, font et défont des réputations, ces deux mille personnages des deux sexes qui se sont appelés ou laissé appeler crème ou gratin et qui considèrent la vie comme assez douce à vivre.

Le baron Haussmann *(après avoir regardé avec attention les coupés et les victorias au goût du jour).* — Eh bien, moi, ce que je ne leur envie pas, à vos deux mille triés sur le volet, c'est leurs voitures. Quatre fois trop hautes, ces capotes de victorias. Ne trouvez-vous pas, Alphand, et si peu galantes! Elles masquent, à ceux qui sont derrière, la nuque, la chute d'épaules, toutes ces gentilles choses que laissaient entrevoir de mon temps des formes plus basses, plus... comment dirai-je ?... décolletées.

Alphand. — Absolument de votre avis. Du reste, regardez aussi les coupés actuels, avec leurs glaces grandes comme la main. On dirait des judas de couvent. *(Au gommeux.)* Vous devez être obligé de vous disloquer, pour reconnaître une femme dans ce cloître-là. *(Galamment, à Proserpine.)* N'ayez jamais de coupé nouveau genre, Madame... Votre mari lui-même ne distinguerait pas vos traits s'il passait devant vous.

La Potinière. — Je ne conteste pas, Messieurs, que le coupé et la victoria de votre temps aient eu plus de chic qu'aujourd'hui, mais *(leur désignant un mail qui passe ventre à terre)*



vous m'avouerez que, pour une voiture, voilà une voiture.

Le baron Haussmann *(à Alphand, après avoir regardé le véhicule désigné).* — C'est, n'est-ce pas, ce que de mon temps, en plus petit, nous appelions un break?

La Potinière *(dédaigneusement)* — Vieux jeu, le break, Monsieur, relégué à l'état d'omnibus pour officiers. Ceci, c'est *(enflant la voix)* un mail, ou si vous aimez mieux, un drag, le Léviathan des modes de locomotion sur terre, la tour Eiffel traînée par des chevaux.

Alphand. — Peste soit de l'invention !... *(Suivant de l'œil un mail qui file ventre à terre dans la direction d'Auteuil.)* Regardez-moi ces chapeaux d'hommes qui se zèbrent d'éraflures à chaque contact avec une branche d'arbre... Et ces femmes qui se cramponnent désespérément pour ne pas tomber !... La promenade en mail doit rentrer dans la catégorie de ces amusements chics qui ont fait dire à Lord Chesterfield : « La vie serait supportable sans les plaisirs. »

Le baron Haussmann. — Et ceci donc ! *(Il montre une voiture dite tonneau).* Une femme du monde en face de son groom qu'elle conduit. C'est joli !

Alphand. — Sans compter qu'avec cette mode de mener de côté, c'est la voiture aux torticolis.

La Potinière *(piquée).* — Vous aimez sans doute mieux l'affreux landau en drap bleu passé où se carraient, de votre temps, les deux personnages étranges auxquels vos gandins ont donné le nom d'affreux insectes ?

Le Baron. — C'étaient nos repoussoirs. Tous les bons tableaux ont besoin de ces antithèses.

La Potinière *(souriant).* — Allons, calmez-vous sur le passé, baron, et, ainsi qu'on dit dans le meilleur monde, pigez-moi cela. *(Elle lui montre la femme à cheval.)* Est-ce que vos *sportwomen*, comme disent les journaux d'aujourd'hui, montaient aussi bien que celle-ci ?

Le baron Haussmann *(après avoir regardé l'amazone).* — Assurément non, et sur ce point je vous rends les armes. La moyenne des femmes à cheval, il y a quarante ans, ne constituait qu'un peloton assez médiocre. *(A la femme à cheval.)* Veuillez me dire, Madame, pour quelle cause vous montez mieux à cheval sans doute que Madame votre mère *(se reprenant galamment)* ou votre grand'mère.

La Femme a cheval *(après s'être assujettie sur sa selle pour se placer dans une attitude de conférencière).* — Pour cette première cause, très importante, que j'ai été campée sur un cheval de meilleure heure que ne l'avait été maman. Pour ce second motif ensuite que nous vivons beaucoup plus longtemps à la cam-

pagne qu'autrefois et que nous avons, par conséquent, beaucoup plus de temps pour monter. Enfin, quand nous sommes à Paris, nous mettons beaucoup plus que nos grand'mères le pied à l'étrier, pour cette simple raison que nos hôtels ou nos appartements sont situés près du Bois, tandis que nos parents demeuraient rue de la Chaussée-d'Antin, rue Blanche, à cent lieues de l'Allée des Cavaliers. *(Avant de piquer des deux).* Monsieur le baron, je suis infiniment flattée de vos éloges, et je ne redirai pas



Cliché Carle de Mazibourg.

à grand'maman le peu de bien que vous pensez des femmes à cheval d'autrefois.

(Elle salue de la cravache et s'enfonce dans la direction du champ de courses d'Auteuil. Le baron Haussmann et Alphand la suivent des yeux. Tout à coup ils poussent un cri. Le cheval et celle qui le monte se sont heurtes à une bicyclette. Chute d'amazone concomitante à une dégringolade de pedaleuse. Carambolage. Les deux dames se relèvent sans s'être fait trop de bosses, et, se reconnaissant pour des amies, rient de l'aventure. Puis l'une et l'autre, ayant remis cheval et bicyclette à la

garde d'un valet de pied, se mêlent au groupe de curieux qui s'est formé autour du baron et d'Alphand. Présentations.)

La Pédaleuse *(à Haussmann et à Alphand, qui les contemplent avec des marques accusées d'étonnement).* — Vous devez venir de très loin, Messieurs, car il me paraît que vous n'avez jamais vu une bicycliste ?

Le Baron. — Nous arrivons des Enfers, Mesdames. C'est même notre séjour prolongé au pays des ombres qui nous a empêchés de nous tenir au courant des transformations du vélocipède, cette machine informe dont tout Paris s'est moqué aux environs de 1870. Que de progrès accomplis ! Je n'en reviens pas. C'est en un clin d'œil que vous avez avalé cette avenue, dont je ne me rappelle plus le nom.

SCÈNE IV

Les mêmes, l'Allée des Acacias

L'Allée des Acacias. — L'Allée des Acacias, et qui se nommera elle-même, Messieurs, si vous le voulez bien, la

grande avenue à la mode, le vert couloir par où passent toutes les sociétés parisiennes *(montrant la Potinière)*, car je ne suis pas exclusive comme Mesdames, mais au contraire, une bonne fille accueillante pour le pauvre demi-monde.

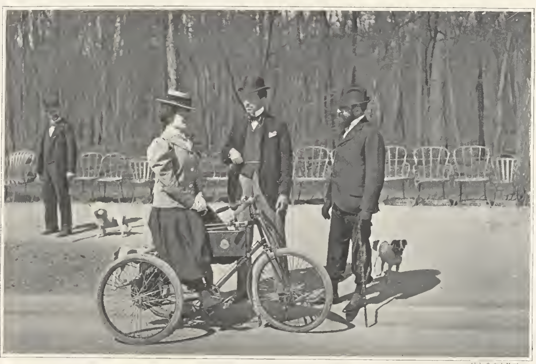
M. ALPHAND *(regardant deux vieux messieurs qui lutinent une pédaleuse arrêtée aux environs du tir aux pigeons)*. — Il me semble, en effet, que vous n'affichez pas une austérité inquiétante pour les mères d'actrices.

L'ALLÉE DES ACACIAS. — Je vis avec mon siècle, voilà tout, et chacun me sait gré de mon éclectisme. Le jour où le prince de Sagan a coupé des arbres dans le bois, il m'a épargné mes ramures. D'ailleurs, si tous les mondes se rencontrent chez moi, c'est sans fusionner. A peine si quelques jeunes gens mettent trop peu de secondes entre une poignée de mains octroyée à une demoiselle et un shake-hand dévolu à une femme mariée en justes noces. Et, après tout, quand même mon salon aérien tolérerait un peu de confusion entre les deux mondes, n'obéirait-il pas à une tradition regrettable, mais ancienne, qui date de votre temps?

LE BARON. — Vous êtes toute excusée, Madame l'Allée, et pour vous le prouver je vous poserai une question de toilette assez délicate. Daignez me dire pourquoi vos élégantes de tous les mondes qui montent à bicyclette préfèrent la jupe au pantalon, qui me semblerait beaucoup plus commode ?

L'ALLÉE DES ACACIAS. — Depuis que le monde est monde, avez-vous jamais vu une fille d'Eve qui ait hésité entre un vêtement simplement commode et un autre l'avantageant ? La jupe avantage. Ne cherchez pas ailleurs le secret de sa victoire.

ALPHAND *(après avoir regardé de droite et gauche du côté des contre-allées)*. — Que de femmes à pied! Il faut avouer, baron, qu'elles étaient bien plus indolentes, nos contemporaines. C'était la croix et la bannière pour les faire descendre d'une victoria ou d'un coupé, pour mettre un pied devant l'autre. Quand une femme se promenait autour du lac, on pouvait parier dix louis contre un que c'était une Anglaise.



Cliché Carle de Mazibourg

L'ALLÉE DES ACACIAS. — C'est, en effet, les Anglaises qui ont appris aux Parisiennes qu'un *shopping* rue de la Paix ne suffit pas à dégourdir les jambes. Et toutes les Parisiennes doivent remercier les Anglaises, car le long de nos marronniers, de nos platanes, ou plus loin encore, au Pré Catelan, à la mare d'Auteuil, un peu partout, leurs poumons s'emplissent de bon air, tandis que, si j'ai été bien renseignée, les femmes de votre temps, dignes héritières des femmelettes du siècle dernier, ennuyaient souvent leurs amants avec leurs vapeurs.

SCÈNE V

Les mêmes, LA FEMME AUTOMOBILE

LA FEMME AUTOMOBILE. — La vapeur! Qui parle de vapeur? La vapeur, en voilà !

(Elle siffle un jet de fumée au pétrole.)

LE BARON. — Quelle odieuse odeur! *(Regardant la voiture.)* Tiens! pas de cheval... C'est toujours le progrès, cela ?

L'AUTOMOBILE. — Même le fin des fins en matière de progrès. L'automobile est le grand engin des courses vertigineuses. Moi qui vous parle, je puis faire actuellement trente kilomètres à l'heure à travers le Bois.

LE BARON. — Et vous avez le temps de voir quelque chose sur votre parcours ?

L'AUTOMOBILE. — Absolument rien.

ALPHAND.— Alors souffrez que je vous demande le mobile qui vous pousse à dévorer tous ces kilomètres dans un bois qui serait si joli à regarder, plutôt que sur les routes départementales?

L'AUTOMOBILE. — Je serai franche avec vous. Si je me promène dans le Bois, c'est surtout pour étonner les populations. Le jour où l'on ne se retournera plus pour me regarder et se boucher le nez, on ne me verra plus à Paris. . Mais, pardon, je n'ai pas le droit de me montrer dans cette allée. Je file.

(Elle disparaît dans la fumée.)

LE BARON. — Bon voyage ! Je doute que sa disparition définitive soit pleurée abondamment. Elle tient de la place, elle fait du bruit, elle ne sent pas la rose, elle constitue un danger perpétuel pour les passants. Elle n'est pas jolie...

L'ALLÉE DES ACACIAS. — Laissez passer cette mode. Quand elle aura bien et dûment remplacé les anciens véhicules, vous verrez qu'un malin inventera la traction par chevaux et qu'il fera fortune.

TOUS. — Ainsi soit-il !

SCÈNE VI

Les mêmes, LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE *(au baron et à Alphand)*. —Vous avez tout contemplé à loisir en mon absence. Dites-moi donc maintenant ce qui vous semble de ce que vous appelez votre œuvre? Suis-je plus attrayante ou moins séduisante qu'au temps de mon enfance, alors que vous m'allaitiez aux mamelles des premières vaches du pré Catelan? Parlez donc sans haine et sans crainte, mais aussi en vous affranchissant de cette tendance familière aux vieillards, le culte du passé, la haine de tout ce qui ne leur rappelle pas leur jeunesse.

HAUSSMANN. — Vous êtes trop captivante, belle Fée, pour que je me prononce à une première visite... Veuillez donc me dire quel est votre jour, car aujourd'hui je vous ai prise à l'improviste.

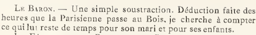
La Fée du bois de Boulogne. — Comment, mon jour?

Le baron Haussmann. — Sans doute. Le « gratin », comme vous dites, a organisé des « jours » pour se retrouver loin des « tonpins », comme vous dites encore. Le Théâtre-Français a ses mardis, l'Opéra est tantôt chic le lundi, tantôt le vendredi, rarement le mercredi. L'Opéra-Comique vient de créer un jeudi. Quel est le jour chic du Bois ?

La Fée du bois de Boulogne. — Difficile à préciser... Peut-être le vendredi, en souvenir peut-être du fameux vendredi saint de la promenade aux Longchamps. En tous cas, un jour tout à fait « anti-Bois », c'est le lundi. Pour quelle cause ? Est-ce que gens et bêtes sortent plus le dimanche et sont plus fatigués le lendemain ? Toujours est-il que le Bois fait le lundi comme l'ouvrier parisien. Il chôme ou a peu près.

Alphand. — Et les heures ?

La Fée du bois de Boulogne. — Variables, bien entendu, selon la saison, mais généralement le matin, de midi moins le quart à midi un quart, car on déjeune maintenant beaucoup plus tard que dans votre temps, et en été, quelquefois jusqu'à sept heures et demie. Il n'y a, à vrai dire, pas d'heure déterminée pour aller au Bois, attendu qu'une Parisienne pourrait, à la rigueur, y passer sa journée tout entière. Avec la promenade à pied, les divers moyens de locomotion, tous les sports, y compris, pendant l'été, le tennis de l'île de Puteaux, ce prolongement du Bois, je me charge de ne pas l'ennuyer un seul instant, en toute saison, depuis le jour levé jusqu'à la nuit tombée. Il va de soi que je me charge aussi de la nourrir, soit qu'elle aille bravement, visage découvert, déjeuner au Pavillon d'Armenonville, à Madrid, à la Cascade, au Pavillon Chinois, soit qu'elle attende, le soir, les ombres protectrices, pour s'aventurer dans un bosquet avec le bien-aimé, la main dans la main, sous les violons des tsiganes. Mais qu'avez-vous, baron ? il me semble que vous ne m'écoutez plus. Pourquoi ces calculs sur vos doigts ?



Le Baron. — Une simple soustraction. Déduction faite des heures que la Parisienne passe au Bois, je cherche à compter ce qui lui reste de temps pour son mari et pour ses enfants.

La Fée du bois de Boulogne. — Peut-être un peu moins que ne l'exigerait une saine répartition des heures du jour. Mais ne la maudissez cependant pas trop de se plaire si longuement dans mon enceinte. La vie salubre qu'elle y mène n'est pas seulement fortifiante pour ses muscles, elle a le grand mérite d'être une occupation. Et c'est leur oisiveté qui a perdu tant de vos contemporaines. Les sports à la mode actuellement sont une sauvegarde. Voyez les Anglaises. Est-ce qu'elles pensent une minute à mal devant les gaillards, cependant taillés parfois en Apollons, avec lesquels elles poussent une raquette de tennis ? La femme qui se garçonnise par les exercices athlétiques n'est qu'une médiocre recrue pour Vénus. Du fond des Enfers, baron, vous découvrirez un jour, à l'aide des rayons X braqués dans cette direction, Paris régénéré par la vie au grand air.

Alphand. — Me voilà converti, Madame, et prêt à crier avec vous : Vive le Bois de Boulogne! le Bois *for ever !*

Haussmann. — Le Bois depuis le matin jusqu'au soir !

La Fée du bois de Boulogne. — En attendant la nuit.

Cliché Carle de Marthoury

Le Baron et Alphand *(ensemble)*. — Comment. la nuit!...

La Fée du bois de Boulogne. — Sans doute. Le Bois éclairé de minuit à cinq heures du matin, le Bois noctambule.

Le baron Haussmann *(enthousiasmé)*. — Le Bois éclairé la nuit ? Quel rêve ! *(A la fée du Bois.)* Devance ce moment, ô déesse ! et que ta baguette nous montre les éblouissements dont tu viens de nous parler. La nuit justement vient de tomber.

(La fée fait un geste avec sa baguette : soudain d'immenses projections lumineuses inondent les allées, chassent les dernières ombres, fouillent les recoins discrets, ces derniers salons où l'on cause peu, éclairent Proserpine et le jeune gommeux, déambulant lentement. On entend la voix impérieuse de Pluton venant des entrailles de la terre, le long d'un regard.)



Cliché Carle de Marthoury

Roi des Enfers, c'est moi qui vous appelle !

(Le baron et Alphand tressaillent. Ils prêtent l'oreille et reconnaissent le pas du dieu.)

Proserpine *(tristement, à part)*. — Et ne pas pouvoir dire : Le diable l'emporte !

SCÈNE VII

Les mêmes, PLUTON

(Les ombres obéissant à regret, se rangent derrière Pluton : celui-ci



fait demi-tour dans la direction du garage de la barque à Caron.)

PROSERPINE *(qui n'a pas bougé).* — Déjà !

PLUTON. — Reste, si tu veux, toi. *(A la fee du bois de Boulogne.)* Mais toi, en échange, livre moi une Parisienne.

LA FEE DU BOIS DE BOULOGNE. — Enlève-la alors comme tu fis autrefois de Proserpine, car jamais une Parisienne ne me quittera de plein gré pour l'Enfer, parce que je suis le Paradis.

GASTON JOLLIVET.



INDISCRÉTION RARE



CRÈCHE DE LA COLLECTION GRAFENRIED DE VILLARS, AU CHATEAU DE MORAT (SUISSE), D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE COMMUNIQUÉE PAR M. NIFLE-ANSIAUX, VICE-CONSUL DE PORTUGAL A NAMUR

La Crèche — « Il Presepio »

DIEU le Père, en habit d'Empereur, assis sur son trône de chêne sculpté dont il part des éclairs quand il veut, caressa sa longue barbe blanche et promena son regard sur l'assemblée des Anges, des Trônes, des Dominations, des Vertus, des Séraphins et des Saints de toute espèce, convoqués pour ce matin-là et il leur dit:

« Mes enfants, je commence à me faire vieux ; il y a bien longtemps que je caresse le projet d'un voyage sur la Terre pour voir par moi-même et de plus près comment les choses s'y passent, car mes ministres et la presse me renseignent insuffisamment. Je soupçonne que tout va de mal en pis, et comme, au total, je suis un peu responsable des faits et gestes de ma fille Humanité, puisque je suis son père, je voudrais aller chez elle et la tancer comme il convient. Mais l'âge m'alourdit un peu, et je vous ai réunis pour faire devant vous la solennelle remise de mes pouvoirs à mon fils bien-aimé, Jésus, qui fera le voyage en mon lieu et place. »

Le doux Jésus interpellé, parut stupéfait de cette nouvelle et de cette investiture auxquelles il ne s'attendait pas. Il se leva et parut, beau et resplendissant dans sa tunique en fils de cristal. Il dit :

« Mon père, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire. Mais je vous dirai tout net que le voyage à la Terre ne me séduit pas. Une fois déjà, comment l'oublierais-je? vous m'avez envoyé vers votre fille Humanité : elle m'a traité de sorte à me dégoûter pour jamais de son approche ; elle m'a tourmenté, fait mourir. Non, merci, je n'y retourne plus. »

Dieu le Père caressa sa barbe chenue, et se remémorant soudain tous les mauvais traitements que l'Humanité avait fait subir à son frère cadet, il murmura : « C'est vrai ; j'ai là deux enfants qui font mauvais ménage. Allons, mes amis, qui veut se dévouer? Un voyage à la Terre! Voyons, toi, par exemple, Saint-Esprit, qui as le déplacement facile !



— Très Puissant Roi du Monde, répondit le Saint-Esprit après quelques minutes d'hésitation, par déférence et amour pour Votre Omnipotence, j'irai vers les humains. Souffrez seulement que j'adopte, pour ce voyage, la forme de colombe, que j'affectionne dans mes tournées et qui joint, à la rapidité du vol, l'avantage de me laisser passer incognito, aussi inaperçu qu'un des pigeons de Saint-Marc ou de Constantinople. »

Dieu le Père acquiesça du chef, et un murmure courut les rangs des anges qui, de joie, agitaient leurs ailes. Soudain, le Saint-Esprit, qui s'était rassis, se releva et, levant le bras, s'écria : « Non, non! Je ne pars pas ! »

Les anges dirent entre eux, en hollandais — car on sait que les travaux considérables du savant Goripius ont établi de façon péremptoire que le hollandais est la langue du Paradis — les anges dirent entre eux : « Le Saint-Esprit paraît affecté d'une certaine versatilité dans ses jugements. »

Dieu le Père, courroucé, avait regardé le voyageur récalcitrant d'un œil surpris.

Il demanda : « Qu'est-ce à dire, spirituelle Essence !

— Ce qu'il y a, mon Maître? Il y a que je redoute la cruauté des hommes, leur rage de tuer tout ce qui vole dans les airs...

Dieu le Père acquiesça d'un signe et laissa retomber sur son genou sa dextre découragée décidé à partir.

Mais Jésus, qui de sa nature est bon et sensible comme l'agneau, ne put souffrir de voir son vieux père s'exposer aux fatigues et aux dangers d'une si périlleuse traversée. Ayant incliné son front dans la paume de sa main cicatrisée, il prit l'attitude du Penseroso et médita.

Après qu'il eut médité, il leva le doigt pour demander la parole et dit : « Père vénéré, tu n'iras pas sur la Terre, où tant d'hommes te recevraient mal. J'ai trouvé le moyen de tout concilier, et je serai ton ambassade. Seulement, ce ne sera pas le Christ adulte qui ira

sur la Terre, ce sera l'Enfant Jésus, le Bambino inoffensif et inaperçu; ainsi je ne risquerai rien et verrai tout, comme mon cousin Noël quand il va, armé d'une échelle, faire glisser des boîtes de jouets dans les cheminées des humains.

Tout étant ainsi ordonné, il s'éleva un léger murmure du côté des femmes, les saintes du Paradis, qui étaient massées devant un portique d'azur, sur le côté; elles étaient assises en rond dans des stalles délicatement sculptées, et des parfums suaves brûlaient devant elles.

Le Seigneur se méprit sur le sens et la portée de ce murmure, car il leur dit, avec son malicieux sourire : « Oui, Mesdames, je sais; la séance dure bien longtemps, et ce silence prolongé vous pèse. Mais patience, nous avons fini. »

Alors sainte Cécile, qui est la plus jolie et la plus brave des femmes du ciel, s'avança à la barre et dit :

« Puissant Roi de l'Univers, tu exerces à tort les traits de ta divine malice contre le bavardage de notre sexe, car ce n'est pas un motif futile qui nous a fait nous départir du mutisme religieux dans lequel nous avons assisté jusqu'à ce moment à vos débats. Mais de même que la valeur guerrière appartient aux hommes, comme saint Michel, saint Georges ou saint Jacques de Compostelle qui combattit à Clavijo, de même la tendresse et la sollicitude sont l'apanage des femmes, et nous eussions manqué à notre devoir si nous ne nous fussions préoccupées du sort de ce divin Enfant, qui va partir pour un si rude voyage. Nous ne le laisserons pas s'aventurer seul, j'accepte la sainte mission que mes compagnes viennent de me décerner ; j'accompagnerai le Divin Enfant.

Le chœur des Trônes, spécialement attaché à la personne de la sainte à cause de ses goûts mélodiques, entonna en plain-chant, à ces mots, le fameux répons de la messe de Palestrina : « Amen ! »

Ce fut comme la diane d'un départ. Les Dominations soufflèrent dans les trompettes; l'ange exterminateur battait pacifiquement la mesure avec son épée joyeusement flamboyante; des voix séraphiques mêlaient leurs harmonieux accords sous des lambris blancs et dorés de la vaste coupole, faite de nuages irisés et mordorés par les feux rasants du soleil ; des anges flabellifères agitaient lentement l'atmosphère parfumée par les effluves de la myrrhe et de l'encens, par les gerbes de lis et de roses, par des brasiers qui fumaient sur les trépieds d'or ; et, la tête penchée sur l'abîme, tous ces célestes apôtres, vêtus de blanc, étagés sur la voûte d'azur comme on les voit au fronton du Portique de la Gloire, œuvre divine de Mateo, regardaient disparaître la forme blanche de l'Enfant Jésus, escorté de petits anges candides, dans sa descente vers la Terre.



CRÈCHE NAPOLITAINE DU MUSÉE DE CLUNY, A PARIS

* * *

Sainte Cécile, tenant l'Enfant Jésus par la main, se trouva tout à coup sur la grande route de Sorrente à Naples, sous les traits d'une pauvre femme errante, par une belle matinée d'avril de l'année 1506, sous le règne de Ferdinand III, roi d'Aragon et souverain des Deux-Siciles.

Le regard des deux voyageurs errait avec douceur et enthousiasme sur le splendide panorama de la baie napolitaine, sillonnée par des barques de pêche, longée par les rochers dorés du Pausilippe et de Sorrente, dominée par le cône rougeoiant du Vésuve. Une tiédeur moite tombait du ciel bleu en nappe finement argentée dont le rayonnement diffus rendait l'ombre même lumineuse. Les maisons blanches reposaient comme de grands cubes de pierre sur la roche dorée et cuite par des siècles de soleil.

Le petit Jésus et sa compagne se trouvaient à l'entrée du village de Portici. Cécile était épuisée de fatigue. Elle s'assit sur les marches d'une vieille croix byzantine. Le soleil avait dépassé la moitié de sa course, et les ombres des tamaris s'allongeaient sur la route déserte. La sainte dit : « Trouverons-nous une bonne âme pour nous donner à coucher ce soir ?

— Et à manger », ajouta le petit Jésus.

Comme ils devisaient ainsi, ils avisèrent une maisonnette





isolée derrière un bouquet de cactus. Ils s'approchèrent. Par la porte et la large baie de la fenêtre dégarnie de carreaux, ils virent un grand atelier rempli d'accessoires étranges, poupées, ustensiles, jouets de tous genres, rochers de carton, crucifix d'ivoire, statuettes de saints. Une enseigne qui grinçait sous une potence de fer portait ces mots : *Giubetto, pâtenostrier*.

Le patron était un homme qui pouvait avoir passé la cinquantaine; un collier de barbe grise encadrait sa bonne figure aux yeux plissés, au nez épais; des boucles argentées s'échappaient de son bonnet d'étoffe verte; il portait la culotte courte, souliers à boucle d'acier, bas chinés, veston brun à boutons de cuivre. Son attention était toute absorbée par la délicate opération à laquelle il se livrait : il collait un gros turban rond, surmonté d'une couronne et d'un croissant, sur la tête d'une poupée qui devait figurer un des rois Mages dans une grande crèche en cours d'exécution. Il s'interrompit pour objurguer son [illegible], qui s'avançait à la sourdine sur l'établi, et il lui dit : « Naso [illegible] si se nommait la bête), ne trempe pas ta patte dans le pot à co[illegible] »

En relevant la tête pour rajuster ses lunettes, il vit, [illegible] l'encadrement de la fenêtre dépourvue de vitres, sainte C[illegible] qui, dans la rue, portait le petit Jésus dans ses bras pour [illegible] montrer de loin les belles poupées. Mais il plut à Dieu le P[illegible] qu'il ignorât absolument le caractère divin de ces passants.

Il fut seulement frappé par le costume étrange de cet[illegible] femme, vêtue d'une robe rouge, la tête et les épaules drapées d'un haïk bleu, comme on représente la Vierge sainte sur les enluminures des missels très vieux que les moines du mont Athos sauvèrent des invasions barbares.

Il pensa aussitôt : « Je serai secourable à cette pauvre femme, et parce qu'elle paraît être bien lasse, et parce que jamais mes



CRÈCHE FRANÇAISE, APPARTENANT A MADAME JOURDE, DE FONTAINEBLEAU

yeux n'ont rencontré un si parfait modèle pour ciseler une vierge Marie. Saintes et saints du Paradis ! cette mendiante et son enfant font un groupe à ravir une âme d'artiste! Aussi vrai qu'il n'est bonne lame que de Tolède, la patrie de notre feu vice-roi don Pèdre, j'appellerai cette pauvresse. »

A l'appel de l'artisan, sainte Cécile et Jésus approchèrent et se reposèrent sur l'escabeau qu'il leur montra. En versant de l'eau fraîche que contenait une cruche de terre rouge à panse ronde et à larges oreilles, il leur adressait des paroles civiles sur le sujet de la fatigue que procure la marche prolongée sous un soleil trop ardent.

Cécile souriait et remerciait. Le petit Jésus, curieux comme tous les enfants, avait déjà quitté son tabouret et regardait l'atelier, qui était des plus pittoresques. Car Giubetto sculptait sur le bois des « ymaiges » saintes, et plus spécialement des Nativités, dont Jésus avait sous les yeux une collection admirable.

On eut dit un musée de ces objets pieux, de ces représentations gracieuses par lesquelles s'est perpétuée à travers les âges la tradition de la Sainte Etable.

L'atelier en était rempli. Sous un baldaquin doré dont les nervures s'effilaient en langues flamboyantes, le bœuf et l'âne tiraient la paille du râtelier devant un mur quadrillé par les pierres, et, entre Joseph et Marie, deux chérubins veillaient sur le sommeil du petit Dieu, posé sur la paille.

Il y en avait de toutes les tailles, de tous les genres, accrochés au mur ou posés sur des caisses.

Mais le chef-d'œuvre devant lequel Giubetto avait passé déjà dix années de sa vie, c'était sa grande crèche à trois cents personnages, échelonnés et groupés sur les flancs d'un riant vallon, autour du Bambino sacré, et dominés par l'Etoile des Bergers, qui était un diamant entouré de fils d'or.

O l'admirable, l'inouï, le prodigieux chef-d'œuvre ! Le presepe, bien qu'il ne fût pas complet ainsi, occupait toute la largeur de l'atelier, qu'il semblait prolonger par la vision lointaine, à travers quelque baie béante, de tout un versant du Pausilippe. C'étaient des champs, des routes, des vignobles, des bourgades, des rochers peuplés de plusieurs centaines de personnages sculptés et vêtus avec une exactitude qui fait, de ces poupées, des modèles précieux et véridiques pour l'histoire du costume et des étoffes.

De riches et nombreuses caravanes accompagnaient les Mages ; des nègres, le crâne tondu et enveloppé du turban,

vêtus de souquenilles brodées, portaient des coffrets de bijoux, de [illegible]mes, des instruments de musique; des pages conduisaient un [illegible]erbe cheval tout caparaçonné, qui figurait parmi les présе[illegible] royaux. La vérité d'attitude et la vraisemblance des poses d[illegible]s ces personnages étaient surprenantes, tant ils semblaient t[illegible] dans leur diversité éparse et complexe, orienter leur vol[illegible]é, leur désir, leur démarche vers le but unique et commun, l[illegible]ieux Bambino!

De crèche ou d'étable? il n'en était plus question. L'Enfant [illegible]vin reposait sur de petits coussins de velours rouge, posés sur [illegible] tapis de même étoffe jeté à même sur la roche, et la Vierge était vêtue avec élégance de satin rose piqué de choux bleus; aucune trace du bœuf ni de l'âne; dans l'air s'égrenait un vol léger et gracieux d'anges et de têtes ailées, d'amours portant des guirlandes de Fleurs; cette Vierge Marie, dans de tels atours et dans un tel décor, évoquait le souvenir paien d'une Vénus souriant à son fils, et cette impression se précisait davantage par le spectacle voisin des ruines d'un temple grec aux chapiteaux corinthiens; à travers les piliers, dans une cella, se dressait la statue d'Apollon, et c'était toute la Renaissance qui s'affirmait là, dans cette promiscuité gracieuse du paganisme et des symboles chrétiens.

Cécile et Jésus promenaient curieusement leurs regards sur ces petits chefs-d'œuvre d'art et d'ingéniosité.

Sur le coin d'un établi, il y avait un *Repos de Jésus*, c'est-à-dire un de ces berceaux qu'on exposait devant l'autel la nuit de Noël, dans les couvents; et les religieuses défilaient, saisissaient le ruban qui pendait de la bercelonnette, et faisaient le simulacre de bercer l'Enfant divin, en balançant le petit lit, dans lequel reposait une poupée richement vêtue.

Le *Repos* de Giubetto était un petit chef-d'œuvre ciselé dans l'ivoire et l'ébène. Quatre colonnettes soutenaient un dais de



« PRESEPIO » DU MUSÉE SAN-MARTINO, A NAPLES

forme gracieuse, orné de clochettes; aux quatre coins, des pinacles supportaient des figures d'anges; les longs côtés de la berçoire étaient finement sculptés comme les panneaux d'un coffret; les faces d'avant et d'arrière étaient décorées d'un fenestrage à double baie géminée dont l'arcature s'appuyait sur des contreforts délicats, le tout élégamment rehaussé par des touches de couleur s'enlevant sur un fond rouge et or.

« Femme, dit Giubetto, devant ce patient chef-d'œuvre, il ne sera pas dit que ma maison aura été inhospitalière à l'enfant sans refuge. Ce berceau était destiné à ne recevoir que le simulacre de l'Enfant Jésus dans le couvent dont les supérieures m'ont fait la commande; je lui ai consacré toutes mes peines et toutes les ressources de mon art; c'est le seul berceau que je possède, encore est-il à Jésus. Mais Jésus ne m'en voudra pas, si je le prête une nuit au pauvre petit qui passe altéré par la poussière de la route et épuisé par la fatigue. Car il est dit dans l'Ecriture : Laissez venir les petits enfants. »

Le soir était tombé. La lune argentait la crête des vagues sur le golfe miroitant. Cécile déposa l'Enfant divin dans le précieux berceau, devant le monumental « presepio »; elle s'assit auprès, pour la nuit, dans une grande chaire de chêne sculpté destinée aux stalles de l'église Saint-Jacques-des-Espagnols, et l'artisan, heureux d'avoir secouru de pauvres gens, monta par son échelle à sa mansarde.

*
* *

Giubetto s'endormit profondément. Déjà la lune avait accompli le tiers de sa course, lorsqu'il fut réveillé en sursaut. Il se frotta les yeux, à la fois émerveillé et épouvanté.

Il ne reconnaissait plus sa chambrette ni son atelier; la porte vitrée, les pots de fleurs, l'établi chargé de feuillures et de copeaux, tout le décor habituel de son travail quotidien avait disparu, et il fut tout dépaysé.

Ses oreilles percevaient une musique délicieuse, pareille aux modulations délicates du rossignol à l'aube, pareille au murmure céleste de l'orgue, au bruit de la brise dans le feuillage des lauriers roses, à l'écho d'un chant sacré qui s'envolerait par les ogives d'un monastère solitaire au fond d'un val lointain. C'était une mélodie surhumaine et céleste, dont les modulations vaporeuses s'épanouissaient dans les airs avec la douceur infinie des sonorités ouatées d'un concert divin.

« Où suis-je ? » fit Giubetto.

Il regarda autour de lui. Il vit des piliers de granit qui se courbaient par le haut en forme de nef et qui soutenaient la

voûte de leurs fuseaux quadrilobés ; un air de langueur s'épandait sur les choses dans des effluves capiteux d'encens et de myrrhe ; le reflet de la lune, traversant les vitraux, se teignait de tous les tons de la flamme, des aurores et des couchants.

Il était dans une église inconnue. Au-dessus des autels, des retables dorés étalaient les splendeurs de leurs colonnades et de leurs statues de bois aux vives couleurs ; une veilleuse brûlait devant une Vierge au Pilier dont la console était pareille, avec ses pendentifs découpés, à une chute de stalactites sous une roche luisante et mordorée.

« Ça, qu'est ceci ? » se disait Giubetto, interloqué.

Il crut à un rêve. Non, pourtant, il se sentait bien éveillé, et sa certitude fut affermie quand il aperçut à ses pieds Naso, qui faisait le gros dos en ronronnant.

Et devant lui, le Presepio, le chef-d'œuvre, la crèche de ses veilles et de son amour, était là aussi, — mais combien embellie et transfigurée ! On eut dit que l'Esprit divin l'avait tout à coup animée et radieusement parée. Les rayons de la lune argentaient les piliers et les chapiteaux du portique, et se jouaient sur les dorures, les broderies, les nacres et les épées. Dans les mains des thuriféraires, des flabellifères et des esclaves royaux, les torches s'étaient d'elles-mêmes allumées, et c'était comme une pluie d'étoiles qui aurait inondé le précieux édifice.

Les citharistes et les tambourinaires, les musiciens des rois et les pasteurs qui jouent du chalumeau semblaient tous guidés par une volonté invisible et souveraine, car ils faisaient réellement résonner les instruments dans un concert suave. Seulement, au bas du rocher, devant l'escadron des escortes royales, Giubetto voyait une figurine qu'il n'y avait pas mise, une femme belle et divine, richement vêtue, avec de blonds cheveux qui encadraient poétiquement l'ovale de son visage et qui ombrageaient le regard velouté de ses beaux yeux ; et c'était véritablement sainte Cécile, telle que les grands maîtres l'ont représentée quand ils ont voulu transmettre sa gracieuse image à la postérité.

La sainte tenait appuyé contre son épaule un violon de fine faïence dont son archet tirait des notes pathétiques, tendres et



célestes, et la divine mélodie guidait par son rythme grandiose le chant de tous les instruments des musiciens épars sur les flancs de la colline sainte.

Au pied des colonnes corinthiennes, la Vierge souriait, heureuse, divinement belle, la tête légèrement penchée, avec une expression d'amour infini et de bonheur dans le regard de ses beaux yeux noirs aux longs cils.

Et ce regard allait au pieux Bambino, qui reposait sur un tapis de velours au milieu du cercle formé par son Père, les bergers et les Rois. Cet enfant miraculeux et rayonnant illuminait la scène par la splendeur qui émanait de lui ; il dormait au milieu d'une auréole lumineuse et dorée dont la lueur radieuse mettait autour de lui, sur les ruines, les plantes, les étoffes et les présents, des flammes ocres et roses, des pourpres et des ruissellements argentés.

Giubetto, éperdu et tremblant devant ce miracle, tomba prosterné sur les dalles. Il lui sembla que la musique divine se faisait plus pressante, plus triomphale ; il croyait percevoir le pas de tous les personnages de la crèche soudainement vivifiés et mis en marche. Il n'osait lever les yeux, mais il entendait ses figurines se masser, se grouper autour de lui dans un cliquetis de sabres, de pierreries, de bottes brodées ; il se sentit soulevé de terre, emporté par les cieux sur une somptueuse litière qu'escortaient tous les personnages, pauvres ou royaux, de son presepio précieux.

Près de lui, Naso, pelotonné sur un coussin de velours, ronronnait, paresseux et satisfait. Bergers, pêcheurs, mages et marchands, dans le costume et l'attitude que leur avait donnés l'artiste, s'élevaient aussi par les airs et l'accompagnaient. En tête des musiciens, sainte Cécile faisait sortir de son violon les accords les plus éperdûment lyriques. Devant elle allait Jésus, qui avait revêtu et repris sa figure d'homme, en robe blanche, les cheveux longs, la barbe bifide, le regard plein de mansuétude et d'éternelle beauté.

Tous suivaient, dans sa marche ascendante, l'Etoile de Miracle, qui s'élevait lentement pour regagner ses sœurs, et semblait attirer avec elle, en grappe mystique, cette ascension de tout ce petit peuple, fils de l'imagination pieuse de Giubetto le patenostrier.

* * *

Personne ne revit plus jamais Giubetto ni son chat.

Mais à la place de sa masure, le lendemain matin, une majestueuse chapelle s'élevait, comme un abri pieux, autour de la crèche monumentale à personnages. Encore aujourd'hui, des miracles s'accomplissent dans ce sanctuaire élu de Jésus, qui demeure comme un monument impérissable du passage du saint Bambino sur la Terre.

LÉO CLARETIE.

(Illustrations de Firmin Bouisset)







Vittore Pisano

Dit EL PISANELLO

VITTORE Pisano, de Vérone, né vers 1380 mort vers 1456, n'était, naguère encore, célèbre, parmi les amateurs, que comme le plus grand des médailleurs de la Renaissance. Toutes ses médailles, une quarantaine, dont la première, celle de l'Empereur d'Orient, Jean Paléologue, venu en Italie au Concile de Ferrare, date de 1438, portent, en effet, la marque d'un génie supérieur. L'artiste, viril et souple, s'y montre aussi magistral et résolu dans la mise en relief de ses effigies claires et parlantes, qu'ingénieux et libre dans l'invention et l'arrangement de ses revers allégoriques. Depuis les maîtres grecs de Syracuse ou d'Athènes, personne, avant lui, n'avait su, durant de longs siècles, fixer, en de petits disques de métal, tant de vie et tant de poésie. Personne, après lui, parmi tant d'illustres successeurs, n'a pu le dépasser, ni le faire oublier. C'est toujours à lui que, dans cet art spécial, on a dû s'adresser pour obtenir les meilleurs conseils. Nos fiers ou charmants médailleurs contemporains qui, depuis quelques années, ont rajeuni, avec tant d'éclat, les vieilles traditions nationales quelque temps oubliées, Chapu, Ponscarme, Chaplain, Roty en tête, sont les élèves de Pisano autant que des Grecs.

Ce n'est pas comme médailleur, cependant, que Pisano était surtout glorifié par ses contemporains. Lui-même signe ses médailles: OPVS PISANI PICTORIS, *Œuvre de Pisano, peintre*. C'est comme peintre que les Républiques, les Papes, les Princes de l'Italie l'appellent et se le disputent. A Venise, dans la grande salle du Palais Ducal, il exécute, en 1422, une fresque historique, *Othon, fils de Barberousse, implorant son père en faveur des Vénitiens*; à Florence, dans l'église del Tempio, il raconte la *Légende des Trois Pèlerins*; au château de Pavie, il représente sur les murailles d'un énorme salon (23 mètres de longueur sur 7 mètres de hauteur) qu'il couvre entièrement, des chasses, des pêches, des tournois, des promenades, tout le spectacle de la vie seigneuriale; à Rome, dans l'église Saint-Jean-de-Latran, il termine la *Vie de saint Jean-Baptiste* interrompue par la mort de Gentile da Fabriano; à Vérone, il décore des églises, San Fermo Maggiore et Santa Anastasia; à Mantoue, à Ferrare, où il séjourne souvent chez les Gonzagues et les princes d'Este, il laisse des retables, des tableaux, des portraits.



PORTRAIT D'UNE PRINCESSE D'ESTE.

C'est comme peintre que les chroniqueurs et les poètes du temps le célèbrent à l'envi. Les latinistes Lionardo Dati, Guarino, Tito Vespasiano Strozzi, Basinio, Porcelli, alignent, pour lui, en brèves épigrammes ou longs poèmes, leurs hexamètres et leurs pentamètres les plus virgiliens. Des rimeurs de cour, Ulisse de Aleotti, Angiolo Galli, lui envoient des sonnets. En 1456, dans son traité sur les *Hommes illustres*, Bartoloméo Facio le compte parmi les quatre grands peintres du siècle. Les trois autres sont : Gentile da Fabriano, Jean Van Eyck, Rogier Van der Weyden. Un siècle après, Vasari le proclame encore l'égal de tous les peintres de

son siècle. Tous s'accordent, dans le même enthousiasme, à reconnaître en lui une vivacité d'observation, une franchise d'exécution, un charme d'expression qui en font l'interprète le plus original et le plus séduisant de la vie contemporaine. Dans



toutes ses compositions, ce qu'on admire surtout, c'est la vérité des portraits dont il aime à les remplir, c'est la science, libre et sûre, avec laquelle il représente, partout où il en peut placer, des animaux, des plantes, des paysages. Les recherches de l'érudition moderne, et surtout les récents et remarquables travaux de M. Adolfo Venturi et de M. Gustave Gruyer, ont confirmé, dans ces dernières années, les jugements admiratifs des compatriotes et contemporains de Pisano. Ce très grand artiste nous apparaît, décidément, dans l'histoire de la peinture, comme un des initiateurs les plus hardis et les plus heureux qu'ait produits la Renaissance au XVe siècle.

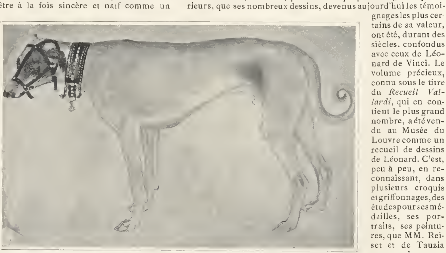


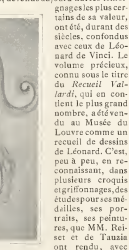
L'oubli relatif qui, sous ce rapport, couvrit longtemps sa gloire, s'explique par la disparition, presque complète, de ses peintures, et, notamment, des plus importantes, ses peintures murales. Il y a cinquante ans, les savants commentateurs de Vasari ne connaissaient qu'un tableau authentique, la *Vierge, Saint Antoine et Saint Georges* qui, de la collection Costabili, à Ferrare, est passée à la National Gallery de Londres. Tableau admirable, d'ailleurs, et bien suffisant, dans sa petitesse, pour donner idée de ce génie original, si savant déjà et toujours si juvénile! Une de ses grâces, celle d'être à la fois sincère et naïf comme un homme du Moyen Age, vivant et séduisant comme un homme de la Renaissance, y éclate avec un charme incomparable. Tandis que, dans la nuée, une douce Vierge embrassant son enfant, rappelle, par la simplicité et la tendresse du geste, comme par le chiffonnement des draperies, la foi et la manière des vieux miniaturistes, en bas, le bon Saint Antoine, chenu et barbu, sous l'épaisseur lourde de son froc de bure, faisant tinter sa clochette semble, avec son air grave, un comparse égaré du célèbre groupe des ermites conduit par Jan Van Eyck, à Gand, vers le *Triomphe de l'Agneau*. A gauche, le Saint Georges, portant une cotte bariolée sous ses pièces d'armure brillantes et de formes étranges, annonce ou rappelle Donatello, le Dona-



tello du *Saint-Georges*, par l'héroïsme et la grâce fière de l'allure, le Donatello du *David*, par sa coiffure familière et ce vaste chapeau de paille, plus inattendu au-dessus de la cuirasse militaire d'un condottiere qu'au-dessus du corps nu d'un petit pâtre. C'est ainsi que, sur ce panneau, Pisano révèle à plaisir sa parenté avec le passé et avec l'avenir, avec le Nord et le Midi, avec Bruges et Florence, et la rare ouverture d'une intelligence d'artistes également sensible à toutes les manifestations intéressantes de la nature et de la vie. L'un des charmes du tableau de Londres est la façon dont il s'éclaire Au-dessous de la splendeur surnaturelle du halo dans lequel apparaît la Vierge, une lueur, bien terrestre, de crépuscule s'éteint au-dessus d'un bois, rougissante entre les cimes finement découpées des arbres assombris. Le paysagiste n'est pas moins sincère et moins libre que le figuriste. C'est ici le successeur de Pol de Limbourg, le rival de Jehan Foucquet et le maître des Bellini.

La force d'initiative, chez ce précurseur, a été si grande, et il avait si bien, d'avance, pressenti et préparé les génies postérieurs, que ses nombreux dessins, devenus aujourd'hui les témoignages les plus certains de sa valeur, ont été, durant des siècles, confondus avec ceux de Léonard de Vinci. Le volume précieux, connu sous le titre du *Recueil Vallardi*, qui en contient le plus grand nombre, a été vendu au Musée du Louvre comme un recueil de dessins de Léonard. C'est, peu à peu, en reconnaissant, dans plusieurs croquis et griffonnages, des études pour ses médailles, ses portraits, ses peintures, que MM. Reiset et de Tauzia ont rendu, avec clairvoyance, au vieux peintre de Vérone, ce qui lui appartenait. La comparaison de ces dessins, dont l'authenticité est chaque jour démontrée par de nouvelles constatations, avec





d'autres dessins disséminés en diverses mains sous des attributions variées, permet aujourd'hui de porter à plus d'une centaine le nombre de ces travaux préparatoires et peut, dans une certaine mesure, atténuer pour nous le regret des peintures disparues.

C'est au moyen des preuves trouvées dans ces études et croquis et concordant avec les témoignages écrits qu'on a pu restituer ainsi à Vittore Pisano le *Portrait de Lionel d'Este* au Musée de Bergame, celui d'une *Princesse d'Este* probablement Margherita, femme de Lionello) au Musée du Louvre, la *Vision de Saint Eustache* à la National Gallery, l'*Adoration des Mages* au Musée de Berlin, et les fresques, si délabrées, mais si parlantes encore et si glorieuses, découvertes à Vérone, l'*Annonciation* (Eglise San Fermo Maggiore) et surtout le *Saint Georges vainqueur* (Eglise Santa-Anastasia). Ce dernier fragment, par malheur si incomplet, d'une puissante et superbe épopée, laisse éclater à plein l'enthousiasme communicatif du peintre pour une grâce et une magnificence de beauté, alors toutes nouvelles, en des élans d'une poésie vive et naturelle, qu'on n'a guère dépassés, en même temps que sa passion, libre et profonde, pour toutes les forces de la vie et tous les aspects de la vérité, et sa tendresse d'amour fraternel pour tous les êtres animés de la création, les bêtes et les plantes, aussi bien que les gens. Le fier mouvement du Saint Georges mettant le pied à l'étrier, le mystérieux resplendissement de son visage résolu et triste sous l'abondance de sa chevelure bouclée, la dignité calme de la princesse arrachée au monstre et regardant son libérateur, l'élégance de sa taille souple et haute, l'opulence singulière de sa toilette (énorme chignon enrubanné d'orfèvreries, robe étroite de brocard ramagé à longue traîne, manches de fourrures pendantes) qu'elle porte avec une aisance exquise, en font des apparitions typiques et inoubliables. Le jeune homme et la jeune femme sont, certainement, des élégants à la mode du jour, un vrai prince et une vraie princesse, dont Pisano vient de terminer les portraits à la cour des Gonzague ou des Este, à Mantoue ou à Ferrare. Quelle poésie, ardente et frémissante, dans l'assurance, simple et hautaine, de leurs gestes et de leurs physionomies! Et, autour d'eux, quelles affirmations, nettes et expressives, quelles représentations, exactes et chaleureuses, de la vie contemporaine, sous toutes ses formes!

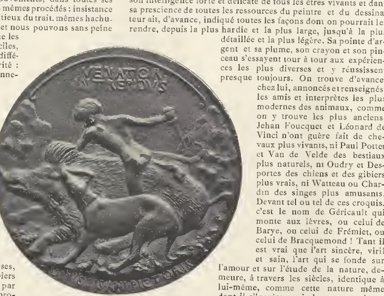



A droite, de face, fièrement campé sur un destrier énorme, que surcharge un harnais merveilleusement ouvragé, sa pauvre tête enfoncée en un grand casque, dépassant à peine les oreilles de sa monture, serrant à plein poing un estoc disproportionné, apparaît, de nouveau, ce petit nain (un des Gonzague? Les rachitiques et les nabots ne sont pas rares dans la famille) qu'on trouve déjà, chevauchant au flanc du seigneur, sur le revers de la médaille de Francesco Gonzaga. A gauche, dans l'éloignement, formant escorte, des cavaliers orientaux aux têtes basanées, avec d'étranges coiffures, que Pisano avait pu voir lors de la réunion du Concile à Ferrare, dans la suite bigarrée de l'empereur grec ou qu'il avait rencontrés sur les quais cosmopolites de Venise. Au fond, tout un panorama montant de clochers, de tours, de dômes, de toits, de terrasses, de loggie, d'aiguilles multiformes et multicolores, vivement découpés sur le ciel, des souvenirs mêlés de Venise, de Florence et de Rome. Sur le devant, au pied de cette cavalerie héroïque et somptueuse, un grand chien danois, un petit épagneul, un bélier. Suivant sa coutume, Pisano encombre la scène de tous ces chers animaux dont l'étude admirative et attentive semble avoir pris une bonne part de sa vie, de ces bêtes qu'il aimait, regardait, analysait avec les mêmes scrupules et les mêmes tendresses que plus tard son grand successeur, Léonard de Vinci.

Comme pour *la Vierge et les Saints* et le *Saint Eustache* de Londres, et pour l'*Adoration des Mages* de Berlin, la plupart des détails si particuliers de la composition de Vérone se retrouvent sur les feuillets d'album rassemblés dans notre recueil du Louvre. C'est la tête du *Guerrier tartare*, aux cheveux tressés et pendants, c'est le profil, si fin et si fier, de la *Princesse*, au front bombé et très découvert, suivant la mode d'alors. Cette jeune femme semble avoir été étudiée, par lui, avec un spécial amour. On la trouve, dans les dessins du Louvre, plusieurs fois,

coiffée ou tête nue, on la retrouve à Chantilly, dans le Musée Condé, à Vienne, dans la Collection Albertina, à Paris, dans la Collection Bonnat (en pied cette fois, sous un grand manteau brodé et frangé). Pour les animaux, le peintre n'a pas fait moins d'études préparatoires; non seulement il les dessine tous d'après nature, pour l'ensemble, mais il en analyse successivement avec une précision incroyable et une conscience jamais satisfaite, toutes les parties et les membres à part, têtes, naseaux, mâchoires, pieds, harnachements, etc. Le mulet, le lévrier, l'épagneul, le bélier ont tous posé, et toutes ces études minutieuses sont des merveilles à la fois d'exactitude et de vivacité.

La collection des études et croquis de Vittore Pisano, jusqu'à présent associée pêle-mêle à d'autres dessins contemporains ou postérieurs dans le gros volume de Vallardi, pourra, nous l'espérons, être mise prochainement, en une salle speciale, sous les yeux des amateurs. Ceux qui ne la connaissent point encore apprendront alors la valeur de cet admirable artiste et pourront excuser Vallardi d'avoir appliqué le nom de Léonard de Vinci à ces beaux dessins. Le grand Léonard n'en eût point rougi et, dans sa haute modestie de génie supérieur, il eût reconnu avec simplicité tout ce qu'il devait à son prédécesseur. C'est la même conscience délicate et tenace, la même vivacité et acuité d'observation méthodique et respectueuse vis-à-vis de la réalité vivante, sous toutes ses formes, dans tous ses mouvements, dans toutes ses expressions. Ce sont souvent aussi les mêmes procédés : insistance du contour, approfondissement minutieux du trait, mêmes hachures et mêmes pointillés. Sans doute, et nous pouvons sans peine le constater aujourd'hui, depuis que les comparaisons nous sont devenues faciles, il y a entre les deux génies toutes les différences de l'adolescence à la maturité : chez Pisano, les naïvetés, les tâtonnements, les gaucheries, les inégalités d'un génie primesautier, encore empêtré dans un mélange de traditions et de convictions surannées, qui voit bien clair, sait où il veut aller, y marche, mais ne peut tout faire; chez Léonard, l'habileté soutenue, l'assurance, la hardiesse, la liberté, la puissance, toujours dominatrice, même dans la constante inquiétude et la recherche douloureuse d'une perfection insaisissable de la virilité en son épanouissement complet. Cependant, a courte distance, les deux génies s'entr'aident et s'expliquent, et nous semblent des frères.



Les feuillets, de grandeurs diverses, sur vélins purs, vélins gouachés, papiers blancs ou papiers teintés, recueillis par Vallardi ou un amateur plus ancien, proviennent de carnets différents, qui avaient été, suivant une malheureuse coutume, dépecés depuis longtemps, soit par la cupidité des marchands, soit par la sottise des collectionneurs. Il est facile, toutefois, de rapprocher, d'après les dimensions et la matière, ces précieux débris, et de reconstituer ainsi, au moins par fragments, les cahiers originaux pour y suivre, d'une façon approximative, les transformations de la vision et de la technique. On y saisit les progrès rapides de cette évolution qui, chez les premiers *Quattrocentisti*, chez Pisano comme chez Jacopo Bellini, transforme, en quelques années, le Moyen Age en Renaissance, et les préoccupations multiples de l'artiste au moment où il couvre de ses indications et de ses recherches ces feuillets successifs.

On y trouve de tout : portraits sur le vif pour peintures ou médailles, compositions d'ensemble pour des sujets historiques, d'allégories pour les revers de médailles, modèles d'ornementation architecturale, d'orfèvreries, de tentures, de tapisseries et, surtout, d'étonnantes et innombrables études d'après nature, hommes, plantes, animaux. L'animal y tient la plus grande place, comme dans les peintures mêmes du maître. Chevaux, mulets, chiens, chats domestiques et sauvages, loups, renards, lions, panthères, chameaux, singes, cerfs et biches, chevreuils et daims, lièvres, lapins, ours, bœufs, vaches, béliers, chèvres, moutons, aigles, faucons, cigognes, hiboux, geais, chardonnerets, coqs, poules, perroquets, pigeons, insectes et poissons, tous y passent. Il n'est presque aucune de ces études qui ne soit une merveille d'analyse et de rendu, et les procédés et les effets varient presque avec chaque feuille. Il semble que Pisano, dans son intelligence forte et délicate de tous les êtres vivants et dans sa prescience de toutes les ressources du peintre et du dessinateur ait, d'avance, indiqué toutes les façons dont on pourrait les rendre, depuis la plus hardie et la plus large, jusqu'à la plus détaillée et la plus légère. Sa pointe d'argent et sa plume, son crayon et son pinceau s'essayent tour à tour aux expériences les plus diverses et y réussissent presque toujours. On trouve d'avance, chez lui, annoncés et renseignés, les amis et interprètes les plus modernes des animaux, comme on y trouve les plus anciens. Jehan Foucquet et Léonard de Vinci n'ont guère fait de chevaux plus vivants, ni Paul Potter et Van de Velde des bestiaux plus naturels, ni Oudry et Desportes des chiens et des gibiers plus vrais, ni Watteau ou Chardin des singes plus amusants. Devant tel ou tel de ces croquis, c'est le nom de Géricault qui monte aux lèvres, ou celui de Barye, ou celui de Frémiet, ou celui de Bracquemond ! Tant il est vrai que l'art sincère, viril et sain, l'art qui se fonde sur l'amour et sur l'étude de la nature, demeure, à travers les siècles, identique à lui-même, comme cette nature même dont il s'inspire, qui demeure toujours une en son infinie variété et ses mobilités incessantes et qui prodiguera toujours à ceux qui la fréquentent d'un cœur soumis et d'un œil attentif, le charme inépuisable de sa poésie vivante !

GEORGES LAFENESTRE.

Dix-septième année. FÉVRIER 1899 Deuxième série. — N° 107.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.



Cliché Braun, Clément & Cie

« DOUX PAYS », PANNEAU DÉCORATIF POUR L'HÔTEL DE M. LÉON BONNAT



Cliché Roux

« MARSEILLE PORTE DE L'ORIENT ». ESCALIER DU PALAIS DE LONGCHAMP, MARSEILLE.



« INTER ARTES ET NATURAM ». MUSÉE DE ROUEN

PUVIS DE CHAVANNES

SA VIE ET SON ŒUVRE

I. — Puvis de Chavannes et la Gloire

C'est tout à fait simple, un grand homme; tous ceux qui ont connu Puvis de Chavannes pourraient l'affirmer comme moi.

Il occupait une place immense dans l'art et dans la pensée de notre temps. Toutes les préoccupations du monde cultivé se tournaient vers lui, et parfois d'une façon assez indiscrète.

Le moindre débutant, soit par enthousiasme, soit par intérêt, lui adressait son volume de vers ou souhaitait avoir son avis sur une esquisse. S'il avait été le moins du monde ambitieux, il aurait pu en très peu d'années rattraper le temps perdu le temps où l'on riait de ses œuvres et devenir d'un seul coup aussi chamarré d'ordres que le fut M. Meissonier, aussi membre de l'Institut que plusieurs autres peintres qu'il est inutile de nommer; il aurait été sénateur avec la même facilité s'il avait daigné descendre de l'art dans la politique. En un mot, on n'imagine point, quand on n'en a pas été témoin, l'ascendant que son nom exerça sur les esprits après qu'il ne fut plus de mode de railler.

Ces bouffées de gloire, capables de griser les plus robustes, ne lui troublèrent pas un instant le cerveau, car son cerveau était trop haut placé pour cela. Tel nous l'avons connu à l'heure où il n'était encore apprécié que d'un petit nombre de fidèles, tel nous le retrouvions toujours, après que cinq ou six expositions au Champ de Mars eurent plus fait pour le soustraire aux discussions que quarante ans d'œuvres et d'efforts. Oui, c'était toujours le même homme, de qui les acclamations de la foule n'avaient pas plus altéré la simplicité que les ricanements des gens d'esprit.



PUVIS DE CHAVANNES PEIGNANT LE « RAVITAILLEMENT DE PARIS PAR SAINTE GENEVIÈVE »

Il ne faut pas d'ailleurs prendre ce mot de simplicité au pied de la lettre, et nous verrons que cette vertu était chez lui accompagnée d'un très grand raffinement, de même que sa modestie se doublait d'une conscience très particulière de sa valeur, que nous essaierons de définir. Tout ce que nous voulons dire pour le moment, c'est que cet homme qui aurait pu être ébloui par les honneurs et assourdi par les vivats, regarda toujours bien plus haut et ne s'interrompit pas de prêter l'oreille à des voix bien plus mélodieuses que les nôtres. Il porta allégrement le fardeau du triomphe, et demeura naturel, joyeux et sain.

On a vu des réputations extraordinaires décliner brusquement au lendemain de la mort; on en a vu d'autres qui surgissaient et grandissaient après de longs oublis et des négations acharnées; celle de Corot est au nombre de ces der-

nières. Avec Puvis de Chavannes, on assiste à un phénomène plus rare encore. Comme de son vivant on allait admirer ses œuvres en dehors de toute curiosité anecdotique, et comme sa personne disparaissait entièrement (sauf pour ses intimes, et encore!) derrière ses créations, il semblait déjà qu'elles fussent consacrées par le temps; on croirait volontiers qu'il est mort depuis cent ans.



Gravure extraite de « Puvis de Chavannes », Lahure et Braun, Clement & Cie, éditeurs.
PORTRAIT DE PUVIS DE CHAVANNES, A 25 ANS, PAR LUI-MÊME.

Il est certain que son œuvre conservera le même prestige pour les générations à venir, puisqu'elle a été créée en dehors des idées et des goûts immédiats de notre propre époque. Les grandes peintures murales d'Amiens, de Lyon, de Marseille, seront l'objet de pèlerinages d'art et de pensée comme le sont celles de Léonard à Milan, de l'Angelico à Florence, de Piero della Francesca à Arezzo, de Signorelli à Orvieto, de Raphaël à Rome. Ces pèlerinages sont déjà commencés d'ailleurs, nous en avons la preuve par ce que ce qui se produit à Paris même. J'ai vu plus d'une fois ces derniers temps, au Panthéon, devant *l'Enfance* et devant *la Vieillesse de Sainte Geneviève*, des groupes attentifs et recueillis; il y avait là des humanités de toute sorte, des gens du peuple, très sincères et très naïfs, qui étaient sans esthétique séduits par la douceur de ces spectacles; des enfants qui subissaient et voyaient fort bien le charme d'images familières qui avait échappé à d'imposants critiques de jadis; il y avait des hommes vieillis, qui contemplaient pensifs et retrouvaient à travers les scènes où l'être animé s'unit si étroitement à la nature, leurs anciennes émotions sous une forme plus pure et leur propre expérience de la vie. Dans cette foule anonyme étaient même des esprits de minorités, de jeunes étudiants, de jeunes artistes, des visages inconnus, tourmentés, pâlis, sûrement marqués pour l'avenir: ils analysaient subtilement ce qui dans les œuvres de Puvis de Chavannes est subtil.

Je ne puis m'empêcher encore de penser à un souvenir hélas! de date trop récente, souvenir falot et puéril, mais qui saurait toujours dire, dans la vie, ce qu'il faut dédaigner et ce qu'il faut méditer?... Le convoi mortuaire de notre maître avait quitté depuis quelques instants l'église Saint-François-de-Salles et s'acheminant vers Neuilly s'était engagé dans une assez étroite rue des Ternes. Passèrent près de nous en causant et en riant deux gamines de Paris; seize ans: une mercière; dix-huit ans: une modiste; elles s'avisèrent d'interrompre, pour jeter un coup d'œil, la conversation qui les absorbait: « Dis-donc... ça a l'air d'un chic enterrement. — Tu ne sais donc pas que c'est Puvis de Chavannes? — Ah! c'est Puvis de Chavannes?... » Et les deux visages rieurs prirent une expression de gravité, bien surprenante pour les personnages, et qui nous aurait fait sourire si nous n'avions pas été trop affligés. Mais je suis sûr que Puvis, qui aimait beaucoup les femmes et qui n'avait pas voulu de discours à ses obsèques, aurait été tout à fait ravi de cette oraison funèbre plus mimée encore que parlée.

C'est sans doute se tromper que d'attacher quelque importance à ces menues indications; pourtant c'est de beaucoup de petits faits de ce genre que se constitue la gloire.

De toute façon il est certain qu'après avoir été signalée d'abord par quelques esprits devanciers, l'œuvre de Chavannes a commencé et continuera encore pendant de longues années à répandre sur les foules son influence bienfaisante, toujours paisible et lumineuse au milieu des orages, toujours pure et calmante au milieu des haines.

Aussi cette étude publiée trois mois après que s'est fermée une tombe qui sera moins visitée que l'œuvre, sera-t-elle pendant longtemps d'actualité.

Destinée surtout aux personnes simples, et dans l'intention de retrouver où d'évoquer dans leur âme les échos de pensées justes et consolantes, nous craignons qu'elle ne soit jamais écrite avec assez de simplicité.

II. — LES ORIGINES ET L'ÉDUCATION

Puvis de Chavannes est de race française et de tempérament aristocratique. Cela explique comment son art, tout en apparaissant d'une essence supérieure, d'une distinction infinie, demeure d'une absolue clarté pour tout esprit français, depuis le plus instinctif jusqu'au plus orné. Cette question de naissance a une grande importance dans l'explication de l'œuvre; un artiste est une plante très spéciale, très variée, qui ne pousse pas uniformément dans n'importe quel terrain et avec les mêmes procédés de culture.



Gravure extraite de « Puvis de Chavannes », Lahure et Braun, Clement & Cie, éditeurs.
L'ATELIER DE PUVIS DE CHAVANNES, A NEUILLY-SUR-SEINE

Sa famille était depuis des siècles établie en France, et pour préciser, en Bourgogne. Il naquit en 1824, à Lyon, où il commença ses études. Son père était ingénieur des Ponts et Chaussées à Lyon. Aucun de ces traits n'est indifférent. Il y avait en Puvis de Chavannes un Bourguignon par tempérament physique, et un Lyonnais par éducation. Poète d'instinct, il possédait par acquit des connaissances scientifiques.

C'était un lettré, non pas tardif et de raccroc, comme beaucoup d'hommes qui se font une éducation sur le tard et qui n'en ont pas moins de mérite pour cela, mais lettré méthodiquement et dès les années d'enfance. Il va sans dire que l'on découvre souvent dans l'âge mûr les beautés de ce que jeune on avait appris par devoir, mais on sent toujours plus vivement et plus naturellement ce qu'on avait appris sans effort. Les travaux même de Puvis de



« LE BOIS SACRÉ CHER AUX ARTS ET AUX MUSES », PALAIS DES ARTS (LYON)

Chavannes, dès les premières années, prouvent cette préparation.

Parfois on a écrit dans les journaux qu'il fut ce qu'on appelle « un mauvais élève ». Cela le mettait dans ces colères aux dehors tranquilles qui lui étaient si spéciales : « Mais c'est extraordinaire, s'écriait-il, c'est insensé! (Il aimait cet adjectif). Ils veulent à toute force que j'aie été un cancre! »

Cela ne prouve pas qu'il a été forcément un « enfant sage » et qu'il ait manifesté ces vertus négatives dont nous faisons l'apanage du fort-en-thème. Il avait de la vie, de l'exubérance à dépenser. Tout en suivant les penchants de son esprit, en emmagasinant dans sa mémoire les vers de Virgile dont il devait plus d'une fois plus tard se délecter et s'inspirer, il obéissait aussi aux impulsions de son corps et donnait comme il convient du jeu à ses muscles. Il est certain qu'à cette époque il a, par exemple, beaucoup aimé faire des ricochets dans le Rhône. Dans un des voyages qu'il fit à Lyon, il y a peu d'années, il se promenait un jour le long du fleuve, avec un ou deux élèves. « Voilà pourtant, dit-il à un moment, après un silence et une contemplation qui auraient pu faire croire qu'il suivait quelque vision épique, voilà pourtant l'endroit où j'ai fait, étant collégien, de bien beaux ricochets dans l'eau! Ah! mes pauvres enfants, je ne sais pas si maintenant je réussirais aussi bien... Oui, pourtant, je le crois... Et si j'essayais... » Là-dessus il se baisse, ramasse des cailloux plats, et du bras le plus vigoureux, il commence une série de ricochets magnifiques. On regarde ce monsieur, avec sa rosette de la Légion d'honneur, qui jette des pierres dans l'eau. Des passants qui le connaissaient s'ébahissent. Des gamins s'attroupent, des *gônes* lyonnais, qui jugent les coups en connaisseurs. Chavannes était content comme un dieu. Or, il est certain qu'on ne retrouve, dans la vieillesse, cette pratique des jeux de polissons des rues, que lorsqu'on s'y est adonné avec passion dans la prime jeunesse, car, pour l'âge mûr, il est pris par d'autres travaux, d'autre passe-temps, ou d'autres soucis.



Gravure extraite de « Puvis de Chavannes », Lahure et Braun, Clément & Cie, éditeurs

ÉTUDE POUR LE GROUPE CENTRAL DU « REPOS » (MUSÉE DE PICARDIE)

Les études commencées à Lyon se continuèrent au lycée Henri IV. N'est-il pas curieux de remarquer que le jeune homme achevait de former son esprit dans le voisinage même de l'édifice pour lequel il devait exécuter plus tard la première œuvre où se marque le plus purement sa manière véritable, *l'Enfance de Sainte Geneviève*, et aussi la toute dernière œuvre de sa vie? On pourrait même noter qu'il a quelque peu tourné alors autour de ce Panthéon dont ses peintures demeurent la plus grande gloire, puisqu'il se prépara aussi à l'École Polytechnique et prit quelques inscriptions à la Faculté de droit, jusqu'à ce que la vocation artistique demeurât la plus forte.

Nous tenons à insister tout particulièrement sur l'éducation première de Puvis de Chavannes, sur sa profonde culture littéraire et scientifique. C'est une des conditions de son inspiration même. Il serait anormal et même tout à fait impossible à un artiste d'exprimer par la couleur et le dessin, d'une manière aussi saisissante et aussi juste, les idées les plus étendues et les plus abstraites sur la poésie et la science, comme l'a fait Puvis à la Sorbonne, si, de tout temps, il n'avait été rompu à la parfaite connaissance de la littérature comme des mathématiques elles-mêmes. Ce sont des notions que l'on n'improvise pas; il est impossible d'admettre qu'un illettré saurait trouver d'instinct des traits aussi frappants, aussi concis, des attitudes et des expressions aussi identifiées à l'essence même de la poésie en



L'AUTOMNE

Collection Durand-Ruel

« INSPIRATION CHRÉTIENNE ». PALAIS DES ARTS (LYON)

général, et de tel ou tel poème en particulier, que l'a réalisé le peintre de la Sorbonne et du musée de Lyon. De même le groupe des géometres, à la Sorbonne encore, ou telles allégories des Sciences pour la Bibliothèque de Boston, ne pourraient avoir été conçus par un cerveau uniquement ouvert à la littérature. Puvis de Chavannes, pour résumer notre pensée, était aussi capable de dessiner sans broncher une locomotive ou une machine électrique, que de faire surgir dans la clairière du *Bois Sacré* la plus délicate nymphe.

Ce n'est pas à dire qu'il ait fait de la littérature en peinture ou qu'il ait tenté de conclure des alliances chimériques entre la géométrie et le dessin pittoresque. Au contraire, dès qu'il se décida pour la carrière artistique, il devint passionnément *peintre* dans l'acception la plus matérielle du mot. Seulement il se souvint, généralisa et transposa. Et ce qui prouve d'une façon décisive que sa peinture ne fut pas le rébus littéraire que les critiques d'autrefois crurent apercevoir, c'est que ce n'est pas par des *attributs*, mais par des *gestes*, que ses compositions sont aussi claires et aussi éloquentes. Ce ne sont pas des allégories, mais des transcriptions supérieures de la vie elle-même.

Il fut tellement peintre, aux années de tâtonnements et d'études, que le choix même de ses maîtres est à cet égard une indication certaine. Ce n'est pas chez les académiciens, chez les idéalistes ou les anémiques qu'il va les chercher, mais au contraire chez les corsés, les vigoureux, ceux même qu'on taxe d'outrance : Henry Scheffer, Delacroix, Couture.

A franchement parler, ces maîtres ne lui ont pas servi à grand'chose, et ils ne lui ont pas enseigné beaucoup. Sauf Henry Scheffer, de qui le rôle est moins connu, mais que Chavannes honorait d'un souvenir très respectueux, on sait que le séjour chez Delacroix, puis chez Couture, a été des plus brefs, et tout à fait négatif. Chez Delacroix, il est resté une quinzaine de jours. Il a raconté que le maître, pendant ce temps, ne lui donna aucun conseil et que ses camarades n'eurent pour leur part que des avis tout à fait vagues. Nous excusons fort Delacroix d'avoir pensé à autre chose qu'à enseigner. Envers lui, Chavannes, dans les quelques occasions où il lui arrivait de dire son sentiment, paraissait avoir gardé on ne sait quelle rancune. Il semblait qu'il ne l'estimat que tout juste, et de toute façon il ne l'admirait pas.



Cliché Rosi

« L'ENTHOUSIASME », HÔTEL DE VILLE DE PARIS

Quant à Couture, à l'atelier duquel il demeura juste trois mois, il semble l'avoir considéré comme un maître grossier et artificiel. Il est évident qu'il n'y avait rien de commun entre la nature de ce maître et celle de cet élève.

III. — LES ŒUVRES DE DÉBUT

Les premiers essais picturaux de Puvis de Chavannes, du moins ceux que nous connaissons, et le caractère même de ses premières œuvres importantes, nous prouvent que son idéal a été d'abord d'exprimer des conceptions poétiques ou philosophiques par les moyens les plus robustes, les plus nourris. Besoin de puissance qui n'était pas moins dans son tempérament que dans l'éducation qu'il s'était choisie. Rappelons-nous toujours qu'avec lui nous sommes en présence d'un exubérant, d'un sanguin, qui peut et doit faire de grandes dépenses de force, même si cette force, au fur et à mesure que s'avancera sa carrière, s'affirme de plus en plus par des moyens de douceur. Ses pre-



Collection Durand-Ruel

« L'HIVER », HOTEL DE VILLE DE PARIS

mières œuvres respirent une énergie extrême. Vous pouvez, à l'appui de ceci, examiner *le Travail* et *le Repos*, reproduits ici, ainsi que le propre portrait de l'artiste à l'âge de vingt-cinq ans.

Les deux grandes peintures, qui sont déjà faites pour la muraille, malgré leur gamme sensiblement plus sombre et plus corsée que celle vers laquelle il devait s'acheminer dans la suite, disent une soif d'affirmation, la volonté de modeler puissamment, d'exprimer le caractère par de fortes accentuations. Pour nous, qui avons vu peu à peu se subtiliser la couleur et se simplifier le dessin de Puvis de Chavannes, nous trouvons aujourd'hui que les premières œuvres sont très luxuriantes de tons et très encombrées de détails. Elles produisirent sur certains contemporains une impression toute différente. Nous retrouvons dans les salons d'un critique qui passait cependant pour audacieux et clairvoyant, Castagnary, cette appréciation du *Travail :* « L'artiste ne veut rien devoir au coloris; ses grisailles boueuses sont d'un aspect triste et répulsif. Il ne veut devoir que peu de chose au dessin : pour un torse de femme heureusement disposé, il y a un bûcheron bossu, un forgeron noué, et deux bœufs sans yeux et sans cornes, qui ressemblent vaguement à des blocs de pierre. Il ne demande rien à la nature, au modèle vivant : ses personnages sont imaginaires, sans caractère de races, sans type individuel, ses paysages sans heure, sans climat, sans lumière. » Si cet écrivain, qui avait un esprit ouvert et une connaissance de l'art, a pu porter un tel jugement, on suppose de ce qu'ont du dire les critiques académiques et la foule-même.

Collection Durand-Ruel — ENFANT CUEILLANT DES POMMES

En revanche, Théophile Gautier qui, avec Paul de Saint-Victor, fut un des rares, pour ne pas dire des seuls, à encourager Puvis à ses débuts, écrivait deux ans plus tard, à propos de *la Paix* et de *la Guerre* : « D'un seul coup, il est sorti de l'ombre ; la lumière brille sur lui et ne le quittera plus. Son succès a été grand et cela fait honneur au public, car M. P. de Chavannes ne cherche pas, comme on dit, la petite bête. Son esprit se meut dans la plus haute sphère de l'art, et son ambition dépasse encore son talent. L'aspect même de ses grandes compositions, *Concordia, Bellum*, intrigue le regard. Sont-ce des cartons, des tapisseries, ou plutôt des fresques enlevées d'un Fontainebleau inconnu, par un procédé mystérieux, que ces immenses toiles entourées d'un cadre de fleurs et d'attributs comme les peintures de la Farnésine ? Quel procédé a-t-on employé pour les peindre? la détrempe? la cire? l'huile? On ne sait trop, tant la gamme est étrange, en dehors des colorations habituelles ; ce sont les tons neutres ou savamment amortis de la peinture murale, qui revêtent les édifices, sans réalité grossière et font naître l'idée des objets plutôt qu'ils ne les représentent. M. Puvis de Chavannes, insistons sur ce point, à un moment où tant de palais et de monuments s'achèvent, attendant leur tunique de fresques, n'est pas un peintre de tableaux ; il lui faut, non pas le chevalet, mais l'échafaudage, et de larges espaces de murailles à couvrir. C'est là son rêve, et il a prouvé qu'il pouvait le réaliser. Ce jeune artiste, dans un temps de prose et de réalisme, est naturellement héroïque, épique et monumental, par une récurrence de génie bizarre. Il semble qu'il n'ait rien vu de



DÉCORATION DE L'HÉMICYCLE DE LA SORBONNE. — PARTIE DE GAUCHE

la peinture contemporaine et qu'il sorte directement de l'atelier du Primatice ou du Rosso. » On est heureux d'opposer le jugement de Théophile Gautier à celui de Castagnary et de voir un poète ainsi deviné, compris et salué par un poète.

Cette page a aussi le mérite et l'intérêt de définir très exactement, dès ses débuts et pour l'avenir, le rôle que devait jouer Chavannes, la place qu'il devait prendre dans l'École Française. Il allait arriver à un moment où la lutte entre les classiques et les romantiques serait terminée faute de combattants de réelle valeur, et où le réalisme, défendu entre autres par Castagnary (ce qui explique en partie son appréciation ne pourrait suffire évidemment à toutes les aspirations.

Aussi, se tenant à égale distance entre les piètres conventions des académiciens d'alors, et les matérialités de Courbet, il trouvait, ou tout au moins indiquait dès l'abord un accord exquis entre la poésie et la réalité : la poésie dans la conception générale et dans le sentiment de chaque être ou groupe d'être ; la réalité dans l'observation du détail vrai et dans l'acceptation très franche de la vie, — qui est toujours noble quand on la regarde sérieusement.

Gautier avait admirablement pressenti cela, car il ne pouvait pas plus être pleinement satisfait de Courbet que de ses maigres antagonistes. Mais son explication n'est pas complète encore de la formation et de la situation de Puvis de Chavannes. Ainsi, il n'est pas très exact de dire qu'il se rattache, quant à ses grandes décorations murales, à la tradition de l'École de Fontainebleau et



DÉCORATION DE L'HÉMICYCLE DE LA SORBONNE — PARTIE DE DROITE

et en particulier à l'atelier du Rosso ou du Primatice. Nous avons retardé jusqu'ici de signaler les deux voyages qu'il fit en Italie, avant d'entrer chez Henry Scheffer et avant d'entrer chez Delacroix. On a dit que le premier voyage lui fut indifférent ou à peu près ; nous n'en savons rien, pour dire la vérité. Le second, entrepris avec un ami, Bauderon de Vermeron, passe pour avoir exercé une influence beaucoup plus grande sur son esprit. Il est vraisemblable que tous les deux contribuèrent à lui montrer sa voie. Mais, de toute façon, ce ne seraient pas les décadents du XVIe siècle qui, dès ce moment, auraient été ses parrains.

Puvis de Chavannes non seulement s'est toujours montré très sobre d'épanchements en ce qui concerne ses excursions en Italie, mais encore, lorsqu'on l'interrogeait là-dessus, il se fermait de la façon la plus visible, ou répondait si évasivement qu'on n'a jamais rien pu tirer de précis. Toutefois, une série de remarques personnelles me met à même de tenter quelques déductions assez intéressantes.

D'abord, au cours de promenades au Louvre ou de conversations à l'atelier, Puvis de Chavannes, s'il est demeuré généralement muet sur les grands peintres de murailles du XVe siècle, a toujours manifesté devant moi une aversion qui allait jusqu'à la colère, jusqu'à l'horreur, à l'égard des Bolonais et de tout ce qui leur ressemblait ou leur était apparenté. « Oh ! ces *Fa presto !* s'écriait il avec une amusante indignation, l'on devrait les bannir de la grande galerie, les bannir du Louvre même. Il ne devrait pas en rester un seul sous les yeux du public ! »

Il n'admettait pas qu'on en laissât au Musée, fût-ce pour l'enseignement historique, ayant trop peur qu'ils puissent gâter les jeunes peintres au point de vue du sentiment et de l'exécution. Cette haine des Bolonais nous permet de conclure justement à sa sympathie envers les maîtres qui brillèrent par les qualités opposées à leurs défauts.

Mais ces maîtres-là, les connaissait-il ? S'il les a connus et aimés, nous serons certains alors qu'ils ont exercé une influence décisive sur ses débuts, et qu'il y eut action réelle plutôt que rencontre fortuite. Or, dans les tout derniers temps de sa vie, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec lui de Piero della Francesca. Le point de départ de cet entretien avait été l'acquisition récente par le Louvre d'une Madone attribuée à ce maître. Puvis de Chavannes blâmait dans les termes les plus sévères et le morceau et ceux qui l'avaient acheté. Là-dessus, pour accentuer les différences entre l'attribution et la réalité, nous passâmes aux



Cliché Braun. « LE TRAVAIL », MUSÉE DE PICARDIE (AMIENS)

fresques de Piero dans l'église d'Arezzo, et il m'en parla, lui qui les avait vues il y avait près de quarante ans, avec une précision qui m'étonna, moi qui les avait revues il y avait deux ans à peine.

Il demeure donc évident que Piero della Francesca, Fra Angelico, Signorelli, Ghirlandajo, le *Campo Santo* de Pise, ont été ses véritables éducateurs. Cette éducation a d'ailleurs pu être latente et les effets ne s'en révéler nettement qu'à distance et par une sorte d'action réflexe, quelques années après le retour en France.

Enfin, pour confirmer encore notre conviction à cet égard, voici un passage inédit d'une lettre adressée, il y a quelques années, à un de ses élèves ; elle ne peut avoir été écrite que par un homme qui a vu l'Italie comme elle doit être vue et qui en a retiré la première leçon qu'elle offre aux yeux clairvoyants :

« *A part les fresques ou ce qui leur ressemble, toute peinture est déplorable dans une église. Ces cadres accrochés à la pierre font mal à voir. Et puis, pourquoi les grands tableaux ? Il n'y a que deux peintures qui aient le sens commun : la peinture murale, adhérant au monument, ou la peinture de chevalet, qu'on peut examiner en tenant le tableau dans les mains.* »

Ainsi, nous commençons à voir avec plus de précision le travail qui a dû s'opérer dans l'esprit de l'artiste qui cherchait sa route et qui ne trouvait la satisfaction de ses désirs, ni dans le romantisme de Delacroix, ni dans le réalisme de Courbet, ni dans l'académisme qui suffisait à Baudry ou à Cabanel. A la rigueur, on pourrait admettre que l'idée, la tradition de la grande et simple peinture murale, lui vinrent par un atavisme en somme peu mystérieux. La tradition, en dehors des écoles de Paris, pouvait n'en être pas absolument oubliée en France, si elle n'était plus pratiquée, et Avignon n'est pas si loin de Lyon. Mais à quoi bon se livrer à ce supplément de conjectures et de vraisemblances, puisque nous venons de grouper plus haut quelques faits précis et concluants ?

On a également supposé que les grands paysagistes et « naturistes » tels que Rousseau, Millet et Corot ont pu, sinon ouvrir les yeux à Puvis de Chavannes, du moins lui faciliter la route, et qu'il les a rejoints en exécutant les grands paysages de ses compositions. On a encore parlé de Poussin, et il est certain qu'il y a des affinités entre ces deux grands maîtres français. Mais il est inutile de chercher tant de pères à un tel artiste. Il est plus simple de dire qu'il était informé de tout, bien qu'il ne parlât presque jamais de ses devanciers de jadis. En vivant, et à son insu, il se sera imprégné de l'art qui avait avec sa propre nature le plus d'affinités, comme en se promenant il recueillait sans effort les impressions de l'air, de la lumière et des objets, car il y avait en lui une activité intense, aboutissant à une production naturelle, et il ne faisait rien dogmatiquement.

De la période des essais et des études nous avons quelque peine à juger aujourd'hui, car déjà *la Guerre, la Paix, le Travail* et *le Repos* sont des indications très éloquentes de ce qu'il portait

en tête, et en elles-mêmes des œuvres très complètes et très personnelles. D'autre part, il n'a guère passé sous nos yeux, parmi les œuvres des jeunes années, que le Portrait de l'artiste à vingt-cinq ans, reproduit dans notre illustration, les *Pompiers de village*, que chacun a pu voir à la galerie Durand-Ruel, enfin le *Retour de la Chasse*, au Musée de Marseille. Complétons l'énumération de ces œuvres de début par les titres suivants : *Mademoiselle de Sombreuil* (1851), un *Ecce Homo* (1852) ; *Martyre de Saint Sébastien* (1853) ; *Hérodiade, Julie fille d'Auguste, Saint Camille au chevet d'un mourant*, etc.

Le portrait du jeune peintre est très curieux. Nous nous rappelons la surprise qu'il nous causa lorsqu'il nous le montra un matin à l'atelier de la place Pigalle. Avec sa couleur sombre, son harmonie exclusivement brune, il faisait un tel contraste dans le voisinage des claires esquisses accrochées au mur, qu'il paraissait là en visite. Puis ces longs cheveux, cette barbe abondante, ces traits accentués et sévères, ce teint mat, tout cela était pour dérouter. « Qu'est-ce que vous pensez de ce portrait ? » demandait Puvis d'un air indifférent. Et nous ne trouvions rien à répondre, sinon : « C'est un beau morceau de peinture, mais de qui ? Est-ce de Couture ? Est-ce d'un autre ? » Et Chavannes, avec une joyeuse malice comme chantonnante, de s'écrier en frappant des mains : « Mais c'est moi ! C'est moi ! Et c'est de moi ! Ah ! mes amis, on ne pourrait pourtant plus dire en voyant cela que j'ai fait des peintures murales parce que j'étais incapable de faire le *morceau !* »

Il n'y avait vraiment plus grand'chose de commun entre ce sévère personnage barbu et chevelu, et le cordial et gai gentilhomme au teint coloré, aux joues rasées, à la courte barbe garnissant seulement le menton, aux manières à la fois nobles et calines, respirant encore, à cette époque, la force et la santé. Pourtant, lorsqu'on l'examine attentivement on retrouve certains caractères que ni l'âge, ni l'évolution n'ont pu complètement supprimer : la gravité de l'ensemble est certainement mélangée de douceur, mais dans le regard, qui tombe de haut, se lit en somme une évidente faculté de mépris. Peu à peu ce mépris, qui



Cliché Roux — « LE REPOS » MUSÉE DE PICARDIE (AMIENS)

est d'ailleurs le refuge de bien des âmes élevées, se changea avec l'âge en une générale bienveillance, et ce n'en est qu'une autre forme, infiniment courtoise. On voit que l'homme qui a ce regard, cette expression, ne sera pas prodigue de son fond de réserve de tendresse et d'estime véritables ; ce qui ne les rendra que plus précieuses à qui il les accordera. On lit également, dans ce portrait, un peu systématique et stylisé, une grande faculté de sérieux et d'énergie, et on y retrouve même, en plus tranchante et plus juvénile, l'expression que prenait bien souvent plus tard sa physionomie lorsqu'il se dispensait de sourire, ou qu'il se mettait en garde. Avec ce portrait et celui du Musée des Offices, on arriverait, n'ayant pas connu l'homme, à se faire de lui une idée très exacte. Dans le portrait des Offices, Chavannes a fixé sa propre ressemblance une exactitude surprenante et une clairvoyance qui atteint l'exquis ; c'est la vérité, sans vanité comme sans laisser aller ; l'aveu, dans un léger mouvement de tête, dans un simple redressement de buste, de tout ce qu'il y avait en lui de distinction innée et cultivée en même temps. Le superbe buste du Musée d'Amiens, par Rodin, d'une ressemblance matérielle et morale étonnante, achèverait, en montrant le Chavannes que nos générations ont connu, de le fixer, pour la postérité, aux différentes époques de sa vie : l'époque où il se cherchait, l'époque où il eut pleine et sûre conscience de lui-même, et celle enfin où il commença d'entrer vraiment dans la gloire.

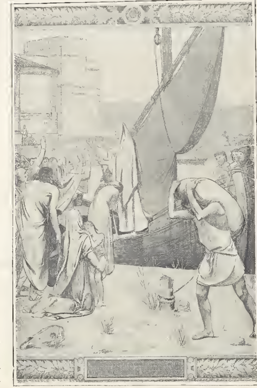
Son premier tableau reçu au Salon fut, en 1851, une *Pietà*, et de 1851 à 1859, il fut régulièrement refusé ou s'abstint. En 1852, il s'installait dans son atelier de la place Pigalle qu'il n'a quitté que deux ans avant sa mort. C'était un de ses amusement de montrer parfois à ses amis un petit dessin rehaussé, sans grande valeur artistique, mais qui lui rappelait maint souvenir, représentant l'autre côté de la place : là c'est alors la barrière, et la campagne commence même avant que cette barrière soit atteinte ; il y a de l'herbe, des arbres, des bicoques ; cette partie du Paris extrême d'alors ressemble singulièrement à un paisible faubourg de province.

Les *Pompiers de village*, courant au feu, avec leurs grands casques à chenille, leurs longues blouses, sont de toute façon un curieux tableau, qui deviendra peut-être pour les temps à venir un tableau saisissant. L'agitation qui règne dans les lignes de la composition, les détails un peu anecdotiques, comme le bon curé qui accompagne l'équipe, nous auraient volontiers fait sourire ; mais en y regardant mieux, nous y verrions déjà quelques mouvements très beaux et surtout un paysage d'une véritable grandeur tragique. Quant au *Retour de la Chasse*, c'est un morceau de peinture riche et lourd, qui ne manque ni d'énergie ni d'éclat, mais qui est d'une bien moindre indication sur l'avenir, par exemple, que le grand tableau du *Sommeil* (Musée de Lille). Ici, au contraire, le paysage tient une place considérable et il s'en dégage une réelle beauté ; les groupes et les attitudes de la plupart des personnages indiquent le poète futur, le peintre qui verra noble et grand. Seule, une certaine insistance dans l'exécution et une prédilection pour les formes plantureuses, voire un peu épaisses, n'en montrent que mieux l'opiniâtreté du labeur, la sincérité de cette nature pleine de vigueur.

En 1861, la ville d'Amiens, qu'il faudra toujours remercier d'avoir la première favorisé Puvis de Chavannes d'une sanction

jusque là refusée, achetait un des deux tableaux exposés. Le peintre lui en fut, comme nous, si reconnaissant, qu'il donna l'autre par-dessus le marché. Deux ans après, il voulut, dans la même pensée de gratitude, qu'Amiens acceptât, pour compléter l'ensemble qu'il avait rêvé, *le Travail* et *le Repos*. Ces quatre peintures forment, en effet, un inséparable poème en quatre chants. Les sentiments les plus variés y sont rendus avec la puissante application que nous avions besoin d'analyser, pour faire comprendre que le génie, pas plus chez Puvis de Chavannes que chez n'importe quel autre maître, n'est pas la facilité.

Mais voici qu'en 1865, Amiens commande à l'artiste une grande composition pour décorer l'escalier d'honneur du Musée. D'un bond, Puvis de Chavannes franchit une étape décisive. Il s'élance à sa propre conquête avec une joie éclatante; il va tenir cette muraille que demandait pour lui Théophile Gautier. L'allégresse l'anime, le met à l'aise, le transfigure. Avec une effusion lyrique qui nous a toujours paru doublée d'une sorte d'épique et gaulois jeu de mots, il s'écrie: *Ave, Picardia nutrix!* Salut! Picardie qui va donc enfin nourrir un artiste qui en avait grand besoin; — non pas le nourrir matériellement, car il serait déjà mort de faim depuis longtemps s'il avait attendu la commande pour manger, mais le nourrir d'espace, satisfaire ses rêves d'art, ses chevaleresques ambitions. Tu vas lui donner le prétexte, le point de départ qui lui étaient nécessaires pour éviter soit de s'alourdir, soit de se décourager. Tu vas lui permettre de voir, par la réalisation, ce qu'il portait en lui-même.

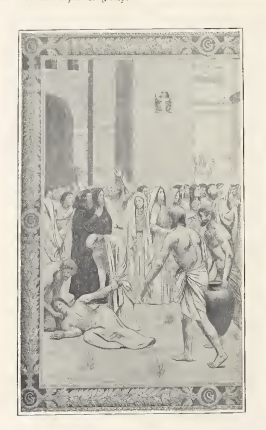


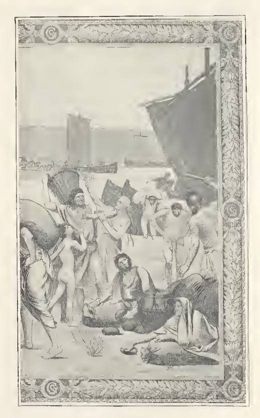
De toute façon, une nouvelle et capitale période commence.

IV. — PUVIS DE CHAVANNES EN POSSESSION DE LUI-MÊME. — SON DESSIN. — LE MUSÉE DE MARSEILLE.

Depuis cette époque-là, Puvis de Chavannes a toujours grandi mais il n'a plus changé. Sa physionomie est caractérisée principalement par le trait qui a été le secret de sa force et lui a assuré la victoire. Le tout est de savoir comment on doit le nommer. Suivant les sentiments qu'on éprouvait à son égard, on l'a baptisé orgueil, indifférence, ou sérénité. Pour nous, c'est surtout une grande manifestation de volonté, que le caractère, l'éducation et la race nuançaient de courtoisie et de douceur.

Au fond, c'était un énergique et même susceptible de violence, qui se traça, passé la trentième année, la règle de demeurer imperturbable et inflexible dans toutes les circonstances,





LE RAVITAILLEMENT DE PARIS PAR SAINTE-GENEVIÈVE. DÉCORATION DE L'ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE (PANTHÉON).

mais de revêtir sa volonté de la plus grande affabilité, dût-il la pousser même jusqu'à la séduction. C'est pour cela que sa vie



Cliché Neurdein
« L'ENFANCE DE SAINTE GENEVIÈVE. — PANNEAU DE DROITE »
DÉCORATION DE L'ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE (PANTHÉON)

offre pour les hommes autant d'enseignement que son œuvre pour les artistes, et cet enseignement, d'une haute portée, est d'une simplicité extrême.

Il s'agissait pour lui d'abord de comprendre ce qu'il ressentait, puis ce qu'il voulait faire, puis enfin comment il voudrait le faire. Ce qu'il ressentait, pour le savoir, il n'eut qu'à s'écouter, à suivre son penchant et son éducation. Nous avons insisté à dessein sur cette formation à la fois littéraire et scientifique des jeunes années. Elle contribua à développer en Puvis de Chavannes les idées générales. Par goût, il se sentait donc porté à exprimer de telles idées, soit poétiques, soit morales.

Ce qu'il voulait, il en eut conscience après les tâtonnements du début, l'observation des maîtres italiens d'avant la Renaissance, et l'exécution de ses propres peintures, les quatre tableaux d'Amiens, se rapprochant déjà de la peinture murale. Puisque certains et rares critiques avaient eu la clairvoyance de lui découvrir cette aptitude, pourquoi ne s'assignerait-il pas pour but de créer à son tour de grands spectacles muraux ?

Enfin, quant aux moyens même pour réaliser ce projet, ils s'indiquaient avec une pareille logique : ils consisteraient à simplifier de plus en plus le dessin pour donner aux gestes et aux silhouettes de plus en plus de signification et de force. Il apporterait dans l'harmonie les mêmes préoccupations de simplicité, car dans les grandes peintures murales le trop de complexité est dépense perdue, et les contrastes de clair-obscur trop accusés créent un relief anormal et fatigant. Les objets semblent alors sortir du mur et s'élancer à l'assaut du spectateur. Au contraire, les harmonies très simples, les rapports très rapprochés, combinés avec une observation exacte et judicieuse des valeurs font apparaître les images d'une nature à la fois apaisée et subtile; cette peinture fait corps avec l'édifice pourtant; elle éclaire la muraille sans l'abattre.

On pourrait retrouver dans les articles et études qui ont été publiés bien des propos de Puvis de Chavannes lui-même confirmant ce système et l'expliquant en quelques mots beaucoup plus lumineux que les lignes qui précèdent. Mais, pour ne pas faire double emploi avec ce qu'on aurait déjà pu lire ailleurs, voici deux ou trois extraits de lettres inédites, relatifs à la composition ou à la couleur. Ils compléteront nos indications.

« *Ne livrez rien au hasard. Installez, installez ferme votre théâtre, votre scène, que ça ne danse pas. Voilà pour la première exigence des yeux. Après, on brode* »...

« *Ne pas faire un geste pour un geste, qui en contrecarrait un autre. Si vous faites dans un tableau des gens d'un certain métier, il faut qu'ils se reconnaissent dans la moindre de leurs actions. Du reste, rien n'est plus fécond, plus secourable que la vérité.* »

« *Peignez d'abord vos fonds très simplement dans leur effet, et vous verrez! Peignez par grandes valeurs bien écrites; ne craignez pas de faire empiéter un peu sur vos contours, le dessin se verra toujours en dessous. Vous le retrouverez facilement et vous éviterez les auréoles et les sécheresses.* »

« *Quand vous n'etes pas sûr qu'une forte touche devra rester définitivement, raclez-là tout net, pour empêcher l'empouacrage qui encanaille toujours la peinture.* »

Ces quelques conseils, puisés çà et là, sont typiques de son enseignement et des principes qu'il s'était tracés à lui-même tout d'abord. Une fois qu'il eut bien arrêté dans sa tête le programme de toute sa vie et les matériaux de toute son œuvre, il



Cliché Neurdein
« SAINTE GENEVIÈVE ENFANT EN PRIÈRES. »
DÉCORATION DE L'ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE (PANTHÉON)

n'eut plus qu'à poursuivre sa route d'un pas égal, sans douter de lui, sans faire jamais de concessions, et en fermant ses oreilles à

toute critique. Nous devons d'ailleurs reconnaître que pour ce que la critique vit tout d'abord en lui, et pour les conseils qu'elle lui donnait, il n'eut pas grand chose à perdre.

Reprenons notre Castagnary. Il s'agit de *Marseille porte de l'Orient* et de *Marseille colonie grecque*, qui au musée de Marseille brillent d'un charme si intense et si étrange. Ces deux peintures furent exposées au Salon de 1869; nous reviendrons plus loin à la *Picardie* (qui est de 1865).

« De loin, écrit Castagnary, ces coloriages fantastiques font l'effet de cartes de géographie teintées ; de près on s'aperçoit que ce sont des toiles à l'huile, mais peintes d'une main si novice et si pauvre que leur modelé n'atteint pas le relief d'un devant de cheminée... Ni les paysages que la nature déroule dans nos campagnes, ni les groupes que la vie forme spontanément dans nos cités humaines, ne lui servent de modèle. Il lui faut, pour exprimer ce qu'il appelle son idée, des corps imaginaires, se mouvant dans un milieu imaginaire. Il marque sur sa toile de veules silhouettes, les emplit d'une teinte désespérément plate... Tout cela est lâche, mou, incertain, sale de ton et triste d'aspect. » Comme exemple d'aveuglement, d'incompréhension, il est difficile d'imaginer quelque chose de plus complet ; nous passons sur les plaisanteries et sur les considérations politico-philosophiques. Mais nous voyons avec une certaine gaîté le projet que l'écrivain aurait substitué à la conception du peintre : celui-ci aurait dû « rendre ce qu'il avait sous les yeux, le port plein d'activité, les portefaix en mouvement, les arrivages des grains... » voilà ce que « les citoyens, entrant dans leur musée, eussent contemplé chaque jour avec un renouveau de fierté ! » Il n'y a qu'à prendre juste le contre-pied de la lettre et de l'esprit de cet examen, que nous abrégeons, et on aurait déjà une idée assez nette des beautés qui éclatent dans les pages de Marseille.



Collection Durand-Ruel

« VIRGILE », PANNEAU POUR LA BIBLIOTHÈQUE DE BOSTON

De telles critiques pouvaient-elles détourner Puvis de sa voie ? Pouvaient-elles exercer sur son esprit la moindre influence ? Au contraire, il semble que d'année en année il ait accentué les « défauts » qu'on lui reprochait, et c'est ainsi qu'il est arrivé à la perfection de sa nature. Une seule fois la critique lui fut très sensible au point de lui égratigner le cœur. Il a souvent raconté à ses amis cette histoire.

« J'étais dans les termes les plus affectueux, les plus intimes avec Edmond About. Il venait à chaque instant chez moi, me cajolait, me tutoyait, me faisait mille protestations d'amitié, et m'adressait même des compliments que je ne sollicitais point, vous le pensez. Or, cet « obligeant donneur d'embrassades frivoles » après s'être montré plus que froid à l'égard de mes envois, en arriva à de véritables agressions ; à des coups de couteau dans le dos... Un jour, au lendemain même d'une de ses plus violentes attaques, je rencontre About, qui vient à moi avec la main la plus tendue, la mine la plus souriante : « Mon vieux Pierre, mon cher Pierre, comme je suis content de te voir ! » Je mis mes mains derrière mon dos, et je lui dis :

Votre cher Pierre vous prie, monsieur, de ne plus jamais lui adresser la parole, si le malheur veut qu'il vous trouve sur son chemin. »

Je rapporte assez exactement les paroles, mais ce que je ne puis redire, c'est le ton indigné et attristé que prenait l'homme en racontant cela, de longues années après la scène. Ce n'était point parce que le journaliste avait disserté avec malveillance sur son dessin que Chavannes avait ressenti cette douleur : on aurait eu beau écrire cent fois



Collection Durand-Ruel

« AVE PICARDIA NUTRIX », PANNEAU DE DROITE. MUSÉE DE PICARDIE (AMIENS)

qu'il ne savait pas dessiner, cela l'eût simplement fait sourire puisqu'il était tout à fait certain du contraire ; mais ce qui l'avait surpris et affligé à jamais c'est que la critique avait pris sciemment le tour d'une véritable trahison à l'amitié.

Edmond About a écrit, entre autre choses, en effet, ceci :

« Puvis de Chavannes promène fièrement dans tous les coins de l'art, son ignorance encyclopédique. Le défaut d'instruction première est malheureusement sans remède ; ni le courage, ni la persévérance, ni même une certaine élévation d'esprit ne feront produire un poème en douze chants au reveur qui n'a pas fréquenté



« L'AUTOMNE ». MUSÉE DE LYON

l'école primaire, et qui manque non seulement de prosodie, mais de la plus vulgaire orthographe. »

Ces lignes aussi absurdes que spirituelles, et qui montrent bien qu'Edmond About prenait pour le *dessin*, l'espèce de procès-verbal photographique et mort qui est l'idéal des académies et des écoles, sont du moins pour nous une occasion de dire un mot du dessin de Puvis de Chavannes, et aussi de ses dessins.

Puvis de Chavannes, à un récent salon du Champ de Mars, eut la pure et malicieuse coquetterie d'exposer un grand nombre de dessins de toutes sortes, qu'il n'aurait eu qu'à montrer trente ans plus tôt pour fermer la bouche à toutes les critiques de ce genre. On y voyait tracés et modelés avec la plus grande précision, tout en conservant un noble caractère, où plutôt de nobles préoccupations dissimulées sous la vérité la plus littérale, des

têtes, des nus, des draperies, des mouvements de toutes sortes. Ces dessins aussi explicites et parfois plus vigoureux que les plus beaux dessins d'Ingres, vont être répartis entre différents musées de France, où ils demeureront d'un enseignement merveilleux. Ils montrent que rien n'arrêtait Puvis lorsqu'il s'agissait de transcrire fidèlement la nature : voyez, parmi ceux qui sont reproduits ici, la brutalité morne de cette tête de face, un vieil homme au nez camard et, en revanche, la grâce charmante et vraie de cette autre tête de face, une jeune fille. Voyez encore l'admirable dessin, appartenant à la première période : l'étude pour un des groupes du *Repos*, etc. Il est impossible de pousser plus loin la sûreté, le savoir et la franchise.

Mais cela n'est avec Puvis de Chavannes que le premier degré de l'art. Il a lui-même dit quelquefois cette parole saisissante : *« Je travaille toujours d'après nature mais pas sur nature. »* Dans la composition, il simplifie, mais ses simplifications ne sont jamais arbitraires ; elles reposent toujours sur une donnée vraie, et c'est ainsi que son dessin prend son style et sa grandeur. D'ailleurs il dessinait à chaque instant de loisir. Il a exécuté soit d'après le modèle, soit de mémoire, des quantités incalculables de dessins « documentaires ». En omnibus, il regardait attentivement des têtes, et aussitôt rentré à l'atelier, il les « pinçait » comme il disait, de façon à en faire de véritables portraits.

Mais à côté du dessin de tel ou tel détail ou personnage isolé, sur lequel nous n'avons pas à insister davantage, il est un dessin infiniment plus général et plus complexe, un *dessin supérieur :* le dessin de tout le tableau lui-même, que l'on pourrait appeler dessin d'évocation. Il est certain que dans *Marseille, colonie grecque* par des figures de femmes d'une profonde grâce païenne, attentives aux opérations simples et sacrées de la vie matérielle, par quelques lignes de paysages, par le spectacle de toute une activité, artistes, poètes, ouvriers, implantant des beautés d'action parmi les beautés de la terre, Chavannes a *dessiné* la Grèce antique, sur le mur et dans notre imagination. Dans *Marseille porte de l'Orient*, est-il possible de mieux nous *dessiner* également et avec plus de variété, la fascination mystérieuse, la séduction troublante de l'Asie qu'avec cette famille persane? Si faire naître en nous, des idées d'humanité aussi générales et aussi justes avec de tels signalements d'êtres, à la fois aussi particularisés et aussi simplifiés, des idées de nature aussi intenses, avec de larges indications de sol, de mer et de ciel, n'est pas la forme vraiment supérieure du *dessin*, on se demande quelle chose puérile et petite le dessin peut bien être, et quelle serait son utilité.

L'imperturbabilité dont Puvis de Chavannes avait cuirassé son œuvre devant la critique et le public, il l'apporta dans sa vie elle-même. Il régla son temps avec une précision et une constance admirables. Ayant pris l'habitude de donner ses journées entières au travail cloîtré, absolu, sans en perdre une heure en démarches ou en visites, rien ne put le faire renoncer à cette règle, pas plus le succès plus tard, que la lutte au commencement.



« LA CÉRAMIQUE », MUSÉE DE ROUEN

Comme il avait commencé à produire dans l'isolement et à exposer dans l'indifférence, il n'eut aucune espèce de peine à se défendre ensuite contre la curiosité, et contre la gloire elle-même, qui n'est que l'exagération de la curiosité. Sa porte s'était accoutumée à demeurer fermée aux heures du travail, et rien ne put la faire se rouvrir. On le sut, et les plus ardents, admirateurs ou importuns, durent bien observer la consigne.

C'est pour cela que l'histoire de Puvis de Chavannes n'est guère que l'histoire de ses œuvres : elle est unie et silencieuse comme le travail lui-même. Elle présente, plutôt que des aventures et des anecdotes, des traits de caractère que nous réunirons plus loin ; mais ce qui la jalonne et la met de plus en plus en vue, ce sont ses seules œuvres, dont nous allons étudier brièvement la magnifique succession.

V. — ENSEMBLE ET PORTÉE POÉTIQUE DE L'ŒUVRE

Après Marseille, vient en date, sans compter quelques peintures de chevalet telles que la *Décollation de Saint Jean-Baptiste* (1870) et l'*Espérance* (1872), la décoration pour l'Hôtel de Ville de Poitiers. Elle se compose de deux grandes pages : *L'an 732 Charles Martel sauve la Chrétienté par sa victoire sur les Sarrazins*, exposé au Salon de 1874, en même temps que le carton de la seconde peinture, dont l'exécution définitive fut exposée au Salon de l'année suivante et qui retraçait ce sujet : *Retirée au couvent de Sainte-Croix, Radegonde donne asile aux poètes et protège les lettres contre la barbarie du temps.*

On remarquera avec quelle élégance et quelle précision est rédigé le titre de cette dernière composition. Puvis de Chavannes, en lettré exquis et en esprit vraiment aristocratique a toujours apporté le plus grand soin à la rédaction des titres ou des sommaires de ses œuvres. Il les voulut toujours d'une grande simplicité et d'une grande pureté, se composant parfois de deux ou trois mots saisissants, parfois d'un commentaire concis et raffiné. La même distinction, il l'apportait, nous l'avons vu et le verrons encore, dans sa correspondance, ainsi que, plus tard, dans les quelques allocutions qu'il lui fut donné de prononcer. Rien n'était négligé chez lui et pourtant tout charmait. La *Sainte Radegonde* est une page délicieuse de grâce et de fraîcheur, comme le *Charles Martel* est une page belliqueuse et pleine de mouvement. C'est dans la paix invitante d'un cloître que se passe la scène, et par une reconnaissante attention, le peintre a prêté à l'un des poètes accueillis par la reine, les traits de l'écrivain qui l'avait deviné et encouragé à ses débuts, Théophile Gautier.

En 1876 commence une œuvre capitale dont le prestige est devenu plus grand que celui de toutes les œuvres qui précèdent, si admirables qu'elles soient : l'*Enfance de Sainte Geneviève*, pour la décoration murale du Panthéon. Sainte-Geneviève ouvre la série grandiose, le cycle de ces œuvres bienfaisantes (je ne saurais trop employer ce mot) qui se succédèrent avec une force et un calme vraiment surhumains: les décorations pour le Musée de



Cliché Roux

Typogravure Goupil, Paris

« LA CHARITÉ »

Collection Durand-Ruel

(Le même motif existe à l'Hôtel de Ville de Paris, escalier du Préfet)

Picardie, le Musée de Lyon, la Sorbonne, le Musée de Rouen, l'Hotel de Ville de Paris, la Bibliothèque de Boston, l'Hôtel de Ville de nouveau, et enfin de nouveau le Panthéon, avec la *Vieillesse de Sainte Geneviève*, magnifique et pure comme l'avait été l'*Enfance*, vénérable et puissante comme la vieillesse de l'artiste lui-même.

Ces grandes peintures ont été trop souvent décrites et commentées pour que nous ajoutions nous-mêmes de médiocres phrases à tant d'excellentes paraphrases. Il est d'ailleurs certain que ces œuvres seront encore le sujet de volumes entiers, de savants ou poétiques travaux ; elles seront plus tard la base de toute une esthétique, comme l'ont été les grands ensembles des maîtres anciens, de Raphaël ou de Michel-Ange. Tout ce que nous voudrions tenter ce serait de donner une ou deux très



Collection Durand-Ruel

« LE SOMMEIL » (MUSÉE DE LILLE)

modestes indications qui puissent permettre à tout spectateur de bonne volonté de comprendre l'essentiel de ces œuvres et d'éviter certaines erreurs.

Il devra tout d'abord se représenter que dans chacune de ces créations, s'affirme une triple personnalité d'un penseur, d'un peintre d'humanité, et d'un peintre de nature. Ces trois hommes, très distincts entre eux, s'unissent très harmonieusement et de la façon la plus indissoluble : ils conçoivent et ils œuvrent en même temps à tout moment.

Le grand penseur, ou si l'on veut le grand poète, c'est l'homme qui met dans chaque œuvre une haute idée, un noble enseignement, de telle sorte que pas une de ces œuvres, malgré son charme infini, n'est faite pour le charme seul.

Sans que rien soit systématique et vienne d'un « moraliste », race généralement odieuse, il est certain, qu'on le veuille ou non, que, dans la première partie de Sainte-Geneviève, s'affirment la puissance de la foi et de la prière, ainsi que le respect inspiré à tous les âges et à toutes les conditions humaines, par l'enfance prédestinée.

Dans les « Picards s'exerçant à la lance » ou *Ludus pro patria* (Salon de 1882), c'est le patriotisme, l'amour du sol natal, et la force mise au service de la défense du pays.

Le *Bois sacré cher aux Muses et aux arts*, ainsi que la *Vision antique* et l'*Inspiration chrétienne* (1884, 1886 et 1887, ensemble du Musée de Lyon), c'est la paix apportée à l'humanité par l'art et la poésie et la nature embellie par l'inspiration et le rythme.

La Sorbonne (1888 et 1889) présente un imposant tableau d'ensemble de toutes les activités de l'esprit humain et l'ennoblissement de l'homme par le savoir.



ÉTUDE, GRAVÉE PAR M. FINAYRE

Le Musée de Rouen (1890 et 1892) avec sa grande composition au titre si expressif *Inter artes et naturam* et les deux panneaux de *la Céramique* et de *la Poterie*, dit sous une autre forme l'idée du *Bois sacré*, mais en la précisant encore, et en faisant comprendre l'importance égale que dans les arts ont la contemplation de la nature et la pratique du métier. En effet, Puvis de Chavannes est entré dans les détails les plus caractéristiques du travail des céramistes, de l' « art de terre », comme pour bien affirmer que le métier est la première condition de la beauté.

La décoration de l'Hôtel de Ville de Paris (1890 et 1893, *l'Été* et *l'Hiver*) nous montre la nature mise en œuvre, exploitée et fécondée par le travail de l'homme.

Il n'y a pas le moindre doute que le *Victor Hugo offrant sa lyre à la Ville de Paris* (escalier du Préfet à l'Hôtel de Ville), soit un hommage au génie et un hymne à l'immortalité. Au reste, les petites compositions qui complètent cette décoration et qui représentent les « Vertus parisiennes », si heureusement discernées et dénommées ne permettent point d'hésiter un instant sur les préoccupations philosophiques de l'artiste : *Charité, Ardeur artistique, Etude, Patriotisme, Esprit, Beauté, Urbanité, Intrépidité, Culte du souvenir, Fantaisie.* Le choix de ces sujets n'est-il pas du plus grand raffinement intellectuel ?

Pour la décoration de la Bibliothèque de Boston (1896) le titre seul indique la pensée : *Les Muses inspiratrices acclament le génie messager de lumière.* Mais les panneaux complémentaires ont été peut-être un des plus beaux résumés des aspirations de Puvis de Chavannes considéré comme penseur et comme poète : La *Poésie bucolique*, la *Poésie dramatique*, le *Couronnement*

d'Homère, l'Histoire invoquant le passé, l'Astronomie, la Chimie, la Physique, la Philosophie.

Il faut tout au moins rappeler par quels traits saisissants il avait symbolisé certains de ces sujets. *La Poésie bucolique*, c'était ce Virgile, d'une indicible douceur que nous voyons reproduit ici ; songez que Virgile était un de ses poètes de prédilection, et qu'il serait aisé de développer ce thème : Chavannes, le Virgile de la peinture. *L'Histoire*, c'était le spectacle grandiose des monuments antiques sortant des flancs de la terre où ils demeuraient enfouis. Comme cette conception est éloquente, et aussi comme elle est d'un peintre ! *L'Astronomie*, c'était le très beau groupe des Chaldéens, interrogeant le ciel, la nuit. Enfin dans *la Physique*, le peintre aux pensers si généraux et si dégagés de préoccupations d'époque n'avait pas craint de représenter des



Cliché Braun, Clément & Cie.

« LUDUS PRO PATRIA », FRAGMENT. MUSÉE DE PICARDIE (AMIENS)

figures courant le long des fils du télégraphe. Ainsi, d'un bout à l'autre de l'œuvre, on retrouvait à la fois ce que nous avons signalé avec insistance : un poète, un penseur et un savant.

La dernière œuvre, enfantée pourtant dans la douleur, n'a pas été moins belle : la Sainte-Geneviève vieillie, ravitaillant Paris et veillant sur sa ville aimée, a été encore une affirmation d'une idée qui était chère à Puvis : celle du patriotisme et de la sollicitude.

VI. — L'ŒUVRE AU POINT DE VUE HUMAIN

Le collaborateur incessant, inséparable, du poète et du penseur est le peintre de la nature humaine, ou, plus exactement, Puvis de Chavannes est un poète qui pense avec de la peinture, comme les autres pensent avec des mots.

L'expression chez lui est toujours *plastique*, elle n'est nullement *littéraire* : en un mot, c'est avec des formes qu'il réalise sa pensée et non pas avec des intentions. L'indication est trop importante pour qu'on n'y insiste pas, après toutes les erreurs que la critique a longtemps commises à cet égard.



Gravure extraite de « Puvis de Chavannes », Lahor et Braun, Clément & Cie, éditeur

« ORPHÉE » (1883)

Nous avons parlé du dessin de Chavannes en lui-même, et de la grandeur à laquelle il atteignait par la simplification. Mais ce qu'il faut ajouter ici, ce sont des remarques sur les actions que ce dessin contribue à représenter. Elles sont toujours puisées dans une connaissance très étendue de la nature humaine.

Puvis de Chavannes était un observateur excellent et son observation était toujours en garde. Sous les dehors de cette parfaite courtoisie, de cette généreuse bienveillance, rien ne lui échappait, ni des sentiments, ni des faits. Tout être qui se trouvait devant lui était jugé très exactement, mais le jugement n'était pas rendu public, à quoi bon ? La perception très vive du trait essentiel d'une physionomie, de toute une personnalité, le coup d'œil net et rapide qui fixe dans le cerveau et la mémoire le geste vrai, l'attitude significative, tout cela il le possédait au plus haut degré. Il prenait des quantités considérables de croquis et de renseignements réels, mais, très souvent, comme nous l'avons dit, de mémoire ; puis cela s'ordonnait et se généralisait dans sa tête, et se retrouvait à point nommé dans l'œuvre, de telle façon que, par exemple, une silhouette, un mouvement, était la résultante de très nombreuses observations préalables. Puvis de Chavannes était très lent à trouver l'ordonnance d'une composition ; parfois il y pensait pendant des mois entiers, et l'idée n'arrivait qu'au dernier moment, soudaine, mûre pour le transport sur la toile. Alors



« LE RHONE ET LA SAONE », MUSÉE DE LYON

les mille détails significatifs découlaient tout naturellement de l'ensemble.

Comme il était sensible également, et de la façon la plus exquise, aux choses émouvantes et aux choses ridicules, comme il avait des facultés de compassion aussi développées que ses facultés de raillerie, et que tout cela reposait sur un grand fond de santé, il n'y a pas, à proprement dire, de tristesse dans l'ensemble ni dans le détail de ses œuvres. Il y a de la vérité, parfois même de l'humour, toujours de l'humanité.

Poussin n'a jamais reculé devant un geste vrai lorsqu'il émane directement de la nature. Puvis de Chavannes a cela de commun avec lui. Il connaît la souffrance, la dépeint en des traits d'une éloquence pénétrante jusqu'à l'âme, par exemple dans *l'Enfance de Sainte Geneviève*, panneau de gauche, le malade qu'on sort de la chaumière; ou dans *la Vieillesse de Sainte Geneviève*, le groupe du panneau de gauche du premier plan, la femme tombant d'inanition que secourent deux personnages, groupe d'une déchirante beauté, comparable à cette admirable scène de *la Charité* reproduite dans notre illustration, ou bien à son analogue, *l'Hospitalité de nuit* que l'on a pu voir partout dans les expositions. Mais cette pitié est robuste; elle ne se laisse pas envahir et accabler. Puvis de Chavannes n'est jamais un pessimiste.

Au contraire, il s'intéresse à mille détails familiers et véridiques. *Ave Picardia nutrix* et *Ludus pro patria* sont remplis de ces observations exactes qui empruntent à leur sincérité une portée générale très inattendue. Dans *l'Enfance de Sainte Geneviève*, est-il rien qui soit plus vrai, plus simple et plus humain, entre cent autres détails, que le groupe de la fillette recueillie qui tient un enfant endormi entre ses bras, tandis qu'un autre petit enfant se détourne pour jeter quelques miettes aux poules. Chaque personnage est admirablement à son action et dit juste son sentiment, qu'il s'occupe aux travaux des champs, qu'il s'agenouille sous l'empire du respect devant une sainte, ou qu'il déclame des vers dans le Bois sacré. Si une femme trait une vache, il est impossible de la mieux traire. Si une baigneuse, dans *l'Été*, plonge son enfant dans l'eau froide, cet enfant frissonne; si, dans *l'Hiver*, un autre enfant est couvert d'insuffisants haillons, cet enfant douloureusement grelotte; des faneuses, des soldats, des porteurs de vivres *(le Ravitaillement de Paris)*, un peintre qui se recule pour juger anxieusement et ardemment de l'effet de la touche qu'il vient de donner *(l'Inspiration Chrétienne)*, des géomètres qui s'absorbent dans la solution d'un problème *(La Sorbonne)*, des bûcherons qui tirent sur la corde pour abattre un grand arbre *(l'Hiver)* : voilà parmi des milliers, des observations de mouvement et de sentiment, combinés qui sont d'une justesse et d'une généralisation merveilleuses.

Puvis de Chavannes n'a même pas esquivé les difficultés que peut présenter la description picturale d'une action de métier accomplie par des ouvriers en costume moderne. A cet égard les peintures du musée de Rouen sont des plus instructives. Les gens qui remuent la pâte se servent de vraies pelles et de vrais arrosoirs. Les deux femmes délicieuses de *la Céramique*, tenant des pièces décorées du vrai décor de Rouen, sont vêtues de costumes qui ont tous les traits essentiels de celui que portent les femmes d'aujourd'hui, simplifié à peine avec un tact admirable. Le groupe des trois étudiants debout, dans la partie droite du grand panneau, montre l'acceptation très franche de la blouse, de la casquette, du veston. Nous trouverions encore maints exemples semblables.

[illegible] Puvis de Chavannes [illegible] Braun, Clément & Cie, éditeurs
ÉTUDE

Mais, lorsqu'au lieu de gestes simplement vrais et vivants, le peintre en trouve soudain qui expriment un sentiment intense, des gestes qui sont toute l'action d'un tableau, et non plus son ornement, il parvient à une éloquence sublime par sa simplicité même. L'expression de la résignation morne, de la renonciation à presque toute espérance, n'est-elle pas réalisée de la façon la plus poignante par les mains croisées et la tête basse de ce *Pauvre Pêcheur* dont il a été fait tant de gorges chaudes au Salon de 1883? La douleur d'*Orphée* est déchirante dans sa prostration, avec ce double mouvement d'une main qui se porte vers les yeux et de l'autre qui se cramponne vaguement à la lyre, compagne du poète. Dans *le Ravitaillement de Paris*, il est encore un geste inventé, d'une éloquence charmante et touchante: celui de la jeune fille, vue de dos, avec sa natte blonde; elle s'est approchée de la sainte, a voulu lui parler, puis soudain son cœur gros d'émotion et de vénération a défailli, et elle sanglote sans pouvoir dire un mot. Bien plus, Puvis est arrivé à donner une impression saisissante rien que par une silhouette toute droite et la direction d'un regard, comme dans le panneau de la *Vigilance de Sainte*

Cliché Roux. « L'ÉTÉ », HOTEL DE VILLE [redacted]

Geneviève, où l'on sent si bien sa vue et sa pensée plonger sur la ville endormie.

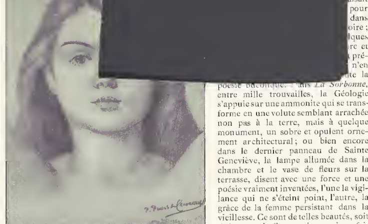
Ce sont là des exemples de noblesse ou de mélancolie, mais on en signalerait tant d'autres qui prouveraient l'enjouement, l'amour de la vie, la croyance aux bienfaits de la terre et à ses renouveaux.

VII. — IMPORTANCE ET ROLE DU PAYSAGE

Le troisième personnage de la trilogie, c'est le paysagiste!

Sans doute il ne se sépare pas du poète ni du peintre d'êtres animés; il les enveloppe et les enlace étroitement. Mais il demeure tellement captivant, tellement dominateur, qu'on doit encore l'analyser à part, si brève que soit l'analyse. On peut dire même que c'est par là peut-être, à côté des beautés égales que présentent les deux autres aspects de ce génie, qu'il a apporté la note la plus neuve dans l'art moderne. Sans doute les primitifs ont connu l'importance du paysage dans les grandes compositions murales. Il suffit de rappeler Piero della Francesca et Benozzo Gozzoli. Mais Puvis de Chavannes a recherché plus qu'aucun artiste et à quelque école qu'il appartienne, la simplification et l'harmonie dans le paysage, tout en dégageant ses caractères essentiels, en même temps que ceux qui exercent sur nous l'influence la plus intense. En cela il s'est montré inventeur et maître sans analogue.

Tous les paysages de ses compositions sont importants et tous sont beaux. Quelques-uns sont des portraits de contrées déterminées, comme celui de Rouen (*Inter Artes et Naturam*), ou de Marseille dans les peintures du palais de Longchamp, ou de la banlieue parisienne dans *L'Enfance de Sainte Geneviève*. D'autres sont des interprétations et des rêves, comme les magnifiques paysages de *La Sorbonne*, du *Bois sacré* (inspiré sans doute en partie du Parc Monceau, que Chavannes longeait ou traversait fréquemment), de *Virgile*, de la *Vision antique*, peut-être de tous le plus beau, le plus varié et le plus intense dans cet ordre d'idées; ils vont même jusqu'à d'étonnantes reconstitutions archéologiques : tels le cloître de *L'Inspiration chrétienne* ou le Paris endormi



Gravure extraite de « Puvis de Chavannes », Lahure et Braun, Clément & Cie, éditeurs

ÉTUDE DE TÊTE DE JEUNE FILLE

[redacted] *La Sorbonne*, entre mille trouvailles, la Géologie s'appuie sur une ammonite qui se transforme en une volute semblant arrachée non pas à la terre, mais à quelque monument, un sobre et opulent ornement architectural; ou bien encore dans le dernier panneau de Sainte Geneviève, la lampe allumée dans la chambre et le vase de fleurs sur la terrasse, disent avec une force et une poésie vraiment inventées, l'une la vigilance qui ne s'éteint point, l'autre, la grâce de la femme persistant dans la vieillesse. Ce sont de telles beautés, soit de bases, soit d'accessoires, qui ont fait dire avec raison que Puvis était un paysagiste incomparable.

Les quotidiennes et longues routes à pied de son atelier de la place Pigalle à son atelier de Neuilly lui ont fourni un nombre incalculable d'observations et d'impressions, qui sont devenues en s'épurant, le point de départ de ses grandes harmonies.

La flaque d'eau sur le pavé, qui va se colorant des reflets du soleil couchant, ne lui était pas plus indifférente que la massive

silhouette des bois sur le ciel. Il a même déclaré souvent à ses intimes que les boulevards extérieurs, les avenues de Neuilly lui ont parfois révélé avec une spontanéité inattendue le thème ou l'accord de tons qu'il avait longuement poursuivi.

Certains de ses élèves se souviennent de l'avoir accompagné dans des voyages en chemin de fer. Il regardait avidement par la portière les villes, les villages qui passent comme un éclair devant le train et, calepin et crayon en main, l'artiste en notait à la hâte le schéma en quelques traits.

« C'est superbe! s'écriait-il. Mais regardez-moi donc ce croquis : est-ce beau! est-ce grand! Voilà justement ce que je cherchais! »

Il convient d'ajouter que ces croquis étaient le plus souvent intelligibles pour lui seul et que ses compagnons en étaient réduits à approuver de confiance.

Parfois il transposait, lorsqu'un effet l'avait frappé, il en



Cliché Laudee

FAMILLE DE PÊCHEURS. (SALON DE 1875)

dotait un paysage dont les lignes étaient d'ailleurs très exactement inspirées d'une autre région.

« Le ciel du *Ludus pro Patria*, a-t-il raconté, est absolument d'après nature. Un jour, en allant à Neuilly, j'ai vu ce ciel là, et comme c'était ce qu'il me fallait, je l'ai bien regardé. En arrivant à l'atelier, je l'ai peint tout de suite et d'une seule venue. »

On pourra ajouter, à ce propos, qu'il était, dans ses recherches de paysage, servi par un sens tout à fait rare et exquis des valeurs délicates, des harmonies apaisées. Toute note violente, tout « pétard de couleur » l'offusquait et lui blessait véritablement l'œil.

C'est sans effort et de sa propre nature qu'il fut amené, après les énergies du début, à ne plus recourir qu'aux colorations lumineuses tout en demeurant très douces, et aux rapports de tons rompus. Cependant, pour demeurer aussi claires au regard, ses toiles sont très montées de ton ; il me l'a démontré à Neuilly devant le dernier panneau de Sainte Geneviève.

Ces quelques indications vous permettront d'apprécier les paysages de Puvis de Chavannes, qui vont de la simplicité morne de *Pauvre Pêcheur*, à la douceur, à la paix fleurie de *la Sorbonne*, du *Bois sacré* et du *Rhône et la Saône*. Mais tout ce que nous en dirions de plus ne vaudra pas une minute



Lith. Lecadre.

L'ENFANT PRODIGUE

(SALON DE 1879)

de votre propre rêverie devant ces émanations de la profonde nature.

VIII. — GLANES D'INTIMITÉ SUR L'HOMME ET L'ARTISTE

Le Puvis de Chavannes qui expose de 1890 à 1898, du Musée de Rouen au dernier panneau du Panthéon, c'est celui que nous



SAINTE GENEVIÈVE VEILLANT SUR LA VILLE ENDORMIE
DERNIER PANNEAU POUR LA DÉCORATION DU PANTHÉON

avons tous connu, aimé et acclamé. Celui qui rayonnait de noblesse, de force, de santé dans un âge déjà avancé, et qui, à la fin de sa vie, s'effondra dans une profonde douleur.

Beaucoup d'entre nous ne l'avaient pas compris auparavant, les uns trompés par une éducation réaliste, les autres grisés par une hérédité romantique. Mais peu à peu tous furent gagnés par ce qu'ils virent, et il ne pouvait en être autrement. Puis, vinrent l'adhésion de la foule et celle des personnes qui suivent la mode, et qui sentirent que le moment était venu d'admirer très haut. Mais, de tout cela, dans l'indépendance de son esprit, Chavannes ne s'émut guère. La gloire venait pour lui un peu trop tard, soit pour lui monter la tête, soit pour panser les anciennes blessures de l'hostilité publique.

Pourtant, un hommage d'émotion vraie lui alla toujours au cœur. Lui, qui avait une conscience droite et vigoureuse de sa valeur, il se faisait effacé et timide lorsqu'on lui disait avec quelque chaleur ce qu'on avait ressenti devant ses peintures.

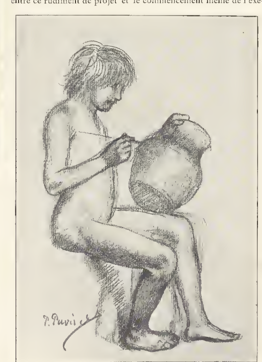
A cette époque, c'était un homme vigoureux et alerte, à la belle tête puissamment accentuée, riche en couleur, portée haut, souvent un peu de côté, avec un certain mouvement de coquetterie.

La voix, dans les rencontres, dans les conversations amicales, avait une très particulière intonation de surprise joyeuse et de douceur; elle était d'un timbre extrêmement caressant et modéré. Dans les moments de méditation, de gravité ou de tristesse, ou simplement d'attention, elle devenait basse, contenue, en même temps que le regard prenait une fixité très étrange; il y avait même à cet instant-là une sorte de strabisme très accentué donnant à la physionomie une expression de regard « en dedans » qui ne laissait pas de vous troubler. D'ailleurs, aussitôt qu'ils recommençaient à regarder au dehors, les deux rayons visuels redevenaient directs et normaux, se fixant bien francs et bien parallèles. La tenue était d'une élégance et d'une correction qui allaient jusqu'au raffinement tout en demeurant d'une extrême simplicité.

Les amis, les familiers (et même souvent les importuns) étaient admis à l'atelier de la place Pigalle jusqu'à neuf heures du matin, et, passé ce moment, le peintre renvoyait tout son monde avec une grâce parfaite, mais inflexible. Jusque-là, tout en s'habillant, sans gêne comme sans laisser aller, simplement, comme il faisait tout, — mais parfois en pestant énergiquement contre les boutons de manchettes, — il prenait part à l'entretien qui était le plus souvent familier et joyeux. Pour tout le monde il trouvait une parole, un moment d'attention, un conseil, un égard. Il avait une grande table toute encombrée de livres qu'on lui envoyait chaque jour par dizaines, et de tous les pays; il les recevait avec politesse, avec déférence, mais il ne les lisait pas beaucoup.

Sa vigueur, son allégresse, sa bonne humeur émerveillaient chacun. Il partait à pied pour Neuilly, et par tous les temps pendant vingt ans il fit ce voyage. Arrivé à l'atelier, la journée entière était consacrée au travail et la porte impitoyablement close. Alors il travaillait sans relâche et souvent chantait joyeusement à pleine voix en travaillant. Seulement, il ne mangeait point de la journée. Parfois, dans l'après-midi, une toute petite croûte de pain, ou une cerise à l'eau-de-vie. C'était tout. En revanche, le soir, il n'était pas de belle fourchette qu'il ne défiât; mangeur superbe, buveur vaillant, convive épanoui et plein de verve, aimant la bonne et plantureuse cuisine française, et à la fin du dîner faisant une invariable *trempette* qui semblait encore augmenter sa bonne humeur et son esprit mordant. Il était tout à fait héroïque dans ces moments-là.

Ceux qui l'ont vu au travail (nous parlons de ses élèves, de ceux qui l'ont assisté dans la partie matérielle de ses grandes entreprises, car, pour les indifférents et les étrangers, ils ne franchissaient jamais le seuil), attestent qu'il n'y avait rien de plus ordonné, de plus méthodique. La plupart du temps le point de départ de certaines pages des plus importantes a été une vision brève, un croquis jeté à la hâte sur un chiffon de papier. Mais entre ce rudiment de projet et le commencement même de l'exé-



Gravure extraite de « Puvis de Chavannes » Lahure et Braun, Clement & Cie, éditeurs.
ÉTUDE POUR « L'INDUSTRIE »

cution, il s'écoulait souvent de longues périodes d'incubation. Il cherchait, comparait; il observait beaucoup les groupes et les paysages qu'il voyait au cours de ses promenades; il notait beau-

coup de ces choses sur de petits carnets de poche, et les fugitifs croquis étaient fréquemment accompagnés de renseignements écrits.

On sait que généralement il exposait le carton de chacune de ses grandes peintures, et que l'année suivante il envoyait l'œuvre définitive, à laquelle la couleur apporta parfois un charme inattendu. Ce fut, par exemple, le cas du *Victor Hugo*, qui, à l'état de simple dessin, avait un peu déconcerté, pour ne pas dire inquiété, ses admirateurs. (Heureusement, Puvis de Chavannes exposait ces cartons surtout pour lui, et afin de faire certaines remarques et de suivre sa pensée. Lorsque le Victor Hugo revint l'année suivante, revêtu du charme incomparable de cette harmonie bleue et blanche, il arracha un cri d'admiration et de surprise. Rien n'était changé et tout était transfiguré.

C'est que Chavannes calculait pour ainsi dire mathématiquement, et à la façon d'un véritable ingénieur, tout ce que tant d'autres ignorent ou négligent : l'effet d'optique, les proportions, les rapports avec la pierre, avec l'entourage, la hauteur à laquelle sa peinture devait etre vue.

D'ailleurs, il attachait une grande importance à la présentation de ses œuvres devant le public. Il ne négligeait à ce sujet aucun détail. Il ne voulait pas et il avait grand'raison, en dépit de la manie actuelle de déflorer tout sous prétexte d'information plus rapide, que l'on vît son envoi avant qu'il fût bien en place, et dans toutes les conditions exigées, bordure, entourage, éclairage, etc. Nous l'avons vu, pour la décoration de Boston, faire repeindre entièrement, à la veille du vernissage, toute la menuiserie qui entourait les peintures et simulait l'architecture telle qu'elle devait etre là-bas. Pourtant il s'agissait d'une très légere différence de ton, d'une véritable nuance.

« Non, a-t-il dit un jour à un de ses amis trop pressé de voir le carton du *Ravitaillement de Paris*, qui venait d'etre apporté au Champ de Mars et n'était pas encore découvert; allez-vous-en ; revenez demain, je vous en prie. Une peinture c'est comme une jolie femme : il ne faut pas la regarder avant qu'elle ait fini sa toilette et enlevé ses papillottes. »



Cliché Braun

HOMÈRE

DÉCORATION DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BOSTON

Il avait, du reste, ou plutôt il trouvait à chaque instant des images familières, enjouées, saisissantes, se rapportant au travail. Par exemple : « Les bonnes choses, cela doit bien se cuire, bien se mijoter. » Ou bien encore : « Il faut laisser respirer la toile. » Ou bien, en parlant de la nécessité, pour qu'une œuvre soit durable, de lui consacrer de longues journées : « Il faut donner à manger au temps. »

Ces expressions, justes et fortes, atteignaient souvent une véritable élévation, une élégance indicible, non seulement par le choix même des mots, mais par l'intonation avec laquelle ils étaient proférés. Ainsi, s'élevant un jour avec véhémence contre l'enseignement que l'on donne à l'Ecole des Beaux-Arts et qui s'adresse plus à la mémoire des élèves qu'à leur intelligence, il me dit cette parole profonde : « C'est pour cela qu'ils ne pourront jamais faire de progrès ni devenir des artistes : on leur enseigne des formes et non des vertus. » Je ne me souviens plus dans quelle occasion il dit cette autre parole, mais elle est demeurée célèbre, et le peintre de la *Sorbonne* seul pouvait la trouver : « Il y a quelque chose de plus beau encore qu'une belle chose, ce sont les ruines d'une belle chose. » Aussi était-il indigné des restaurations brutales que l'on inflige aux monuments du passé, ainsi qu'aux tableaux dans les musées.

L'indépendance de son caractère était extrême. Il était jaloux de défendre cette indépendance en quelques circonstances que ce fût. Dans les premières années, alors que les commandes de grandes décorations, même après Marseille et Poitiers eussent été les bienvenues, il rompit tout net les pourparlers avec la Chambre de Commerce de Bordeaux, pour un travail très important, parce qu'on avait voulu lui imposer un sujet, ou intervenir dans celui qu'il s'était tracé.

C'est cette meme indépendance jalouse, cette même noblesse un peu hautaine de caractère qui lui fit considérer comme tout à fait au-dessous de lui l'entrée à l'Institut, du moment que cette entrée était achetée au prix d'une candidature ou de quelque chose d'approchant. Il ne voulut jamais comprendre ou paraître comprendre que c'était une condition réglementaire. Pour lui, il me l'a dit un jour expressément, ce n'était pas une formalité, mais une déchéance. Au fond, je crois qu'il était enchanté de donner ce prétexte pour s'éviter les corvées, fatigues et distractions, pour prix d'un honneur qu'il estimait médiocrement. Ses convictions n'avaient pas changé à ce sujet, et, dès l'époque de *L'Enfance de Sainte Geneviève*, il déclarait parfois à ses élèves que c'était un motif de son peu de sympathie pour Delacroix que ses démarches et ses candidatures réitérées pour l'Institut.

A coté de ces preuves évidentes de fermeté et de fierté, on a été souvent surpris, nous pouvons bien l'avouer franchement, de lui voir parfois donner des marques de grande indifférence; on alla même jusqu'à dire de faiblesse de caractère. Pour nous, sans entrer dans le détail des intérêts particuliers qui ont pu çà et là etre froissés par un manque d'énergie à leur service, qui devait être simplement de l'impartialité, nous croyons qu'il n'y a point de contradiction. Par sa situation et surtout par les hautes préoccupations de son esprit, il aimait à se mettre en dehors des questions trop personnelles. De meme on ne s'est pas toujours expliqué certains compliments accordés par lui à des gens et à des œuvres secondaires. Mais, avec Chavannes, il fallait être très fin, puisqu'il était la finesse même, et il fallait comprendre à demi-mot. Souvent, chez lui, un compliment voilait une ironie, et avec beaucoup de rapidité et de bonne grâce l'ironie se démasquait lorsqu'elle se voyait découverte. Alors le railleur reprenait le dessus, et il était des plus mordants. « Il y a façon de faire des compliments, expliqua-t-il un jour. Il ne faut pas faire de peine aux gens, à quoi bon? Mais lorsqu'on ne pense pas le compliment qu'on fait, cela doit se voir, c'est suffisant. »

Ce côté de perception vive et nette des ridicules étaient l'envers de sa tendresse et de sa noblesse d'esprit, de même qu'en sens inverse, les grands satiriques ont des trésors de tendresse

ignorée. Chez Chavannes, une certaine causticité intermittente, toujours très déliée et très élégante, se traduisait par des paroles nettes, décochées comme des coups de fleuret. Souvent aussi il a pris plaisir à dessiner des caricatures en recherchant le côté animal de chaque personnage. Que sont devenus ces feuillets ? Il serait grand dommage qu'une interprétation erronée de la dignité les fit égarer ou détruire, car ils peuvent avoir plus tard l'intérêt et la portée artistique des dessins de ce genre que traça Léonard de Vinci.

Mais il savait encore mieux charmer que railler, ce qui n'est pas peu dire. Par un mot, par un simple geste, il lui est arrivé souvent de nous dévoiler toute la finesse et la beauté d'une âme incomparable.

C'est ainsi qu'à Auvers-sur-Oise aux obsèques du peintre Norbert Goeunette, j'ai eu l'occasion de voir une de ces beautés qui se racontent mal, mais frappent d'une émotion inoubliable ceux qui en sont témoins. La vieille mère du pauvre jeune artiste était plongée dans une indicible douleur, ne voyant personne, n'entendant rien, tout égarée. Puvis de Chavannes arrive, salue ; je dis à Madame Goeunette qui est là. Elle éclate en sanglots déchirants : « Vous êtes Monsieur Puvis de Chavannes ! je ne vous connaissais pas ! Mon fils qui me parlait tant de vous ! qui vous admirait tant !... Ah ! que je suis malheureuse, Monsieur Puvis de Chavannes !... » Et Puvis, avec un grand geste de respect, plein d'une pitié, d'une douceur, et pourtant d'une dignité qu'on ne saurait décrire, — mais qui était beau comme le plus beau geste qu'il ait donné à une figure de lui, — se pencha, prit la main de cette pauvre femme et la baisa. Ai-je vu dans ma vie rien de plus simple et de plus douloureusement exquis que cette noblesse s'inclinant vers ce désespoir ? je ne le crois pas.

Gravure extraite de « Puvis de Chavannes », Lahure et Braun, Clément & Cie, éditeurs.

« PAUVRE PÊCHEUR ». MUSÉE DU LUXEMBOURG

Ce tact extraordinaire, qui dans de telles circonstances n'était plus de la diplomatie, mais la manifestation même d'une rare distinction d'âme, faisaient rechercher comme des perles, les brèves et touchantes allocutions qu'il lui arriva de prononcer aux funérailles d'artistes de la Société qu'il présidait. On y trouvait toujours, en quelques lignes d'une concision surprenante, tout ce qu'il fallait dire pour apprécier le disparu, consoler ceux qui le pleuraient, et en même temps ouvrir aux esprits des assistants des horizons au delà de l'immédiate mort, tout cela avec une simplicité qui n'était qu'à lui. Il fallait bien indiquer ces côtés nobles et graves du caractère de Puvis, mais il est bon de redire que, sauf dans les derniers mois qui furent tout de tristesse, il était surtout lumineux, joyeux, et plein de sérénité.



Cliché Braun, Clément & Cie

« LA PAIX ». MUSÉE DE PICARDIE (AMIENS)

Jamais il n'avait répudié la franchise de nature. Il aimait les femmes, et passionnément. A quelqu'un qui paraissait le considérer comme se satisfaisant de seule poésie, il s'écria un jour avec une certaine violence : « Apprenez que je ne suis pas un saint !

Dans l'art il ne peut pas et il ne doit pas y avoir de saints. On ne fait de belles choses qu'en aimant les femmes, et la volupté, et tout ce qui est bon. »

Au reste, nous aurions dû donner cette indication plus tôt. Son art respire en effet la volupté, même dans les pages les plus pures; et sans cela il ne serait pas si chaste et si noble.

Toutefois il a aimé plus particulièrement, et de l'amour le plus profond, le plus absolu, une femme : Madame la princesse Cantacuzène. Cette femme, d'une haute distinction d'esprit, a joué dans sa vie un rôle considérable. Ils se connurent vers la trentième année, s'étant rencontrés à l'atelier de Chassériau. La princesse ne cessa jamais de se trouver avec Puvis de Chavannes dans l'état d'amitié intellectuelle le plus tendre. Elle venait à son atelier et faisait souvent de judicieuses observations. Elle lui indiquait une nuance à changer dans une harmonie, dans un détail de mouvement, et il tenait compte de ces remarques. Toutefois, extrêmement fine et délicate, elle avait grand soin d'apporter les plus grands ménagements dans ces conseils accessoires, car elle le savait fier et s'exaspérant facilement d'un obstacle imprévu à une chose qu'il avait arretée d'avance.



ÉTUDE, GRAVÉE PAR M. GIROUDON

Cette fierté n'a jamais abandonné Puvis de Chavannes, et l'on pourrait même assez aisément démontrer qu'il y avait en lui un violent qui s'était imposé une règle. Mais son admirable courtoisie, son « urbanité », comme il a si bien désigné une vertu parisienne, ne laissa jamais percer ce trait de son caractère.

Un jour, à un curieux qui lui demandait quel maître il préférait : « Moi », répondit-il simplement.

Son caractère sensible et même un peu ombrageux allait souvent jusqu'à le faire paraître très fermé avec ceux qu'il aimait le mieux, quitte à se plaindre que ceux-là n'eussent pas assez d'expansion à son égard.

Il ne laissa pas, parfois, malgré sa robuste conscience, d'être bien troublé dans la création d'art, et d'avoir même des moments de découragement. Toutefois, jamais il ne perdait de temps et, à l'atelier, lorsqu'une chose ne venait pas ou venait mal, il ne s'acharnait pas; il s'interrompait un moment, chantait, caressait son chien, ou dormait quelques instants, puis revenait à nouveaux frais.

Il va sans dire qu'il dépensait largement pour son art, et s'il n'avait pas eu quelque fortune, nous aurions peut-être été privés des œuvres les plus glorieuses de notre temps. Il calculait un jour que dans toute sa carrière, il avait à peine gagné quinze ans de vie à dix mille francs par an. On demeurera surpris plus tard quand on redira qu'un seul particulier lui commanda une décoration (M. Bonnat, *Doux Pays*), et qu'il n'y en eut pas six qui lui achetèrent directement un de ses tableaux de chevalet.

Les accès de découragement secret ont, disions-nous, été assez fréquents dans sa vie. Je n'en voudrais pour preuve que ces deux lettres inédites, d'où bien de la mélancolie s'exhale :

« Le mot « vernissage » me donne des nausées; je ne lui comparerais comme pendant en odiosité que le mot « fin de siècle ». Existe-t-il quelque chose de plus vide, de plus agaçant que cette stupide expression qui nous encombre depuis quelque temps? Ajoutez à cela l'affreux temps qui ronge l'année, (pour ceux à qui il en reste si peu ce n'est pas régalant) et vous comprendrez le sourd harassement que j'éprouve, le besoin de me recueillir, de fermer mes yeux et mes oreilles, de rassembler mon être éparpillé, accaparé par un tas de choses. Oui, une modeste auberge, une chambre blanchie à la chaux, un jardin de curé à mille lieues de la Bacchanale qui nous étourdit, voilà ce que je voudrais et que je n'aurai pas. »

Autre lettre plus douloureuse, de la fin de sa vie : *« Je pense souvent à notre grand Rhône — que de fois j'aurais pris le train pour aller me retremper un peu dans les grands horizons! Mais c'est un rêve comme tant d'autres. Ils vous arrivent au moment où l'on ne tardera pas à s'endormir pour toujours. Alors on pense à une tirelire où l'on aurait dû mettre tous les jours perdus dans la vie, on la casserait au moment de disparaître, et de tous les jours bêtement sacrifiés on pourrait faire quelque chose. »*

Une grande préoccupation pour lui était de ne pas se survivre. Il redoutait la vieillesse et la décrépitude. Il fut sans doute touché de l'hommage très spontané, très chaleureux, et imposant en somme, qui lui fut adressé lors d'un banquet demeuré célèbre. Mais au fond il y avait un côté d'apothéose qui lui sembla lui faire un peu sentir son age. A la fin du banquet, il s'en retourna tout seul, à son logis de la place Pigalle. Un intime lui ayant demandé par la suite s'il avait été heureux. « Hum! dit-il, tout cela sonne si faux... Et puis j'ai bien mal dîné! »

Deux ans avant sa mort, il tomba gravement malade; on le crut perdu. Il fut alors soigné chez Madame la princesse Cantacuzène, et à sa convalescence il l'épousa. Elle était alors d'une santé bien chancelante, cette femme éminente dont il a laissé un si beau et si austère portrait (la *Femme en deuil*). Il la soigna à son tour jusqu'à épuiser sa propre santé reconquise. Pourtant la fièvre le dévorait de terminer le coloris du grand carton de Sainte Geneviève qu'il avait exposé en 1897. Lorsque sa femme mourut, on vit bien qu'il ne lui survivrait pas, et l'on redouta en même temps que le vœu qu'il avait formé pour l'achèvement de son œuvre ne se réalisât pas. Il parvint cependant à rendre cette grande peinture digne de toutes celles qui avaient précédé. Mais, après cela, il n'eût plus voulu vivre.

Un impitoyable mal intérieur le dévorait, collaborant férocement avec l'accablement moral. Lorsqu'il se sentit mourir, plein de lucidité, et après plusieurs semaines de souffrances, il fit un grand geste doux et calme pour que l'on s'écartât un peu et qu'on le laissât seul exhaler son dernier soupir.

Pour moi, qui, quinze jours avant sa fin, ai, dans une conversation intime, été témoin de sa persistante affliction et vu couler ses larmes, je puis attester que c'est une douleur humaine qui a terrassé ce grand homme à qui nous étions accoutumés d'attribuer la sérénité d'un demi-dieu.

ARSÈNE ALEXANDRE

[illegible] « Puvis de Chavannes » [illegible] éditeurs

PORTRAIT DE PUVIS DE CHAVANNES, PAR LUI-MÊME
MUSÉE DES OFFICES, FLORENCE

Directeur : M. MANZI. Imprimerie JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

Dix-septième année — MARS 1899 — Deuxième série. — N° 108.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.



Cliché Braun, Clément & Cie

DÉCORATION DE L'OPÉRA-COMIQUE

LA COMÉDIE, PAR M. FRANÇOIS FLAMENG

SOMMAIRE :



Cliché Braun, Clément & Cie. — DÉCORATION DE L'OPÉRA-COMI[redacted]

LES PEINTURES D[redacted]

A L'OPÉRA-COMI[redacted]

Le *Dieu me presse de me rendre à l'endroit voulu. Ne tardons pas plus longtemps, suivez-moi, ô enfants! Guide extraordinaire, je vous mène à mon tour comme vous avez conduit votre père. Marchez et ne me touchez pas. Laissez-moi trouver seul le tombeau sacré où il est fatal que je sois enfermé sous cette terre. Ici! là! par ici! Hermès conducteur me mène à la déesse souterraine. O sombre lumière qui étais à moi autrefois, tu touches pour la dernière fois mon corps! Je vais enfermer dans le Hadès ce qui reste de ma vie. O le plus cher des nôtres, ô terre, ô serviteurs du chef, soyez heureux! Et au milieu de vos félicités sans fin souvenez-vous de moi qui serai mort!* »

Ainsi parle Œdipe, en la belle traduction de Leconte de Lisle, et le chœur reprend : « *S'il m'est permis de supplier la déesse invisible, ainsi que toi Aidoneus, Aidoneus ô roi des nocturnes! Je vous demande que l'étranger n'arrive point par une mort difficile et triste aux campagnes souterraine des morts, à la demeure Stygienne où tous sont renfermés. Ayant été accablé par tant de maux il serait juste que le Daimon lui vint en aide.* »

Tel se déploie sur l'horizon d'Athènes, relevé comme en un rêve sacré des profondeurs du passé, le *Drame lyrique*, que, pour l'Opéra-Comique nouvellement reconstruit, vient de peindre M. François Flameng. On a dit de l'ensemble de ses fresques que, seules presque, elles méritaient l'éloge et, pour employer une expression qui a fort réussi, l'on a déclaré qu'*elles tenaient le mur*. Mais a-t-on assez dit qu'elles procédaient à la fois d'un art très élevé et d'un sentiment littéraire qui n'est point commun. Ce Sophocle faisant répéter *Œdipe à Colone* par les acteurs du théâtre de Bacchus, n'est ni d'une médiocre inspiration ni d'une petite recherche. Il ne convient pas seulement d'y louer la noblesse des figures, l'agrément des accessoires, la ligne harmonieuse de la composition, mais, presque d'abord, l'ingéniosité extrême qui préserve l'auteur de retomber dans les habituels errements et le préserve des vulgaires ressassages. Cela n'est point de l'allégorie et est pourtant symbolique et accessible.

Ce n'est pas que, en l'allégorie pure, il ne soit maître et qu'il n'excelle aux plus étonnants [redacted] en ce plafond, où l'allégorie seule est de mise et [redacted]s apothéoses azurées, *La Comédie*, tenant d'une main [redacted]e la satire et de l'autre des couronnes ; à ses pieds, roulant à la géhenne, les Vices et les Ridicules ; près d'elle, sortant de son puits, la Vérité que dévoile un enfant ailé, amour ou génie, tandis qu'un autre éclaire de son flambeau le livre où la Comédie a consigné les merveilleuses trouvailles de ses divins fils. N'est-ce point là en vérité une trouvaille, et, par la justesse des plans, par l'habileté des emplacements, par la science des raccourcis, par ce quelque chose de moderne et de neuf dans la décoration, par le goût surtout, le goût exquis et rare avec lequel toutes les figures sont traitées, cela ne sort-il pas de tout ce qu'on a vu et ne mérite-t-il pas d'être mis à part?

Et encore, en la grande composition du *Drame lyrique*, comme en celle-ci : la *Comédie* toute question de couleur est réservée. Blonde, fluide et claire, joyeuse et attrayante, toute baignée d'air, toute imprégnée de clarté, elle est plus encore nécessaire pour que l'on juge sainement l'œuvre accomplie.

Et comme elle vibre, cette couleur, en cette *Danse* toute moderniste d'aspect, de forme et de colorations, éclairée cette fois non du grand soleil de l'Attique ou de la divine lumière de l'éther, mais des feux de la rampe et de l'artificiel reflet des lampes de théâtre. Ce n'est point ici le moins difficile problème; car il semble bien que, en ce morceau, l'artiste a voulu faire effort pour se montrer réaliste et s'approcher de certaines formules adoptées par des contemporains. Et l'on peut dire qu'il a ainsi donné une note neuve, ignorée sans doute du public, mais non de ceux qui ont suivi avec intérêt ses études et ses efforts. Jamais toutefois il n'avait abordé de tels sujets en des toiles de cette dimension, et l'on peut dire qu'il n'y a jamais si complètement réussi.

Telle est la part de M. François Flameng en cette décoration de l'Opéra-Comique. Elle est, sans contestation, la plus importante et la plus justement admirée du public. Elle lui vaudra à coup sûr ses entrées au théâtre de la place Boïeldieu, mais l'on devrait être assuré qu'elle les lui vaudra dans un autre monument. Cela vaut mieux qu'un fauteuil au spectacle.

F. M.

L. VALLET



Typogravure Goupil, Paris.

LE COURRIER

LES

Chevaux et la Voiture

SOUS LOUIS XV (*)

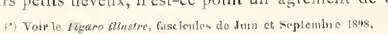
C'est à bon droit que ce qui est des voitures, des chevaux, des moyens de transports individuels, tient une si grande place dans un tableau extérieur du xviiie siècle. Le peuple voyageait peu sans doute, mais à mesure qu'on monte l'échelle, qu'on arrive aux classes aisées, aux riches, aux dirigeantes, on se trouve en face d'une folie de déplacement, d'une instabilité de vie qui n'est en rien égalée par nos contemporains. Qu'on prenne le roi Louis XV pendant seulement quinze années de sa vie, ne fournit-il pas le plus étrange exemple de nomadisme? Versailles reste l'officielle résidence de la Royauté, mais c'est comme une résidence *in partibus*. En 1728, le Roi couche hors de Versailles deux cent sept nuits, cent soixante-dix-sept en 1729, deux cent soixante-sept en 1730, deux cent trente-neuf en 1731, deux cent soixante en 1732, deux cent quarante en 1733, deux cents en 1734, autant en 1735, et cela va ainsi d'année en année; à peine si un tiers s'en passe à Versailles. A vrai dire, c'est dans le même cercle qu'il roule : Marly, Rambouillet, Compiègne, Fontainebleau, La Muette; sur la route de Fontainebleau, des arrêts à Petit-Bourg; en allant à Compiègne ou au retour, quelque séjour à Chantilly ou à Vauréal; çà et là, des passages en quelque château de favori comme Villeroy; à dater de 1739, l'ouverture de Choisy, où, en 1740, on passe quarante-neuf jours, en 1741 soixante-quatre, en 1742 soixante-deux; l'adjonction, en 1740, de Saint-Léger où l'on est vingt jours en 1741, et vingt-huit jours en 1742; au total une dizaine de résidences entre lesquelles on tourne, allant de l'une à l'autre, constamment en chemin, prenant des cinq, six, huit heures pour le voyage sur les grandes routes secouantes, au galop des chevaux pressés.

Car le Roi, c'est la Cour, et si restreinte que soit cette cour, aux déplacements dans les petits châteaux, c'est encore une vingtaine de maîtres et deux cents domestiques; aux voyages à Fontainebleau et à Compiègne, c'est tout le monde, non pas seulement les grands seigneurs qui sont de la Cour, mais les petites gens qui suivent la Cour, tous les départements ministériels, du secrétaire d'Etat aux garçons de bureau, tous les marchands ayant brevet du Grand maître, et la Chapelle, et le Corps, et les Sept offices, et toutes les meutes, qu'elles soient du Cabinet ou de la Chambre, et tous les Vols, et tous les chiens, et tous les roquets. Fabuleux déplacements qui semblent des exodes des premiers Rois, où toute la France est en mouvement, où l'on amène, sur une seule route, les chevaux de poste ramassés jusqu'en Normandie, où, pour les frais de déplacements, il faut des centaines de mille livres, sans compter que les théâtres de Paris viennent, chacun à leur tour, donner spectacle, qu'il y a bals, qu'il y a grand jeu, qu'il y a réception de princes et d'ambassadeurs, qu'il y a chasse surtout, chasse constamment, et que l'aboi des chiens et les fanfares des cors appellent de tous les points de France les veneurs empressés à suivre les meutes royales.

Et ce n'est là qu'un épisode, mais n'est-il pas concluant pour montrer quelle place prenait dans l'existence le postillon, la chaise de poste, tout le détail de ce qui faisait alors le voyage; quelle importance revêtaient ces modes de transport dont on ne pouvait se passer, qu'on ne pouvait suppléer, qui s'imposaient à tous, grands et petits, dont se trouvait dépendre bien mieux que le plaisir et la vie même, — la fortune!

* * *

Ce n'est point un médiocre amusement ni un passe-temps inutile qu'aller rechercher dans l'histoire des vieilles époques de la Patrie française l'origine de nos habitudes et de nos divertissements actuels. Bien des choses qu'on imagine étrangères redeviennent ainsi nôtres et alors qu'à présent l'on prétend prendre ses leçons ailleurs que des ancêtres et que rien de ce qu'ils ont fait n'est pour trouver grâce aux yeux de certains de leurs petits neveux, n'est-ce point un agrément de constater



(*) Voir le *Figaro illustré*, fascicules de Juin et Septembre 1898.

qu'ils ont, eux, servi d'éducateurs à l'Europe et que, d'eux, même en des petits détails de mode, de costume et de sport, tout nous vient. Seulement, pour que ce tout soit considéré comme de bon ton, il y faut un nom anglais qui le plus souvent n'est qu'une corruption d'un vieux nom de France et cette estampille du *Made in London*, qui ne garantit pas plus l'origine que la provenance.

* * *

« Lorsque le Roi va à la chasse du cerf, quand il monte à cheval pour aller au *laisser-courre*, le Grand veneur ou, en son absence, celui qui commande la Vénerie, présente à Sa Majesté, pour parer et écarter les branches, un bâton de deux pieds, dont la poignée est pelée depuis la Madeleine, sur la fin du mois de juillet, jusqu'au mois de mars, à cause qu'en ces temps-là les cerfs touchent au bois, et le reste de l'année ce bâton est couvert de son écorce. » (*Etat de la France, 1694*, t. I, p. 451.

Cet usage se trouve reproduit par l'étiquette sous tous les rois Bourbons, et l'*Etat de la France* de 1789 en fait encore mention.

Ne faut-il pas y voir, indépendamment de son rapport avec la cravache, l'origine du stick porté couramment à la chasse ?

* * *

Une autre origine assez curieuse est celle du rallye-paper. J'ai raconté (*Figaro illustré* de 1893) comment des officiers de cavalerie anglais avaient, vers la fin de 1830, à Ipswich, eu l'idée de faire une chasse au renard entre eux.

C'est de cette époque, en effet, que date en Angleterre le rallye-paper, et c'est de l'imitation des Anglais que cet amusant exercice vint en France.

Mais ne triomphez pas trop vite, sportmen modernes aveuglément engoués des modes anglaises ! vos dieux n'ont rien inventé, et vous vous enorgueillissez bien à tort d'avoir inventé l'équitation pratique et à l'extérieur. Il faut en rabattre et convenir enfin que la vieille France, au point de vue de l'équitation, n'a rien à envier à la nouvelle.

Donc les Anglais n'ont fait que remettre à la mode un sport qui était une vieille coutume des garnisons françaises. J'en veux pour preuves ces deux extraits des mémoires du temps :

Le duc de Luynes parlant, en juin 1747, d'une insubordination de quelques gardes du corps, raconte :

« Ceux qui ont eu part à cette aventure sont des jeunes gens entrés dans le corps depuis 1745 et 1746. Les vieux gardes n'y ont eu nulle part, au moins dans la compagnie de M. de Béthune, car c'est de lui que je sais ce détail. *Une des occasions de cette rébellion a été une chasse du cerf comme les jeunes gens en font souvent dans les garnisons*; il y eut du vacarme; on en mit un en prison; ses camarades allèrent, l'épée à la main, l'en faire sortir; pour lui, il eut le bon sens d'y rentrer dès le lendemain ; mais les esprits échauffés n'en restèrent pas là. M. de Montesson, commandant la Maison, et d'autres officiers, furent insultés. Cette affaire a fait grand bruit dans Paris. La rebellion dans un corps à qui la garde intime du Roi est confiée fait trembler avec raison pour la personne de Sa Majesté. Je suis témoin que M. le duc de Béthune, qui a des sentiments dignes d'un Romain, a pensé que la sévérité ne pouvait être trop grande en pareille matière... Nous apprîmes avant-hier qu'il y a eu trente et un gardes de cassés, de différentes compagnies. Guillot est condamné à vingt-cinq ans de prison ; d'autres à six, à quatre, à deux années aussi de prison. »



Et Barbier, qui à la même date raconte le même fait, ajoute en manière d'explications : « *Dans ces chasses du cerf, un des jeunes gens faisait le cerf et les autres couraient après* : cette chasse se faisait souvent après boire, et était l'occasion de tapages, de scandales et de désordres de tous genres. » (*Journal de l'avocat Barbier*.

Voici donc bien, ce me semble, une nouvelle preuve que les Anglais n'ont rien innové, si ce n'est la grotesque et soi-disant chasse dans laquelle ils lâchent un cerf ou un renard de sa boîte et où, habillés comme des *premiers* du Bon Marché puisqu'ils chassent maintenant en redingote et avec l'inévitable et ridicule haut de forme, ils galopent à fond de train, sans science ni art, ni rien qui ressemble à de la vénerie, tout en soufflant dans leur petit cornet de conducteurs de tramways ! D'où ébahissement admiratif des snobs. Qu'en pensent le marquis de Laigle, la duchesse d'Uzès, M. de Vibraye et *tutti quanti*, pour lesquels la chasse, la vieille et belle chasse à la française, est un art, une science difficile, et qui l'appliquent avec tout le majestueux cérémonial qui convient ?

Si on me traite d'être exagéré et de parti pris, je répondrai que les Anglais eux-mêmes commencent à comprendre combien leur équitation est pauvre, pour ne pas dire nulle ; car je sais de bonne source qu'en ce moment même on réunit en Angleterre tous les matériaux, tous les documents nécessaires à l'établissement d'une grande et importante école d'équitation sur le modèle qui existait à Versailles et de celle de Saumur. Je suis des premiers à croire qu'avec le sens pratique, la volonté de réussir, l'intelligence et l'argent, que ne ménageront pas les Anglais, ils arriveront sûrement à un merveilleux résultat. Mais cela ne sera en tout cas qu'une preuve de plus de ce que j'ai toujours dit et écrit, dans le *Chic à cheval* et ici, que les Anglais n'ont eu jusqu'à nos jours ni science, ni art d'équitation, tout au plus une grande pratique et surtout une race de chevaux admirables. Tout leur mérite hippique est là.

* * *

Quittons les gracieux hauts de forme et les esthétiques redingotes pour revenir à une époque un peu plus gracieuse. Et voici, par exemple, un tableau qui ne devait manquer ni de couleur ni de pittoresque.

« Du jeudi 28 octobre 1747. — Aujourd'hui, les compagnies (l'Académie et la Ville) ont harangué le Roi ; une partie le matin, les autres l'après-dînée, au retour de la chasse du daim, où le Roi a été avec M. le Dauphin, Madame la Dauphine et Mesdames. Le premier daim a été pris sur le grand chemin, auprès des premières maisons de Sèvres, de ce côté-ci. La Ville, qui a harangué ce matin, s'en retournait à Paris *en robe rouge*; (voir le tableau de Largillière, salle La Caze, au Louvre, où sont représentés, et avec un air réellement un peu plus majestueux que celui de nos distingués édiles d'aujourd'hui, les échevins de la ville de Paris) elle s'est trouvée à la prise du daim, ce qui a fait un spectacle. »

Je ne peux me défendre d'un peu de pitié railleuse pour les critiques qui, avec un air entendu et de bienveillante protection, disent aux artistes : « Mais faites donc des choses de votre époque ! » Je leur répondrai seulement de vouloir bien lire ce qui précède, et, s'ils ont quelque imagination, après s'en être représenté le tableau, d'évoquer la scène analogue de nos jours, au même endroit ! Je pense que le tableau n'en serait guère séduisant. Mais aussi, pour n'être pas injuste, il faut ajouter que la plupart des modernes seraient franchement ridicules sous les vêtements du siècle passé.

L'équipage du daim n'était pas sous les ordres du Grand veneur. C'est M. de Dampierre qui conduisait cet équipage, appelé des chiens verts, parce que les piqueurs étaient habillés de vert. Ils étaient entretenus sur la cassette particulière du Roi et étaient logés à l'avenue de Saint-Cloud, numéros 89 et 91. Les filles de Louis XV chassaient fort souvent avec les chiens verts, et le Roi chassa avec eux dans le bois de Boulogne assez fréquemment, notamment le lundi 16 novembre 1744, en revenant de l'armée.

* * *

Puisque nous parlons de chasse et que nous en sommes aux origines, en voici une qu'il est peut-être intéressant de connaître. Je la trouve dans le *Mercure* d'octobre 1707 :

« La maison où cette fête s'est donnée s'appelle le château de la Muette ; le mot de meute n'est que pour un grand nombre de chiens de chasse qui sont ensemble, et le lieu où on les tient s'appelle le *cheni*; mais le nom de *Muete* que porte ce château est un vieux mot français dérivé de *a mutando*, parce que dans toutes les forêts, bois ou rendez-vous de chasse dans les Plaisirs du Roy, il y avoit toujours un endroit où l'on mettoit, pendant la chasse, la vieille meute ou relais de vieux chiens, autrement dits *chiens de*

rechange, et cela est si véritable que dans les forêts de Saint-Germain-en-Laye et de Fontainebleau on voit encore de vieilles masures qui portent le nom de *Muete*. » En effet, dans les provisions de capitaine de chasses de Madrid et du Bois de Boulogne qu'avaient Monsieur de Catelan, et après lui, Monsieur d'Armenonville, on trouve *Chateau de la Muete*, et non château de la Meutte, comme on disait couramment sous Louis XV.

A ce propos, je pense ne rien apprendre à personne en disant que le bois de Boulogne était entouré de murs, que Monseigneur le Grand Dauphin et le roi Louis XV y chassèrent fréquemment le cerf. Lorsque cela arrivait, le bois de Boulogne devenait le rendez-vous de tous les élégants et de tous les carrosses de Paris. Le mercredi 23 septembre 1711, M. le Dauphin, Madame la Dauphine la duchesse de Bourgogne[1], Monseigneur le duc de Berry et Madame la duchesse de Berry allèrent courre le cerf dans le bois de Boulogne avec les chiens de M. le duc du Maine; la chasse fut fort belle, quoique le temps fût fort vilain; il y vint même beaucoup de carrosses de Paris, et entre autres la princesse de Conti, qui y mena le prince de Conti son fils et les princesses ses filles. Monsieur d'Armenonville y envoya, de la Muette, beaucoup de paniers de fruits; Mademoiselle de Chausseraye y en envoya aussi de sa petite maison qu'elle a près de Madrid. Madame la Dauphine, après en avoir fait part à toutes les dames qui l'avaient suivie, en envoya à plusieurs carrosses qui étaient venus de Paris, à qui elle trouvait moyen de dire ou de faire dire des choses obligeantes, si bien qu'ils s'en retournèrent dans Paris charmés et de sa personne et de ses honnêtetés. Après la chasse, qui finit le plus agréablement du monde, Madame la Dauphine,

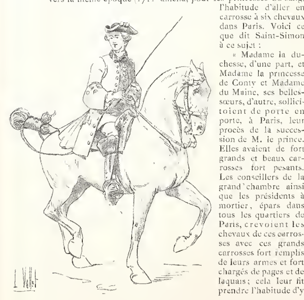


sans descendre de cheval, entra à Passy, dans la cour de la maison que le duc d'Aumont y a fait accommoder, et puis dans une autre maison de la maréchale d'Estrées, la douairière, et descendit ensuite dans la maison de la duchesse de Lauzun, qui lui avait fait préparer un retour de chasse magnifique. On demeura à table jusqu'à huit heures: il y avoit quatorze dames et les deux princes à table. Les courtisans qui avaient suivi mangeaient dans une autre chambre, d'où l'on voyait la grande table; le repas fut fort gai. L'on joua au brelan, au lansquenet, au papillon, et on n'en repartit qu'à minuit pour revenir à Paris. La princesse d'Angleterre, qui avait été à la chasse et au souper, s'en retourna de bonne heure à Chaillot, d'où elle était venue. »

***

Monseigneur le Grand Dauphin, y courut aussi le loup. On sait, du reste, que c'est à ce prince, grand chasseur devant l'éternel, qu'on dut la destruction des loups qui abondaient autour de Versailles et de Paris.

Je viens de parler de la princesse de Conty. C'est elle qui, vers la même époque (1711) amena, pour les princesses du sang, l'habitude d'aller en carrosse à six chevaux dans Paris. Voici ce que dit Saint-Simon à ce sujet :



« Madame la duchesse, d'une part, et Madame la princesse de Conty et Madame du Maine, ses belles-sœurs, d'autre, sollicitoient de porte en porte, à Paris, leur procès de la succession de M. le prince. Elles avaient de fort grands et beaux carrosses fort pesants. Les conseillers de la grand'chambre ainsi que les présidents à mortier, épars dans tous les quartiers de Paris, crevoient les chevaux de ces carrosses avec ces grands carrosses fort remplis de leurs armes et fort chargés de pages et de laquais; cela leur fit prendre l'habitude d'y mettre six chevaux. La première des trois qui s'en avisa fut bientot suivie des deux autres. Comme ces sollicitations furent suivies avec vivacité et à différentes reprises, cet usage de six chevaux continua. Cela parut nouveau, et à la fin la nouveauté leur sembla une distinction qu'elles ont depuis conservée dans leurs visites. Telle est l'époque des princesses du sang d'aller à six chevaux dans Paris. Le Roi et la Reine, tant qu'ils y ont demeuré, Monsieur et Madame, qui y passoient toujours quelque temps tous les ans et qui sortoient ou pour visites ou pour dévotions, n'ont jamais été qu'à deux chevaux par la ville, et quand le Roi et, dans les temps, Madame la duchesse de Bourgogne, alloient à la paroisse de Versailles pour leurs pâques ou pour les deux Fête-Dieu, jamais leurs carrosses n'ont été qu'à deux chevaux. Personne n'a ni droit ni défense d'aller à six chevaux par Paris, mais tant est procédé que c'est maintenant passé en distinction des princesses du sang qu'aller par Paris à six chevaux, c'est-à-dire de n'y aller plus autrement. Madame de Guise, fille de Gaston avoit été l'époque aux princesses du sang d'aller à deux carrosses et d'oter la housse des leurs, et c'est ainsi que tout s'augmente et se confond. »

***

C'est la duchesse de Bourgogne qui remit à la mode de monter à cheval à califourchon, comme montaient les châtelaines du moyen âge pour aller à la chasse. La duchesse aimait beaucoup à monter à cheval, et surtout aux allures vives. Le 28 août 1707, elle emmène un grand nombre de dames à la Ménagerie, à Versailles, et voilà toutes ces jolies personnes qui, sans souci des jupes relevées par la selle et des jolies jambes entrevues jusqu'au-dessus du genou, partent en cavalcade.

Elles recommencèrent le lendemain, passant à *toute bride* à travers Versailles pour aller à Chaville rejoindre Monseigneur.

La mode de monter ainsi, qui devait être assez prisée des spectateurs, se conserva. Ce fut ce qui motiva, de la part du maréchal de Villars, des plaisanteries assez grasses qui, répétées par d'Hendicourt, firent mettre ce dernier en prison.

Souvent, sous Louis XV, les femmes montent à califourchon, soit pour se promener, soit pour suivre les chasses, chaussant alors les bottes de chasse ou plus communément les gracieuses guetres collantes en cuir et à boutons d'or. Madame de Pompadour, qui montait souvent ainsi, se sert de ce costume pour jouer, le 1er mars 1748, dans *Radegonde*, le rôle de Colin, sur le théâtre des Cabinets.

C'est, du reste, de cette façon, qu'une grande partie des dames, les jolies filles du roi Louis XV en tete, apprirent à monter à cheval, quittes à monter ensuite sur les selles à fourche et en amazones.

Une très jolie tabatière des collections du musée du Louvre

nous montre une dame arrivant dans un château et montée ainsi à califourchon.

***

Les dames montent, du reste, beaucoup à cheval au dix-huitième siècle. La duchesse de Bourgogne en avoit redonné ou plutôt donné la mode. Elle, la duchesse de Berry, Madame, la princesse de Conty (Louise-Adélaïde de Bourbon), dont le portrait, à Versailles, nous la montre exquise en costume d'amazone, la princesse d'Angleterre, les filles du roi Louis XV, Madame de Pompadour et, pour finir la série, Marie-Antoinette, montaient fort souvent à cheval et suivaient les chasses jusqu'à la mort de la bête.

Les duchesses de Bourgogne, de Berry et leurs dames revenaient quelquefois si mouillées et si crottées « qu'on aurait dit, écrit Dangeau, qu'on les avait trempées dans la boue ». Il me semble que cela est assez *de l'extérieur !*

***

Nous avons essayé, dans les articles précédents, de donner une idée de la pompe de l'entrée des ambassadeurs. Voici un extrait qui pourra faire juger de celle des cérémonies funèbres.

Il s'agit du convoi de *Madame Marie-Thérèse, Infante d'Espagne, épouse du très haut, très puissant et très excellent prince Louis, Dauphin, décédée au château de Versailles, le 22 juillet 1746, agée de vingt ans, un mois et onze jours.*

MARCHE DU CONVOI, PARTI A SEPT HEURES DU SOIR :

Le carrosse de M. de Dreux, grand maître des cérémonies.

Environ quarante cavaliers de la maréchaussée, portant des flambeaux.

Un carrosse de Madame de Marsan, celui de Madame de Turenne, celui de Madame de Montauban, dans lequel étaient leurs écuyers, et plusieurs palefreniers de chaque maison autour, portant des flambeaux à pied. Deux gardes du Roi, portant chacun un flambeau.

Soixante pauvres.

Environ trente officiers de la bouche et de la chambre, en manteaux longs, leurs chevaux caparaçonnés.

Les deux intendants des Menus, à cheval, suivis de quatre huissiers du cabinet, de la chambre et de l'antichambre.

Les Récollets.

Les missionnaires des deux paroisses et de la chapelle ont accompagné le corps jusqu'aux bornes qui commencent l'avenue.

Un carrosse de Mademoiselle de la Roche-sur-Yon et celui de Madame la duchesse de Chartres, dans lequel étaient leurs écuyers, et leurs pages à cheval autour desdits carrosses.

Celui de M. de Rubempré, premier écuyer, dans lequel il y avait la couronne, portée par M. le chevalier de Piolens, écuyer de main ordinaire.

Cinq carrosses du Roi, à huit chevaux caparaçonnés, éclairés chacun par quatre hommes à cheval, savoir : dans le premier, Mademoiselle de la Roche-sur-Yon, Madame de Montauban à côté d'elle; sur le devant, Madame la comtesse du Roure et Madame de Bellefonds, et aux portières, Madame de Champagne et Madame de Tournemine, dame d'honneur.

Dans le second, Mademoiselle de Sens; Madame de Marsan à côté; sur le devant, Madame de Turenne et Madame la comtesse de Lorges, et aux portières Madame de Montmorin et Madame de Prulay, dame d'honneur.

Dans le troisième, Madame la princesse de Conty; à côté d'elle, Madame la duchesse de Rohan; sur le devant, Madame la marquise de Tessé et Madame de Faudoas, et aux portières, Madame de Roussillon et Madame de Fontanges, dame d'honneur.

Dans le quatrième, Madame la duchesse de Chartres; à côté d'elle, Madame de Brancas; sur le devant, Mesdames de Lauraguais et de Caumont, et aux portières, Madame de Pons et Madame de Simiane, dame d'honneur.

Et dans le cinquième, Mgr l'évêque de Mirepoix, *tenant un carreau sur lequel était le cœur :* à côté de lui, l'évêque de Troyes; sur le devant, l'évêque de Saint-Claude et de Bethléem; l'abbé de Saint-Cyr, aumônier ordinaire, à la portière de droite, et le curé de la paroisse de Notre-Dame à la portière de gauche, tous deux en étole.



Soixante palefreniers de la grande et de la petite écurie, à cheval, pour éclairer le cortège de distance en distance.

A la droite, huit pages de la Reine.

A la gauche, douze pages de Madame la Dauphine, dont les chevaux n'avaient que des selles et housses noires.

Dix pages de la grande écurie.

Dix de la petite.

Le gouverneur des pages de Madame la Dauphine et celui des pages de la grande écurie, en manteau long.

Deux écuyers du Roi, M. de Neuilly, de la grande écurie, et M. de Croismare, de la petite.

M. de la Rivoire, écuyer cavalcadour de Madame la Dauphine.

Quatre trompettes de l'écurie avec leurs habits uniformes, sans crêpes à leurs trompettes.

Quatre hérauts d'armes.

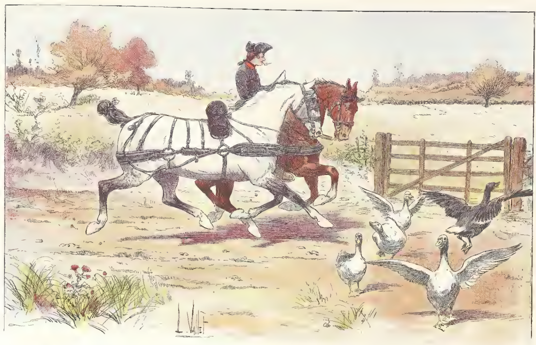
Le roi d'armes derrière eux, marchant au centre.

Les officiers des cérémonies.

Quatre gardes du Roi.

Deux suisses des écuries de Madame la Dauphine, à cheval, à la tête du char.

Le char, attelé de huit chevaux caparaçonnés de panne noire,



avec des croix de moire d'argent; le poêle du char de panne noire avec une croix de moire d'argent; quatre grands cartouches brodés en cartisanes d'or et d'argent aux armes de M. le Dauphin et d'Espagne; le poêle bordé d'hermine.

Quatre aumôniers à cheval pour porter le poêle, aux quatre coins du char.

M. de Rubempré à cheval, à côté du char à droite; un écuyer de quartier à gauche.

Les valets de pied de Madame la Dauphine autour du char, à pied.

L'exempt des gardes derrière le char, son cheval caparaçonné.

Deux brigadiers.

Deux sous-brigadiers.

Et vingt-quatre gardes du corps qui fermaient la marche.

***

Pour terminer, une anecdote trouvée dans Saint-Simon et qui peint bien son époque; il parle de M. de Beringhem, premier écuyer : « C'est lui qui, apprenant la ridicule dispute entre sa belle-fille et la duchesse de Brissac-Saint-Simon, à qui reculeroit dans une rue fort étroite où leurs carrosses ne pouvoient passer et où elles restèrent paisiblement *cinq heures*, l'une alléguant sa housse, l'autre le carrosse du Roi dont elle se servoit par la charge de son mari, alla lui-meme la faire reculer et faire excuse à Madame de Brissac. »

L. VALLET.



A propos de l'Espagne

DE

SES DANSES ET CHANTS POPULAIRES

J'y suis venu trop tard en ce siècle trop vieux. »

Un soir, après le théâtre, lorsque tout est fini et le gaz de la façade éteint, avez-vous vu les figurants sortir, ayant échangé les pourpoints, les capes de soie et de velours, contre l'habillement de la vie réelle, le costume où le noir et le gris dominent, comme il sied à des existences sans couleur et près d'eux les pauvres figurantes, non moins navrantes, méconnaissables, que justement vous veniez d'admirer, quelques-unes douces figures de rêve, sous les clairs de lune électriques, dans le mensonge bleu du lointain, en leurs robes de fées ou de princesses ? La vision finale vous dégrise ; et c'est un peu la même mélancolie, celle d'un retour ou d'un lendemain de fête, qui d'abord vous saisit là-bas, au contraste perpétuellement rappelé entre l'Espagne de jadis et celle d'aujourd'hui, entre l'Espagne d'autrefois, mystique, sombre, magnifique, ou folle aussi, et voluptueuse aussi, telle du moins que les romans, la poésie et la musique nous l'ont fait connaître ou rêver, et la pauvre Espagne d'aujourd'hui, qui ne vit plus déjà de la vie du passé, et ne vit pas assez de la vie du présent, de cette vie moderne prodigieuse, si fiévreuse et pratique, où tant d'autres peuples sont entrés.

A défaut de celle-ci, on regrette donc celle-là; et on la cherche, on en poursuit toutes les traces, mais vraiment on la retrouve à peine; et l'on pleure cette ame du passé que révélaient, il y a peu d'années encore, tant de costumes et de coutumes populaires, tant de musiques, de danses nationales. Costumes et coutumes en effet, chants et danses, tout cela aujourd'hui ne se rencontre guère qu'en des coins de plus en plus rares et écartés, en des faubourgs, en des villages, en des provinces reculés, de moins en moins sur les routes, ou par les rues que suit d'ordinaire l'étranger.

Le paganisme aussi, et ses Dieux en exil, quand s'écroula le monde antique, se réfugièrent chez les paysans : n'est-ce pas de là que vient leur nom, qui veut dire les *payens* encore?

Sans doute la même évolution se fait partout ; c'est même chose en toute l'Europe ; mais ce pays est si en dehors d'elle, communique si peu avec elle ! L'Espagne est comme une île, et comme une île lointaine : et l'on pouvait espérer que la transformation chez elle aurait été moins générale, moins profonde, qu'elle aurait retardé un peu. Elle a certainement retardé ; et toute l'histoire de la dernière et lamentable guerre l'a malheureusement prouvé ; mais elle est trop complète pour tout ce que les artistes et les poètes auraient préféré conserver.



Cliché appartenant à M. le Comte [illegible]

AVANT LA SÉRÉNADE. — SÉVILLE

Ces danses, ces chants populaires que j'aime, que j'ai adorés toujours, là-bas je les poursuivais donc, ainsi que je fais en Europe, par tous les pays où je passe, étant de ceux, nombreux ou rares, qui pour certains chants populaires donneraient aisément bien des opéras, graves ou comiques, et pour certaines danses nationales, la plupart des ballets en faveur dans les Académies de musique et de danse. Mais j'ai reconnu bientôt que c'était ou à très peu près fini des mandolines et des guitares, des sérénades, et des chants et des danses, que ce peuple, les *corridas* seules l'excitaient et passionnaient encore, et qu'ainsi pendant que, d'années en années, les villes et les villages un peu plus se délabrent, et que lentement tout le passé meurt, cela seul, la *corrida*, survivait à tout, paraissant distraire et consoler de tout.

Etonnant sans doute, aux yeux des étrangers, est cet impérieux amour pour de tels spectacles, pour ces fetes de sang pour ces jeux de la mort.

La Mort et la Volupté paraissent, en ce pays, se livrer plus apparemment et plus sauvagement qu'ailleurs leur lutte éternelle, pour certains poètes fratricide.

Mais la Mort, aujourd'hui, est plutôt triomphante en cette pauvre Espagne, dont la pensée a été toujours plus ou moins assombrie par elle.

Oui, du *Sang*, de la *Volupté* et de la *Mort*, ce titre du délicieux livre de Barrès, pourrait résumer, il semble presque, toute sa vie. Je ne sais à quelle race, à quel mélange de races, l'Espagnol aura dû ce qui fut en tout temps et demeure en lui, ce fond d'ame sombre et farouche, à quelques heures trop aisément féroce.

Toute race fait sa religion à son image; et le catholicisme espagnol, très différent de l'italien ou du nôtre, se sera distingué, autrefois surtout, par un goût singulier de la mort et du sang. La mort, seul, je crois, le Sivaisme hindou — bien plus même

encore que l'Egypte — l'aura ainsi fêtée, en aura goûté l'horreur, aura d'elle fait sa pensée constante, sa hantise.

Valdes Leal, dans un tableau célèbre, à la Caridad de Séville, — de Séville, la cité douce, fleurie de tant de fleurs et de beaux yeux de femmes, — avec complaisance étale une décomposition de cadavres et montre les vers qui les rongent. C'est à elle plus qu'à Saint-Laurent que Philippe II édifie ce monument colossal, le plus fastueux qui lui ait été consacré jamais depuis ceux de l'Egypte, et là, enseveli vivant, dans un perpétuel tête à tête avec elle, morne, effroyable et pâle, comme on le voit en son portrait de Pantoja, près de ce *pourrissoir* destiné aux Rois, il gouverne, avec l'épouvante qui vient d'elle, le royaume immense sur lequel alors la lumière du jour ne s'éteignait pas. Et voyez leurs Christs saignants et tragiques, les joues, le corps rayés de sang, d'un ruissellement de sang, coulant des plaies grandes ouvertes et des trous de la couronne d'épines. Voyez ces tableaux atroces où s'est complu Ribeira, d'extatiques martyrs, lentement suppliciés par les tortionnaires ; voyez ces cadavres que Zurbaran aimait à peindre, avec leur face livide découverte; et son étonnant Saint-François, ou celui d'Alonzo Cano, du fond de la tombe se redressant, et sinistre et sublime, debout, en sa rigidité de cadavre, mais que ranime et soutient la vie surnaturelle dans la catalepsie et l'extase, rouvrant miraculeusement ses grands yeux dilatés par leur recherche ou leur vision de Dieu.

Rappelez-vous Goya encore, et, dans ses *Malheurs de la Guerre*, toutes ces visions terrifiantes, où son imagination apocalyptique s'est plue certainement aussi : ce moribond, cheveux dressés, l'œil fou, qui tombe les deux mains en avant, et qui vomit un long jet de sang; — ces monceaux de morts, oubliés comme des chiens morts, les mains convulsées sur le sol, la bouche et le nez collés, écrasés contre terre; — ces cadavres, que l'on déshabille, et ceux nus qu'avec des batons on pousse à la fosse et qui, tête en bas, pieds en l'air, hideusement tombent au trou noir, tandis qu'au dessus d'eux une vieille, allonge sa tête maigre, sorcière familière des sabbats, — et ces pendus, en chemise, ridicules et baissant la tete; — et ces troncs humains, ces membres découpés empalés sur des branches d'arbres; — et ces tas d'hommes qu'on fusille, les canons de fusil seuls visibles; — et cette pauvre femme morte emportée par trois hommes, la tête pendante, que suit sa fille, toute petite, et sanglotante, ses deux petits poings dans les yeux.

Pensez, enfin, à ce spectacle continuel des combats de taureaux, à ce duel trop sanglant parfois et qui perpétuellement se répète, chaque dimanche, à Madrid, à ce duel à la fois horrible et pimpant, qui met tragiquement face à face la vie et la mort.

Mais à ce goût de la mort, du sang, presque général chez ce peuple et que son Inquisition surtout a montré, s'oppose donc la volupté, dans son catholicisme d'abord; et là, c'est la mysticité de Sainte Thérèse, ce sont les balbutiements d'amour, les cris brûlants, les paroles enflammées et par torrents les larmes, et les pleurs de sang, de la Sainte adorable, pâmée aux pieds du pâle et divin crucifié.

La volupté, elle est ailleurs aussi ; elle demeure comme un parfum et pour jamais troublant, comme une fine essence orientale, en ces palais de rêve laissés par les Arabes ; et partout elle se respire aux contrées chaudes, en cette Espagne du Sud, que la mer plus doucement caresse sur la terre riche, féconde, heureuse de l'Andalousie; et elle chante et soupire en de délicieux chants populaires, si aimants, si tendres, si chaudement, ou si tragiquement passionnés, murmurés, la nuit, vers la bien-aimée séparée de l'amant par la grille de fer, ou d'un beau cri jeté vers elle, quand elle est penchée au balcon, ou qu'elle se montre au *mirador*. Mais surtout elle éclate en la frénésie des danses, folles, ardentes, trépidantes, parmi les bourdonnements de la guitare, les sons claquants des castagnettes, les *olé, olé*, les cris qui les fouettent.

L'Espagne a son *Romancero* d'amour avec son *Romancero* héroïque.

La danse aura été de tout temps l'une des grâces, des voluptés de ce pays, j'allais dire l'une de ses gloires.

Nul peuple ne l'aura plus aimée : et bien souvent même aujourd'hui, et ailleurs qu'à la *Feria* de Séville, il suffira de quelques cadences jetées par une guitare, un tambourin, des castagnettes, pour que les pieds s'agitent, se lèvent, frappent le sol, que le buste se redresse et se cambre, que les bras roulent, que tout le corps voluptueusement s'étire, se tourne, se balance, se convulse et se torde, réponde au rythme qui l'invite.

Cl. appartenant à M. le Comte [illegible]. — UNE GITANA. — TRIANA, FAUBOURG DE SÉVILLE

Boléros et *Seguidillas*, *Fandangos* plus fougueux avec leurs trépignements, leurs roulements de hanches et d'épaules, et leurs arrets soudains, et leurs poses provoquant le désir; *jotas* d'Aragon

de Catalogne, et *cachuchas*, et *guarachas*, et *zapateados*, avec les battements de pieds, et *zorongos*, avec des battements de mains, et *folies*, qui se dansaient au son des flûtes, et *passacailles*, *sarabandes*, *pavanes*, que la France prit à l'Espagne, elles sont donc, elles furent sans nombre.

Mais nous tous, n'avons-nous pas aujourd'hui perdu le sens vrai de la danse ? Et à ceux qui voudraient savoir encore ce qu'elle fut et devrait être, c'est-à-dire un poème, un merveilleux poème, une pantomime de volupté, d'amour, parfois d'extase, je dirai : « regardez bien vite, pendant qu'il en est temps, certaines danses nationales survivant du passé, et ici quelques-unes encore des danses espagnoles ou gitanes. »

La danse et elle est, elle peut être autre chose encore, ainsi une pantomime religieuse ou guerrière la danse, n'est-ce pas, avant tout, le poème d'un beau corps, onduleux et souple, se donnant le spectacle, le jeu de sa propre beauté, de sa force, de sa joie de vivre, de son mouvement libre en la vie, le poème d'un beau corps humain, qui semble à lui-même se chanter sa beauté et en donne la fête à nos yeux ? Or, tout cela ne ressemble guère à la danse d'un salon moderne ni à celle des ballets modernes, tout d'adresse ou de force, tout acrobatiques, avec leurs sauts de chats et entrechats, battues, pointes, ballons ou pirouettes.

Et d'abord la danseuse doit être revêtue de longs voiles, de flottantes étoffes, mais sous lesquelles, à chaque mouvement, se voient ou s'entrevoient, se devinent en saillies, se dessinent les belles lignes du corps : ainsi, jadis, les danseuses hiératiques, ces danseuses que j'appellerai sacrées, celles qui décelaient, révélaient en leur danse le mystère éternel et divin, le mystère du rythme, visible ou caché, en la fleur humaine, comme en toutes fleurs, comme en toutes choses, harmonieuses et belles, dans l'arbre et la plante, dans le mouvement des astres, et l'agitation de la mer.

Même non hiératique, la danseuse doit rester voilée, ne fût-ce



Cliché appartenant à M. le comte B[illegible]

GITANAS ACCOMPAGNANT LES DANSEUSES.

même que pour se pouvoir dévoiler, et ajouter un désir encore à la volupté qu'elle dégage. Elle doit etre longuement voilée, et non dévetue ou vetue du même costume que portent des écuyères ou clownesses sautant à travers les cerceaux.

C'est que le ballet moderne est vraiment une abomination artistique ; et, en le condamnant ainsi, je pense à vous, exquises danseuses de Tanagra, graves danseuses du Musée de Naples, qui semblez préposées à des rites sacrés ; à vous, les danseuses orgiaques du grand vase Borghèse, où des bacchantes bondissantes, le buste renversé, les cheveux épars, coulant en nappe jusqu'aux jambes, la gorge pointant vers le ciel, comme offerte aux désirs des dieux, font penser à ces saltations ardentes, aux convulsions rythmiques des gitanes encore. Je pense à vous, avec vos robes flottantes, vos larges manches diaprées, agitées et soulevées comme de grandes ailes de papillon, tranquilles danseuses japonaises ; et à vous, les petites danseuses de Java, aux gestes si menus et lents, aux yeux fixes d'idole, les mains convulsées, comme si un mal mystérieux et bizarre vous prenait et tordait doucement, tournant en vos pagnes de soie très collés aux hanches qu'ils font saillir et bomber, sur une musique vague, étrange, inentendue encore, dont les sons de cristal font songer à des bruits et à des fraicheurs d'eau, à des musiques pour des ondines, des musiques perçues sous les eaux. Je pense à vous, bohémiennes étranges de Moscou qui, presque immobiles par instants, très lentement dansez aussi, ne secouant d'une vibration, comme voluptueuse et moqueuse à la fois, que vos épaules et vos jeunes poitrines, bien closes en leur corsage moderne, en une robe de soie sans éclat, mais d'où jaillit la fleur d'un brun visage, dont l'unique beauté souvent réside en la splendeur de vos yeux magnifiques, semant quelque peu le vertige. Vous toutes, vous ne faites pas en quelques bonds, coupés par des pirouettes, la traversée d'une scène ; mais gravement, presque religieusement parfois, à petits pas, vous nous révélez le rythme, la beauté du rythme qui a fait votre corps, et son mystère, et l'hallucinant mystère de toutes les choses de beauté.

Et vous, les bohémiennes, quand vous dansez et surtout vous chantez, c'est ainsi du fond du passé que vous semblez venir à nous, comme elles-mêmes, les gitanes, vos sœurs ; et votre étrangeté vient de cela, de tout ce qui est resté en vous des cieux lointains, des religions mortes, d'une humanité très ancienne et perdue ; et en l'ame, révélée par leurs chants, de vos tribus errantes, se mêlent la nostalgie de ce que vous avez quitté et comme le perpétuel désir d'un inconnu que vous ne pouvez atteindre ; et c'est pourquoi



DÉCORATI
LE I
ESCHYLE FAIT RÉPÉTER « ŒDIPE A



-COMIQUE

QUE

TEURS DU THÉATRE DE BACCHUS

vos yeux, vos chants, vos gestes nous troublent, puisque à certaines heures nous retrouvons en vous ce qui est si bien en nous-mêmes, de vagues et éternels regrets unis à d'incessants désirs.

C'est donc vraiment la gloire des danseuses espagnoles et gitanes d'être bien les sœurs de quelques-unes du moins parmi ces danseuses du passé, et d'avoir gardé, mais les gitanes surtout, les traditions de la danse orgiaque, des ardentes saltations d'autrefois.

Beaucoup des formes en effet de la danse antique, je les retouve en Espagne, et c'est l'une des curiosités et l'un des charmes de ce



Cliché appartenant à M. le comte B. Tyszkiewicz.

VANNIERS GITANOS, A TRIANA, FAUBOURG DE SÉVILLE.

pays. Voici la danse sacrée, celle de David devant l'arche, en cette danse des jeunes *Seises* de Séville évoluant autour du Saint-Sacrement porté par les rues, avec un visage et de doux gestes graves, un sérieux balancement du corps, et d'une cadence plutôt lente, que le claquement de leurs castagnettes accompagne et marque.

Or ne trouvez-vous pas que cette forme de l'adoration est parfaitement logique, convenant à ce catholicisme par certaines apparences demeuré païen, et qu'elle doit plaire au Dieu, dont parlait Henri Heine, et qui, au nasillement pieux de prédicateurs anglicans, préférait, assure le poète, le juron d'un grena-

dier français. N'est-ce pas lui, en effet, créateur du ciel et de la terre, qui dans le ciel fait danser les étoiles, et sur la terre aussi créa le rythme de la beauté humaine ? La beauté, il la faudrait donc et toujours, et surtout aux danseuses; et, à ce propos, je dirai que si partout elle est chose rare, trop rare, et en Espagne aussi, elle l'est un peu moins en Andalousie, dans tout le Sud, où ont plus longtemps dominé et séjourné les Arabes. Le sang Arabe fut heureusement là mêlé beaucoup au sang chrétien; et l'on serait tenté d'excuser quelque peu, comme l'a fait d'Annunzio, ces viols de villes et de femmes, ces jours rouges d'incendie et de sang, à qui sont dus la splendeur de certains yeux noirs, et chez de nombreux Espagnols, avec ces memes yeux, la finesse grave, sévère, de ces têtes maigres qui rappellent si bien le type Arabe et qu'aimait à reproduire le grand peintre Téotocopuolo.

Les Arabes ont laissé d'ineffaçables traces, non seulement dans le sang du pays, mais encore dans ses mœurs, sa musique et ses danses.

Certains mouvement des hanches chez les danseuses est de tradition orientale, comme le nasillement des chanteurs ou les longues modulations qui parfois trainent, d'une telle beauté mélancolique, en beaucoup de ces mélopées espagnoles, dans les *Malagueñas* par exemple, très pareilles à des chants arabes, mais comme les Arabes n'en ont plus.

Sur certaines mœurs cependant, sur les chants, et d'abord sur les



Cliché appartenant à M. le Comte B. [illegible]

UN RÉGIMENT DE CAVALERIE TRAVERSANT LA VILLE

danses, a peut-être eu son influence encore la bizarre tribu des gitanes.

Etonnante race errante, qui sur sa route a semé les bohémiens de Russie, les tziganes en Hongrie et en Roumanie, les gitanes en Espagne, race vile, dégradée sans doute, mais en quelques-uns des siens presque sublime par instaints, race étrange, qui de la musique, de sa musique passionnée, sauvage, aura fait sa patrie, qu'elle soit remerciée avant sa fin prochaine, d'avoir pour quelques-uns d'entre nous ouvert aussi, à des heures d'angoisse et de larmes, cette vague patrie idéale ! Liszt, Brahms, bien d'autres l'ont adorée, cette musique.

Il semblerait que chez beaucoup elle aura refait à sa ressemblance l'âme trop errante aussi, trop inquiète et ardente d'un temps qui n'offre rien où cette ame s'appuie et repose. Elle aura troublé, affolé l'âme slave. Chez bien des Slaves, elle se sera mariée, se sera confondue avec elle. Toute l'âme hongroise aussi, qui chante en Petœfi, toute la poésie, la musique hongroises, n'auront-elles pas été plus ou moins formées ou transformées par elle ? Oh ! ces cruelles et troublantes délices des rhapsodies hongroises, où le génie de quelques musiciens a développé les thèmes de mélodies tziganes, de ces mélodies qui chantent tour à tour la douleur sombre et la joie folle de races plus féminines et plus sensibles, plus mobiles que d'autres ! Fantasque, adorable musique, et sans pareille, qui nous conte et d'une telle puissance, d'une telle intensité d'expression, certains de nos rêves, de nos sentiments les plus secrets, et le souvenir, l'histoire en nous de nos tristesses, de nos mélancolies indécises, de nos désirs, de nos ivresses, de nos tourments; musique amie, musique câline, telle qu'une voix ou un sourire de femme, et par moments et à la fois si douce et doucement cruelle, comme des lèvres douces qui mordent, comme d'exquises amours qui font mal, voluptueuse musique, et héroïque aussi, et exaltant d'autres folies encore, les folies de l'épée, quand, sur des cordes qui semblent de fer aux violons de ces tziganes, éclate la Marche de Rakoczki, cette marche de cavaliers splendides, se ruant, comme on vole à une fete, au galop fou de leurs coursiers dans la bataille et dans la mort; oui, qui de toutes les fibres de son ame n'a par elle vibré, joui, souffert, celui-là n'a jamais aimé, senti, ni connu la musique !

Et tout cela aussi disparaitra bientot parmi les fantomes, les ombres de tant de choses passées, qui n'erreront et n'errent plus déjà qu'aux Champs-Elysées de l'humaine mémoire.

Qu'ils se hâtent donc ceux qui veulent les voir et les entendre encore comme aussi voir et entendre les dernières musiques, les derniers chants, ou les dernieres danses de l'Espagne.

La tribu errante était-elle en ce pays, depuis longtemps déja, quand les danseuses de Cadix, célèbres dans l'antiquité, réveillaient, enflammaient aux soupers, par leurs danses lascives, les yeux et les sens blasés des Romains de la décadence ? La tribu errante, dont l'influence ailleurs fut si grande sur la musique, paraît l'avoir eue ou gardée un peu moins sur les chants de l'Espagne. Ses danses au contraire furent, je le crois, affolées, enfiévrées par elle; et elle y jeta tout son caprice, toute sa frénésie de désirs.

Il semble que ce soient les gitanes qui aient donné à la femme espagnole le secret de sa démarche, quand elle balance un peu les hanches, de cette démarche comme amoureuse, de ce sinueux et voluptueux mouvement du corps, ayant son nom là-bas, le *meneo;* et ce quelque chose de particulier encore à l'Espagne, dans certaines attitudes, certaines mœurs, dans le costume, dans les danses et le chant, que là-bas on nomme *flamenco*, et qui me paraît devoir venir plus des gitanes que des Flandres.

Pourquoi, en effet, ce mot *flamenco*? Et quelles flamandes singulières, quelles blondes de beauté rare, et hardie et splendide, quelles fées du nord seraient donc de leurs lointain pays venues autrefois jusqu'ici, au temps des victoires espagnoles, ramenées,

proie ou maîtresse, par quelque reître, officier ou soldat, puis auraient roulé, sans doute, aux cabarets, ou à des bouges d'alors, mais si bizares, si folles, si fantasques, et si belles peut-être, qu'elles auraient laissé leur nom à ce qu'il y a de plus bizarre et de plus fou, de plus ardent et fringant, et de plus libre, parfois aussi de plus clinquant en Espagne, le genre, le type, les mœurs, les chants et les danses *flamenco*. Un autre mot, le mot *gitane*, leur conviendrait mieux selon moi; car tout cela ressemble beaucoup plus à des mœurs gitanes qu'à des mœurs flamandes: il reste donc là un mystère que je ne tenterai pas d'éclaircir.

Mais si la tribu errante vraiment vient des Indes, et puisqu'elle a jeté ce trouble, et ce charme aux contrées où elle a passé depuis Moscou jusqu'à Séville, Grenade ou Cadix, oh! bénies soient-elles ces antiques Parias, ces pauvres femmes repoussées, maudites, d'avoir du pays mystérieux apporté vers nous dans la nuit de leurs beaux yeux noirs un peu des feux de son soleil, dans leur onduleuse démarche, dans leur bizarre *meneo*, d'où par instant se dégage une sorte de fluide magnétique, un peu de la grâce, de l'électrique souplesse de ses bêtes félines, et dans leurs chants cette étrangeté, cette mélancolie d'âmes errantes ainsi du reste qu'est toute âme en cette vie, mais par là si pareilles aux nôtres, qu'elles paraissent nous parler de nous-mêmes, nous conter notre propre aventure, quand elles semblent en leur musique pleurer un paradis ancien de délices perdues, ou chanter l'insatiable, l'infini désir, et le caprice et la fantaisie et la volupté effrénés, en place d'inaccessibles joies, de durables amours, à jamais interdites.

Oui, sans doute l'Espagne a beaucoup, ou presque tout perdu de son pittoresque, de ses costumes, de ses coutumes, de ses danses et chant *flamenco*, et cependant, en dépit de ce qui lui manque trop aujourd'hui, malgré tant de difficultés, d'incommodités rencontrées sur la route, malgré tant de laideurs, et de contrées plates, allez en Espagne encore, vous que l'art, que l'histoire passionne ou qu'intéresse le peu qui demeure de ces choses rappelées ici.

Car toute l'Espagne reste un musée, ou une suite d'étonnants musées; ces musées, ce sont toutes ses églises, ses prodigieuses cathédrales, où sans doute vous ne retrouverez pas la simplicité des grandes lignes, et la gravité pure, et ce profond sérieux gallican, ce sentiment beaucoup plus chrétien à mes yeux qui font l'honneur et la noblesse des nôtres, où vous retrouverez au contraire ce qui a dominé toujours, dans l'imagination, dans l'âme, dans le verbe espagnol et depuis ces premiers grands d'Espagne, Sénèque et Lucain), trop de grandiloquence, d'emphase, de verbosité parfois, mais où l'art gothique et l'art de la Renaissance ont accumulé des trésors; où des rétables géants, racontant la légende divine, montent de toute la hauteur de la nef, sombres et splendides à la fois, brûlant par places d'or et de pourpre; où les doubles chœurs extérieurement s'entourent de tant de sculptures vénérables, émouvantes, passionnées, telles qu'à Burgos, et à l'intérieur de *sellerias* en des marbres et des bois précieux, si richement et délicatement ciselés; où des orgues énormes, sans pareilles, dressent leurs buffets comme des colonnes basaltiques, ou allongent horizontalement leurs tuyaux d'inégale longueur, ainsi que des batteries de canons; où, près de ces églises et de ces cathédrales, des cloîtres s'ouvrent, calmes, charmants, graves de tombes et fleuris; où, fermant les nefs, les chapelles, des grilles de bronze, d'étonnante grandeur, robustes et légères, et merveilleusement ouvragées, n'ont d'égales peut-être que les végétations et floraisons de fer, gloire peu connue de certaines églises du Tyrol.



Cliché appartenant à M. le Comte R. Tyszkiewicz GUARDIA CIVIL A CHEVAL

Et l'art arabe vous invite aussi, plus rare peut-être encore, avec ses créations exquises de rêve et de volupté pure, et qui semble à ces fêtes chrétiennes de la mort, opposer la fête et les joies de la vie. Allez à sa merveille surtout, mais celle-là si religieuse et vénérable, vraiment l'une des merveilles du monde, la Mosquée de Cordoue, le plus admirable, je crois, de tous les temples de l'Islam, forêt mystérieuse et magique, forêt de marbre dont les allées sans fin s'ouvraient aux croyants, si ombreuses, si fraîches, pour la prière, pour la contemplation, pour l'apaisement après la lutte, pour le dialogue d'amour entre l'âme et Allah. Puis, c'est Grenade, avec sa terre heureuse, avec son

Alhambra féerique sur cette toile de fond qui est la Sierra neigeuse et la plaine, au printemps verte comme une mer, jaune ou rousse en automne, comme un tapis d'Orient; c'est la féerie de l'Alhambra avec ses colonnes légères et ses plafonds de bois, sculptés et peints comme des plafonds de mosquées et ses domes à stalactites, ses *azulejos* et ses arabesques, dont la musique des lignes vous prend et émerveille en son infini réseau, comme dans ses notes délicieusement aussi vous prennent le réseau, les entrelacs si compliqués, si riches, la végétation chantante et touffue d'une fugue de Bach.

Puis c'est l'enchanteresse Séville, où il semble que la vie de l'Andalousie s'est retirée, Séville avec sa haute tour musulmane, sa Giralda, rose dans l'air bleu comme le palais des doges, et son Alcazar, clair palais des Djinns, qu'enveloppent et caressent jour et nuit les parfums forts de ses jardins; et cette cathédrale dont l'architecture est folle, comme l'avait, en la



Cliché appartenant à M. le comte B. Tyszkiewicz. LA DANSE A SÉVILLE.

faisant construire, ordonné son chapitre, désireux qu'on le prît pour fou.

Et c'est le musée de Madrid, et son Armeria, le Musée où vous aurez la révélation première de Velasquez et de Goya, et de ce peintre trop peu connu qui est Teotocopuolo ou le Greco, sombre, mélancolique, austère, et d'un sévère pinceau, avec du blanc et du noir, peignant les aristocratiques et fins gentilhommes d'autrefois.

Et l'Armeria vous donnera soudain, de la somptueuse Renaissance, la plus étonnante des visions, avec ses effigies de Charles V et de Philippe II, qui, la lance en arrêt, sur leurs chevaux recouverts des caparaçons et des harnachements, des étoffes mêmes de l'époque, semblent se redresser ressuscités devant nous, sous les armures noires et magnifiques, ciselées par Cellini ou par les grands orfèvres d'Italie et d'Allemagne.

Enfin, à la sortie, comme à l'entrée vous aurez vu Burgos, pour mieux embrasser et comprendre toute l'histoire de l'Espagne et les causes peut-être de sa décadence et de sa douleur présentes, voyez l'Escurial terrible, le sépulcre énorme de granit, froid, solennel comme la mort, et d'où la mort a préparé avec Philippe II qui y repose, l'œuvre se continuant ou trop accomplie aujourd'hui. Et Avila et Ségovie et Saragosse vous éton-

neront ou charmeront encore. Oui, bien des choses rares, bien des splendeurs même, restent donc toujours à l'Espagne, et je dirai à tous : Voyez-la, visitez-la, et malgré ses étonnants chemins de fer qui ne partent que tous les deux jours, sur une voie unique malgré trop d'hôtels sordides, quelques-uns inhabitables, — à Séville, à Grenade, Tolède et Cordoue exceptés, — et malgré la nuée, le fléau des mendiants, qui partout pénètrent, comme les mouches, jusque dans les gares, les wagons, et à qui pourtant vous jeterez une *limonista*, parce que leur guenille demeure pittoresque et que vraiment leur détresse parfois fait pitié. Parcourez tout ce pays, des belles, rudes, vivantes et laborieuses provinces du nord-est et du nord, aux heureux rivages de l'Andalousie, et malgré tant de plaines, rousses et sèches et dénudées, de tant de paysages sans beauté, presque sans vie; car si l'Espagne souffre une telle misère, n'a-t-elle pas ce châtiment trop mérité de toute nation qui tue ses arbres, abat ses forêts sacrées, gar-



Cliché appartenant à M. le comte B. Tyszkiewicz. A LA FERIA DE SÉVILLE

diennes de son âme, de ses vertus antiques, de ses vieilles énergies, comme si les dryades et les hamadryades en mourant appelaient sur elles l'Érynnie vengeresse ?

Mais que l'Espagne garde religieusement ses trésors, puisque seuls ou presque seuls, ils nous peuvent attirer chez elle ; que de plus en plus l'on dégage la divine mosquée de Cordoue; que l'on relève et répare et consolide vite, à Séville, sa magnifique cathédrale, dont une partie de la voûte s'écroula, on le sait, il y a dix ans; que pieusement l'on entretienne et l'Alhambra si heureusement préservé déjà et, avec tant de prudence et de goût, restauré par la dynastie de ses architectes et conservateurs, les Contreras, et l'Alcazar de Séville, lui trop brillant, trop repeint de couleurs peu discrètes; et puissent bientôt les hôtels, les chemins de fer, la poste et les télégraphes, permettre de redire enfin que, du moins au point de vue des voyages et du confort dans les voyages, il n'y a plus de Pyrénées !

JEAN LAHOR.



LES

FIVE O'CLOCKS de 1899

Parmi les transformations successives des mœurs de l'élégance française, il n'y en a guère de plus radicales que celles qu'opéra la fin de notre siecle, qui portera dans son blason définitif une casquette de chauffeur sur champs de gueule. Englobées dans les courants cosmopolites, souvent précurseurs d'orages — voyez les cours de Louis XVI et de Napoléon III, — les mœurs ont dépouillé beaucoup de leur allure harmonique pour se tourner avec un éclectisme facile et presque étourdi, tantôt du côté Nord, tantôt du côté Ouest, prenant de l'un, empruntant à l'autre et formant ainsi un tout dans lequel les éléments les plus opposés se coudoient avec une aisance parfaite.

Il y a cent ans, ce furent les coutumes britanniques qui portèrent dans des gants vert pomme le sceptre du monde élégant ; elles fleurirent dans la société de Versailles, dans les Sports, dans les Modes. Après un repos assez long, elles reparurent de nouveau, sans que leur prestige se trouvat altéré, et elles paraissent aujourd'hui présider à tout ce que le luxe moderne dépose avec des gestes abondants sur nos existences fastueuses d'enfants des barricades. Il serait peut-être puéril de regarder ces petites abdications avec des attitudes tragiques et de s'enfermer dans une muraille de Chine avec le bagage suranné de nos vieux cartons à perruque et de nos bréviaires de bienséance. Ne suffit-il pas d'envoyer la fraicheur d'un coup de chapeau à des mœurs fort discutables, si incommodes, parfois si pénibles et dont le seul mérite est d'avoir régné ?

Un souriant discernement, s'établissant sur le solide terrain du génie pratique, aurait facilement raison aussi du nerveux et affolant snobisme qui prétend jouir aveuglément des bienfaits de nos voisinages.

Le thé de cinq heures, dernier descendant des antiques caquets des ruelles, des visites réglementées par un sévère protocole, a secoué la torpeur de tous ces salons glacés, et si leur aspect a perdu un peu de la belle et noble ordonnance qui incrustait les groupes en cercle autour du fauteuil de la reine de céans, il a gagné en animation, en imprévu.

Comme au théatre, où les chœurs en sont encore à la discipline de la scène grecque et la figuration à la symétrie du grand siècle, les salons modernes, jusqu'à une époque très récente, étaient restés les détenteurs de rigidité séculaire. Mais, tres rapidement, avec les branches de houx et de gui fleuris, les tables à plateaux, chargées de théières d'argent, ont fait leur entrée entre l'opulente morosité des fauteuils Louis XIV et celle des consoles dorées qui fléchissaient sous l'ennui des vases de porphyre.

Le thé de cinq heures a fait œuvre de nivellement avec une foule d'institutions modernes qui toutes, une pioche à la main, font rentrer les petits cailloux insolents, fragments des gros rochers, dégringolés par le peuple du faubourg Saint-Antoine. Malgré le faste de son cadre, tenant tete a celui des chiffons, il est entré dans la chair des traditions du Grand Siecle en élément dissolvant et coiffé d'un joli bonnet phrygien en soie rose sur les ondulations parfumees d'une savante chevelure. Ce fut d'abord un bouleversement de langage, d'attitudes. Le pauvre Baron de Mengin-Fondragon eût pleuré des larmes de gentilhomme de voir ainsi se dissoudre aux vapeurs bleues des théières anglaises les plus belles assises du grand ton de la société française qui, pour lui, se résumait en ces trois phases : « ne contrarier personne, ne nuire à personne, ne décrier jamais ». Les mœurs nouvelles se contentent aujourd'hui de cette bonhomie cherchée et nonchalante qui nous vient des cabarets artistiques... Les graphologues nous diront que l'écriture dite « du Sacré-Cœur » qu'on exécute sur une échelle est un ultime vestige de l'esprit aristocratique, de bronze hautain et d'altière bienveillance, mais c'est là une façade lézardée de toutes parts comme un de ces monasteres espagnols en stuc, aux cambrures immenses.



Les five o'cloks sont des moteurs d'une société en marche et n'est-il pas manifeste que leur influence est considérable lorsqu'on constate l'infiltration de ses transformations jusque dans les industries multiples? Le thé a donné un essor nouveau à une foule de petits objets qui trônent aujourd'hui aux vitrines des bons faiseurs, qui envahissent les magasins démocratiques. Un mobilier spécial a été créé pour lui, les petites tables à plateau font rage sous tous les toits, des milliers de mains zélées courent sur les broderies, les dentelles enrubannées des chemins de table qu'on décore, qu'on pomponne pour le thé mondain, pareils à des reposoirs. Les orfèvres, les ciseleurs sont courbés sur des amours de petits services en formation ; on invente, on copie, on cherche à plaire au dieu nouveau dont les besoins se créent innombrables.

Tout cela constitue une branche industrielle à peu près ignorée il y a vingt ans ; non pas que le thé fût pour nous un voyageur tout frais débarqué et couvert du mac-farlane des grandes traversées. Depuis longtemps il habite une chambre d'amis, mais il avait son couvert mis dans une société plus cosmopolite, dans la colonie étrangère ou dans ce très grand monde sans couleur locale et dont les familles détiennent les blasons de toutes les Cours d'Europe. Pour elles, le thé se buvait chez les cousins à Balmoral, chez les amis de Pétersbourg, à Rome, à Nice, à Berlin ; en France, il avait une couronne fermée sur la tête et on parlait devant lui plusieurs langues étrangères.

Quel changement avec le présent! La Société émancipée de mille servitudes, débarrassée peu à peu des gênes ordonnées par le code de bienséance des vieilles cours, a accueilli certaines mœurs anglo-saxonnes avec cette préférence marquée qu'on aime à manifester aux aisances. L'ostentation parvenue et les principes du « Combien vaut-il? » n'arrivent pas à les détrôner; la femme n'est-elle pas là, avec son babillage brillant, le charme de ses atours, de ses mines, de ses imprévus, pour rompre la glace des atmosphères trop lourdes de richesses et pour endormir les jaloux dans l'oubli de leur infériorité?

Peu à peu, sorti des milieux de la colonie étrangère, le thé de cinq heures descendit des hauteurs de la Place de l'Etoile pour gagner la société bourgeoise, prosternée devant le Messie libérateur, et le voilà qui trône aujourd'hui, ultra-parisien et presque français, au festin quotidien des après-midi désœuvrées..... Son avènement fut, comme un discours flatteur, salué par des acclamations unanimes, car il créait un nouveau besoin, et y a-t-il au monde quelque chose de plus précieux pour la femme qui a « le malheur de n'être pas forcée de gagner sa vie » que la création d'un nouveau besoin!

Le thé de cinq heures réunit d'autres avantages : il est économique. Cela importe peu aux loyers de vingt mille francs ; c'est très intéressant pour la foule nombreuse de celles qui veulent être du mouvement, qui voudraient recevoir, faire les belles dames et n'ont que juste de quoi donner deux grands dîners par an. Ils ont le chic pas cher, le simulacre du dernier bateau, un champ où exercer les petites mines de leurs grosses vanités.

Ensuite, il est pratique; car, en dehors du mouvement qu'il crée autour d'une table, on se peut restaurer, croquer, grignotter, luncher. On trottine toute l'après-midi, on court chez les fournisseurs, on monte des tas d'étages, on essaye, on marchande, on bavarde, on va aux conférences : à cinq heures, on a une faim de loup, on dit que c'est encore bien long jusqu'au dîner, on monte chez une amie, la table est servie, le thé fume, les sandwichs attendent.

On « se soutient, » quelques-uns dévorent, vident les plats, ne toucheront plus au dîner.

La mode veut que la dame entre avec sa fourrure. Il fait chaud, mais cela lui est égal; n'est-il pas dommage de laisser le dernier chef-d'œuvre de Moucet, chinchilla et dentelles, sur les coussins du coupé ou dans les bras de la canaille, quand on peut avec un mouvement imperceptible des épaules, le laisser savamment glisser un peu du cou, faire une entrée nonchalante en le soutenant à peine, et le laisser choir définitivement autour de soi sur le dos de la bergère avec de jolis mouvements mièvres des portraits de Nattier!

Une fois entrée, elle donne la poignée de main à la mode, tantôt haute et arrondie, tantôt contre le corps et secouante, tantôt molle comme une patte de velours qui voudrait jouer. Ce sont des petits cris, des flots de paroles inutiles, des « ma belle », « ma chère », des protestations, des exclamations... « Il m'arrive une chose affreuse!... » Chacun de questionner. « Est-ce le bébé écrasé, la grand'mère mourante? » Non, un bouton de son gant vient de sauter!...

La maîtresse de maison est émancipée du fauteuil vissé et sacro-saint, pareil à un trône, d'où il lui était défendu de daigner se lever, fût-ce pour une ambassadrice en activité ou le dernier pair de France! Elle a déjà fait le tour de tous les sièges, allant, venant, gesticulant. A présent elle est sur un X, dans un instant elle sera près de la porte, sur un coffre. On se bouscule, on vide son rouleau ; les cabotines sont sur la sellette, leur intimité est en petits morceaux, chacun apporte sa part; au bout de vingt minutes on a reconstitué sa journée, ses déboires, sa bijouterie, son linge, ses compromissions.

On parle beaucoup des absents, chez lesquels on vient de dîner... « c'est un scandale public », « on a mal mangé... » « C'est une horreur... Chut! Les voilà!... « Bonjour, comme c'est aimable à vous... »

Ne croyez pas qu'on évolue ainsi au grand salon. Non, le salon est à peine traversé, la dernière incarnation de l'année est l'antichambre-galerie, vaste pièce blanche et gaie avec ses tableaux, ses fleurs, ses lumières qui se reflètent sur les glaces des grandes portes Louis XVI s'ouvrant de toutes parts. C'est là qu'aujourd'hui on se presse, qu'on mange, qu'on boit, qu'on se tient assis, debout, appuyé contre le mur. C'est le désordre charmant d'une réunion teintée de couleurs Liberty, sans nulle contrainte.

N'est-il pas très reçu dans les soirées de s'installer dans l'escalier de l'hôtel et d'y goûter le provisoire délicieux d'un établissement que dérange à peine le pittoresque va-et-vient des flirts mouvants? Plus de gêne! Voilà la devise, venue d'au delà des mers et qu'accentue encore la tenue décidée des jeunes filles qui paraissent résolues à se guider et à se défendre désormais sans le concours, bien surfait d'ailleurs, de leurs institutrices. Si quelques esprits moroses trouvent à ces visites des fadeurs ou des excentricités, s'ils sont tentés de s'inquiéter des abus de... critiques, des curiosités bizarres, il sera facile de les rassurer : toutes ces personnes jouissent d'un appétit formidable! Les soucis ne barrent pas leurs fronts, les estomacs sont excellents, les santés robustes, quoi qu'en pensent les médecins!

FERDINAND BAC.





FIVE O'CLOCK

J.-A.-P. DEGRAVE

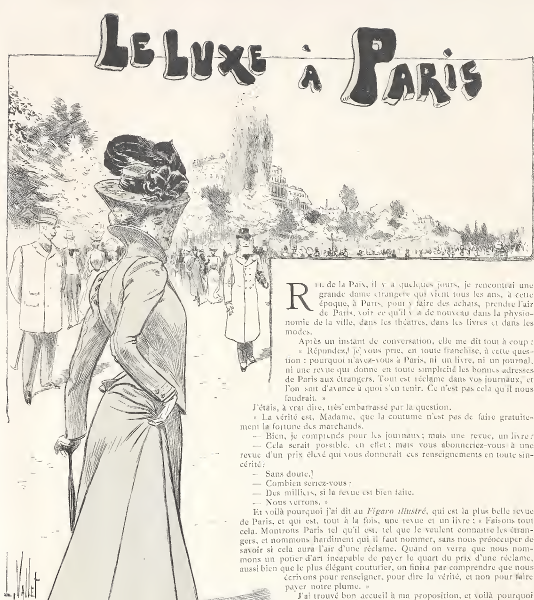


Typogravure Goupil, Paris.

APRÈS L'OFFICE

(PASTEL)

Le Luxe à Paris



Rue de la Paix, il y a quelques jours, je rencontrai une grande dame étrangère qui vient tous les ans, à cette époque, à Paris, pour y faire des achats, prendre l'air de Paris, voir ce qu'il y a de nouveau dans la physionomie de la ville, dans les théâtres, dans les livres et dans les modes.

Après un instant de conversation, elle me dit tout à coup :

« Répondez, je vous prie, en toute franchise, à cette question : pourquoi n'avez-vous à Paris, ni un livre, ni un journal, ni une revue qui donne en toute simplicité les bonnes adresses de Paris aux étrangers. Tout est réclame dans vos journaux, et l'on sait d'avance à quoi s'en tenir. Ce n'est pas cela qu'il nous faudrait. »

J'étais, à vrai dire, très embarrassé par la question.

« La vérité est, Madame, que la coutume n'est pas de faire gratuitement la fortune des marchands.

— Bien, je comprends pour les journaux; mais une revue, un livre?

— Cela serait possible, en effet; mais vous abonneriez-vous à une revue d'un prix élevé qui vous donnerait ces renseignements en toute sincérité?

— Sans doute.

— Combien seriez-vous?

— Des milliers, si la revue est bien faite.

— Nous verrons. »

Et voilà pourquoi j'ai dit au *Figaro illustré*, qui est la plus belle revue de Paris, et qui est, tout à la fois, une revue et un livre : « Faisons tout cela. Montrons Paris tel qu'il est, tel que le veulent connaître les étrangers, et nommons hardiment qui il faut nommer, sans nous préoccuper de savoir si cela aura l'air d'une réclame. Quand on verra que nous nommons un potier d'art incapable de payer le quart du prix d'une réclame, aussi bien que le plus élégant couturier, on finira par comprendre que nous écrivons pour renseigner, pour dire la vérité, et non pour faire payer notre plume. »

J'ai trouvé bon accueil à ma proposition, et voilà pourquoi les éditeurs du *Figaro illustré* ont bien voulu me confier cette longue et intéressante étude : *Le Luxe à Paris*.

***

Paris a gardé son prestige devant le monde entier, par les idées, par les lettres, par les arts et par son luxe essentiellement artistique.

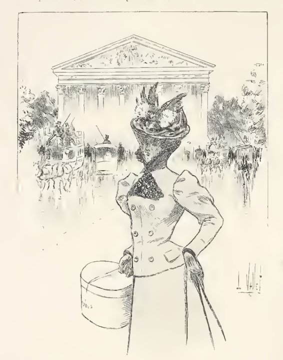
Nous pourrions dire « le goût parisien » au lieu du mot « luxe », qui a quelque chose de prétentieux. Mais le goût parisien est connu, il est en toutes choses, sauf dans les monuments publics et les statues qui poussent trop nombreuses sur notre sol. Le goût parisien est jusque dans le peuple, dans le modeste logis de l'ouvrier, dans la mansarde de Jenny l'ouvrière, et dans la toilette simple, propre et coquette du « trottin » : corsage bien ajusté, taille et tournure élégante, chevelure ébouriffée, jupe sombre, relevée à la main pour traverser la rue, et laissant voir un joli pied cambré bien chaussé. La petite ouvrière de Paris est célèbre dans le monde entier. Ce ne sont pourtant pas là les renseignements qu'on nous demandera.

C'est le goût parisien dans le luxe, qui intéresse les étrangers, et c'est pour eux et pour l'avenir, pour nos petits neveux, que nous voulons faire ce nouveau « tableau de Paris ».

Ce qui est caractéristique dans le luxe parisien, c'est que précisément la richesse y doit avoir l'excuse d'un goût parfait, et doit se dissimuler sous le manteau de l'art. Rien ne nous est odieux comme l'étalage de l'or, du clinquant, du faux luxe, et nous trouvons parfaitement ridicule une femme couverte de bijoux. Nous avons qualifié d'un mot sonore et stupide, comme son objet même, les snobs de la richesse, ceux qui font sonner les écus et ont le sourire béat de l'aveugle fortune; nous les appelons des *rastaquouères* ou des *rastas*, tout court, d'où qu'ils viennent, et il en est quelques-uns qui sont nés sur les bords de la Seine, comme aussi un grand nombre de *snobs*.

Le *snob* est d'origine anglaise. Il ne tient qu'à la dernière mode, à la coupe exacte des vêtements, à la hauteur du col, aux huit reflets de son chapeau, à la couleur de la cravate et des gants. Il remplace l'intelligence, la valeur morale et l'élégance naturelle par l'exactitude de l'uniforme. C'est l'apparence qui le séduit plus que la valeur et la richesse même. Il recherche les gens *chic*, plutôt que les riches, et porte des bijoux si c'est la mode, ou n'en porte pas, si la mode est de n'en pas porter. Il est de l'essence dont on fait des valets galonnés. Sa raideur lui tient lieu de distinction.

Le *rastaquouère* est d'origine méridionale et américaine, de basse latinité; il n'est pas toujours mis à la dernière mode; mais il tient à être *cossu*, à avoir de belles fourrures, même si l'hiver n'est pas froid, à étaler de grosses chaînes de montre, des breloques, des bagues, des diamants même. Il ne cherche guère à fréquenter des gens au dessus de lui. Il ne veut être humilié à aucun point de vue, tenant l'argent pour le maître du monde. Il est un soleil à lui tout seul, ou du moins se tient pour tel tant qu'il a de l'or et qu'il « éclaire »; aussi, ne s'entoure-t-il le plus souvent que de malheureux parasites à sa solde ou à ses crochets. Il est de façons rondes et avenantes, respectueuses pour les riches, protectrices pour les autres.



Le *snob* aime les titres, les gens en place et les rois de la mode. Il ne domine pas; il s'accroche.

Ce qui marque d'un sceau spécial le goût parisien, c'est qu'il est aussi éloigné du snob que du rastaquouère. Il hait l'uniformité comme l'étalage du luxe. Il est personnel, natif et discret.

C'est ce qui fait l'universelle réputation des modes de Paris : elles ont la juste mesure, la distinction naturelle. Dès qu'on les copie à l'étranger, on les exagère, et c'en est fait de leur grace.

On peut, en thèse générale, définir le goût : l'invention, l'harmonie et la sagesse de l'ornement.

S'il n'y a pas invention et personnalité il n'y a pas de goût; il y a plagiat.

S'il n'y a pas harmonie et sagesse, il y a ridicule.

Même la femme trop forte et la femme âgée savent s'habiller avec goût. La Parisienne sait être vieille avec grace et dignité, forte avec un art particulier de l'élégance, et pauvre même avec l'élégance de la tournure et la coquette simplicité de sa toilette.

⁂

Un seul pays fait concurrence à la France, au point de vue du goût : c'est l'Angleterre. Sachons le dire loyalement. Les Anglais ont découvert un goût spécial, celui de la simplicité pratique et de la raideur aimable. Pour eux, l'élégance doit être avant tout naturelle et pratique; elle doit résulter de la ligne pour les choses, de la nature et de l'éducation pour les personnes. Entre un maître d'hôtel et un grand seigneur, tous deux portant l'habit et la cravate blanche, il ne doit y avoir de différence que par la coupe du vêtement, — la ligne, — l'allure et l'éducation. C'est un défi porté à l'égalité.

Les Anglais ont modifié, dès le siècle dernier, notre costume masculin, à la veille même de notre Révolution qui allait se faire au nom de l'égalité. Depuis lors, l'Angleterre est restée maîtresse de nos modes masculines, parce que nous avons reconnu leur supériorité dans un genre que nous pourrions appeler le raffinement de la ligne.

Se distinguer par un habit de soie, des broderies, des manchettes de dentelle, était vraiment trop facile. Le premier venu, avec de bons écus, y arrivait tout de suite et jouait, comme M. Jourdain, au bourgeois-gentilhomme.

Faire le même costume pour tous, conserver l'apparence de l'égalité et se distinguer par des nuances, par des détails perceptibles aux seuls connaisseurs, a paru infiniment supérieur, et c'est ce qui est arrivé.

L'habit, — et c'est ce qui le rend si durable, — l'habit de soirée est le vêtement le plus difficile à bien porter. Il trahit son homme et ses origines, à l'instant même.

Et c'est un raffinement très agréable pour ceux qui s'y connaissent.

Dans le costume féminin, les Anglais ont apporté aussi une révolution, mais depuis un quart de siècle seulement. Ils ont masculinisé la femme autant que possible, avec les costumes-tailleur, mais ils ont conservé nos modes pour les toilettes de ville et de soirée.

Là encore apparaît le génie pratique de l'Angleterre : la femme placée par nous, comme une sorte d'idole, sur un piédestal enguirlandé de fleurs, s'y est trouvée un peu prisonnière, et a fini par dire, comme Calchas : « Trop de fleurs! » Elle a voulu descendre de son piédestal, aller et venir comme nous, pratiquer les sports, et, pour cela, porter comme nous des costumes de drap ajustés au corps, permettant les exercices et la marche.

Enfin, les Anglais nous ont apporté tout dernièrement leur style nouveau dans le mobilier et les étoffes d'ameublement. Ils ont eu quelque peine à dégager ce style nouveau; le style de la reine Anne et celui de Chependeal en faisaient d'abord tous les frais. Puis ils se sont adonnés au style de la Restauration, faux empire, à un Louis XVI sorti de Trianon, et enfin ils ont cherché dans la ligne droite, les combinaisons qui se prêtent le mieux à la solidité avec une certaine grace par la légèreté. Dans les étoffes, ce sont les pré-raphaélistes qui ont dicté le goût nouveau que nous avons adopté presque aussitot et transformé. On a même abusé de Botticelli qui serait bien étonné de ce retour imprévu à son art.

Mais ce goût anglais, très heureux pour l'étroitesse de la vie, n'est plus applicable dès qu'il s'agit de grandes conceptions et d'un apparat quelconque. Aussi ont-ils conservé pour les grands salons, nos meubles superbes d'autrefois, les tapisseries françaises, les bois de nos grands ouvriers, et les ciselures des imitateurs de Gouthière et de Caffieri.

Le luxe reste donc français en Angleterre, et pour la toilette de la femme et pour l'ameublement.

Il en est de même pour la bijouterie et l'orfèvrerie, bien que dans ce dernier genre, les Anglais aient produit un style nouveau, simple et agréable, mais essentiellement pratique et familial.

⁂

Et les Américains?

Oui, c'est là le grand point d'interrogation pour l'avenir.

Déjà les Etats-Unis sont arrivés au premier rang sur certains points. D'habiles ouvriers d'art ont surgi au delà de l'Atlantique,



et une nouvelle école est là-bas en formation comme une nébuleuse déjà brillante à l'horizon.

Mais ce n'est pas encore un ensemble de productions artistiques dans tous les genres; ce n'est pas une généralité nationale; il n'y a encore que des efforts individuels.

Fermons là ce chapitre. L'avenir dira le reste. . . . . .

(à suivre) CRITIC

Directeur M. MANZI. Imprimerie JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant G. BLONDIN.

Dix-septième année — AVRIL 1899 — Deuxième série. — N° 109.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ETRANGER, *Union postale*
Un an 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.

SOMMAIRE :

Chronique d'Art

Trois toiles, trois chefs-d'œuvre, vont prochainement passer en vente publique : *La Toilette*, de Corot ; *L'Atelier*, de Corot ; *La Barque*, de Millet.

La Toilette, de Corot, qui a un mètre soixante-quatorze centimètres de hauteur sur quatre-vingt-huit centimètres de largeur, a été peinte en 1864. Corot l'avait exposée à l'Exposition universelle de 1867. Elle fut acquise par M. Durand-Ruel, passa dans la collection Duncan, devint ensuite la propriété de la maison Boussod et Valadon à la vente de la collection Duncan à Londres et fut vendue, en 1889, à M. Victor Desfossés, qui voulut bien la prêter a l'Exposition centennale de 1889.

Depuis 1889, le Louvre a été, non sans peine, doté d'une caisse spéciale, et il s'est créé, à coté de lui, une association, la Société des *Amis du Louvre*, qui l'a aidé dans des acquisitions dont quelques-unes ont été heureuses, dont le plus grand nombre procède beaucoup plus de l'érudition des conservateurs qui la conseillent que d'une véritable connaissance en matière d'art.

Le Louvre n'a dans ses collections aucune figure de Corot. Voudra-t-il placer dans la Salle des Etats *La Toilette?* Tiendra-t-il à honneur de mettre à côté de *L'Odalisque*, de Ingres, dont il vient de faire l'acquisition au prix de soixante mille francs, et cela à la grande joie de tous ceux qui aiment passionnément les chefs-d'œuvre de l'Ecole française du dix-neuvième siècle, cette merveille sortie du pinceau du divin auteur du *Pont Saint-Ange?* Pour employer une expression familière à mon illustre et regretté ami Henri Meilhac, l'Amérique le guette. Elle accumule les dollars pour nous dérober *La Toilette*, pour s'approprier cette note si extraordinaire que Corot a donnée au cours de ses années de productions actives et qui se distingue d'elles par une vision plus nette, plus délicate, je pourrais dire plus mélodieuse, que celle qui lui a dicté ses paysages de grand renom.



LA TOILETTE PAR COROT

Je ne sais, en effet, rien dans l'œuvre française de notre siècle qui soit plus beau que les deux figures du premier plan s'enlevant dans un bain d'air et de lumière sur le fond d'une si délicieuse finesse de tonalité. Il n'est pas, dans tout ce que Corot a fait, un plus superbe exemple de ce que peut la simplicité des moyens lorsque l'œil n'a pas d'autre préoccupation que de marquer les valeurs et de distribuer sans effort ce que lui dicte son observation. *La Toilette* est une composition de pleine loyauté.

Supposez un instant cette toile sur la cimaise de la Salle des Etats. Imaginez l'enseignement que pourraient recueillir, de la contemplation de ce ciel limpide enveloppant les figures principales et la troisième figure si exactement mise à son plan dans le lointain, toute notre vaillante jeunesse s'attachant, faute de pareils exemples, à éteindre les tons qu'elle n'ose pas risquer.

Mais il est, je le répète, fort à craindre que les Américains qui, devant l'éblouissement produit à l'Exposition centennale de 1889 par *La Toilette* avaient tenté déjà de l'emporter de l'autre côté de l'eau, ne viennent à la rescousse le mois prochain et ne nous laissent l'unique ressource d'ajouter à ce que possèdent nos musées nationaux quelques bons tableaux dans des prix doux et faits d'après les règles et les formules qui sont chères à la routine administrative.

Il est même probable qu'ils voudront acquérir cette petite perle de *L'Atelier*, peinte de manière si différente, mais où le profil perdu de la femme se silhouette sur le mystère du

fond avec un charme si pénétrant. La toile est petite. Elle n'a pas plus de soixante et un centimètres sur quarante-huit. Mais quelle précision d'accent dans le moindre détail! Rien dans l'Ecole hollandaise — je parle de celle des grands maîtres — n'est comparable à l'harmonie des nuances de cet intérieur. Pierre de Hoog et Van der Mer de Delft n'ont jamais fait un tableau plus complet que *L'Atelier*. La facture de Corot est même plus plaisante, parce qu'elle s'inquiète seulement de l'observation rigoureuse de la chose vraie, sans se livrer à des variations conventionnelles sur des objets placés à dessein pour égayer l'œil.

Quand on voudra faire au Louvre des panneaux intelligents, où l'exquise naïveté des maîtres qui sont bien nôtres ne sera plus contrariée par le voisinage d'évocations qui ne nous appartiennent pas, on se rendra compte de la place tout à fait supérieure que tient l'Ecole française, la véritable, dans le domaine de l'art. Mais pour cela il faudrait tout d'abord renoncer aux tapageuses décorations des architectes et distribuer l'œuvre de chaque artiste en de petites salles où le recueillement serait permis et où la dorure fulgurante des cadres ne nuirait pas à la peinture.

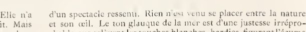
LA BARQUE, PAR J.-F. MILLET

S'il est entre tous un artiste qui demande à demeurer seul avec lui, c'est Jean-François Millet. Personne n'a été moins peintre que lui. Personne n'a eu à un plus haut degré la passion d'exprimer ce qu'il ressentait par un art qui n'était pas le sien. Les aspirations profondes de son cœur, la contemplation persistante et en quelque sorte religieuse de la vie des humbles, avaient dès l'enfance séduit ce lettré. Ce n'est qu'à force de volonté, et d'une volonté que rien ne rebutait, que, dans les veillées silencieuses ou dans ses promenades sous les larges horizons, Millet est parvenu à fixer les recherches de son émotion de poète constamment en éveil et toujours à l'affût de ce qui pouvait traduire sa pensée en débarrassant son cerveau des arrangements laborieux qu'enseignait la doctrine à la mode.

Millet est-il toujours parvenu à briser avec l'enseignement académique ? *Le Semeur* n'avait-il pas été en sa compagnie à la rue Bonaparte ou dans les galeries de la Renaissance italienne ? Il n'est pas douteux que, dans cette composition, Michel-Ange l'a très malheureusement influencé. Mais son intimité avec la nature a fini par triompher de ces attaches et à modifier ses premiers sentiments.

L'ATELIER, PAR COROT

Son petit, tout petit tableau, *La Barque*, — trente-deux centimètres sur quarante et un, — est fait sous l'impression dominante



d'un spectacle ressenti. Rien n'est venu se placer entre la nature et son œil. Le ton glauque de la mer est d'une justesse irréprochable que relèvent les touches blanches, hardies, figurant l'écume des vagues. La barque marche, détachant sa voile sur la splendeur du ciel nacré. L'horizon du côté de la côte seul paraît muet.

Delacroix aurait mieux réussi de ce côté car il excellait à faire parler les lointains, mais Delacroix a été un extraordinaire paysagiste de marine.

La Barque est toutefois, à part cette légère critique, un chef-d'œuvre. C'est une des plus admirables productions de Millet. Elle est franche, nette, la facture n'en est pas cotonneuse. La poésie en est saisissante.

Et puis Millet, ce grand idéaliste, ce Français qui tient une si grande place dans l'histoire de l'art au dix-neuvième siècle, n'en a qu'une très petite au Louvre.

L'Eglise de Graville est un document.

Les Glaneuses, que l'on doit à la générosité de Madame Pomery, forment une composition où le plein air, la lourdeur du sol, la lumière amortie du ciel sont sacrifiés à la recherche académique des attitudes.

On dira que je plaide pour mon saint, parce que, en 1889, à la vente Secrétan, j'ai mis hors de pair *L'Angelus*. Je professe toujours la même préférence. *L'Angelus* est à cent pieds au-dessus des *Glaneuses*, très parentes du *Semeur*. En 1889, je n'ai pu retenir *L'Angelus*. Il est allé en Amérique. Il en est revenu, grâce à M. Chauchard. Il ira au Louvre, parce que M. Chauchard est un trop parfait patriote pour ne le point léguer à l'Etat français.

Mais le Louvre a le devoir, en attendant, d'acheter *La Barque*, comme il a le devoir d'acheter *La Toilette* et *L'Atelier*.

J'entends le très distingué conservateur des peintures au Musée du Louvre, M. Lafenestre, dire, faisant chorus avec M. Kaempfen, « assurément il faudrait introduire au Louvre « de l'air neuf » ; « nous sommes de votre avis, mais hélas ! où est l'argent ? où est la place ? » La place, il suffit de la vouloir faire. Voyez la *National Gallery* à Londres. Quant à l'argent, il viendra. Les bonnes volontés ne manquent pas.

Quelles richesses d'ailleurs, mon cher M. Lafenestre, ne posséderait pas notre grand Musée national, si le petit crédit dont il a toujours disposé, avait été toujours utilement employé par vos prédécesseurs !

ANTONIN PROUST.



Clichés Pierre Petit LE R. P. MORIN
(SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS)



LE R. P. FEUILLETTE
(BASILIQUE SAINTE-CLOTILDE)



LE R. P. DELAPLANCHE
(SAINT-SULPICE)

LES PRÉDICATEURS DU CARÊME

CARÊME MONDAIN

Tâtons-nous bien, nous tous fils d'Adam. Qu'est-ce que nous représente un sermon, à moins, bien entendu, que la foi du charbonnier ne nous ait poussés au pied de la chaire ? Une pilule. Et cela nullement parce qu'un souffle religieux ait le triste don de nous glacer particulièrement, mais parce que ce genre d'éloquence ne comportant pas la contradiction, ne flatte pas notre côté « agité » comme une séance de Chambre, par exemple, avec le cliquetis des interjections et des interruptions. Au regard d'un peuple nerveux comme le nôtre, se plaisant fort au bruit des autres et au sien, l'éloquence de la chaire a le tort d'être de tout repos.

Pour une femme — de beaucoup ou de peu de foi, cela ne fait rien — il n'en va pas de même. En principe, un sermon n'est pas pour elle un pensum, comme tant d'autres devoirs. La Française est façonnée par atavisme ou autrement à la perspective d'aller pendant le carême passer une heure dans une église, à l'heure où monte en chaire un prêtre dont on lui a dit du bien au cours de ses visites ou de son « jour ».

Ainsi, cette année, il n'a pas été nécessaire de menacer la plupart de nos Parisiennes des flammes éternelles pour les aiguiller vers les chaires où prêchaient les pères Etourneau, Morin, Garnier, Delaplanche, Dumont, Feuillette, et tant d'autres successeurs des Lacordaire, des Ravignan, des Félix et des Monsabré. D'aucuns même disent que ces nouveaux venus sont les dignes émules des grands noms que je viens d'écrire. Il est certain que tous ont reçu en partage et fortifié par l'étude les dons de l'orateur. Si l'abbé Garnier est plus vigoureux, le père Étourneau et le père Feuillette sont plus persuasifs. Tous au surplus, ce qui est à remarquer, ont une éloquence précise, pratique, on peut dire moderne, et même, si le terme ne devait pas faire sourire appliqué à l'élégance sacré, « fin de siècle ». Il faut bien que même l'Eglise qui est de tous les temps soit de son temps.



Cliché Pierre Petit LE R. P. ÉTOURNEAU
(BASILIQUE DE NOTRE-DAME)

* * *

Et ici tout de suite le problème se pose : « Les femmes qui vont au sermon écoutent-elles le sermon ? »

A ce propos permettez-moi l'évocation d'un petit souvenir personnel.

Il y a quelques années, me trouvant dans un milieu honoré de la présence d'un évêque, j'entendis raconter devant ce prélat, par quelqu'un venant de Biarritz, la façon dont se pratique la prédication de la parole divine dans certaines petites paroisses mi-partie basques et béarnaises. Comme c'est bien le moins que chacune des ouailles comprenne ce qui se dit du haut de la chaire, et comme, d'autre part, la langue basque et la béarnaise ne se ressemblent pas plus que le jour et la nuit, il est d'usage qu'un prêtre basque et un prêtre béarnais se succèdent en chaire pour haranguer chacun ses compatriotes à tour de rôle. Seulement il est convenu également que, pendant que le prêtre basque parlera, il ne sera nullement froissé de voir les enfants du Béarn présents au prône dormir à poings fermés. Et réciproquement le prêtre béarnais admet en principe le sommeil de la moitié de l'assistance pendant qu'il prêche.

Ce trait de mœurs pittoresque, plaisamment rappelé, amusa tout le monde même l'évêque devant lequel il était narré et qui ajouta en souriant : « Dans l'histoire que vous racontez il n'y a que demi-mal pour la prédication ; au moins l'orateur chrétien a pour l'écouter la moitié de la salle. Tandis que je connais hélas ! beaucoup de curés, parlant français à un auditoire exclusivement français, et ayant la mortification de voir que tout le monde dort son prône, même le bedeau et les enfants de chœur. »

L'évêque avait raison. L'auditoire des sermons n'écoute pas assez les sermons. Trop d'assistants des deux sexes justifient la célèbre boutade du prédicateur à l'adresse de deux vieilles dames placées non loin d'un bon vieillard assoupi :

« Mesdames veuillez causer moins haut, afin de ne pas réveiller monsieur. »

Quand elles ne parlent pas, les femmes ont quelquefois à leur service une sorte d'inattention respectueuse que certains prêtres ont remarquée. Elles font le geste de celle qui écoute, mais à combien de kilomètres leur pensée ne vague-t-elle pas? Je la suis d'ici cette pensée, flottant au-dessus d'un océan de malines ou de point d'Angleterre, se précisant sur un boléro où s'en allant là-bas, bien loin, tantôt au pôle où meurent les zibelines, tantôt sous les tropiques dans les cloches à plongeur d'où les pêcheurs de Ceylan rapportent les perles noires ou irisées. Le prêtre parle, parle ; il dit le mystère de la transsubtantiation et madame réfléchit : « Mettrai-je mon collier ou mes boucles d'oreilles pour aller dîner ce soir chez madame une telle ? » Dans une belle envolée, l'homme de Dieu signale les embûches du Démon et, toujours l'œil fixé sur celui qui parle, ayant l'attitude de boire ses paroles, la paroisienne se demande si, à la sortie, tout à l'heure, ce sera par la gourmandise qu'elle commencera, avec des sandwichs à la salade, sa tournée de péchés capitaux. Mais que voulez-vous que le prédicateur y fasse ? la tenue est bonne. Elle est recueillie en apparence. C'est tout ce qu'il faut demander.

Où son droit d'orateur, par exemple, reparaît tout entier, c'est pour obtenir précisément ce recueillement apparent, cette politesse de l'immobilité. Cependant il est très rare qu'un prédicateur marque même par un léger froncement de sourcil les impatiences légitimes que provoque chez lui son auditoire féminin. Il donne évidemment en holocauste à Dieu toutes ces petites blessures d'amour propre que lui cause la distraction des filles d'Ève ou encore la sempiternelle inexactitude de quelques-unes qui vont au sermon en retard, gagnant leur place au milieu de chaises bousculées par une traîne, troublant tout. Je ne connais qu'un prédicateur qui ait marqué son déplaisir à ce propos, et celui-là justement n'a pas donné ce jour-là le goût aux autres de suivre son exemple. Ayant interpellé une paroissienne arrivée en plein sermon par cette ironique demande :



Cliché Pierre Petit. L'ABBÉ DUMONT (SAINT-VINCENT-DE-PAUL)

« Madame a sans doute savouré longuement son café au lait tout à l'heure ? »

Il obtint cette réponse, faite les dents serrées :

« Oui, mon révérend père, avec un petit croissant. »

⁂

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas des femmes qui comprennent à merveille un sermon ou qui, tout au moins, se prennent assez à la griserie des mots sacrés, pour y trouver quelque agrément. Le nier serait bien peu connaître l'âme des dévotes où il entre souvent plus de miel que de fiel, quoiqu'en pensent les libres penseurs, et qui ont même pour le prédicateur qu'elles ont distingué des gentillesses parfois naïves où se reconnaît un cœur ayant besoin d'effusion. Malheureusement ces attentions se multiplient parfois terriblement, au point de tourner à l'obsession. Il n'y a pas longtemps — un an ou deux — il advint au père Feuillette de s'asseoir dans son confessionnal sur un pot de confiture refusé par lui, chez lui, à mainte reprise, à une pénitente qui n'avait pas voulu en démordre, qui avait voulu à tout prix détourner sur elle et fixer l'attention du prêtre et qui abusait vraiment de ce qu'un homme de Dieu est tenu de ne pas envoyer une généreuse aux cinq cents diables.

⁂

Au fond le public féminin — qu'il me pardonne cet excès de mâle franchise — n'est pas celui que recherche de préférence le prédicateur. C'est aux hommes qu'un Feuillette, qu'un Étourneau, s'adressent avec le plus de chaleur intérieure, pour les persuader et les convaincre. Ce public masculin est leur vrai public, quand même ils devraient lui jeter le cri magnifique jeté par Lacordaire à d'insolents sceptiques dont le regard le bravait presque au pied de sa chaire :



Cliché Pierre Petit. L'ABBÉ GARNIER (SAINT-NICOLAS-DES-CHAMPS)

« Vous qui venez écouter la parole divine le front levé et comme des juges ! »

C'est, au surplus, seulement dans la partie du public composée d'hommes, que le prédicateur a des chances de trouver les conseils, les encouragements dont a besoin quiconque est en vedette sur une scène quelconque, aussi bien le professeur après sa leçon, l'orateur politique à sa descente de la tribune que le comédien dans la coulisse. Seul, un vieil habitué pourra donner une indication, une tradition utile, rappeler un geste enveloppant de Ravignan, une façon particulière qu'avait le père Félix de retenir son haleine au cours d'une période prolongée. Mais surtout ces sages garent heureusement le prêtre contre une tendance, qui a été, grâce à Dieu, réprimée depuis quelque temps sans doute au séminaire, celle qui consistait à n'aborder que des sujets théologiques aussi inintelligibles aux trois quarts et demi des Parisiens que s'ils étaient prêchés en basque ou en béarnais.

GASTON JOLLIVET.





Typogravure Goupil, Paris.

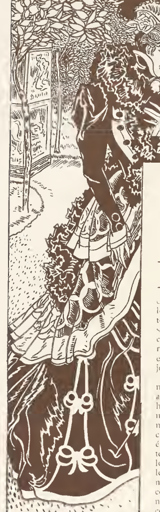
ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM LE JOUR DES RAMEAUX

(FRAGMENT)



LA FÊTE DES LYS AUX ÉTATS UNIS.

de Feure



Easter Sunday à New-York

Rien de joli et d'heureux à New-York comme cette entrée du printemps, cette joie des premières toilettes claires remplaçant tout à coup les manteaux sombres et les fourrures, cette gaieté tempérée de révérence religieuse qui envahit la grande ville au jour de Pâques.

La veille, le grondement des affaires s'est apaisé d'un peu meilleure heure que les samedis ordinaires. Par fournées énormes et pressées, les longs cars électriques, les trains élevés, les puissants bateaux ont redistribué dans les homes lointains de Harlem ou dans les tranquilles maisons de Brooklyn tous ceux qui journellement peinent et se bousculent au cœur de la cité. Un calme qui étonne est descendu partout. Une grande partie des théâtres sont fermés pendant la Semaine sainte, et ceux qui s'obstinent sont peu fréquentés, beaucoup d'Américains, même parmi les moins dévots, ayant des scrupules qui les éloignent des distractions publiques et bruyantes en ces jours de deuil religieux. Sur Broadway, dans la quatorzième rue, sur Bowery, les artères au grouillement nocturne effréné, a régné tous ces soirs, malgré les lumières brutales des music-halls et des bars, le manque d'entrain lugubre d'une fête qui rate.

Et maintenant voici que c'est la fin de la période de pénitence.

Easter Sunday! Au ciel, de délicats tons roses se fondent dans les bleus pâlis de la nuit qui s'en va. Des gens, pour leurs dévotions matinales, commencent à circuler, frileusement et comme mal éveillés, sous des lueurs incertaines — mélanges d'électricité et de jour trop jeune. Les premières volées de cloches saluent l'aurore.

Dès avant l'aube, des fleuristes sont venus, de près et de loin, qui ont déballé d'immenses voiturées de fleurs et transformé les trottoirs en parterres. Il y a des lys, de vrais champs de lys, hauts et purs, des étendues d'azalées aux teintes tendres et comme fragiles, des lauriers roses en massifs enchanteurs. Les commerçants, très en souci de la recette à faire, s'agitent au milieu de tout cela, diligents et habiles. De toutes les bottes d'œillets, de lilas, de roses qu'on secoue et qu'on arrange, il flotte de belles senteurs qui font voir tout à coup et désirer le mois de juin.

Presque toutes ces fleurs, dit-on, viennent du Sud — de de Géorgie et de Floride. Il paraît qu'une jeune et riche poitrinaire de Philadelphie, Miss Lucy Masterson, en expédie à elle seule par grands navires pleins. Son histoire est curieuse. Il y a trois ou quatre ans, les médecins l'envoyèrent aux îles Bermudes à cause du climat bienfaisant. Devant les vastes terrains fleuris, elle s'éprit de la poésie de cette culture et immédiatement établit une plantation comme l'on n'en avait jamais vu — la plus grande plantation de lys qui soit. A part les gros ouvrages, tous les travaux, d'ailleurs très légers, y sont fournis par d'autres jeunes filles, également poitrinaires, mais pauvres, que Miss Masterson se fait recommander par ses amies du continent et qu'elle fait venir à ses frais. Elles sont entourées de bons soins, et coulent des jours heureux au milieu d'un paysage de féerie en bénissant leur bienfaitrice. Il n'est pas sans intérêt toutefois de faire remarquer que Miss Masterson retire de la vente de ses lys un profit annuel de 25,000 dollars, soit cent vingt-cinq mille francs, net. Cette philanthropie est très bien entendue.

A Pâques, le lys est la fleur préférée, l'emblème du jour. Les églises et les temples sont remplis de lys : à l'intérieur et aux fenêtres les maisons en égayent leur aspect coutumier ; il en circule de tous côtés.

Tout le long de la Cinquième Avenue, principalement depuis Madison Square jusqu'au Central Park, et dans les rues aboutissantes, régulières et propres, où l'on a aligné tant de confortables palais, les marchés établis en plein vent viennent à Pâques faire concurrence aux fleuristes à superbes devantures.

Easter Lilies! quel ensemble gracieux de syllabes, dont la traduction : « Lys de Pâques » est impuissante à rendre le charme!

Easter Lilies! cela évoque en l'homme Anglo-Saxon de si limpides visions de jeunes filles, sœurs ou fiancées, qui ont des lys plein les bras ; cela lui fait si bien voir les attitudes inoubliables, les sourires radieux avec lesquels les fleurs sont reçues, disposées, caressées, le blotissement amoureux de frais visages tout contre les beaux grands lys blancs.

A l'heure du réveil des villes, quand les premiers rayons qui miroitaient aux fenêtres hautes commencent à descendre rapidement le long des façades, les marchés aux fleurs présentent déjà un aspect très animé. Des messieurs à favoris imposants, de gros banquiers, des cercleux jamais de leur vie si tôt levés, des ***business men*** et des jouisseurs de toutes marques circulent, choisissent, achètent, font les recommandations pressantes au sujet des cartes à attacher et de l'heure des envois. Puis, viennent les bonnes dames qui ont « leurs pauvres » dont elles songent à embellir la journée ; et, bientôt après, des légions de femmes du monde, suivies de bonnes ou de laquais, attirées là par la mode qui veut que l'on fasse ses achats de fleurs soi-même et surtout par le plaisir réel de marcher, dans la gaieté de l'heure, la fraîcheur des arrosages, au milieu de tout ce joli trafic.

C'est une coutume aimable que de se rappeler ainsi les uns aux autres, dès le matin, par un envoi de fleurs blanches. Il n'y a plus ici l'obligation de donner et de donner beaucoup qui fait souvent de Noël une corvée si pénible. A Pâques, le cadeau ne prétend qu'à la valeur que le cœur lui prête.

Le clubman, le *bachelor* endurci dans son célibat mais qui soigne sa réputation de *ladies'man* comme les cheveux qu'il lui reste, adresse une gerbe de lys aux jeunes femmes mariées chez qui il est le bienvenu à dîner et avec lesquelles, peut-être, il flirte du bout des lèvres et à fleur de cœur, sans que d'ailleurs le respect soit exclus de son admiration. De même le fiancé à la fiancée, l'amie à l'amie chérie, "*From May to Nellie, with love*", "*fondest remembrance*".

Ce jour-là ces choses sont assez sincères : le monde est bon. Fréquemment, d'autre part, la patricienne Miss May enverra





le même gentil souvenir à ses bons camarades de l'autre sexe, sans trop se préoccuper des conventions qui s'efforcent de prohiber quoi que ce soit dans ce sens. Et si le professeur de chant affecte au piano des attitudes très intéressantes, des regards « pleins d'âme », si le « cher maître » illustre, venu de Paris tout exprès pour brosser des portraits de millionnaires a quelque peu surexcité l'imagination de la belle héritière par son cynisme aisé de parisien et l'air sûr de soi rapporté du boulevard, il y a lieu de croire qu'elle ne se gênera aucunement pour lui envoyer le petit rien et le billet que la fatuité du monsieur interprétera fatalement de travers ; ce qui va donner lieu, soyez-en sûrs, à un regrettable malentendu dont il sortira tout surpris et plus sage — du moins connaissant mieux la libre miss d'Amérique.

Il est regrettable que l'usage s'étende peu à peu de faire à Pâques des cadeaux plus durables que ne le sont les bouquets : la simplicité et l'éphémère ont leur charme. Cependant voilà de petits candélabres d'argent, des petits bénitiers de nacre agrémentés de ciselures en métal précieux, des rosaires tout blancs, et des ivoires sculptés, et des livres de prières aux reliures distinguées — peau blanche estampée d'or, ou plein maroquin bleu. Presque tous ces objets conservent toutefois un caractère religieux, le je ne sais quoi de virginal qui semble dans l'esprit de tous appartenir à *Easter*.

Vers dix heures, les cloches épandent sur la ville des carillons pleins d'enthousiasme, les voix cristallines ou graves se mêlent, se dégagent et s'échappent en riant comme en des ébats d'esprits ailés qui joueraient dans les airs.

C'est l'appel à la grand'messe, au service solennel du jour.

Par les rues droites que le complet repos dominical fait paisibles et vastes les groupes commencent à cheminer vers les temples. Il sort des fidèles de toutes les portes : des hauts perrons de pierre brune descendent les familles.

Cette multitude emplit les rues d'un endimanchement sans grand bruit ; seules les cloches continuent à marteller leur joyeuse et vibrante musique.

Chez nous, la plupart des hommes vont très régulièrement à l'église aux dates prescrites, le plus grand nombre par conviction, je crois, les autres par déférence aux désirs de leur épouse ou pour le plaisir d'y accompagner une jeune fille qui les intéresse. « Voulez-vous me permettre de vous conduire au service demain, Miss Florence? » ou bien "*Tom, will you take me to church next Sunday?*"

Et le dimanche prochain, sans faute, le jeune ingénieur ou le jeune agent de change arrive, très soigné de tenue — chapeau diamant noir, redingote dernière coupe, pantalon rayé clair et tombant sans un pli comme sur la gravure.

Ils partent seuls, sans tutelle — les parents sont devant, viendront plus tard ou iront ailleurs. A moins de tout à fait mauvais temps, le dimanche matin on préfère marcher. C'est une promenade de délicieuse camaraderie avec, tout le long de l'avenue, les saluts, les joyeux *good mornings* échangés avec des voisins, d'autres couples, des connaissances du même monde qui s'en vont pareillement au temple méthodiste, à l'église épiscopale, ou à la cathédrale catholique, sans que de la différence des religions résulte aucun étonnement ou l'ombre d'un désaccord.

Et quand vous avez eu cette première joie d'accompagner ainsi une jeune fille d'intelligence ouverte et de haute allure, c'en est une autre très pénétrante que d'être assis ou agenouillé près d'elle et de suivre les mouvements adorables de sa dévotion ; car rien n'est beau comme la beauté d'une belle jeune femme qui prie.

Le service de Pâques est le cri de joie du chrétien devant la résurrection, les orgues et les voix chantent le bonheur de la lumière et de la vie retrouvées. Et les paroles que prononce l'homme de Dieu touchent aisément les fidèles, car déjà les premières effluves de la saison nouvelle ont réjoui jusqu'au fond des êtres.

* * *

Une superstition curieuse des Américains c'est qu'à Easter on ne doit sortir qu'en vêtements neufs ; il est entendu que cela porte bonheur. Pas une jeune fille, pas une jeune femme qui ne fasse longtemps d'avance des préparatifs extraordinaires, et il est bien peu d'hommes qui ne choisissent ce moment pour commander leur nouveau complet. Pour les femmes, d'ailleurs, qu'elles croient ou non au « good luck » qui doit s'en suivre, l'usage est aujourd'hui entré si profondément dans les habitudes qu'elles ne sauraient s'en dispenser sans humiliation.

Le problème se complique naturellement de toutes les émulations féminines, souvent féroces comme on sait. Il ne s'agit plus seulement d'avoir une toilette de printemps pour se rendre à l'église, mais encore d'éclipser la concurrence. De là une grande perturbation dans la vie usuelle : le chapeau de Pâques, la robe de Pâques, les bas, les jupons de Pâques, cela revient constamment dans les conversations tout le temps du carême, aussi bien dans les salons les plus *swell* qu'entre les longues lignes de métiers où triment les *factory girls* anémiées de travail et de faim. Les pères en sont harcelés... et les pauvres maris !

Ah ! pour celles à qui l'on fournit les dollars par chèques à trois zéros, de quoi en jeter follement, comme du blé aux poules, c'est relativement simple : elles ont les conseils des spécialistes en renom, les importations de Paris, les dix toilettes commandées pour choisir. C'est un mois de courses, de consultations accablantes, oui ; mais tout de même elles sont à peu près sûres de leur effet, les petites milliardaires. Pour les femmes de petits employés cela se complique : ici la nécessité de tirer parti de peu et de ne pas manquer son coup ; et souvent aussi, hélas ! l'effort terrible à égaler plus haut que soi. En Amérique, en France, voyez-vous, elles sont pareilles.

L'an dernier à la sortie de St. Patrick's Cathedral, je complimentais sur sa délicieuse toilette d'*Easter* la femme d'un avocat trop jeune encore pour les causes qui rapportent gros.

« Ne le dites pas, mais c'est une folie : voilà deux mois que nous nous privons de tout. » Elle me dit cela franchement, toute rieuse, comme une bonne espiègle vendant la mèche, mais elle disait vrai selon toute probabilité ; pendant deux mois on avait rogné furieusement dans le ménage pour avoir à Pâques ce délicat chef-d'œuvre mauve d'un grand couturier. C'était cher. Et j'imagine qu'il y a, chaque année, peut-être bien deux cent mille cas semblables — rien qu'à New-York.

Mais où l'effort devient pitoyable et quelquefois tragique c'est dans les régions où les grandes filles vont à l'usine pour aider le père à nourrir les petits. Comme j'en ai vu des regards affamés de parure devant les étalages baroques des modistes de l'Avenue A ! Et comme les jours de Pâques où j'explorais le *East*

Side je me suis quelquefois attristé à suivre ces groupes de pauvresses en ballade qui exhibent avec une fierté navrante leurs chapeaux ignorants, leurs fagotages sordides — copies en étoffes bon marché de belles choses entrevues aux vitrines. Et il en a fallu des privations et des veilles pour acheter, ajuster tout cela !

Aux anciens jours de bohême besogneuse j'ai connu une petite chemisière de Wooster street dont c'était l'ambition de posséder une paire de gants. A la toilette traditionnelle qui renouvelle les dessous, le chapeau, la robe, pas moyen de songer, mais elle voulait pour la fête de Pâques une paire de gants, de vrais gants de peau, glacés, longs et fins. Déjà, trois années de suite, ce bonheur avait manqué : toujours un frère malade, une dette à diminuer pour prolonger le crédit, forçait la mère à rafler les économies. Cette fois encore elle allait être déçue ; alors nous nous mîmes à trois pour lui offrir son rêve. Espérons que ce peu de neuf introduit dans son existence a fait enfin changer sa veine.

⁂

Les vieillards affirment qu'aussi loin que vont leurs souvenirs il a toujours fait beau à New-York le jour de Pâques. Maintenant on y compte, et de fait la journée est toujours magnifique,

Lorsqu'à midi par les larges portes grandes ouvertes on sort en troupe des sanctuaires, il se fait immédiatement sur les marches un grand froufrou de mondanité. Leurs devoirs accomplis, les chrétiens se sentent allègres et contents d'eux-mêmes, tout à l'exubérance du jour. *Ah ! so glad indeed*, on échange de rapides admirations sur les toilettes, on condense les nouvelles dans l'espace d'une poignée de mains, et il se fait tout le commerce des petits bonjours et des sourires envoyés de loin.

Peu à peu la masse prend le fil de l'avenue et comme on sort en même temps de toutes les églises cela forme bientôt deux fleuves, l'un qui monte l'autre qui descend, défilés superbes d'hommes et de femmes distingués où passent tous les noms connus, toutes les puissances d'Amérique. Un petit tour d'une heure, entre le Waldorf-Astoria et le Park, le temps de voir, d'être vu, de respirer un peu le beau soleil avant le lunch. C'est la parade de Pâques sur la cinquième avenue, la fameuse *Easter Parade*, une des curiosités de notre métropole.

Ils sont là les rois du chemin de fer, et les messieurs à l'air jovial qui ont dans le Colorado les mines d'argent qu'on est périodiquement obligé de fermer pour ne pas faire tomber le métal à plus bas prix que le plomb, et les agioteurs fameux dont les décisions créent les paniques et qui secouent la Bourse comme un prunier quand ils jugent l'heure venue de ramasser quelques millions. Voici le petit jeune homme qui l'an dernier avait un moment réussi à accaparer tous les blés et à faire le monde crier famine ; et le gentleman qui jongle si bien avec les cours du cuivre ; et cet autre qui dicte le prix du sucre, le monsieur qui par deux fois a acheté les Corps Législatifs pour être sûr des lois qu'il lui fallait. Celui qui a l'air si doux là-bas, et qui prête un intérêt si bienveillant à la conversation de ces deux fillettes, c'est Rockfeller ; chaque lampe à pétrole qui brûle au monde lui paye un impôt à celui-là ; il a des flottes, des villes entières, le chiffre de sa fortune fait frémir.

Et d'autres, d'autres encore... la plupart honnêtes et bons autant qu'intelligents et pleins d'énergie, malgré la légende.

Mais les femmes surtout sont à voir — Américaines belles et saines, les vraies reines qu'il fallait à cette aristocratie qui a su conquérir ses loisirs et son luxe.

Tout cela par un beau midi clair c'est un très beau spectacle. On ne saurait assurément rien trouver d'analogue à Paris. Il n'y a pas ici, comme à New-York, des quartiers interdits aux boutiques, affectés uniquement aux gens riches, où les hautes classes puissent se manifester librement dans la rue sans intrusion de bas peuple et de demi-monde.

HENRI DUMAY.

Illustrations de De Feure.

Pâques à Florence



Les vieux historiens florentins racontent que du dimanche de Pâques 1215, date l'ère des dissentions intestines; ce matin-là, un beau cavalier à éperons d'or, superbement vêtu, une guirlande de fleurs sur la tête, monté sur un cheval blanc, traversait le Ponte Vecchio; c'était Bueldemonti, Bueldemonti, le premier des Guelfes, qui devait tomber un moment après frappé par la vengeance d'une faction ennemie.

Cette apparition conquérante, dans ce décor du dimanche de Pâques, ce jeune homme couronné de fleurs demeure comme le symbole même de ce jour d'allégresse. Cette terre est bien la terre de la résurrection; la tristesse et la pénitence ne conviennent ni à ce ciel ni à cette race, dont la foi est tout joie, espérance, triomphe; l'idée de la mort lui est odieuse et elle s'en détache avec empressement.

Le carême ici n'est point triste; pour en rendre les dimanches moins moroses, de petites foires, humbles et gaies, ont lieu successivement aux différentes portes de la ville. C'est la foire des *Furiosi*, celle des *Innamorati*, celle des *Signori*; tout un peuple content se presse autour des éventaires où se vendent des noisettes et de petites gaufres à la farine de châtaignes en forme d'hostie. Vers le soir, les lumignons s'allument dans des lanternes de couleur, des bruits stridents de sifflets où soufflent les enfants résonnent dans l'air léger, le vent fait tourner les moulins de papier, et l'aspect de l'une ou l'autre des places choisies pour la foire du jour est infiniment amusant; déjà le printemps soulève cette belle terre féconde et remplit les cœurs de sa sève bienfaisante, une bonne odeur de fleurs, de jeunesse est dans l'air, et l'on sent qu'il fait doux vivre.

Aussi, quand arrive la semaine sainte, la détente des esprits est grande, et toute la population attend avec impatience le premier jour qui parlera de résurrection, celui du jeudi saint; les maisons prennent à l'intérieur un air de netteté; il s'agit de les préparer pour la bénédiction.

C'est une des jolies coutumes de ce joli pays, elle est si aimable, qu'elle plaît même aux Anglaises hérétiques et critiqueuses qui viennent hiverner ici. Par ces après-midi limpides de la fin de mars ou du commencement d'avril, on rencontre dans les rues le prêtre précédé de l'enfant de chœur, qui s'en va de maison en maison, et chez le riche et chez le pauvre, jeter l'eau lustrale qui apportera avec elle la bénédiction du bonheur, car c'est le bonheur naturellement que chacun attend. Ce peuple occupé sans cesse de rêves, de présages, de signes de réussite, attache grande importance à l'intervention céleste, sous une forme aussi accessible. L'enfant de chœur porte en mains le bassin de cuivre à panse arrondie, à anse légère qui contient l'eau consacrée; le prêtre est en surplis et en étole, le bonnet carré sur la tête: quelque clerc florentin à grands traits, l'air plus ou moins sensuel, bon enfant généralement et sans morgue. La religion ici ne se traduit pas dans un effort douloureux et triste: Dieu et ses mandataires se font petits avec les petits; c'est du reste cette simplicité qui prête aux manifestations religieuses leur caractère vraiment aimable et décoratif.

L'église la plus populaire à Florence, le sanctuaire par excellence, la source de toutes les grâces, celle où le peuple se rend toute l'année avec une ferveur qui ne fléchit pas, est l'église de l'Annunziata. Ce vieux sanctuaire, dont l'histoire couvre ses propres murs, fut fondé par sept nobles florentins qui y instituèrent l'ordre des Servites. Ils étaient certes, par leur illustre naissance, et leur extrême humilité dignes des faveurs spéciales qu'ils reçurent en partage. Dans ce pays d'art, ce fut d'une façon en harmonie avec le milieu que le miracle éclata.

Un peintre peu illustre apparemment, mais plein de ferveur, peignait pour cette église l'image de la Madone: il ne savait quels traits donner à la reine du ciel! Un matin, il trouva sa besogne faite; un ange s'était chargé de l'exécuter et depuis lors, cette image miraculeuse a tenu une place immense dans la vie florentine. Elle a eu part à tout, et depuis Pierre de Médicis qui fit ériger la chapelle où elle est détenue, jusqu'au plus pauvre facchino contemporain, la Madone de l'Annunziata avec son autel d'argent massif, à la richesse extraordinaire et baroque, ses pierres fines, ses pierres dures, le rutilement de ses lampes votives, est une réalité bienfaisante et puissante. C'est là qu'il faut aller pour voir de près ce peuple florentin, qui blasphème comme pas une race au monde, et ne s'en souvient plus dès qu'il s'agit de prier sa Madone; ces gens qui se pressent de bonne foi et de bon cœur, pour vénérer le Dieu caché dans le tombeau, monument de fleurs et de lumières, n'ont pas meilleure mine que les humbles pêcheurs du lac de Tibériade, dont la vue certes ferait frémir nos Suisses. A San Spirito, dans le centre du quartier pauvre, l'ornementation du tombeau revêt un caractère plus clair. Dans une chapelle latérale sont exposés tous les accessoires de la Passion: c'est la croix, les clous, la couronne d'épines, la tunique sans couture, les dés des soldats romains, la lance, l'éponge imbibée de fiel, le coq qui chanta l'heure du reniement du Prince des Apôtres. Toutes ces choses, dans une représentation un peu enfantine, sont figurées séparément et offertes à la méditation et à la dévotion des fidèles. Comme la place San Spirito est le lieu favori où s'ébattent en permanence les « monelli » du quartier, et que sur



Cliché Alinari. LA SEMAINE DE LA PASSION A FLORENCE. — PRÊTRE ALLANT BÉNIR LES MAISONS.

les marches de l'église et à l'abri de ses contreforts, les commères du voisinage tiennent leurs assises journalières, ce tombeau est tout à fait en harmonie avec la foule qui viendra y prier et qui sera de cœur avec la madone désolée qui pleure des larmes rouges sur le corps meurtri d'un crucifié sanglant ; et, tout à l'heure, tonnera dans la chaire, un bon franciscain qui, par la seule répétition violente du nom sacré, remuera les entrailles de la foi profonde de tous ces êtres.

Mais c'est aux environs de Florence, à Grassina, petit bourg sur les bords de l'Ema, que se célèbrent en grande cérémonie les



LE SAMEDI SAINT A FLORENCE. — DEVANT LA CATHÉDRALE

pompes du Vendredi saint, et quantité de Florentins et beaucoup d'étrangers en font le pèlerinage pour y assister.

L'heure fixée pour le départ de la procession est celle du coucher du soleil ; le petit bourg, animé d'une façon inaccoutumée ce jour-là a, pour plus bel ornement de sa grand' rue, l'étal des bouchers, qui loin d'avoir leurs boutiques fermées, accrochent et ornent de fioritures, de papier découpé et éclairent à grand renfort de bougies, les agneaux immolés pour le jour de Pâques ; derrière toutes les fenêtres sont placées des veilleuses de couleur, qui, la nuit tombée, feront illumination. L'église est située sur une éminence qu'on atteint en traversant le pont infiniment pittoresque ; l'horizon est entièrement resserré par des collines qui s'estompent en nuances douces ; la procession qui va partir de l'église, gravira le flanc des collines par un sentier en lacets pour redescendre jusqu'à son point de départ ; dans l'église, où l'obscurité est presque complète, les femmes qui, tout à l'heure, vont suivre la procession, sont assises et causent entre elles à voix basse ; sur la petite terrasse, entourée d'un rempart de pierre, en face de l'église, les « soldats romains » armés et casqués, circulent en attendant le signal du départ ; car c'est un déploiement de costumes vraiment très frais et bien composés. La nuit arrive ; sur les murs bas des propriétés, les petites lampes à forme étrusque s'allument ; à d'autres fenêtres apparaissent des lampes à trois becs ; avec ordre la procession se forme, les premiers chants se font entendre, et la nuit tout à fait tombée, l'ascension commence.

Sur la route qui monte, on entend le bruit sourd et doux des sabots des chevaux des soldats romains qui ouvrent la marche ; plus bas, frémit la longue théorie des cierges que les femmes et les jeunes filles tiennent en mains ; des gamins portent des torches de résine ; s'élevant haut dans l'air, la croix noire et lourde portée par un pénitent blanc, est suivie de bannières sur lesquelles figurent les instruments de la passion. Les pénitents rouges et des enfants vêtus de rouge aussi, viennent en chantant. Le dais noir qui surmonte l'image du Christ mort, monte et descend, va et vient selon l'inclinaison de la route et le mouvement de ceux qui le soutiennent ; les torches jettent leurs lueurs farouches sur ces images de mort ; un enfant porte l'échelle, un autre la tunique ; les jeunes filles vêtues et voilées de blanc, les femmes en mantille noire, marchent un cierge en main. Dans ce cadre merveilleux, c'est, dans sa gravité parfaite, un spectacle tout à fait saisissant ; les grandes collines violettes disparaissent noyées dans la nuit, mais le ciel clair laisse tomber une paisible clarté sur le long défilé ; sans un instant de répit, les voix s'élèvent ; on les entend encore que déjà les torches, les cierges et les taches rouges et blanches des robes des pénitents ont disparu dans un pli de la colline, pour reparaître plus bas.

Pour tous ceux qui y prennent part, cette procession est un témoignage efficace de foi, doublement tel, depuis le tremblement de terre qui a failli détruire toutes les maisons de l'humble petit bourg. Vers neuf heures tout est fini, et les voitures qui ont été dételées reviennent prendre les pèlerins curieux qui rentrent à Florence.

Enfin luit l'aurore du samedi ; le silence des cloches, si tangible dans cette ville où elles résonnent constamment, va cesser. Dès le matin, le cardinal archevêque qui préside ces grandes fonctions, s'en va bénir les fonts baptismaux à San Giovanni. C'est un prêtre à allure magnifique que son Éminence le Cardinal Bausa archevêque de Florence ; il est dominicain comme l'était Savonarole, il porte sa robe blanche avec une dignité suprême ; brun de visage, avec des traits sévères et réguliers, la mitre en tête et la crosse pastorale à la main, le front un peu courbé, il traverse superbement l'église pavée de marbre ; les chanoines épais et lourds, mais faits pour la pesante et massive somptuosité des

vêtements sacerdotaux l'entourent ; ils descendent les marches du Dome, admirablement encadrés dans cette place qui, entre son campanile et ses églises, n'est en vérité qu'un parvis. La porte merveilleuse du Baptistère, cette porte aux ors palis, est ouverte; le cardinal et le clergé pénètrent dans l'ombre douce du Baptistère, au milieu du recueillement; les mystiques formules sont prononcées, puis le clergé, par le meme chemin, rentre dans le Dôme. A chaque moment, la foule augmente et se resserre sur la place; de toutes les campagnes environnantes, de tous les quartiers de la ville, de toutes les collines, le peuple arrive et descend afin d'être témoin de l'embrasement du *Carro*. Ce *Carro* char est une particularité toute florentine dont l'origine, comme presque chaque coutume locale, est extrêmement ancienne.

En 1088, un des premiers de l'illustre famille des Pazzi, dont l'origine se perd jusqu'aux Romains, assurent quelques bons auteurs, un certain Pazzo di Ranieri, s'en alla batailler en Terre Sainte; il avait emmené avec lui plus de deux mille hommes d'armes; et ils combattirent si bien que ce fut un des leurs, Bonaguisa dei Bonaguisi qui escalada le premier les murs de Damiette, et y planta l'étendard des chrétiens et celui de la République Florentine. En récompense de ces prouesses, Godefroy de Bouillon donna à Pazzo di Ranieri un morceau de la pierre du Saint Sépulcre, et cette pierre sacrée, rapportée à Florence, était en grande pompe et aux sons des trompes, battue le samedi saint pour servir à rallumer le *lumen christi*. Pleins de reconnaissance pour un présent si insigne, les Florentins avaient fait parcourir à Pazzo di Ranieri, sur un char triomphal, les rues de la ville; et, c'est en commémoration de cet événement que la famille Pazzi, depuis des siècles, fournit le *Carro* qui doit raviver ces antiques souvenirs.

Le Carro est une immense machine, comme un gigantesque gâteau tout enguirlandé de papiers de couleur qui sont des pièces d'artifice, sur lesquelles rampe le « dauphin » des Pazzi. Traîné par des bœufs blancs couverts de bandelettes et de fleurs, il arrive sur la place, et s'arrête sur le grand espace vide entre le Dome et le Baptistère. De la Via Cavour, de celle des Calzaioli amenant ceux de l'autre rive, la population débouche en foule, maintenue à distance respectueuse du *Carro* par les « guardie civile » en bicornes cocardés des trois couleurs. Dans l'intérieur du Dôme, rempli aussi d'un peuple inquiet de l'attente du moment espéré, la fonction religieuse se poursuit lentement. Tout à coup éclate le *Gloria*. Alors, de l'autel meme, part une fusée en forme de colombe, rapide comme l'éclair : elle parcourt le long d'une corde la grande nef du Dôme; les fidèles grisés par ils ne savent eux-mêmes quelle espérance, suivent des yeux le cours de son vol; subitement, la colombe paraît sur la place, suspendue dans l'air; une clameur l'accueille, elle fond sur le sommet du *Carro*, et en une seconde les pieces éclatent dans un fracas de flammes et de fumée. Au meme instant, les cloches du campanile suivies de celles de toutes les églises de la ville, s'ébranlent dans une vibration triomphante et formidable pendant que se continue dans l'église le chant du *Gloria* dont les échos arrivent sur la place.

C'est une rumeur, c'est une poussée, c'est un éclat de vie qui secoue cette foule bariolée, et de toutes parts s'échangent des



Cliché Alinari

LA SEMAINE SAINTE A FLORENCE
SON ÉMINENCE LE CARDINAL ARCHEVÊQUE ALLANT BÉNIR LES FONTS BAPTISMAUX

commentaires sur le vol de la *colombina* pendant que les pigeons couleur de nacre, hotes habituellement paisibles de la place s'envolent éperdus.

Les Florentins célèbrent trois Pâques, celle de la Nativité, celle de la Résurrection ou des œufs, celle de la Pentecôte ou des roses. Mais c'est à celle de la Résurrection que s'échangent les vœux affectueux et, avec la venue du printemps, ces formules ont je ne sais quelle saveur plus agréable; tout le jour, un peuple gai et joyeux, se répandra aux Cascine sur les Colli, s'abordera sourire aux lèvres, en se répétant la même salutation :

« Buone feste ».

BRADA



LORENZO PEROSI

LA PASSION

3e Partie. — Prélude.


leggerissimo
Corno
rall.
pp a tempo
Oboi
ppp
pp
rall.
Fagotti
pp
pp
ppp

A SAINT-PIERRE — CHAPELLE DU CHAPITRE — LA DISTRIBUTION DES RAMEAUX

La Semaine Sainte à Rome

(NOTES D'UN VOYAGEUR)



imanche des Rameaux. — La Chapelle chorale, la Chapelle du Chapitre, celle où les Papes morts dorment leur sommeil jusqu'au transport dans le tombeau qu'on leur édifie ; — le doyen du Chapitre qui remet à chacun des chanoines et des prêtres de la Basilique la palme traditionnelle.

Et des palmes toutes simples, ayant seulement pour elles cette belle courbe flexible, si décorative aux mains des Martyrs des anciens âges, des palmes villageoises comme il en poussait du temps du Christ, cela n'a pas suffi longtemps au goût italien. Il y a fallu des enjolivements, des enrubannements, des recroquevillements, des enchevêtrements, des découpures ; de bonnes Sœurs Camaldules se sont prises à en faire des chefs-d'œuvre, et il est impossible de distinguer à quelle flore bizarre appartiennent ces branches, convulsées étrangement, et qui semblent en sucre filé. On ne les veut point vertes, mais du jaune doux et pourtant brillant qu'elles prennent après la mort, non pas du jaune brunâtre et triste des feuilles qu'emporte un vent d'automne, ces feuilles que, même encore à l'arbre, décompose l'humidité des matins frileux. Elles ne seraient point tombées à leur jour, marquées et promises comme un fumier à nos terres sans fleurs ; elles seraient demeurées éternellement vertes sans connaître les saisons rapides où s'accrochent, pour d'autres, l'éclosion et la chute. Coupées, et desséchées, et mortes, elles sont encore un feuillage, comme un feuillage du Pays des Fées, où la nature serait toute d'artifice ; et cela met la seule note curieuse et rare dans le tableau dont le cadre seul est demeuré imposant, ces fleurs étranges, blondes d'un blond de chevelure d'enfant, sèches et légères, — comme immatérielles.

La chapelle tout entière est envahie par des êtres mixtes, sans sexe, uniformément vêtus de costumes à carreaux, les femmes à casquettes pareilles à des grooms, grimpées sur leurs pliants, des clergymens, çà et là, tachant de noir le jaune brun uniforme des vêtements bariolés ; une curiosité bousculante, une fureur de voir, une audace que rien n'arrête, un sans-gêne que rien n'intimide, la méprisante attitude chez ces bourgeois du Strand, tout imbus de la superstition royale, à l'égard des idoles romaines.

Par le monde, quelle place ils prennent, ces gens de train de plaisir, entrant par centaines, déballés par un guide qui leur crie une insupportable et ridicule explication, partout chez eux, car ils ont payé d'avance à l'entrepreneur qui semble avoir exproprié les villes à leur profit, ayant les bêtises lâches des foules, brisant des vases comme au Musée Campana, salissant tout un mur de leurs noms comme dans la Chambre des Doges, laids, sales, poussant par les villes leurs imbéciles théories, ayant droit par jour à une somme de monuments et de paysages comme à trois repas et un lit, ahuris et hébétés parce qu'ils sont nés ainsi, indiscrets et audacieux parce qu'ils sont nombreux et anonymes, ces êtres dont le regard salit ce qu'il regarde et après lesquels on a le dégoût de contempler les choses comme on serait dégoûté de boire dans leur verre ; leur présence, tout un jour, voile d'un crêpe les chefs-d'œuvre ; leur venue est un péril pour tous les musées, une honte pour tous les palais, une souillure pour toutes les églises ! A Rome plus qu'ailleurs : ailleurs, c'est le penseur, l'artiste, l'écrivain, qu'ils troublent au passage et qui se replie sur soi à

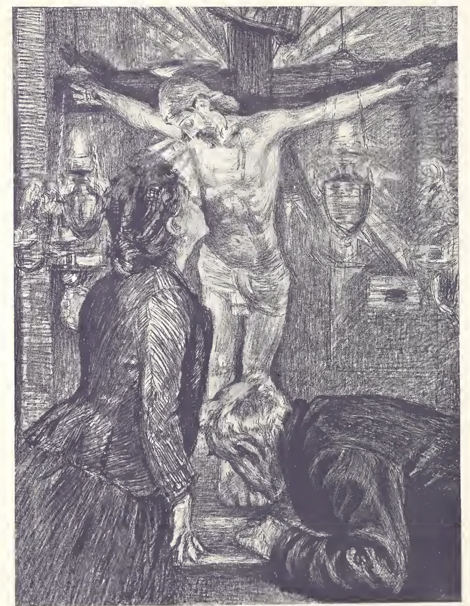
leur contact; ici c'est le croyant, le fidèle dont ils usurpent la place, dont ils bousculent la prière, dont ils moquent la foi!

Lundi saint. — Retourné à Saint-Pierre. Peut-etre, puisqu'il n'y a point, pour le Lundi saint, de cérémonie classée dans les guides, les gens des *Tours* laisseront-ils prier à Saint-Pierre? — Ils sont encore là : ils visitent. A quelque trente metres du portique, le guide indique une raie en cuivre sur le dallage de marbre. Les voilà tous en chasse à la recherche de l'inscription. Ils l'ont trouvée; ils se penchent, ils regardent, ils déchiffrent : c'est ce qu'il y a de plus curieux à Saint-Pierre. Quelques-unes des dames à la casquette s'asseyent pour mieux voir, et le guide, fier, récite sa leçon. « Ici finit Saint-Paul de Londres, qui a de longueur 710 palmes ou 158 mètres 51 centimètres. C'est la plus grande église du monde après celle-ci; Sainte-Sophie de Constantinople n'a que 492 palmes, le dôme de Milan 606, le dôme de Florence 669. » Et, faisant danser les chiffres, il compte les 30 autels, les 148 colonnes, les 42 mètres de diamètre du dôme, les 132 mètres d'élévation; mais déjà on ne l'écoute plus; on a vu ce qu'on voulait voir; on sait ce qu'il faut penser de Saint-Paul. On s'en va.

A la sortie, errant à travers Rome, encore ces gens des trains de plaisir. Ils sont au Forum de Trajan, et le guide débite ses mensurations imbéciles : 42 metres 87 de haut, 3 mètres 56 de diamètre, 182 marches, 43 petites ouvertures, 2,500 figures, comparaisons avec les diverses colonnes du monde entier, qu'on aune comme des cotonnades.

Mardi saint. — Dès les premières heures, foule à la Scala Santa. C'est loin; tout un quartier neuf, coupé à angles droits, a poussé entre Sainte-Marie-Majeure et Saint-Jean-de-Latran. Ces villas, qui, il y a vingt ans, mettaient un peu de verdure sur les pentes de l'Esquilin, la Villa Massimi, la Villa Altieri, la Villa Palombara, ont disparu, noyées dans les grandes maisons uniformes, jaunes ou grises.

A présent, c'est un tramway dans la Via Merulana, un tramway qu'emplissent à des jours, comme tous les tramways de Rome, des bandes de gens à gros instruments de cuivre, des Sociétés philharmoniques qui vont se jouer mutuellement l'hymne de Garibaldi; c'est des maisons neuves grimpant à l'assaut de Saint-Jean, emplissant presque tout l'espace entre le Colisée, Sainte-Marie-Majeure et la Basilique. C'est des squares



L'ADORATION DU CRUCIFIX A SAINT-SAUVEUR IN THERMIS

comme la place Victor-Emmanuel, où déjà s'écroulent les bâtisses neuves à arcades de granit; c'est des places comme la place Dante, c'est tout un dédale de rues à demi construites : rues piémontaises qui, verticalement, immortalisent Emmanuel-Philibert, le comte Vert, le prince Eugène, le prince Amédée, le prince Humbert, la princesse Marguerite, tous les princes de l'almanach; et transversalement, Cavour, Manin, Gioberti, Mazzini, Rattazzi, Cappellini, Mamiani, Ricasoli, Cairoli, Bixio.

Par ces rues, aujourd'hui, sans se troubler aux étiquettes souveraines ou illustres, la foule vient : des campagnards, des bourgeois, des prêtres, la vieille Rome. Tous montent à genoux, disant à chaque marche un *Ave*, l'Escalier saint, les vingt-huit degrés de marbre blanc qui, suivant la tradition, appartenaient au prétoire de Pilate et qui, placés par Sixte-Quint sous ce portique qu'il dédia au Sauveur, ont été, par Clément XII, enveloppées de bois pour les préserver de l'usure.

C'est une foi intime, c'est une dévotion qui n'est point jouée, c'est une espérance qui, à chaque marche gravie, rayonne plus sur ces visages de peuple. Pour cela qu'ils lui veulent prendre, que lui donnent-ils? Ombres pour ombres, celles-ci valent-elles celles-là, et si c'est superstition de monter à genoux les degrés qu'a tachés le sang du Sauveur, quelle superstition ouvrira ainsi aux petits et aux pauvres la perspective certaine du Paradis promis et, avec la patience de vivre, leur donnera la joie dans la mort ?



AU VATICAN. — LA PORTE DE BRONZE. — SUISSE DE LA GARDE DE SA SAINTETÉ ET « CARABINIERE » DU ROYAUME.

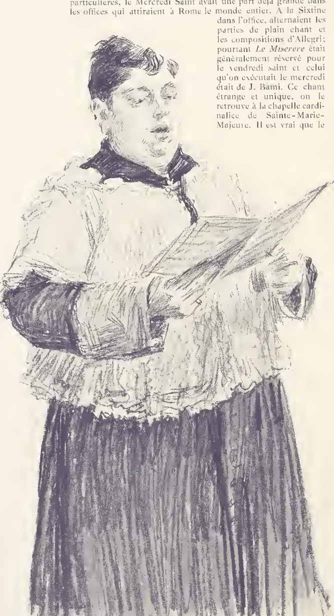
Dans un autre endroit, même sensation plus intense encore, plus imagée, plus sensible, de la dévotion populaire, à ce petit oratoire de Saint-Sauveur in Thermis, tout près de Saint-Louis-des-Français, où toute l'année, après l'*Ave Maria* on récite le Rosaire, et où chaque jour on adore la Croix. Là, dans cette ancienne dépendance des Bains de Néron, point de marbres, point de tableaux, point de statues, rien du luxe habituel aux églises. Une pauvreté que rendent plus sensible des petits *ex-voto* bon marché, des papiers découpés, des images d'un sou piquées au mur par une épingle, des diadèmes en zinc à la pièce; des deux côtés du Christ en bois, peint de couleurs vives, aux plaies sanguinolentes, des fleurs en papier défraîchi, dans des vieilles boîtes à sardines; au devant, deux petites lampes comme les enfants en ont pour jouer à la chapelle. Le soir, pour le Salut



SERMON A SAINT-LOUIS DES FRANÇAIS

solennel, des fleurs naturelles ornent l'autel ; des quatre vases où elles trempent, un est une vieille bouillotte hors de service, un autre une cafetière démolie, le troisième une bouteille de champagne au goulot brisé, le quatrième un vase, un vrai vase, qui a eu des anses. La chapelle est toute pleine : nul n'y est pour voir ou pour être vu — car il y fait peu clair — mais pour prier. Une intime communion de pensée, de ferveur avec le prêtre ; au Salut, là, les fiancés du petit peuple ont l'habitude de venir d'abord prier ensemble pendant le temps où la famille leur permet de se fréquenter : le jeune homme chante tous les psaumes et répond à haute voix aux prières ; la jeune fille, prosternée, prie. L'office fini, l'un et l'autre ils baisent le haut Christ qui pleure son sang de crucifié, et le baiser de la jeune fille est plus long, plus appuyé, s'arrêtant aux larges taches de sang sur la poitrine, pénétré comme d'une pitié de femme pour l'homme mourant, d'une passion d'amoureuse pour le Dieu supplicié.

Mercredi Saint. — Si, jadis, le lundi et le mardi de la Semaine sainte étaient vides de cérémonies imposantes et seulement occupés par les Stations ordinaires aux églises et les dévotions particulières, le Mercredi Saint avait une part déjà grande dans les offices qui attiraient à Rome le monde entier. A la Sixtine dans l'office, alternaient les parties de plain chant et les compositions d'Allegri ; pourtant *Le Miserere* était généralement réservé pour le vendredi saint et celui qu'on exécutait le mercredi était de J. Baini. Ce chant étrange et unique, on le retrouve à la chapelle cardinalice de Sainte-Marie-Majeure. Il est vrai que le cadre n'est plus le même, que la pompe est moindre, que dans l'immense Basilique le recueillement s'affaiblit, qu'on y vient là plus au spectacle qu'à l'office, mais les chanteurs sont au moins là.



UN CHANTRE DE LA CHAPELLE SIXTINE. — LE PREMIER SOPRANO

Ces Chapelains chanteurs « Cappellani cantori » de la chapelle pontificale sont au nombre de vingt-neuf, compris un directeur perpétuel qui bat la mesure, un maître, qui indique les morceaux à exécuter, un camerlingue, qui règle les intérêts matériels de la compagnie et un secrétaire pointeur qui note les absents et impose les amendes. Ils sont au moins tonsurés, célibataires, et portent constamment le costume ecclésiastique auquel ils ajoutent par privilège le *collaro* violet — c'est l'espèce de faux-col sur lequel se met le *collarino* ou col de chemise. — Aux chapelles et aux consistoires, ils ont la soutane et la ceinture de soie violette, avec la cotta et l'aumusse. En fait de privilèges ils ont celui d'un caveau spécial à la *Chiesa Nuova* où ils sont enterrés tous ensemble « pour que la mort ne sépare point ceux que vivants a joints la même mélodie. » *Soprani, contralti*, ténors, barytons et basses, ils sont nommés au concours. Seuls ils peuvent chanter devant le Pape et les cardinaux réunis en Chapelle ou en Consistoire, et il n'exécutent jamais que le chant grégorien ou de la musique dite « *alla Palestrina* » sans accompagnement d'orgue, en lisant les morceaux dans des livres entièrement copiés à la main. La tribune d'où ils chantaient à Saint-Pierre, tendue de drap rouge, close d'un grillage d'or qui les dérobait à la vue de la foule, était adossée à un des piliers de la coupole. Les soprani chantant à la Sixtine étaient encore, il y a dix ans, au nombre de quatorze et « celui qui possédait la voix la plus fraîche et la plus exercée était, a-t-on écrit récemment, M. Moreschi, de Saint-Jean de Latran. La plume est impuissante à rendre la suavité pénétrante de cette voix puissante et souple, dont le timbre est plus pur que celui des belles voix féminines avec une ampleur et une vigueur bien supérieures. Le talent extraordinaire de M. Moreschi en fait le soprano le plus recherché. Parfois un peu de fatigue altère le timbre admirable de son organe, mais son style demeure incomparable. »

On peut penser que, avant qu'il soit longtemps on sera contraint, faute de soprani de renoncer, à Rome, à exécuter ces morceaux *alla Palestrina* si contestés par les amateurs de musique. On essaie, il est vrai, de former des soprani artificiels, mais il paraît qu'ils manquent toujours de force et de pureté dans l'émission vocale, que leur chant est nasillard et efféminé et qu'ils ne tiennent point le son. Ainsi disparaîtra avec une des curiosités de Rome, un scandale qui n'a pour se justifier que son ancienneté. Encore, il y a plus d'un siècle, Clément XIV l'avait formellement condamné, mais les arrêts de Clément XIV, même de plus solennels, n'ont pas eu longtemps leur exécution.

Le Jeudi Saint. — Vers cinq heures, le beau monde vient à Saint-Pierre, il y a *Corso* et les gens de bon ton s'y promènent. On s'y rencontre, on s'y salue, on y bavarde, on y a sa société, son monde, ses attentifs ; on y remarque les toilettes toutes noires, mais où l'on sait mieux encore se distinguer. Il y a des Anglais qui se poussent dans la chapelle des Chanoines où l'on chante Ténèbres, mais il n'est pas reçu de s'y faire voir. On n'élève pas la voix, mais sur toute cette foule causante plane un bruit confus, comme un ronronnement sous l'immensité des voûtes.

Après les Ténèbres, pendant que les Romains échangent leurs dernières politesses, la foule des touristes déserte la chapelle des Chanoines et se masse toute sous le dôme autour de la confession. Trois chanoines de la basilique vont faire l'ostension des insignes reliques. C'est d'une tribune, au-dessus de la colossale statue de Sainte-Véronique, entre les grands cierges allumés plus hauts que des hommes.

Un chanoine en étole et en gants rouges assisté de deux autres en surplis et en rochet, bénit successivement le peuple avec les reliques au centre et aux deux angles de la loge. Chaque ostension est annoncée par le son de deux clochettes ; mais on ne voit pas, à peine si l'on devine le geste de la bénédiction.

Vendredi Saint. — Rien à la Sixtine ou à Saint-Pierre. Dans les églises, des sermons ou des chemins de croix. A Saint-Nicolas in Carcere, près du Théâtre de Marcellus, au fond d'une ruelle, dans l'encadrement de bâtisses du moyen-âge, là où des colonnes profondément enterrées, à base étrusque, jettent inopinément dans une église ou dans une maison, un bout de chapiteau ou un fragment d'entablement, là où la construction moderne s'est si bien encastrée dans la construction antique, s'y est si intimement agglomérée que tout de celle-ci subsiste au travers de celle-là, et que, dans l'étrange emboîtement des choses hétérodoxes, le plus vulgaire y est accolé au plus vénérable ; dans cette église où une urne antique de porphyre vert donne pour ornement à l'autel des têtes de Méduse, où fut le Temple de la Piété filiale, et, dit-on, la Prison Tullienne, les braves gens du quartier, autour de la place Montanara, ont leur confrérie : et c'est des salumieri, vendeurs de cochonaille et de poissons salés, de fromage et de mortadelle, des bouchers, des épiciers, tous les petits commerçants de ce coin populeux abrité sous le Théâtre de Marcellus, devenu plus tard

la forteresse des Pierleone, le Palais des Orsini et des Savelli, qui, décorent le tombeau, comme, aux jours de liesse populaire, ils décorent leur boutique de bouts de papier de couleur, découpés et festonnés en guirlandes, portent la croix et les chandeliers et font la procession.

A Saint-Louis, c'est le beau monde : on prêche en français et c'est de bon ton d'y venir, même quand on ne l'entend pas. Quelques équipages à la porte, et dans l'église quelques toilettes noires et assez élégantes. Rien d'ailleurs qu'on ne voie à Paris.

Samedi saint.—A Saint-Jean-de-Latran, où est toujours la station et où le Cardinal vicaire officie, les bénédictions du feu nouveau, de l'encens et du cierge pascal sont identiques à celles que le souverain pontife accomplissait avant le 20 septembre, mais, de plus, comme suppléant du Pape, l'administrateur du diocèse de Rome, remplit une des fonctions les plus intéressantes de son ministère : le Baptême des Infidèles. Au centre du baptistère de Constantin, presque aussi ancien que l'Eglise catholique elle-même est une urne antique en basalte où l'on descend par trois degrés. La procession vient de la basilique au baptistère, précédée du Cierge pascal : Ce sont les catéchumènes d'abord, chacun avec son parrain ou sa marraine. Puis les acolytes portant le Saint Chrême et l'Huile sainte; enfin, après tout le clergé, l'Evêque célébrant entouré de ses ministres.

Le célébrant bénit l'eau du baptême, il la divise en forme de croix, il étend ses mains sur elle, il la touche, il fait trois fois sur elle le Signe sacré, il la répand vers les quatre parties du monde, vers les quatre fleuves que Dieu fit jaillir de la Fontaine du Paradis. Trois fois il souffle sur elle en forme de croix, trois fois il y plonge le cierge pascal ; enfin il y trace avec son souffle la forme de la lettre grecque *psi*, la première du mot « Psuchè » (Esprit). Quand un prêtre a aspergé l'assistance avec l'eau nouvellement bénite, l'évêque y répand l'huile et le Saint Chrême qu'il étend avec la main. On appelle les catéchumènes qui s'avancent un à un et dépouillés de leurs vêtements en la partie supérieure; ils descendent les degrés de la fontaine, entrent dans l'eau, à portée de la main de l'officiant. Celui-ci reçoit de chacun la Confession de la Foi ; il étend sa main sur la tête du néophyte, la plonge trois fois profondément dans l'eau de la fontaine et prononce les paroles saintes. Puis dans le Chrismarium il remet à chacun des nouveaux baptisés une robe blanche qu'ils revêtent dans des tentes qui leur ont été préparées et où ils changent de vêtements.

La fonction commencée à six heures du matin, n'est point terminée à deux heures de l'après-midi.

Pâques.—Près de ce qu'on voyait jadis, comment dire ce qu'on voit à présent? Quelque office dans la Chapelle des Chanoines, des chants et une foule. Cette foule, ce n'est plus celle qui venait au Corso, à Saint-Pierre, de quatre à six heures, pendant les derniers jours de la Semaine Sainte. Elle est du peuple, elle arrive de tous les environs de Rome, croyant que, par quelque miracle, elle va, comme aux jours anciens, voir s'ouvrir la Loggia de Saint-Pierre, en tomber les draperies de velours et apparaître dans le noir, sur les épaules des Bussolanti, le Prêtre Blanc. L'idée que cela arrivera, que cela doit être, continue à hanter les cerveaux confus : même, à vrai dire, en beaucoup, il s'est fait un mélange de l'idée unitaire acquise et du respect ancien pour le Pape. Si profond que soit l'abîme qui, depuis 1848, s'est creusé entre la Papauté et l'Italie, la tradition est si puissante, la religion, quoique on ait tenté contre elle, a des racines si loin poussées, qu'au fond de tout esprit Italien qui a quelque portée ou qui simplement consent à suivre ses instincts, se trouve une singulière passion pour ce qu'on a appelé la *Conciliazone*, c'est à dire l'établissement d'un *modus vivendi* qui permette au Pape de résider à Rome avec dignité. Si, depuis quinze à seize ans, les sectaires n'avaient point tout fait pour enrayer ce mouvement en accumulant les obstacles, en élargissant les difficultés anciennes, en en créant de nouvelles, qui sait où il eût conduit ? Mais, si les parlementaires et les politiques en ont rejeté le projet ou en ajournent l'exécution, elle demeure dans le peuple, non pas précise et formulée, mais à l'état d'une de ces espérances, chaque jour reculées, qui donnent aux petits les meilleurs joies de leur vie. Aussi, sans se préoccuper de l'incohérence de certaines idées qui devraient les frapper, viennent-ils là tout simplement attendre que le miracle se produise. La vieille maman de la campagne,



LES VOYAGEURS ANGLAIS DEVANT LA COLONNE TRAJANE

au bras de son fils, bersaglier dans un des régiments en garnison à Rome, est toute brave de promener et toute heureuse d'espérer, sans se douter que c'est justement cela dont elle est si fière qui empêche ceci d'arriver. Et depuis la mort de Pie IX, chaque année c'est ainsi. Le jour de l'Exaltation de Léon XIII, c'était bien autre chose : l'immense place de Saint-Pierre était pleine, pleine aussi la Basilique. Le Pape allait-il monter à la Loggia, donner la bénédiction au dehors ? Cela ne faisait point doute, cela allait être. Aux gens du peuple qui le croyaient par instinct et par besoin d'imaginer des solutions heureuses et conformes à leurs désirs, se mêlaient les politiques transigeants qui pensaient trouver en Pecci un pape à eux. Dans la Basilique, les intransigeants défendaient leur cause, démontraient qu'une telle manifestation était impossible, ne quittaient point des yeux la Loggia intérieure et, tout en protestant, commençaient à douter tant l'ardeur de la foule était entraînante, et à s'inquiéter tant l'attente se prolongeait. Ils eurent enfin gain de cause au bout d'une heure.

Mais le peuple attend toujours et, dans sa joie traditionnelle, dans sa croyance survivante au rêve encore déçu, dans le gourmand désir du repas pascal préparé, de l'agneau rôti, des œufs bénits, de la colombe en sucre tenant au bec un rameau vert, lorsque, déjà consolé et reportant ses espoirs à l'an prochain,



LE ROI A LA PORTE DU PEUPLE

après avoir passé le pont Saint-Ange, il débouche dans le Corso, il ne comprend pas ce qu'est cette voiture qui vient sur lui avec des chevaux à grande allure et, dedans, cet homme à grosses moustaches blanches qui, à bout de bras, mécaniquement, sans prendre un repos, sans savoir qui le salue et sans le voir, tire son chapeau haut, de feutre noir, d'un geste sec et brisé qui constamment se répète. Ni cris, ni vivats, ni enthousiasme ni dévotion, à peine quelques feutres levés, plutôt une gouaillerie aux deux laquais rouges, serrés à l'anglaise en leur habit à courte queue, figés au siège de derrière en une immobilité de Musée Tussaud.

Cela qui passe, allant vers la porte du Peuple, c'est pourtant la bénédiction du Quirinal.

FRÉDÉRIC MASSON.

Illustrations de Paul Renouard.



L. CHIALIVA

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Typogravure Goupil, Paris

PREMIÈRES FLEURS



LE DÉPART. — ESTAMPE DE OUTAMARO

Les Fêtes des Fleurs au Japon

Les Dieux s'en vont, même au Japon, mais, lorsque les derniers vestiges de la poétique idolâtrie de l'Extrême-Orient auront disparu, il restera aux Japonais le culte des fleurs et des plantes — telle une religion naturelle, douce et spontanée.

Si peu du reste qu'on soit au courant de l'art japonais, on se rend compte de l'importance de la fleur comme élément de décoration, sous toutes les formes. Dans le costume, elle s'épanouit sur les brocards admirables, sur les satins précieux, que n'ont pas remplacés avec avantages les mornes Elbeuf et les ternes cheviots empruntés à l'Europe par le Japon moderne. Elle brille sur les poteries, soit sous ses apparences réelles et exprimée par les tons les plus éclatants de la palette, soit simplifiée, interprétée sous forme de schéma géométrique des plus élevés comme conception graphique. Jusque sur les armes de guerre, la fleur s'incruste en or, en argent, sur le pur acier, sur le fer grassement forgé comme une cire modelée des gardes de sabre. Ou bien encore elle apparaît en caressantes et subtiles dorures parmi le mystère profond des laques. Les plus grands maîtres, non seulement l'ont introduite dans leurs compositions, ont exprimé toutes ses délicatesses sur leurs kakémonos, mais encore l'ont étudiée exclusivement, avec amour, avec une admiration profondément attentive, en des albums spéciaux où sa vie propre, sa contexture, ses sentiments, serait-on tenté d'écrire, sont pénétrés d'une façon merveilleusement subtile et savante. Comme l'art doit être considéré avant tout comme l'expression supérieure de la vie, un art où la fleur tient une si grande place est celui d'un peuple qui ne la considère pas seulement comme un amusement, ou encore comme un objet de satisfaction des sens, mais comme la plus belle chose que la nature offre à l'homme, comme une chose d'essence supérieure, une chose très grave, quasi-sacrée. L'examen même des mœurs et des coutumes montre l'exactitude de cette déduction. Les noms de femmes sont pour la plupart des noms de fleurs ou des dérivatifs de ces noms. Beaucoup de jeux, de cartes ou autres, sont des combinaisons où la fleur prend une part active. Enfin, l'arrangement des bouquets, le traitement de la fleur, en vue de l'embellissement et de l'édification de la demeure privée, constitue une part extrêmement importante de l'éducation. Dire les poètes qu'elle a inspirés, le tribut que la littérature lui a payé, ce serait, même en un bref sommaire, de quoi emplir ce journal. Il suffit d'avoir signalé, par quelques exemples généraux, combien étroitement la fleur se mêle à l'agrément comme à l'utilité, aux distractions comme aux préoccupations les plus nobles et les plus profondes de l'esprit Japonais.



L'ADMIRATION DES FLEURS. — ESTAMPE DE KIONAGA

La nature a d'ailleurs favorisé ce culte de la fleur au Japon. Le climat, dans son ensemble, est doux, tempéré, et la fertilité du



LA PROMENADE. — ESTAMPE D'OUTAMARO.

sol se prête à une exceptionnelle luxuriance de la floraison. Mais n'est-ce pas déjà très rare qu'une nation, qu'une race, s'aperçoive des beautés qui sont sous sa main et les apprécie ?

Comme les Japonais ont poussé très loin le raffinement dans la célébration de leur culte envers les beautés naturelles, il ne manque pas de prétextes à ces fêtes de fleurs. Il s'en célèbre à peu près toute l'année, des fêtes d'inégale importance sans doute, mais qui se succèdent d'une manière si continue que le calendrier de la fleur est en même temps le calendrier des fêtes.

Sans entrer dans le détail et la discussion de ces diverses réjouissances, il suffira d'énumérer les différentes fleurs qui fournissent des occasions de promenades, de fêtes, de rêveries, au Japonais d'aujourd'hui tout comme à ses grands ancêtres : c'est la fleur du prunier et du pêcher, c'est la fleur de la glycine, de l'hybiscus, du camélia, de l'azalée, c'est l'iris, le lotus, et c'est jusqu'à la feuille de l'érable et de quelques autres arbres, des feuilles qu'on aime et qu'on traite comme des fleurs.

Certaines de ces fêtes sont des plus caractéristiques, ainsi celle de la fleur de pêcher, qui est la fête des jeunes filles et des petites filles et, par suite, la fête des poupées. On en voit de toutes formes et de toutes sortes, et, certain jour, a lieu dans les maisons le grand banquet des poupées présidé par des « mères » souvent guère plus grandes qu'elles. De même, lorsque l'iris fleurit, c'est la fête des garçons, et ces jours-là, on voit s'élever



LA COLLATION. — ESTAMPE D'OUTAMARO



JEUNE FILLE ACCROCHANT DES POÉSIES DANS LES ARBRES EN FLEURS

Estampe de Toyokouni

dans les airs des centaines de ballons en papier, de cerfs-volants bizarres, aux couleurs les plus vives, et représentant toutes sortes de chimères, de tigres, de poissons, etc. Cela donne aux rues l'aspect le plus curieux et le plus joyeux.

Mais, de beaucoup, les deux fleurs — et par suite les deux fetes — les plus importantes de toutes, ce sont les fleurs du cerisier et du chrysanthème.

C'est indescriptible, l'enthousiasme qu'excite l'apparition, en avril, de la fleur du cerisier, la fleur par excellence. Elle inspire les fetes les plus brillantes, comme elle pare la nature des plus éblouissants spectacles. Les jardins de Tokyo apparaissent alors couverts d'une neige rosée, infiniment éclatante et caressante au regard, qui met ce peuple en joie, fait naitre en son cœur les sentiments les plus intenses, les plus instinctivement poétiques et en même temps les plus fraternels.

Le peuple se prépare à cette fete, véritable *Paque fleurie* de l'Empire du Soleil levant, dans le recueillement pendant une période d'environ quarante jours : « Au mois de Mars 1873, écrit M. Bousquet, dans son remarquable ouvrage, le *Japon de nos jours*, faisant une excursion à quelques journées de Yeddo, je m'étonnais de ne pas obtenir d'œufs dans un premier, puis dans un second village ; j'appris à la fin que Fudo-Sama, patron de tout le district, était en villégiature à Yeddo pour quarante jours, et que tous les œufs du pays devaient lui etre portés sans exception. Voilà un carême bien rigoureux qui, par une coïncidence bizarre, tombe juste à l'époque du nôtre. »

Le Japon, pendant cette période, a aussi ses offices, ses dévotions et ses stations ; tel sermon de bonze pourrait servir de modèle d'éloquence sacrée à nos révérends pères : « Le sort de l'homme est incertain, dit l'un d'eux, il court sans cesse hors des routes tracées. Pourquoi aller admirer les fleurs et vous enivrer de leur beauté ? A peine rentrés, vous sentez toute l'inanité de vos plaisirs ! Pourquoi toujours désirer : Vous voulez voir ceci, vous voulez voir cela ; vous voulez manger des mets recherchés, porter de beaux vetements, vous passez le temps de la vie à souffler vous-mêmes sur les flammes qui vous consument. Il est écrit : J'ai été amoureux des fleurs, elles se sont épanouies et desséchées, ô tristesse ! A votre tour songez à cette terrible pensée : combien les volubilis ont de brillantes fraicheurs et cependant l'espace d'un matin ils ferment leur corolle et se flétrissent. »



LE RETOUR — ESTAMPE D'OUTAMARO

On trouvera peut-etre que ses pensées et ces moralités un peu graves contrastent austèrement avec l'idée qu'on se fait d'une telle fete. Mais chez nous aussi, les vieilles fetes et encore actuellement dans les provinces, les *Pardons* en Bretagne, etc. ont toujours été et sont encore précédées de cérémonies religieuses et de sermons où le prêtre prêche toute les vertus, y compris la sobriété, sans que la fin de la journée en soit plus édifiante.

Ce qui ajoute une importance, un prix, un caractère sacré aux fetes des fleurs, c'est qu'elles remontent aux temps les plus lointains de la civilisation japonaise. Les annales en fixent l'origine vers le VIIIe siècle, époque où elles auraient commencé à être célébrées dans les jardins des palais impériaux. Le *Genji Monogatori*, ouvrage écrit au Xe siècle par Mourasaki Shikibibou, donne des détails très circonstanciés sur ces fetes et leurs rapports étroits avec la poésie nationale.

* * *

La noblesse était dépositrice de la littérature, des raffinements les plus élevés de la poésie. Aussi les fetes de fleurs au Palais étaient-elles principalement des fetes littéraires. Les invités se réunissaient dans les jardins, à des places déterminées par une étiquette spéciale, et là, la contemplation de la fleur devait suggérer le morceau littéraire le mieux approprié, sentence, poème, etc. Puis chacun écrivait, de sa plus belle main, sa poésie, et soumettait aux juges son autographe. Ces fêtes duraient la plus grande partie de l'après-midi et étaient suivies d'un grand diner officiel, parfois de représentations théâtrales et de danses, mais toujours soumises à un cérémonial, et où la gaieté, qui n'était point forcément bannie, ne devait pas cesser un moment d'etre châtiée.

Gaieté calme et sincère, car elle prenait sa source dans une profonde satisfaction du cœur et dans la riante paix des mœurs primitives.

Les poésies les plus remarquables inspirées par ces fetes aristocratiques nous ont été conservées ; on en trouve de très nombreuses dans deux recueils, le *Manuyo* et le *Kokinshu*.

Aujourd'hui les fêtes florales au Japon sont plus bourgeoises et moins exquises. Les filles et les garçons, à peine sortis de leur prime jeunesse, recherchent dans la bibliothèque paternelle les recueils poétiques. Ces poésies, de vrais motets courts et sentencieux, sont tracées sur des bandes de beau papier qu'on accrochera aux branches des arbres en fleurs. Et pendant que la ménagère découpe en tranches géométriques le homard, le saumon fumé et arrange soigneusement les provisions dans un panier de laque noire, les enfants se préparent à leur tournoi poétique.

L'aube les trouve sur pied ; les jeunes filles ont passé la nuit la tete appuyée sur un véritable instrument de torture, pour ne pas déranger leur coiffure.

Jadis, au beau temps de Outamaro et de Kyonaga, les hommes revetaient des robes aux tendres nuances : aujourd'hui on verrait avec étonnement les « smart » de Tokio partir à la tete des fleurs coiffés d'un haut de forme, serrés dans une redingote, et pantalonnés de clair. Mais fuyons ces atrocités contemporaines et figurons-nous les Japonais tels que les grands imagiers du XVIIIe siècle nous les ont fait connaître. Soyons ainsi reconnaissants à Outamaro, lequel dans son intéressant volume sur *La Nature argentée* nous en offre des scènes, celles-là mêmes qui illustrent cet article, et où sont évoqués devant nous les temps si regrettés de la renaissance artistique japonaise.

X.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie Jean Boussod, Manzi, Joyant & Cie Asnières Le Gérant : G. BLONDIN.

Dix-septième année. MAI 1899 Deuxième série. — N° 110. — A.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an 42 fr. — Six mois 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Parait entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.

L'EXPOSITION DE 1900

TEXTE PAR ANTONIN PROUST

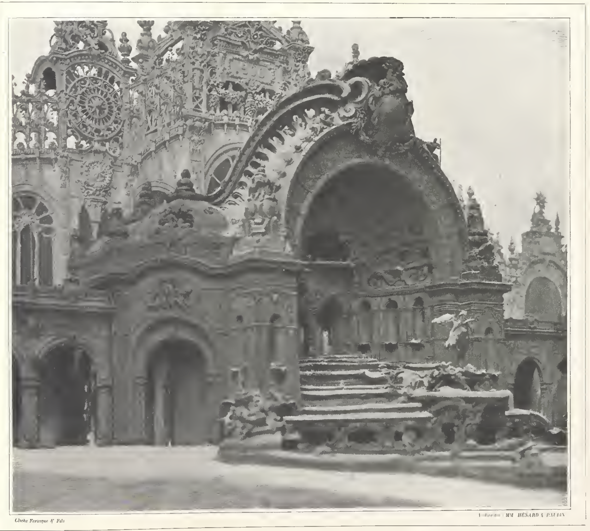
GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS

LA PORTE MONUMENTALE DE LA PLACE DE LA CONCORDE
LE PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ : CHATEAU D'EAU. — LE PONT ALEXANDRE III

COUVERTURE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900 par W. DE LEFTWICH-DODGE

Les numéros spéciaux du *Figaro Illustré* consacrés à l'Exposition Universelle de 1900 pourront former série ; à cet effet, ce premier numéro porte, à coté du numéro de la serie générale (110), la lettre A indiquant qu'il est le premier de cette sous-série et il offre deux foliotages, en haut de page, le foliotage de la serie générale ; en bas, le foliotage de la sous-série.



Cliché Ferinque & Fils — MM. HÉNARD & PAULIN

PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ & CHATEAU D'EAU

(MAQUETTE D'EXÉCUTION)

L'Exposition de 1900

HISTORIQUE DE L'EXPOSITION

I

LES PRÉLIMINAIRES



Depuis l'année 1855, la France a coutume de convier, tous les onze ans, les nations à des tournois internationaux où l'art, l'industrie, l'agriculture sont appelés à se mesurer en champ clos.

Ces fêtes périodiques, dont notre pays a le premier conçu l'idée à la fin du dernier siècle, bien qu'il eût limité à cette époque les expositions aux seules manifestations nationales, soulèvent des polémiques ardentes, toutes les fois que l'on en fixe la date.

Paris les aime, mais les Parisiens ne les aiment pas. La grande ville est heureuse de faire accueil aux étrangers. Les habitants regrettent d'être dérangés dans leurs habitudes. Elle invoque les lois de l'hospitalité. Ils se lamentent sur le renchérissement des denrées. Et quand la question vient sous la plume de quelque attardé, on entend dire sérieusement que, dans notre siècle de télégraphie, de téléphonie et de transports rapides où il ne peut plus y avoir de secret pour personne, il est imprudent de montrer aux autres ce que l'on sait faire.

L'Exposition de 1900 a sur ses aînées l'avantage d'avoir été longuement prévue. Berlin avait à peine manifesté en 1891 son intention de clore le siècle par une exposition universelle que, dans les Chambres françaises, l'initiative parlementaire revendiquait ce droit pour Paris et que le gouvernement de la République promulguait en 1892 un décret aux termes duquel il s'emparait de la date fixée par les Berlinois.

« La périodicité admise jusqu'ici, disait M. Jules Roche, ministre du Commerce, dans son rapport au Président de la République, ramène nécessairement la prochaine Exposition universelle de Paris à la date qui, dès 1889, s'imposait aux pouvoirs publics, c'est-à-dire à l'année 1900. Ce sera la fin d'un siècle de prodigieux essor artistique, scientifique et économique ; ce sera aussi le seuil d'une ère dont les philosophes prophétisent la grandeur et dont les réalités dépasseront sans doute les rêves de notre imagination. Les Expositions ne sont pas seulement, ajoutait le ministre, des jours de repos et de joie dans le labeur des peuples ; elles apparaissent de loin en loin comme des sommets d'où nous mesurons le chemin parcouru. L'homme en est réconforté, plein de vaillance et animé d'une foi profonde dans l'avenir. Cette foi, apanage exclusif de quelques nobles esprits au siècle dernier, se répand aujourd'hui de plus en plus. Elle est la religion générale des temps modernes, culte fécond, où les Expositions universelles prennent place comme de majestueuses et utiles solennités, comme les manifestations nécessaires de l'existence d'une nation laborieuse, animée d'un irrésistible besoin d'expansion, comme des entreprises se recommandant moins par les bénéfices matériels de tout ordre qui en sont la conséquence, que par l'impulsion vigoureuse donnée à l'esprit humain. »

Le rapport de M. Jules Roche et le décret du Président Carnot doivent être considérés comme le point de départ de l'Exposition de 1900. Par un décret ultérieur la date de l'ouverture de cette Exposition, primitivement indiquée pour le 5 mai 1900 avec clôture au 31 octobre de la même année, fut fixée au 15 avril 1900 et la date de la fermeture au 5 novembre.

Un peu plus d'une année après, le 9 septembre 1893, le Président Carnot signait à Fontainebleau, sur la proposition de M. Terrier, devenu ministre du Commerce et de l'Industrie, un décret portant organisation des services de l'Exposition de 1900, décret modifié par divers décrets ultérieurs dans quelques-uns de ses détails.

M. Alfred Picard, président de section au Conseil d'État, inspecteur général des Ponts et Chaussées, rapporteur de la commission préparatoire et auteur du rapport général sur l'Exposition de 1889, était d'ores et déjà désigné pour être le commissaire général de l'Exposition qui se préparait.

M. Alfred Picard était en pleine possession de son sujet : aussi il soumettait, le 30 juillet 1894 à l'approbation du gouvernement un projet de règlement général.

Le 4 avril 1894, un décret portant la signature de M. Casimir Périer, Président de la République, approuvait ce projet et décidait dans son article 4 de l'emplacement affecté à l'Exposition.

Dans son rapport du 30 juillet, M. Picard, après avoir décrit les différentes méthodes de classement adoptées en 1855, en 1867, en 1878 et en 1889, recherche si par une ordonnance plus rationnelle, il ne serait pas possible de rapprocher le produit de l'outil qui le fabrique.

M. Alfred Picard aboutit à un nombre de groupes qui est de dix-huit et à un nombre de classes qui est de cent vingt.

* * *

L'emplacement proposé par le rapport de M. Picard et approuvé par M. Casimir Périer, comprenait le Champ de Mars, le Trocadéro et ses abords, le quai d'Orsay, l'esplanade des Invalides, le quai de la Conférence, le Cours la Reine, le Palais de l'Industrie, et les terrains avoisinant ce palais entre son axe longitudinal prolongé et l'avenue d'Antin.

L'emplacement désigné pour servir de théâtre à l'Exposition de 1900 est un des quartiers de Paris les plus récents. Le premier édifice qui y ait été construit est l'Hôtel des Invalides, commencé en 1670. Le second est l'École Militaire, construite en 1754, dans le même temps où Gabriel, qui en est l'auteur, se préparait à élever les deux Palais qui forment le fond de la place de la Concorde et à tracer, d'accord avec Perronet, la promenade des Champs-Elysées, en écrêtant la butte de l'Étoile et en remaniant les abords du quai de la Conférence, et les plantations du Cours la Reine. Le troisième est le Palais de l'Industrie, élevé pour l'Exposition de 1855 sur le grand carré des Champs-Elysées où avaient eu lieu précédemment les expositions de 1839, 1844 et 1849. Le quatrième est le Palais du Trocadéro, maintenu sur la butte qui fait face au champ de Mars, au lendemain de l'Exposition de 1878. Le cinquième est la galerie des Machines, qui occupe le fond du Champ de Mars. Le dernier est la Tour Eiffel élevée à l'entrée du Champ de Mars. Ces deux constructions demeureront en 1900 les seuls témoins de l'Exposition universelle de 1889.

Les édifices de la rive droite sont reliés par le Cours la Reine et le quai Debilly qui est formé d'une partie de l'ancien quai de la Conférence dont il porta d'abord le nom. (Par décret du 10 janvier 1807, ce quai a reçu le nom du général Debilly, tué à la bataille d'Iéna). On remarque sur le quai Debilly la pompe à feu de Chaillot et le bâtiment de la Manutention des vivres militaires, élevée sur les ruines de l'ancienne Manufacture royale de tapis, dite de la Savonnerie, qui a été réunie à celle des Gobelins.

Sur la rive gauche, nous trouvons la Manufacture des tabacs, le Magasin du campement militaire, le Garde-Meuble, etc., etc.

Ce qu'il importe de bien préciser, ce sont les conditions dans lesquelles l'emplacement de l'Exposition de 1900 a été choisi.

Après avoir décrété l'Exposition et avant de songer à la constitution des services, le Gouvernement avait nommé en 1892 une commission préparatoire qui avait pour mission d'étudier les moyens propres à réaliser la future Exposition. De très nombreuses propositions furent soumises à cette commission. Les emplacements désignés pouvaient se répartir en trois groupes : emplacements dans Paris, hors Paris, dans et hors Paris. Ces derniers furent éliminés, la commission ayant reconnu après examen que l'unité des Expositions est un principe absolu auquel on ne peut déroger sous peine de courir à un échec certain. Quant aux emplacements extérieurs, ils furent repoussés par le Conseil municipal de Paris et par le Conseil général de la Seine. Le plus beau cadre du monde n'a pas d'intérêt quand il est vide, disaient les représentants de ces assemblées. Avec un emplacement extérieur, vous aurez un petit nombre d'exposants et un petit nombre de visiteurs. Les frais de tout ordre seront plus considérables, et l'intérêt moindre. Cette argumentation parut irréfutable et l'on revint aux emplacements intérieurs. Or, comme il n'est pas facile de trouver une surface homogène d'une centaine d'hectares, fatalement on fut ramené à l'emplacement de 1889.

Deux objections furent alors présentées contre cet emplacement. Il était insuffisant et il était usé. Il fallait tenir compte de l'accroissement probable du nombre des exposants et du prolongement du chemin de fer des Moulineaux qui rendait indisponible une partie du quai d'Orsay et de l'Esplanade des Invalides dont on s'était servi en 1889. D'autre part, trois expositions avaient eu lieu au même endroit.

Le nombre des formules pour un emplacement n'est pas indéfini et il était douteux qu'on pût trouver une formule plus heureuse qu'en 1889.

M. Alfred Picard, qui remplissait les fonctions de rapporteur de la commission préparatoire de l'Exposition de 1900, rappela que, en 1884, la commission préparatoire de l'Exposition de 1889



M. Girault, del.

VUE PERSPECTIVE DES PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

avait proposé (rapport à l'*Officiel* du 2 mars 1884) de s'étendre sur la rive droite de la Seine et de comprendre le Cours la Reine jusqu'à la place de la Concorde dans l'enceinte de l'Exposition et, sur ses conclusions, sans que la question du maintien ou de la démolition du Palais de l'Industrie fût tranchée, l'extension à cette portion de la rive droite eut l'unanimité des voix dans la séance du 13 novembre 1893.

II

LES CONCOURS

Quelques mois après le Parlement ouvrait un crédit de cent mille francs pour les dépenses du concours ayant pour base l'emplacement choisi par la Commission préparatoire. Le vote de ce crédit de cent mille francs impliquait la ratification de la décision prise par la Commission. Les concurrents avaient, aux termes du programme, la faculté de raser toutes les constructions existant dans le périmètre de l'emplacement choisi, sauf le Palais du Trocadéro. C'était, non pas un concours d'exécution, mais un concours d'idées. Le premier concours s'ouvrit au mois d'avril 1894, immédiatement après l'approbation du rapport de M. Picard par M. Casimir Périer. Le nombre des concurrents fut de cent huit. L'effort de la plupart avait porté sur les rives de la Seine et les abords du Cours la Reine. Quelques-uns avaient tenté des arrangements du Palais de l'Industrie. Une vingtaine, profitant des facultés données par le programme avaient prévu l'ouverture de l'avenue rêvée plus d'un siècle auparavant par Gabriel, avenue créée dans l'axe de l'esplanade des Invalides et aboutissant aux Champs-Élysées. Cette solution entraînait naturellement la destruction du Palais de l'Industrie. M. Hénard proposait de le remplacer par deux palais situés en face l'un de l'autre, en bordure de la nouvelle avenue.

Cliché P. Nadar.

M. ALFRED PICARD
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE L'EXPOSITION

Dès les premières séances du jury, il fut évident que la création de la nouvelle avenue avait pour elle la majorité. Les délibérations des jurés furent résumées dans un rapport de M. Guadet.

M. Henri Chardon, secrétaire général de l'Exposition de 1900, dans un article publié le 1er février 1896 dans la *Revue de Paris*, article auquel nous avons emprunté la plupart des détails qui précèdent sur le choix de l'emplacement de l'Exposition de 1900, dit : « Je puis bien déclarer, sans trahir le secret des délibérations, que les représentants les plus autorisés de l'administration, tout en reconnaissant le mérite esthétique de cette solution, étaient effrayés des difficultés de tout ordre que provoquait la démolition du Palais de l'Industrie et des dépenses considérables que la construction des édifices destinés à le remplacer imposerait au budget de l'Exposition. »

Le rapporteur, M. Guadet, ne partageait pas cette crainte.

« Il y a, disait-il dans son rapport, une idée qui séduit par une beauté artistique qui ne peut se nier. Le rond-point d'où s'apercevraient ces splendides perspectives, l'Arc de l'Étoile, la place de la Concorde et la coupole des Invalides, serait unique et admirable et cette combinaison assurerait la conservation perpétuelle de l'Esplanade des Invalides, annexée désormais aux Champs-Élysées, ainsi que l'unité des

deux rives de la Seine. Il est donc très désirable que l'Exposition laisse après elle ce magnifique souvenir. — La question de dépenses ne saurait être d'un grand poids dans les décisions du jury. Il importe peu qu'un projet soit très coûteux dans certaines de



Cliché P. Nadar

M. DELAUNAY-BELLEVILLE
DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'EXPLOITATION



Cliché Pirou

M. GRISON
DIRECTEUR DES FINANCES



Cliché P. Nadar

M. BOUVARD
DIRECTEUR DE L'ARCHITECTURE, DES PARCS ET JARDINS ET DU SERVICE DES FÊTES

ses parties, s'il s'impose par le mérite d'une conception originale. »

Le *Journal Officiel* du 29 décembre 1894 publia la liste suivante des lauréats qui avaient été distingués par le jury :

1res PRIMES. — MM. Girault, Eugène Hénard, Paulin.

2mes PRIMES. — MM. Cassien-Bernard, Gautier, Larche et Nachon, Raulin.

3mes PRIMES. MM. Blavette, Esquié, Rey et Tronchet, Toudoire et Pradelle.

4mes PRIMES. — MM. Bonnier, Hermant, Louvet et Varcollier, Masson, Detourbet, Mewès, Thomas et de Tavernier.

« Le concours terminé, dit M. Chardon, il fallut préparer l'avant-projet de l'Exposition ; il s'agissait d'établir le concours qui devait être soumis au Parlement et sur lequel travailleraient ultérieurement les architectes et les ingénieurs. C'est alors, mais alors seulement, que le Commissaire général est vraiment entré en scène.

« Lorsque nous avons, en 1884, dressé avec M. Dutert, le plan de l'Exposition de 1889, que M. Alphand a adopté plus tard en y apportant la modification du Dôme central et de la Galerie de trente mètres, nous nous étions attachés à rendre ce plan lisible, d'une conception simple, à y faire la circulation facile et en même temps gaie par la surélévation des palais latéraux du Champ de Mars qui dominaient le centre de végétation où se trouvaient les fontaines lumineuses.

« Le problème que M. Picard avait à résoudre présentait des difficultés plus grandes. Il lui fallait à peu près sur la même superficie loger un développement de galeries que l'on peut évaluer au triple de ce qu'il était en 1889.

« Entouré de collaborateurs comme M. Bouvard, le directeur des travaux de la ville de Paris, qui avait secondé M. Alphand en 1889, comme M. Delaunay-Belleville, M. Dervillé, M. Grison, M. Chardon et M. Legrand, il avait à faire face à d'innombrables difficultés, car non seulement son activité devait s'employer à la répartition des espaces, mais encore à prévoir les dépenses d'accord avec l'Etat et la Ville, à élaborer avec le Crédit Foncier sur de plus larges bases le système des bons d'Exposition, précédemment expérimenté et enfin à assurer les moyens de transport et de circulation. »



Cliché Pirou

M. STÉPHANE DERVILLÉ
DIRECTEUR GÉNÉRAL ADJOINT DE L'EXPLOITATION



Cliché G. Blum

M. DÉFRANCE
DIRECTEUR DE LA VOIRIE

Dans son discours à la Chambre des Députés, prononcé le 14 mars 1896, en qualité de commissaire du Gouvernement, M. Alfred Picard n'a fait aucun mystère de l'insuffisance des surfaces attribuées à l'Exposition de 1900, mais il a fait observer que « étendre le périmètre de l'Exposition, c'était se résoudre à un surcroît de frais pour la viabilité, pour la distribution de l'eau et du gaz, pour les égoûts, pour les clôtures, pour l'éclairage ».

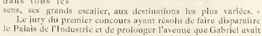
A la veille du second concours, la question de la nouvelle avenue décidée par le jury du premier concours provoqua de longues discussions.

Tout d'abord on mit en doute que la perspective fût possible. Les architectes firent relever sur le terrain toutes les cotes de niveau et ils reconnurent que dans l'hypothèse du pont à une seule arche, le promeneur passant au milieu de l'avenue des Champs-Elysées pourrait voir la totalité de l'Hôtel des Invalides. Le second concours eut lieu au mois de juillet 1896. C'est M. Pascal, membre de l'Institut, inspecteur général des Bâtiments civils, qui présenta le rapport.

Dans ce rapport, M. Pascal rappela les usages que l'on avait faits du Palais de l'Industrie depuis 1855. « Au lendemain de l'Exposition de 1855, dit-il, le Palais de l'Industrie présentait un abri pratique, commode, se prêtant, par ses dimensions, ses proportions, ses larges accès, ses ouvertures dans tous les sens, ses grands escalier, aux destinations les plus variées. »

Cliché Pirou

M. HENRI CHARDON
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL



Le jury du premier concours ayant résolu de faire disparaître le Palais de l'Industrie et de prolonger l'avenue que Gabriel avait

prévue, en laissant libre l'espace occupé par le carré Marigny, le rapporteur du second concours retint au nom du jury neuf projets pour le Grand Palais et huit pour le Petit Palais.



Cliché Pirou

M. EUGÈNE HENARD

ARCHITECTE ADJOINT AU DIRECTEUR DE L'ARCHITECTURE. — ARCHITECTE DU PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ

Pour le Grand Palais : MM. Paulin, Thomas, Louvet, Girault, Esquié, Tropey-Bailly, Gautier, Blavette, Deglane et Binet.

Pour le Petit Palais : MM. Cassien-Bernard et Cousin, Toudoire et Pradelle, Girault, Larche et Nachon, Esquié, Mewès, Blavette, Deperthes père et fils. A l'unanimité de quarante voix, le jury ayant fait cette réserve que aucun des projets primés n'était susceptible d'exécution et que l'administration devait diriger la refonte pour l'œuvre en définitive, M. Louvet fut désigné le premier après cinq tours de scrutin par vingt et une voix; MM. Deglane et Binet furent classés seconds, après deux tours de scrutin par vingt-deux voix et M. Thomas obtint la troisième place avec un nombre égal de voix.

M. Girault eut le quatrième prix par vingt-six voix et M. Tropey-Bailly, le cinquième par vingt-huit voix.

Un seul tour de scrutin fit sortir, par vingt-six voix, le nom de M. Girault pour la construction du Petit Palais.

M. Girault, désigné par l'administration comme architecte en chef de la partie de l'Exposition qui occupera les Champs-Elysées, remania, d'accord avec MM. Louvet, Deglane et Thomas le plan du Grand Palais.

M. Binet qui avait refusé d'être adjoint à M. Deglane comme inspecteur des travaux, reçut, en compensation, la construction des deux portes d'entrée à élever du côté de la place de la Concorde et sur l'avenue des Champs-Elysées. MM. Cassien-Bernard et Cousin, qui avaient obtenu le second prix pour leur projet du Petit Palais furent chargés de la décoration du pont qui reçut, au mois d'octobre 1896, le nom de pont Alexandre III et dont la construction fut confiée à MM. Résal et Alby qui venaient de construire le pont Mirabeau.

Ce qu'il faut bien indiquer, c'est que les architectes choisis



Cliché Pirou

M. EDMOND PAULIN

ARCHITECTE DU PALAIS DE LA MÉCANIQUE, DES INDUSTRIES CHIMIQUES ET DU CHATEAU D'EAU

pour les deux Palais des Champs-Elysées procèdent du même ordre d'idées. Leur éducation les rattache à ce que l'on pourrait appeler la tradition somptueuse, qui a son point de départ dans la colonnade du Louvre, qui se reproduit dans les édifices de Gabriel sur la place de la Concorde et dont on retrouve l'impression dans le dôme de Mansart aux Invalides. Mais quelle pureté, quelle sobriété, quelle mesure et aussi quelle coloration dans ces merveilles de notre art français, qui ont trouvé moyen de faire, à côté de notre admirable Paris de Notre-Dame, un Paris qui a un genre si particulier de séduction !

Faire un trait d'union entre de pareils chefs-d'œuvre n'est pas chose facile et l'on comprend combien est délicate à conduire à terme une semblable tâche surtout si l'on tient compte du peu de temps qui nous sépare de l'ouverture de l'Exposition de 1900.



Cliché Pirou

M. ALBERT LEGRAND

CHEF DU SECRÉTARIAT GÉNÉRAL

III

LA PORTE MONUMENTALE

Mais je veux conduire par avance le visiteur de l'Exposition de 1900, en adoptant, à travers les chantiers, une marche rationnelle, c'est-à-dire en entrant tout d'abord par la porte principale. L'Exposition de 1900 sera facilement accessible de toutes parts, mais son entrée monumentale, sa porte triomphale sera du côté de la place de la Concorde et c'est M. Binet qui s'est chargé de l'édifier.

M. Binet est un passionné de la couleur. Il s'est livré à des études approfondies sur l'art de l'Extrême-Orient. Il en a saisi les secrets et il a voulu en réaliser le prestige. Sa conception étincelante eût détonné sur la place de la Concorde. En artiste, qui

est un novateur mais qui a aussi le respect de ce qui a été fait avant lui. M. Binet a placé sa porte non pas en avant du quai de la Conférence et de l'entrée du Cours la Reine, mais légèrement



Cliché Pirou

M. RÉSAL

INGÉNIEUR EN CHEF DES PONTS ET CHAUSSÉES

en retraite, à cinquante mètres environ de la chaussée qui contourne la place. Son éclat ne nuira en rien au dessin général de l'œuvre de Gabriel, assez malheureusement remaniée d'ailleurs sous Louis-Philippe par l'adjonction de fontaines trop petites et d'un obélisque inutilement érigé au centre. La porte de M. Binet constituera un édifice isolé, visible sous toutes ses faces et, je le répète, indépendant de l'architecture qui la précédera comme de



Cliché Pirou.

M. ALBY

INGÉNIEUR DES PONTS ET CHAUSSÉES

l'architecture qui lui fera suite. La surface couverte sera d'environ 2,800 mètres. L'exèdre de cinquante mètres d'ouverture donnera accès sous un porche tracé sur un plan triangulaire et couvert d'une coupole. L'arcade d'entrée répétée sur les deux



Cliché Otto

M. CASSIEN-BERNARD



Cliché Otto.

M. GASTON COUSIN

ARCHITECTES DE LA PARTIE DÉCORATIVE DU PONT ALEXANDRE III



Cliché du service des Ponts & Chaussées.

LE PONT ALEXANDRE III

ÉTAT DES TRAVAUX A LA DATE DU 15 DÉCEMBRE 1898

autres faces du triangle mesurera vingt mètres. L'espace vide entre les pieds-droits en aura cinq. La coupole couvrira cinq cents mètres carrés avec pendentifs à claire voie. Une des grandes préoccupations de M. Binet était de parvenir à faire pénétrer dans l'exposition en passant sous sa coupole soixante mille visiteurs en soixante minutes. Il y est parvenu et voici comment : Deux mille visiteurs sont sous la coupole ; deux mille autres vont venir, puis encore deux mille, toujours ainsi sans discontinuité. Les premiers arrivés doivent laisser la place aux suivants. A droite, à gauche, en face s'ouvrent cinquante-huit chemins rayonnants en forme d'éventail ; mais ces chemins rayonnants ne sont accessibles qu'à une personne de front et ces chemins sont chacun pourvus d'un contrôleur de tickets blotti dans une logette. Les deux mille personnes se répartissent donc en cinquante-huit files indiennes, cinquante-huit monomes. Une minute devant suffire à dix-sept personnes pour la remise de leur billet d'entrée, si vous multipliez 17 par 58 vous obtenez le chiffre 986, mettons mille : vous aurez ainsi le total de soixante mille par heure.

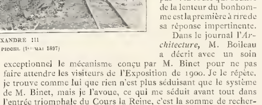


Cliché du service des Ponts & Chaussées

LE PONT ALEXANDRE III

LES PREMIERS COUPS DE PIOCHE (1er MAI 1897)

Ce n'était pas suffisant. Il fallait disposer les abris des contrôleurs. Si le terrain avait été de plain pied il n'y aurait eu de place entre les rayons d'accès que pour vingt-neuf abris. M. Binet a imaginé d'établir les chemins alternativement en pente montante et en pente descendante ce qui a doublé le nombre de ses abris en les superposant. Le visiteur engagé dans le chemin A, par exemple, a monté environ un mètre lorsqu'il arrive au contrôle ; le visiteur du chemin B au contraire a descendu un mètre : et un et un faisant deux, il n'en faut pas davantage pour que le visiteur du chemin A passe au-dessus de l'abri où est le contrôleur qui vérifie le billet du visiteur engagé dans le chemin B et pour qu'il trouve à l'étage supérieur à faire vérifier son billet dans le même temps. La combinaison est à la fois simple et ingénieuse ; encore fallait-il la trouver. On peut dire du reste que la ligne ascendante si elle était seule maintenue suffirait peut-être à faire entrer un assez grand nombre — de personnes. On attendrait un peu plus longtemps ; mais la foule est patiente : elle se résignerait. Ne le voyons-nous pas, le dimanche, aux guichets tout à fait insuffisants des lignes de banlieue. Nul ne se plaint et quand un contrôleur irrité par l'observation d'un voyageur qui lui fait remarquer qu'il attend depuis un quart d'heure, lui répond : « Monsieur voilà trente-cinq ans que j'attends, moi, dans mon bureau et je ne me plains pas » ! la foule qui souffre de la lenteur du bonhomme est la première à rire de sa réponse impertinente.



Dans le journal l'*Architecture*, M. Boileau a décrit avec un soin exceptionnel le mécanisme conçu par M. Binet pour ne pas faire attendre les visiteurs de l'Exposition de 1900. Je le répète, je trouve comme lui que rien n'est plus séduisant que le système de M. Binet, mais je l'avoue, ce qui me séduit avant tout dans l'entrée triomphale du Cours la Reine, c'est la somme de recher-

ches, la dépense d'art que M. Binet a prodiguées dans l'arrangement des lignes et dans la décoration de cette entrée. La disposition du dôme sur ses trois pendentifs, le dessin de la voussure me charment par leur élégance et peu m'importe que cette exquise broderie multicolore semble reposer sur des appuis un peu grêles : je sens là un effort, une tendance pour infuser un sang nouveau dans notre architecture trop souvent anémique. Ah ! si M. Binet avait cédé au désir de rompre la simplicité de son arc frontal par des motifs tourmentés, je serais le premier à lui en faire le reproche. Mais ses deux minarets sont d'une robuste venue. La figure qui se découpe sur le ciel est d'une allure hiératique des plus sobres et sous la coloration de l'ensemble de son œuvre on sent la volonté de demeurer personnel.

M. Binet a son agence au rez-de-chaussée de l'ancienne façade du Palais de l'Industrie demeurée debout. Il travaille là avec ses collaborateurs, M. Gentil et M. Guillot, avec une activité et surtout avec une bonne humeur des plus attachantes.

M. René Binet a la physionomie franche, ouverte. Dans sa parole exubérante on sent une foi inaltérable. M. Binet a eu des débuts brillants. Né le 14 octobre 1866, à Chaumont-sur-Yonne, il est entré à l'Ecole des Beaux-Arts au sortir du lycée de Sens. A l'atelier d'André, il a recueilli les médailles qui marquent les étapes scolaires. En 1893, il obtenait le prix des Américains ; en 1896, le prix Rougevin, après, le prix Chaudesaigues en 1895. Ce prix Chaudesaigues, qui est attribué par l'Institut, exige que son bénéficiaire voyage pendant deux années en Italie ou, pour mieux dire, séjourne à Rome. M. Binet a préféré visiter, pendant la première année, Venise, Florence, Rome, Naples, la Sicile et la Tunisie, et pendant la seconde, l'Espagne, le Maroc et l'Algérie, ce qui lui a valu, à son retour, un blâme solennel de l'Institut, mais ce qui lui a permis de faire des aquarelles éblouissantes, dont l'une a été acquise par le musée du Luxembourg, puis d'avoir pour les Gobelins la commande d'un tapis, en même temps que Sèvres lui demandait des décorations de vases. Si l'Institut est, en effet, monocorde, s'il ne connaît que l'écho de la Villa Médicis, M. Binet pense, au contraire, que la nature n'est pas monochrome, que les manifestations de l'art ne le sont pas davantage, qu'il faut tout voir, tout étudier, tout creuser, et qu'il importe beaucoup plus de faire l'éducation de l'œil que celle de la main.

Son inspecteur, M. Alphonse Gentil, a les mêmes croyances. Venu d'Alger, où il est né au mois de février 1872, où il avait étudié à l'Ecole des Beaux-Arts de cette ville, il a apporté à



Cliché Pirou

LE PONT ALEXANDRE III

ÉTAT DES TRAVAUX A LA DATE DU 15 AVRIL 1899.

l'Ecole des Beaux-Arts de Paris son entêtement à chercher la couleur. M. Anatole Guillot, qui est l'auteur de la frise du travail destinée à décorer la porte de M. Binet, sera demain célèbre. Il est aujourd'hui presque inconnu.

Né à Etigny, dans le département de l'Yonne, en 1864, il eut d'abord comme professeur M. Léon Tessier, puis il entra dans l'atelier de Gautherin. A l'Ecole des Beaux-Arts, il fit choix de l'enseignement de Falguière, obtint plusieurs récompenses et, en 1890, exposa un *Chasseur d'Aigles* qui lui valut une troisième médaille. Sa frise du travail est une magnifique composition.

Le lecteur m'excusera de m'être aussi longuement étendu sur la tentative de M. Binet, mais j'ai toujours eu une prédilection pour tout ce qui touche à l'art de l'Extrême-Orient. Je ne connais rien de plus intéressant que le petit musée des moulages de la civilisation Kmere qui est au Trocadéro et, il y a quelques années, lorsque M. Fournereau me fit part de son projet d'aller au Siam, je parvins à intéresser à sa mission un certain nombre de personnes et à recueillir une petite somme qui vint s'ajouter à celle que le budget mettait à sa disposition. Je ne dis pas que, sous notre ciel gris, la polychromie s'impose à chaque pas, mais j'affirme qu'elle est plus indispensable encore que dans les pays du soleil, ne serait-ce que pour retenir, sur les parties saillantes de nos monuments, les trop rares rayons de la lumière et pour animer les fonds obscurs des arcades dont nos architectes abusent peut-être un peu trop. A l'heure où l'on s'évertue à modifier la forme et la coloration de notre mobilier, les chercheurs feront sagement de se pénétrer de ce principe qui, dans les pays brumeux comme l'Angleterre et la Hollande, a décidé nos ancêtres à mettre des rehauts de cuivre sur leurs bahuts, à colorer les sièges, à multiplier les notes claires et joyeuses dans les intérieurs. En Grèce, dans l'Extrême-Orient, où la lumière est éblouissante, on s'est toujours plu aux chatoiements de couleurs, et les Byzantins, pour ne citer que leur exemple, ont prodigué dans leurs pronaos ces mosaïques étourdissantes qui, malgré la patine du temps, nous font l'effet de tissus merveilleux où l'or en fusion se perd dans des océans de rubis, de saphirs et d'émeraudes.

IV

APRÈS LA PORTE

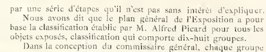
Quand on aura franchi l'entrée triomphale de l'Exposition, où les pavillons de toutes les nations feront claquer au vent leurs banderolles multicolores, on trouvera devant soi le Cours-






PORTE MONUMENTALE DE LA PLACE DE LA CONCORDE. — FRISE « LE TRAVAIL » (DÉTAILS)
MAQUETTE EN PLATRE DE M. GUILLOT

la-Reine, puis, à droite, le Petit Palais, construit par M. Girault et séparé du Grand Palais, de MM. Deglane, Louvet et Thomas, par l'avenue Nicolas II ; à gauche, le pont Alexandre III, dont la construction métallique en acier moulé et à une seule arche, est due à MM. Résal et Alby, et dont la décoration a été faite par MM. Cassien-Bernard et Cousin. On rencontrera le Pavillon de la Ville de Paris, de M. Gravigny, puis le Palais de l'Horticulture et de l'Arboriculture, de M. Ch. Gautier; le Palais des Congrès et de l'Economie sociale, de M. Mewès. Si nous poursuivons sur la rive droite, à travers la rue de Paris, qui nous réserve des attractions nombreuses, nous arriverons à l'exposition des Yachts, et enfin au Trocadéro, où l'exposition coloniale française et l'exposition coloniale étrangère entasseront leurs installations, les faisant déborder jusque de l'autre coté du Palais du Trocadéro, sur la place et dans les avenues adjacentes.



M. GUILLOT
SCULPTEUR, AUTEUR DE LA FRISE DE LA PORTE MONUMENTALE

On a longuement discuté sur la question des expositions coloniales. Ne devait-on pas les mettre sur la pelouse qui fait face au parc de la Muette, au bois de Boulogne? Ne convenait-il pas d'aller chercher du côté de Grenelle la place qui manquait? Nous ne parlons pas de Vincennes, réservé aux exercices de sport, à l'automobilisme envahissant, à l'aviation ou à l'aréostation qui grandissent, aux exhibitions agricoles qui demandent une large surface.

On s'en est tenu au Trocadéro. Mais entrons au Champ de Mars. Les organisateurs de l'Exposition de 1900 ont fait disparaître les terrasses sur lesquelles étaient assis le Palais des Beaux-Arts et le Palais des Arts libéraux, de M. Formigé. Ils ont préféré leur substituer un plan incliné s'élevant progressivement de la base de la tour Eiffel au Palais de l'Eau et du Feu, qui sera le clou de cette partie de l'Exposition et qui formera le centre de la Galerie des machines.

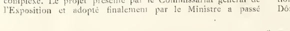
En entrant, le Palais des Mines et de la Métallurgie, dont est chargé M. Varcollier. Puis les Tissus, les Vetements, que MM. Blavette et Sortais ont mission d'abriter. Je reviendrai sur ces palais aussi bien que sur les très nombreux édifices privés qui se succéderont de chaque côté de la tour Eiffel.

Ce que je veux signaler dès aujourd'hui, c'est ce que l'on pourrait appeler la toile de fond, le Palais de l'Electricité, que M. Hénard construit au centre de la Galerie des machines, et, en avant, le Château d'eau, de M. Paulin, qui prendra la place de l'ancien Dôme central de l'Exposition de 1889, constructions que je viens d'appeler les Palais de l'Eau et du Feu.

Cliché Pirou

M. RENÉ BINET
ARCHITECTE DES PORTES MONUMENTALES (PLACE DE LA CONCORDE ET CHAMPS-ÉLYSÉES)

La genèse de la composition architecturale qui constitue le fond de perspective du Champ de Mars a été assez complexe. Le projet présenté par le Commissariat général de l'Exposition et adopté finalement par le Ministre a passé



par une série d'étapes qu'il n'est pas sans intérêt d'expliquer.

Nous avons dit que le plan général de l'Exposition a pour base la classification établie par M. Alfred Picard pour tous les objets exposés, classification qui comporte dix-huit groupes.

Dans la conception du commissaire général, chaque groupe doit avoir son palais spécial dont la décoration doit annoncer, par le seul aspect extérieur, l'ensemble des produits qu'il abritera.

V

LE PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ

Parmi ces groupes, l'un des plus nouveaux et des plus importants est le groupe V, attribué à l'Electricité.

On sait quels pas immenses a faits cette science depuis vingt ans et le développement extraordinaire pris par l'industrie qui en a été la conséquence.

On peut dire de l'électricité qu'elle a été la caractéristique du progrès en cette fin de siècle.

Il était donc logique de donner au Palais de l'Electricité une place d'honneur à l'Exposition de 1900. Le commissaire général décida de placer ce palais dans l'axe du Champ de Mars, devant la Galerie des Machines, qui devait être conservée. Une série de palais attribués à d'autres groupes s'étageront en ailes à droite et à gauche d'un jardin central ménagé dans l'axe. A cette première disposition vint s'en ajouter une autre qui la compliquait singulièrement. On sait que la force motrice initiale à fournir en première analyse aux machines exige une masse d'eau considérable, tant pour la production de la vapeur que pour sa condensation à la sortie des cylindres. Cette force, évaluée à douze mille chevaux pour l'ensemble de l'Exposition, exige un volume d'eau d'environ douze mille litres par seconde, puisés en partie à la Seine par une usine hydraulique spéciale.

Devait-on laisser circuler invisible dans des conduites souterraines une pareille masse d'eau, ou pouvait-on l'utiliser pour produire un effet grandiose de cascade décorative avant de l'envoyer aux moteurs? C'est à ce dernier parti que l'on s'arrêta et avec raison.

On résolut donc de créer un grand château d'eau dans l'axe du Champ de Mars, où l'eau s'épandrait en larges nappes et en nombreux jets jaillissant au milieu de la verdure et des fleurs.

C'est ainsi que l'on fut amené à combiner ces deux éléments, Château d'eau et Palais de l'Electricité, de façon à créer un décor d'un attrait assez puissant pour attirer le public au Champ de Mars.

Ici se posait une troisième question : la forme à donner à l'ensemble. Devait-on revenir au Dôme? c'était d'un effet sûr, mais un peu rebattu.

En 1878 et en 1889, le centre du Champ de Mars avait été occupé par un dôme. A Chicago et dans toutes les expositions étrangères, on retrouvait toujours un dôme; à Lyon, la coupole du Parc de la Tete d'or avait cent mètres de diamètre. On en était arrivé à la limite d'exécution possible et il était à craindre qu'on tombât dans une redite.

Une autre considération devait faire écarter la forme de dôme. La nouvelle perspective des Champs-Elysées traversant la Seine et jalonnée par les piédestaux du pont Alexandre III a pour point de vue final le magnifique dôme d'or de Mansart. Il était inadmissible d'avoir pour la perspective du Champ de Mars une sorte de contrefaçon de la première.

Donc, pas de dôme et un palais masqué à sa partie inférieure par un château d'eau, tel était le programme peu commode imposé à l'architecte du Palais de l'Electricité.

Après de nombreuses esquisses, celui-ci proposa à la Direction des services d'architecture le projet actuel, qui fut approuvé.

Il consiste à surélever la salle centrale du Palais de l'Electricité de façon à lui donner une hauteur suffisante pour être aperçue derrière le château d'eau et à couronner la façade ainsi obtenue par une crête à jour d'une forme trilobée spéciale surmontée par un groupe symbolisant l'Electricité.

Dans le jour, cette crête doit se découper sur le ciel comme une dentelle de métal et de verre; dans la nuit, comme une dentelle de feu. Un grand soleil de verre rayonnera derrière la statue de l'Electricité. Celle-ci sera portée sur un char traîné par deux animaux symboliques, un Pégase personnifiant la poésie de la science et un dragon figurant sa puissance matérielle. Des milliers de lampes électriques, à couleurs changeantes, feront varier d'instant en instant la couleur et l'aspect de la crete lumineuse. Toutes les ressources de l'éclairage électrique moderne seront mises en œuvre pour donner à cet ensemble un flamboiement de féerie.

Le pied de la statue sera placé à soixante-sept mètres de hauteur, à peu près la hauteur des tours de Notre-Dame.

Le développement de la crête lumineuse aura cent cinquante mètres de longueur.

Le Palais de l'Electricité sera complété par deux ailes de cent vingt mètres de longueur et de quarante mètres de largeur, masquées par les palais voisins. C'est dans ces ailes et dans les halls situés entre la Salle centrale et le Palais des Machines que seront placés les groupes de machines électrogènes qui fourniront l'énergie électrique à l'Exposition de 1900.

VI

LE CHATEAU D'EAU

Le Chateau d'eau est placé en avant du Palais de l'Electricité. Il en est séparé par une galerie qui s'étend dans la largeur du jardin et se retourne de chaque côté, en avant du Palais de la Mécanique côté de l'avenue de La Bourdonnais, et du Palais des Industries chimiques côté de l'avenue de Suffren.

Dans l'espace limité par ces trois cotés, sont placés les bassins du Château d'eau, bordés de larges rampes en pente douce qui conduiront les visiteurs au niveau du premier étage des palais.

Le motif principal du Chateau d'eau est formé par une vaste niche de vingt-quatre mètres de diamètre d'où les eaux sortent de six niches, et d'une sorte de grotte placée à vingt-neuf mètres au-dessus du sol du Champ de Mars. L'eau y jaillit comme d'une source, puis tombe d'une hauteur de onze mètres pour se répandre, comme un torrent, de vasque en vasque jusqu'au grand bassin inférieur, qui est en même temps le réservoir des eaux nécessaires au fonctionnement des diverses machines des palais. Des motifs d'eaux jaillissantes accompagnent les cascades, mais c'est dans le grand bassin inférieur que seront disposés les plus grands jets. Les bassins auront cent vingt mètres de longueur et soixante-sept de largeur maxima.

Douze cents litres d'eau couleront à la seconde; trois cents litres seront fournis par le réservoir de Villejuif, neuf cents litres seront pris dans la Seine près du Champ de Mars.

Un cartouche au chiffre de la République et accompagné de génies ailés surmonte l'arc de la grande niche; des groupes figurant les nymphes des sources, la neige, la glace, symbolisent les bienfaits de l'eau.

Des animaux fantastiques s'ébattent dans l'eau ou décorent les façades. Le groupe principal, placé en avant de la niche, représente le Triomphe de l'Homme guidé par le Progrès et la Science. Ce groupe est placé au-dessus d'une grotte d'où l'on jouira, sous l'eau, de la vue d'ensemble des jardins du Champ de Mars.

Le soir, des cordons de lumière électrique éclaireront les grandes lignes d'architecture; le cartouche sera resplendissant. Les divers effets d'eau, cascades, jets, rendus lumineux et colorés de toutes nuances, formeront une nappe étincelante.

L'auteur du Château d'eau est M. Edmond Paulin, né en septembre 1858, grand prix de Rome en 1875, médaille d'honneur Salon de 1882, Grand-Prix (section des Beaux-Arts), Exposition universelle de 1889.

M. E. Paulin, qui est chevalier de la Légion d'honneur, a obtenu une des premières primes au concours pour l'Exposition universelle de 1900.

M. Eugène Hénard architecte du Palais de l'Electricité, est né à Paris, le 22 octobre 1849; fils de J. Hénard, architecte de la Ville de Paris, à qui l'on doit plusieurs édifices municipaux, notamment la mairie du XII[e] arrondissement.

Après ses études universitaires, M. Eugène Hénard fut reçu, la même année, premier à l'Ecole centrale et à l'Ecole des Beaux-Arts; il opta pour cette dernière école.

En 1870, pendant la guerre, il s'engagea dans le corps du génie auxiliaire de Paris, créé et commandé par Alphand, et passa la période du siège et du bombardement dans les forts de la rive gauche.

Après la guerre, il reprit sa place à l'Ecole des Beaux-Arts où, après plusieurs années d'étude et de succès médailles, prix divers, entrée en loge, il obtint son diplome d'architecte.

En 1889, il entra dans l'agence des travaux du Palais des Machines, sous la direction de M. Dutert, et prit part à la construction de l'édifice comme sous-inspecteur chargé du chantier.

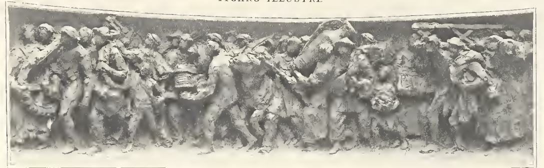
Après ces trois années de travaux d'exposition, où il acquit l'expérience de son métier, M. E. Hénard construisit plusieurs édifices publics ou particuliers, école communale rue du Pré-Saint-Gervais, chapelle Saint-Antoine-de-Padoue à Vanves, immeubles divers, etc.

En 1894, il prit part au concours de l'Exposition universelle de 1900, où il obtint l'une des trois premières primes avec MM. Paulin et Girault.

C'est dans le projet de M. Hénard que se trouva exprimée le plus nettement (ainsi que le constate le rapport officiel du jury) l'idée de la percée et de la perspective de



PORTE MONUMENTALE — UNE DES STATUES DE L'ÉLECTRICITÉ PAR M. JONDET
CES STATUES SERONT PLACÉES DANS DES NICHES A DROITE ET A GAUCHE DE LA VOUTE DE LA PORTE MONUMENTALE



PORTE MONUMENTALE. — FRISE « LE TRAVAIL »

MAQUETTES EN PLATRE DE M. GUILLOT

l'Esplanade des Invalides. Nommé en 1895 au service d'étude, puis architecte-adjoint au Directeur des services d'architecture. Il aida M. Bouvard à préparer et à défendre le plan général de l'Exposition de 1900 qui, à cette époque, souleva de vives polémiques.

Outre ses titres artistiques, M. E. Hénard a fait plusieurs travaux purement scientifiques, notamment une étude géométrique sur les solides étoilés, dans laquelle il découvrit plusieurs formes régulières nouvelles (Compte rendu de l'Académie des Sciences, juin 1885), et une étude sur les plateformes mobiles électriques (Baudry, éditeur, 1887). Il proposa, à cette époque, l'adoption de cette plateforme pour l'Exposition de 1889. Cette idée, qu'il émit l'un des premiers, d'une plateforme continue desservant facilement et utilement une exposition, fut reprise et exécutée depuis, à Chicago et à Berlin.

Sous une forme nouvelle et avec des perfectionnements importants, elle sera l'une des principales attractions de l'Exposition de 1900.

Ces divers titres désignaient M. Hénard pour exécuter l'un des palais de l'Exposition de 1900, où ses qualités d'artiste et



de chercheur pouvaient trouver simultanément leur emploi.

C'est pourquoi, en 1896, sur la proposition de M. Bouvard, le commissaire général le chargea de la construction du Palais de l'Electricité.

VII

LES PALAIS DE L'ESPLANADE

Si nous remontons, après avoir décrit l'œuvre de M. Hénard et celle de M. Paulin, à l'Esplanade des Invalides, nous rencontrons le Palais des Manufactures nationales, de MM. Toudoire et Pradelles, le Palais du Mobilier et des Industries diverses, qui a pour architectes MM. Larche et Nachon, et les constructions confiées à MM. Tropey-Bailly et Esquié.

Mais nous nous réservons de décrire ultérieurement ces diverses constructions aussi bien que les constructions latérales du Champ de Mars et celles qui prendront place sur les berges de la Seine.

Ce qu'il nous a paru intéressant de donner immédiatement, avant de poursuivre notre promenade depuis l'entrée marquée par la porte de M. Binet, c'est un aperçu général de l'Exposition



— PALAIS DE LA NAVIGATION DE COMMERCE —

Vue d'Ense

Cliché Lévy

LE CHAMP DE

Arch

(Aquarelle) de M. Hofbauer

L'ESPLANADE DES INVA

— Palais des Forêts, Chasse, Pêche, Cueillette —

I PONT D'IÉNA



U PONT ALEXANDRE III.

de 1900. On voit, par ce que nous venons de dire, que, en dehors de la grande galerie qui sera maintenue au Champ de Mars, partout sur les quais, sur les berges, au Trocadéro, sur la place du Trocadéro, dans les avenues adjacentes et sur l'Esplanade des Invalides, les constructions seront étroitement serrées, parce que M. Picard et son coadjuteur M. Bouvard n'ont pas eu à leur disposition l'emplacement suffisant pour donner satisfaction à toutes les exigences d'une exposition aussi considérable que l'Exposition de 1900.

En 1889, nous étions relativement à l'aise, parce que les puissances étrangères s'étaient pour la plupart réfugiées dans une abstention que la date choisie leur paraissait justifier.

Cela dit, nous revenons devant le Petit Palais de M. Girault.



M. GIRAULT
ARCHITECTE EN CHEF DES PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

VIII
LE PETIT PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

M. Girault est né à Cosne, dans le département de la Nièvre, le 29 décembre 1851. Il a été admis à l'École des Beaux-Arts le 17 octobre 1873. Après avoir obtenu le prix Achille Leclère en 1875, il a eu le premier second grand prix de Rome en 1879 et le grand prix en 1880. Primé dans le concours pour l'Exposition de 1889, il s'est vu attribuer la première prime pour les dispositions générales de l'Exposition de 1900 et la construction du Petit Palais des Beaux-Arts avec le titre d'architecte en chef des Palais des Champs-Elysées (21 août 1896). Sa construction du tombeau de Pasteur et les nombreuses habitations qu'il a faites dans Paris, celle dans laquelle il s'est réservé un appartement, avenue Henri-Martin, et l'habitation de Mademoiselle Eames, place des Etats-Unis, le mettent au premier rang des architectes de notre temps. D'un abord séduisant, d'une sûreté de jugement qui s'applique surtout aux choses déjà faites, M. Charles Girault a dû facilement conquérir la confiance qu'ont mise en lui MM. Picard et Bouvard, et l'ascendant qu'il a pris sur ses camarades d'école, MM. Deglane, Louvet et Thomas.

M. L. ED. FOURNIER
PEINTRE DU CARTON DE LA FRISE DE LA PARTIE ANTÉRIEURE DU GRAND PALAIS DES BEAUX-ARTS

Dans son plan définitif du Petit Palais, M. Girault a modifié des dispositions initiales. Il a décoré, plus qu'il ne l'avait fait dans le principe, les façades latérales, mais il n'a pas remédié à l'apparence fâcheuse de la balustrade de l'étage supérieur, qui coupe les fenêtres du comble sans dissimuler complètement ce comble, d'un aspect regrettable. En outre, ses coupoles manquent peut-être d'envolée et pèsent sur l'édifice. A part ces critiques, le plan général est ingénieux. Qu'on se figure un vaste vestibule elliptique s'ouvrant dans l'axe du monument, donnant accès dans deux galeries, à droite et à gauche, largement percées sur la façade. Ces deux galeries, aboutissant à des salles rectangulaires et donnant accès à une suite de salons affectant la forme trapézoïdale, lesdits salons doublés, triplés par d'autres salons s'ouvrant sur l'intérieur. La façade postérieure, qui forme le petit côté du trapèze, est accotée de deux pavillons circulaires où sont disposés des escaliers monumentaux. Sur la façade principale, le motif capital est un porche en plein cintre, rappelant, à une plus petite échelle, celui qui ouvre l'Hôtel des Invalides. Sous ce porche, la porte d'honneur, en haut d'un perron à emmarchement circulaire. Le porche, est surmonté d'un dome sphérique avec parties ornementées. Il est surmonté d'une lanterne. Aux retombées du porche, des trophées en sculpture forment amortissement. De chaque coté, la façade présente de hautes baies disposées dans les entrecolonnements d'un ordre ionique dont les fûts sont isolés de la muraille. Les pavillons d'angle répètent l'ordre qui est engagé avec une grande ouverture à imposte circulaire. L'entablement au-dessus de la baie est coupé par un grand motif de sculpture et surmonté d'un fronton triangulaire. Le tout est surmonté d'un petit dôme quadrangulaire, à terrasson.



M. THOMAS
PARTIE SUR L'AVENUE D'ANTIN



M. DEGLANE
PARTIE SUR L'AVENUE NICOLAS II



M. LOUVET
PARTIE INTERMÉDIAIRE

ARCHITECTES DU GRAND PALAIS

IX
LE GRAND PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Le Grand Palais, qui lui fait face, s'est proposé de remplacer le Palais de l'Industrie, c'est-à-dire de servir aux mêmes fins. Sa forme rappelle la lettre H, avec des branches inégales, la plus petite branche étant représentée par le bâtiment en bordure de l'avenue d'Antin, confié à M. Thomas, et la plus grande par le corps de batiment principal en bordure de l'avenue Nicolas, attribué à M. Deglane, avec un grand hall central, que M. Louvet est chargé de disposer, ledit hall reliant ces deux branches, dont la petite est légèrement infléchie.



M. JOSEPH BLANC
PEINTRE DU CARTON DE LA FRISE DE LA PARTIE POSTÉRIEURE DU GRAND PALAIS DES BEAUX-ARTS

Les sous-sols du Grand Palais ont été très malaisés à établir, particulièrement dans la partie très marécageuse qui avoisine le

Cours-la-Reine et qui figure sur les anciens plans de Paris sous la dénomination de Marais des Gourdes.

La partie postérieure du Grand Palais a été donnée à l'entreprise Pradeau, la partie intermédiaire à M. Chapelle, la partie antérieure à MM. Nanquette et Morland, qui se sont servis de la scie diamantée pour le sciage des gros blocs amenés devant elle



Cliché Larger

LE GRAND PALAIS DES BEAUX-ARTS. — FAÇADE SUR LA NOUVELLE AVENUE (PROJET APPROUVÉ)
ARCHITECTE EN CHEF : M. CH. GIRAULT. — ARCHITECTES : MM. DEGLANE, LOUVET, THOMAS.

au moyen d'un grand pont roulant électrique d'une puissance de dix tonnes, circulant sur deux rails distants de douze mètres. L'outillage employé est complété par des grues à pivot et à volée.

Des modifications ont été apportées dans la façade de M. Deglane pour que cette façade n'écrasât pas de sa masse le Petit Palais, qui lui fait face. L'étage de soubassement a été abaissé. Le péristyle d'accès aura trois entrées au lieu d'un porche unique qui eût nécessité une grande hauteur. La toiture a été surbaissée. L'avancée produite par ces trois entrées ne sera pas, croyons-nous, d'un très heureux effet. Elle rompra pour l'œil la vue de l'ensemble de la façade. Mais il ne faut en faire aucun reproche à M. Deglane, qui a dû se conformer aux exigences du plan général des édifices qui doivent border l'avenue Nicolas II. M. Fournier, qui a été chargé par M. Deglane d'éclairer la façade, qui sera pendant la plus grande partie de la journée dans l'ombre,



Cliché Pirou

LE GRAND PALAIS DES BEAUX-ARTS. — FAÇADE SUR LA NOUVELLE AVENUE
ÉTAT DES TRAVAUX AU 15 AVRIL 1899.

par des compositions incrustées en grès Muller, a sagement adopté des ensembles qui comportent de larges taches d'une grande simplicité de tons. Cette frise sera placée derrière les colonnes, dont M. Deglane a multiplié le nombre, con-



FRISE POLYCHROME DE L'HISTOIRE DE L'ART, EXÉCUTÉE A LA MANUFACTURE NATIONALE DE SÈVRES (FRAGMENT), D'APRÈS LE CARTON DE M. JOSEPH BLANC, PEINTRE, ET LA MAQUETTE DE MM. FAGEL, SICARD ET BARALIS, SCULPTEURS

conformément aux traditions d'école. M. Albert Thomas, qui a été chargé de la partie du Grand Palais qui suit le tracé de l'avenue d'Antin, est né, le 11 mars 1847, à Marseille. Élève de Panard et de Vaudoyer, il a obtenu le grand prix de Rome en 1870, une première médaille au Salon de 1876, une deuxième médaille à l'Exposition universelle de 1878. Il est chevalier de la Légion



Cliché Lauger

LE PETIT PALAIS. — FAÇADE SUR L'AVENUE NICOLAS II (*PROJET APPROUVÉ*)
ARCHITECTE : M. CHARLES GIRAULT

d'honneur depuis 1885. A ce moment, il fut nommé architecte du Palais de l'Industrie, après avoir été architecte du Mobilier national. Au premier concours pour l'Exposition de 1900, il avait obtenu l'une des quatrièmes primes. Au second concours, il eut le troisième prix. Antérieurement, il avait été classé le premier dans le concours pour la construction du Théâtre des Arts, à Rouen, et personne n'a oublié avec quelle merveilleuse entente de la décoration il sut disposer, en 1889, sous la direction de MM. Alphand et Bouvard, au Palais de l'Industrie, les fêtes du Centenaire.

La partie postérieure du Grand Palais des Beaux-Arts comprend un rectangle de 150 mètres de longueur sur 45 mètres de largeur. Elle donne lieu à une façade bordant le côté gauche de l'avenue d'Antin, et les combinaisons du plan général ont permis



Cliché Piron

LE PETIT PALAIS. — FAÇADE SUR L'AVENUE NICOLAS II
ÉTAT DES TRAVAUX AU 15 AVRIL 1899

que cette façade soit en retrait de l'alignement, de façon à élargir le plus possible la voie publique.

Cette recherche devenait une obligation, afin que le motif du milieu de la façade ne fît pas une avancée trop grande.

Cette portion du Grand Palais, qui se relie à la partie intermédiaire qu'exécute M. Louvet, architecte, comprend un vaste



GRAND PALAIS DES BEAUX-ARTS. — MAQUETTE DE LA FRISE COMPOSÉE PAR M. L. ÉDOUARD FOURNIER (FRAGMENT)
LES GRANDES ÉPOQUES DE L'ART. — INDO-CHINE — ASSYRIE — ÉGYPTE — GRÈCE
(Cette frise qui mesure 70 mètres de longueur sera exécutée en mosaïque d'émail et décorera le mur du fond de la colonnade du grand Palais des Beaux-Arts sur sa façade principale)

sous-sol, auquel on accède, sur les extrémités nord et sud, par de très courtes rampes ; un rez-de-chaussée élevé de 4m50 environ au-dessus du sol de la voie publique et des jardins, puis un premier étage. Ces différents étages se relient très exactement au niveau de ceux du restant du Grand Palais.

Le sous-sol, très spacieux, réservé aux écuries du Concours hippique, complètera, avec la partie intermédiaire, cette installation spéciale qui, de ce fait, pourra recevoir au moins six cents chevaux.

Aux extrémités nord et sud, dans un étage de soubassement, sont ménagés tous les services auxiliaires de l'édifice, poste de police, commissariat, sapeurs-pompiers, bureau de tabac et, dans l'étage du rez-de-chaussée, seront superposés les locaux administratifs et les aménagements des bureaux et comités des futures expositions.

La composition générale de ce long rectangle comporte dans l'axe un hall de forme légèrement elliptique ayant 29 mètres environ et, en hauteur, 34 mètres, montant de fond et prenant son jour par un grand plafond vitré ; une galerie large de 5m50, qui règnera au pourtour aux deux étages, et donnera accès à droite et à gauche dans deux halls rectangulaires de 20 mètres de large sur 45 mètres de long, qui auront aussi la hauteur du deuxième étage.

A leurs extrémités, deux escaliers à montée droite conduisent les visiteurs aux galeries de pourtour qui entourent ces deux halls. Au rez-de-chaussée, des galeries semblables seront destinées à des expositions de sculpture, surtout pour celles qui seront en bordure de l'avenue d'Antin.

La disposition combinée de ces trois halls donnera lieu à des vues perspectives dont nous ne pouvons préjuger l'effet, mais qui donnera un aspect de gaieté en cas de fête, et se prêtera certainement aux expositions de sculpture et d'objets d'art.

Il serait prématuré d'affirmer dès à présent les décorations qui orneront ces intérieurs, la préoccupation principale résidant en ce moment dans l'édification générale de l'œuvre.

En ce qui concerne l'ordonnance générale des intérieurs, nous rappelons que les efforts des trois architectes se sont portés sur la grande unité à donner à l'ensemble de l'édifice.

A cet effet, les lignes de soubassement, les hauteurs de l'ordre adopté et des acrotères ont été concertés sans grand embarras, dès les premières études, et tout doit faire espérer que l'entente cordiale des trois auteurs aura son juste reflet dans l'exécution du monument.

Les façades latérales avec leurs retours ont emprunté les colonnes engagées des façades de la partie intermédiaire ; elles se terminent, vers l'avenue d'Antin, par de grands nus formant des pavillons d'angles, flanqués de solides piédestaux, qui seront



FRISE DU GRAND PALAIS DES BEAUX-ARTS. — FRAGMENT DU CARTON D'EXÉCUTION PAR M. L. ÉDOUARD FOURNIER.
ASSYRIE — ÉGYPTE.



GRAND PALAIS DES BEAUX-ARTS. — MAQUETTE DE LA FRISE COMPOSÉE PAR M. L. ÉDOUARD FOURNIER (FRAGMENT)
LES GRANDES ÉPOQUES DE L'ART. — GRÈCE — ROME ET BYZANCE — ART ARABE.

surmontés de groupes de sculpture. Puis, tout le long de l'avenue d'Antin, une suite de colonnes accouplées, assez détachées du mur de face pour donner un jeu d'ombre décoratif, forme une longue façade au milieu de laquelle un avant-corps constituera la seconde entrée du Grand Palais, qui sera précédé d'un vaste perron.

Dans sa teneur, la partie postérieure du Grand Palais, tout en se reliant étroitement à la composition générale du plan, pourra, dans l'avenir, être utilisée en vue d'expositions spéciales et offrira une surface de 6,000 mètres.

La frise de M. Joseph Blanc, représentant l'Histoire de l'Art, exécutée en ce moment à Sèvres, en grès cérame, et qui doit prendre place derrière la colonnade longeant l'avenue d'Antin, sera d'un effet d'autant plus remarquable que l'éminent artiste s'est attaché à atténuer la tonalité générale de sa composition, comme il l'a d'ailleurs fait au Panthéon dans sa *Bataille de Tolbiac*.

La partie intermédiaire, qui a été confiée à M. Louvet, comprend le retour de la grande nef et l'escalier d'honneur conduisant à la salle de concerts et aux salles de peinture du premier étage. Au rez-de-chaussée se trouvent d'autres salles d'exposition, éclairées directement. Enfin, dans un sous-sol élevé, sont de vastes salles bien éclairées, destinées spécialement à servir d'écuries pour le Concours hippique ; de larges rampes droites situées sous la salle d'honneur permettent aux chevaux d'arriver facilement au sol de la piste.

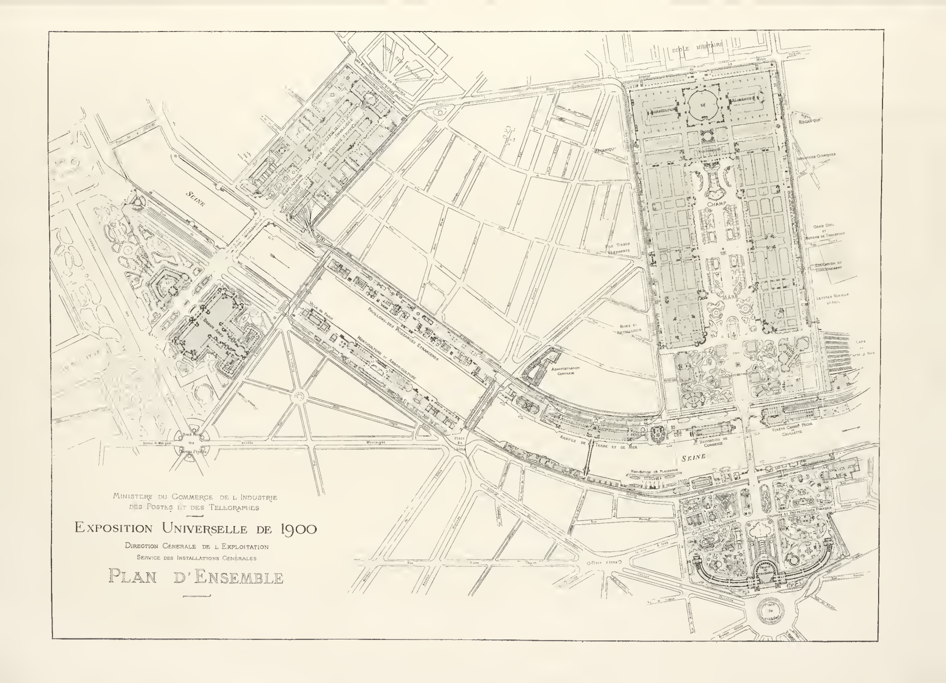
De même que pour le reste du palais, les fondations de la partie intermédiaire ont dû être en partie établies sur des pilotis en chêne battus au fond des rigoles au moyen de sonnettes à vapeur. Du côté des Champs-Elysées, les massifs de béton ont pu être établis immédiatement sur une épaisse couche de sable glaiseux que l'on a trouvé très près du sol et qui offrait toutes les garanties désirables, mais, du côté de la Seine, et pour environ une moitié de la superficie du palais, on ne trouvait que des couches de tourbe et d'argile, ce qui a nécessité la consolidation du sol au moyen de pieux. Il en a été employé quatre cent huit pour la partie intermédiaire, leur longueur variant entre dix mètres et quatre mètres.

La principale préoccupation de M. Louvet a été d'étudier ce palais en vue de son utilisation pour les expositions de toute nature.

Le premier étage serait surtout destiné au Salon de peinture, le rez-de-chaussée à la sculpture, au Concours hippique et aux expositions diverses ; les sous-sols, largement éclairés, serviraient aux écuries et à des dépôts ; enfin, en haut de l'escalier d'honneur, formant le grand motif décoratif de la nef de retour,



FRISE DU GRAND PALAIS DES BEAUX-ARTS. — MAQUETTE DU CARTON D'EXÉCUTION PAR M. ÉDOUARD FOURNIER.
ASSYRIE — EGYPTE

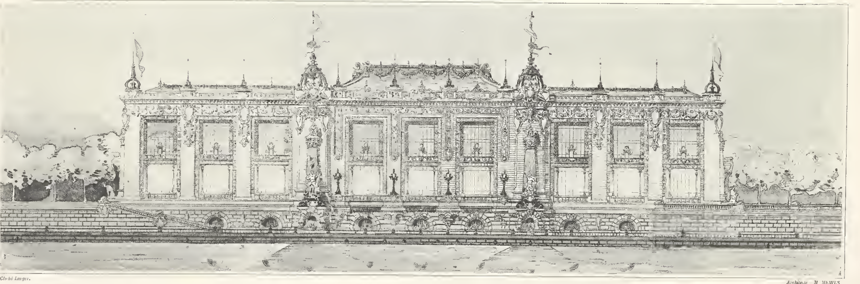


Ministère du Commerce de l'Industrie
des Postes et des Télégraphes
Exposition Universelle de 1900
Direction Générale de l'Exploitation
Service des Installations Générales
Plan d'Ensemble
Ecole Militaire
Seine
Esplanade des Invalides
Beaux Arts
Ville de Paris
Pavillons des Puissances Etrangères
Horticulture et Arboriculture
Administration Centrale
Armées de Terre et de Mer
Navigation de Plaisance
Navigation de Commerce
Forêts Chasse Pêche et Cueillette
Champ de Mars
Agriculture
Aliments
Mécanique
Industries Chimiques
Génie Civil et Moyens de Transport
Education et Enseignement
Lettres Sciences et Arts
Mines et Métallurgie
Fils Tissus Vêtements
Colonies et Protectorats Français
Colonies Etrangères
Place de l'Alma
Place d'Iéna
Place du Trocadéro
Rond Point des Champs Elysées
Avenue
Montaigne

PALAIS DE L'HORTICULTURE

Cliché Larger. — Architecte M. CH. A. GAUTIER

COURS-LA-REINE — PALAIS DE L'HORTICULTURE



Cliché Larger. — Architecte M. MEWES

COURS-LA-REINE. — PALAIS DE L'ÉCONOMIE SOCIALE ET DES CONGRÈS



Cliché Larger. *Architecte : M. L. Sortais.*

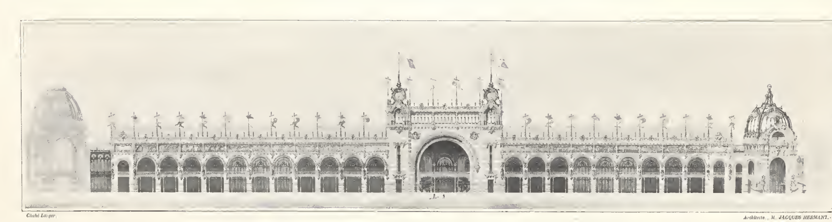
CHAMP DE MARS. — PALAIS DE L'ÉDUCATION, DE L'ENSEIGNEMENT

(INSTRUMENTS ET PROCÉDÉS GÉNÉRAUX DES LETTRES, DES SCIENCES ET DES ARTS)

Cliché Larger. *Architecte : M. L. Varcollier.*

CHAMP DE MARS. — PALAIS DES MINES ET DE LA MÉTALLURGIE

(DÉVELOPPEMENT DES FAÇADES)



Cliché Larger. — Architecte : M. JACQUES HERMANT.

CHAMP-DE-MARS. — PALAIS DU GÉNIE CIVIL ET DES MOYENS DE TRANSPORT



Cliché Larger. — Architecte : M. BLAVETTE.

CHAMP-DE-MARS. — PALAIS DES FILS, TISSUS, VÊTEMENTS

on trouvera un grand salon d'honneur accompagné de deux salons secondaires et permettant de donner de grandes fêtes et des concerts.

Cette partie du palais formerait un tout complet avec le grand escalier spécial, escaliers secondaires, ascenseur, vestiaire, water-closets, etc. De cette façon on pourrait se servir de cet ensemble de salles sans avoir à pénétrer dans le grand hall. L'entrée pourrait se faire soit par l'avenue d'Antin, soit par la façade latérale sur les Champs-Elysées.

La partie du Grand Palais confiée à M. Louvet était certainement la plus difficile à mener à bien à cause de la multiplicité des destinations indiquées par le programme.

MM. Deglane et Thomas qui ont à faire, l'un la façade du Grand Palais sur l'avenue nouvelle projetée, l'autre la partie réservée à l'exposition des Beaux-Arts sur l'avenue d'Antin, sont mieux partagés que M. Louvet, en ce sens qu'il leur a été attribué la partie décorative extérieure, toujours plus séduisante.

Nous reviendrons sur la façade de M. Deglane et sur celle de M. Thomas ainsi que sur les détails de la partie confiée à M. Louvet.

Nous aurions voulu, dans ce premier numéro sur l'Exposition de 1900, donner sur le haut personnel qui dirige, au 97 du Quai d'Orsay, sur M. Picard, M. Bouvard, M. Delaunay-Belleville, M. Dervillé, M. Grison, M. Chardon, M. Legrand, des notices biographiques; nous aurions désiré également parler des travaux des architectes du Grand Palais, mais nous devons nous en tenir, pour aujourd'hui, à un rapide aperçu sur le pont Alexandre III qui ouvre cette livraison.

X

LE PONT ALEXANDRE III. — LA CONSTRUCTION

Lorsque les ponts suspendus furent inventés, on eut la pensée d'en mettre un en face de l'Esplanade des Invalides, précisément à l'endroit où se trouve le pont Alexandre III. Mais un décollement de l'un des massifs d'ancrage s'étant produit, l'entreprise fut abandonnée. En 1890, la Compagnie de l'Ouest ayant en vue la construction de la gare de l'Esplanade des Invalides, avait proposé de compléter son projet par un pont fait à ses frais en prolongement de la rue de Constantine et plus rapproché, par conséquent de l'un des ponts existants. La prise de possession d'une partie des Champs Elysées par l'Exposition de 1900 fit substituer à ce projet l'établissement d'un pont plus large dans l'axe de l'Esplanade des Invalides.

Ce sont MM. Résal et Alby, qui venaient de terminer le pont Mirabeau, qui reçurent mission d'étudier, d'accord avec le service de la navigation, dans quelles conditions, sans nuire à ce service, un pont pourrait franchir la Seine à l'endroit désigné.

M. Jean Résal, qui est né en 1854, est le fils de ce savant génial que tous les hommes de ma génération ont connu dans le quartier latin et que nous appelions familièrement le « père Résal. » M. Jean Résal a fait une carrière brillante. Entré à l'École polytechnique à dix-huit ans, il en sortit élève ingénieur en 1874, alla à Nantes puis revint à Paris chargé du contrôle des chemins de fer et du service des ponts de Paris. Il est ingénieur en chef depuis 1892.

Son collaborateur, M. Alby, est né en 1862; il est entré à l'École polytechnique en 1880, puis à l'École des ponts en 1882. Appelé à Paris en 1892, après avoir laissé les meilleurs et les plus brillants souvenirs dans l'arrondissement de Clermont où il avait dirigé les travaux de rectification du cours de l'Oise, il a été adjoint à M. Résal en 1896 pour l'étude du pont Alexandre III, au lendemain de la construction du pont Mirabeau. M. Alby qui joint à une science profonde, à une activité physique inlassable, une faculté d'assimilation tout à part et une rectitude de jugement qui ne permet point à son imagination de s'égarer, est des maintenant désigné comme l'un des chefs les plus éminents du Corps des Ponts et Chaussées.

Le Pont Alexandre III est un arc à triple articulation. L'ouverture de cet arc est de 107m50 entre les articulations de naissance; sa flèche de 6m28. L'ensemble comprend quinze arcs en acier moulé, sur lesquels s'appuient les montants et le tablier en acier laminé. Sa largeur est de 40 mètres entre garde corps comprenant deux trottoirs de 10 mètres avec une chaussée de 20 mètres.

Chacun des arcs prend appui sur les culées par l'intermédiaire d'un coussinet en acier moulé reposant sur un sommier en granit.

La première période de construction a compris les fondations des massifs en maçonnerie des deux culées par le procédé de fonçage à l'air comprimé. La deuxième phase du travail était le travail des ouvriers dans les caissons en tôle. Lorsque la couche de terrain choisie comme base de fondation a été atteinte (18m75 pour la rive droite et 19m50 pour la rive gauche on a procédé au remplissage des chambres de travail avec du béton, puis on a établi les culées du pont en granit des Vosges.

Cela fait, une passerelle prenant appui sur les deux culées a été lancée dans toute la largeur du fleuve. Cette passerelle provisoire a permis d'amorcer les arcs et le tablier du pont définitif. Le tonnage de l'acier moulé étant de 2,400 tonnes, on a réparti la commande entre les usines du Creusot, de Châtillon-Commentry, Saint-Chamond, Saint-Etienne et Firminy. Sans insister sur tous les détails de la construction du pont Alexandre III, on peut dire que c'est là un véritable chef-d'œuvre qui fait le plus grand honneur à ses deux constructeurs, MM. Résal et Alby.

XI

LE PONT ALEXANDRE III. — LA DÉCORATION

Sur l'ossature du pont Alexandre III, MM. Cassien-Bernard et Cousin, qui ont leur agence au 35 de la rue Jean-Goujon, ont élaboré l'ornementation de l'œuvre des ingénieurs. M. Cassien-Bernard qui vient de succéder à M. Charles Garnier comme architecte de l'Opéra, est un travailleur infatigable, d'une érudition très grande et d'une audace dans ses conceptions qui font de lui l'un des plus grands artistes de notre époque. En collaboration avec M. Cousin, un jeune, très épris du nouveau et très attaché en même temps à tout ce qui constitue les belles ordonnances françaises, il avait présenté un projet pour le Petit Palais auquel le jury de 1896 a préféré le projet de M. Girault. On leur a donné, à titre de compensation, la décoration du pont Alexandre III, l'entreprise la plus difficile peut-être de toutes celles qui ont été attribuées par les organisateurs de l'Exposition de 1900. Il leur fallait, en effet, ne pas alourdir l'arc jeté sur la Seine par MM. Résal et Alby, et ils ont pris le parti, très heureux, d'en marquer le point de départ et le point d'arrivée par quatre masses qui sont aujourd'hui connues sous la dénomination de pylônes du pont Alexandre III et qui rappellent avec la légèreté qu'exigeait l'emplacement, le *Colleone* de Venise. Ces pylônes sont constitués chacun par quatre colonnes placées aux angles d'un pilastre à section carrée. Les chapiteaux de couronnement garnis d'une frise composée de feuillages supportent des groupes de Pégases et de Renommées en bronze doré. L'exécution de ces groupes décoratifs a été confiée à MM. Fremiet, Steiner et Granet. Quatre figures assises seront adossées à ces pylônes: sur le Cours-la-Reine, la France de l'époque romane, par M. Lenoir; la France moderne, par M. Michel; du coté de l'Esplanade des Invalides, la France de la Renaissance, par M. Coutan; la France de Louis XIV, par M. Marqueste.

L'une des grosses difficultés était de souder les maçonneries de raccordement du pont aux anciens murs du quai. L'appareil de ces maçonneries formé d'assises et de voussoirs à gros bossages est des plus réussi. On a bien, sous la voûte de passage qui longe la rive et devant les escaliers d'accès qui aboutissent aux bas ports, l'impression d'une œuvre des plus robustes et en même temps l'impression d'une combinaison savante. La broderie dont MM. Cassien-Bernard et Cousin ont revêtu le pont dans toute la traversée de la Seine avec le motif frontal de M. Récipon, sont d'un effet charmant.

Les lecteurs du *Figaro Illustré* peuvent d'ailleurs se rendre compte de la décoration du pont Alexandre III, par la magnifique aquarelle que nous devons à la parfaite obligeance et au grand talent de notre ami M. Cousin.

ANTONIN PROUST.



Directeur : M. MANZI — Imprimerie JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie, Asnières — Le Gérant : G. BLONDIN

Dix-septième année. JUIN 1899 Deuxième série. — N° 111

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50 | ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50 | PUBLICATION MENSUELLE Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois. | TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS Du *Figaro* quotidien.

LE CENTENAIRE DE MARENGO



NAPOLÉON FRANCHISSANT LES ALPES

TABLEAU DE J.-L. DAVID (MUSÉE DE VERSAILLES)



Carle Vernet, pinx

LA VICTOIRE DE MARENGO

Le Centenaire de Marengo

En Italie et en France, simultanément, deux comités se sont formés pour célébrer le centième anniversaire de l'impérissable journée du 14 juin 1800. L'un de ces comités, local et exclusivement français, se propose, comme but spécial, d'honorer la mémoire du général Desaix, enseveli dans le triomphe que, mieux qu'autres, il avait contribué à assurer. J'ignore où il en est dans la préparation de son œuvre d'autant plus utile et méritoire qu'elle peut avoir pour effet la réparation d'une grave injustice.

On n'ignore point que, après Marengo, l'émotion populaire voulut pour Desaix des honneurs particuliers : une souscription fut ouverte pour lui ériger un monument dont le projet fut mis au concours. A cette époque, par une tendance qu'on ne saurait trop louer, le Premier Consul préparait l'assainissement de Paris en multipliant les fontaines et les eaux jaillissantes. Bien que, pour immortaliser un guerrier mort au champ d'honneur, une fontaine pût sembler médiocrement appropriée, on s'arreta a cette œuvre d'utilité qui sans doute inspira peu les artistes. Néanmoins, le projet qui fut primé et exécuté n'était pas sans mérite : Au milieu d'un bassin circulaire où l'eau tombait par quatre mascarons de bronze, se dressait un piédestal rond, autour duquel se déroulait un bas-relief, formé d'un trophée d'armes, de la figure de l'Eridan, de celle du Nil et de deux génies inscrivant dans des cartouches les noms des principales victoires du général ; sur le piédestal, un jeune homme, symbolisant le Génie militaire, couronnait de lauriers le buste de Desaix. L'architecture avait été donnée par Percier et Fontaine ; la sculpture exécutée par Fortin.

Le terrain concédé était le centre de la place Dauphine et, dans ce cadre restreint, aux belles et nobles allures, la fontaine, quoique un peu raide et sèche, avait sa signification, sa proportion et sa gravité. Mais, vers 1868, lorsque M. Duc eut construit cette sorte de façade ninivite qui, par un escalier que nul ne gravit, donne accès au nouveau Palais de Justice, que l'on eut rasé sans pitié ces hotels et ces maisons tout imprégnés d'art, tout suants d'histoire, qui expliquaient seuls l'ancien Parlement, qui étaient les nécessaires témoins de la tradition nationale, Desaix gena l'architecte. C'étaient d'ailleurs des victoires républicaines qui étaient inscrites à son piédestal ; et, bien que sur chacune, presque, de ces victoires, l'on eût dû voir un rayon de la gloire de Bonaparte, elles gênaient aussi. Un beau matin, on enleva le monument : comme quelques braves gens réclamèrent, on déclara que c'était pour le réparer, qu'on cherchait un emplacement et que, sitôt qu'on l'aurait découvert, la réédification suivrait. Trente et un ans ont passé ; la place n'est point encore trouvée et le monument, quelque part, achève de s'effriter et de se détruire. Sait-on même où il est ?

Pourtant, elle n'était point ordinaire, car elle n'était point menteuse cette inscription :

LANDAU, KEHL, WEISSEMBOURG
MALTE,
CHEBREIS, EMBABÉ,
LES PYRAMIDES,
SEDIMAN, SAMANHOUT, KENÉ,
THÈBES,
MARENGO,
FURENT LES TEMOINS DE SES TALENTS
ET DE SON COURAGE.
LES ENNEMIS
L'APPELAIENT LE JUSTE ;
SES SOLDATS, COMME CEUX DE BAYARD,
SANS PEUR ET SANS REPROCHE.
IL VECUT,
IL MOURUT
POUR SA PATRIE

En ce temps-ci où, en plein Louvre, on dresse à des peintres

espagnols des statues équestres, où le moindre littérateur est coulé en bronze et taillé en marbre aux frais du public, où le buste, réservé aux petites gens, est la monnaie courante de cette notoriété posthume dont la durée ne passe point une saison, ne serait-il pas juste et utile de relever le monument d'un soldat vainqueur celui-là et mort pour la France? Si le Comité d'Auvergne atteint ce résultat il n'aura perdu ni son temps ni sa peine.

Le Comité italien a d'autres ambitions, plus larges à la fois et peut-être moins réalisables. A l'occasion du centenaire, il prétend « tenir à Alexandrie un congrès international d'études napoléoniennes, publier des mélanges napoléoniens destinés à perpétuer le souvenir d'une réunion purement scientifique et enfin, préparer une exposition de l'époque napoléonienne (autographes, monnaies, souvenirs, portraits), qui sera ouverte dans un local de la ville durant la tenue du congrès. » Il semble, d'après la liste des membres du comité provisoire, que les initiateurs de cette manifestation ne soient point très éclairés sur la valeur respective des noms qu'ils proposent et que le but qu'ils poursuivent ne leur apparaisse point avec une entière netteté. Près d'historiens français qui ont acquis par leurs travaux une juste notoriété, il s'est glissé, tantôt des amateurs dont la compétence pourrait sembler discutable si les travaux qu'on dit qu'ils préparent n'étaient restés inédits, tantot des soi-disant écrivains dont les intentions peuvent être excellentes, mais dont l'ignorance égale la naïveté. De plus il peut paraitre surprenant que l'on convie des Anglais, des Allemands, des Hollandais et surtout des Autrichiens à fêter le centenaire de Marengo. Entre Italiens et Français, malgré la divergence des opinions et la diversité des études, la cérémonie gagnerait en cordialité, en intérêt et peut-être en utilité, car ce serait là, ou, du moins, ce pourrait être une fete de famille.

Fatalement, lorsque les idées se seront classées, le caractère international disparaitra, le caractère national apparaitra.

Pour les Italiens, c'est de Marengo que date l'Italie ; pour les Français, c'est de Marengo que date le Consulat.

Avant Marengo, malgré Brumaire, malgré le Consulat décennal, la République est encore dans le provisoire ; Bonaparte n'est point moralement installé dans la place où physiquement si l'on peut dire, il se trouve établi. Il n'a pas son aplomb, et c'est la victoire seule qui peut le lui donner. La victoire, c'est Marengo.

Pour l'Italie, c'est bien plus grave. L'expérience de la République Cisalpine a très médiocrement réussi. Durant que le Directoire français a exercé son influence délétère, les coups d'État se sont succédés à chaque instant ; la constitution a été l'objet de perpétuels remaniements ; les financiers et les fournisseurs, se ruant à la curée avec les militaires et les employés civils, ont trouvé de constantes complicités en des ambassadeurs, véritables tyrans, qui, à la façon des ambassadeurs du peuple Romain, imposent leur volontés et leurs caprices. Au milieu de ces incertitudes, le peu d'esprit public qui depuis 1796 ait pu se former dans la Haute Italie s'est dilué ou s'est tourné contre la France. La passion d'indépendance n'a pu résister à une telle épreuve. Des hommes qui, des premiers, en ont embrassé le culte et ont témoigné de leur sang, se sont retirés ou même ont passé aux Autrichiens, estimant moins pénible la servitude sous des lois, même mauvaises, qu'une telle liberté. En même temps, l'orage européen a fondu sur les Français : Russes, Autrichiens, Siciliens coalisés ; on a battu en retraite et dans quel désordre! On a abandonné aux vainqueurs des citoyens qui s'étaient compromis pour constituer des gouvernements et servir les principes de l'égalité. Alors, en Italie, l'invasion autrichienne a été accueillie presque comme une délivrance. Mais il a fallu peu de temps pour que la réaction s'opérât. A la suite des Autrichiens, les petits princes dépossédés sont revenus, se sont rétablis en possession et l'on a dû trouver leur domination pire encore que toute autre. Un grand nombre de patriotes craignant des vengeances dont les plus cruels exemples furent donnés à Naples, sont passés en France, n'aspirant qu'à rentrer dans leur pays, à prendre leur revanche. Comme la France, l'Italie rend le Directoire responsable de ses malheurs et attribue au seul Bonaparte sa délivrance, l'espoir qu'elle a conçu de devenir une nation et d'obtenir, avec l'indépendance, un gouvernement représentatif.



LE PREMIER CONSUL SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE MARENGO. — TAPISSERIE D'APRÈS LE TABLEAU DE GROS

Lors du débarquement de Fréjus, l'enthousiasme au cœur des patriotes italiens a donc été égal à celui des Français. Sans doute, ici, c'était l'armée, le peuple, la foule ; là, au contraire, une aristocratie, dans le vrai sens du mot — les plus riches et les meilleurs, les plus intelligents et les plus nobles. Ces patriotes s'étaient montrés prêts à sacrifier à l'Idée, leurs titres, leurs places, leur fortune ; ils avaient subi pour elle les persécutions et l'exil, et un tenace et vivifiant espoir leur restait seul, celui de voir revenir l'homme qu'ils tenaient pour le nécessaire instrument de leur délivrance.

Dès le Consulat décennal institué, il fut évident pour tous que

Bonaparte devrait régler la querelle avec l'Autriche et la régler en Italie. Championnet y tenait encore Genes, mais au prix de quels efforts et de quelles souffrances ! Le Consul y envoya Masséna qui, par ses chicanes, en ce pays qu'il connaissait si merveilleusement, occuperait l'armée autrichienne, arreterait l'invasion des départements méridionaux, surtout gagnerait du temps, donnerait à Bonaparte, avant qu'il se lançât dans une guerre nouvelle et sans doute terrible et longue, le moyen d'apaiser et de comprimer l'insurrection royaliste. On ne pouvait rien tenter de sérieux avant le printemps et il était indispensable que Masséna durat jusqu'au printemps.

Qui rendra compte de la puissance de pensée, de travail et d'action que depensa Bonaparte, pour faire, sans police, rentrer les déserteurs et les réfractaires, pour les armer sans fusils, les équiper sans argent et, en quelques mois d'hiver, mettre en ligne, d'abord, sur le Rhin, aux ordres de Moreau, une armée de 108,000 combattants ; constituer ensuite, sous le titre d'Armée de réserve, un noyau de 30,000 hommes, doublé avant l'ouverture des hostilités et porté à 60,000 ; préparer enfin une troisième armée destinée, s'il en était temps encore, a faire lever le blocus de Genes ou du moins à défendre les départements du Sud-Est !

Ce que fut cette campagne, on le trouvera plus loin : comment l'Armée de réserve par un prodige d'audace apparut brusquement, descendant du Saint Bernard, sur les derrières de l'armée autrichienne, au moment même où Genes venait de capituler ; comment le Premier consul entra à Milan, au milieu des acclamations d'un peuple qui depuis vingt-quatre heures seulement connaissait la présence des Français en Piémont ; comment ses premiers soins furent de réorganiser et de rétablir la Cisalpine nation libre et indépendante, en comprimant les rivalités, en arretant les vengeances, en proclamant qu'il ne reconnaîtrait pour amis véritables de la liberté que « ceux qui sauraient obéir aux lois, éteindre les haines et honorer le malheur ». Un commissaire des guerres français avait volé ; il le fit fusiller. Des généraux avaient ordonné des réquisitions à leur profit ; il leur fit rendre gorge. Il établit un gouvernement provisoire, mais ce gouvernement eut pour premier devoir de faire respecter le libre et public exercice de la religion, les propriétés de tous les citoyens indistinctement, d'être un gouvernement d'union, non un gouvernement de parti. Puis, il pensa à combattre et ce fut à Marengo qu'il joua, gagna la partie.

Quoique la République italienne n'ait reçu son nom et sa constitution définitive que deux années plus tard, aux comices de Lyon, dès cette date du 14 juin 1800, « l'Italie est une nation libre et indépendante ». Elle l'est par Bonaparte, elle l'est par Marengo, et si jamais jour mémorable doit etre célébré par un peuple, c'est bien celui où, à la voix d'un homme de génie, il a vu se lever la pierre de son tombeau.

C'est donc une mission généreuse que doit accomplir le Comité du Centenaire, mais il faut qu'il en comprenne et qu'il en sache la grandeur. Si, sur ce champ de bataille, il érigeait à nouveau le monument élevé par Napoléon et détruit par les Autrichiens ; si, mieux encore, il y dressait cette statue que le Peuple cisalpin avait votée à Bonaparte, et dont nous sommes heureux de donner ici le projet inédit ; s'il réunissait dans des fetes fraternelles les descendants des généraux et des soldats illustres qui ont combattu sous les ordres du Consul ; s'il invitait, pour faire fete aux Berthier, aux Lannes, aux Suchet, aux Lecourbe, aux Loison, aux Chambarlhac, aux Boudet, aux Chabran, aux Watrin, aux Dupont, aux Moncey, aux Kellermann, aux Masséna, aux Marescot, aux Murat, aux Victor, aux Vignolles, aux Valhubert, aux Rivaud, aux Desaix, aux Duhesme, aux Dampierre, aux Gardanne, aux Champeaux — combien d'autres qu'on devrait dire ! — les neveux des Lecchi, des Mainoni, des Marliani, des Sacchi, des Goffredo, des Melzi, des artisans de la première heure de l'Italie une, des soldats qui, en Prusse, en Espagne, en Russie ont côte à cote avec nos pères combattu pour les mêmes causes et servi le grand Empereur, croit-on que la leçon serait médiocre, l'effet inutile et la manifestation sans grandeur ?

Et c'est pourquoi, devançant ici la date précise, nous avons voulu au quatre vingt-dix-neuvième anniversaire de Marengo célébrer à notre mode le jour sanglant et glorieux, afin de poser des principes, et s'il est possible, d'indiquer les voies à suivre. La Science, rien de mieux, mais, pour parler de Napoléon et de Marengo, ce qu'il faut d'abord, c'est une communauté de principes, de sentiments et de foi, c'est une communion d'âmes !

LA RÉDACTION

Monumento da erigersi in Milano alla Gloria dell' Eroe Bonaparte
decretato dal Governo della Repubblica Cisalpina dopo la Battaglia di Marengo
Al Cittadino Sommariva Membro del Comitato di Governo

MONUMENT DÉCRÉTÉ PAR LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE CISALPINE APRÈS LA BATAILLE DE MARENGO POUR ÊTRE ÉRIGÉ A MILAN A LA GLOIRE DU HÉROS BONAPARTE



PASSAGE DU MONT SAINT-BERNARD
(16 Mai 1800 — 26 Floréal An VIII)

LE PASSAGE
DU GRAND SAINT-BERNARD



Le 15 janvier 1800, on connaît à Paris les réponses négatives de l'Angleterre et de l'Autriche aux ouvertures de paix faites par Talleyrand. Les hostilités peuvent commencer au 1er avril. Bonaparte n'a donc pas un moment à perdre. Une armée de 130,000 hommes se prépare sur le Rhin aux ordres de Moreau; une autre, de 30,000 hommes, est en Italie sous Masséna. Entre ces deux là, le Premier Consul décide d'en rassembler une troisième, qui sera son instrument à lui et qu'il maniera à son heure, à sa manière, pour terminer la guerre et, comme il dit, conquérir la paix. Il la nomme *Armée de réserve* et la destine, jusqu'à plus ample informé, à servir de réserve à l'armée du Rhin. Quant au lieu de la concentration, un simple regard sur la carte permet, sans rien préjuger, de le choisir. Ulm est la direction probable, mais Milan reste un objectif possible, puisque, ici et là, en Souabe et en Lombardie, l'Autriche fait la faute de montrer des forces à peu près égales et de s'offrir en deux masses séparées et indépendantes. Dijon, à distance égale de ces deux théâtres, est un excellent centre de ralliement; Dijon devient le foyer vers lequel convergent secrètement, dès le mois de février, les troupes tirées de Hollande, prélevées sur les garnisons de Vendée, empruntées aux dépôts de l'Armée d'Orient.

Peu à peu cependant, comme un joueur relève une à une les cartes de son jeu, Bonaparte rassemble les données de son problème et combine les éléments de son succès. Il a les Alpes; il a ce bastion de Suisse dont une face regarde l'Allemagne et l'autre l'Italie. On peut de là déboucher au nord, sur le Danube; on peut se diriger vers le Pô et, dans les deux cas, soit que l'adversaire ait progressé jusqu'au Rhin, soit qu'il soit entré en Piémont, c'est sur ses derrières qu'on se trouve porté. Moreau ne voit pas cet avantage, ou du moins il le néglige pour sa part, lorsqu'il résiste au projet vraiment hardi et beau d'entrer en Souabe par Constance et quand il préfère à ce débouché romantique les ponts classiques de Kehl et de Strasbourg. Qu'importe d'ailleurs, et que Moreau fasse la guerre que Moreau peut faire! Bonaparte fera la sienne. D'un point de ce cercle dont il dispose, le grand cercle des Alpes déployé tout autour de l'Italie, il descendra vers le centre, se placera sur la ligne de retraite autrichienne, et, d'un seul coup foudroyant, emportera le succès qui termine tout.

Cette manœuvre cependant n'est possible qu'après des progrès notables accomplis par Moreau : Se fera-t-elle par le Tyrol et par Trente? Par le Saint-Gothard et la vallée du Tessin? Ou enfin par le Simplon? Le mieux paraît de se régler sur l'Armée du Rhin, qui est la principale, et de ne risquer en Italie l'armée de réserve que lorsque, de l'une à l'autre, la liaison sera dûment établie à travers la Suisse. Cependant, Moreau, qui diffère encore son entrée en campagne, compromet cet arrangement. L'initiative des opérations appartient à M. de Mélas, qui dès la mi-avril enferme Masséna dans la Rivière de Gênes. Pour dégager nos forces de Ligurie, c'est au plus tôt qu'il faut descendre en Lombardie. Cette fois, le parti définitif semble pris : l'Armée de réserve défilera par le Saint-Gothard. Mais le 23 avril, une lettre pressante de Masséna, bloqué dans Gênes, presque sans ressources, indique qu'il faut passer au plus court et se démasquer au plus tôt. Non seulement les jours, mais les heures sont précieuses; le passage du

Saint Gothard commence à sembler trop éloigné, on parle maintenant du Simplon. Berthier écrit de Dijon, le 26 avril, qu'on



Thévenin pinx

LE PASSAGE DU MONT SAINT-BERNARD — UNE DIVISION ARRIVE AU COUVENT
(16 Mai 1800 — 26 Floréal An VIII.)

prendra « les débouchés que les circonstances militaires rendront préférables » ; le 27, à Paris, le Premier Consul arrête son dernier choix sur le Grand Saint-Bernard. Ainsi, en peu de jours, comme l'aiguille d'une pendule tourne autour du cadran quand on la pousse avec le doigt, la pensée de Bonaparte s'est portée du Tyrol au Mont Blanc en avançant l'heure de l'action.

Moreau aussi vient d'entrer en campagne. Il accomplit ce passage du Rhin qui doit à lui seul durer plusieurs jours. En même temps, — 27 avril — l'Armée de réserve s'ébranle vers Genève ; elle part de Dijon, où elle est venue à la fin se grouper et se condenser, éparse d'abord autour de ce centre sur un diamètre d'une vingtaine de lieues. Cette armée improvisée est loin d'être prête : une partie des troupes dirigées sur elle ne l'ont pas rejointes ; celles qui la composent n'ont pas le complet de guerre. Les souliers manquent, les munitions manquent. L'artillerie est en proportion insuffisante ; de Dijon à Genève le service des transports n'est pas organisé.

Mais le temps n'est plus aux arrangements ni aux récriminations ; ou plutôt, c'est aux Autrichiens qu'il faut s'en prendre et sur eux qu'il faut revenger, par la vigueur de l'attaque, l'insuffisance de la préparation. Par Genève et par les Rousses, l'armée de réserve débouche sur le lac. C'est là son vrai rassemblement ; on la passe en revue, on la complète du nécessaire, et tout cela, qui est le terme d'une rapide et précaire organisation, est aussi l'acte préliminaire du coup hasardeux qu'on va tenter.

C'est dans la Correspondance de Napoléon qu'il faut aller chercher ces détails pour opposer, dans un seul homme, la hardiesse sans exemple de l'entreprise et la minutieuse prudence de l'exécution. C'est là qu'il faut peser non seulement les difficultés organiques qui s'opposent à la motion d'une armée, mais l'alourdissement extraordinaire que cette masse éprouve quand tout ce qui roulait derrière elle cesse d'être sur roues, repose à terre et quand c'est l'énergie humaine qui doit élever ce lest jusque par delà l'obstacle, en triomphant de l'énergie de la pesanteur.

L'armée s'échelonne sur la route de Genève à Martigny ; à Villeneuve, à Lausanne, à Vevey, à Nion, elle forme un cordon tout autour du lac et s'offre sur un demi-cercle vers lequel rayonnent de Genève, les flottilles de ravitaillement.

Villeneuve, au bout du lac, est tete d'étapes vers le Valais ; là se forme un parc de bœufs qui fournira la viande au fur et à mesure du passage ; là s'amassent les caisses de biscuit, les barriques d'eau-de-vie, les fourrages et les grains. Chaque homme y touche à la fois un jour de pain, pour le gîte de Villeneuve, et cinq jours de biscuit, pour la route jusqu'à Saint-Pierre. Saint-Pierre est le village extrême au pied du col ; une autre distribution y sera faite pour quatre jours ; le magasin de Villeneuve dirige donc vers ce point une cargaison et requiert pour ce transport tout ce que le pays possède de chars suisses et de chevaux.

Cette question de ventre une fois réglée, le soldat saura faire le reste ; l'infanterie passe partout, c'est connu, et plus cette étape montante et descendante sera pour elle extraordinaire, plus animée sera la marche, plus joyeuse l'arrivée après le tour de force accompli. Les difficultés commencent avec la cavalerie, laquelle doit triompher de la maladresse des animaux ; mais là encore, rien d'insurmontable et rien d'inouï. Pendant les années précédentes, des détachements nombreux se sont rendus en Italie par le Grand Saint-Bernard, et la 28e demi-brigade a encore, à l'heure qu'il est, trois compagnies casernées à l'hospice où les premiers bataillons de la colonne française les retrouveront.

Le vrai problème, l'épreuve tenue jusqu'alors pour impossible est celle du transport de l'artillerie. A grand peine on a pu l'amener jusqu'à pied d'œuvre, en requérant les chevaux de poste sur les routes de Genève à Auxonne et à Grenoble ; Marmont, installé à Saint-Pierre, essaie de l'élever jusqu'au col par traînage, selon le plan qu'il a préparé.

Des affûts-traîneaux, construits à Auxonne, sont arrivés au parc de Saint-Pierre ; on démonte les canons, on les place sur ces machines, et l'on constate aussitôt que les traîneaux d'Auxonne sont à voie trop large et ne peuvent passer par le sentier muletier. L'embarras serait grand si les gens du pays n'indiquaient l'expédient suivant : fendre en deux un tronc de sapin, le creuser pour y loger la pièce, façonner l'extérieur du tronc et lui donner à peu près la forme d'un sabot ou d'une barque à fond plat. On attellera les mulets à ces blocs ; les hommes porteront à bras les affûts et les munitions.

Ce procédé est essayé d'abord pour deux pièces de 4, les plus légères de toutes ; il réussit. La nuit suivante (du 15 au 16 mai) la division Lannes passe tout entière pour aller former l'avant-garde de l'armée de l'autre coté du mont. Elle part vers minuit, gravit pas à pas la montée de six heures, s'arrête et se repose au col. Les religieux de l'hospice attendaient les soldats ; ils ont dressé le long de la route des tables sur lesquelles ils servent du

vin, du pain de seigle et du fromage. De là le sentier descend vers Saint-Rémy, l'on en chasse un poste autrichien armé d'un canon, puis, vers Étroubles, où il y a encore des coups de fusil. Le 17, à onze heures du matin, on entre dans Aoste terrifiée et barricadée. Il faut y marquer un temps d'arrêt, pour rassembler toute l'avant-garde et surtout pour attendre l'artillerie.

Les deux pièces parties le 15 arrivent à bon port; puis quatre canons entrés dans la vallée par un autre chemin, celui du Petit Saint-Bernard, et qui marchent avec un corps d'aile commandé par le général Chabran. Un obusier et une pièce de 8 quittent Saint-Pierre le 16 au soir : Ces gros calibres, comme des personnages, ont leur escorte d'infanterie; un piquet de sapeurs va devant pour leur ouvrir le chemin. Ils arriveront à Étroubles le 18 seulement pour être remis sur roues et s'en aller vers Aoste compléter ce minimum d'artillerie faute duquel Lannes demeure immobilisé.

Et cependant la montée générale se poursuit le long du Rhône et dans cette vallée de la Dranse que Coignet appelle « la vallée de l'enfer ». C'est maintenant la brigade de cavalerie Rivaud, deuxième élément de l'avant-garde, qui est à la tête du mouvement et qui attend son heure de passage dans les bivouacs de Saint-Pierre. Un ordre de Berthier se plaint des dégats qu'elle y a commis : les fourrages gâchés par elle auraient suffi à l'armée entière. Mais, dès le matin du 17, elle est hors des vues, elle échappe à la justice; elle monte à la file indienne, chaque homme marchant à la droite du cheval, du côté du précipice. Sur ses traces, défile dans la même matinée l'infanterie du général Boudet. Loison vient derrière. Chambarlhac et Monnier sont bien plus loin; ils n'arrivent encore qu'à Saint-Maurice et Villeneuve. Le gros de



Thevenin, pinx.

LE PASSAGE DU MONT SAINT-BERNARD. — LA DESCENTE
(19 Mai 1800 — 29 Floréal An VIII.)



Taunay pinx

L'ARMÉE S'ENGAGE DANS LE DÉFILÉ D'ALBAREDO
(23 Mai 1800 — 3 Prairial An VIII.)

la cavalerie devrait suivre Loison, mais ces six régiments sont demeurés à Martigny, où le Premier Consul, logé depuis la veille




NAPOLÉON EXAMINE LE FORT DE BARD
(23 Mai 1800 — 3 Prairial An VII)

dans la maison des Bernardins, vient de les arrêter d'un mot.

Le Premier Consul, plus silencieux qu'un moine dans ce monastère, éprouve en ce moment quelques ennuis. Il a reçu de Lannes ce rapport : Un certain fort de Bard, qu'on tenait pour peu de chose, arrête aujourd'hui l'avant-garde dans sa marche d'Aoste sur Ivrée. Sans doute, on emportera bien vite *ce vilain castel ;* mais qu'il y ait là un retard et un mécompte, et qu'il convienne de retenir la cavalerie jusqu'au reçu de meilleures nouvelles, c'est ce que Bonaparte accorde aux alarmes de Berthier.

Marmont, de son coté, expose ses propres déboires. Tant bien que mal, il a mis sur le versant italien l'artillerie de la division Boudet. Mais 200 mulets et tous les hommes de Saint-Pierre ont été employés à ce transport. Les paysans exténués refusent de recommencer le voyage ; la prime de mille francs, qu'on offre pour un seul canon rendu de Saint-Pierre à Etroubles, ne les tente plus. Les mulets ne sont pas revenus : beaucoup sont morts de faim ; Lannes a gardé les autres. Peut-être en trouverait-on dans la basse vallée de la Dranse ; mais les paysans les cachent ; les muletiers eux-mêmes se dérobent ; ils exigent, avec la paye et les rations, une paire de souliers...

Un seul moyen reste loisible, celui d'employer les soldats eux-mêmes à tirer leurs canons. Ceux de la 58e viennent de s'y prêter, non sans quelque résistance ; on essaya de leur offrir de l'argent, mais ils répondirent qu'ils préféraient l'honneur, et sur ce mot là, gaîment, par plaisir, les uns les autres, s'attelèrent aux troncs et prirent sur leurs épaules les affûts et les caisses à munitions.

Cette ressource est celle que Marmont conseille pour le passage des divisions Chambarlhac et Monnier. « Les mulets sont bons, mais les hommes sont meilleurs. » Les hommes voient, jugent et comprennent ; les hommes ne laissent pas leur charge en route ; contre toute fatigue et tout revers, ils ont l'*honneur*.

Le Premier Consul se conforme à cet avis ; d'après son ordre, ce seront les grenadiers des deux divisions qui traineront jusqu'au revers du mont leurs douze pièces de canon. Il les regarde un instant faire leur affaire et puis, content d'eux, va à la sienne. Le 20, il franchit le col et, ce même jour, couche à Etroubles. Le lendemain, il est à Aoste, où résonne l'écho du canon en batterie devant le *vilain castel*. Seule, l'infanterie de Lannes a évité l'obstacle par un chemin de détour ; mais ce n'est là qu'une piste muletière où Berthier hésite à risquer la cavalerie et où Marmont refuse d'engager l'artillerie, trop malmenée déjà sur les pentes du Saint-Bernard. On mitraille le fort, qui répond ; on enlève de vive force le 22 mai, la petite ville de Bard, dont on brise les ponts-levis. Le passage est grand ouvert, mais sous le feu plongeant de l'ouvrage. On essaie la nuit suivante de pousser à bras, le long de cette rue une pièce de 4 et un obusier. Résultat : un mort, neuf blessés ; on ramène à grand peine les deux canons. Bonaparte, qui survient à son tour, éprouve tout le désagrément de la situation : « Là, dit Coignet, le Consul prit bien des prises tabac et eut fort à faire, avec son grand génie. » Il monte sur une roche plate à gauche du fort, installe deux canons, loge des tirailleurs dans les moindres anfractuosités ; rien de cela ne réduit les défenseurs. Alors Marmont reprend à la nuit close l'expérience avortée de la nuit précédente. La route étant jonchée de fumier, les roues entourées de paille, on pousse en silence six canons et six caissons. L'épaisseur de la nuit et le bruit d'un orage aident à l'entreprise et la font s'achever sans accidents. Dès lors la possibilité du passage étant démontrée, l'artillerie se faufilera chaque nuit par petites fractions ; elle rejoindra l'armée qui descend davantage, en laissant derrière elle le fort de Bard étroitement bloqué. Au débouché d'Ivrée, le 26 mai, deux divisions esquissent vers Turin un mouvement qui donne lieu à la bataille de Chiusella ; mais derrière ce rideau, le vrai défilé de l'armée se fait à gauche et vers Milan. Tant pis pour Masséna, qui capitulera honorablement le 2 juin : mais Bonaparte veut affirmer le succès de sa manœuvre et prendre ostensiblement position sur les derrières de l'armée autrichienne. D'ailleurs Moncey descend du Saint-Gothard avec les troupes détachées de l'armée du Rhin. Se joindre à lui en Lombardie, c'est consommer le projet dans les termes mêmes où il avait été conçu ; c'est prendre avec l'Armée du Rhin une correspondance naturelle, le long de la vallée du Rhin ; enfin, c'est exécuter en artiste l'opération à laquelle Napoléon se plaira toujours, le changement de ligne de communication. Tous ces avantages étant affirmés ensemble par la seule marche sur Milan, il s'arrête peu de jours dans la capitale, franchit le Po et, marchant au devant de Mélas, lui porte cette bataille qui, au hasard du destin et au vent de la gloire, tombera peu de jours après sur le terrain de Marengo.

ART ROË.



MARENGO

14 JUIN 1800 — 25 PRAIRIAL, AN VIII

Récit de JOSEPH PETIT, grenadier à cheval de la Garde



GRENADIER À CHEVAL DE LA GARDE

La Garde des Consuls a fait ses débuts à Marengo : c'est de la journée du 14 juin 1800 que date cette réputation si justement méritée qui, durant quinze années, a fait, de la Garde, l'orgueil de la France et la terreur de ses ennemis. Les Grenadiers à pied ont, en plaine, tels qu'une citadelle vivante, arrêté trois heures l'effort entier des Autrichiens et donné à Desaix le temps d'accourir. Les Grenadiers à cheval ont prononcé, au moment de l'immortelle charge de Kellermann, une poussée parallèle qui a décidé la journée. Or, l'on peut dire que rien ne semblait justifier la confiance que le Premier Consul paraissait mettre dans la Garde ; des Grenadiers à pied, une partie, la plus nombreuse peut être, provenait de cette Garde des Conseils, antérieurement Garde de la Convention, Grenadiers-gendarmes près la Représentation nationale qui, depuis 1789, assistait à toutes les folies, protégeait tous les crimes, applaudissait à toutes les fureurs d'assemblées en délire ; le jour du Jeu de Paume, la Garde de la Prévôté de l'Hôtel ayant trahi le Roi pour M. Bailly et pris ordres de celui-ci au lieu de ceux du Grand prevôt, était devenue « le rempart de la democratie » et avait ainsi mérité d'être le seul corps de la Maison du Roi qui survécût à la Royauté. Echangeant ainsi son service de Cour pour un office moins glorieux encore, elle n'avait qu'un trait de temps paru en Vendée, où elle avait été loin de se signaler. Puis elle s'était hâtée de revenir à son poste peu dangereux pour protéger les pères conscrits et au besoin les proscrire, ainsi qu'elle avait fait au 18 Fructidor et au 18 Brumaire.

Pour les Grenadiers à cheval, s'ils avaient de moins lointaines et de moins illustres origines, ils n'avaient, comme corps, pas plus de faits d'armes à leur actif. Creés par la Constitution de l'an III, à l'état de Garde du Directoire, ils formaient au debut deux compagnies au complet de cinquante et un hommes, officiers compris, et leur rôle consistait à escorter par la ville les citoyens membres du Directoire exécutif et à monter des gardes à pied et à cheval aux portes du Luxembourg. Au 18 Brumaire, ils s'étaient d'eux-mêmes ralliés à Bonaparte, qui, d'abord, avait simplement changé leur titre et les avait appeles Garde à cheval des Consuls, mais qui bientôt avait augmente leur personnel en leur adjoignant une compagnie de cavalerie légère formée d'anciens guides, puis en portant leur corps à deux escadrons chacun de deux compagnies, la compagnie au complet de cent dix-sept hommes.

Ainsi avait-il constitué un regiment d'élite où avaient sollicité de prendre rang les Guides, revenus avec lui d'Egypte, dont la taille excédait celle des Chasseurs, et les anciens Guides d'Italie qui n'avaient pu s'embarquer. La Garde à cheval, complétée par une compagnie de canonniers, avait reçu un état-major d'extrême confiance dont le chef, le citoyen Bessières, avait, depuis l'Italie, assumé la protection du général en chef. Durant la campagne de Marengo, ce fut Bessières qui, en vertu d'un ordre donné à Yvree le 9 prairial, prit le commandement des troupes d'infanterie, cavalerie et artillerie de la Garde des Consuls. Par suite, c'est à lui qu'il convient d'attribuer une part majeure dans la gloire acquise par le corps auquel son nom restera constamment attaché.

Mais il ne faut pas oublier les hommes d'élite qu'il commandait et dont beaucoup sont arrivés aux plus hauts grades. Bessières avait sous ses ordres directs, comme commandants de la cavalerie, deux chefs d'escadron : l'un, Antoine Oulié, son ancien camarade de la Légion des Pyrénées, soldat depuis vingt ans (il s'était engagé en 1780, dans Royal-Champagne), qui, en 1804, devint chef de la 18e légion de Gendarmerie et fut retraité maréchal de camp le 26 octobre 1814 ; l'autre, Fulgence Herbault, aussi vieux soldat, qui, nommé colonel du 4e Cuirassiers en 1802, mourut de ses fatigues de guerre à Bayreuth, le 12 mai 1808. Le capitaine adjudant-major est Dahlmann, l'heroique Dahlmann, fils de soldat, enfant de troupe au régiment Dauphin-Cavalerie, admis à la solde à l'âge de huit ans, qui, depuis 1796, est aux Guides, sous-lieutenant en 97, lieutenant après Salheyeh en 98, capitaine après Aboukir. Plus tard, il repassera aux Chasseurs dont, après Austerlitz, Morland tué, il deviendra colonel en second. Il fut général de brigade à Iena et, à Eylau, frappé à la hanche d'un coup de biscaien, il tomba glorieusement. L'Empereur fit son fils baron avec 4,000 livres de dotation et donna une pension de 6,000 francs à sa veuve.

L'espace manque pour raconter ces hommes, et l'on ne peut que les enumérer. Les capitaines s'appellent Herboult, Perrot, Guillotin, Montrois, Barbanègre, Bourdon ; les lieutenants en premier, Segauville, Collin, Holdrinet, Rossignol ; les lieutenants en second et les sous-lieutenants : Feyt, Meyssier, Gambet, Cler, Lajoie, Lahuberdiere, Ligier, Croissier ; noms inconnus et qui devraient être illustres, noms de paysans et d'ouvriers de France, en qui fleurit la langue bénie des ancetres, en qui s'epanouit l'âme de la nation. Certains surnagent seuls, apparaissent, prennent place en une ligne d'histoire, les autres se sont effacés de la mémoire des hommes, quoique chacun d'eux doive rappeler une epopee, écrite à la pointe et au tranchant du sabre. Qu'importe ! Leur nom a peri, mais l'épopée reste !

F. M



Dès le matin du 24 prairial, l'armée quitta sa position du camp de Tortone pour marcher vers Alexandrie. L'avant-garde fit halte à San Juliano en attendant l'armée. C'était un hameau de trois fermes à une lieue de Tortone et à l'entrée de la plaine de Marengo. Le Premier Consul et les mille hommes de sa garde, le quartier général de l'armée et son énorme suite s'entassèrent dans cet endroit qui servit le lendemain à placer l'ambulance.

Aussitôt que l'armée fut arrivée, on s'avança dans la plaine en ordre de bataille. On trouva l'ennemi au pont de la Bormida d'où l'on essaya faiblement de le déloger. Nos dispositions annonçaient assez que nous offrions la bataille, mais, soit que Mélas attendît encore des troupes de Gênes, soit qu'il ne fût pas assez instruit de nos forces et de nos moyens, il la refusa.

Le Consul, avec sa garde à cheval et une pièce d'artillerie légère, côtoya Marengo. Nous le vîmes, à quarante pas de nous, traverser la plaine, examiner attentivement le terrain, méditer profondément et donner des ordres.

LE FEU DU CONSUL

Le jour commençait à disparaître et nous étions à cheval depuis qu'il avait commencé à poindre. En outre, nous avions été mouillés jusqu'aux os, car aucun de nous, pas même le Consul, n'avait mis son manteau. Nous fûmes obligés de mettre pied à terre pour ranimer nos membres engourdis par le froid et par l'humidité.

Quelques chasseurs apportèrent trois ou quatre fagots pour sécher le Consul et nos augustes chefs. Quelle singularité piquante de voir se serrer autour d'un misérable feu, au milieu d'une plaine et dans la boue jusqu'à la cheville, le premier magistrat des Français, entouré de l'élite des généraux qui, un mois auparavant, se promenait au milieu du palais national des Tuileries !

On amena plusieurs déserteurs, des prisonniers, et entre autres un officier de la légion de Bussy portant la croix de Saint-Louis.

Bonaparte les questionna tous avec beaucoup d'intérêt. Rien ne peut dépeindre leur surprise lorsqu'on leur disait : Celui à qui vous venez de parler, qui a cette redingote, c'est Bonaparte.

Nous vînmes coucher à San Juliano. Il était onze heures du soir. On s'endormit profondément, sans s'inquiéter du lendemain.

Le jour du 25 prairial commençait à peine à paraître, lorsque quelques coups de canon tirés à l'avant-garde nous arrachèrent des bras du sommeil. On fut prêt en un clin-d'œil, et notre déjeuner fut aussi prompt que le souper de la veille.

Mon poste était auprès du Consul, et j'avais la passion d'apprendre et de voir. Aussi puis-je assurer que j'ai fidèlement retenu ce que j'ai vu.

A huit heures, l'ennemi n'avait pas encore développé beaucoup de vigueur. Il tâtonnait les endroits faibles et faisait ses dispositions en conséquence. L'on ne fut véritablement instruit au quartier général de ses intentions que sur la fin de la matinée.

Berthier s'était transporté sur le champ de bataille. Dès le matin, les aides de camp, se succédant les uns aux autres, avertissaient le Consul des progrès de l'ennemi. Les blessés commençaient à arriver disant que l'Autrichien était en forces. Les militaires qui ont fait quelques campagnes savent que les Autrichiens, s'ils n'ont pas la fougue française, conservent du moins beaucoup de persévérance.

D'après ces renseignements, le Consul monta à cheval à onze heures et se porta rapidement sur le champ de bataille. Le canon et la mousqueterie s'animant de plus en plus, se rapprochaient de nous.

Un très grand nombre de blessés, tant de la cavalerie que de l'infanterie, conduits et portés par leurs camarades, rétrogadaient d'une manière effrayante. La ligne des ennemis prenait une si grande étendue qu'elle tenait plus de deux lieues. La Bormida, en effet, quoique rapide et profonde, est néanmoins guéable en plusieurs endroits. Les ennemis marquaient vers le pont un acharnement incroyable, mais le point principal de l'action était sur San Stefano. De cet endroit, ils pouvaient gagner Voghera

avant nous et nous couper toute retraite. Aussi tous leurs efforts se dirigèrent-ils sur cette partie qui était la plus faible.

A midi, il n'y eut plus de doute que nous n'eussions à faire à toutes les forces des Autrichiens et qu'ils n'acceptassent à cette heure le combat refusé la veille.

Des ordres furent donnés aux troupes disponibles qui étaient sur les derrières d'arriver promptement ; mais le corps que commandait Desaix était encore fort loin ; l'aile gauche, sous les ordres de Victor, commençait à plier ; j'apercevais beaucoup d'infanterie se retirant en désordre et notre cavalerie vivement repoussée.

Le feu se rapprochait ; au centre, un roulement épouvantable se fit entendre et cessa tout à coup sur la Bormida. J'étais dans une anxiété inexprimable, et néanmoins j'osais me flatter que nos troupes avançaient ; mais, au contraire, je vis à l'instant des soldats revenir en toute hâte, rapportant les blessés sur leurs épaules.

A l'aile droite, je vois l'ennemi qui gagnait insensiblement sur nous.

Bonaparte se porte en avant, exhorte à la fermeté, au courage, les corps et les soldats qu'il rencontre ; sa présence ranime la confiance. Plus d'un soldat préfère mourir en soutenant la retraite, à le rendre témoin de sa fuite. Dès ce moment, sa Garde à cheval ne reste plus, comme auparavant, auprès de sa personne, mais sans etre beaucoup éloignée de lui, elle prend une part active au combat.

Une nuée de cavalerie ennemie débouche rapidement dans la plaine et se forme en bataille devant nous, masquant plusieurs pièces d'artillerie légère qui ne tardent pas à gronder sur nos rangs.

Le général Berthier, qui examinait de près les mouvements de cette colonne, fut chargé vivement par plusieurs cavaliers. Murat, à la tete des dragons, les prit en flanc, protégea la retraite de notre infanterie et empêcha que la droite de Victor ne fût compromise.

Pendant que nous étions ainsi sous le feu des canons autrichiens, je vis un trait dont tout homme sensible eût été ému. Un brigadier des Grenadiers à cheval avait un petit chien qui, depuis Paris, s'était obstinément attaché à sa fortune. Ce petit chien suivait pas à pas son maitre, qui, de son coté, le regardait souvent pour lui sourire. Un boulet, rasant la terre, passe dans l'escadron, n'attrape personne, mais coupe deux pattes au pauvre petit chien qui expire en fixant son maitre. Celui-ci déplore sa perte et se prépare à le venger, lorsqu'un second boulet l'atteint lui-meme et le renverse à côté de son fidèle compagnon.

Au moment où Murat rentre de sa charge, les Grenadiers à pied de la Garde consulaire arrivent, tels qu'à la parade. Ils défilent avec ordre et marchent d'un pas rapide à l'ennemi qu'ils rencontrent à cent pas de notre front. Sans artillerie, sans cavalerie, au nombre de cinq cents seulement, ils ont à soutenir le choc impétueux et terrible d'une armée victorieuse. Mais sans faire attention à leur petit nombre, ils avancent encore ! Tout cède sur leur passage. Le premier boulet qu'ils reçoivent emporte trois grenadiers et un fourrier en serre-file. Chargés trois fois par la cavalerie, fusillés par l'infanterie à cinquante pas, ils entourent leur drapeau et leurs blessés en bataillon carré, épuisent leurs cartouches, se hâtent lentement et avec ordre, et rejoignent notre arrière-garde étonnée.

Brabant, grenadier à pied, homme d'un courage et d'une force peu ordinaires, qui avait servi précédemment dans l'artillerie, trouve une pièce de quatre abandonnée ; il la relève seul, la charge et la tire pendant près d'une heure. Le citoyen Léon Aune, l'ancien sergent des grenadiers dans la fameuse 32e demi-brigade, celui auquel le Premier Consul avait écrit, lors de son avènement au Consulat, une lettre si célèbre était — comme il l'est encore — porte-drapeau du bataillon des Grenadiers. Il a les basques de son habit coupées par un boulet, ses vêtements et son drapeau sont percés de plusieurs balles, sans qu'il reçoive lui-même la plus légère égratignure. Toujours devant le front de son bataillon, il se précipite sur l'ennemi, sa lance en avant, et donne ainsi l'impulsion généreuse à ses camarades empressés de suivre ses pas.

Malgré tant d'efforts, on battait en retraite de toutes parts, le centre fléchissait, l'ennemi dépassait et tournait nos ailes. A l'aile droite surtout, il paraissait avoir un succès marqué. Vers l'aile gauche, il pouvait nous prévenir au quartier général. La garnison de Tortone découvrant notre déroute, venait de faire une sortie. De tous côtés nous étions enfoncés.

Le Consul, toujours au centre, encourageait le reste des braves qui défendaient la route et le défilé qu'elle traversait, fermé d'un côté par un bois, et de l'autre par des vignes très élevées et touffues. Le village de Marengo flanquait à gauche cet endroit si cruellement mémorable.

Que de sang fut versé en ce lieu ! que de braves gens y périrent ! Le courage indomptable avait sans cesse à lutter contre le nombre toujours croissant d'ennemis acharnés. Notre artillerie, en partie démontée ou prise, avait peu de munitions. Trente pièces de canon, activement servies foudroyaient, coupaient en deux les hommes et les arbres, dont les branches, dans leur chute, écrasaient encore les malheureux qui n'étaient que blessés.

Enfin, à quatre heures après midi, je ne crains pas d'assurer que dans un rayon de deux lieues au plus, il ne restait pas six mille hommes d'infanterie présents à leurs drapeaux, mille chevaux et six pièces de canon en état de faire feu. Que l'on ne m'accuse pas d'exagérer en présentant une si prodigieuse défection dont les causes sont bien faciles à connaitre. Un tiers de l'armée était hors de combat. Le défaut de voitures pour le transport des blessés avait fait que plus d'un autre tiers de l'armée était employé à ce pénible service, qui pouvait même servir de prétexte plausible à plusieurs pour s'éloigner à contre-temps de leurs corps respectifs. La faim, la soif, la fatigue avaient forcé un grand nombre d'officiers de s'absenter, et l'on sait ce que produit l'absence des chefs. Les tirailleurs, pour la plupart, avaient perdu la direction de leurs corps ; enfin, ce qui restait de l'armée, occupé à défendre vigoureusement le défilé dont j'ai déjà parlé, ne songeait nullement à ce qui se passait derrière.

Dans ce moment affreux où les morts et les mourants couvraient le sol, le Consul bravait la mort, au milieu des



boulets qui enlevaient la terre dans les jambes de son cheval, au milieu de tous les combattants qui tombaient autour de lui à



LE CONSUL AU MILIEU DU FEU

chaque instant. Il donnait des ordres avec son sang-froid ordinaire et voyait approcher l'orage sans paraître le craindre.

Tous ceux qui l'apercevaient, oubliant le danger qui les menaçait eux-mêmes, disaient : « S'il allait être tué! Pourquoi ne se retire-t-il pas? » On dit même que le général Berthier *l'en pria.* J'eus la curiosité d'écouter attentivement sa voix, d'examiner les traits de son visage. L'homme le plus courageux, l'homme aussi amant que lui de la gloire pouvait bien être ému sans qu'on pût lui en faire un crime. Mais non ! le Bonaparte d'Arcole et d'Aboukir n'avait pas changé dans ce moment de fortune incertaine.

Celui qui, dans ces circonstances terribles pour l'armée française aurait dit : « Dans deux heures, nous gagnerons la bataille ; nous prendrons dix mille prisonniers, des généraux, quinze drapeaux, quarante bouches à feu ; notre ennemi nous livrera onze places fortes, enfin tout le territoire de la belle Italie ; dans deux heures il défilera honteusement dans nos rangs ; un armistice suspendra le fléau de la guerre et amènera peut-être la paix dans notre patrie, » celui-là aurait paru vouloir, par ses folles espérances, insulter à notre situation désespérée. Pourtant tant de prodiges n'ont pas demandé, pour s'accomplir, plus de deux heures.

L'ennemi, ne pouvant forcer le défilé sur lequel s'était reployée la plus grande partie de nos troupes combattantes, avait établi une ligne formidable d'artillerie, sous la protection de laquelle il jetait son infanterie dans les vignes et dans le bois. Sa cavalerie, rangée en bataille, n'attendait que le moment de nous en voir chassés pour se précipiter sur nos rangs épars. Si ce dernier malheur nous était arrivé, tout était perdu sans ressources, le Consul aurait été pris ou tué, nous nous serions plutôt fait hacher que de lui survivre.

Mais l'heure de la victoire avait sonné. Fidèle à Bonaparte, elle vient enfin planer sur nos têtes et nous servir de guides. Déjà les divisions de Monnier et de Desaix commencent à paraître. Malgré dix lieues d'une marche forcée, elles arrivent au pas de course ; elles oublient leurs besoins et ne sont pressées que de la soif de nous venger. L'affluence des fuyards et des blessés qu'ils rencontrent aurait pu attiédir leur courage, mais les yeux fixés sur Desaix, ils ne savent avec lui que braver les dangers et voler à la gloire. Avec eux, les Grenadiers à pied revenaient couverts de gloire et menaçant de leurs terribles baïonnettes ceux qui naguère les bravaient, comme les soldats de la légion de Bussy qui, ayant ramassé les bonnets des grenadiers morts ou blessés nous les montraient en les faisant tourner sur leurs sabres. Du plus loin que nous apercevons ces renforts, l'espérance et la joie entrent dans nos cœurs.

L'ennemi, harassé, fatigué de ses propres succès, qui lui coûtaient cher, était toujours arrêté par nos braves qui, sans connaître encore le secours qui nous arrivait, étaient résolus de périr dans ces nouvelles Thermopyles plutôt que de rétrograder.

Le général Mélas, trouvant donc trop d'obstacles au centre, crut en étendant ses ailes nous cerner et nous couper entièrement. Il y porta ses forces, s'imaginant avoir assez masqué son mouvement et pouvoir nous contenir par son artillerie seule.

C'est ainsi que, ne pouvant découvrir ce qui se passait de notre côté et ignorant les renforts qui venaient de nous arriver, il se préparait un revers inévitable.

En effet, Bonaparte, toujours placé au poste de l'honneur et à qui rien n'échappait, saisit l'occasion ; ses ordres volent de toutes parts. Aussitôt que le premier bataillon de la division Desaix eut atteint la hauteur, il se forma en colonne serrée. Chacun garda sa distance, chacun reçut ses instructions. Le Consul, le général en chef, les généraux, les officiers de l'état-major parcoururent les rangs et partout inspirèrent la confiance qui précède et enfante les grands succès. Cette opération dura une heure qui fut terrible à passer, car l'artillerie autrichienne nous foudroyait ; chaque volée emportait des rangs entiers. Les boulets, les obus ricochaient sur nous, emportant avec eux hommes et chevaux. On recevait la mort sans bouger et l'on serrait le rang sur les cadavres de ses camarades. Cette artillerie foudroyante atteignait même la cavalerie qui se ralliait derrière nous, ainsi qu'une grande quantité de fantassins des différents corps qui, encouragés par la division Desaix qu'ils avaient vu passer, accouraient de nouveau sur le champ d'honneur.

Tout est prévu, tout





E. J. Delahaye, pinx

BATAILLE DE MARENG

(Salle d'Ho



RGE DU 12e HUSSARDS

Hussards).

A la fin de la journée, le colonel Fournier à la tête du 12e Hussards formé en colonne, par pelotons, charge la cavalerie autrichienne placée à l'extrême gauche de la ligne de bataille et la force à la retraite.

est calculé; les bataillons bouillonnent d'impatience, le tambour, l'œil fixé sur la canne de son major, attend le signal; le trompette, le bras levé, prépare son haleine; le signal est donné, le terrible pas de charge se fait entendre, tous les corps s'ébranlent à la fois; la fougue française, telle qu'un torrent, entraîne tout ce qui s'oppose à son passage : en un clin d'œil le défilé est franchi, partout l'ennemi est culbuté : mourants, blessés, morts sont foulés aux pieds.

Chaque chef, parvenu sur le revers du défilé et prêt à entrer dans la plaine, fait ranger sa division en bataille. Alors notre ligne présente un front formidable. A mesure que les pièces d'artillerie arrivent, elles sont mises en batterie et vomissent la mort



BONAPARTE PARCOURT LES RANGS

à bout portant sur les ennemis épouvantés. Ils reculent : leur immense cavalerie charge en masse avec furie, mais la mousqueterie, la mitraille, la baïonnette l'arrêtent court; un de leurs caissons saute en l'air; l'effroi redouble. Le désordre naissant se cache dans la fumée; nos cris de victoire augmentent leur terreur; enfin tout s'ébranle, tout ploie, tout fuit.

Alors, la cavalerie française se précipite dans la plaine, et par son audace supplée à son petit nombre. Elle marche à l'ennemi sans crainte d'être entamée. A droite, Desaix saute les fossés, franchit les haies, culbute, foule, écrase tout ce qui se trouve à son passage. A gauche, Victor rivalise en vitesse, emporte Marengo et vole vers la Bormida.

Le centre, avec moins de force, et la cavalerie, sous les ordres de Murat, s'avancent majestueusement dans la plaine, toujours à demi-portée de canon. Murat inquiète le centre de l'ennemi, précipite et suit son mouvement, tient en échec un corps énorme de cavalerie qui ne peut manœuvrer que sous le feu de trois pièces de huit et d'un obusier. Cette cavalerie, notre infanterie est prête à la tourner, ayant moins de distance à parcourir pour arriver au pont et lui couper à son tour ce point principal de sa retraite.

L'intrépide Desaix ayant obliqué vivement à droite sur San Stefano, coupe entièrement l'aile gauche autrichienne, et dans le même moment, Kellermann fils, avec huit cents chevaux réunis de plusieurs régiments, fait mettre bas les armes à six mille grenadiers hongrois ; le général Zach, chef de l'état-major, est pris par un cavalier du 2e régiment.



DESAIX ENTRE EN LIGNE

C'est alors, c'est dans le moment de son triomphe, c'est après avoir sauvé l'armée et peut-être sa patrie, que l'ami et le modèle des braves, que Desaix est atteint du coup mortel. Le moment où je le vis passer devant le Premier Consul à la tête de sa phalange, sera toujours gravé dans ma mémoire. Comme son extérieur simple était majestueux dans cette circonstance ! Comme ses soldats étaient encouragés, enchantés de se voir commandés par lui. Il était monté sur un cheval que lui avait prêté le chef de brigade Bessières. Il était vêtu tout en bleu, sans aucune broderie, il portait son chapeau sans plumes, sans galon, et des bottes à l'écuyère. Je me rappellerai toute ma vie les impressions pénibles que je ressentis lorsque je m'en allai le lendemain de la bataille au quartier général et que je vis la voiture où était déposé son corps enveloppé d'un drap et couvert de son manteau. On le conduisait à Milan. J'avais beau me le figurer comme quelques heures auparavant, commandant l'incomparable 9e demi-brigade qui fit de si belles manœuvres sous le feu le plus terrible, mes yeux mouillés de larmes étaient toujours ramenés sur son corps sanglant et inanimé.

La nuit approchait ; les troupes de l'ennemi en désordre s'amoncelaient les unes sur les autres vers le centre, ils se culbutaient sur le pont dans la rivière ; l'artillerie, qu'ils avaient retirée dès le commencement de notre avantage, de peur que, étant prise elle ne fût dirigée contre eux, leur était, dans la circonstance, plus nuisible qu'utile, car elle interceptait le passage. Murat, sentant l'importance de précipiter leur retraite et d'augmenter leur confusion, nous fit avancer au grand trot, et déjà nous dépassions une partie de leur infanterie qui, n'ayant pas d'aussi bonnes jambes que nos chevaux, ne pouvait manquer d'être taillée en pièces ou faite prisonnière. Notre proximité, à si peu de distance augmenta le désordre de l'ennemi. Les Grenadiers à cheval et les Chasseurs de la Garde tenaient la droite de la route au nombre de deux cents ; quatre à cinq cents hommes des 1er, 6e, 8e dragons et 20e de cavalerie occupaient la gauche ; Murat voltigeait de l'un à l'autre côté. Le moment décisif arrivait. Le chef de brigade Bessières, plein de l'ardeur qui nous animait tous, nous parle en militaire qui sait comme on conduit le soldat à la gloire. Nous mettons sabre en main, nos manteaux sont croisés sur la poitrine ; nous ajustons nos rênes, nous disposons nos chevaux, malheureusement trop fatigués ; le désir de faire un nom à son corps enflamme le plus indifférent. Les trompettes sonnent la charge, on s'ébranle au petit galop, la terre tremble ; par un *à droite*, nous sommes prêts à fondre sur l'infanterie haletante.

La cavalerie autrichienne, se décidant à sauver l'infanterie, se porte sur nous en colonne ; sa rapidité nous oblige à lâcher prise ; nous tournons à gauche en obliquant sur eux. Trente pas et un fossé large de deux mètres nous séparent d'eux encore. Sauter le fossé, nous aligner, sabrer, envelopper les deux premiers pelotons, tout cela ne dura pas cinq minutes. Et pourtant, au moment où nos fers allaient se croiser avec les leurs, un cavalier autrichien, renversé, se trouve sur notre route : il étend ses mains vers nous en nous priant de ne point le fouler sous les pieds de nos chevaux. Bessières, notre chef de brigade l'a aperçu : « Mes amis, nous crie-t-il, ouvrez vos rang, épargnons ce malheureux. » Que de traits semblables et familiers aux Français seront oubliés !

Étourdis par ce choc épouvantable, effrayés peut-être de la grandeur des hommes dont les bonnets à poil relevaient la stature, les cavaliers autrichiens se défendirent mal et furent taillés en pièces. Nous ne fîmes point de prisonniers et ne prîmes point de chevaux. Sur ces entrefaites les dragons prirent cette colonne en flanc et en firent un carnage épouvantable. Ils poursuivirent les fuyards jusqu'à un ravin où ils firent plusieurs prisonniers.

Je ne puis résister à citer un trait dont tout le corps fut témoin. Schmitt, trompette des Grenadiers, emporté par son courage dans la première charge, se trouve entouré de plusieurs Autrichiens. Sommé de se rendre, il répond en tuant son adversaire le plus acharné ; les autres lui portent plusieurs coups de sabre, un entre autres qui lui coupe sa trompette sur la cuisse. Un volontaire tire pour le dégager et l'atteint au bras. La douleur lui fait lâcher ses rênes, un Autrichien s'en saisit et l'emmène au galop. Schmitt ne perd pas sa présence d'esprit : se confiant à la vigueur de son cheval, il lui met les éperons dans le ventre et est emporté d'un tel vol que l'Autrichien l'abandonne. Schmitt arrive dans nos rangs. Sa bravoure a été récompensée par le don d'une trompette d'honneur que le Premier Consul vient de lui décerner.

Cependant, notre petit nombre, l'ingratitude du terrain, la nuit qui survenait, l'extrême fatigue de nos chevaux épuisés par faim, une cavalerie nombreuse sous les yeux de laquelle l'action se passait et qui aurait pu prendre sa revanche, ne permirent pas au prudent et brave Murat d'exposer, en nous laissant aller plus avant, les fruits de cette journée glorieuse. D'ailleurs notre infanterie, qui arriva presque aussitôt que nous en tirailleurs, n'aurait peut-être pas eu le temps de se rallier en cas que nous eussions fait un demi-tour.

Ainsi finit cette mémorable journée. L'obscurité ne permit pas de soulager tous les malheureux blessés ; un grand nombre resta sur le champ de bataille. L'Autrichien et le Français devenus frères se rapprochèrent en se traînant comme ils purent et se donnèrent de mutuels secours.

Chacun se coucha où il se trouvait, le sac sur le dos et le fusil entre les jambes. Des cavaliers tenant leurs rênes dans le bras s'endormirent eux et leurs chevaux, sans boire ni manger. Dix

heures sonnaient à Marengo lorsque nous revenions lentement vers San Juliano. Plusieurs, harassés de fatigue et plus encore de sommeil, dormaient sur leurs chevaux, mais étaient à chaque instants éveillés par les cris douloureux de ceux que l'on portait sur des fusils ou des brancards; de ceux encore qui, abandonnés et épars dans les champs, imploraient notre secours et pénétraient les cœurs humains et sensibles de cette mélancolie qui n'est pas inconnue au vrai soldat et qui lui est si honorable. Des chevaux erraient çà et là sur trois pattes, appelant les nôtres par leurs hennissements. A chaque pas il fallait se détourner pour ne point écraser les blessés. Les fossés et la route étaient encombrés de caissons, d'équipages, de canons renversés. Plus loin, quelques maisons dévorées par les flammes, s'écroulaient sur de malheureux habitants à moitié morts de frayeur et cachés dans



LA CHARGE DES GRENADIERS A CHEVAL

leurs caves. L'obscurité profonde qui nous enveloppait rendait le tableau plus affreux encore. Des prisonniers ne sachant où aller, mais espérant échapper, erraient à l'aventure. Si des soldats français, ployant sous le poids de leurs camarades blessés, les rencontraient, on les forçait de revenir, en chargeant sur leurs épaules ces fardeaux respectables.

Enfin nous arrivâmes au quartier général qui servait d'ambulance. Chacun se fourra où il put parmi les morts et les mourants, sans que les cris et les gémissements pussent surmonter la violence du sommeil. Le lendemain, la faim prenant le dessus, j'entrais très tristement dans la cour du quartier général pour me procurer ainsi qu'à mon cheval, quelque subsistance, lorsque le spectacle le plus horrible me remplit d'un frissonnement universel. Plus de trois mille blessés français et autrichiens, entassés les uns sur les autres, dans la cour, dans les granges, dans les écuries, les étables, jusque dans les caves et les greniers, poussaient de lamentables cris et juraient même contre les chirurgiens qui ne pouvaient suffire à tant de pansements à la fois. J'entendis de

tous côtés les voix languissantes de plusieurs de mes camarades qui me demandaient à boire ou à manger. Tout ce que je pouvais faire était de leur aller chercher de l'eau dans ma gourde; et en effet, oubliant mes propres besoins et ceux de mon cheval, je



LA CHARGE DES GRENADIERS A CHEVAL

restai plus de deux heures à faire tour à tour le service de chirurgien et d'infirmier. Toutes les personnes valides en firent autant.

Ce ne fut que le surlendemain de la bataille, à la pointe du jour, que nous apprimes la nouvelle de l'armistice, qui remplit l'armée française d'une joie sans égale. En même temps, les vivres commencèrent à arriver, ainsi que les voitures pour le transport des blessés. Le 27 prairial, les prisonniers faits sur nous nous furent rendus, et le Consul, escorté des Chasseurs de sa garde, partit pour Milan où il se rendit d'un trait.

JOSEPH PETIT.





Bailly pinx.

Desaix intime

Desaix est, assurément, de tous les généraux qui brillèrent à côté de Bonaparte, celui dont le caractère offre à l'étude le plus d'attrait.

Sa carrière a été courte. Elle ne commence en réalité qu'au jour où il devient aide de camp du général Victor de Broglie à l'armée du Rhin (20 juin 1792), et c'est huit ans après, presque jour pour jour, qu'il périt à Marengo. Mais durant ces huit ans « pas un jour n'est perdu pour la patrie[1] » Ses services sont des plus éclatants ; son nom devient populaire; sa mémoire n'éprouve aucune atteinte. C'est la pensée de tous que traduit Girodet lorsque, représentant les héros de la République conduits par la Victoire à Ossian dans l'Elysée, il donne la première place à Desaix.

Cette bonne fortune de n'avoir aucun ennemi, sans doute Desaix la doit à sa mort glorieuse, dans l'apothéose d'une victoire. Sans doute, il n'a pas eu à traverser les conjonctures troublantes où tant de jalousies se donnèrent carrière, où tant de fermetés réputées inébranlables, ne surent résister. Il y est pourtant d'autres causes.

Desaix, le rude soldat, était doux et bon. Certes, il avait toutes les qualités de la race d'Auvergne: dure à la peine, insoucieuse des fatigues, prodigue de ses labeurs. Mais il avait été élevé par une mère délicate et tendre, avec une sœur affectueuse et caressante. Il avait pris leurs qualités bonnes et compatissantes, tout en conservant son énergie et sa force d'âme, comme près d'une source abondante les rocs de son pays se recouvrent d'une mousse touffue.

« Desaix, dit un contemporain, passait ses congés auprès de sa mère à Veygoux... Il n'avait ni hauteur, ni fierté ; à son retour au village il entrait dans toutes les maisons, dans toutes les chaumières. Il s'asseyait au coin de l'atre ; il s'entretenait avec les paysans de leurs affaires ; il paraissait s'y intéresser et s'il y avait

quelque démêlé pendant avec le château, quelque faveur, quelque grâce à obtenir, c'était lui qui se faisait l'avocat des pauvres gens, qui plaidait leur cause, et le plus souvent la gagnait. »

Tels étaient ses séjours dans sa famille ; aussi bien, quel souvenir ne laissèrent-ils pas dans son esprit, et quel amour pour la mère et la sœur qui lui avaient fait ces joies !

Toutes les lettres de Desaix à sa sœur et à sa mère ont été pieusement conservées ; malheureusement le possesseur de cet incomparable trésor de famille, n'en a fait connaître que de très rares lambeaux. Tels qu'ils sont, ils donnent une idée de ce que serait la publications intégrale — qui se fera peut-être un jour !

Voici une de ces lettres où se reflètent l'âme généreuse et tendre, le caractère noble et serviable du général de vingt-cinq ans.

Quartier-Général de Beichstett, 21 brumaire, an II, (11 novembre 1793.)

« C'est depuis longtemps, charmante petite sœur que je n'ai reçu de tes nouvelles. J'en suis bien désolé ; j'aime à savoir ce qui t'arrive ; je désirerais à toutes les minutes apprendre que tu es gaie, que tu danses et que tu es contente ; mais point du tout, malgré mon impatience les courriers ne m'apportent rien. Je m'en attriste. Je suis resté, il est vrai quelques jours sans écrire à maman, mais je ne le pouvais dans la retraite que nous avons faite. Le poste de l'armée s'était retiré fort loin, j'étais accablé d'ouvrage ; je n'avais pas le temps d'écrire, ni le moyen d'envoyer des lettres. Je craignais bien que vous ne fussiez inquiètes de moi ; je sais combien vous m'êtes toutes attachées et combien vous désirez qu'il ne m'arrive pas de malheurs. Je t'assure que vous avez bien tort de vous tourmenter si fort : je vais toujours très bien : ma santé est bonne : ma blessure est entièrement guérie, je n'en attends que quelques autres, pourvu qu'elles soient glorieuses et utiles à mon pays. Que j'aurai de plaisir, charmante petite sœur, de te présenter mes cicatrices glorieuses, de te raconter mes souffrances et mon courage ! Tu me couvriras de tes baiser, de tes tendres caresses et je serai dans l'enchantement ; ce sera ma récompense la plus agréable. Aime-moi bien, charmante petite sœur ; tu sais que nous sommes destinés à passer notre vie ensemble, à en adoucir les maux. Ainsi pense à moi et souvent.



LE GÉNÉRAL DESAIX
Dessin de Levacher

« Quand la guerre terrible et effroyable qui ravage et dévaste, qui sépare les amis, sera enfin terminée, simple, ignoré, paisible, content d'avoir contribué à rétablir la paix et à repousser les cruels ennemis, les barbares étrangers qui veulent nous faire la loi, je viendrai près de toi et nous ne nous séparerons plus ; nous adoucirons la vieillesse de notre bonne maman, nous chercherons à la rendre heureuse. Je soupire bien après ce moment.

« Je ne crois pas avoir le plaisir de t'embrasser cette année encore ; l'hiver approche et la campagne ne finit pas ; elle est bien dure. Plains nos malheureux volontaires, couchés à terre, dans la boue jusqu'aux genoux et fatigués d'un service pénible et continuel. Plains-moi aussi, charmante sœur, je suis élevé à un grade difficile et pénible, que je n'ai accepté qu'avec le plus grand regret. Je suis général de division et commande l'avant-garde ; c'est bien de l'ouvrage pour ton frère, que tu sais bien jeune encore et pas trop expérimenté. J'espère que la fortune m'aidera, qu'elle me sourira, et qu'avec un zèle sans bornes, bien de la bravoure, je réussirai à faire triompher les armes de la République. Tu ne saurais croire combien j'en ai le désir. Si la victoire me couronnait, j'en déposerais les couronnes entre les mains de maman, comme autrefois je lui donnais celle de lierre que me méritait mon assiduité au collège. Je lui suis bien attaché, à cette bonne maman, je l'aime au-delà de tout ce qu'on peut dire. Que je voudrais la savoir contente et heureuse !

Je suis bien désolé de voir, au milieu de mes richesses, avec les riches appartements qu'on m'a donnés, que je ne puisse pas réunir une somme un peu considérable pour l'aider. Elle ne m'a pas encore dit qu'elle en eût besoin. Je crains qu'elle ne me le cache ; tu sais que tu as toujours été la confidente de mon cœur, que je n'ai rien eu de caché pour toi. Eh bien ! dis-moi, avez-vous besoin de quelque chose ? parle vite, je serai trop heureux de me priver pour vous offrir tout ce que je possède. Si je n'avais pas eu du malheur pour mes chevaux, j'aurais pu payer mes dettes, mais malheureusement, ils sont hors de prix ! Qu'il m'en faudrait beaucoup et que j'en ai peu ! le joli cheval qui m'avait rendu des services réels, qui avait été blessé d'un coup de sabre, et que j'aimais beaucoup, est devenu aveugle ; pour le remplacer, il faut 2,000 livres. Tu sais combien cela se trouve peu facilement ; cependant mes économies me les procureront. Mais je t'en conjure, dis si maman est à court d'argent ; j'ai quelques assignats de mes économies, je lui en ferai parvenir. Si je la savais dans le besoin, je serais au désespoir, je serais bien loin du bonheur ! »...

Craint-il, pour ses chères éloignées, la nouvelle donnée par les journaux d'une blessure qu'il a reçue ? Il cherche à les rassurer par des plaisanteries :

« Sois sans inquiétude, les journaux ont dû te dire que je n'étais pas dangereusement blessé, et c'est la vérité. Je me rétablis bien, je sors du lit depuis douze jours et un ami m'a procuré un fauteuil très agréable où, ménageant bien ma jambe, je peux, sans me remuer, me transporter où la fantaisie me prend. J'ai beaucoup de visites, quelquefois de femmes très aimables ; j'ai mangé au moins cinquante pots de confitures, aussi tu vois que je ne suis pas à plaindre ! »

Sa sœur lui ayant demandé son portrait, c'est encore par des railleries qu'il répond :

... « J'ai été extrêmement surpris de la demande étonnante que tu m'as faite de mon portrait. En vérité, je n'y conçois rien, où veux-tu que je songe à me faire peindre, placé dans un village entièrement dévasté, dans un pays désert. Ne rêvant que combats et victoires et courant tout le jour, puis-je penser à un portrait ? Non, mon amie, j'en suis bien loin et je te promets bien qu'il m'est de toute impossibilité de le faire. Il n'y a pas un homme capable de faire un portrait, excepté à Strasbourg, et j'en suis à trente lieues. Si tu veux une peinture, porte l'image de la liberté. Les Français n'en doivent pas avoir d'autre. D'ailleurs, ma chère sœur, si j'avais la folie de me faire peindre, ce serait à présent fort inutile, vu que j'espère que d'ici la fin de la guerre, où j'aurais le plaisir de te voir, ma figure sera très embellie par les cicatrices honorables et glorieuses des coups que j'aurais reçus en défendant mon pays. . »

Et ailleurs :

« J'ai vu plusieurs fois des jeunes gens de notre département et j'en ai été dans la joie ; j'ai bien causé avec eux de nos rochers chéris et de nos montagnes... »

Malheureusement un moment vint où la correspondance ne put conserver ni ce ton enjoué, ni la sécurité qu'elle indiquait. Des envoyés du Comité du Salut public étaient venus en Auvergne stimuler le zèle révolutionnaire que ce comité ne trouvait pas assez ardent. A Riom, dans le district même où habitait la famille de Desaix, l'on avait installé un comité de *surveillance*, c'est-à-dire de délation ; moins de quinze jours après son organisation, cette société envoyait au Comité du Salut public une dénonciation contre le vaillant général.

Le registre original de la société de Riom, pour cette époque, est perdu, et l'on ne peut préciser qui fut l'instigateur de cet acte odieux ; mais la pièce envoyée au Comité du Salut public subsiste encore. En voici le résumé :

« Le comité proteste contre la nomination au grade de général de division du citoyen Desaix Deveygoux, qui paraît suspect aux patriotes de son domicile. Il a dix-sept parents émigrés, dont ses deux frères ; s'il n'est pas émigré lui-même, c'est qu'il a été retenu par son cousin Beaufranchet Dayat ; mais ce dernier est aussi devenu suspect et a été destitué du grade de chef de brigade et général de division dans la Vendée.

« Desaix n'a pas, au plus, dix mille livres de fortune, et il serait dangereux qu'un homme qui, à raison de sa parenté émigrée ou suspecte, a intérêt à la contre-révolution, se laissât entraîner par l'or de Pitt et Cobourg. »

Desaix accusé de songer à émigrer ! Une seule fois il osa résister à sa mère, et c'est précisément lorsqu'elle voulut l'engager à émigrer. « Puis-je me séparer de mon régiment, alors que tous les officiers y sont demeurés ? » tel fut son premier cri, et comme sa mère et quelque parents insistaient : « Je n'émigrerai à aucun prix, répondit-il, je ne veux pas servir contre mon pays, je veux demeurer et avancer dans l'armée. Non jamais je ne serai émigré ! »

On sait ce qui advint de la dénonciation. Une première fois Desaix avait été l'objet de mesures révolutionnaires, mais Carnot lui avait fait rendre justice. Sur la dénonciation venue de Riom, le même Carnot fit suspendre Desaix. Pichegru protesta à plusieurs reprises contre la mesure. Peut-être allait-elle être rapportée, lorsqu'un acte d'humanité de Desaix souleva contre lui les haines d'une société révolutionnaire de Strasbourg, et, malgré Pichegru, malgré Saint-Just, lui-même, on allait l'arrêter quand

sa division se révolta, enleva son général, l'entoura ne laissant personne approcher de lui, ne lui permettant même pas de sortir du camp.

Si la dénonciation n'eut pas d'autres conséquences pour le général, elle atteignit sa mère et sa sœur, dont l'incarcération fut ordonnée. Mais, grâce aux sentiments qu'avait inspirés le général, elles échappèrent aux premières recherches.

Le juge de paix fut chargé de ces recherches. En même temps que les ordres rigoureux contre *la ci-devant Beaufranchet Veygoux*, sœur et mère d'émigrés, arrivait *au républicain Conchon, juge de paix à Volvic*, une lettre de son fils, l'aîné de dix-sept enfants, volontaire à l'armée du Rhin. Ecrite avec plus de cœur que de grammaire et plus de patriotisme que d'orthographe, cette lettre déborde d'enthousiasme pour le « grand général Dézé », qui connaît tous les soldats de son pays, qui est pour eux un patriote et un père. Le brave juge ne dut pas hésiter longtemps... Un ami sûr et dévoué partit pour Charbonnières... Et quand, le lendemain, on vint en grand appareil et bruyamment réquisitionner et perquisitionner, les propriétaires de Veygoux ne se trouvèrent plus.

Elles furent, cependant, emprisonnées peu après. A peine étaient-elles sous les verrous, que la nouvelle se répandait d'une action d'éclat accomplie par Desaix, qui avait reçu une blessure grave. Les délégués en mission dans le Puy-de-Dôme venaient, dans la prison, féliciter la mère « sur ce qu'elle avait un fils qui se dévouait si généreusement pour la République ». Mais on n'ordonnait ni la mise en liberté, ni même un adoucissement au régime odieux de la détention.

Desaix, cependant, espérait que ses services vaudraient à ses chères prisonnières la fin de leur réclusion. Il écrivait et faisait écrire en leur faveur ; il leur procurait de légers adoucissements, par le moyen du geôlier lui-même, auquel il faisait tenir quelques assignats ; il trouvait même le moyen de leur faire parvenir des lettres où, pour déjouer sans doute toute indiscrétion, il attribue



Aquarelle de Taunay LE PREMIER CONSUL, SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE MARENGO, DONNE SES DERNIÈRES INSTRUCTIONS AU GÉNÉRAL DESAIX

à sa sœur des sentiments que peut-être n'avait-elle point :

« Console-toi, ma bonne et chère sœur, de ta détention malheureuse ; moi-même, passionné pour la liberté, passionné pour les combats, je me suis attendu à être privé du plaisir de jouir de tous deux... Je vois avec bien de la joie que ta conscience ne te reproche rien, que tu peux assurer hardiment que toujours tu as aimé la patrie, que jamais tu n'as cherché à lui nuire et que toujours tu as fait des vœux les plus ardents pour qu'elle triomphe de ses nombreux ennemis... Oui, bonne sœur, je t'aime mille fois puisque, puisque avec ta franchise ordinaire, tu me déclares que tu es bonne républicaine ».

. . . .

Cette liberté, malgré les services du héros, l'auraient-elles obtenue sans le 9 thermidor ?

Après les lettres à sa sœur, il ne sera pas sans intérêt d'en citer une adressée à une parente. C'est toujours la même effusion :

« J'arrive d'Egypte, ma très bonne et estimable tante. Le premier moment où je touche la terre, je vous le consacre. Faites-moi le plaisir de me faire savoir le plus tôt possible, comment vous vous portez, si vous êtes heureuse. Je le demande à vous et à tout le monde parce que j'y prends le plus vif intérêt. J'ai été longtemps éloigné de vous ; que ces années aient été tranquillement passées par vous est l'objet de tous mes vœux. J'ai été bien fatigué ; je le suis encore, mais, heureusement, pas malade. J'espère à présent avoir des agréments et des consolations qui me dédommageront des peines passées. Vous savoir bien en sera une grande ; vous voir, la plus agréable.

Je vous salue et vous aime de toute mon âme.

DESAIX.

Cette lettre, dont nous avons possédé l'original, porte encore les taches du vinaigre dans lequel elle fut plongée pour être désinfectée. Elle est adressée à Madame Le Normand, la mère du général de Beaufranchet d'Ayat.

Elle est datée du 14 floréal. Les délassements, les consolations que Desaix se promettait, ce devait être l'envoi à l'Armée d'Italie, ce devait être Marengo !

Marengo, où Desaix scella de son sang la fortune du Premier Consul et trouva la mort la plus glorieuse qu'eut pû rêver ce héros. d'Offenbourg, de Sedyman et de Chebreis.

La veille même de cette journée, sa mère et sa sœur occupaient encore sa pensée ; Savary, l'aide de camp que Bonaparte s'attacha parce qu'il avait été attaché à Desaix, Savary écrivait à la famille de son général :

« Sa sœur était sa plus tendre amie, il la vénérait et ne cessait de me répéter qu'il irait en Auvergne exprès pour la marier, qu'il lui donnerait la moitié de son argent et que le plus beau jour de sa vie serait celui où il verrait le sort de sa sœur déterminé d'une manière convenable à ses goûts et à sa naissance.

« La veille même de sa mort, il m'entretenait encore de ce projet en me répétant : Rappelez-vous bien ce que je vous ai dit en Égypte, que si je venais à mourir à la guerre, vous feriez deux portions égales de ma fortune : la première serait pour ma sœur, et la seconde pour ma mère. Que rien dans le monde ne vous fasse changer cette disposition; vous manqueriez à ma mémoire... »

L'influence que la mère et la sœur de Desaix avaient exercée sur son caractère, se reconnaît dans les sentiments qu'il professait sur les femmes, sur la femme.

Voici à cet égard le témoignage d'un contemporain, M. J. Miot qui fit, avec lui, la campagne d'Egypte.

C'est durant ce séjour que Desaix et ses compagnons firent, grâce à la bonne foi anglaise, au Lazaret de Livourne :

« Quelquefois la conversation s'établissait sur différents points de morale, d'histoire et de physique, et Desaix nous prouvait qu'il était aussi instruit que bon militaire. Pendant notre détention, il partageait toujours nos plaisirs, apaisant les querelles, adoucissant les chagrins. Il aimait beaucoup les femmes et en parlait souvent. Il avait des idées fort originales sur elles, et je me rappelle qu'un jour il me disait : « Oui, si une femme m'aimait tendrement, je ne voudrais jamais lui demander ce qu'elles « laissent prendre avec tant de plaisir, après une défense souvent « simulée ; je voudrais, au contraire, qu'elle vint me dire : je « t'ai promis mes faveurs si tes actions me prouvaient la beauté « de ton âme, ton amour pour la gloire. Tout ce que tu faisais « pour elle, tu le faisais pour moi ; viens, je suis contente de ton « amour, reçois-en la récompense ! »

« Desaix n'estimait point les femmes; il les aimait ardemment. Il les aurait estimées toutes si une seule lui eût offert la chimère dont il berçait son imagination! »



LA MORT DE DESAIX — TAPISSERIE EXÉCUTÉE D'APRÈS UN TABLEAU DE REGNAULT, APPARTENANT A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Cette chimère était-ce la ressemblance rêvée avec ce qu'avaient été pour lui cette mère et cette sœur?

Voici bientôt le moment où la France pourra célébrer le centenaire de la mort de Desaix! on parlera beaucoup de ses mérites militaires, de ses victoires, et nous savons que deux écrivains distingués, M. E. Clémentel et M. des Essarts, mettent la dernière main à un ouvrage qui, d'une manière saisissante, fera revivre le héros et en montrera les vertus.

Mais il nous a semblé que de toutes ses vertus, la moins brillante peut-être, mais non pas la moins admirable, était ce tendre et naïf attachement de Desaix pour sa famille.

Dans le pays où naquit l'immortel héros de Marengo, on connaissait ces sentiments; longtemps ceux qui dans leurs campagnes avaient eu occasion d'approcher le général Desaix, répétèrent combien il était particulièrement heureux de revoir ces compatriotes, de leur parler de l'Auvergne, d'évoquer le nom de sa mère et de sa sœur.

Aussi, de même que Bonaparte avait dès la première heure songé à la mère et à la sœur de son compagnon d'armes et ne les oublia pas plus qu'il n'oublia l'ami fidèle auquel il fit *« les funérailles de Patrocle »* et donna la plus belle sépulture qu'un homme ait reçue, de même l'Auvergne associa ces deux nobles femmes à ce qui fut célébré dans tout le pays en l'honneur du *moderne Epaminondas*.

Rappeler tout ce qui a été fait en Auvergne pour la mémoire de Desaix, nous mènerait trop loin des limites que nous nous sommes tracées. Les voyageurs connaissent à Riom la fontaine au buste monumental, à Clermont, la statue de bronze et la pyramide de lave noire, « aux trente-trois assises en l'honneur des trente-trois années du héros »; statue qui attend un piédestal digne d'elle, comme la *pyramide* attend les bas-reliefs qui furent commandés et en partie exécutés pour la décorer.

Mais il est un autre monument plus simple et moins connu. C'est celui qui a été récemment érigé à Ayat, non loin du manoir où notre général vit le jour et dont l'inauguration inspira à M. Emmanuel des Essarts une poésie, pleine de souffle et de talent, dont nous nous plaisons à faire connaître quelques strophes.

. . . .

Pur comme nos sommets neigeux, nos lacs limpides,
Pur comme un éternel glacier,
Tel fut le fier jeune homme, aux vertus intrépides,
Cœur d'or et courage d'acier.

Ce penseur qui, parmi la bataille enflammée
Suivant son belliqueux chemin
Gardait la dignité de la raison armée
La beauté du courage humain.

Si bien que, rassurés par sa clémence auguste,
Comme par la bonté d'un dieu,
Les vaincus baptisaient du nom de « Sultan juste »
Ce rival du « Sultan de feu ».

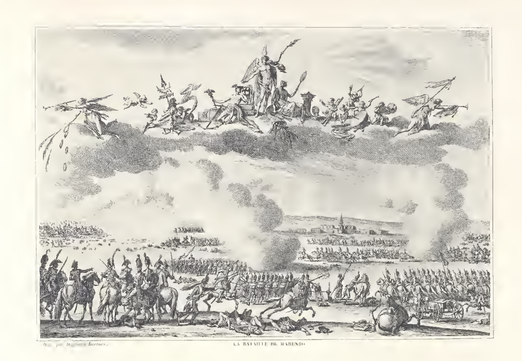
Tel fut Desaix, la foudre en main, l'ame attendrie,
Marqué par la faveur du sort
Pour être le suprême effort de la patrie
Que lui seul sauva par sa mort.

Déjà sur nos soldats s'abattait la défaite
Et les vautours planaient en chœur
Quand l'effort inspiré de son regard prophète
Fit accourir Desaix vainqueur.

Oui! vainqueur et blessé... l'on eût dit que la gloire,
Voulait fermer pour ce sommeil,
Ces yeux qu'elle avait fait s'ouvrir pour la victoire
Comme un jet de large soleil.

Meurs donc, sage héros... L'agile renommée
Te porte aujourd'hui sur l'autel
Et l'Auvergne redit à la France charmée,
Que Desaix est mort immortel.

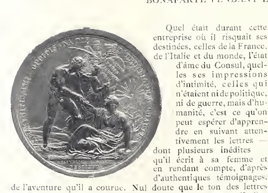
FRANÇOIS BOYER.



LA BATAILLE DE MARENGO

LES DEUX JOSÉPHINE

BONAPARTE PENDANT LA CAMPAGNE DE MARENGO



Quel était durant cette entreprise où il risquait ses destinées, celles de la France, de l'Italie et du monde, l'état d'âme du Consul, quelles ses impressions d'intimité, celles qui n'étaient ni de politique, ni de guerre, mais d'humanité, c'est ce qu'on peut espérer d'apprendre en suivant attentivement les lettres — dont plusieurs inédites — qu'il écrit à sa femme et en rendant compte, d'après d'authentiques témoignages, de l'aventure qu'il a courue. Nul doute que le ton des lettres à Joséphine n'est plus celui de la première campagne d'Italie; l'Egypte a passé entre deux, et les cruelles révélations, et la scène du retour, et le pardon; c'est à présent l'amitié, la confiance, la gentillesse d'un mari, non plus la passion, l'emportement, la violence d'un amant, mais l'on y peut justement démêler plus facilement la filiation et la suite des sentiments, tels que les événements les expliquent et c'est là comme un piquant de plus.

* * *

On ne raconte pas ici la campagne, mais il faut fixer quelques dates. Bonaparte a quitté Paris le 16 floréal (6 mai) à trois heures du matin, s'est arrêté pour des inspections à Dijon, à Auxonne, à Dole, est arrivé à Genève le 18 (8 mai) avant minuit. Il écrit le 21 (10 mai):

« Je suis à Genève, ma bonne amie, j'en partirai cette nuit. J'ai reçu ta lettre du 17. Je t'aime beaucoup. Je désire que tu m'écrives souvent et que tu sois persuadée que ma Joséphine m'est bien chère.

Mille choses aimables à la petite cousine : recommande lui d'être bien sage, entends-tu!

B.

Le 25 (14 mai), de Lausanne :

« Je suis depuis hier à Lausanne. Je pars demain. Ma santé est assez bonne : ce pays-ci est très beau. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu viennes à ma rencontre mais il faudra marcher incognito et ne pas dire où tu vas parce que je ne veux pas qu'on sache ce que je dois faire. Tu peux dire que tu vas à Plombières, je t'enverrai Moustache qui vient d'arriver. Mille choses tendres à Hortense. Eugène n'arrivera que d'ici huit jours. Il est en route. »

B.

Le 26 (15) :

« Je pars dans l'instant pour aller coucher à Saint-Maurice. Je n'ai pas reçu de lettre de toi. Cela n'est pas bien. Je t'ai écrit tous les courriers. Eugène doit arriver après-demain. Je suis un peu enrhumé, mais cela ne sera rien. Mille choses tendres à toi, ma bonne petite Joséphine, et à tout ce qui t'appartient. »

B.

De Martigny, le 28 (17); le passage s'est opéré :

« Je suis ici, depuis trois jours au milieu du Valais et des Alpes dans un couvent de Bernardins. L'on n'y voit jamais de soleil : juge si l'on y est agréablement. J'aime bien te voir gronder, toi qui es à Paris au milieu des plaisirs et de la bonne compagnie. L'armée file en Italie; nous sommes à Aoste, mais le Saint-Bernard offre bien des difficultés à vaincre.

« Je t'ai écrit souvent. Quant à Mademoiselle Hortense, quand elle sera grande dame, on lui écrira. Aujourd'hui elle est trop petite, on n'écrit pas aux enfants.

« Cette pauvre Madame Lucien est donc morte? Elle a bien souffert. Son mari doit être bien triste. Je le plains. Perdre sa femme, c'est perdre sinon la gloire, au moins le bonheur.

« Mille choses aimables à Hortense et mille douceurs à Joséphine. »

B.

Un intervalle. Point de lettre retrouvée avant le 9 prairial (29 mai). Il a passé le Saint-Bernard le 30 floréal (20 mai), est venu à Aoste où il a été arrêté quatre jours par le fort de Bard; le 6 prairial (26), il est à Verrex, le 7 à Yvrée, le 8 à Chivasso, d'où le 9 il retourne à Yvrée. A onze heures du soir il écrit :

« Je suis au lit. Je pars dans une heure pour Verceil. Murat doit être ce soir à Novare. L'ennemi est fort dérouté ; il ne nous devine pas encore. J'espère dans dix jours être dans les bras de ma Joséphine qui est toujours bien bonne quand elle ne pleure pas et ne fait pas la *Civetta* (la coquette). Ton fils est arrivé ce soir je l'ai fait visiter; il se porte bien ; mille choses tendres. J'ai reçu la lettre d'Hortense. Je

lui enverrai par le prochain courrier une livre de cerises très bonnes. Nous sommes ici avancés d'un mois sur Paris. Tout à toi. »

Puis une lettre encore, sans nul doute du 20 prairial (9 juin) :

« Je suis à Milan très enrhumé. Je ne sors pas de la pluie, je l'ai eue sur le corps pendant quelques heures ; cependant cela va mieux. *Je ne t'engage pas à venir ici, je serai de retour dans un mois.* J'espère que je te trouverai bien portante. Je vais partir pour Pavie et la Stradella. Nous sommes maîtres de Brescia, Crémone et Plaisance.

« Mille choses tendres. Murat se comporte fort bien. »

Point d'autre : ce n'est point à dire qu'il n'en ait pas écrit. Sûrement, il a annoncé sa victoire à Marengo, il a parlé de Desaix, il a dit son retour, il a répété, surtout à sa femme, qu'il était inutile qu'elle vînt à Milan ; certes il a écrit, mais, de fait, ses lettres ne donneraient point d'autres lumières. A Lausanne, à Martigny, à Yvrée, il attend, il souhaite Joséphine ; à Milan, très nettement, il lui dit de ne point se déranger et, sans doute, plus tard, il accentue encore sa volonté.

* * *

C'est que, à Milan, il a retrouvé cette étonnante cantatrice qui au temps des campagnes d'Italie, tenait déjà à la Scala le premier rang, et à juste raison, passait pour le contralto le plus vigoureux



JOSEPHINE GRASSINI

Les voilà donc ces traits, l'honneur de l'Italie !
Si tout l'art du pinceau ne put approcher d'eux
Hélas ! c'est qu'un mortel en a fait la copie,
Et que l'original en fût fait par les Dieux.

Canta in Genova nella Penelope l'anno 1803

et le plus expressif qui fût alors à la scène. En ce temps, tout à sa Joséphine, il avait dédaigné les accents expressifs, les regards passionnés, la mimique inspirée, par qui, de la scène, cette autre Joséphine, Giuseppina Grassini lui faisait part de son amour. Il avait avec toute l'armée, folle de musique, applaudi la cantatrice ; la femme, quelque fût son succès, n'avait pas en lui éveillé même un désir.

Pourtant elle était très belle alors, tout à fait belle, si Madame Vigée-Lebrun n'a point menti, si ces portraits, l'un à présent au musée de Rouen, l'autre au musée d'Avignon, la présentent telle qu'elle était à ses vingt-cinq ans. Elle en avait vingt-trois en 1796 ; fille d'un cultivateur de Varese, éduquée comme artiste aux frais du comte Belgiojoso qui lui avait donné les meilleurs maîtres, elle avait achevé de développer son talent sous la direction de Marchesi et de Crescentini et avait débuté à la Scala au carnaval de 1794. Elle s'y trouvait de nouveau en 1796 déjà fêtée par toutes les cours d'Italie, nécessaire aux cérémonies princières, adulée et payée comme le sont seulement les cantatrices ; mais cette fois Bonaparte écouta simplement, paya et partit.

La Grassini continua ses triomphes : elle fit émeute à la Fenice, elle emplit San-Carlo et malgré qu'elle traînât à sa suite un mari, d'ailleurs peu gênant, et que Madame Lebrun a portraituré pardessus le marché, elle ajoutait partout à ses succès de prima donna des victoires qu'elle estimait peut-être davantage. Revenue à Milan en 1800, elle n'y avait point trouvé au théâtre d'engagement à son gré et se contentait de paraître, de temps en temps, dans des concerts.

Le lendemain ou le surlendemain de l'arrivée du Consul à Milan, le 14 ou 15 prairial (3 ou 4 juin), un concert fut improvisé pour lui faire fête, où chantèrent Marchesi et la Grassini. Cette fois, le Consul avait le cœur plus libre et il se laissa attendrir. Toutefois, la femme ici ne lui semble, si l'on peut dire, que l'accessoire de l'artiste. Ce fut celle-ci qui le conquit, qui émut profondément son cœur, qui lui donna des sensations inoubliables. Volontiers, il l'eût écoutée des heures, des journées, et l'avoir pour maîtresse était comme le complément de son dilettantisme ; d'ailleurs nulle résistance de sa part à elle ; elle se plaignait seulement que Bonaparte eût ainsi attendu quatre années, durant lesquelles sa beauté s'était alourdie, son corps empâté, sa face élargie.

Le Consul craignit sans doute que quelque bruit de l'aventure revînt à Joséphine, et pour la dérouter, en même temps que pour préparer l'avenir, il inséra le 16 (5 juin) dans le quatrième *Bulletin de l'Armée de Réserve*, ces paragraphes où agréablement, le faux et le vrai se combinent : « Le peuple de Milan paraît très disposé à reprendre le ton de gaieté qu'il avait au temps des Français. Le général en chef (c'est Berthier) et le Premier Consul ont assisté à un concert qui, quoique improvisé a été très agréable.

« Le chant italien a un charme toujours nouveau. La célèbre Billington, *la Grassini* et Marchesi sont *attendus* à Milan. On assure qu'ils vont partir pour Paris pour y donner des concerts. »

L'intermède est court ; car le 20 (9 juin) Bonaparte quitte Milan et, cinq jours après, c'est Marengo ; mais le 27 (16) il revient à Milan, et la passion de la musicienne le reprend. « Je vous prie, citoyen général, écrit-il à Berthier le 2 messidor (21 juin) d'inviter deux des meilleurs virtuoses d'Italie de se rendre à Paris pour y chanter un duo en italien, à la fête du 14 juillet. Vous leur ferez donner ce qui leur sera nécessaire pour leur voyage et le ministre de l'Intérieur, auquel vous les adresserez, les traitera d'une manière conforme à leur mérite et les indemnisera de ce qu'ils auraient gagné en Italie ».

Le même jour, il écrit à Lucien, ministre de l'Intérieur : « Vous trouverez ci-joint copie d'une lettre que je viens d'écrire au général Berthier. Je désirerais que ces deux virtuoses exécutassent, avec des chœurs, un morceau italien que vous feriez composer sur la délivrance de la Cisalpine et de la Ligurie et la gloire de nos armes... Le général Berthier m'informe qu'il compte envoyer ou Madame Billington ou Madame Grassini qui sont les deux plus célèbres virtuoses d'Italie. Faites donc composer un beau morceau en italien avec une bonne musique. Le ton de voix de ces actrices doit être connu des compositeurs italiens. »

Il pouvait à Lucien paraître assez peu vraisemblable que la Billington, malgré ses engagements à Londres, vînt chanter à Paris pour le 14 juillet, mais on vivait dans les étonnements et quant à Napoléon, il était sûr au moins d'avoir une de ses virtuoses ; pour en être plus certain, il ne la quittait même ni jour ni nuit.

* * *

A Paris, où le Premier Consul se trouva revenu le 14 messidor (3 juillet), où la Grassini le suivit de près, le prestige ne tarda pas à s'affaiblir. D'abord, l'effet que Bonaparte s'était promis du talent de sa maîtresse dans un vaisseau tel que l'église des Invalides, le Temple de Mars, fut à peu près nul. Trois orchestres, deux de cent cinquante musiciens chacun et le troisième de vingt, étouffaient entièrement les voix de la Grassini et de Bianchi. Lucien qui avait tout combiné pour se mettre en relief, lui et ses amis, avait eu soin de placer le chant italien au début de la cérémonie, avant le discours qu'il devait prononcer, et de terminer la fête par une cantate de Fontanes, mise en musique par Méhul. C'est pour ces deux morceaux que les rédacteurs de journaux accordèrent leurs lyres ; quant à la pauvre Grassini, à peine s'il fut fait mention de son talent ; on insista simplement sur ce qu'elle était italienne : « Qui pouvait mieux célébrer Marengo que ceux dont cet événement assure le repos et le bonheur ! »

On se console d'un insuccès, mais il y avait pis : « La Grassini, a écrit dans ses mémoires inédits un homme qui l'a intimement connue, avait un excellent cœur. Pleine d'obligeance, son expérience ne lui avait pas appris comment le grand général traitait l'amour et comment la politique peut nuire à la galanterie. Les Milanais lui crurent un crédit illimité ; elle-même était heureuse de penser qu'elle pourrait rendre beaucoup de services et elle arriva à Paris surchargée de grâces à demander. Soit que Napoléon craignît qu'elle ne prît sur lui de l'influence, soit qu'il voulût échapper d'un coup à une multitude de demandes, il lui fit fermer la porte des Tuileries. Elle n'était pas de nature à s'en désoler et se consola immédiatement avec Rode, le célèbre violon. »

Napoléon ne lui en tint pas rancune, quelque peur que Rode eût prise de sa bonne fortune. Il leur accorda par deux fois à l'un et à l'autre la salle du Théâtre de la République et des Arts pour s'y faire entendre et ces concerts furent fructueux, le second surtout qui rapporta 13,868 fr. 75 centimes, sans compter les louanges de la critique.

Toutefois, ce n'était pas là de quoi la retenir. Il était impossible pour le moment de monter à Paris un théâtre d'Opéra seria où seulement elle eût trouvé sa place, plus impossible encore de la faire engager au théâtre de la République où son accent eût fait rire. On n'avait point encore trouvé la combinaison ingénieuse de faire chanter dans un opéra chacun en sa langue. De plus, Rode avait cessé de plaire et rapidement. Pourquoi? C'est ce qu'a fort bien expliqué le mémorialiste déjà cité : « La Grassini a eu beaucoup d'amants, dit-il, mais ses choix se justifiaient par son défaut de discernement et par l'absence de toute vénalité. Nature ardente, œil de feu, peau méridionale, l'on aurait cru que l'amativité avait en elle un grand développement. Il n'en était rien. Les ardeurs du soleil n'avaient pas dépassé l'épiderme. Ses liaisons résultaient uniquement du besoin d'être l'objet de soins et d'empressements assidus, soit qu'elle voulût connaître si les sensations qu'elle n'éprouvait pas étaient la faute de ses amants, soit que ceux-ci fussent désappointés par de fallacieuses apparences, ses liens ne duraient pas longtemps. Lorsqu'elle les renouvelait, la lune de miel était pour elle pleine de douceur. Avec la simplicité la plus candide, elle en faisait la confidence à ses amies intimes : « C'est un ange, ma chère! » puis, l'ange tombait bientôt au rang des simples mortels. »

Tel avait été le sort de Rode, le beau Rode, très joli homme, de haute taille, les traits fins, l'air distingué, les yeux éclairés, mais réservant ses inspirations pour son violon.

Elle se remit à courir l'Europe. En novembre 1801, on la trouve donnant à Berlin des concerts où elle fait fureur; en 1802, elle est engagée à Londres pour la saison, mars à juillet, moyennant 3,000 livres sterling; mais, à chaque voyage presque, elle traverse Paris et, comme c'est sans conséquence désormais, elle vient chaque fois faire une visite à l'appartement secret du Consul. Joséphine — la vraie — en enrage, multiplie les espionnages pour arriver à savoir si vraiment la Grassini a été reçue. Elle l'est sans doute, mais comme une passante, comme une habituée, pour dire sa phrase, chanter son petit morceau. Et, chaque fois, au concert qu'elle donne à Paris et où elle paraît avec Rode — qui a pris son parti — et le plus souvent Frédéric Duvernoy, Bonaparte paye magnifiquement sa loge, où d'ailleurs il ne paraît point. Trois années de suite elle fait à Londres « les délices du Théâtre Royal »; en 1806, à l'hiver, Louis qui est aussi épris de musique que son frère aîné, l'attire à Amsterdam et à La Haye, et enfin en 1807, lorsque l'Empereur revenu de Tilsitt, complète l'organisation de la *Musique de la Chambre*, elle y est engagée moyennant 36,000 francs d'appointements fixes, 15,000 francs de gratification annuelle, 15,000 francs de pension à sa retraite, sans compter les gratifications accidentelles, la salle de l'Opéra mise gratuitement à sa disposition pour un concert annuel, et un congé de quatre mois durant lequel elle court l'Europe portant, dans les villes empressées à lui faire fête, son titre magique de première cantatrice de S. M. l'Empereur et Roi.

Cette *Musique de la Chambre*, pour qui l'Empereur recrute Crescentini après Austerlitz, Paër, Madame Paër et Brizzi après Iéna, la Grassini après Tilsitt, cette Musique qui lui fournit les plus grandes et les plus intimes jouissances, les sensations les plus vives, les distractions les plus chères, n'est-ce point assez qu'elle ait existé pour que se trouvent réfutées les opinions soutenues par certains sur Napoléon dilettante? Quel est donc au monde le souverain qui pour son plaisir a engagé et entretenu un tel ensemble d'artistes? Quel a soutenu, pour imposer et faire représenter des opéras, des luttes telles que l'Empereur en eut à subir pour les *Bardes* et la *Vestale*? En dépit des envieux coalisés, de la bande du Conservatoire acharnée contre Lesueur, des impuissants rués en masse compacte contre le pauvre grand artiste, il l'a sauvé de la misère et du désespoir, il lui a fourni les moyens de donner sa mesure et de s'immortaliser.

Avec la Grassini, cette passion de musique, il la garda jusqu'au bout, même lorsque la voix s'usait, que les moyens commençaient à faire défaut, que la déclamation s'embrouillait, que l'artiste avait passé de mode. C'était Arcole et Marengo, c'étaient ses triomphes et sa jeunesse à lui qu'il écoutait, mais il n'allait plus au-delà : lorsque, en mai 1807, sur des paroles qu'elle a composées elle-même, elle intercale dans *Cleopatra* un air qu'elle a demandé à Blangini; que, les yeux sur l'Empereur, elle chante :

> Adora i cenni tuoi questo mio cuor fedele :
> Sposa saro se voi non dubitar di me,
> Ma un sguardo sereno, ti chiedo, d'amor.

c'est un bon de 6,000 francs qui lui tombe de la Caisse des Théâtres, mais non un *sguardo sereno d'amor*.

En 1808, après *Roméo et Juliette* de Zingarelli, où avec Crescentini, elle atteint le sublime, 12,000 francs; dans le même hiver, après ses petits concerts à Rambouillet, 10,000 francs; autant les autres années après chaque représentation mémorable. Napoléon la tient si bien pour une des gloires de Paris, que, à sa nouvelle épouse, il veut la faire entendre non seulement aux Tuileries, mais à la représentation publique donnée à son bénéfice. Marie-Louise fait la moue et trouve la chanteuse vieille, mais elle n'en est point jalouse.

La fin est triste; après ces gloires du Théâtre de la Cour, ces applaudissements impériaux qui suffiraient au bonheur d'une vie, en 1814, la Grassini se jeta ardemment aux vainqueurs. Les Anglais, Wellington surtout, se l'arrachèrent. On la vit en grande

JOSÉPHINE GRASSINI — PORTRAIT PAR MADAME VIGÉE-LE BRUN
(MUSÉE DE ROUEN)

loge entre Wellington et Castlereagh à cette représentation fameuse de l'Opéra, la première où le Roi *désiré* parut en public avec Madame et son auguste famille. A toutes les soirées d'intimité et de gala que donnait Wellington, on ne voyait qu'elle et il n'y en avait que pour elle, tantôt amenant avec elle des artistes — des hommes, jamais de femmes — et avec eux chantant des scènes entières, tantôt seule, au milieu du salon, faisant des gestes comme si elle eût été sur le théâtre, et, à l'aide d'un grand schall, se drapant en mille manières et prenant des poses. L'Anglais la regardait, ravi en extase; et elle faisait sonner très haut, en ses billets d'orthographe bizarre, « Monsieur le duc de Wellington. »

Puis elle s'en retourna en Italie où, en 1817 elle donna ses derniers concerts, mais elle ne mourut qu'en 1850, à soixante-dix sept ans. On dit qu'elle a laissé des mémoires? Est-ce vrai?

FRÉDÉRIC MASSON



Cliché Boyer.

L'ARC DU SIMPLON A MILAN

L'arc triomphal, qui est un des plus beaux ornements de Milan, n'a point été destiné uniquement à immortaliser le souvenir de la victoire de Marengo, mais à célébrer l'achèvement de cette route du Simplon, le travail le plus étonnant qu'eût encore exécuté le génie civil. Sans doute, sur les bas-reliefs qui devaient l'orner, étaient représentées la bataille, la mort de Desaix et la capitulation d'Alexandrie. Sans doute, c'était la Victoire qui montait au char traîné par le quadrige divin; mais ici Marengo n'était que l'accessoire. D'ailleurs si les dessins et les projets du Marquis Louis Cagnola étaient terminés en 1805, si la première pierre avait été posée en 1807, si l'édifice, tout de marbre blanc, était comme achevé en 1814, il en fut pour lui comme pour l'arc du Carrousel; on en changea la destination et, fait pour célébrer les victoires de Napoléon, il fut appelé à glorifier ses défaites. On y vit l'entrée de l'Empereur François à Milan, la bataille de Culm, la Reddition de Dresde, le passage du Rhin, la Reddition de Lyon, la bataille d'Arcis, la Sainte-Alliance, le Congrès de Vienne, la Prise de Paris, le Traité de Paris, l'Entrée des Alliés à Paris, l'Entrée de Neipperg à Milan et la fondation du Royaume Lombard-Vénitien. La Paix détrôna la Victoire et prit sa place sur le char et ce fut par une louangeuse inscription que la « Longobardia felix » dédia le monument à l'Empereur et roi François Ier, Auguste, restaurateur de la félicité, père du peuple. En 1859, on ne changea ni les bas-reliefs, ni la statue, seulement les inscriptions. Celle qu'on voit ici, du côté de la ville, est noble et reconnaissante; l'autre, qui fait face à la route du Simplon éveille bien des idées en cette langue si merveilleusement concise, si justement appropriée pour fournir la formule héroïque, définitive, et inoubliable des faits

ENTRANDO COLL'ARMI GLORIOSE
NAPOLEONE III E VITTORIO-EMANUELE II LIBERATORI
MILANO ESULTANTE CANCELLÒ DA QUESTI MARMI
LE IMPRONTE SERVILI
E VI SCRISSE L'INDEPENDENZA D'ITALIA.
MDCCCLIX.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie, Asnières Le Gérant : G. BLONDIN

Dix-septième année. JUILLET 1899 Deuxième série. — N° 112

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Parait entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNES
Du *Figaro* quotidien



SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

PAUL-ALBERT LAURENS. VÉNUS ACCUEILLIE PAR LES HEURES



Société des Artistes français
AMÉDÉE BUFFET. — JÉSUS A BÉTHANIE

LES JEUNES AU SALON

Ce ne sont point ici tous les jeunes, même point tous ceux qu'on a remarques et qui donnent des promesses d'avenir; mais, dans le nombre des jeunes qui, au dernier Salon du siècle, ont fourni des preuves certaines de talent, nous avons prétendu mettre à part ceux par qui l'on pouvait distinguer le plus nettement les tendances formelles de l'art contemporain. L'on ne trouvera donc point seulement ici les jeunes qui innovent, mais aussi les jeunes qui continuent et soutiennent la tradition. Entre les deux Ecoles, l'une qui, très récente, se recommande d'artistes dont hier encore on contestait le talent, l'autre qui, très vieille en France, a le défaut meme de son ancienneté, ce n'est point à nous de choisir; c'est au public. Notre mission consiste seulement à mettre sous les yeux les pièces du proces et à les présenter du mieux qu'il est possible, et cette annexe du Salon que nous ouvrons dans le Figaro Illustré *est d'autant plus intéressante à parcourir à la veille de l'Exposition Universelle. On ne saurait se dissimuler quelle action ont eue en France sur l'art contemporain les Expositions antérieures de 1855, de 1867, de 1878 et de 1889. Il est donc utile de marquer nettement le point où l'on est arrivé, le point d'où l'on partira demain, lorsque, la comparaison s'étant établie entre les productions des Ecoles étrangères et les nôtres, l'on pourra constater si la règle ancienne de travail et de composition qui a assuré la grandeur de l'Art français depuis trois siècles, doit vraiment être abandonnée, ou si elle doit être renouvelée, ou si enfin il convient de la reprendre et de s'y attacher fermement.*

LA DIRECTION.

CE QUE NOUS DEMANDONS AUX JEUNES

Au moment où s'ouvre le Salon, au moment heureux où, attirant les désœuvrés, les élégantes et les amis souvent découragés du beau, la Saison de peinture et de sculpture installe son royaume derrière les larges portes de la Galerie des Machines, hors de Paris, sans fracas, sans réclame, sans cris d'admiration forcée, sans batailles de paroles violentes ou de murmures envenimés, une autre saison s'est doucement épanouie. Elle est fraiche, candide, et, bien que reparaissant chaque année à même date, toujours surprenante de nouveauté. Elle nous montre, avec une infatigable patience, ce qu'elle a montré pendant des siècles et des siècles, et ce que nous nous efforçons de comprendre, en croyant toujours le découvrir. Dans les sillons récemment creusés, d'où s'exhale la forte odeur de la terre vivante, le blé et l'avoine ont commencé de répandre leurs toisons vertes et argentées. Les arbres qui montent en lignes régulières sur les coteaux paisibles, cerisiers, pommiers et pêchers, se sont couverts de fleurs blanches et roses qui communient joyeusement avec le ciel limpide. Puis, de grands souffles tièdes ont chassé au-dessus des bois noirâtres, mais dont la cime teintée de rouge tressaille d'une vie impatiente, de lentes vapeurs humides et lumineuses, et des nuages épais, brusquement assombris, d'où la pluie a ruisselé ; et les feuilles pâles, blondes et roses d'abord, sont devenues à la cime des bois un immense manteau vert qui ondule et filtre les rayons mouvants du soleil, parmi les troncs serrés, sur le sourire innombrable des fleurs dans la mousse. C'est la jeunesse pure et bienfaisante de l'année ; c'est l'appel ravi de tout ce qui est jeune vers la lumière et l'amour.

Cette délicieuse jeunesse de la nature qui nous enveloppe, nous pénètre, nous illumine, nous en voudrions partout retrouver l'immortel exemple ; et quand nous pénétrons dans l'énorme hall

où la marchandise d'art amoncelée sollicite naïvement l'acheteur, c'est aux jeunes que vont notre curiosité et notre sympathie. Les autres, nous les connaissons ; nous savons ce qu'ils nous doivent offrir, et sans doute nous leur sommes reconnaissants d'être toujours semblables à eux-mêmes. Ils sont les forts piliers du temple, ils sont la Tradition, et toujours la Tradition d'âge en âge a porté



Société des Artistes français
ABEL BERTRAM. SOIR

l'Art français, toujours la loi, même promulguée par les Académies, la loi si tyrannique, étroite ou injuste qu'elle apparaisse, a été l'heureuse sauvegarde contre l'anarchie menaçante. Mais ces maîtres chers et familiers, nous voyons en eux l'art d'aujourd'hui et d'hier, et ce que nous demandons, dans notre ardeur de vie et de jeunesse, c'est l'art de demain.

Si nous nous retournons vers le siècle qui s'achève, nous n'y apercevons point cette ligne d'art sévère et une qui traverse les deux siècles précédents, qui, de Poussin à Largillière et de Boucher à David, maintint la peinture française sur des sommets nobles, riants et modérés. Ce sont maintenant des cimes aiguës et des abîmes, c'est un perpétuel flux et reflux des vagues. Et sans doute la voie de l'enseignement académique et de la tradition des maîtres n'est pas interrompue ; tout au contraire, on la distingue, dans la plaine, plus droite, plus unie que jamais. De David, d'Ingres, de Gros, de Gérard, jusqu'aux excellents professeurs de notre École des Beaux-Arts, il n'y a qu'une tradition ; mais voici qu'ont surgi de grands artistes qui échappent à cette tradition. Le bouillonnement romantique qui soulève vers 1830 la littérature et l'agite de passions artificielles d'ailleurs et peu durables, se propage parmi les peintres, et Delacroix répond à Victor Hugo. Puis, durant tout le Second Empire et la période de calme qui succède à l'Année Terrible, une révolution moins bruyante et moins brusque vient orienter les esprits inquiets vers de nouveaux horizons. A côté des paysagistes classiques et composant selon des lignes ingénieuses, à coté des ajusteurs de ruines nobles et froides, on s'étonna de voir de braves gens pour qui tout était bon, pourvu qu'il y eût de l'air et de la lumière, une prairie bordée de saules, un bout de rivière où se reflètent quelques maisons, un coin quelconque de cette France charmante et gaie que l'art français s'obstinait à ne point regarder. Corot fut l'initiateur, et derrière lui tout l'impressionnisme se glissa. Et à côté des peintres de mythologies banales, des narrateurs d'histoire moderne, des revendeurs d'oripeaux du moyen âge ou de la Renaissance, d'audacieux novateurs, attaquant et attaqués avec rage, osèrent peindre leurs contemporains tels qu'ils les rencontraient, au café, au théâtre, sur le boulevard, dans la vulgarité de la vie ; et derrière Courbet, Manet ou Degas, les jeunes, les vrais jeunes s'élancèrent. Et tout fut désormais permis aux jeunes, tout leur appartint. Peindre notre vie telle que la science de ce siècle l'a transformée, avec l'âpreté de ses luttes, avec le côté grandiose aussi de l'industrie envahissante, nous donner le fidèle portrait de la société moderne, et nous donner en même temps, ce qui est plus précieux encore, le moyen de nous évader par le rêve de cette vie, de cette société trop brutale, c'est une tâche très belle et infinie pour l'art. Que les âmes candides en quête de sujets nouveaux se rassurent ; il semble par moment que tout soit encore à peindre.



Société des Artistes français
A.-L. MESTRALLET. — BAIGNEUSE ANTIQUE

ALLONS AUX JEUNES

Non que nous prétendions découvrir en ces jeunes des vertus ignorées et de profonds mérites que les maîtres n'ont point. Nous savons tous, n'est-ce pas ? que les vrais jeunes le



Société des Artistes Français
A.-R. DELÉTANG. — INTÉRIEUR D'ÉTUDIANT

sont par le cœur et non par les années, qu'un Puvis de Chavannes et un Claude Monet ont été, demeurent toujours des jeunes. O belle, ô chère et vive jeunesse de l'enthousiasme! Être jeune comme la nature, en se renouvelant, en aimant toujours! Mais il ne s'agit point de rendre hommage à cette jeunesse-là. Ce que souhaite notre revue, c'est dresser un petit inventaire curieux, sans parti pris, de la génération nouvelle, qui a de vingt à trente ans, qui s'avance en rangs serrés, derrière les autres jeunes, derrière ceux qui ont le succès, les places et les commandes, et qui, à son tour, et très pacifiquement, proclame son droit à l'existence. Ont-ils du talent? Sont-ils de bons élèves, uniquement destinés à faire de bons professeurs, ou des révoltés en passe de devenir des maîtres? Que veulent-ils? Que préparent-ils? Patience, ils n'ont pas trente ans; cela suffit. Allons donc au hasard d'informations trop incomplètes, la discrétion des livrets ne nous révélant point les dates de naissance. Que les jeunes dont nous ne parlerons pas, et ils ne peuvent manquer d'être nombreux, nous pardonnent. Que les enfants nous pardonnent aussi de ne leur point ouvrir une rubrique spéciale. Les échos bien renseignés nous donnèrent, avant l'ouverture du Salon, la biographie d'un exposant âgé de douze ans et trois mois. Il n'exposait point, nous en fûmes surpris, une *Première communion en Bretagne*; il n'est pas de la Société Nationale, ni même ce beau sujet académique: *Cimabué se promenant dans la campagne aux environs de Florence, rencontre le pâtre Giotto, âgé de douze ans, qui dessine sur une roche l'image de ses chèvres.* Non, si nous avons bonne mémoire, ce nouveau venu expose des *Bœufs au labour*, et certes point mauvais; ils rappellent même de très près le grand Troyon du Louvre.

Société des Artistes français
CHARLES CESBRON. — LE CLOITRE.

ESSAIS DE GRANDE DÉCORATION

Parmi les toiles d'intention décorative, qui semblent moins nombreuses en ce Salon qu'aux précédents, nous avons noté un grand paysage d'une allure extraordinaire, qui s'encadrerait merveilleusement dans une architecture sobre et puissante. C'est un coin d'une sauvage forêt de l'Allier, *l'Etang de Saint-Bonnet-le-Désert*, par M. François Sallé, élève de Luminais. M. Sallé ne doit pas être un jeune, du moins selon notre étroite définition, car il a obtenu en 1888 une médaille de troisième classe; aussi n'insisterons-nous point sur l'harmonie sauvage de ces troncs de chataigniers dépouillés par l'automne, et de ces eaux mélancoliques que flagelle le vent; et nous passerons à la Société Nationale pour y admirer une œuvre de poésie pareille, moins forte peut-être, mais plus délicate, le paysage qu'un artiste ingénieux, M. Bellery-Desfontaines, offre comme une douce promesse



Typog. ... Goupil. Paris

IGNACIO ZULOAGA. — PORTRAITS

de guérison aux malades de l'hôpital Broca. Sur la mer tumultueuse une galère blanche s'avance et glisse, voiles ouvertes, telle qu'un grand oiseau messager de paix et de lumière; devant elle, s'enfuient les lourds nuages noirs où se mêle le vol des goëlands; derrière elle, déjà, ces nuages rosissent, le soleil et l'espoir descendent du ciel. Une bordure de calmes fleurs, pensées, pavots, géraniums, cinéraires, porte une banderole avec ces beaux vers de Hugo :

Je vis un ange blanc qui passait
[sur ma tête ;
Son vol éblouissant apaisait la
[tempête
Et faisait taire au loin la mer
[pleine de bruit

Cette peinture ou, si vous préférez, ce rêve est d'un charmant esprit, habile à noter les subtiles nuances où un paysage se transforme en état d'âme. L'œil flotte doucement aux confins de l'irréel, sans que rien pourtant l'écarte d'un spectacle de la nature. Ces vagues agitées déferlent sur les rocs, ces nuages se pressent en masses pesantes, et l'on croit ouïr le cri des goelands. Mais de l'exquise bordure de fleurs il semble que monte un parfum qui engourdit et apaise, et voici que le grand



Société Nationale des Beaux-Arts
EUGÈNE LOUP. — RÊVERIE (PASTEL

vaisseau blanc passe comme une vision; parfait accord de tons en sourdine que rien ne vient interrompre ni préciser. Les malades de l'hôpital Broca goûteront comme une aube d'espérance les harmonies musicales de M. Bellery-Destontaines.

D'un art infiniment précieux, non sans quelque mièvrerie, le triptyque de M. Lévy-Dhurmer rappelle ces riches tapisseries flamandes où s'agitait dans la verdure tout un monde de bêtes et d'oiseaux. C'est l'antique histoire de l'*Eden*, modernisée et doucement sentimentale; le titre déjà nous l'apprend : *Emoi*, *Passion*, *Regrets ;* oh ! nous sommes loin de Michel-Ange! La faute de la première femme, d'une pauvre petite femme bien fragile et nerveuse — le premier homme est d'une jeunesse plus inquiétante encore, — le rêve et le trouble de la faute se mêlent à la fantaisie mignarde de la nature; ne songeons pas à la Bible, et acceptons ceci comme une fantaisie de décoration. L'Eden lumineux, embaumé de la senteur des pins, foisonne de fleurs printanières dont les corolles et les ombelles ont une grande fraîcheur d'innocence. Des ruisseaux clairs baignent les gazons touffus; des flamants

Société Nationale des Beaux-Arts
JULES FLANDRIN. — LE DÉJEUNER

Société des Artistes français

CHARLES HOFFBAUER. — LES GUEUX

roses y glissent la flexible ondulation de leur cou, et les paons blancs y traînent la royale majesté de leurs plumes; des papillons d'or et d'azur, des oiseaux pareils à des topazes, à des émeraudes, à des rubis, sèment dans le feuillage l'étincellement joyeux de vivantes couleurs. Ne vous semble-t-il pas que notre manufacture de Beauvais pourrait obtenir de M. Lévy-Dhurmer de parfaits modèles de tapisseries?

L'ESPRIT CHRÉTIEN

Et Dieu? — Tel est le siècle : ils
[n'y pensèrent pas.

Ce vers triste et profond qui conclut un des plus beaux poèmes de Vigny, aurait pu, semble-t-il, servir d'épigraphe aux livrets des Salons français jusqu'à ces dernières années. Mais tout à coup il a semblé qu'un renouveau de piété animât les esprits, et de toutes parts on se mit à commenter l'Evangile en images. C'étaient de touchants efforts, parfois sincères, pour faire revivre parmi nous l'humanité du Christ. Avec Uhde, comme jadis avec Rembrandt, il entrait dans les humbles logis, il bénissait la table de famille où étaient assis le



Société des Artistes français

Mlle MADELEINE TÉROUANNE. — INTIMITÉ

père, la mère et les enfants, il prêchait la bonne parole à une troupe de marins allemands ou hollandais; avec Skredsvig, il revêtait l'habit de contre-maître pour converser au seuil de l'usine; avec Béraud, avec Blanche, il se mêlait à la vie parisienne, et, cette fois, l'effort mystique risquait d'aboutir au scandale... Mais voici que Tissot, par ses trois cents aquarelles si consciencieuses et souvent un peu pénibles, nous transportait en Judée, nous faisait vivre avec Jésus de la vie des apôtres, dans un décor, dans des costumes réels, et l'évocation paraissait saisissante; puis, Dagnan-Bouveret nous donnait ces grandes pages que personne n'a oubliées, pages très émues, d'une émotion peut-être un peu théâtrale: la Cène, les Pèlerins d'Emmaus; venait enfin, en contraste avec un Crucifix de M. Bouguereau, le poignant Calvaire de Carrière... Toute cette belle ardeur s'est éteinte, et la peinture religieuse semble retomber au sommeil. Est-ce, une fois de plus, le triomphe des magasins qui avoisinent Saint-Sulpice sur l'art chrétien indépendant et jeune?

Ce triomphe n'est pas défi-



G. ED. GUEDY. — IDYLLE

nitif, car notre Salon va nous révéler pourtant quelques œuvres de jeunes qui témoignent d'un certain sentiment chrétien. Et



Société Nationale des Beaux-Arts

ERNEST-HENRI ROUART. — LE CHAPEAU ROUGE.

tout d'abord nous pouvons nous arrêter avec un vif plaisir devant le décor d'autel dont M. Maurice Denis nous présente un ensemble, et deux panneaux de grandeur d'exécution. Ils sont peints à la détrempe ou à l'aquarelle, en des tons plats et de toute fraîcheur, où les rouges, les jaunes, les verts et les bleus s'harmonisent avec une parfaite simplicité. Le décor doit encadrer l'autel d'une chapelle de collège, à Sainte-Croix-du-Vésinet, et tout y est combiné pour un symbolisme ingénieux et du meilleur aloi. C'est une glorification tendre et enfantine du Sacrifice de la messe, en accord avec les voix d'enfants qui, dans la chapelle, doivent chanter le *Sanctus*. Les voici aux deux côtés de l'autel, les petits enfants de chœur aux yeux candides et graves dans leur robe rouge que recouvre l'aube de dentelle. Ils balancent l'encensoir qui fume, et derrière eux de grands écoliers aux ailes d'anges, bien attentifs, chantent en scandant le rythme de la main. Au dessus s'arrondit la treille d'une vigne, d'où ruissellera le vin dans le calice d'or. Et puis, derrière une haie de roses en fleurs, des champs de blé ondulent au soleil, le blé nourrissant qui donnera l'hostie du sacrifice, le tribut non sanglant de la nature innocente et joyeuse. Une rivière bleue s'enfuit vers le clair horizon, et les peupliers qui la bordent se dressent vers le ciel où, bien haut, dans l'azur lumineux, passe le vol des anges ; ils portent, en rappel du sacrifice divin, la Croix salutaire, la Croix à laquelle est dédiée la chapelle du Vésinet.

Il monte de cette œuvre charmante, où tout est volontairement enfantin, jusqu'à des gaucheries extrêmes dans la structure de quelques visages, un tel parfum d'art jeune et primitif, une musique si jolie et naïve que l'on peut se dire en souriant : Peut-être chanterons-nous un jour l'alleluia de l'art chrétien renaissant. C'est la joie de l'onde baptismale sur le front d'un tout petit enfant. Que M. Maurice Denis rejette résolument toute la fausse ingéniosité d'autrefois, la précieuse gaucherie où se complaisaient les cénacles ; il n'y a plus de temps à perdre pour créer une œuvre qui dure!

Le pauvre Dulac est mort cet hiver, qui avait senti si chrétiennement l'hymne divin de la nature, qui avait chanté en ses lithographies le Cantique des Créatures avec une âme franciscaine et toute purifiée. Il est mort à un moment où, au contraire de M. Maurice Denis, il semblait incliner vers le bizarre, vers le logogriphe mystique ; la littérature le guettait, allait le perdre. Mais il était de ces rares artistes qui laissent parler leur cœur, qui peignent parce qu'ils aiment et qu'ils prient, et qui cherchent à traduire sur la toile cet élan d'enthousiasme et d'adoration qui doit s'élever spontanément de tout cœur jeune et sincère.

Trop d'habileté, trop de parti pris, trop de science apparente (peut-être que de science cachée il faut pour sûrement émouvoir !) nous gâtent un peu certaines œuvres de tendance chrétienne, d'ailleurs pleines des meilleures promesses. La critique que nous en pourrons faire est que l'esprit chrétien n'y parle pas assez haut et que le sentiment n'y est qu'un prétexte. Mais, n'est-ce pas? il fait bon rêver quelques instants dans la douce pénombre verte qui baigne le *Cloître* gothique de M. Charles Cesbron, et sourire à la *Vierge aux Enfants*, de M. Abel Faivre, cette grande sœur, vers qui se pressent des enfants joufflus, tout blonds et roses ; ce rose et ce blond, où il y a comme un souvenir des œuvres lumineuses de Diaz ou de Renoir, mettent la gaieté et la vie dans l'étroite cour de logis campagnard, fermée d'un mur bas, par-dessus lequel on aperçoit la courbe d'une rivière et des collines harmonieuses.

M. Raoul du Gardier a encadré la *Prédication au bord du Lac* dans un paysage d'une éloquence persuasive. La grande nappe d'eau s'allonge, lumineuse, sous un ciel de crépuscule, vers les collines violettes où traînent lentement des nuages rosés. Dans l'atmosphère fraîche et limpide, les silhouettes des figures assombries par l'approche du soir se profilent nettement ; les gestes deviennent solennels et augustes. Debout à l'arrière d'une barque qui n'agite point le miroir bleu verdâtre du lac, Jésus, d'attitude mantégnesque, maigre, serré dans les plis étroits de son manteau, parle aux pêcheurs et aux femmes qui se penchent attentifs sur la rive.



Société des Artistes français

Mme ROUSTEAUX-DARBOUR. — PORTRAIT DE Mlle G..

Le tableau de M. Amédée Buffet, *Jésus à Béthanie*, est une belle composition, simplement pondérée, d'expression grave et religieuse, nous n'oserions dire absolument chrétienne. Car enfin, ce Jésus aux cheveux châtains, vêtu de bure, qui converse avec une jeune femme et un vieillard sur cette terrasse aux murs verdis, où s'abaisse l'ombre du soir, tandis que les rayons mourants du soleil enflamment au loin la cime violette d'une montagne, pourquoi ne serait-ce point quelque sage de la Grèce? Et Lazare avait-il donc la barbe et les cheveux blancs du vieil Homère? Et Marthe, à peine l'entrevoit-on, absorbée aux soins du ménage, à l'intérieur de la case rustique. Plus vrai et plus compréhensif de l'idée évangélique nous a semblé le *Jésus chez Marthe et Marie* d'un artiste fidèle par héritage aux meilleures traditions chrétiennes, M. Paul-Hippolyte Flandrin. Il n'est besoin que d'un coup d'œil sur ses figures si justement groupées, sur le profil très pur et pensif de son Christ, dont le discours est interrompu un instant par l'arrivée de l'active ménagère, pour que les paroles de l'Evangile nous reviennent en mémoire: « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez de bien des choses; or, une seule chose est nécessaire. » Mais, sentiment chrétien à part, M. Amédée Buffet a fait une œuvre belle, dont on ne saurait trop louer la sobriété d'arrangement et l'atmosphère. Ce jeune peintre, qui a reçu avec profit de doctes enseignements, saura former à son tour des élèves.

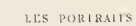
Que dire de l'étrange toile de M. Georges Rouault, les *Disciples d'Emmaüs?* M. Rouault est élève de Gustave Moreau, point n'est besoin du livret pour l'apprendre, mais s'il a, du fait de son maître, le culte du mystère, encore ne devrait-il point sacrifier aux ténèbres les plus affreuses. Il nous offre un Rembrandt dont les fonds chaudement ambrés seraient recouverts d'une inexorable coulée de noir d'ivoire et de bleu de Prusse. Et, en nous obstinant, nous distinguons peut-être, dans cette vallée si noire, de petites figures qui viennent à nous, un Christ illuminé de quelque reflet d'un autre monde; mais songez-vous que les disciples disent à Jésus: « Demeurez avec nous, Seigneur, car le soir est proche »? Hélas! la nuit est venue, et cette nuit n'a point d'étoiles.



Société des Artistes français

Mlle E. DICKSON. — STOLA

M. Rupert Bunny est un Anglais de Melbourne qui s'est formé à Paris; nous le suivons attentivement depuis quelques années, et toujours nous l'avons vu se renouveler d'un sujet à l'autre, et ne rester fidèle qu'à son délicat et profond sentiment de la grâce féminine. Ce jeune peintre, s'il ne se laisse point décourager par les difficultés de la route, a devant lui l'avenir d'un Burne-Jones. Il expose cette année deux toiles de dimensions pareilles, un *Calvaire* et une *Sainte Catherine emportée par les Anges*. Même après la délicieuse fresque de Luini, il a su nous ravir par la tendresse et la mélancolie très douce de la troupe angélique dont les grandes ailes battent l'air lentement, glissent presque au ras du sol, emportant la virginale dépouille vers une colline blonde que peuplent des cyprès.



LES PORTRAITS

Les gravures viennent à point pour nous interdire l'insupportable description des portraits, et il nous suffira de regarder, dans le riche album que nos commentaires inutilement encombrent, l'image du sénateur baron Surmont de Volsberghe, bourgmestre de la ville d'Ypres, très belle et virile peinture de Mademoiselle Louise de Hem; le portrait de Madame G..., par Madame Rousteaux-Darbour, l'instantané parisien que M. Rouart intitule *Chapeau rouge*, l'aimable liseuse de Mademoiselle Dickson et la séduisante petite Daniela Grunelius, de M. Fulop Laszlo, peintre hongrois, qui a tracé avec une égale virtuosité l'effigie du chancelier d'Allemagne, le prince Clodwig de Hohenlohe Schillingsfurst



Société des Artistes français

H.-C. GOURSE. — LES ORÉADES. — AU BORD DE L'ANTRE



J.-ABEL FAIVRE. — LA VIERGE AUX ENFANTS



H.-D. ETCHEVERRY. — LES NOUNOUS ; ARIÉGEOISE ET BRETONNE

Nous voudrions citer aussi, parmi les jeunes portraitistes, M. Maxence, dont la grande figure d'officier est expressive et harmonieuse; M. Duvent, qui a tort de brutaliser sa peinture jadis si délicate; mais, comme nous traversons les salles de la Société des Artistes français et de la Société Nationale, en notant çà et là quelques observateurs inexpérimentés encore à traduire la profondeur de vie qu'un regard peut exprimer, le portrait de Madame Puvis de Chavannes s'offre à nous, et voici que tous les autres s'effacent devant l'immortalité pieusement donnée à un pauvre cher visage où transparaît une âme ! Cette œuvre admirablement tendre de Puvis n'est-elle pas le seul portrait du Salon ?

Il y a pourtant ici, dans un ordre d'idées tout différent, une grande toile d'un jeune qui ressemble bien à un chef-d'œuvre. Trois Espagnols, un homme et deux femmes, sont debout, en vêtements noirs, sur le fond paisible d'un ciel teinté de mauve. Un chien est accroupi à leurs pieds. Des terrains fuient au loin, se terminent par un horizon de collines basses. L'homme est drapé dans son manteau, les femmes se cambrent, une rose jaune à l'épaule, le poing sur la hanche. Les visages énergiques, voluptueux, souriants, se présentent en pleine lumière, avec une franchise, une audace de touches qui eût émerveillé Manet. Le pelage tacheté du chien danois est un morceau de maître. Le plaisir serait plus entier peut-être et sans la moindre restriction, à n'avoir devant soi, avec le chien, que la femme qui tient le centre du tableau, si souple, si élégante dans sa pose rythmée. Désormais le nom de M. Zuloaga est sauvé de l'oubli; son tableau vient d'être acheté par l'Etat, et il donnera bientôt, dans la petite salle du Luxembourg, une réplique superbe aux Espagnoles de Sargent et de Dannat, en face de l'immortel portrait de la mère de Whistler.



Société des Artistes français
Mlle VALENTINE PÉPE. — SOIR D'AUTOMNE

L'HISTOIRE ET LA LÉGENDE

L'histoire est délaissée des jeunes, ils préfèrent le rêve; c'est affaire aux commandes de l'Etat d'immortaliser l'heure présente. Et pourtant, quel joli exemple de peinture d'histoire, de peinture officielle transformée en vive et souriante anecdote, cette *Pose de la première pierre du pont Alexandre III*, où M. Roll, tout en gardant sa sève robuste et intarissable, a réchauffé de grâce féminine et de clarté printanière l'inévitable cohue des habits noirs ! Ah ! la belle inspiration toujours jeune, et que ne peut-elle stimuler le zèle trop amolli des jeunes !

Un seul se révèle aujourd'hui comme un futur virtuose de batailles, un narrateur de pages âpres et sanglantes. C'est M. Charles Hoffbauer, qui nous apparut pour la première fois, si nous avons bonne mémoire, l'an dernier, nous apportant un colloque de bourgeois du quatorzième siècle, qui lui valut une mention honorable. Il a franchi d'un bond énergique l'abîme qui le séparait de la seconde médaille; et nous l'applaudissons. Il est resté fidèle au quatorzième siècle, mais il a remplacé l'anecdote familière par le drame. Connaissez-vous, au musée de Bâle, un beau dessin d'Holbein qui représente un combat de lansquenets ? C'est, comme dans le tableau de M. Hoffbauer, une dure mêlée de lances et de piques. Mais notre tableau est plus truculent, d'un fouillis, d'une verve enragée, peint d'ailleurs dans une gamme monotone et terreuse. La chevalerie succombe sous l'assaut des *Gueux*. Contre la grande ligne des chevaux bardés de fer, qui se raidissent et se cabrent, contre les hauts chevaliers droits sous la cuirasse et le heaume, brandissant des épées inutiles, le flot des gueux en haillons, porteurs de piques, de faux et de haches, a tout d'un coup déferlé. Ils soulèvent de leur masse les grands chevaux; ils percent, ils taillent, ils assomment; c'est un beau régal romantique, peut-être du Tattegrain plus que du Delacroix, mais qu'importe ? Il fait bon voir un jeune qui frappe avec vigueur !

Allons maintenant où les autres nous convient, allons au rêve et plongeons-nous aux légendes du passé ; mais craignons qu'ici encore Puvis de Chavannes et Gustave Moreau, les deux enchanteurs, n'aient emporté leur secret dans la tombe.

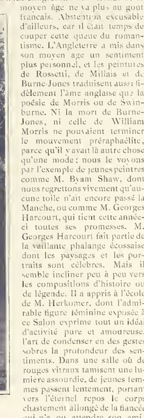
Le talent si viril et dominateur de M. Jean-Paul Laurens, qui consacre cette année encore une nouvelle page éloquente, méritait de se perpétuer en une dynastie. Aussi bien a-t-il pu constater qu'une sympathie unanime accueillait les œuvres de ses deux fils. L'aîné, M. Albert Laurens, paraît se confiner dans une mythologie quelque peu glaciale. Ses *Sirènes*, sa *Bourrasque* nous



GEORGES HARCOURT. — TROP TARD

faisaient mieux attendre que la Vénus qu'il nous présente et qui semble déjà d'un homme trop habile. C'est un tableau à succès, mais il y a des succès dangereux. Que M. Albert Laurens n'a-t-il songé à la poésie profonde dont Gustave Moreau eut pénétré l'antique fable de *Vénus accueillie par les Heures!* Pourquoi, dans une grotte chatoyante qui rappelle Capri ou Morgat, cette gentille poupée blanche, vue de dos, toute fraîche éclose de sa coquille, que poussent dans les flots bleus de galantes nymphes à cheveux blonds, suivies d'un vol de blanches colombes! Imaginez encore la fantaisie puissante dont un Bœcklin eût secoué toutes ces débiles figures! Mais la mythologie se meurt, et la toile de M. Gourse non plus ne la ressuscitera point, malgré le piment douteux, et certes bien anglais, dont il assaisonne sa cuisine. C'est un pâtre naïf qui s'est égaré dans la montagne. Deux nymphes de là-haut, des *Oréades*, l'ont fait prisonnier avec des liens de fleurs; elles entraînent ce garçon récalcitrant dans une grotte où de jeunes sorcières l'accueillent d'un air peu empressé. Habitantes des sommets purs et glacés, chastes nymphes des montagnes!

Elle est épuisée, cette séduction de la vie antique si longtemps exploitée par les derniers descendants de David, si amusante, outre-Manche, aux mains expertes d'un Alma Tadema, mais destinée chez nous à n'être plus qu'un prétexte à des études de nu ou de draperies, comme la *Baigneuse*, de M. Mestrallet, la délicate *Rêverie*, de M. Seignac, dont le modelé savant permettrait la signature de M. Bouguereau, ou cette idylle, d'un goût un peu démodé, que M. Abel Bertram fait glisser sur une barque fleurie, au long de la rive feuillue, emplie de mystère par le soir. Heureux sommes-nous, quand, sous couleur de mœurs antiques, nous rencontrons l'œuvre d'un puissant animalier tel que M. Frédérick-Melville Du Mond!



Société des Artistes Français

MANUEL MADRUGA. — DÉCLIN DU JOUR

S'il s'agit du moyen âge nous émigrerons vers Londres; le moyen âge ne va plus au goût français. Abstention excusable d'ailleurs, car il était temps de couper cette queue du romantisme. L'Angleterre a mis dans son moyen âge un sentiment plus personnel, et les peintures de Rossetti, de Millais et de Burne-Jones traduisent aussi fidèlement l'âme anglaise que la poésie de Morris ou de Swinburne. Ni la mort de Burne-Jones, ni celle de William Morris ne pouvaient terminer le mouvement préraphaélite, parce qu'il y avait là autre chose qu'une mode; nous le voyons par l'exemple de jeunes peintres comme M. Byam Shaw, dont nous regrettons vivement qu'aucune toile n'ait encore passé la Manche, ou comme M. Georges Harcourt, qui tient cette année-ci toutes ses promesses. M. Georges Harcourt fait partie de la vaillante phalange écossaise dont les paysages et les portraits sont célèbres. Mais il semble incliner peu à peu vers les compositions d'histoire ou de légende. Il a appris à l'école de M. Herkomer, dont l'admirable figure féminine exposée à ce Salon exprime tout un idéal d'activité pure et amoureuse, l'art de condenser en des gestes sobres la profondeur des sentiments. Dans une salle où de rouges vitraux tamisent une lumière assourdie, de jeunes femmes passent lentement, portant vers l'éternel repos le corps chastement allongé de la fiancée qui n'a pu attendre son ami; et lui, cependant, revient en hâte; il s'arrête, il frémit, les roses rouges qu'il portait s'échappent de sa main, tandis qu'une des suivantes doucement le repousse: il est trop tard! Nous reconnaissons le même souffle de passion qui animait, voici deux ans, *La Femme du lépreux*, l'éternel adieu de deux êtres sous un ciel de flamme douloureuse



Société des Artistes Français

RAOUL DU GARDIER. — SERMON AU BORD DU LAC



GUILLAUME SEIGNAC. — RÊVERIE



L. LEVY-DHURMER. — L'EDEN (TRIPTYQUE) : PASSION

teuse. Les couleurs de M. Harcourt, ces tons rouges, roses et roux, orangés et bleus, mêlés de verts acides, sont une signature bien anglaise.

Les ténèbres encore, les ténèbres souveraines envahissent la toile de M. Louis Roger : *Dante conduit par Virgile visite le séjour habité par les poètes antiques*. Nous avons eu quelque peine à reconnaître dans la nuit opaque et noire cette forêt des esprits décrite par Dante au quatrième chant de l'Enfer : « L'abîme était si profond, si nébuleux et si obscur, qu'en vain je fixai mes yeux sur le fond, je n'y distinguai aucune chose. »

LA VIE ET LE RÊVE

Redoutant les hautes leçons de l'histoire, s'écartant des grands décors symboliques et légendaires, il semblerait que les jeunes



Société des Artistes français

F.-M. DU MOND. — LE THÉATRE DE NÉRON

soient attirés de préférence par les mouvants aspects de la vie moderne, telle que nous la voyons reflétée aux pages touffues, ironiques, brutales d'un Degas, d'un Renoir, d'un Raffaelli, d'un Forain. Oui et non; l'influence de ces observateurs sans pitié est indéniable, mais il semble que la jeunesse incline toujours plus vers la tristesse et la douceur, plutôt que de railler la vie, elle lui cherche des excuses, elle console avec miséricorde et un peu de débilité. Pour un jeune peintre heureux de vivre et d'épanouir les vigueurs saines de sa palette, comme M. Etcheverry, pour un aimable narrateur d'idylles arlésiennes, comme M. Guédy, combien en trouvons-nous qui se plaisent aux tristesses et aux amertumes! Ce sont MM. Adler, Besson, Brugairolles, Evenepoel, Guy, Milcendeau, Sabatté, bien d'autres encore, et nous insisterons sur leur mélancolie, car enfin elle nous paraît un caractère général de cet art à demi populaire qui finira bien, car il est sincère, par enfanter un chef-d'œuvre.

M. Jean-Pierre Laurens il signe tout rondement Jean-Pierre, le cadet des fils du vénéré maître toulousain, est encore un peintre de santé réconfortante, si nous en croyons le portrait que nous présente son frère aîné : gai, visage largement épanoui, la pipe allumée, le corps bien campé sur une chaise, et le sourire qui nous confie qu'il est ma foi bien bon d'avoir vingt-deux ans! Ce joyeux vivant, quand il peint, n'est plus jeune du tout; chose étrange, il sacrifie, lui aussi, aux harmonies sourdes et noires. Néanmoins son *Cabestan* est une œuvre puissante.

Un nouveau venu, M. René Piet, nous semble annoncer un excellent observateur des mœurs populaires, observateur fidèle et respectueux, sans ironie, sachant nous intéresser aux humbles soins de la vie quotidienne, et dégager le pittoresque des costumes et des sites. Ses paysans de Middlebourg et de Goes en Zélande, ses femmes aux marchés d'Anvers et de Saint-Nicolas ont l'attitude juste et tranquille qui sied à des besognes répétées chaque jour, et dont la place est si grande dans notre vie.

M. Evenepoel, jeune aussi, et déjà connu, témoigne cette année d'une habileté remarquable, avec une note un peu brutale. Son *Marchand de Volailles*, sa *Fête aux Invalides* sont d'un œil merveilleusement exercé. Mais ces peintres ignorent trop souvent qu'un des grands secrets de l'éloquence réside dans les justes proportions. La pauvre femme que M. Besson a chargée d'un fardeau écrasant nous toucherait davantage si ce coin du boulevard, envahi de fines clartés bleues et mauves, ne prenait point les dimensions d'un tableau d'histoire, et nous goûterions mieux les qualités lumineuses de M. Brugairolles, s'il n'avait présenté en grandeur de nature ses chevaux et son charretier sur la berge de la Seine; et nous hésitons à dire à Mademoiselle Carpentier, mais il le faut pourtant, que sa *Bouquetière* maladive, d'une expression si poignante, ne serait pas moins émouvante si elle dominait la cimaise d'une moindre hauteur.

Il suffit, pour nous plaire et nous inspirer d'honnêtes et fortifiantes réflexions, des petites scènes intimes que vingt ou trente partisans du *sweet home* et de la vie de famille offrent à notre approbation. Citons, pour leur expression attendrissante et cordiale, la paysanne hollandaise que M. Cuttler, un Américain, a observée, un peu sommairement peut-être, tandis que son poupon dort dans ses bras; la grand'mère que M. Jules Flandrin nous montre attentive au déjeuner d'un petit marmot dont la gaucherie gentille est bien saisie, d'une étude juste et rapide; les deux vieilles dames assises et méditant, que Mademoiselle Térouanne a peintes affectueusement, songeant peut-être aux délicieux et si vivants *Portraits dans un intérieur*, que M. Jacques Blanche nous faisait admirer, voici deux ans; une rêveuse figure de jeune fille, assise près d'une fenêtre, dans une pénombre verte et dorée infiniment douce; l'auteur de ce gracieux pastel est M. Eugène Loup. Quoi encore? M. Delétang



Typogravure Goupil Paris

FERNAND PIET. — OUESSANTINES AU MARCHE (BREST)



Société des Artistes français

Mlle ANGÈLE DELASALLE. — UN SOIR A SAINT-CLOUD

compatit, par une peinture où l'atmosphère est habilement nuancée, au recueillement mélancolique d'un étudiant que certain gant étalé sur sa table de travail paraît préoccuper avec excès. Un petit dessin conviendrait mieux à ce genre d'anecdotes.

M. Guiguet se plaît à la vie des humbles ; il note avec précision les gestes des métiers ; il en dissimule ce qu'ils ont de pénible et de monotone en les enveloppant de la poésie de la lumière close dans une chambre, de la fraîcheur du soir qui entre par une fenêtre. M. Sabatté aussi, moins naïf, mais bien maître de son pinceau, continue à fréquenter les églises dont les pierres jaunâtres et salies s'harmonisent aux visages, aux vêtements de deuil. Une toile toute simple de M. Hippolyte Guy, la prière d'une pauvre bonne femme en bonnet blanc et cape noire, debout devant un crucifix de pierre adossé à une muraille de briques, nous a séduit par le charme blond et atténué de la lumière.

M. Guy nous ramène en Bretagne ; et déjà, traversant les salles de la Société Nationale, nous avons entrevu de menaçants triptyques, où des marins renouvellent les adieux déjà formulés par M. Cottet, et des voiles rougeâtres qui s'affaissent, rentrant au port, sous un crépuscule d'or vert. M. Guillaume Roger, tout breton qu'il apparaisse, n'imite point M. Cottet. Sa peinture est singulière, plate, sans modelé, presque sans atmosphère, harmonieuse pourtant ; mais nous préférions, l'an dernier, le paravent spirituel, où les aventures de Pierrot et de la fée Urgèle nous étaient si joliment contées.

La Bretagne, de M. Wéry, que nous connaissions triste et remplie de présages de deuil comme celle de M. Cottet, s'égaie enfin et nous sourit ingénument par les yeux bleus d'une troupe de fillettes qui reviennent de l'école, au long du sentier fleuri d'ajoncs. Elles bavardent, elles chantent, elles sont graves aussi comme de petites femmes ; ah ! l'aimable peinture, d'une main expérimentée et candide à la fois ; et comme elle nous conquiert, plus que jamais, à la Bretagne !

Pour une âme lasse de la vie bruyante, et qui incline vers le silence et une belle mélancolie, les heures du soir sont les plus douces. Bleues, et roses, et vertes, ces heures mourantes ont une caresse infiniment paisible et faite pour ennoblir les formes les plus rudes. Aussi, parmi nos jeunes peintres qui s'attachent aux spectacles douloureux ou frustes de la nature et de l'humanité, la lumière du soir est la consolatrice de bien des misères. Après M. Besson et M. Brugairolles, c'est M. Ferdinand Bourgeois qui lui demande la poésie dont il enveloppe sa *Fin de rude journée ;* c'est Mademoiselle Delasalle qui en pénètre le miroir profond et pur de la Seine où glissent quelques chalands, où des chevaux se baignent, tandis que sur l'autre rive, au-dessus des arbres maigres et des maisons où scintillent les premiers feux, le clocher de Saint-Cloud dresse son élégante silhouette dans l'or empourpré du couchant. Les trois Bourses de voyage de cette année sont échues fort justement à Mademoiselle Delasalle, à M. Bourgeois et à M. Loup, de qui nous décrivions tout à l'heure la gracieuse *Rêverie*. M. Madruga, Mademoiselle Valentine Pépé célèbrent avec une tendresse discrète le *Déclin du jour* et l'*Automne*. Le soir rougeoie encore et lentement la nuit tombe sur les délicates visions de solitude où M. et Madame Duhem épanchent une âme pieuse ; la nuit règne seule sur le bord de la Seine où s'est arrêté M. Raoul Ulmann : les reflets d'or des fenêtres de l'autre rive strient l'eau noire où flotte lentement la fumée grise d'un remorqueur, et, là-bas, une dernière bande de vapeurs lumineuses est coupée par l'ombre bleuissante des hautes tours de Notre-Dame. Et M. Lesidaner, en ses nocturnes de Bruges, nous fait partager le rêve d'une vie mystérieuse et irréelle, dont les minutes seraient tissées de silence et d'oubli.



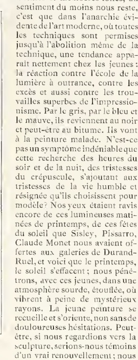
Société nationale des Beaux-Arts

G.-G. ROYER. — LA FIN D'UNE BRETONNE

CE QUE NOUS DONNENT LES JEUNES

Notre enquête, si sommaire qu'elle puisse paraître, est terminée, et nous demeurons fort embarrassés devant la nécessité de conclure. Il nous semble que ce Salon des jeunes, que nous venons de visiter, rappelle singulièrement les Salons habituels et qu'il en est une sorte de raccourci. Peut-être en diffère-t-il surtout par l'absence de toiles considérables, et qui marquent un effort inattendu. De tout ce que nous avons vu, nous gardons le souvenir de tableaux raisonnables, généralement composés et peints avec soin, ne choquant violemment aucune

idée, aucun préjugé qui nous soit cher, si bien que nous en pouvons parler sans haine comme sans enthousiasme. Si, pour arriver à une formule de l'art des jeunes, nous procédons par élimination, nous nous apercevons successivement qu'ils délaissent la grande peinture décorative (peut-être n'est-ce point leur faute), que leur peinture religieuse est rarement d'un sentiment personnel, que l'histoire, la mythologie même et les fantaisies de la légende leur échappent. Mais s'il s'agit d'observations familières, d'humbles anecdotes, de douces et mélancoliques évocations de nature, les tableaux abondent. Éliminons encore des œuvres habiles, mais qui reflètent trop visiblement l'atelier : ces nymphes d'Henner ou de Bouguereau, ce portrait de Jules Lefebvre, ce paysage d'Harpignies, cette marine de Cottet ; que nous reste-t-il? Avons-nous rencontré une toile qui participe de l'émotion d'un Monet, de la fantaisie d'un Besnard ou d'un Helleu, de l'observation aigue d'un Degas, de l'intimité pénétrante d'un Lobre? Osons-le dire : parmi les œuvres les plus riches en promesses, la première place appartient aux étrangers. Mademoiselle Louise de Hem est Belge, M. Harcourt est Anglais, M. Du Mond, Américain, M. Bunny, Australien, M. Zuloaga, Espagnol. Et nous n'avons pas mentionné parmi ces jeunes peintres espagnols qui nous promettent une renaissance d'art dans la patrie de Velasquez et de Goya, M. Mariano Fortuny, très digne fils d'un père illustre, dont la verve et l'habileté de pinceau paraissent déjà éblouissantes. En France, quels gages tenons-nous de l'avenir, sinon des promesses incertaines et charmantes ou le vif désir que nous sentons d'estimer un jour les fils de Jean-Paul Laurens et de Besnard à l'égal de leur père? Mais croyons aussi que les jeunes qui guideront vers les sommets lumineux les générations prochaines, s'ils existent, n'exposent pas au Salon, réservent, loin de la cohue banale et d'année en année plus confuse, le trésor de leurs forces vives. Un jour viendra où les peintres comprendront qu'ils ont lassé le public, au moins cette part du public dont l'estime et la clientèle les font vivre ; la fatigue et le dégoût seront plus forts qu'une ambition désormais inutile.



Société des Artistes français

Mlle LOUISE DE HEM. — PORTRAIT DU SÉNATEUR BARON SURMONT DE VOLSBERGHE, BOURGMESTRE DE LA VILLE D'YPRES

De ce regard jeté sur tant de bonnes et médiocres toiles, un sentiment du moins nous reste, c'est que dans l'anarchie évidente de l'art moderne, où toutes les techniques sont permises jusqu'à l'abolition même de la technique, une tendance apparaît nettement chez les jeunes : la réaction contre l'école de la lumière à outrance, contre les excès et aussi contre les trouvailles superbes de l'impressionnisme. Par le gris, par le bleu et le mauve, ils reviennent au noir et peut-être au bitume. Ils vont à la peinture malade. N'est-ce pas un symptôme indéniable que cette recherche des heures du soir et de la nuit, des tristesses du crépuscule, s'ajoutant aux tristesses de la vie humble et résignée qu'ils choisissent pour modèle? Nos yeux étaient ravis encore de ces lumineuses matinées de printemps, de ces fêtes du soleil que Sisley, Pissarro, Claude Monet nous avaient offertes aux galeries de Durand-Ruel, et voici que le printemps, le soleil s'effacent ; nous pénétrons, avec ces jeunes, dans une atmosphère sourde, étouffée, où vibrent à peine de mystérieux rayons. La jeune peinture se recueille et s'oriente, non sans de douloureuses hésitations. Peut-être, si nous regardions vers la sculpture, serions-nous témoins d'un vrai renouvellement ; nous devinerions le tressaillement qui soulève l'enveloppe académique et fait éclater les vieilles formes ; Rodin et Carrière, ces poètes du geste, ont parlé aux jeunes sculpteurs. Les jeunes peintres attendent la voix libératrice. Qu'ils ne l'attendent pas des maîtres ; qu'ils aillent à la nature. La montagne et la mer, les richesses de la campagne féconde et la beauté du regard humain leur paraîtront des merveilles inconnues et infinies, s'ils les aiment avec une âme nouvelle et délivrée du passé. Alors ils créeront un art populaire et compris de tous, car la poésie, l'enthousiasme du cœur, la prière sont les seuls liens qui unissent les hommes. L'art de l'avenir appartient aux poètes.

ANDRÉ PÉRATE.

Société des Artistes français

VICTOR BRUGAIROLLES. — UN COUP DE COLLIER ; PONT SULLY



CARL CUTTLER. — MÈRE ET ENFANT

LE Dernier Salon du XIXe Siècle



UN GROUPE DU JURY DE PEINTURE

On ferme !...

Et maintenant, la foire finie et le siècle achevé, taisons nos comptes. Ils se diviseront en recettes pour les uns, en dépenses pour les autres. Au Salon, le payeur, c'est la foule ; l'encaisseur, c'est l'artiste. Si la *Société des Artistes Français* accuse plusieurs millions de bénéfice sur le bilan de ses recettes et de ses dépenses, il ne faut qu'en féliciter le public. Mais ce public, au prix de ses largesses souveraines, a-t-il acquis vraiment ce qu'on lui a si chèrement fait payer : à savoir, une éducation d'art qu'il était venu demander à la fréquentation de ses artistes ? La Grèce antique, qui ne payait pas si cher ses leçons d'esthétique, les recevait, sans tant de façons, dans le plein air de ses Olympiades et de ses Pythiques, où le plus petit peuple apprenait la plus grande humanité et se divinisait, en circulant librement dans un monde artificiel d'idéales beautés. Devant ces tableaux et ces marbres, que des artistes sans fortune avaient dressés sans apparat sous les portiques des Parthénons publics et sur les périples des Panathénées populaires, un paysan d'Athènes ou de Lacédémone regardait un Ajax mourant ou un Laocoon essayant d'échapper aux anneaux monstrueux du Python de Lemnos ; et ensuite ce même paysan devenait, dans la réalité de l'histoire, un Léonidas aux Thermopyles, un Aristide à l'Agora. Devant une Andromaque éplorée et néanmoins soumise, une pléiade d'héroïnes sans noms connus se taisaient aux vertus peu retentissantes du foyer grec, si clos, si inviolable. Jusqu'à la beauté publique des Vénus pandèmes et des Apollons delphiques qui servait, nue et sans voiles, à l'idéal des mères pour les chefs-d'œuvre de chair et de sang qu'elles sculptaient aussi en artistes dans leurs seins. Tout cela ne coûtait que la vue, sous le plus beau ciel de la nature et sous le plus beau règne de l'histoire où, grâce à l'art, les hommes naissaient beaux comme des dieux et n'acceptaient de vivre qu'à la condition de ne pas mourir tout entiers. Leurs œuvres sont là encore, pour attester qu'ils y ont réussi. Et les nôtres ?



UN H. C. ACHEVANT SUR PLACE

— On ferme !...

Les nôtres ?... Et, d'abord, celles des maîtres éducateurs. Il est certain que l'idée primordiale de ces sortes de Salons et d'écoles des Beaux-Arts que Colbert organisa à Paris et à Rome correspondit, au XVIIe siècle, dans la pensée du Roi, à une espèce d'enseignement public que la foule recevrait d'une élite d'artistes réunis en cénacles pour lui servir, à certaines époques solennelles, ces leçons de bon goût et de haute tenue dont se perfectionnerait en se perpétuant la belle tradition de galanterie française. La preuve en est confirmée par les ateliers que le même ministre ouvrit à Sèvres, aux Gobelins et à Aubusson ; tandis qu'au Louvre il inaugurait les Salons qui devaient, parallèlement à ces autres écoles des Beaux-Arts, rendre aux arts industriels les mêmes services d'éducation esthétique que ceux qu'en littérature l'enseignement supérieur offre à l'enseignement secondaire. Le XVIIIe siècle répondit assez fidèlement aux leçons de belle tenue, sinon de haute morale, que lui donnèrent ses maîtres en adorables frivolités, les Nattier, les Tocqué, les Largillière, les La Tour, les Van Loo, les Fragonard, les Boucher. Et si la mode des caillettes et des régents reproduisit à point les modèles si court vêtus et si aristocratiques de tels maîtres, ce fut peut-être parce que les Salons, qui commençaient à régenter le goût, étaient encore aussi rares que le goût même qui, par essence, est rare et d'aristocratique société. Est-ce à dire que les Beaux-Arts ne pourront jamais tenir école ouverte de goût et d'aristocratie ? L'essai démocratique qu'en allait tenter le XIXe siècle était, en tout cas, fort noble et fort

A L'ADMISSION SANS NUMÉRO

curieux à connaître. On démocratisa donc le goût français en ouvrant plus fréquemment les Salons à la foule. Une fois l'an se tiendrait au Louvre et aux Champs-Elysées, la grande foire de la mode, où l'on aurait autant de plaisir que de peine à voir, par amour du succès banal, des artistes fameux finir par servir leur talent et leur nom en vulgaire pâture à la popularité; des peintres de race passer simples modistes; des maîtres promis à l'immortalité finir costumiers — rien de plus! La course à l'abîme ne commence pas par la chute dans le précipice. Des gloires pures rayonnèrent encore au grand ciel de l'art français avant que s'allumât, dans un soir d'orage, le crépuscule aux incendiaires couleurs qui menace, à la fin du XIXe siècle, notre Ecole de s'éteindre en maison qui brûle, en lumeron que noie la lance des sinistres *lanceurs*.

LE TAPISSIER

On ferme !...

Il faut faire la part du feu et mettre hors d'atteinte, dans cet incendie où notre Ecole brûle, les pures gloires qui allumèrent son aurore naissante, celles qui illuminèrent son plein midi, enfin celles qui dorent d'une si poétique rayonnée son toit rouge, à la chute du jour. Un peu d'histoire, s'il vous plaît! Vous savez de quel enthousiasme nous accueillîmes, après l'Edit de Nantes, ces formateurs premiers de notre Ecole française. De leur côté, à les entendre dire, il semblait que toutes les écoles précédentes dont se glorifièrent l'Espagne et l'Italie venaient de mourir avec la malheureuse histoire de leurs patries et que, du levant au couchant de l'Europe, restaient ouvertes comme sur un pupitre gigantesque les seules annales de la France, que des maîtres hors de pair allaient commencer à illustrer. Et, en effet, depuis Henri le Grand jusqu'à Napoléon Ier, comme depuis Clouet jusqu'à David, ce ne furent ni les victoires qui manquèrent aux rois, ni les artistes qui faillirent aux victoires; en sorte que, pendant près de trois siècles, en France, l'art put se croire dans le plus beau pays du monde. Faut-il vous rappeler comment Nicolas Poussin recueillit à Rome le dernier soupir d'un paganisme panthéiste dont la vieillesse était encore entretenue par les bons Papes; comment il éclaira, du crépuscule des dieux qui s'en allaient, l'humble berceau où nous naissions à l'art? A côté de ce crépuscule mélancolique, Philippe de Champaigne essayait de raviver les derniers feux d'une foi qui s'éteignait aussi; mais ses pieuses mains n'eurent que la consolation de conduire au tombeau le cadavre du Christ bien mort, cette fois, en Europe; ce cadavre, mal achevé par les derniers bourreaux de l'Ecole italienne et du Sacré-Collège, où la politique moderne allait supplanter l'ancienne théologie. Le dieu nouveau, en qui croyaient le Roi de France et le Pape de Rome, c'était, — quoi qu'en grognât Bénigne Bossuet, — celui pour qui Vauban édifiait des forteresses dans lesquelles entraient, comme en des basiliques modernisées, les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Catinat, tous les héros de la France guerrière se campant sur leurs épées de combat, comme sur leurs grils de supplice les premiers saints des Catacombes. Comme ceux-ci étaient montés, pour la vénération des siècles à venir, dans les rosaces bleues et les vitraux des cathédrales, ceux-là aussi, un martyrologe nouveau allait en perpétuer les noms; et c'était sur la toile, non plus sur le cristal, que l'art immortaliserait leurs gestes. Faut-il vous rappeler les noms de ces mâles ouvriers d'un siècle si justement appelé le Grand Siècle, où, jusqu'au vice, tout fut majestueux et



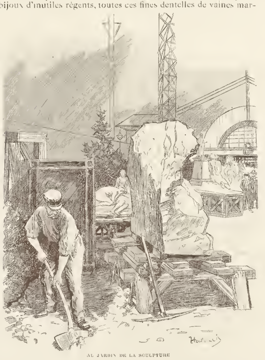
LES ACCROCHEURS

où la vertu devint, pour tous, chose commune. Le soleil ne se faisait-il pas appeler roi de France. Alors, c'était Charles Le Brun, le cérémoniaire de Versailles, qui disposait parmi les jardins suspendus et les chariots des dépouilles opimes, l'entrée de cet autre Alexandre après un autre Issus et un autre Granique. En souverain pontife, sur les marches du temple dont les vendeurs étaient chassés, le dévot Jouvenet accueillait son monarque. Sous ces voûtes aux revêtements d'or où Bossuet allait faire tonner sa voix de bronze et de prophète, l'anachorète Le Sueur apprêtait ses pinceaux et ébauchait une histoire de moine, pour la leçon de ce roi immortel qui connaîtrait, comme tout homme, le silence des sombres voûtes de la mort. Eh! qu'importait la vieillesse de Louis à ce magicien de la couleur qui, revenant de Venise exprès pour peindre le roi de France, laisserait en traits ineffaçables l'image de celui qui pouvait mourir avec son siècle, tandis que deux choses en resteraient: le portrait du monarque qui sut être ou paraître grand et, tout au fond, tout au coin de ce manteau royal qui menaça, quatre-vingts ans, de voiler le soleil, là, sur une fleur de lis, pour signature: Rigaud. Ah! l'histoire marche vite sur terre, et la porte que l'huissier pousse, d'un siècle à l'autre, sur ses maîtres nouveaux remplaçant les anciens, n'est pas plus significative que les graves enseignements de la mort.

LE PHOTOGRAPHE

On ferme !...

Quand donc Versailles eut éteint son grand lustre, après les funérailles du Roi-Soleil, il sembla qu'aucun boudoir ne serait assez étroit pour contenir, comme dans des écrins, tous ces petits bijoux d'inutiles régents, toutes ces fines dentelles de vaines mar-

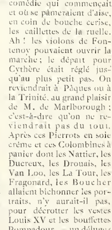


AU JARDIN DE LA SCULPTURE

quises, inconsolables de leur perte. Qu'allait faire l'art français dans ces hôtels menus où l'épée de Turenne, après celle de Char-

lemagne, était encore trop grande pour s'y loger à l'aise : Ce qu'il allait y faire ? Hé ! mon Dieu ! ce qu'il pourrait. Il descendit des hauts plafonds de l'Œil-de-Bœuf où, de l'est à l'ouest des jardins de Le Nôtre, comme un soleil vraiment, il semblait procéder d'un coin à l'autre du ciel même ; et, tout modestement, il s'encadra dans les trumeaux du grand et du petit Trianon. La Pompadour l'avait mesuré sur l'aune de ses jupes à panier et trouvait que cela faisait bien, une corniche sculptée en cartouche avec un amour de miroir, le tout entre deux amours de fenêtres. Je vous le demande : que pouvait faire l'art du Poussin, de Champaigne, de Le Brun, de Le Sueur, de Jouvenet, entre les mains préparées à l'amande des mignardes maîtresses du Roi charmant ? Donc, et avec ni plus ni moins de talent que son maître, le mauve-clair Watteau prit à Rigaud son ardente palette et travestit en pierrots roses ces maîtres Gille de la Cour, pour la comédie qui commençait et où se pâmeraient d'aise, en coin de bouche cerise, les caillettes de la ruelle. Ah ! les violons de Fontenoy pouvaient ouvrir la marche ; le départ pour Cythère était réglé jusqu'au plus petit pas. On reviendrait à Pâques ou à la Trinité, au grand plaisir de M. de Marlborough ; c'est-à-dire qu'on ne reviendrait pas du tout. Après ces Pierrots en soie crème et ces Colombines à panier dont les Nattier, les Ducreux, les Drouais, les Van Loo, les La Tour, les Fragonard, les Boucher allaient bichonner les portraits, n'y aurait-il pas, pour décrotter les vestes Louis XV et les bouffettes Pompadour, — un déluge ? Il est vrai qu'une averse fait bien dans une pastorale, et que les Vénus cythéréennes du grand Trianon et les Napées ingénues de la petite Laiterie qui gardaient les agneaux, lasses d'hommes, ne pouvaient demander mieux qu'un peu de pluie. Douces mœurs ! En vain, cent ans durant, la Madeleine de Rigaud avait donné le spectacle opulent de ses larmes de diamant et de sa chevelure tordue de repentir : l'orage est plein, il faut qu'il crève. Et vous savez s'il plut et s'il fit de la boue, la nuit où les Carmagnolains vous ramenèrent à Paris, pauvre Marie-Antoinette, du fond de cette bergerie où vous vous plaisiez tant ! Et, déjà, plus bergère ! Boulangère, maintenant, jusqu'à ce que ne pouvant plus être reine sur le trône de France, pauvre femme ! vous deveniez, sur l'échafaud, sainte et martyre. Telles sont les représailles des hommes. Celles de l'art, quelles sont-elles ? Quand donc Pierre Mignard fut travesti en Nicolas Lancret, Coypel en Pater, Le Nain en Chardin, Poussin en Van Loo et Lorrain en Boucher, il sembla que la patrie française eût voulu confier sa fortune artistique à une âme de femme. C'est la violence qui renverse, c'est la douceur qui reconstruit. Vigée-Lebrun fit bien ce qu'elle fit ; mais pour être une grande artiste, elle n'était pas moins une simple femme. Le tendre et à la fois vigoureux Greuze pourrait-il davantage à la reconstruction de l'École française dévastée ? N'était-il pas déjà l'auteur d'une « Cruche cassée » trop à point, pour qu'on pût accuser ce maître du mauvais goût d'être lascif, ainsi que Fragonard et tant d'autres, devant la guillotine. C'est par cette délicatesse du sentiment, par cette correction de la lascivité, que Greuze apparaît comme un trait d'union entre les fadaises vicieuses de l'art monarchique qui meurt et les vertueuses cruautés de la Révolution qui va enfanter une école nouvelle, au seuil du siècle qui finit et du siècle qui recommence.


LES ESTHÈTES


LES BOURGEOIS


ENFIN ADMIS !

LES RECALÉS

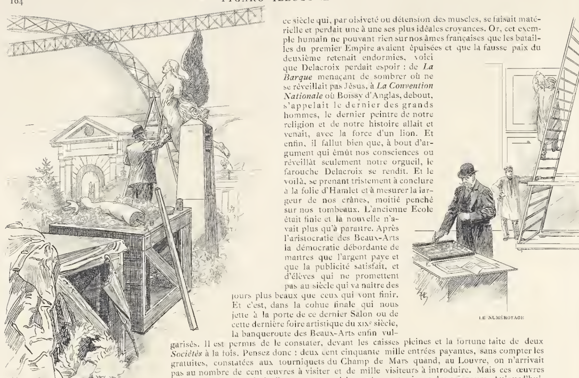
On ferme !...

Ainsi Greuze et son sentiment avaient accompli leur mission et l'art français, sauvé de la mort froide, comme un charbon ardent sous une cendre toujours chaude, voulait rallumer son foyer dans les ateliers reconstruits par David et sa pléiade d'élèves. La leçon d'impeccable dessin fut vite réapprise à l'école de ce rénovateur de la classique antiquité. Cependant à ce David qui, en pieux Énée, allait chercher ses dieux à Troie pour les établir en France sous prétexte que la liberté des cultes nous était rendue, nous préférâmes d'autres maîtres que la poussée épique de Napoléon semblait porter à des dieux plus modernes. Ce fut alors que Géricault ramena des mers occidentales le pavillon de France, vaincu mais encore flottant, sur le radeau de *La Méduse*. Préférant les combats de terre à ceux de mer, Gros choisissait un poitrail de cheval où râler en géant la grandiose épopée des grenadiers d'Eylau et de la Moskowa. Au milieu de ces hécatombes sans profit pour les héros qui y mouraient en vain, Ary Scheffer agenouillait ses madones et les faisait prier pour la patrie sanglante. La foi prenait aussi Ingres aux entrailles et inspirait au Raphaël de France cette Vierge de la grâce robuste qui présentait à Dieu le *Vœu* de ses faibles enfants. Plus mâle encore que le dernier des Romains, Prudhon avait compris que le relâchement des races, faisant de tout temps suite aux grandes épopées, pouvait aussi être l'abîme où s'engloutirait la France au lendemain de Waterloo ; et il nous invita, ce raisonneur, à la contemplation du *Crucifix*. De ce Jésus mystique qui exhalait son âme triste sous un ciel bas et noir, le sobre Delaroche dégagea l'homme aux lignes sèches et le proposa comme un modèle de virilité à la deuxième génération de


LES COPAINS



BUFFET, BUFFET !



LE REBOUTAGE

LE NUMÉROTAGE

ce siècle qui, par oisiveté ou détension des muscles, se faisait matérielle et perdait une à une ses plus idéales croyances. Or, cet exemple humain ne pouvant rien sur nos âmes françaises que les batailles du premier Empire avaient épuisées et que la fausse paix du deuxième retenait endormies, voici que Delacroix perdait espoir : de *La Barque* menaçant de sombrer où ne se réveillait pas Jésus, à *La Convention Nationale* où Boissy d'Anglas, debout, s'appelait le dernier des grands hommes, le dernier peintre de notre religion et de notre histoire allait et venait, avec la force d'un lion. Et enfin, il fallut bien que, à bout d'argument qui émût nos consciences ou réveillât seulement notre orgueil, le farouche Delacroix se rendît. Et le voilà, se prenant tristement à conclure à la folie d'Hamlet et à mesurer la largeur de nos crânes, moitié penché sur nos tombeaux. L'ancienne École était finie et la nouvelle n'avait plus qu'à paraître. Après l'aristocratie des Beaux-Arts la démocratie débordante de maîtres que l'argent paye et que la publicité satisfait, et d'élèves qui ne promettent pas au siècle qui va naître des jours plus beaux que ceux qui vont finir. Et c'est, dans la cohue finale qui nous jette à la porte de ce dernier Salon ou de cette dernière foire artistique du XIXe siècle, la banqueroute des Beaux-Arts enfin vulgarisés. Il est permis de le constater, devant les caisses pleines et la fortune faite de deux *Sociétés* à la fois. Pensez donc : deux cent cinquante mille entrées payantes, sans compter les gratuites, constatées aux tourniquets du Champ de Mars quand, au Louvre, on n'arrivait pas au nombre de cent œuvres à visiter et de mille visiteurs à introduire. Mais ces œuvres étaient souvent des chefs-d'œuvre, et ces visiteurs furent toujours des seigneurs. Aujourd'hui, exposants et public, nous sommes des républicains, vous dis-je, et pas même des messieurs! Tenez, entendez-vous encore les gardiens vous chasser court et net et, cette fois, sans réplique:

On ferme ! On ferme ! On ferme !

BOYER D'AGEN.

LES VERNISSEURS

Directeur : M. MANZI — Imprimerie JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie, Asnières — Le Gérant : G. BLONDIN.

Dix-septième année. AOUT 1899 Deuxième série. — N° 113.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ETRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.

SOMMAIRE :

PARIS L'ÉTÉ

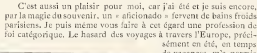
BÆDEKER, l'auteur des Guides connus, est de nationalité allemande, chacun sait ça. C'est assez dire que ses gros livres rouges ont uniquement l'optique germanique. Et vous ne vous doutez pas de ce que l'optique germanique recèle de parti pris et de faussetés. Tout ce qui est « welche » pour un « echt » allemand devient chose négligeable ou méprisable. Lisez la *famille Buchholz*, le célèbre roman prussien mettant en scène des bourgeois berlinois pur sang, voyageant en France. Savez-vous la seule curiosité que ces touristes teutons trouvent à peu près supportable à Paris et dans les environs? Les côteaux de Bougival.

En réalité, un guide de Paris n'a quelque valeur que s'il est tracé par un Parisien aussi lui pur sang. Nous avons beau, nous autres enfants de l'asphalte, avoir quelquefois ignoré les Gobelins et confondu le Musée d'artillerie avec la *Ménagère*, c'est encore nous les seuls pilotes à peu près présentables du dernier bateau parisien. Voilà mon excuse, la seule que j'aie de me faire aujourd'hui votre guide, « dans la ville splendide » comme on chantait jadis aux Variétés dans la *Vie Parisienne*.

Et le mot de bateau me sert précisément de transition pour vous mener à une des attractions amusantes de Paris l'été, c'est-à-dire à ces constructions sur pilotis servant de base aux établissements de bains froids établis sur la Seine. Débuter au surplus par la Seine, en parlant de Paris, c'est plus qu'un droit, c'est presque un devoir.



BAINS DE SEINE. — LA LEÇON DE NATATION



C'est aussi un plaisir pour moi, car j'ai été et je suis encore, par la magie du souvenir, un « aficionado » fervent de bains froids parisiens. Je puis même vous faire à cet égard une profession de foi catégorique. Le hasard des voyages à travers l'Europe, précisément en été, en temps de vacances, m'a permis de piquer des têtes dans les eaux les plus pittoresques du monde, dans le lac Mœlar, aux portes de Stockholm, dans deux ou trois fjords norvégiens, et, fouillant plus avant dans mes souvenirs, au fond du beau Danube bleu, qui est terriblement gris entre parenthèses, là où j'ai remonté de mon mieux son courant au bord de l'île Margaret à Pesth. Ajouterai-je que j'ai fait la planche dans le Bosphore et dans cette baie enchanteresse qui s'appelle Pegli? Eh bien! si agréables que m'apparaissent tous ces souvenirs de trempettes, je dois à la vérité l'hommage de ranger en ma mémoire ces ondes divines, célébrées par les poètes, au-dessous de ces baquets d'eau, alors contaminée, que la Seine se laissait capter au passage, en mon temps de collège, par les établissements de bains Petit, du Pont Royal ou Deligny.

Oh! ces bains froids de mon temps de collège! Avec quelle impatience n'étaient-ils pas attendus, tant par les « forts » à qui c'était égal de perdre pied et qui dédaignaient les petits bains parce qu'ils avaient déjà fait dix brasses de suite l'année précédente, que par les mazettes qui espéraient bien cette fois boire moins de coups que l'été d'avant! Tous nous aspirions avec une



LE PETIT BAIN. — HORREURS DE LA DESCENTE

égale ivresse au moment où nous pourrions mettre — j'allais dire endosser — le caleçon, oui tous, même les tout petits, qui, une fois dans le bain se tenaient debout et peureux le long d'une corde en envoyant timidement de petites flaquettes d'eau aux camarades, quitte à en recevoir le double en échange et à crier comme des putois au moment de la réception.

Le premier bain froid était chaque année un événement.

D'abord il procurait une promenade de plus, avec le droit de voir autre chose que la grande cour pavée entre quatre grands murs dont a parlé Victor Hugo dans les *Rayons et les*



LE PETIT BAIN — LA TREMPETTE



LE PETIT BAIN. — LES MALINS

Ombres. Au moins, on était dehors, on remuait les guiboles pour un autre exercice que les barres ou le jeu de l'ours. Qu'importait que le chemin menant au bain fût bordé par les maisons lépreuses du quartier Mouffetard et qu'il fallût se boucher le nez en passant le long des bouges décrits vingt ans avant par Eugène Sue et encore respectés alors par la pioche haussmanienne. L'eau de la Seine vers laquelle nous courions, c'était le Léthé de notre Virgile. Nous y puisions — non, grâce à Dieu, en l'ingurgitant —



LE PETIT BAIN. — TOUT LE MONDE A L'EAU

mais en y plongeant, l'oubli des cinq cents vers à copier octroyés la veille par le pion. Nous escomptions par la pensée la joie animale, si l'on veut, mais vraiment intense, de donner du jeu à de jeunes muscles. Et c'était presque avec un battement de cœur que chacun de nous, une fois à destination, faisant son unité dans la file indienne qui formait la queue devant la buraliste, recevait d'elle et emportait sous l'aisselle, outre le caleçon déjà nommé, le peignoir blanc et privilège réservé aux douillets dont les parents signalaient au proviseur la facilité à attraper des maux de tête — le petit bonnet de toile cirée.

Et vite, au pas de gymnastique, à la cabine! Déshabillage en deux temps, trois mouvements, habillage non moins prompt du seul vêtement requis déjà nommé, le caleçon, puis fermeture de la cabine sans grande précaution. Qu'est-ce qu'une « semaine » de lycéen pour tenter un voleur? Et alors, le peignoir jeté sur les épaules, avec, pour faire l'Arabe, un coin enveloppant la tête en forme de burnous, on se mêlait aux groupes déjà massés au haut de l'escalier ou, au milieu, à côté du tremplin. On s'observait, on s'épiait à qui se jettera le premier, tout en interrogeant le garçon de cabinet sur la température de l'eau. Mais surtout nous attendions les renseignements donnés par les plus intrépides d'entre nous, ceux qui s'étaient déjà jetés et après une série de brasses avaient remonté l'escalier en se secouant. La question : « Comment est-elle? » amenait des réponses tantôt goguenardes comme : « Vas-y voir », tantôt sybilliques et ne compromettant pas le questionné. Je retrouve encore dans mes souvenirs la silhouette d'un de mes camarades de seconde, gascon de Ribérac, à mine éveillée, énergique, dur au mal. Comme il sortait de l'eau tout ébroué par un de ces jours de juin à température sibérienne comme nous en avons subi ce printemps et que je lui demandais ce qu'il pensait de l'eau, il me répondit, en claquant des dents, avec l'accent que vous devinez :

« Ce n'est pas qu'elle soit bonne, bonne, bonne... »

Et comme il s'aperçut qu'il allait passer pour une poule mouillée, il ajouta, en frissonnant cette fois de tous ses membres sous la bise qui soufflait aussi glaciale qu'en novembre :

« Mais pour bonne, elle est bonne ».

Et il repiqua héroïquement une tête dans le bain où pour un peu il aurait pu se heurter à une banquise.

* * *

Quelle est la moyenne des collégiens de dix à dix-huit ans qui savent nager? Il me semble qu'elle est à peu près de moitié. Comment les collégiens apprennent-ils à nager? Le plus souvent par l'exemple. Je ne crois pas beaucoup à l'efficacité des leçons données à l'école de gymnastique au moyen d'une planche sur laquelle l'enfant s'étend pendant qu'un professeur lui enjoint d'allonger les bras et de remuer les jambes à intervalles de temps déterminés. Ces démonstrations platoniques ne me disent rien qui vaille. Si l'on peut prétendre justement que ce sont les meilleurs nageurs qui se noient, il ne me paraît pas moins vraisemblable que les gens qui ont appris à nager en chambre fournissent également un large contingent à l'obituaire d'un bureau Véritas qui serait appliqué aux humains.

Au surplus, même quand elles sont données dans l'eau, ces leçons ne me paraissent pas offrir des résultats très pratiques. Combien d'enfants n'écoutent le professeur que d'une oreille distraite, sentant bien que le seul point important dans l'affaire est de se lancer et que, ma foi, on peut y regarder à deux fois avant de risquer de boire un coup d'une eau peu engageante! Sans compter que les pusillanimes se remémorent en frémissant de terribles légendes d'enfants qui, ayant perdu tête et pied et battu désespérément des mains dans le gouffre, ont été retrouvés tuméfiés, verts, comme dans les poésies de Beaudelaire, arrêtés aux mailles des filets de Saint-Cloud.

L'exemple, je le répète, l'imitation il n'y a que cela. Le débutant doit regarder celui qui nage déjà, observer la manière dont il place ses mains, le moment précis où il fait aller les jambes et



LE PETIT BAIN. — SANS ENTHOUSIASME

ensuite seul, sans être regardé, il allonge à son tour les mains, puis le corps dans la position horizontale requise, donne le coup de jarret indispensable et une fois persuadé que « ça va », qu'il ne coulera pas, réitère, rallonge de nouveau les mains, redonne le coup de pied mainteneur d'équilibre, et enfin, confiant en lui-même, imitant cette fois le nègre, continue.

C'est ainsi, pour ma part, que j'ai appris à nager, à la façon du tambourinaire singeant le rossignol. Un camarade fut mon modèle, et comme il me tournait naturellement la partie postérieure de sa personne pendant que j'étudiais ses faits et gestes, je ne suis pas gêné par la reconnaissance que j'aurais pu avoir à lui témoigner d'être devenu un nageur, d'ailleurs médiocre.

Mais si c'est l'esprit d'imitation seul qui m'a permis d'apprendre à me soutenir sur l'eau, c'est en plus mon effronterie et même, soyons franc jusqu'au bout, un gros mensonge, qui m'enseigna l'art de piquer une tête. J'ignorais absolument la façon de plonger de haut dans l'eau, la tête la première, ou plutôt les bras les premiers, terminés par les mains plaquées l'une contre l'autre au-dessus de la tête pour amortir le choc, alors que, depuis tout près d'un an, j'affirmais cyniquement aux camarades que j'avais appris à piquer une tête, l'année précédente, au Croisic. Tant que nous fûmes en hiver, ma blague ne me pesa pas

LAUREANO BARRAU



Typogravure Goupil, Paris

ARRACHANT L'IVRAIE

lourd, le moment de l'épreuve étant encore très éloigné, mais le jour du premier bain froid, je n'en menais pas large. En face du tremplin, entouré de camarades qui avaient foi dans ma parole, qui guettaient comment j'allais faire, pour m'imiter ensuite, je me sentis courir le long du corps une sueur encore plus froide que cette eau dans laquelle il s'agissait d'entrer les bras en avant. J'eus un moment la pensée d'avouer ma vantardise, mais la terreur d'être blagué, houspillé, peut-être mis en quarantaine, me



LE BOULEVARD, PAR CHARLES WOSTRY

fut insupportable. Je pris alors mon courage à deux mains, les deux mains que je rejoignis sur ma tête, je me postai sur l'extrémité du tremplin, pliai les genoux et, sans me demander si j'allais tomber pile, face, de côté, je détachai un coup de jambes vigoureux qui me lança dans l'espace. Floc! c'est la tête qui toucha. J'avais, sans m'en douter, piqué une tête dans les règles. Bonheur! Ivresse! Vite un coup de pied qui me ramena à la surface, deux brasses vigoureuses qui me portèrent à l'escalier, au haut duquel je vis des mains s'agitant, applaudissant. Et moi dédaigneux, une fois en haut des marches :

« Je faisais mieux au Croisic! »

Et maintenant, remontons sur la terre ferme.

Voulez-vous que je vous dise, en une formule brève et ramassée, quel est, pour le vrai Parisien, le grand agrément de Paris pendant l'été : c'est que le Paris d'été n'est plus le Tout-Paris, le mortel Tout-Paris qui vous a rasé, que, sauf votre respect, vous avez peut-être rasé pendant neuf mois de l'année, et qui est maintenant parti, envolé, dispersé et surtout, oh! oui surtout, reformé autre part. C'est qu'en effet, à part une poignée de privilégiés qui vivent, en été, dans leurs terres ou dans celles de leurs amis, Tout-Paris n'a qu'un désir, une fois hors Paris, c'est de se retrouver, de reprendre langue. Qu'est-ce que la rue de Paris à Trouville, la plage de Dinard, la promenade des Fontaines à Vichy, la Villa-des-Fleurs à Aix, sinon autant de lieux de rendez-vous où les oisifs parisiens émigrés croisent plus de Parisiens oisifs qu'à Paris même, car notre capitale est assez grande pour qu'on reste des années à se rencontrer, même entre amis. D'où cet axiome indiscutable que le meilleur moyen de fuir Paris, pendant l'été, c'est d'y rester.

Où est le mal d'ailleurs ? Demandez aux rares malins qui pratiquent ouvertement le sédentarisme, sans même s'en cacher honteusement, comme certains qui ferment leurs persiennes afin de faire croire qu'ils villégiaturent. Ils vous répondront que la vie qu'ils se créent ainsi est tout bonnement adorable, attendu qu'ils ont Paris pour eux seuls dans sa délicieuse intégrité. Ils s'y carrent en maîtres, ils trouvent de la place partout. Les garçons de restaurant daignent attendre leurs ordres. Les garçons coiffeurs qui leur font la barbe, n'ayant plus de paris de course à faire, puisque les courses ont émigré en province, ne leur taillent plus nerveusement des losanges dans la joue en songeant à l'écurie Brémond ou aux derniers outsiders de M. Caillault. Le Parisien du Paris l'été, compté à sa juste valeur, certain de n'être plus lâché pour le premier rasta qui passe, jouit vraiment de Paris.

Regardez-le au Bois. Pendant la saison parisienne, il n'a même pas eu le temps de faire le tour de l'allée des Acacias. Les courses déjà nommées et qui se succèdent maintenant tous les jours, à partir du 15 janvier, lui ont pris le plus clair de son après-midi. Le retour des hippodromes de Longchamps ou d'Auteuil ne l'a pas beaucoup tenté pour peu qu'il ait été échaudé au Mutuel ou au « livre », car lorsqu'on a attrapé une culotte, a dit un philosophe, il faut rentrer chez soi au plus vite pour la retirer, parce que cela tient chaud. En dehors des courses et du retour des courses, il a pratiqué au Bois, pendant le printemps, tous les sports qui prennent le temps autrefois consacré à la promenade : le tir aux pigeons, le polo, le gymkahna et tous les footballs les plus variés qui, eux aussi, en été, comme les courses, ont plié bagage pour Deauville. Et maintenant vive le Bois tout à soi, avec la commode tenue estivale, sans gilet, la chemise de couleur, la large ceinture, et le chapeau de paille. Qu'on attelle les mails pour les grandes randonnées des environs de Paris avec la gaîté des sonneries de trompe et des toilettes féminines claires! Le Bois de Boulogne en juillet, en août et en commencement de septembre, est, à proprement parler, le séjour des Bienheureux. Et notez que c'est la seule promenade d'Europe retenant, pendant la chaude saison, assez de promeneurs à pied, en voiture, en automobile et à bicyclette pour meubler ses allées. Comparez-le avec le Prater, le Prado, le Thiergarten, Hyde Park ou Regent Park qui n'offrent guère en été, quand tout Vienne, tout Madrid, tout Berlin et tout Londres sont dehors, plus d'animation mondaine que les brousses de l'Afrique centrale où passa le glorieux Marchand. Il m'est arrivé, pour ma part, au mois d'août, à Vienne, de suivre dans toute sa longueur la grande allée du Prater, laquelle a quatre kilomètres. Tout le long de ces quatre kilomètres, je n'ai vu qu'un fiacre, le mien.

* * *

Et puis le séjour à Paris pendant l'été vous économise tout simplement un voyage à l'étranger, avec toutes les chances fâcheuses qu'offre un déplacement, à commencer par le prix des tickets et à finir par le déraillement.

Notez, en effet, que vous croisez à Paris des échantillons de tous les pays du monde au cours des mois d'août et de septembre principalement. Stationnez seulement une demi-heure à la terrasse d'un café du boulevard et vous verrez quelquefois passer, soit habillés par leurs tailleurs respectifs, soit affublés de costumes nationaux ou presque sans costumes, tous les fils d'Adam éparpillés sur la planète, concentrés ici pour vous. Et les filles d'Eve donc! J'ai lu, de mes yeux lu, autrefois, un contrat de mariage rédigé à Amsterdam et dans lequel un voyage de six semaines à Paris, expressément stipulé au profit de la fiancée, figurait parmi les apports du futur. La parisianomanie n'a pas fléchi en Europe depuis ce temps. Ce qu'on peut même en dire, c'est qu'elle s'est démocratisée d'une fâcheuse façon. Il n'y a si petit sous-commis de « broker » ou de « mækler » qui ne tienne à avoir vu au moins une fois dans sa vie les Folies-Bergères, et ne tasse des économies, ou ne tire des carottes pour accéder à ce paradis perdu. Jusqu'à des tontines, des poules qui s'organisent de tous côtés en Allemagne, en Suisse, et dont l'heureux bénéficiaire vient passer à Paris ces huit jours traditionnels où, comme disait le personnage d'une comédie de Labiche, on court la chance de faire la connaissance d'une femme borgne dans un hôtel pourvu du même inconvénient.

Quant au provincial, il a coulé beaucoup d'hectolitres d'eau sous les ponts de la Seine depuis Pourceaugnac, et bien malin serait le Parisien qui distinguerait, à première vue, un enfant des départements de tel ou tel citoyen originaire de la rue Quincampoix. Il n'y a plus de type provincial. Songez que, dans un rayon de cinquante lieues des environs de Paris, un monsieur après avoir dîné chez lui — on dîne encore de bonne heure en province — peut arriver à temps à une de nos gares pour voir se lever le rideau d'une pièce en trois actes sur la scène du Théâtre-Français. C'est à peine si à l'Opéra il manquera l'ouverture. Aussi, ce que je connais de provinciaux plus au courant de nos pièces de théâtre que la bonne moitié des Parisiens! Ce qui explique — soit dit en passant — les fiascos de jour en jour plus nombreux des troupes de province, et même des troupes de Paris qui font des tournées.

Mais si les provinciaux ne se distinguent pas sensiblement aujourd'hui du Parisien, on reconnait leur présence uniquement par le surcroît de population qu'ils jettent dans Paris. Je crois que Paris n'est jamais plus peuplé que pendant le mois où les journaux mondains, à la remorque de quelques snobs déclarent « qu'il n'y a plus personne ». Partout la province afflue et déborde. Faut-il même qu'il y ait des provinciaux pour que ce pauvre jardin du Palais-Royal fasse encore quelquefois figure de promenade! J'y passais avant-hier et il m'a semblé revivre une minute dans le passé, le temps où, sous ces mémorables arcades, tout un monde de muscadins se pressait sous les pas de la Tallien « faisant de ses pieds nus craquer les anneaux d'or. » Le Palais-Royal ressuscité voilà de ces phénomènes que vous ne verriez pas en hiver, ni au printemps, ni en automne.

Paris l'été c'est, bien entendu, Paris en plein air. Et comment parler de Paris en plein air sans mentionner le café-concert, un vrai plaisir d'été celui-là ? La raison d'être du café-concert, l'excuse des inepties qui s'y débitent, c'est précisément qu'il n'opère pas dans un local clos et couvert où les bêtises égrenées sur la scène ont chance de se conserver. Au moins en plein air on peut penser que son répertoire s'évapore. Au surplus, amusez-vous à regarder le public de ces endroits-là : sur un qui prête l'oreille on voit dix spectateurs absorbés exclusivement par la douceur de l'air ambiant, pris par la béatitude de n'avoir ni à parler, ni à penser et à plus forte raison à écouter. Tout peut être dit sur la scène sans les troubler, même ce songe d'Athalie que les députés socialistes belges clament à tue-tête dans les séances pour faire de l'obstruction. Aussi quand j'entends dire que le café-concert abrutit son monde, je proteste. Le Français s'affale sur une chaise de café-concert absolument comme dans un fauteuil de l'avenue des Champs-Elysées, décidé à rester tout à fait sourd aux bruits voisins. Ce qu'il paie trois ou quatre francs au lieu de vingt centimes, c'est l'éclairage, le flot de lumière. Etat d'âme qui offre un avantage appréciable aux étoiles de toutes grandeurs engagées pour chanter dans ces endroits-là. Elles peuvent remplacer le chant par la pantomime à un âge moins avancé que la diva de l'Opéra et de l'Opéra-comique. L'indulgence du public ne leur demande que des gestes, pas même beaux.

Une illusion qu'il convient aussi de détruire c'est que la chaleur rend Paris inhabitable l'été. Sans doute, une promenade d'une heure au pas accéléré entre la Madeleine et la Bastille par vingt-neuf degrés à l'ombre semblera difficilement, même aux tempéraments les plus frileux, une partie de plaisir, mais au moins, à côté de l'inconvénient, vous trouvez le correctif, le long de milliers de tables empiétant sur le trottoir, sous la forme d'un verre de bière délicieusement fraîche ou, surtout, d'une tasse de thé brûlant, car ce dernier mode d'extinction de la soif est autrement recommandable que le premier. En revanche, je me demande un peu quels rafraîchissements, ô Parisiens égarés aux champs, vous pouvez espérer sur un chemin de grande communication ou même de halage, à quelques kilomètres d'un cabaret qui ne vous offrira du reste qu'un vin tiède et sûr ou une groseille, école de natation pour mouches, coupée par de l'eau à la température du corps de l'aubergiste. Allons jusqu'au bout de mon idée : même le soir, je mets en fait qu'il est très possible à Paris de se rafraîchir. Les fortunes bien assises dans une victoria et les quarts de fortune campés sur une impériale de tramway peuvent s'offrir une station de deux ou trois heures au Bois de Boulogne, au Bois de Vincennes, au Parc Monceau. Et qui peut raisonnablement soutenir que les arbres du Parc Monceau, du Bois de Vincennes ou de celui de Boulogne ne frémissent pas sous les mêmes bouffées d'air adorablement respirable que le jardin d'un vide-bouteille de Saint-Mandé ? Tout ce que je puis concéder c'est qu'à Paris les nuits sont généralement plus chaudes en été qu'à la campagne. Mais quelle compensation dans cette vérité, reconnue même par les campagnards, qu'il n'y a pas de mouches à Paris ou si peu. Or, connaissez-vous beaucoup de sommeils assez robustes pour tenir contre les mou-

ches, et quoi de plus cruel que l'insomnie, la « fâcheuse insomnie » ?

Tout bien pesé, en somme, Paris, l'été, offre plus de charmes que d'inconvénients. Tel fut du moins de tout temps l'avis de Parisiens qui ont passé pour les plus fins juges des choses de ce monde. Roqueplan qui entendait la vie, même avant d'avoir inventé le mot « viveur », n'allait peut-être pas jusqu'à dire avec cet autre charmant esprit qui s'appelait Auber : « La campagne n'est bonne que pour les petits oiseaux. » Mais je l'ai entendu plusieurs fois émettre sur les agréments de Paris l'été des aperçus qui n'étaient pas toujours des paradoxes. C'est ainsi qu'il maudissait l'obscurité de la campagne, le soir, comme non seulement dangereuse puisqu'elle peut causer des accidents, mais comme mortellement triste et, à ce point de vue il aura été un des précurseurs auxquels on devra, dans un délai qu'on peut dire rapproché, l'éclairage du Bois de Boulogne. L'auteur de *Parisine* n'avait-il pas un peu raison également de railler ces dîners ruraux qui commencent en plein jour, se continuent dans la



UN COIN DU BOULEVARD LE SOIR, PAR CHARLES WOSTRY

mélancolie du crépuscule et s'achèvent en pleine nuit à la maigre lueur de bougies autour desquelles viennent siffler désagréablement les insectes ! Roqueplan, du reste, conformant en cela sa conduite à sa doctrine ne dînait jamais pendant l'été en plein air, même dans les restaurants d'été parisiens. Il allait s'attabler au café Anglais ou à la Maison Dorée. De là, il allait faire un tour à l'Opéra sûr de n'avoir pas trop chaud dans ces divers endroits pour cette raison péremptoire, à défaut d'autre, qu'ils étaient à peu près déserts, donc relativement frais, car il n'ignorait pas que la chaleur qui se dégage du corps humain est le plus terrible de tous les caloriques.

Ne craignez donc pas Paris l'été, ô mes bons Parisiens, mes frères, que vos intérêts, un accident au pied, le mariage d'un des vôtres empêchent de villégiaturer ou de voyager cette année. Soyez assurés que les heures couleront pour vous aussi légères que dans n'importe quelle saison. Sans compter que vous pourrez enfin saisir cette occasion inespérée de connaître votre ville natale, de visiter les Gobelins, ô invraisemblance ! et de vous mettre en état de ne plus confondre, toujours comme dans l'opérette que je rappelais plus haut, les batteries d'artillerie du musée de ce nom avec les batteries de cuisine de la *Ménagere*.

GASTON JOLLIVET.



En plein Pas-de-Calais, dans le bassin houiller qui va de Lens vers Arras, à deux pas des mines de Liévin, s'élève une colline transformée en garenne, rendez-vous de chasse des notabilités des environs.

Cela s'appelle Les Bruyères, et ce n'est pas un nom de fantaisie, car ces gracieuses plantes enlacent, jalousement, de leurs racines ténues, cette terre sans laquelle elles ne sauraient vivre, perdues qu'elles sont au milieu des plaines immenses livrées à la grande culture.

En contemplant ce coin pittoresque, qui forme un si grand contraste avec les paysages avoisinants, on ne s'explique pas comment il s'y trouve ; c'est à croire que le Bon Dieu le laissa tomber là, par hasard, en allant créer la Bretagne ou les Landes.

Les Landes, plutôt, car les coquettes tiges grenat ne fleurissent pas ici à l'ombre des chênes sévères ; mais, ainsi que dans le Midi, près des pins odorants, comme elles, exilés.

Bien que l'accès des Bruyères soit interdit, elles étaient devenues la promenade préférée, — on pourrait dire l'unique promenade, — d'un jeune homme du pays de Born, que les vicissitudes de la vie avaient amené dans la région, et qui s'était vite concilié les sympathies du garde-chasse, ancien porion, dont le visage déchiré par une explosion de grisou, ne forme plus qu'une large cicatrice.

Profitant de la tolérance qui lui était accordée, l'étranger passait quelquefois des dimanches entiers, juché sur un tertre, d'où il dominait cette lande qui lui rappelait le pays natal... et l'infidèle.

* * *

Fils d'un grand viticulteur, d'Asco avait vu le phylloxera ruiner les vignes paternelles, tandis que de malheureuses spéculations, engagées dans l'espoir de contrebalancer le fléau, engloutissaient, au contraire, ce qui pouvait rester d'un patrimoine pourtant considérable. Privé tout à coup des ressources sur lesquelles il comptait exclusivement pour vivre, en garçon élevé à la mode française, ayant oublié la plupart des choses, d'ailleurs inutiles, apprises au moment des traditionnels examens, il avait préféré quitter le pays, plutôt que d'y solliciter un emploi, ce qui constituait à ses yeux la pire des humiliations.

Un autre motif devait aussi l'inciter au départ : sa femme qu'il adorait et dont il se croyait aimé avait fui devant le désastre, portant à ce malheureux, un de ces coups dont guérissent difficilement les natures sensibles et passionnées.

Lâche comme le sont tous ceux qui aiment sincèrement, il supplia, menaça, s'imaginant que celle à qui il avait « tendu la main » aurait pour le moins de la pitié.

Jugeant d'elle par lui-même, il ne doutait pas qu'en rappelant certains souvenirs, certaines heures exquises ou folles, elle reviendrait à lui attendrie, aimante. Il retraça par le menu l'histoire de leurs propres amours : les débuts tout de lutte, une famille hostile au mariage, les amitiés traîtresses, les désespoirs peut être réels. Il rappela la cérémonie dans l'église parée mais vide, l'alliance échangée et bénie, l'aveu murmuré : « Je t'aime jusqu'au ciel. »

Naïve ou mystique, la phrase l'avait frappé, il y avait vu la manifestation sublime d'un bonheur qui ne pouvait avoir de fin. Il commençait et terminait ses longues lettres par cette phrase qui devait, selon lui, posséder un pouvoir magique et ramener auprès de lui celle qui s'était de la sorte engagée au-delà même de la vie.

Il pleurait en écrivant cette phrase sans se douter qu'elle n'était tout au plus bonne qu'à aiguiser le rire sur la bouche qui l'avait prononcée au hasard ou à provoquer les sarcasmes de cosmopolites interlopes au milieu desquels le « doux aveu » était maintenant jeté en pâture.

Sa femme en effet poussée par une fatalité et des affinités irrésistibles, était retournée vers tous ceux que la réhabilitation tentée avait remplis de rage et qui toujours guettaient la chute nouvelle, prêts à la faciliter comme autrefois, ne fût-ce qu'en manière de représailles. Esprit positif et implacable, elle avait accompli cette nouvelle évolution, comme une chose toute naturelle, renonçant, pour aller plus vite, aux haineuses manigances d'un divorce qui ne pouvait plus être profitable.

* * *

D'Asco souffrit moins de la perte de sa fortune que de la conduite de sa femme. Confiant dans la promesse qu'elle lui avait faite d'être à son chevet si un jour il tombait malade, il lui envoya une dépêche désespérée à laquelle il fut répondu adroitement par un tiers.

D'Asco enfin comprit et quand, après un accès de fièvre cérébrale, il voulut, convalescent, faire une dernière tentative, on ne

retrouva plus la trace de celle à qui il avait eu l'imprudence de confier son nom.

Ah! le long calvaire chez les magistrats questionneurs, chez tous les hommes d'affaires qui s'occupent de chicane, en vivent et ne comprennent pas que l'on peut encore aimer la femme contre laquelle on réclame leurs offices, que ce n'est plus là un de leurs habituels procès d'argent et qu'ici souvent l'honorabilité, le cœur, bien plus que le porte-monnaie sont en jeu.

Aussitôt après avoir désintéressé ses créanciers et avoir tranché les différentes questions qui ne pouvaient pas se traiter autrement que sur place, il avait donc quitté sa ville natale sans esprit de retour.

Possédant juste assez de littérature pour figurer en seconde page dans le journalisme moderne, que le style, cependant, n'inquiète plus guère, d'Asco était venu, comme le font, d'ailleurs, toutes les épaves, s'échouer à Paris où il espérait vaguement retrouver celle dont le souvenir ne devait plus quitter son cœur. Mais, perdu dans la foule, ayant épuisé jusqu'à son dernier sol, il dut renoncer à ses chimériques prétentions et à ses infructueuses recherches, pour penser aux nécessités matérielles, avec lesquelles il se trouvait, pour la première fois, aux prises.

Sur la recommandation d'anciens amis et clients de la « Maison d'Asco », il essaya de traiter des affaires pour le compte d'autrui, et parcourut la Belgique et le Nord de la France, où il se trouve encore des caves dignes de ce nom, derniers refuges, hélas! de nos derniers grands crûs.

Quoiqu'appartenant à « l'aristocratie des vins », comme il le proclamait plaisamment naguère, ceux-ci ne lui furent pas propices et il dut accepter une modeste place dans une compagnie de charbonnages.



* * *

Dans la monotonie des jours qui dès lors s'écoulèrent pour lui, d'Asco n'avait qu'une joie : cette promenade accomplie, le plus souvent possible, vers cette chasse des Bruyères, découverte une fois qu'il flanait dans la campagne pour éviter les bruyantes manifestations de la fête patronale du pays.

Ulcérée, autant que pouvait l'être la figure du malheureux chargé de garder ces parages contre les entreprises des braconniers, l'âme du petit employé sympathisait avec toutes les souffrances, et les humbles récits du porion mutilé trouvaient en d'Asco un auditeur complaisant.

Cependant, à la longue, son caractète aigri par la souffrance se modifia sensiblement et il évita de recevoir des confidences qui ne l'intéressaient plus.

Au bureau, à l'estaminet où il avait pris pension, tout le monde était frappé du changement qui s'opérait en lui.

« Il se consume... » répétait la cabaretière, à laquelle en imposait ce pensionnaire, — « de manières si distinguées et qui avait été si riche ».

Lorsque l'époque de la fête patronale réapparut au calendrier, d'Asco, déjà méconnaissable, profita de sa demi-journée de congé, pour entreprendre son habituel pélerinage.

Il y avait donc un an, jour pour jour, que ces mêmes réjouissances l'avaient amené vers cette lande, dont la vue, après avoir produit sur lui une sorte de détente nerveuse, avait, par la suite, entretenu et aggravé son mal.

Pouvait-il « être de *ducasse* » lui, que le chagrin étreignait sans cesse davantage, au point qu'il en perdait la santé et la raison! Il s'en rendait bien compte, sans parvenir, toutefois à réagir, et par cette belle après-midi de septembre, il gravissait, comme un calvaire, l'espace qui le séparait de son site de prédilection, s'arrêtant pour jeter derrière lui des regards inquiets.

Arrivé sur le sommet de la colline, il aspira longuement la senteur résineuse des pins; puis, contempla distraitement le panorama qui était devant lui et qu'il ne connaissait que trop. Ces blocs de briqueteries qu'avec son imagination de méridional il avait au début comparés à des tombeaux antiques, l'agaçaient maintenant. Il avait pris la brique en horreur, la retrou-



vant partout, même sous forme de trottoirs, qu'il pouvait, du moins, fouler avec rage. L'uniformité des cités ouvrières, groupées autour des fosses d'extraction, l'exaspérait, comme, aussi, ces talus de chemin de fer morcelant partout la plaine déjà sillonnée de grandes routes, déroulant à l'infini leur banal ruban bordé de petits points verts. Ah ! ces points verts, ces longues files d'arbres régulièrement plantés, à droite et à gauche des interminables voies départementales, il aurait voulu pouvoir les effacer, comme sur un plan, d'un coup de grattoir.

Cela tournait à la névrose, et, sur le moment, exacerbé, il fit un geste, comme pour supprimer quelque chose ; puis, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit, et demeura dans un état de prostration complète.

Une lassitude morale encore plus que physique, pesait affreusement sur cet homme, qui était venu une dernière fois, là, et pour y mourir.

Il se releva cependant et, cherchant une place qui lui convînt pour mettre à exécution son terrible projet, il allait, titubant, comme ivre, s'abîmant dans les fondrières cachées sous les touffes moussues, lorqu'il entendit une voix dans le lointain qui l'appelait : « D'Asco ! d'Asco ! »

Il se retourna avec humeur, prêt à reprendre sa course dès qu'il aurait aperçu l'importun, lorsque la voix reprit à quelques pas de lui, cette fois :

« D'Asco ! d'Asco, écoute. »

Il s'arrêta brusquement, dominé par une influence magnétique.

« Écoute, enfant, enfant malade... Je suis la Fée de ton pays, la fée des Bruyères... J'ai compati de là-bas à tes souffrances et j'ai voulu en ce jour de détresse, t'apporter des paroles de consolation. »

D'Asco, haletant, écoutait cette voix mystérieuse qui l'effrayait et le charmait tout à la fois.

« Le Créateur seul dispose des êtres qu'il fait naître sur les planètes ; c'est lui qui, aujourd'hui, peut-être, te donnera la force de te détruire ; mais si la mort devient pour toi comme pour tant d'autres, la délivrance, je puis te dire qu'elle te réserve une joie suprême... »

La brise s'éleva, imperceptible, pour couvrir un instant la voix de la fée et lui laisser le temps de reprendre haleine.

« Celle à qui tu penses et pour qui tu veux mourir a payé chèrement sa vilaine action. Elle te regrette, te cherche et te retrouvera avant que ce cœur qui est encore tout à elle, ait complètement cessé... de... bat...tre... »

La voix s'éloignait insensiblement vers le bois et d'Asco crut

apercevoir dans la même direction, une buée blanche flotter un instant dans l'air, s'atténuer, puis disparaître.

D'Asco reste immobile un temps infini : la vision peu nette cependant qu'il venait d'avoir s'empara de son cerveau et le charma.

La buée blanche prit dans son imagination la forme plus précise d'une longue chevelure blonde flottant doucement dans l'air qu'elle embaumait. Il lui sembla à un moment que l'apparition revenant vers lui le frôlait et qu'un être idéal, semblable aux anges de nos cathédrales gothiques, le fixait doucement de ses grands yeux d'azur, qui peu à peu devenaient plus foncés, presque violets, puis noirs, avec cette expression indéfinissable, câline et boudeuse, dont avait tant abusé contre lui celle qui finalement devait l'abandonner.

La voix aussi, la voix surnaturelle, bourdonnait encore à ses oreilles, comme un bruissement harmonieux auquel se mêlait vaguement un timbre de voix humaine et connue. Mais pourquoi cette voix ne confirmait-elle pas les promesses qui venaient d'être faites, pourquoi ne disait-elle pas : « C'est vrai, je te regrette ». Pourquoi ne criait-elle pas : « Ne te tue donc pas d'Asco puisque je t'aime et que je suis à ta recherche. »

Alors tout se brouillait dans sa pauvre cervelle usée par les idées fixes, torturantes et tenaces. Était-il le jouet d'une hallucination ? Ne subissait-il pas plutôt les premières atteintes de la folie qui le guettait depuis longtemps, il le savait ! Raison de plus, alors, pour en finir tout de suite. Et cependant, si la voix était réelle ; si elle avait dit vrai ? Si l'infidèle revenait à lui, repentante... Allons donc ! n'était-il pas ruiné ?...

Cette pensée, dont l'amertume avait empoisonné sa vie et rendu vaine toute espérance, cette pensée le dominait à nouveau, réveillant ses rancunes contre celle qu'il voulait cependant revoir : car la haine en amour, c'est encore de l'amour.

« Elle te retrouvera avant que ton cœur ait complètement cessé de battre. » Cette phrase, la dernière prononcée par la Voix était la seule dont se souvînt le malheureux ; elle se heurtait aux parois de son crâne sous des faces différentes : elle me retrouvera... Mais, quand ? Faut-il encore attendre... Mais, combien ? Et si je ne dois la revoir qu'au moment de ma mort ?

A bout de forces, il s'étendit de tout son long sur la lisière du bois.

* * *

Le soleil déclinait à l'horizon, baignant de sa lumière d'or les bruyères aux couleurs avivées et devenues resplendissantes.

La brise du soir s'élevait, détachant déjà les feuilles des buissons qui, à l'approche de l'hiver allaient se dépouiller d'eux-mêmes pour s'offrir en holocauste à la serpe du bûcheron.

Des profondeurs du bois de pins dont les rangées d'arbres commençaient à former de grandes voûtes noires et profondes, partaient des cris de chouettes, lugubres, courroucés et plaintifs, pareils à des miaulements de chats infernaux.

Tandis qu'un écureuil, qui d'arbre en arbre, regagnait son nid, interrompant sans cesse sa course bondissante pour fixer ses petits yeux luisants sur ce solitaire, tache insolite dans le paysage familier, d'Asco, appuyé sur son coude, écoutait les mille bruits de la nature, qui, au moment du crépuscule semblent redoubler d'intensité pour ensuite s'endormir dans le calme silence de la nuit. Il regardait devant lui se transformer sournoisement en meurtriers engins, des brins d'herbes jusque-là inoffensifs auxquels les araignées amarraient leur fil, courant, fébriles, de l'un à l'autre, tissant avec méthode les lassos dans lesquels l'insecte étourdi viendrait se jeter tout à l'heure.

Les chauves-souris, enfin, pressentant l'obscurité prochaine, risquaient un vol indécis. De leurs ailes crochues, elles zigzaguaient dans l'espace, où, bientôt, elles atteindraient leurs proies.

L'idée de mort, de luttes incessantes et sans merci se dégageait nettement de cette transformation de la nature, de ces préparatifs de guerre que la nuit modifie, mais n'entrave même pas.

Pour le cerveau déprimé de d'Asco, cette constatation fut terrible.

Incapable de lutter davantage et de supporter plus longtemps l'existence, il se saisit d'un petit écrin que, toujours, il portait sur lui, en tira un mince flacon ouvragé, assez semblable à ceux dans lesquels les parfumeurs arabes vendent leurs essences rares, et, après avoir jeté vers l'endroit d'où était partie la voix mystérieuse, un regard d'indéfinissable supplication, il porta le poison à sa bouche et d'un trait l'avala.

* * *

La nuit maintenant était venue presque complète. On ne distinguait plus les longues files de corons dont les toitures rouges s'étaient longtemps fondues avec les lignes verdâtres et jaunâtres formées par la limite des champs.

Les basses cheminées d'un four à coke perdues tout le jour dans la fumée se profilaient maintenant au loin à la lueur de grandes flammes rouges intermittentes, qui semblaient lécher le ciel.

« Enfer ou Paradis ?... » interrogea d'Asco que les souvenirs religieux de l'enfance ressaisissaient en cette heure solennelle. Puis, sous l'action rapide du poison, sentant s'engourdir ses dernières facultés, il porta les mains à son cœur, comme pour en compter les dernières pulsations.

Au même instant, une mélodie joyeuse vint bourdonner à ses oreilles, refrain banal, mais familier à l'infidèle qui, avec son accent très prononcé chantait :

La Vivandière, petite et fière
Marche à la tête du régimint
Ni la bataille, ni la mitraille
Ne lui feront peur vraimint.

C'était bien elle. Il entendit ses petits pas secs et décidés se rapprocher de lui. Il la vit, gracieuse, svelte, la tête enserrée dans le clair foulard des fiançailles s'agenouiller près de lui et lui baiser le front.

« Toi ! articula d'Asco, tu m'aimes ?

— Jusqu'au ciel... » répondit la voix qui l'avait naguère ensorcelé.

Un sourire navrant contracta la bouche du moribond, une lueur de bonheur traversa ses yeux demi-clos ; puis, après un silence, tendrement, il murmura : « Je te pardonne ».

Son cœur presque aussitôt cessa de battre, tandis que deux larmes s'échappaient de ses paupières, sur lesquelles, comme pour les clore, il sentit se poser une main dont il reconnut l'odeur et la douce caresse.

La fée des Bruyères, car c'était elle, coupa alors sur la tête du suicidé une boucle de cheveux et la porta, dit-on, à l'infidèle !

AUGUSTE JOURDIER.





LA REVUE DE L'EMPEREUR A BAYONNE

Les Chevau-Légers Polonais à Somo-Sierra

ÉTUDE HISTORIQUE PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL POUZEREWSKY

Traduite du Russe par le Capitaine Dimitri Oznobichine

SUIVIE D'UN RÉCIT PAR UN TÉMOIN OCULAIRE, LE COLONEL NIEGOLEWSKY



La dramatique histoire des Chevau-Légers polonais de la Garde Impériale commence à peine à être connue dans ses détails ; une légende admirable l'enveloppait ; elle est encore inférieure à la vérité et, à mesure que celle-ci se révèle, à la lueur des études techniques et documentaires, c'est une étrange épopée qui se déroule, d'autant plus étrange que les héros n'ont point attendu pour l'écrire, qu'ils aient vieilli sous le drapeau, qu'ils aient même appris leur métier et fait leurs classes : c'est du premier jet qu'ils entrent dans la gloire ; c'est aux premiers coups qu'on les reconnaît pour ce qu'ils sont : les fils de ces Uszars de Sobieski, qui, parés de leurs grandes ailes, armés de lances énormes, tels des archanges équestres, trouèrent devant Vienne l'armée assiégeante des Osmanlis et sauvèrent la Catholicité.

Au récit de Niegolewski, qui, en témoin, raconte la charge de Somo-Sierra, aux considérations que nous même avons exposées ailleurs, nous sommes assez heureux pour ajouter l'étude inédite d'un si vif et si haut intérêt, que le lieutenant général Pouzerewsky, chef de l'Etat-major général de la Circonscription militaire de Varsovie, a bien voulu nous communiquer et qu'a traduit du russe le capitaine d'Etat-major Dimitri Oznobichine. Le général Pouzerewsky a eu communication de précieux documents inédits, polonais, espagnols et français ; il a consulté toutes les sources imprimées et ses connaissances spéciales donnent au récit où il a condensé les faits et aux conclusions pratiques qu'il en tire, une valeur qui ne saurait échapper à nos lecteurs. Puis, pour fournir le pittoresque d'un tableau dont à présent nous connaissons les lignes et la composition générale, nous donnons le récit laissé par le plus autorisé des témoins : le colonel Niegolewski. F. M.

Le 23 novembre 1808, après avoir envoyé en avant jusqu'à la chaine de la Guadarrama, d'abord la cavalerie sous le commandement de Lasalle, puis la Garde, Napoléon quitta Burgos pour se rendre à Aranda.

La défaite des Espagnols à Burgos avait découvert la capitale, mais la Junte d'Aranjuez expédia en hâte, au défilé de la Guadarrama, sur la ligne droite de Burgos à Madrid, tout ce qui restait disponible des débris de l'armée d'Estramadure et de la division d'Andalousie. C'étaient 12 à 13,000 hommes commandés par le général Don Benito San-Juan, qui ne manquait ni de courage ni de talent. San-Juan détacha environ trois mille hommes qu'il disposa en avant-garde près du village de Sepulveda, sur le flanc droit des Français, et, avec le reste de ses forces, il garnit le défilé *(puerto)* de Somo-Sierra pour y arrêter l'ennemi.

La chaine de la Guadarrama, en se développant du S. O. au N. E., coupe la chaussée menant de Burgos à Madrid. La partie où le passage est le plus difficile est le défilé de Somo-Sierra, à 60 kilomètres environ au nord de Madrid. Ce défilé consiste en un chemin escarpé qui monte et descend sur les deux côtés opposés de la chaine. Le relief des hauteurs va en croissant vers l'Est, surtout à partir

de Cebollera Vieja et Peños-Monteros-y-Maria, pics très élevés qui dominent le col. Le pied du défilé est baigné par le torrent de la Peña del Toro, considéré comme la source du Duroton, qui, de là, se dirige vers Io en passant par Siguero et Alisa-la-Peña. La partie ouest de la chaîne s'abaisse vers El-Alto-del-Barrancal d'où un contrefort se dirige vers le nord, formant à sa base un grand plateau.

Le versant nord que les Français devaient aborder, se relevait en plusieurs terrasses propices à des tirailleurs. La grand'route, à partir de Bazequillas, traverse une plaine et gagne le village de Cereso-Bahovsi, à mi-chemin de Somo-Sierra ; de là, elle continue par la plaine en longeant la rive droite de la Peña, franchit cette rivière et prend la rive opposée pour éviter les hauteurs de droite ; en approchant de Somo-Sierra, elle fait obligatoirement quatre coudes, faciles à défendre par des canons placés dans les tournants ; elle se trouve, de plus, dominée par le feu croisé des hauteurs. Enfin, après quelques bâtiments isolés, elle aboutit au village de Somo-Sierra, situé pour ainsi dire sur la ligne du partage des eaux des bassins du Douro et du Tage, en pente légère vers la rivière Pilosano, affluent de la Lozaya, elle-même affluent du Tage. Presque partout le terrain est très rocheux. Les parties avoisinant les montagnes sont assez plates, cultivées ou broussailleuses. A droite de la route, coule un petit ruisseau qui ensuite la coupe à l'endroit où plus tard prit position une batterie française qui entama une lutte vaine avec les Espagnols. Un peu plus loin, au pied des montagnes, à la place où le défilé est le plus rétréci, se trouvait un autre pont qui fut détruit par les Espagnols ; l'infanterie française apporta des fascines pour permettre le passage de la charge. Sur le versant opposé la pente est plus douce et la route se dirige vers le hameau de Buytrago qui, sur la rive droite très escarpée de la Lozaya, offre des conditions singulièrement favorables pour la défense.

En dehors de son avant-garde placée à Sepulveda, Don Benito San-Juan avait, avec les 9,000 hommes qui lui restaient, pris position d'une part sur la chaîne, d'autre part dans le défilé. Une partie de ses troupes occupant les deux côtés de la route aux coudes qu'elle formait et sur deux rangées, l'une au-dessus de l'autre, se disposait à recevoir l'attaque par un feu soutenu ; une autre défendait l'accès même de la route et était renforcée par des pièces de canon placées dans les tournants. Le défilé, par sa configuration naturelle autant que par ses moyens de défense, présentait donc un obstacle des plus difficiles, et cet obstacle eût été plus difficile encore si la défense avait — ce qu'elle ne fit point — ajouté des travaux d'art. Les Espagnols croyaient la position inexpugnable ; la Junte d'Aranjuez ne songeait pas à quitter sa résidence, comptant que Castaños, qui, à ce moment, était déjà vaincu, tiendrait entre Somo-Sierra et Madrid et donnerait aux Anglais, agissant de concert avec lui, le temps d'accourir au secours de la capitale.

Napoléon atteignit la Guadarrama le 29 novembre. Il établit son quartier général à Bozequillas et, montant aussitôt à cheval, alla faire du défilé une reconnaissance d'après les résultats de laquelle il établit les ordres de marche du lendemain.

Le jour baissait lorsque le major Dautancourt, qui était aux avant-postes avec une partie du régiment des Chevau-légers, aperçut, en observant les positions ennemies, de longues lignes de feux de bivouac s'étendant sur la crête des hauteurs, des deux côtés de la route, mais principalement vers la droite. Des paysans arrêtés parlaient de 30,000 hommes.

Voici quel était le dispositif de Napoléon pour la journée du 30. La division Lapisse devait, à l'aube, se porter à droite de la route et se saisir de Sepulveda ; la division Ruffin s'emparerait en même temps du versant nord de la Guadarrama jusqu'à la hauteur de Somo-Sierra ; le 9e léger marcherait à droite de la route et le 24e de ligne à gauche pour tomber sur les flancs de l'ennemi. Le 94e, avec les six pièces de Sénarmont, avancerait en colonne sur la route, suivi de la cavalerie de la Garde avec laquelle se trouverait Napoléon lui-même. A cette époque de l'année, le temps restait beau, mais le soleil n'apparaissait guère avant midi : de six à neuf heures, la campagne, et surtout la région montagneuse, était enveloppée d'un épais brouillard. Sepulveda devant être attaquée à six heures du matin, serait, selon le calcul de Napoléon, enlevée vers neuf heures, au moment même où la colonne dirigée sur Somo-Sierra atteindrait la crête. On devait approcher de l'ennemi en se dissimulant du mieux possible et ouvrir le feu quand le brouillard commencerait à se dissiper.

Mais à peine la colonne dirigée sur Sepulveda s'en approchat-elle que l'ennemi, sans présenter aucune résistance, prit la fuite dans la direction de Ségovie et se joignit aux fuyards du marquis de Belvedère. La colonne dirigée sur Somo-Sierra réussit à



NAPOLÉON ET JOSÉPHINE AU FORT DU CHATEAU VIEUX

approcher assez près de la position ennemie sans être remarquée, mais, tout à coup, le brouillard se dissipa et les Espagnols eurent le temps de se mettre sur la défensive. Les Français refoulèrent aisément, des deux côtés de la route, leurs détachements avancés, mais furent arrêtés sur la position principale par une fusillade meurtrière.

Sur ces entrefaites, Napoléon ayant fait une reconnaissance des positions ennemies, sous l'escorte du 3e escadron des Chevau-légers polonais, de service ce jour-là près de sa personne, était revenu en arrière dans la direction de Bozequillas et attendait avec impatience les résultats de l'attaque. Les difficultés du terrain, la nécessité de s'orienter continuellement dans un pays montagneux, où, de chaque position, s'ouvre un horizon nouveau, l'obligation de fractionner les troupes et l'impossibilité dès lors, pour les chefs, de les tenir en main et de faire converger leurs efforts vers un but commun, la dispersion du combat par quoi il dégénère en tirailleries partielles, enfin la résistance de l'ennemi qui, des hauteurs, faisait pleuvoir sur l'assaillant une grêle de balles, tout contribuait à prolonger la lutte.

Pendant que l'infanterie s'efforçait de triompher des obstacles que lui présentaient la nature et l'ennemi, Napoléon s'impatientant, s'approcha du défilé, presque où la pente de la route se dessine. Il s'arrêta près du ruisseau qui faisait une coupure à l'endroit où deux canons mis en batterie luttaient en vain contre une artillerie espagnole supérieure. La cavalerie de la Garde était en colonne sur la route et le régiment des Chevau-légers polonais placé en tête s'était déployé sur la droite où un pli de terrain l'abritait des boulets, mais non des balles. Le combat se prolongeant et menaçant de devenir meurtrier, Napoléon, sans s'inquiéter des balles, en observait attentivement les péripéties, en même temps qu'il sondait le terrain et suivait les mouvements de l'ennemi. Tout à coup, au moment même où il paraissait le plus

absorbé dans cette observation, il donna l'ordre à l'escadron de service de charger l'artillerie ennemie dont le feu balayait la route.

L'honneur d'exécuter l'ordre de l'Empereur revenait au 3e escadron. Le commandant Stokowski n'ayant pas encore rejoint, l'escadron était commandé par intérim par Kozietulski. Il se composait de la 3e compagnie, capitaine Dziewanowski et de la 7e, capitaine P. Krasinski. Il comptait probablement douze rangs par peloton et son effectif s'élevait à cent vingt-cinq hommes, sous-officiers et gradés compris.

Sur l'ordre de charger, Kozietulski forma immédiatement l'escadron en colonne par quatre — la largeur de la route ne permettant pas de se déployer, et, le sabre en main, il s'élança en criant : « Vive l'Empereur ! »

A peine l'escadron s'était-il jeté en avant, qu'une partie des hommes et des chevaux tomba sous le feu des Espagnols qui tiraient avec tranquillité et précision sur cette colonne profonde de cavalerie. L'escadron eut un moment d'indécision, dont les chefs triomphèrent vite, et continua sa course avec un élan et une impétuosité irrésistibles. A ce moment pourtant, le commandant avait eu son cheval tué sous lui, mais quoique foulé sous les pieds des chevaux, il avait bondi de nouveau en selle et continué la charge. On galopait toujours en avant à toute vitesse. La chute des chefs et des cavaliers morts et blessés, les cris des mourants et des écrasés, rien n'arrêtait la chevauchée héroïque, ouragan auquel rien ne résistait. Les canons, aux tournants de la route, furent enlevés, les servants sabrés ou dispersés. La poignée de cavaliers demeurés intacts galopa jusqu'au sommet de la passe, c'est-à-dire jusqu'à la position principale des Espagnols où plusieurs cavaliers tombèrent près des canons ennemis dont le feu enfilait la route. Ce fut l'affaire de quelques minutes. Les Espagnols, frappés par la soudaineté, l'impétuosité, l'énergie de cette charge ainsi que par la vue de fantassins français qui approchaient, se troublèrent et commencèrent une retraite qui se changea bientôt en déroute.

Pendant ce temps, les Espagnols qui se trouvaient à proximité du terrain de la charge ne voyant qu'un petit nombre de cavaliers parvenus sur la position principale, commencèrent à se rassurer et même menacèrent gravement les blessés polonais ; mais Napoléon qui suivait attentivement le combat, expédia en renfort, d'abord une partie des Chasseurs de la Garde, puis tout le régiment des Chevau-légers, le 1er escadron, commandant Lubienski, en tête. Derrière s'avançait le reste de la cavalerie de la Garde et enfin Napoléon avec l'infanterie. A son passage les blessés et les mourants se relevaient pour l'acclamer au cri frénétique de « Vive l'Empereur ! »

L'apparition des renforts compléta la déroute des Espagnols. La cavalerie s'élança à leur poursuite en sabrant sans pitié, révoltée des excès dont les blessés avaient été victimes ; elle s'empara ainsi de Buytrago et de la forte position que défendait ce village. Le chemin de Madrid était ouvert.

Les pertes de l'escadron étaient grandes : presque la moitié de l'effectif : cinquante-sept hommes tués ou blessés ; officiers morts : les capitaines Dziewanowki et P. Krasinski, les lieutenants Krzyzanowski, Rowicki et Rudowski ; blessé, le lieutenant Niegolewski ; contusionnés et écrasés non comptés.

Certes ces pertes étaient relativement énormes, mais les résultats eussent dû être achetés par des sacrifices plus grands encore. Cette charge même est, sans contredit, un des exploits les plus hardis de l'histoire de la cavalerie ; elle couvrit de gloire le régiment, qui, l'année suivante à Wagram, étonna tout le monde par son audace et son élan.

Lorsque, le lendemain du combat de Somo-Sierra, les Chevau-légers passèrent devant les bivouacs du corps d'armée du maréchal Victor, les troupes, spontanément, rendirent les honneurs en criant : « Vivent les braves ! » A ce moment l'Empereur arrivait. Il ordonna à Krasinski de déployer le régiment en bataille et, devant la ligne, chapeau en main, il dit : « Je vous reconnais pour la plus brave des cavaleries ! » Il fit ensuite sonner la marche et le régiment défila devant lui.

Le combat que nous venons de décrire conduit, au point de vue de la stratégie et de la tactique aux conclusions suivantes :

1° Les conditions générales où se trouvaient les Français la veille du combat leur étaient favorables : d'abord, par la supériorité numérique et morale de leurs forces, commandées et dirigées vers un but commun par un grand général, ensuite par leur concentration et la série de leurs victoires antérieures qui préparaient le coup décisif. Si même Napoléon avait subi un échec tactique à Somo-Sierra, la direction de ses autres corps d'armée par les flancs et les derrières des Espagnols, lui assurait certainement un succès stratégique et il aurait quand même occupé la capitale ennemie, quoique un peu plus tard et probablement au prix de pertes plus considérables en hommes et en matériel.

2° Quelque favorable que les circonstances fussent aux Français, les Espagnols avaient la ferme résolution de défendre leur capitale en prenant position sur la dernière ligne d'obstacles qui se trouvât sur le chemin direct de l'envahisseur. Ils y étaient poussés par le souvenir de leurs récentes victoires sur les Français, aussi bien que par leur patriotisme et leur haine contre l'étranger, haine qui les exaltait souvent jusqu'à la cruauté. Ils concentrèrent donc sur la route en question toutes leurs forces disponibles ; ils y occupèrent une excellente position défensive ; ils confièrent la direction à leur meilleur général et leur confiance était telle que la junte d'Aranjuez ne crut pas nécessaire de se déplacer.

3° La position qu'occupaient les Espagnols était excellente au point de vue passif — seul mode possible de défense vu les conditions où se trouvaient les deux adversaires ; — elle était difficilement abordable, non seulement de front, mais par les flancs. Elle permettait les étages de feux, commandait de près comme de loin les alentours et se prêtait aux tirs concentriques sur toute la



LE FEU DE BIVOUAC DE L'EMPEREUR ET LE CHEVAU-LÉGER

longueur du chemin suivi par l'agresseur. Un seul inconvénient : la route faisant plusieurs coudes, empêchait les défenseurs



d'employer simultanément et continuement toutes les troupes qui étaient près de la route à la couvrir de leurs feux.

4° Pendant la durée de la charge, les Espagnols demeurèrent inébranlables et continuèrent une fusillade soutenue, calme et nourrie. Le fait qu'ils se troublèrent et se mirent en retraite quand un groupe de cavaliers fondit sur la position principale n'est pas en contradiction avec le fait précédent. C'est le résultat ordinaire d'une charge inattendue et énergique, menée par une troupe résolue à vaincre ou à mourir. Si même les Espagnols avaient persisté dans leur attitude, si même ils avaient entièrement exterminé les débris de l'escadron de Kozietulski, derrière cet escadron, d'autres suivaient, lancés à toute vitesse, d'autres encore, puis l'infanterie. En un mot, l'escadron de Kozietulski, ayant frappé l'ennemi de stupeur et attiré toute son attention, ouvrait le chemin à toute l'armée et contribuait essentiellement à la victoire.

5° L'ordre de charger donné par Napoléon sous une grêle de balles et sous l'influence d'un sentiment très vif d'irritation, paraît hâtif et prématuré. Les conseils qu'on lui donnait d'attendre les résultats d'une préparation générale du combat, de l'arrivée de l'infanterie, de l'action de l'artillerie, semblaient fort raisonnables : mais le grand général avait lui-même fait la reconnaissance la plus minutieuse des positions ennemies ; il avait suivi les péripéties du combat avec la plus grande attention : son génie, son expérience et son instinct militaires lui ont inspiré la meilleure solution, et, pour l'obtenir, il choisit une arme d'élite, son escadron de service du régiment polonais de la Garde. Il était parfaitement sûr que ces hommes se feraient tuer jusqu'au dernier sous ses yeux pour exécuter ses ordres.

6° Ainsi que le régiment entier des Chevaux-légers polonais, l'escadron de Kozietulski était exceptionnellement recruté. Les cavaliers étaient presque tous gentilshommes et il ne s'était glissé parmi eux nul de ces individus chez qui les traditions, les origines, le sang même, et la race forment un obstacle dirimant à toute noblesse d'âme, à toute générosité, à tout dévouement. La majeure partie avaient acquis dans la vie privée l'habitude du cheval et avaient la pratique de l'équitation ; presque tous, par leur valeur intellectuelle, s'élevaient nettement audessus de la foule et, en s'engageant volontairement sous les aigles de l'Empereur, y avaient porté les sentiments patriotiques les plus chaleureux ainsi que les plus belles espérances pour l'avenir de leur patrie : c'était pour la reconstituer qu'ils se jetaient à corps perdu dans une affaire qui leur était totalement étrangère et où, en vérité, des scrupules eussent pu leur venir de participer à la destruction de l'indépendance espagnole ; mais ils voyaient uniquement les intérêts de leur patrie et au nom des espérances que, pour elle, Napoléon éveillait en eux, ils se trouvaient heureux de verser leur sang sur tous les champs de bataille de l'Europe. Une pareille troupe était incomparable.

7° Le régiment des Chevau-légers avait été admis d'emblée dans les rangs de la vieille Garde. Un si grand honneur devait



LA CHARGE

pousser le régiment à prouver qu'il était digne de faire partie des troupes d'élite aguerries dans les combats et couvertes de lauriers.



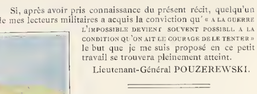
LES ESPAGNOLS ET LES BLESSÉS

La vie commune avec ces braves, les marches et les combats côte à côte, tout devait contribuer encore à exciter l'esprit militaire du régiment. Il était placé sous la direction de Montbrun, un des plus brillants cavaliers de l'Empire et c'est sous sa direction qu'il était appelé à fournir les preuves de sa valeur. Enfin, il agissait sur des ordres émanés directement de l'Empereur et sous ses yeux ; c'est de sa propre bouche que l'escadron de Kozietulski avait reçu le commandement de charger. C'est grâce à ce concours de circonstances, que le régiment, et surtout l'escadron de Kozietulski purent faire preuve d'une telle abnégation et d'un tel courage.

8° Le récit schématique de la charge de Somo-Sierra tel que l'exposent la plupart des manuels de tactique, tel que le connaissent l'immense majorité des militaires de toutes les nations, est quelque chose de légendaire, de surnaturel qui ne renferme aucun enseignement. Le voici en peu de mots : « Napoléon avec son armée approche de Somo-Sierra. Les Espagnols au nombre de 13,000, occupent, avec 16 canons une position sur les hauteurs. Subitement arrêté, Napoléon ordonne au régiment de Krasinski de charger. Le régiment s'élance en colonne. Le premier escadron est massacré ; les autres passent sur les cadavres et mettent l'ennemi en fuite ». Tel est le récit le plus répandu du combat de Somo-Sierra. En le lisant on ne peut que se dire : « C'est un miracle ! »

Mais les miracles n'étant pas des moyens à la portée des hommes, leur récit ne peut rien contenir d'instructif au point de vue pratique.

En racontant le combat, j'ai essayé, en m'appuyant sur les documents les plus authentiques et les plus véridiques, de reconstituer, tels qu'ils se sont passés, les faits eux-mêmes ainsi que les conditions dans lesquelles ils se sont déroulés. Il n'est rien resté de miraculeux ni d'inexplicable et pourtant l'intérêt et les conséquences n'en ont pas été amoindris, au contraire ! Ce n'est pas dans une cause mystérieuse qu'il faut en chercher l'explication ; l'exploit a été accompli par des hommes animés de hautes qualités morales et stimulés par les plus vives et généreuses passions, des hommes tels qu'on les eût dû choisir pour démontrer la constante supériorité de l'esprit humain sur les obstacles matériels opposés au but raisonné et précis qu'il poursuit.



Si, après avoir pris connaissance du présent récit, quelqu'un de mes lecteurs militaires a acquis la conviction qu' « A LA GUERRE L'IMPOSSIBLE DEVIENT SOUVENT POSSIBLE A LA CONDITION QU'ON AIT LE COURAGE DE LE TENTER » le but que je me suis proposé en ce petit travail se trouvera pleinement atteint.

Lieutenant-Général POUZEREWSKI.

Le régiment de Chevau-légers de la Garde Impériale fut formé à Varsovie par décret de l'Empereur daté de Finkenstein, le 7 avril 1807. Il devait être considéré comme une représentation nationale, car la jeunesse la plus distinguée accourut de toutes les provinces de l'ancienne Pologne, même des contrées les plus éloignées de Varsovie pour y être admise. Croyant voir dans ce régiment une représentation politique et militaire de la Pologne renaissante, ils désiraient approcher de plus près l'Empereur pour servir immédiatement la personne de celui en qui ils croyaient voir le restaurateur de leur patrie.

Notre 3e escadron prit, au commencement de 1808, le chemin de la France sous le commandement du capitaine Dziewanowski. Pendant notre marche, l'esprit militaire n'y dominait pas beaucoup. Les officiers traitaient encore les soldats de *messieurs*, et ce ne fut qu'à Mayence que le titre de *monsieur* fut aboli. Voici comment :

Dans cette ville, le capitaine Dziewanowski m'ordonna d'aller à la caserne, de faire monter l'escadron à cheval et de le mener hors de la ville où il devait me rejoindre avec les autres officiers. J'allai donc exécuter cet ordre et je fis sonner à cheval. Tout l'escadron avait déjà obéi, sauf quelques chevau-légers, parmi lesquels Nidermayer et Zorobabel. Je les interpellai vivement sans faire précéder leur nom du *monsieur*, ce dont ils se montrèrent fort irrités ; Nidermayer surtout poussa si loin les murmures que je lui ordonnai de mettre pied à terre et de marcher devant les trompettes. Arrivés à l'endroit indiqué, nous fûmes rejoints par le capitaine et les autres officiers. Je fis mon rapport au chef qui approuva ma conduite. Ensuite, nous nous mîmes en route en suivant la chaussée des bords du Rhin, et Nidermayer continuant à murmurer et menaçant de sauter dans le Rhin, je lui répondis qu'il était bien le maître. Il n'en faisait rien encore et répondait : « Me l'ordonnez-vous, mon lieutenant ? me l'ordonnez-vous ? » avec une telle insistance que je finis par lui dire : « Fais comme tu veux, je ne te prendrai pas au collet pour t'en empêcher. » A peine avais-je prononcé ces paroles que mon homme se précipita dans la rivière. Sachant bien nager, je me jetai dans le Rhin après lui et je le ramenai sain et sauf sur le rivage. Dès lors, dans le langage des officiers aux soldats, *monsieur* fut remplacé par *toi*.

A notre arrivée en France, nous fûmes dirigés sur Chantilly, où nos chevaux furent logés dans les écuries du prince de Condé, transformées en caserne ; après quelque séjour, nous fûmes envoyés à Bayonne, où devait arriver l'Empereur. Aussitôt son arrivée, il acheta la villa de Marrac dont il fit embellir les jardins ; c'est dans cet endroit qu'il établit son quartier général, où nous arrivâmes pour faire le service auprès de sa personne. Notre escadron campait à un quart de lieue de l'habitation impériale, dans un jardin, et, chaque jour, un de nos pelotons faisait le service auprès de l'Empereur.

Dès les premiers jours, l'Empereur fit donner l'ordre à l'escadron de monter à cheval pour être passé en revue. Nous nous rangeâmes en bataille dans le jardin, et, bientôt, Sa Majesté arriva, en uniforme des Grenadiers à pied, accompagné de plusieurs généraux, parmi lesquels se trouvait son écuyer, le général Durosnel. Le major Delaître, qui nous commandait, ayant été invité à montrer notre savoir-faire à l'Empereur, nous fit exécuter je ne sais quelle conversion. Comme nous connaissions fort peu la théorie que nous n'avions pas eu le temps d'apprendre, et que d'ailleurs le commandant avait la voix très faible, nous brouillâmes nos rangs ; l'un tirait à droite, l'autre à gauche. L'Empereur fit la moue, mais sans montrer de colère, et dit : « Ces jeunes gens ne savent rien. » Ensuite il appela le général Durosnel et dit : « Durosnel, je vous donne ces jeunes gens ; apprenez-leur la manœuvre, mais il faut commencer par l'école

du cavalier ». Durosnel se prit bientôt pour nous d'une vive affection et s'acquitta de sa tâche avec toute la ponctualité, non pas d'un général, mais d'un instructeur. Il prenait à part chaque officier et ensuite des chevau-légers pour leur apprendre à seller leurs chevaux et leur enseigner le nom français de chaque partie du harnachement.

Je me rappelle avec satisfaction d'avoir, quelques semaines après, fourni à l'Empereur l'occasion d'avoir de nous une meilleure opinion. Voici comment : il y avait à peine quelques jours que Ferdinand VII se trouvait à Bayonne quand un incendie éclata pendant la nuit dans la ville, en deux endroits différents. Le bruit se répandit que le feu avait été mis exprès par les Espagnols et que ce sinistre devait être le signal dont ils étaient convenus pour se ruer sur Bayonne, surprendre et tuer l'Empereur et ramener Ferdinand VII. Cette même nuit, j'étais justement de service au château et logé avec mon peloton dans une auberge qui y faisait face. Je reçus l'ordre de me porter tout de suite avec mes soldats devant le palais, ce que je m'empressai de faire sur le champ, laissant mon trompette que je n'avais pu parvenir à réveiller. L'Empereur parut sur le perron, et voyant mon peloton déjà en bataille et le sabre en main, il cria aux Grenadiers et Chasseurs de la Garde, sortant de leurs tentes construites sur la pelouse : « Allons, vieilles moustaches, vous êtes encore sous vos tentes, tandis que ces jeunes gens qui n'ont pas encore de poil au menton sont déjà à cheval ! » Puis, s'approchant de moi :

« Avez-vous des cartouches ? me demanda-t-il.

— Non, Sire.

— Avec quoi me défendrez-vous donc si je suis attaqué ?

— Nous avons des sabres, Sire.

— C'est bien. »

(Qu'avions-nous besoin de cartouches, les pierres de nos mousquetons étaient de bois.)

Puis, se rappelant sans doute notre maladresse et voulant se convaincre par lui-même de l'état présent de notre instruction, il se plaça à deux pas devant moi en face de mon peloton et me dit : « Faites ouvrir les rangs ! »

L'Empereur, ainsi placé devant le poitrail des chevaux du premier rang, je courais le risque de le renverser. Cependant je ne perds pas la tête et je commande : « En arrière ! ouvrez vos rangs ! marche ! »

Alors, il passa entre les rangs, les fit fermer et rentra au château. La demi-compagnie de Grenadiers et de Chasseurs et nous, passâmes plus d'une heure devant le palais, et ce n'est que lorsqu'on fut certain que l'incendie était un simple accident que nous fûmes renvoyés à nos postes respectifs. Une heure après, le service de Sa Majesté m'apporta plusieurs paniers de vin et diverses provisions de bouche avec ces mots : « L'Empereur vous envoie de quoi vous rafraîchir. » Il y en avait tant que j'invitai mon capitaine Dziewanowski et les autres camarades qui bivaquaient dans le camp à venir prendre part aux rafraîchissements que l'Empereur avait envoyés.

Le service que nous remplissions près de Marrac nous donna l'occasion de connaître l'Empereur et nous a laissé de profonds souvenirs. Non seulement nous vîmes passer sous nos yeux les



ARRIVÉE DE L'EMPEREUR

plus graves événements, mais nous pûmes voir l'Empereur dans ses moments de loisir et d'abandon. Plus d'une fois je vis le maître du monde se livrer à des transports de gaieté juvénile. C'est ainsi qu'il poussa une fois l'impératrice Joséphine dans une petite crique au bord de l'Océan, appelée la Chambre-d'Amour. Un peloton de l'escadron suivait toujours l'Empereur dans ses promenades : l'impératrice Joséphine l'accompagnait quand il sortait en calèche. Il prit les souliers que l'Impératrice avait perdus en sortant et les jeta au loin ; je voulus les rapporter, mais l'Empereur m'en empêcha et la fit monter déchaussée dans la calèche.

Une autre fois, en visitant avec l'Impératrice le fort du Château-Vieux, il passa par une haie où l'Impératrice, voulant le suivre, accrocha aux ronces la légère étoffe de sa robe. Je me précipitai pour dégager Sa Majesté, mais je ne fis qu'embarrasser davantage la robe dans les épines et je la mis en pièces. Leurs Majestés rirent beaucoup de ma maladresse et de ma confusion.

De Marrac nous allâmes en Espagne pour y recevoir le baptême du feu.

Le 29 novembre, l'escadron, de service auprès de l'Empereur, l'escorta jusqu'à Bocequillas, où les Chasseurs et les Grenadiers

nous remplacèrent auprès de Sa Majesté, tandis que nous allions nous établir entre ce village et la Somo-Sierra, qui était occupée



NIEGOLEWSKI SECOURU PAR LES VOLTIGEURS

par un corps d'armée espagnol fort de 13,000 hommes, sous les ordres du général San Juan Benito. Un poste d'infanterie faisait, au pied de la montagne, la pointe de notre avant-garde. Le 1er, le 2e, le 4e escadrons de notre régiment étaient demeurés pour passer la nuit, avec le reste de la Garde à cheval, au delà de Bocequillas.

Le soir de ce même jour, je fus envoyé avec mon peloton en reconnaissance sur les derrières du quartier général. En revenant je rencontrai le lieutenant Kruszewski, de la 3e compagnie, le même qui, sous les murs de Dresde, en 1813, ayant eu la jambe emportée par un boulet, mourut entre mes bras. Je troquai avec lui un cheval alezan de belle apparence contre un kosak bai-clair bien membré. J'ajoutai même l'appoint de quelques napoléons, comme si j'eusse pressenti qu'une monture vigoureuse m'allait être plus nécessaire qu'un cheval de parade.

Le 30 novembre, de grand matin, tous les officiers n'étaient pas encore levés, quand nous aperçûmes l'Empereur qui arrivait à cheval. Le lieutenant Etienne Krzyzanowski dormait profondément, et c'est à peine si je pus le réveiller : il semblait prévoir que c'était son dernier sommeil avant le sommeil éternel.

L'Empereur se porta en avant vers les montagnes pour reconnaître le terrain. En revenant, il mit pied à terre et s'assit sur un escabeau auprès d'un feu qui flambait sous un arbre.

Au moment où l'Empereur se chauffait, un de nos chevau-légers s'efforçait de passer par le cortège impérial pour allumer sa pipe; comme les officiers l'en empêchaient, l'Empereur s'en aperçut et dit : « Laissez-le faire. » Le chevau-léger prit du feu et s'apprêtait à se retirer quand les officiers l'invitèrent à remercier Sa Majesté ; mais le soldat, qui voyait bien que nous n'étions pas pour rien postés sous les montagnes, à deux pas des Espagnols, indiqua du doigt la Sierra et se contenta de répondre : « A quoi bon le remercier ? C'est là que je le remercierai ! »

Notre escadron, qui était de service auprès de l'Empereur, reçut l'ordre de monter à cheval et vint se ranger en colonne par pelotons au pied des montagnes, sur la route, devant la tranchée que les Espagnols y avaient pratiquée pour rendre encore plus difficiles les abords d'une position jugée imprenable et derrière laquelle le général Don Benito San Juan campait avec ses 13,000 Espagnols. L'épaisseur du brouillard, qui ne permettait pas de voir à deux pas de soi, fut cause que nous primes position presque sous les batteries ennemies, qui ne manquèrent pas de nous accueillir par une volée de mitraille, mais sans blesser personne. Je ne pus m'empêcher, jeune officier que j'étais, de faire remarquer à mes camarades que si les Espagnols avaient pointé un peu plus bas ils nous auraient écharpés. Le lieutenant Rudowski m'ayant entendu, me dit avec vivacité : « Tais-toi donc ; ils peuvent t'entendre et diriger leurs coups d'après ta voix. »

Après avoir reçu le salut des batteries espagnoles, notre escadron se forma en bataille sur la droite de la chaussée.

Bientôt nous fûmes rejoints par le capitaine Jean-Népomucène Dziewanowski, qui avait été appelé auprès du général Montbrun, commandant l'avant-garde. La première chose qu'il fit fut de demander quel était l'officier de service, car le général lui avait donné l'ordre d'envoyer un officier avec un peloton dans la montagne, vers la droite, pour y prendre langue. On s'écria de tous côtés : « C'est le tour de Niegolewski. » J'étais le plus jeune officier de l'escadron et, suivant l'usage militaire de toujours dauber sur le plus jeune, on voulait que je fisse la corvée. Je dis au capitaine que je marcherais volontiers s'il me permettais de choisir mes hommes. Il y consentit et je fis un choix des plus braves de l'escadron. Je m'engageai avec eux dans la montagne et m'enfonçai au milieu de gorges où serpentaient d'étroits sentiers qu'il fallait suivre en marchant par deux et quelquefois par un. L'épaisseur du brouillard ne laissait rien distinguer à deux pas : nous entendions seulement, au-dessus de nos têtes, le bruit de la foule et le cliquetis des armes. Ce n'était pas là une agréable position pour une patrouille à cheval, cherchant à prendre langue. Cependant il fallait exécuter l'ordre ; aussi, sans tenir autrement compte des difficultés, je poussai ma pointe jusqu'à un petit village où je fis mettre pied à terre à quelques soldats, leur ordonnant de le fouiller et de trouver quelque créature humaine. Ce fut en vain ; mes chevau-légers revinrent sans avoir rencontré âme qui vive. Bon gré, mal gré, il fallut continuer mes explorations jusqu'au second et au troisième hameau. Personne ! Toutes les cabanes étaient ouvertes et vides. La division d'infanterie du général Lapisse, dans sa marche sur Sepolveda, où se trouvaient les détachements de l'avant-garde espagnole, avait fait fuir tous les habitants, à l'exception d'un troupeau de dindons. Affamés que nous étions, nous dûmes les laisser après en avoir seulement rassasié nos yeux. Nous poussâmes plus loin et nous arrivâmes enfin à un village devant lequel se trouvait un détachement d'infanterie espagnole. Combien étaient-ils ? je n'en sais rien, car à cause du brouillard nous ne nous vîmes qu'à une distance de un pas. Les Espagnols firent feu et disparurent derrière les rochers, où je n'avais nulle intention de les poursuivre. Ne connaissant pas le terrain et ne voulant pas m'enfoncer dans les montagnes, je n'avais plus qu'à commander demi-tour à droite et à rebrousser chemin. Pendant mon retour, je m'aperçus que le chevau-léger Pominski nous manquait : son absence ne dura pas longtemps : lorsqu'il nous rejoignit, il tenait devant lui, sur son cheval, un soldat espagnol. « Mon lieutenant, me dit-il, le voyez-vous ? Ce coquin de Caraco a voulu m'échapper, mais je le tiens ferme. »

L'Espagnol, délivré des bras de Pominski, mais plus mort que vif, se jeta à mes pieds en joignant les mains et criant : « *Senor, por l'amor de Dios, ne me mata ustei.* » Je n'avais nulle intention de le tuer, car c'était sa langue vivante et non sa langue coupée qu'il me fallait. J'arrivai sans encombre avec mon prisonnier, que je remis aux mains du capitaine Dziewanowski, lequel le conduisit auprès du général et vint me dire peu après de le mener moi-même à l'Empereur. Mais j'étais harassé ; de plus, une des sangles de ma selle s'était rompue. Je priai donc le capitaine de m'exempter de la commission. Le prisonnier fut donc conduit à l'Empereur par un aide de camp du général Montbrun. Cet aide de camp s'attribua la prise, ce qui lui valut la croix.

Lorsque je rentrai à l'escadron, l'infanterie française commençait déjà à gravir les escarpements de droite et de gauche pour déloger l'infanterie espagnole embusquée des deux côtés de la route. Celle-ci, sans opposer une grande résistance, se rallia au camp de Don Benito San Juan, que les Français ne pouvaient atteindre qu'en emportant le fameux défilé. Dans cette position, les Espagnols se croyaient invincibles ; la Junte elle-même, ne quittant point Aranjuez, envoyait sur ce point toutes les forces concentrées autour de Madrid, convaincue que si le défilé était bien gardé, aucune puissance humaine ne parviendrait à forcer cette porte de la capitale de l'Espagne. En effet, le défilé, tel que les Espagnols l'avaient fortifié, paraissait infranchissable. Outre l'étranglement du chemin entre des rochers dont toutes les anfractuosités et les sommets étaient garnis d'infanterie, le défilé formait *quatre* coudes, et à chacun de ces coudes se dressaient quatre pièces de canon. Aussi la route était balayée, non seulement par l'infanterie établie sur les versants et les sommets, mais par seize bouches à feu rangées sur quatre étages.

Je ne puis être certain de ce qui s'est passé à l'entrée du défilé

avant mon arrivée; je sais seulement que l'infanterie désignée pour enlever la position avait dû y renoncer et qu'elle n'avait même pas pu combler de fascines le fossé que l'ennemi avait creusé au travers de la route, ce dont je me convainquis moi-même quand, en chargeant, nous dûmes le franchir. Heureusement il n'était pas trop large. Qui sait si notre charge eût réussi si les Espagnols avaient donné plus de largeur à ce fossé?

J'ignore de même ce que fit l'escadron depuis mon retour jusqu'au moment où on sonna la charge. Après avoir remis mon prisonnier aux mains de Dziewanowski, je m'étais retiré un peu à l'écart pour desseller et resangler mon cheval; quelques cavaliers qui avaient fait la patrouille avec moi me suivirent pour m'aider et faire la même opération à leurs montures. Juste alors, le soleil fit disparaître le brouillard et le temps devint magnifique. Le lieutenant Krzyzanowski me félicita du résultat de ma reconnaissance et me dit : « Regarde l'Empereur qui arrive. Nous allons voir tout de suite si nous avancerons ou si nous dirigerons l'attaque sur un autre point. » Il retourna à l'escadron. Comme je le suivais des yeux, je vis l'escadron qui se portait rapidement vers la montagne, formé en colonne par quatre et ayant son chef d'escadron Kozietulski en tête. Je sautai à cheval et, avec les hommes qui m'avaient accompagné, je m'empressai de rejoindre la colonne pour me mettre à la tête de mon peloton. Je ne l'atteignis que lorsqu'il était déjà dans le défilé et maître du premier étage des batteries espagnoles. Dans l'angle où cette première batterie venait d'être prise, j'aperçus en passant plusieurs chevau-légers hésitant et, entre autres, Konopka, de la 7e compagnie sur un cheval alezan à crinière blanche. Quand ils me virent passer à fond de train, ils me crièrent : « Arrêtez-vous, lieutenant! arrêtez-vous! le feu est horrible. » Je ne répondis que par quelques reproches énergiques; ils se rallièrent à moi, et, en un clin d'œil, nous rejoignîmes l'escadron qui poursuivait sa course par quatre sans s'arrêter, sans ordre de bataille, aux cris de : « En avant! vive l'Empereur! » malgré la mitraille qui pleuvait sur son front et sur ses flancs, malgré le feu terrible que l'infanterie espagnole lançait des hauteurs environnantes.

Une fois la charge commencée, chacun se confia à la vitesse de son cheval. Ainsi moi, qui arrivais après l'attaque commencée, je fus bientôt un des premiers. Ceux qui tombaient étaient remplacés par ceux qui suivaient, et ceux-ci, renversés à leur tour étaient remplacés par les autres qui, sans faire attention à leurs camarades abattus, arrivèrent jusqu'à la crête de la montagne après s'être emparés des quatre batteries étagées dont ils sabrèrent les canonniers sans leur donner le temps de recharger leurs pièces. De tous les officiers qui fournirent la charge d'un bout à l'autre, je fus le seul qui parvins à la quatrième batterie sain et sauf, mais mon cheval fut blessé, mon uniforme, ma giberne et mon shako furent troués par les balles et mon sabre brisé par la mitraille. Au delà de la quatrième batterie, l'ouverture entre les montagnes s'élargissait. Apercevant sur la gauche de la route quelques fantassins espagnols groupés autour d'un bâtiment, j'arrêtai mon cheval pour la première fois; je regardai autour de moi et je ne me vis accompagné que de quelques chevau-légers; je demandai au maréchal des logis Sokolowski qui arrivait à moi sur un cheval boiteux : « Où sont les nôtres : — Ils sont morts! » me répondit-il. Beaucoup de nos camarades avaient péri en effet; d'autres avaient perdu leurs chevaux et étaient restés en arrière; d'autres enfin s'étaient dispersés à droite et à gauche en arrivant à l'endroit où le défilé s'élargissait.

L'infanterie espagnole continuait son feu, et près de la quatrième batterie se trouvaient encore quelques canonniers : « Sokolowski, chargeons-les! » m'écriai-je, et je tombai sur eux avec la poignée des miens. Les Espagnols s'enfuirent, mais Sokolowski paya de sa vie ce dernier triomphe. En cet instant je ne vis plus autour de moi aucun de mes soldats, et mon cheval, frappé d'une balle, s'abattit sous moi. En un clin d'œil, les Espagnols firent volte-face, et deux d'entre eux, appuyant leurs fusils sur ma tête, firent feu. Par une grâce spéciale de la divine Providence, les balles ne firent que me blesser. Peu d'hommes ont vu la mort de si près; j'avais vu les fusils appuyés sur mon crâne, j'avais entendu les deux coups partir, je m'étais senti défaillir, mais je n'avais cessé d'entendre le bruit que les Espagnols faisaient autour de moi en criant : « *A la drescha! A la drescha! Arriva! arriva!* » En cet instant, je fus encore frappé de neuf coups de baïonnettes, ma ceinture avec mon argent me furent enlevés et je fus laissé sous mon cheval.

La douleur de ces derniers coups que j'avais reçus me rendit toute ma présence d'esprit. Entouré d'Espagnols et craignant la mort dans les tortures, sort général de leurs prisonniers, je n'osais pas même respirer; enfin, j'entendis grandir le bruit des tambours et les cris de : « Vive l'Empereur! » et je vis déboucher les autres escadrons polonais et les Chasseurs à cheval de la Garde.

Je voulus lever la tête, mais je ne pus y parvenir. Cependant j'avais la respiration libre et je me pris à espérer que mon heure n'avait pas encore sonné. Je me mis donc à appeler, et sachant qu'on accorde plus d'importance à un capitaine qu'à un lieutenant, je criais que j'étais capitaine, priant qu'on me retirât de dessous mon cheval. Les Chevau-légers, puis les Chasseurs passèrent sans entendre ma voix trop affaiblie. Immédiatement arrivèrent les voltigeurs français qui, en me disant : « Allons! cela ira bien, camarade! » me délivrèrent de mon cheval, et, sur ma prière, me portèrent sous les pièces de la quatrième batterie et me couvrirent de manteaux. Deux médecins pansèrent mes blessures, mais, après leur départ, le sang se remit à couler. Quelques soldats qui avaient perdu leurs chevaux s'assemblèrent autour de moi. Tout à coup, arriva le maréchal Bessières qui me connaissait particulièrement depuis le camp de Santa-Maria. « Qui est couché là? » demanda-t-il aux soldats. Ceux-ci répondirent : « Le lieutenant Niegolewski. » Le maréchal mit pied à terre, s'approcha de moi et me dit : « Jeune homme, l'Empereur a vu la belle charge des Chevau-légers. Il saura apprécier votre bravoure. » Je lui répondis en montrant les canons près desquels j'étais étendu : « Monseigneur, je me meurs : voilà les canons que j'ai enlevés. Dites cela à l'Empereur. »



LES SECOURS DE L'EMPEREUR

Quelques moments après, arriva l'Empereur qui m'accorda sur le champ la croix de la Légion d'honneur. Entre les officiers, j'étais le premier, quoique le plus jeune, qui obtenais cette distinc-

tion et, en outre, c'était le jour de ma fête. Ce jour-là fut le premier où je ne reçus point de présent de mon père, mais au lieu de ce témoignage de la tendresse paternelle, je reçus des mains du Grand Empereur la récompense du sang versé pour la patrie. Puissent beaucoup de jeunes gens avoir un pareil jour de fête !

Le second pansement ne put arrêter le sang coulant des blessures de ma tête, et je retombai en défaillance : alors arriva près de moi Villeneuve, lieutenant des Grenadiers de la Garde avec lequel je m'étais lié d'amitié à Marrac, près de Bayonne ; il me versa dans la bouche quelques gouttes de rhum en me disant : « Pauvre diable, te voilà foutu, tu ne feras plus tes farces. » J'entendis ces paroles, mais je n'eus pas la force d'y répondre.

Singulier fait de la destinée ! Villeneuve me croyait déjà mort. Je vis encore, tandis que lui a été tué le même jour par une balle espagnole !

Quelques moments après le départ de Villeneuve, arriva la voiture de mon colonel, Vincent Krasinski, et je fus mené à Buytrago, où je trouvai le capitaine Dziewanowski qui avait eu la jambe fracassée par un boulet parti de la troisième batterie et qui avait déjà été transporté par l'ambulance de la Garde.

Pendant toute la nuit qui suivit le combat, et pendant la journée du 1er décembre, on ne cessa d'apporter des blessés à Buytrago. Dans l'après-midi, on nous évacua sur un village voisin où nous fûmes placés dans des maisons abandonnées. Il me serait difficile de décrire la position déplorable dans laquelle nous nous trouvions. Si quelque habitant était resté dans le village, peut-être, ému de pitié, aurait-il soulagé par un verre d'eau notre soif fiévreuse, mais il n'y avait là que les gens du service des ambulances, tous ivres de vin et oublieux des soins qu'ils devaient aux blessés. Dziewanowski et moi fûmes trop heureux d'avoir été déposés sur le même matelas. Dziewanowski, qui, après que Kozietulski, son cheval tué, et son manteau criblé de balles, eut été obligé de se retirer, ne pouvant suivre la charge à pied, avait électrisé l'escadron qui l'aimait comme un père, avait l'épaule gauche fracassée, et on lui avait amputé la jambe droite sur le champ de bataille. Il était faible et souffrait beaucoup. Pendant la nuit, on plaça dans notre chambre un brasero rempli de charbon préalablement calciné en plein air ; mais nos infirmiers négligèrent cette précaution et si un médecin qui venait heureusement d'entrer n'avait fait jeter le brasero dehors, nous passions tous, des mains des médecins, dans celles des fossoyeurs.

Le lendemain 2, nous fûmes transférés à Chamartin où était le quartier général de l'Empereur, et où nous trouvâmes prêts à nous recevoir de vastes bâtiments transformés en hôpitaux. Là, je fus reconnu par quelques gens du service de l'Empereur qui m'avaient vu à Marrac et qui m'offrirent leurs bons offices. Ayant appris que nous étions affamés, ils nous apportèrent du vin et quelques provisions de bouche.

Peu de temps après notre arrivée dans cet hôpital, nous vîmes le maréchal Duroc, suivi d'un page, qui portait un plateau plein de napoléons. Le maréchal nous dit que l'Empereur, prévoyant nos besoins, nous envoyait à chacun un secours pécuniaire. Chaque officier devait recevoir 8 ou 10 napoléons, chaque soldat ou sous-officier 3. Nous hésitâmes d'abord à accepter ; nous demandâmes ce que signifiait cette offre d'argent ? Le maréchal nous dit que ce n'était là qu'une preuve du souvenir que la charge des Chevau-légers avait gravé dans le souvenir de l'Empereur et qu'il nous envoyait pour suffire à nos premiers besoins dans ce pays ennemi.

Enfin, le 3 décembre, on nous transporta à Madrid, dans le couvent de Sainte-Marie-d'Atocha, où nous trouvâmes un hôpital bien monté et où nous fûmes confiés aux soins de l'illustre chirurgien en chef Larrey. Il nous pansa lui-même et renvoya au lendemain l'amputation du bras gauche de Dziewanowski, mais Dziewanowski mourut cette même nuit. Il mourut comme il avait vécu, en héros, avec le nom de la Pologne sur les lèvres !

Quelques jours après, Larrey ayant annoncé qu'il allait me faire une opération à la tête le lendemain, je quittai l'hôpital et je me traînai jusqu'à Madrid où, heureusement, je rencontrai le capitaine de grenadiers Laplace, aide de camp du gouverneur. Je lui dépeignis ma position et il me fit loger chez la marquise de Casa-Franca. Entouré dans cette maison hospitalière des soins les plus assidus, je me guéris complètement sans avoir subi aucune opération.

A la fin de février, je me mis en marche vers la France afin de rejoindre mon régiment sur le Danube, mais je n'arrivai à mon grand regret qu'après la bataille de Wagram où mes camarades, avec les Chasseurs de la Garde, se couvrirent de gloire, enlevèrent quarante-cinq canons, détruisirent quatre régiments de cavalerie et firent prisonnier un prince d'Auersperg.

Colonel NIEGOLEWSKI.





Typogravure Goupil, Paris.

UN PERROQUET

SAINTE-PÉLAGIE

La Prison des Ombres

Je suis revenu sur le chemin parcouru et, durant ce pèlerinage au Souvenir, j'ai revécu avec une intensité ombrée de mélancolie, l'antan, l'insoucieux et tapageur antan...

Pauvre Pélagie! Amie centenaire, si indulgente, si prodigue, de placement de tout repos, elle agonise aujourd'hui; ses heures sont comptées, demain la pioche brutale du démolisseur, activée par les exigences toujours plus impérieuses de l'hygiène municipale, renversera ses hautes et épaisses murailles, sans pouvoir, toutefois, détruire sa bonne et juste renommée. Pélagie restera dans l'Histoire auréolée de nos regrets et, sur son sol rasé, nos contemporains, s'ils osent être sincères, pourront mettre cette épitaphe :

« *Ici s'éleva le meilleur des tremplins politiques !* »

En attendant que l'opinion publique rende hommage à l'indiscutable vérité, la reconnaissance des anciens locataires de l'aimable Bastille reste à une température plutôt polaire. La rue du Puits de l'Ermite est déserte; la monumentale façade de la prison a un aspect morne qu'on ne lui connaissait pas; le brouillard qui tombe attriste ses grands murs et accroche des larmes aux barreaux rouillés des cellules; enfin, navrance suprême! la légendaire hôtellerie du père Goujon-le-Ventru, a changé de propriétaire. C'est la couleur locale d'un panneau de notre époque qui s'efface, disparait.

En 1675, une dame de Beauharnais de Miramion, veuve d'un conseiller au Parlement de Paris, obtint du Grand Roi l'autorisation d'utiliser quelques annexes de l'hôpital de la Pitié, pour y offrir un refuge momentané aux jeunes filles qu'une éducation négligée, qu'un tempérament par trop impulsif incitaient à la cascade. Madame de Miramion plaça ce salutaire asile sous la protection de Sainte Pélagie qui, suivant les dires de Jacob, diacre de l'église d'Antioche et contemporain de la dite personne, avait mené, dans son jeune temps, une vie aussi mouvementée que celle de Saint Augustin avant sa retraite à Carthage. — L'évêque Nonne, rigide anachorète qui la convertit en eut tant de joie, qu'il consentit, pour une fois, à boire un doigt de vin et à assaisonner ses habituels épinards. La Révolution conserva le nom de la Sainte sur l'immeuble et le service des prisons imposa aux



VUE EXTÉRIEURE DE LA PRISON DE SAINTE-PÉLAGIE, RUE DU PUITS DE L'ERMITE
(A droite le Pavillon de la Presse dit « Pavillon des Princes »)

détenus le régime de l'anachorète, ce qui prouve, une fois de plus, que les Révolutions ne sont que de surface.

En 1691, la maison de refuge se transforme en maison de détention; en 1792, la Convention se l'approprie, elle devient une prison politique et la Commune de Paris aussi intolérante, aussi hypocrite déjà que devait l'être celle de 1871, l'administre outrancièrement.

Le peuple, éternel enfant, avait, sans savoir pourquoi, démoli l'aristocratique Bastille qui ne l'incommodait nullement, et la Convention, pour l'en remercier, en avait tout de suite créé



UNE COUR INTÉRIEURE

d'autres, au nom de la Liberté, où elle l'envoya sans vergogne attendre la charrette : les Carmes, l'Abbaye, les Madelonnettes, la Force, les Bernardins, la Salpetrière, etc. Plus de 10,000 suspects de *toutes classes* y passèrent. Pélagie en eut un contingent sérieux.

Je secoue le heurtoir de la large porte romane; un agent de la sûreté l'ouvre, me dévisage, parcourt, sans hate, l'autorisation que m'a délivrée la Préfecture de police et me dit à un diapason auquel n'atteindrait pas le plus grincheux des verrous :

« C'est vraiment bien la peine de *me* déranger pour voir ça! Seriez-vous un ancien locataire? Ils ne sont pas nombreux ceux qui s'amènent, depuis que je garde la boite! »

L'on est peu sentimental en cette fin de siècle, l'on n'aime pas encombrer sa marche de souvenirs; aussi, pour arriver plus vite, se garde-t-on de regarder derrière soi!

J'entre. Un coup de vent s'engouffre et va gémir dans la profondeur obscure et interminable des couloirs, sur lesquels s'avancent les judas de centaines de cellules solitaires. Voici le greffe crocheté, dénudé par les déménageurs officiels, et mon esprit s'isolant du réel, revoit les ombres des fameux disparus qui jadis en franchirent le seuil.

Tout d'abord, c'est l'évocation de cette scène terrible du 23 mai 1871. Je crois entendre la voix goguenarde de ce féroce polisson de Raoul Rigault, type de l'étudiant de brasserie qui a hâte de jouer un role, de plaquer une figure dans l'Histoire, du révolté ambitieux si fréquent de nos jours sur les bancs de l'Université, depuis les conquêtes politiques du quatrième Etat.

La pâle figure de Chaudey se dresse dans l'ombre.

« Si vous avez un dernier mot à écrire aux vôtres, faites-le et vivement, je n'ai pas de temps à perdre!

— Que me voulez-vous donc ? dit Chaudey tout surpris.

— Vous faire fusiller avec ces lapins, riposte son ennemi personnel, en désignant trois malheureux gendarmes. Et pas de tentative d'attendrissement, ajoute-t-il, ça ne servirait à rien.

— C'est bien, conclut Chaudey qui se souvint d'avoir dit un jour : « Les plus forts fusilleront les autres », et s'adressant aux truands de la « préfectance » : Je suis prêt. Allons! »

Puis ayant toisé le drôle, il marcha simplement, en robe de chambre et en pantoufles, vers la mort.

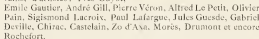
Je vois défiler Marie-Françoise de Beauharnais, belle-sœur de la future impératrice Joséphine (13 brumaire an II); la belle et indomptable Madame Roland, arrêtée par Fouquier-Tinville sur les ordres du Comité de Salut public (8 août 1793); le comte de Laval-Montmorency et le marquis de Rey (24 avril 1793); la Du Barry; Madame Pétion; les sociétaires et pensionnaires de la Comédie-Française : Mesdames Lange, Raucourt, Fleury, etc., envoyées par Collot-d'Herbois (4 septembre 1793); Béranger, souriant, sau-

tillant, bénisseur (1820), à la même époque, Lachambaudie; le général Bonnaire y meurt, le colonel Duvergier, le capitaine Laverturie et le lieutenant Marchebout s'en évadent (1821); Armand Marrast; les généraux Magnan et Latour-Maubourg; Lapommeray; Raspail (1830-32); Barbès, Godefroy-Cavaignac, Etienne Arago (1834-35), s'échappent par un souterrain durant les procès d'Avril; Blanqui, l'éternel rêveur (1835-60-61); Lamennais, sensitif et mélancolique (1841); Félix Pyat (1840-70); l'abbé Chatel, dit le primat des Gaules; Proudhon (1849-50); Emile Gaboriau; Victor Cousin (1851).

Puis, sous le second Empire: Eugène de Mirecourt, Laurent Pichat, Delescluze, Louis Blanc, Ranc, Vacquerie, MadierMonjau, Villemessant, Courbet, Lockroy, Léon Cladel, Regnard, Tridon, Eudes, Lissagaray, Vermorel, Rochefort.

CHAMBRE DITE DE « LA GOMME »

Sous le régime libertaire de la troisième République, une multitude de penseurs, d'écrivains, d'artistes: Yves Guyot, Emile Gautier, André Gill, Pierre Véron, Alfred Le Petit, Olivier Pain, Sigismond Lacroix, Paul Lafargue, Jules Guesde, Gabriel Deville, Chirac, Castelain, Zo d'Axa, Morès, Drumont et encore Rochefort.



Les grandes fournées eurent lieu sous la Convention, à la chute du premier Empire, en 1830 — le 6 juin plus de mille insurgés furent conduits à Sainte-Pélagie. Les quarante-huitards se montrèrent de féroces geôliers; en 1851 et 1852, les représentants du peuple garnirent toutes les cellules de la rue de la Clé. En août 1870, le gouvernement impérial, redoutant une insurrection à Sainte-Pélagie, fit transporter les prisonniers politiques en wagons cellulaires à Beauvais. Enfin, durant la période boulangiste, la République dama le pion, comme intolérance, aux régimes précédents.

Voici, à droite, le vaste cabinet directorial que tous les détenus de la Presse connaissent si bien.

« Enchanté, Monsieur, de faire votre connaissance, disait invariablement le maître de céans, à chaque nouveau locataire. Vous êtes ici comme chez vous, ne vous gênez donc pas, mais ne nous gênez pas non plus, car je serais obligé d'en référer *à qui de droit!* » Et d'une main il rapprochait négligemment le téléphone, alors que de l'autre il caressait, par inadvertance, un énorme verrou réduit au rôle humiliant de presse-papier.

Et le terrible socialiste professionnel et le démoniaque anarcho qui précédemment prêchaient la lutte sans merci contre tous les pouvoirs, poussaient à la dévastation, voulaient mettre en miettes l'autorité et traiter le vieux monde au fulmi-coton, devenaient, subito, plus tendres que des escalopes de veau, plus souples que du caoutchouc, plus rampants que des escargots de Bourgogne. Cette attitude peut étonner ceux qui ne connaissent les révoltés de surface, exploiteurs de révoltes d'autrui, que par la beauté de leur geste en public; je la rapporte cependant avec sincérité, telle je la vis, bien souvent, durant une villégiature de quinze mois que le gouvernement m'y offrit (1890-91). Loin de son public gobeur, le révolutionnaire de métier ménage ses effets, dépouille vite le Fracasse et, pour assurer sa tranquillité a, devant le képi et l'épée officiels, une attitude plus touchante que celle des trois petits naufragés devant la mitre et la crosse de Saint-Nicolas!

Soyons juste. Le jour de sa libération, l'homme d'action se reconquiert, l'irréductible descend chez le directeur où il est appelé:

« Enchanté, Monsieur, de vous annoncer votre mise en liberté; j'espère que vous n'emporterez pas un trop mauvais souvenir de votre séjour dans la maison?

— Je ne désarmerai jamais, Monsieur, avec les ennemis de la liberté! » répond noblement l'irréductible.

Parfois, une variante. Quand il y a encombrement à l'Hôtel du Puits de l'Ermite, ou lorsque la conduite de certains pensionnaires est édifiante, le gouvernement gràcie. Le révolutionnaire

CHEMIN DE RONDE — MUR CONTRE LEQUEL FUT FUSILLÉ CHAUDEY



CHEMIN DE RONDE S'OUVRANT SUR LA RUE DU PUITS DE L'ERMITE

libéré avant l'heure, se demande avec anxiété quel accueil va lui faire le peuple, et si sa liberté n'est pas un soufflet pour le prolétariat des deux mondes. Il rugit, il bondit, il éclate:

« Je refuse de sortir, déclare-t-il au directeur qui riposte:

— Ne m'obligez donc pas à recourir à la garde! puis entraînant le grâcié récalcitrant à la fenêtre: « le peuple est bon enfant,

rassurez-vous, il vous attend déjà chez le mastroquet, voyez ! »

La mort dans l'âme, l'irréductible fait son baluchon et va trinquer à la sociale.

La grande cour affectée à toute heure diurne aux politiques est déjà envahie par les folles herbes. Le banc où la capricieuse Égérie des Girondins, s'isolant des filles perdues avec lesquelles on l'avait intentionnellement placée, venait s'asseoir, a été enlevé par une main pieuse, sans doute. Madame Roland habita la



UN CACHOT



PARTIE DU CLOITRE DE L'ANCIEN COUVENT DES FILLES REPENTIES TRANSFORMÉE EN ATELIER

chambre qui, de notre temps, était affectée à l'Inspecteur, au rez-de-chaussée, sur la rue du Puits de l'Ermite, « près la salle du Conseil, » dit-elle dans ses *Mémoires*. Elle y lisait Tacite, Plutarque, jouait du forte-piano. De Pélagie, elle alla à l'Abbaye, dernière étape avant l'échafaud. La vigne que Béranger planta sous la fenêtre de sa cellule et dont les ramures feuillues ombragèrent l'escalier et la porte de la cantine, est toujours là, vigoureuse. Le phylloxera l'a respectée. Georges Cain qui a choisi dans l'immeuble, pierres, portes, panneaux, sur lesquels sont gravés des noms connus, se reprocherait, bien sûr, l'abandon de ce vénérable cep, sous lequel nous nous crûmes, bien des fois, dans les vignes du Seigneur. Il lui sera facile de l'hospitaliser dans l'une des cours de l'hôtel de Madame de Sévigné. Le père Noé, lui-même, lui en sera reconnaissant.

Le vaste et sonore escalier du Pavillon des Princes que gravirent tous les écrivains de l'opposition, depuis un siècle, se délabre dans l'isolement. Au premier étage, la chambre qui, sous l'Empire, fut la chambre de Rochefort. Sous ses hautes fenêtres cintrées, la révolution vint gronder plus d'une fois.

Voici les dernières impressions que le célèbre opposant m'adresse sur la disparition de cette bastille politique :



ENTRÉE. — POSTE DES SURVEILLANTS

« De toutes les prisons où le Gouvernement m'a accordé une hospitalité que je ne lui demandais pas, Sainte-Pélagie est celle dont je me souviens le plus volontiers comme on se remémore avec quelque orgueil le champ de bataille où on a fait ses premières armes. L'escalier en était gluant, la cour humide, mais pendant les sept mois que j'y ai vécu sous l'Empire, je n'ai jamais cessé d'y constater le règne de la plus franche gaieté. Il est vrai que, de tous les prisonniers que la politique avait rassemblés sous ces voûtes sombres, j'étais le plus confortablement installé, ayant des fenêtres donnant sur une rue appelée alors, rue de la Clé pas de la clé des champs et ma cellule, dont on fit plus tard le parloir, étant presque assez vaste pour qu'on y tînt des meetings.

« En outre, j'y recevais de l'extérieur, quantité de bonnes choses, des victuailles — sans aucun morceau de verre — des paquets de fleurs et même des cages pleines d'oiseaux qui me donnaient, avec un peu de bonne volonté de ma part, l'illusion de la campagne.

« L'année dernière ayant à y faire une villégiature de cinq jours, j'y ai retrouvé ma chambre qui m'avait été gracieusement rendue et non moins de bouquets qu'en 1870. Il faudrait que je fusse d'une nature bien ingrate pour garder rancune à un établissement pénitentiaire où j'ai fait, dans des conditions de bien-être aussi exceptionnelles, mon apprentissage de détenu. »

HENRI ROCHEFORT.

Cette chambre transformée en parloir, eût pu s'appeler le Salon des familles et de quelles familles ! J'ai connu des prisonniers qui, avant leur incarcération, se disaient sans parents et qui, dès leur arrivée à Pélagie, se souvenaient avec attendrissement d'une multitude de nièces, de cousines germaines et issues de germaines dont la

directeur du logis. Là, se coudoyèrent, sous le boulangisme, conservateurs, anarchistes, mondaines, anciens ministres, députés, sénateurs, moines, toute la gamme des opinions politiques, tous les échantillons du prolétariat, toute la fantaisie du Chat-Noir, toutes les cours d'amour et toutes les cour d'assises. Réceptions inénarrables, pantagruéliques banquets, bals blancs avec draps de lits, aux sons de la flute et du crincrin; puis, comme variantes, controverses sur la fraternité universelle avec chambard final qui amenait sous les fenêtres du légendaire Pavillon, la population environnante, terrifiée, et faisait rugir, au loin, les fauves du Jardin des Plantes.

A deuxième étage, la salle de la *Gomme*, où Laurent Pichat



LA CHAPELLE



COUR RÉSERVÉE AUX CONDAMNÉS POLITIQUES
(A gauche vigne plantée par Béranger)

fit aménager, à ses frais, un cabinet de toilette; au-dessus, le *petit* et le *grand Tombeau*: Madame de Beauharnais, Marrast, Delescluze, Proudhon, Morès et Drumont occupèrent cette seconde pièce.

« Vous me demandez quelques lignes sur mes impressions de Sainte-Pélagie, m'écrit le directeur de la *Libre Parole*. Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que j'y ai été aussi complètement heureux que l'homme peut l'être sur cette terre où le bonheur parfait n'existe pas. J'ai eu chaud là-dedans par un hiver terrible, grâce à un vieux poele de faïence, tout à fait ancien modèle, dans lequel on jetait à profusion du bois pétillant et sec comme je n'en ai jamais trouvé que là. J'ai pu aider quelques compagnons d'importance qui, d'ailleurs, ne m'en ont témoigné aucune reconnaissance.

« J'ai vu, du fond de ma cellule, se dérouler ce drame du Panama auquel j'avais consciencieusement travaillé, en haine des coquins qui nous avaient si longtemps opprimés et qui avaient été des politiques sans patriotisme et des vainqueurs sans générosité et sans justice.

« En tombant sous la pioche des démolisseurs la vieille prison emportera quelques-uns des meilleurs souvenirs de ma vie. »

EDOUARD DRUMONT.

Au sommet du Pavillon, dominant le Père Lachaise, la Bastille, le Trône, le donjon de Vincennes et le parc de Montsouris, la *petite* et la *grande Sibérie*. Cette dernière reçut Lamennais qui la décrit ainsi dans son journal de prison (4 janvier 1841): « Chambre de quinze à seize pieds carrés, six pieds de hauteur. Eclairée par cinq impostes: deux à l'Est, trois au Sud, hautes de dix pieds; elles ne peuvent laisser passer que peu ou point de soleil et ne donnent qu'une lumière triste et louche avec des ombres singulières. » La description est exagérément poussée au noir. La grande Sibérie est la pièce la plus réjouissante du Pavillon. Elle abrita Raspail, Blanqui, Cladel, Raoul Rigault, Chaudey, Pyat, Ranc. Moi-même, avant de descendre à la *Gomme*, j'y cultivai durant six mois, derrière ses fenêtres grillées, le plus platonique amour avec la femme d'un gardien qui logeait en face. Celle-ci mourut. Je m'en consolai en songeant que ce n'était point ma folle passion qui l'avait tuée.

L'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* y reçut souvent la visite de Châteaubriand, de Cormenin et de Berryer. « Les verrous arrêtent la pensée », leur disait-il. Nombreux furent ses successeurs qui le démentirent.

Du Pavillon de la Presse, je passe dans les nombreux et sombres bâtiments réservés aux détenus de droit commun. Les cachots de punition ont un aspect terrifiant. Le goudronnage des murs, leur encaissement dans le sol évoquent celui où Luccheni expie son stupide et épouvantable forfait. Je revois les deux portes de l'ancienne Bastille; l'une, au quartier de la Dette, l'autre à la buanderie. Elles furent envoyées à Pélagie en 1793, par l'entrepreneur Palloy qui se qualifiait pompeusement d'artiste patriote. Demain M. Antoine Loubeyre adjudicataire de la prison, les fera transporter au Musée Carnavalet. Portes massives et combien suggestives avec leurs phénoménales serrures et leurs verrous monstres qui ressemblent à des tromblons! Ont-elles gardé Latude, le Masque de fer ou le marquis de Sade?

L'église servait de réfectoire, après les cérémonies religieuses. L'âme et le corps pouvaient y trouver leur compte. Pour l'âme, cependant, je crois que les résultats laissèrent plutot à désirer.

Je reviens par le chemin de ronde. A l'angle droit du mur qui est parallèle à la rue de la Clé, je remarque à hauteur d'homme quatre ou cinq trous ronds dans la pierre. C'est là qu'est tombé Chaudey, assassiné par un partisan de la propagande par le fait.

La nuit tombe. Les choses perdent leur aspect réel, les feuilles mortes que je foule me semblent être des bulletins de vote; alors je cesse de m'apitoyer sur le sort de la vieille prison politique.

ERNEST GEGOUT.

Directeur M. MANZI. Imprimerie JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

Dix-septième année. SEPTEMBRE 1899 Deuxième série. — N° 114.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant entre le 5 et 10 de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.

LA PARISIENNE A LA MER



Cliché Neurdein.

A BIARRITZ. — LES BAINS DE LA GRANDE PLAGE



LE BAC DE TROUVILLE

La Parisienne à la Mer

QUAND ELLE PART

Sa grand'mère quittait Paris après Pâques.

Sa mère partait après le Grand-Prix.

Elle, ne part qu'aux premières chaleurs, milieu ou fin de juillet, sans date.

Sa grand'mère était une personne sage et régulière en toutes choses. Elle avait paru, jeune mariée, à la Cour de Louis-Philippe et en avait conservé les allures simples, modestes et régulières, avec des bandeaux ondulés comme la reine Marie-Amélie. Toujours aussi elle avait gardé l'habitude de faire ses malles pendant la Semaine sainte. Elle avait envoyé ses cartes P. P. C. la semaine d'avant ; et maintenant, en toute tranquillité, on enlevait les tapis, on mettait des housses aux meubles, aux lustres, aux candélabres, à la pendule de la cheminée ; on descendait les rideaux, on les pliait soigneusement ; on semait le camphre, le vétiver et le poivre un peu partout, et, le lundi de Pâques, on partait pour la campagne.

On allait s'ennuyer, on le savait; mais c'était réglementaire, et pour rien au monde Madame Challandard, dont les bandeaux blancs avaient la majesté d'une couronne, n'aurait manqué de fermer ses volets le lundi de Pâques au matin. Elle se devait cela à elle-même.

La Parisienne d'aujourd'hui n'a plus de scrupules mondains. Je ne sais pas si elle en a beaucoup d'autres, mais pour ce qui est des traditions..., elle s'en bat l'œil et s'en moque comme d'un noyau de cerise... « Ah ben ! dit-elle, s'il fallait s'occuper de ça!... »



Cliché Richard (Cannes).
LES RÉGATES DE TROUVILLE. — « LA FAVORITE », A M. MANTOIS

Sa mère avait encore le respect de certains usages. Elle avait brillé aux Tuileries, à la fin de l'Empire, et avait fait partie du groupe des *professional beauties* après la guerre, prolongeant sa jeunesse avec un art sans égal. Elle avait peut-être un peu fait parler d'elle, et la presse mondaine avait abusé de son nom, mais qui pouvait en vouloir à la belle comtesse de Portebeau, dont le salon était une académie d'élégance et de bon ton qui suffisait à donner à tout habitué un brevet d'aristocratie. C'est après le Grand-Prix qu'elle quittait Paris pour Deauville, où elle avait une belle villa sur la mer, et un délicieux jardin entretenu à grands frais. Elle y donnait des fêtes, pendant et après les courses et, jusque-là, on tâchait de ne pas trop s'ennuyer. Il y avait pour cela les bals et les représentations du Casino, les promenades en mail, le tennis, qui commençait à être à la mode, la Potinière le matin aux bains de Deauville, les planches l'après-midi, à Trouville, le bain de cinq heures et la photographie instantanée, qui était à ses débuts et faisait fureur.

Être ou ne pas être photographiée en costume de bain, c'était, selon l'humeur ou les formes de chacune, une crainte ou un espoir. Si on était maigre ou trop forte, on se couvrait jusqu'à l'eau d'un peignoir flottant sur les bras. Si l'on était faite au moule, on n'était pas fâchée d'être... prise au vol, mais par qui... et comment ? Le mari était jaloux quelquefois, et il y avait eu des scènes déplorables, même des procès. Il fallait donc un peignoir, que l'on quittait au bord de la vague mourante et léchante, mais après avoir inspecté l'horizon :

« Paul est-il là ? Non. Le vilain jaloux est heureusement en train de jouer. Et Lucien ? Quel est cet animal qui braque sur moi son appareil ? Mais que fait donc Lucien ? »

Et la belle déshabillée piétinait dans la vague, gardant son peignoir, jusqu'à ce que l'animal indiscret fût occupé ailleurs.

« Ah ! voilà Lucien ! »

Le peignoir tombait; les formes apparaissaient un instant, sveltes et moulées dans le costume, et la Parisienne se laissait



LE « SAS » DE TROUVILLE



LES RÉGATES — PRÉPARATIFS DE LA COURSE

choir dans la vague mousseuse, telle la nymphe qui fuyait éperdue vers les saules, mais voulait être vue avant de disparaître.

Et le soir, dans le jardin de la villa, on s'éloignait un tantinet pour causer.

« Eh bien, ce cliché ?

— Pas bien venu. J'étais trop loin. Il faudra recommencer demain.

— Trop loin ! Ma parole, vous ne doutez de rien ! Il faudra que je pose devant votre appareil, que vous preniez votre temps, et que je sois la fable de Trouville ?

— Pas du tout. Je prendrai un fauteuil-guérite sur votre passage. Je m'y installerai à proximité de l'eau, et personne n'y verra rien. Mais laissez-moi le temps de prendre trois clichés.

— Pourquoi trois ?

— Dame, il faut bien : de dos, de profil et... de face.

— Ça, c'est beaucoup. Je n'oserai jamais me retourner. Enfin nous verrons, mais si vous me ratez cette fois, c'est fini.

— Soyez tranquille, je ne raterai pas ! »

C'étaient là les plaisirs de Trouville, à cette époque, sans compter les autres.

On s'amusait beaucoup, et toute proposition de partie était accueillie, sauf le : « Avec qui ? »

Avec qui ? Tout était là, car dans ce Trouville-Deauville où se retrouvait tout Paris, où les planches étaient appelées un prolongement du boulevard, les groupes étaient nombreux, mais n'y entrait pas qui voulait. On ne s'amusait bien qu'avec son groupe. Aussi les potins se vengeaient et couraient, couraient... plus vite que le fameux train du samedi, le train des maris, appelé cyniquement... « le train jaune ! »

Trouville, on le voit, n'est pas très changé.

Comme il me souvient de ces années, de 1881 à 1885, où l'on s'est tant amusé là-bas. Je revois encore toutes les physionomies connues de ce temps-là ; quelques-unes... moins jeunes, — et moi donc ! — quelques-unes disparues : le prince Napoléon se promenant sur les planches, les mains derrière le dos, avec M. Joubert, directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas ; le docteur Ricord, qui faisait bâtir sa villa au delà de Deauville ; la princesse de Sagan, à sa villa persane, avec la marquise de Galliffet, le baron Alphonse de Rothschild, qui n'allait pas encore à Dinard ; tout le clan aristocratique, tout le clan financier et tout le clan des jeunes gens, aujourd'hui pères de famille sans gravité.

Et les yachts français et anglais amarrés dans le port : *L'Eros*, au baron Arthur de Rothschild, vendu plus tard à M. de Clercq, et *Le Sunbeam*, qui plus tard fit naufrage dans un voyage au long cours et sur lequel on pouvait se croire dans le plus riche et le plus confortable appartement.

Mais à quoi bon les souvenirs d'antan ?

Si vous me lisez, Madame, vous qui étiez la plus belle à cette



Cliché prêté par M. Charlet

LES RÉGATES DE TROUVILLE — LE DÉPART DES 20 TONNEAUX



LES RÉGATES DE TROUVILLE — LA COURSE DES COTRES DE PÊCHE



LES RÉGATES DE TROUVILLE — « BEBELIT », A M. LORNE CURRIE (1 TONNEAU)

époque et qui portiez si crânement un chapeau à la Rubens à cette soirée dansante du Casino de Deauville où j'ai valsé avec vous pour la dernière fois, si vous me lisez, vous qui conduisiez en tandem si gentiment, la main légère et le cœur sur la main, ne croyez pas que je vienne ici énumérer les années écoulées depuis lors.

C'était hier. Je ne vous ai pas revue ; et je vous revois encore telle vous étiez alors, telle vous êtes encore, j'en reste convaincu.

* * *

Mais revenons à la Parisienne d'aujourd'hui.

Frimousse au vent, cheveux relevés et ondulés, parler sec et nerveux, main fine, pied ferme, marche légère et assurée, gaieté de pinson, moitié cabotine et moitié grande dame ; un peu homme avec les hommes et très femme avec les femmes ; ne craignant pas l'argot, mais en connaissant les limites ; aimant la foule, la vie, l'agitation, la fièvre, voulant tout voir et ne rien ignorer, être avec tout le monde et n'avoir personne sur le dos, suivre le mouvement et s'en abstraire à tout instant ; feignant plus qu'elle n'en fait ; souvent très régulière mais craignant de le paraître, de peur d'éloigner les flirts ; cultivant tous les exercices du corps, tous les sports, ignorant les vapeurs de Madame Récamier, les préciosités de tout genre ; bonne enfant, bon garçon même, mais n'admettant pas qu'on lui marche sur le pied et répondant du tac au tac, à la blague toujours, avec une ironie troublante ou une pointe acérée ; fuyant les fâcheux, les raseurs, les rastas, les mal élevés, les poncifs, les « qui croient que c'est arrivé », les « pas dans le train », les amoureux transis, les naïfs et les cyniques ; ayant sur toutes choses des opinions de mode, un goût moyen qui ne méprise ni ne s'exalte, et une instruction solide mais incomprise ; appliquant une intelligence merveilleuse et primesautière aux choses les plus futiles ; prenant tout à la blague, surtout la vie ; capable d'héroïsme, excepté contre l'ennui et le délaissement ; fidèle à ses désirs, à ses volontés, à ses caprices, mais jusque-là seulement ; respectant peu et aimant qu'on respecte ; ayant codifié la vie, les usages, mais sans numérotage et dans un labyrinthe de lois hors lesquelles on n'est plus de son groupe ; coquette en tout, jusqu'aux moindres détails, et voulant qu'on le sache ; le nez au vent ; telle est la Parisienne d'aujourd'hui, différant de l'ancienne par une sorte de virilité, par l'insouciance apparente et les instincts pratiques, par le langage et les allures, par le côté « gamin de Paris ».

Ouf ! la phrase est longue. Mais à qui voudra définir en moins de mots le sphinx parisien, je me permettrai de lui rire au nez.

Le langage ? Elle fait de la *photo* ; elle faisait de la *bécane* et du *teuf-teuf*, mais déjà le mot a vieilli, et elle fait de l'*auto*. Son petit frère vient de passer son *bac* ; il n'est pas fort en *math*,



LE RETOUR DES RÉGATES, A TROUVILLE. — RENTRÉE DU VAPEUR « IRIS », A M. G. POTTIER

mais il est calé sur la *gymn*. Elle traite ses flirts sans façon : Edmond est rien gobeur! Gonzague est un peu rosse! Elle est Madame Sans-Gêne, mais dans l'intimité seulement, et sait à merveille prendre de grands airs et « faire sa tête » pour « se payer celle des autres ».

Sa mère s'amuse de ce genre, mais sans l'imiter, et sa grand'-mère en lève les bras au ciel.

C'est le progrès !

Où il va se nicher !

Elle adore Paris et s'y attarde volontiers jusqu'à la fin de juillet, mais, par une singulière contradiction, elle ne peut le souffrir d'octobre à janvier, parce qu'il n'y a encore personne, et l'adore en juillet parce qu'il n'y a plus personne. On dirait qu'elle préfère la fin des choses à leur commencement, et ce n'est pas cela ; c'est tout simplement qu'elle ne veut pas attendre. Elle aime à arriver des dernières au bal, pour faire son entrée, et veut cotillonner jusqu'à la fin.

La vie n'est-elle pas pour elle un perpétuel cotillon?

Une fleur de l'un, une faveur à l'autre, un tour de valse avec l'un et avec l'autre, et la vie est finie !

Juillet ! mais c'est le moment des intimités charmantes, des petits dîners aux bougies, à Madrid ou à Armenonville; des promenades au Bois dans la fraîcheur de la nuit, des après-midi au Cercle de Puteaux, — mais a été fermé cette année, — des visites aux amies installées à Saint-Germain, à Montmorency, à Rambouillet, à Fontainebleau ou dans les châteaux des environs. Ce n'est pas encore la campagne, mais un mélange de la ville et de la campagne, et l'on prend aux deux ce qu'ils ont de meilleur.

Et puis on est censé être resté presque seul à Paris, et on est



A LA CORDE

cinq cents à faire la même chose. On est censé ne pas y être, et on y est avec tous les plaisirs de l'incognito et du loup au bal masqué. On se voit ou on ne se voit pas, selon son goût, et les flirts restent. On les convoque ici ou là, et la vie prend une saveur toute particulière.

« Mon Dieu, qu'il fait chaud !

— Baste ! c'est bien pis à la campagne

— Mais à la mer ?

— Je ne veux pas y arriver la première, ce serait mortel. Quand tout le monde y sera, nous partirons. »

Et c'est ce « quand tout le monde y sera » qui retarde chaque année l'arrivée des Parisiennes aux bains de mer ou autour du lac.

Autour du lac ?

Eh ! sans doute. Il n'y a que deux lacs au monde : celui du Bois de Boulogne, dont on ne parle plus depuis l'Empire, et le lac de Genève, le seul lac parisien au monde ! L'autour du lac n'est plus au Bois, mais à Évian, Thonon, Montreux, Territet, etc. Cependant, il n'y a que les propriétaires de villas et les professionnels du lac qui y aillent avant septembre. Août est consacré à Trouville, Dieppe, Dinard et Luchon, tandis que septembre appartient au lac Léman, à Biarritz, aux débuts de la chasse et de la vie de château.

OU ALLER

Voici donc la fin de juillet : il faut partir... Aller où ?...

Pour les mondaines et les femmes « dans le train », il n'y a que Trouville-Deauville. Dinard est plus aristocratique peut-être, et plus anglais, mais on s'y amuse moins. Dieppe ne sera pas abandonné; on ira y passer la semaine des courses.

Boulogne, Berck, Cabourg, Villers, Houlgate et Royan sont encore des plages élégantes, mais à un degré inférieur.

Pour les fortunes moindres encore, il y a ce qu'on a appelé « les petits trous pas chers » : Le Crotoy, Saint-Valery-sur-Somme, Le Tréport, Saint-Valery-en-Caux, les Petites-Dalles, Etretat, Villerville, Luc et Lion-sur-Mer, Granville, Paramé, Saint-Lunaire, Concarneau, Le Croisic, Pornic et Pornichet, Les Sables, etc.

Vous verrez que dans l'avenir toute la côte française de l'Océan, depuis Boulogne jusqu'à Royan, ne sera plus qu'une suite ininterrompue de villas, de cabines de bains, de parasols, reliés par un service d'automobiles.

On viendra d'Autriche, d'Allemagne et de Russie pour se mettre à la fenêtre sur l'Océan et n'avoir ni trop chaud ni trop froid.

Parbleu, Ostende vaut Trouville à certains points de vue, et le luxe y est même beaucoup plus grand ; mais on y est plus guindé, on s'amuse moins, et il y fait froid certains jours.

La côte française sera toujours la côte privilégiée.

La Parisienne s'apprête donc à partir pour Trouville.

« Joséphine, faites les malles ! »

Joséphine s'y entend. En deux heures, tout est prêt à être emballé. En deux autres heures, tout est emballé, si nombreuses que soient les toilettes à emporter ; et il ne manque aux préparatifs que les objets particuliers à emporter dans les sacs de voyage.

Croyez-vous que ce soient les objets de toilette ?

Oh non ! La Parisienne a cela en double, si ce n'est en triple, et son sac de voyage pour sa toilette est toujours au complet et toujours prêt.



...ET CUPIT ANTE VIDERI

« Que manque-t-il ?

— Rien. Ah ! si ; ce costume tailleur qui n'est pas encore livré. »

Et on téléphone bien vite au grand couturier, si toutefois les demoiselles du téléphone permettent d'aller aussi vite.

Quant au valet de chambre, en deux mouvements, il a préparé les bagages de son maître, tandis que le maître d'hôtel et le valet de pied mettent en tas les sièges du salon, jettent des draps par-dessus, serrent les bibelots épars sur les meubles, ferment tout et gardent les clefs. Les chevaux partent les premiers avec deux voitures seulement, la victoria et le tonneau.

* * *

A noter ce détail que, depuis vingt-cinq ans, les bagages de Monsieur ont pris un peu plus d'importance, et ceux de Madame un peu moins. La Parisienne ne veut plus emporter dix malles et cinquante robes pour une saison à la mer. Que lui faut-il ? Deux costumes tailleur pour la plage, deux toilettes pour les promenades en voiture et le casino, deux autres pour les courses, et deux autres enfin, un peu plus habillées, pour les soirées.

Elle y joint encore quelque fantaisie de toilette, et cela fait tout au plus une dizaine de robes. Il ne faut pas « s'empêtrer » de bagages et « le faire à la pose ». Ce qui a augmenté en nombre, ce sont les costumes spéciaux : cyclisme, automobilisme, tennis, yachting, sans oublier deux costumes de bain, pas trop collants, pas trop bouffants, laissant deviner les formes sous la blouse courte et dissimulant le corset-ceinture nécessaire au maintien de la taille.

Les bagages de l'homme élégant se sont augmentés d'autant de costumes de sport et de vêtements de fantaisie. Il faut une malle pour les chapeaux et les casquettes, et une autre pour les chaussures avec leurs embauchoirs. Le linge de corps tient beaucoup de place aussi, et le nombre des cravates est indéfini, mais ce qui prime tout, c'est le costume de chauffeur. On n'est plus un homme élégant sans une automobile et un costume de chauffeur.

A propos, et l'automobile ?

Elle est partie en même temps que les voitures, mais par la route, et elle arrivera peut-être la première à Trouville. Le mécanicien en est chargé. Il fera la moitié de la route ce soir et l'autre moitié demain matin, et n'ira pas trop vite. Inutile de se casser le cou quand le patron n'y est pas.

Tout est prêt ; les bagages sont enlevés le lendemain à la première heure, et l'on part... On est arrivé.

Un peu de fraîcheur en traversant les jolies vallées normandes où paissent les vaches entre les pommiers, et un souffle salé dès que le train s'arrête sur les bords de la Touques, c'est tout ce dont on s'est aperçu en wagon.

La villa de Deauville est prête. Tout est à sa place en un clin d'œil : on change de toilette et, une heure après l'arrivée, on est là comme si l'on y était depuis un mois. Le salon même a pris tournure avec les petits riens, photographies, bibelots sans importance, que la Parisienne emporte avec elle et qui constituent son *home* le plus intime.

TROUVILLE-DEAUVILLE

Le premier jour est le moins agréable ; on est installé, mais il est trop tard et trop tôt aussi pour faire des visites.

Mais on se retrouvera partout. On ne peut pas faire deux pas sans rencontrer quelqu'un de connaissance.

Ah ! quand on a quelque chose à cacher à Potinville, ce n'est pas bien commode. Il y faut des ruses d'Apache, et encore n'est-on pas certain d'échapper aux yeux indiscrets, ou tout au moins aux remarques, aux commentaires, aux déductions, et, de l'un à l'autre, le petit racontar va plus vite que par le téléphone. C'est un papillon qui voltige sur la plage, soulevant les rires partout où il se pose, et le soir, papillon de nuit, il entre dans les villas à l'heure du dîner, par la fenêtre grande ouverte, ou par la porte, avec le dernier invité ou le premier visiteur, et ce sont des fous rires autour de la table, sous la lumière rose des petits abat-jour, ou dans les coins assombris du salon.

Parfois aussi il prend naissance au petit jour, à l'hôtel, à la suite d'une rencontre de corridor ou par les papotages du valet de chambre que l'on a amené et qui tient cela de la femme de chambre de Madame X.... Mais c'est là le potin honteux, celui dont on n'avoue pas l'origine et qu'on a soin de dénaturer un peu quand on l'accepte. On brode..., car que faire, à moins qu'on ne lise, et... on lit si peu... même au lit !

Voilà donc notre gentille petite Parisienne sortant de chez elle avec son mari, à pied. J'ai mis une virgule afin qu'on ne croie pas que Madame a mis son mari à pied, comme un simple cocher.

Ils vont tous deux à pied, à côté l'un de l'autre, comme de vieux amis qui n'ont plus grand'chose à se dire, bien qu'il y ait à peine trois ans qu'ils soient mariés. Ne croyez pas qu'ils se donnent le bras : ce serait d'un ridicule achevé. Il y a trente ans qu'on ne donne plus le bras dans la rue, et même la mode anglaise de passer son bras à celui de la femme, au contraire de l'ancienne mode, est tout à fait mal vue. C'est un genre demi-castor.

Mari et femme ne sortent ensemble que lorsqu'ils vont au même but précis : dîner ou rendez-vous de promenade. D'habitude, chacun va de son côté, surtout à pied, et s'ils vont



JOLIS PIEDS !



Cliché Neurdein

A BERCK-SUR-MER. — LA PLAGE A MER HAUTE



QUOS EGO !...

ensemble, cette fois, sans but précis, c'est que le cocher ne peut pas atteler le jour de l'arrivée.

Et quand il s'agirait d'un mari mis à pied, qu'est-ce que cela ferait ? Le monde n'a pas à savoir ces choses-là. Et quand il les saurait, le ménage n'en serait pas moins uni en apparence et n'en serait pas plus mal vu dans le monde. J'en connais même qui diront... « au contraire ! »

Connaissez-vous la prière que font, en Espagne, les nouveaux mariés, à saint Jacques de Compostelle ?

Non. Eh bien, je vais vous l'écrire pour que vous vous en souveniez, même à Trouville :

« O grand saint Jacques, faites que je ne le sois pas !

« Si je le suis, faites que je ne le sache pas !

« Si je le sais, faites que je ne le voie pas !

« Et enfin, ô grand saint Jacques, si je le vois..., faites que je ne croie pas ! »

C'est ainsi que les philosophes, dit-on, comprennent le parfait bonheur en ménage au delà des Pyrénées, et ce n'est pas une raison pour que ce soit un mensonge en deçà.

Mais quelle digression !

Que voulez-vous, on ne peut pas faire, deux pas à Deauville où à Trouville, sans rencontrer cinquante sujets de distraction : un ami, une amie, une idée même !... Et pourtant, il faut l'avouer, les rencontres d'idées sont plus rares.

Nos Parisiens ont à peine mis le nez dehors qu'ils se heurtent contre le jeune d'Andouilly.

« Ah ! vous voilà, dit-il. Depuis quand ?

— Depuis tout à l'heure, le train de Paris.

— Tiens, j'étais à la gare ; je ne vous ai pas vus !

— Parbleu ! vous étiez trop occupé auprès de Miss Falk et de sa mère. Vous leur en faites une cour !

— Allons, voilà que ça commence. Je vous assure que je n'y suis pour rien. Je les ai pilotées à l'Hôtel de Paris, voilà tout, et vous voyez que je les ai déjà lâchées.



SAUVÉ !

— Dame, vous leur laisserez bien le temps de se débarbouiller.

— Plus encore, si elles veulent.

— Voyons, vous ne nierez pas...

— Absolument.

— Alors quoi ?

J'ai rendu service à un ami qui, lui, est très amoureux...

Vous faites le jeu. Ce qui veut dire que vous tenez la corde. L'autre rattrapera, s'il peut.

— Je proteste. Je ne tiens ni corde ni ficelle.

— Alors quel bénéfice ? Serait-ce la mère ?

— Ah ! non, par exemple. Ne peut-on pas se rendre utile sans y attacher un intérêt quelconque ?

— Mon cher, ce n'est pas naturel. Il y a anguille sous roche. Nous découvrirons cela. Qui sait, on nous le dira peut-être demain matin...

A la Potinière ?

— Précisément.

— J'y serai, et je vous fais le pari que vous ne saurez rien.

— Soit, mais je parie qu'avant de quitter Trouville je saurai.

— Mais puisqu'il n'y a rien, que voulez-vous parier ?

— Un dîner à l'hôtel, à la table voisine de Miss Falk, pour la faire enrager. Ça vous va-t-il ?

— C'est entendu. »

Et d'Andouilly s'en va en riant.

Un peu plus loin, un fiacre vide vient à passer. On saute dedans et on se fait conduire à Trouville. Vingt petits bonjours le long de la route :

« Tiens, Machin ! Il a la mine déconfite. Il a dû perdre aux petits chevaux ou au baccara. Ah ! Madame de Belloie ! Comme elle a engraissé. Pauvre Christian ! »

Et ainsi de suite. On s'arrête au casino : un abonnement à prendre, un coup d'œil à donner au programme des spectacles, aux petits chevaux, où l'on retrouve des tas d'amis, mais trop occupés pour causer. Un

tour sur la terrasse, et on descend sur les planches, où déjà commence la procession des promeneurs. On ne s'y arrête pas et l'on va droit à la plage, pour serpenter lentement autour des guérites et des parasols.

C'est l'heure du bain et l'animation est extrême. Les enfants courent, les pieds nus, les pantalons retroussés, ou font des trous dans le sable et des châteaux forts que la vague vient saper. Des groupes se sont formés, disparates et d'inégal intérêt; il monte de cette foule assise un bruissement de ruche, un bourdonnement de conversations semé de rires. Sous le soleil qui tape dur, les toilettes légères et les ombrelles font un parterre multicore, et tout ce monde, tourné du même côté, a l'air d'un autre parterre, d'une cohue de spectateurs devant le spectacle dont on ne se lasse pas : la mer.

Elle étale, bleuâtre et miroitante, et ses petites vagues faites exprès pour les Parisiennes, viennent tapoter gentiment les costumes arrondis qu'on expose à leurs coups innocents.

Il faut même se baisser pour en recevoir la claque chatouilleuse, et l'on crie parce que c'est drôle de crier et d'avoir l'air d'avoir peur.

N'oublions pas que nous sommes en Normandie et que « pour un jour où il n'y a pas de vagues, il y a tout de même des vagues, mais que pour un jour où il y aurait des vagues, il n'y en a pas. » Maintenant vous êtes fixé. Ce sont des vagues un peu vagues.

Les baigneuses n'ont pas toutes le costume à blouse que j'ai décrit et qui lui aussi est Normand : assez flottant pour ne pas trop mouler, mais pas assez flottant pour ne pas mouler. Il est très savant ce costume, surtout quand les vagues... Mais que dirons-nous de celles qui portent le costume collant ? Nous n'en dirons rien, n'est-ce pas, parce que nous ne cachons pas notre admiration et que même les censeurs sévères restent là comme les juges de l'aéropage devant Phryné. Nous ne serions vraiment scandalisés que si les formes, ainsi mises en évidence, étaient exubérantes ou étiques. Celles-là manqueraient totalement de pudeur en ne se dissimulant pas de leur mieux.

Les baigneurs, eux, se divisent en trois classes :
Les tritons;
Les biscuits;
Les suiveurs.

Les tritons sont les fort nageurs. Ils passent devant la galerie avec l'assurance d'athlètes qui ont accepté le caleçon. Ils font des effets de torse avant de plonger et, même en plongeant, songent aux regards qu'ils ont dû attirer. Machinalement, dès qu'ils sortent de l'eau, ils se retournent vers la plage pour jouir de l'effet produit. Il y aurait cent lorgnettes braquées sur eux, qu'ils n'en seraient pas étonnés, mais il n'y a rien, ou du moins ils sont trop loin pour être vus, et dès lors, confiants dans la puissance de leurs brassées, ils s'allongent sur la verte et poussent au large avec une vigueur qu'on ne manquera pas de remarquer.

La sortie n'est pas moins noble que l'entrée. Ils ne se secouent pas comme les chiens, ne marchent pas courbés en avant pour laisser l'eau « dégouliner » le long des bras; ils marchent droit, les mains sur les hanches, le regard plein d'assurance cherchant obliquement des regards admirateurs. Et lentement ils remontent vers leur cabine : l'effet est produit.

Les biscuits sont ceux qui trempotent leur individu, par ordre du médecin. Modestes, sans prétention d'aucune sorte, ils vont très vite à la vague, se jettent dans son écume, sautillent un instant, essaient quelques brassées et s'en vont se dandinant à travers le ressac, puis bien vite, sur le sable, les bras ballants, jusqu'à leur cabine.

Les suiveurs sont les malins. Ils ne font pas d'effets de torse, nagent ou ne nagent pas, peu importe, mais donnent volontiers des leçons de natation aux jolies femmes.

« Pas comme ça. Vous ne vous étendez pas assez. Vous avez peur... Voulez-vous que je vous soutienne ? Une main seulement. Là ! pas si vite. N'écartez pas les doigts. Ne craignez pas d'écarter les jambes. Très-bien. Que vous êtes jolie comme ça ! Voulez-vous faire la planche ? Ça vous sera bien difficile !... »

Je passe sur les facéties de ce genre de professeurs. Il en est

MÈRE ROMAINE : « PÆTE, NON DOLET »

de moins ridicules qui se contentent de retrouver à la vague Madame X ou Madame Y. Ils savent à quelle heure elle se baignera, mais comme elle n'est pas toujours très exacte, il leur arrive de prendre des bains un peu longs.

Quelques baigneuses nagent comme des sirènes et aiment à entraîner au loin leur flirt qui doit nager alors comme un poisson, fût-ce entre deux eaux. « Qui m'aime me suive ! » dit la sirène : Comment lui résister ? Et, fendant l'onde amère à grandes brassées, ils s'en vont... ils s'en vont.

Hélas, c'est pour le mari que l'onde est amère. Il n'est pas aussi fort nageur et il se désespère de cette fuite qu'il feint de croire dangereuse pour ceux qui s'éloignent, alors qu'elle ne l'est que pour lui.

Oh, ils ne feront pas grand mal : ils se contentent de rire du

mari qui les appelle en vain ; ils font la sourde oreille et plus loin, plus loin, ils s'arrêtent, se tiennent debout dans l'eau, cela est très facile en agitant lentement les pieds comme si l'on pédalait. Ils causent, et la déclaration aquatique n'est pas la moins originale.



A DEAUVILLE. — UN COIN DU PESAGE

Il y a cependant, pour le mari, un moyen de s'en tirer habilement.

Il a été employé, il y a quelques années, à Trouville, mais n'a pas encore été mis au théâtre, ce qui me permet d'en parler. Mais, pour ne désigner personne, mettons que j'invente :

Le mari, bon nageur, suit... de loin, ne voulant paraître ni surveiller, ni autoriser.

Tout à coup une idée géniale traverse son cerveau : il se met à appeler au secours.

Qu'est-ce ?

Moins que rien : un mari qui se noie !

Il y a le bateau de surveillance !

Mais le mari n'appelle pas au bateau : il appelle les fugitifs qui sont bien forcés de revenir en hâte.

« Qu'avez-vous ?

— Une crampe. Ce n'est rien. Inutile d'appeler le bateau. Il suffira de me soutenir un peu, jusqu'à ce que j'aie pied. »

Et voilà le mari regagnant la plage soutenu et sauvé par celui-là même qui voulait le perdre. La foule a vu le sauvetage.

Aussi quelle reconnaissance le mari ne doit-il pas à son sauveur ! Il fait son éloge à tout venant, parle de demander pour lui une médaille de sauvetage et, de Trouville à Deauville, ce n'est qu'un long éclat de rire, sans qu'on puisse dire au juste de qui l'on rit.

En effet, la reconnaissance du mari est si grande, qu'il obsède à tout instant son sauveur, ne le laisse pas seul cinq minutes avec sa femme, le rend ridicule à force d'exagérer le service rendu et l'ennuie à tel point que le sauveur se sauve à son tour en partant pour Dieppe, et tout le monde est sauvé, y compris le mari qui s'est bien sauvé lui-même et qui rit le dernier.

A LA POTINIÈRE

Ce que fait la Parisienne à Trouville le soir de son arrivée ? Mais rien que de très simple. Elle dine chez elle, en tête-à-tête avec son mari et peut-être une amie rencontrée ; elle reçoit deux ou trois visiteurs, de ses intimes, et elle se couche de bonne heure.

Le lendemain matin, dès huit heures, elle est sur pied. A neuf heures, elle est à la Potinière sur la terrasse en planches, à l'abri du soleil, dominant les bains de Deauville, et là commence la vie de Potinville.

« Ah, c'est vous ! comme vous arrivez tard. D'où venez-vous donc ?

— De Paris.

— Pas possible. Qu'est-ce qui vous retenait là-bas ?

— Rien, ni personne. Et je ne me suis pas ennuyée.

— Eh bien vous avez de la chance, car ici ce n'était pas gai jusqu'à présent. Ça commence à peine.

— C'est bien pour cela que je ne suis pas venue plus tôt.

— C'est gentil pour nous, ce que vous dites là !

— Voyons, ma chère, quand on met son ennui en tas, est-on plus heureux ? Et puis, je ne vous savais pas ici.

— A la bonne heure ! Et Jean, comment va-t-il ? Cet excellent Jean !

— Mon mari ? mais « ça boulotte ! » Il boulotte même très bien.

— Il vous aime toujours ?

— Je le pense, à moins qu'il n'ait changé d'avis.

— Comme vous dites cela !

— Comme la chose la plus naturelle du monde.

— Et vous ?

— Ben, quoi, moi ?

— Est-ce que... vous l'aimez toujours ?

— Une passion, ma chère !

— Vous riez !

— Hé, comme dit Figaro : « Hâtons-nous d'en rire, pour ne « pas en pleurer. »

— Et dire que ça finit toujours comme ça !

— Mais non, ça ne finit pas. Ça continue, voilà tout. Vous pensez bien que l'amour que j'ai eu pour lui, ça ne m'a jamais tordue. Pas plus que lui. On se convient de goûts, d'éducation, de genre de vie ; c'est tout ce qu'il faut pour se marier. Et après, quoi ? Ça continue ! Est-ce pas vrai ?

— Il n'y a pas de nuages entre vous ?

— Pas le moindre. Nous sommes toujours d'accord. C'est étonnant comme nous pensons de même sans nous le dire. Jamais un reproche entre nous.

— Mais, c'est qu'il n'y a pas motifs de reproches.

— (*Distraitement.*) Je le pense. Mais, à propos, mettez-moi au courant des potins.

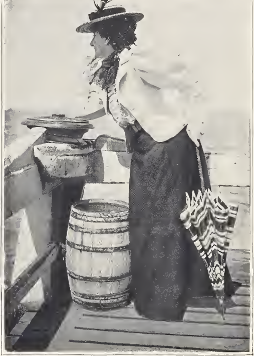
— « A propos »... me plait. Eh bien, les potins..., les potins..., c'est le gros La Tournelle et la petite Béchu qui s'est fait pincer par lui.

— A quel endroit ?

— A l'hôtel où elle est descendue, pas toute seule.

— Ce n'est que ça !

— Non. La Tournelle voulait savoir, et alors... il s'est caché



SUR LA JETÉE

chez elle, dans le cabinet de toilette qui n'est pas grand. Quand les coupables sont entrés, il n'a rien dit, mais à un moment donné, il étouffait...

— De rage?

— Non, faute d'air. Il a eu une syncope; il n'a eu que le temps d'ouvrir la porte et il est tombé comme une masse.

— Le petit jeune homme s'est sauvé...

— Pas du tout. Il a eu très peur sur le moment, je suppose, mais c'est lui et elle qui l'ont relevé, l'ont porté sur le lit et l'ont soigné à merveille.

— C'est touchant!

— Comment donc! C'est-à-dire que maintenant La Tournelle se demande ce qu'il pourra faire pour ce bon petit jeune homme.

— Il n'a qu'à s'en aller et à les laisser tranquilles.

— Mais non. Ça s'est arrangé. Ils sont les meilleurs amis du monde. Un peu plus La Tournelle nous présenterait le petit jeune homme.

— S'il est bien...

— Très bien, très joli garçon, mais... c'est un journaliste et, vous comprenez, il a une façon de faire des interviews qui ne plaît guère à nos maris.

— Ben, on ne peut pas faire de la politique sans ça!...

— Comme vous y allez! Mon mari est député et...

— Je ne dis pas ça pour vous. Je sais très bien que vous n'y coupez pas. (*Tout bas.*) Avec ça!... »

D'autres amis surviennent, on change de place. Écoutons encore: « Tiens, Miss Falk! d'Andouilly ne doit pas être loin.

— Ah, vous savez déjà?...

— Parbleu, elles sont arrivées par le même train que nous et d'Andouilly n'avait d'yeux que pour elles. Cette Américaine l'hypnotise.

— Elle est assez jolie pour çà!

— Oui, et assez riche aussi!

— Le fait est que ce pauvre d'Andouilly est à la côte, à ce qu'on dit.

— Ben! ce n'est pas bête d'échouer à Trouville, quand on est à la côte. Il y a des moyens de sauvetage.

— Vous n'y êtes pas, intervient Madame de la Houpette: d'Andouilly ne fait pas la cour à Miss Falk.

— Alors c'est à la mère.

— Vous allez le voir, car le voici.

— Bonjour.

— Bonjour. Ce n'est pas pour nous que vous venez.

— Pour qui donc?

— Tournez-vous.

— Miss Falk?

— Sans doute.



A TROUVILLE. — L'HEURE DES POTINS



— Vous vous trompez. Et la preuve, c'est qu'après les avoir saluées, je vais tout simplement aller prendre un bain.

— A propos, venez-vous demain au Hâvre sur le yacht de Suchard ?

— Non, j'accompagne ces dames à Honfleur, en passant par Villerville.

— Hein ! vous voyez !

— Je suis bien forcé de les piloter un peu.

— Eh bien, venez dîner ce soir à la maison.

— Mille regrets, je suis retenu.

— Par elles ?

— Je pourrais mentir; ce serait mon droit ; j'aime mieux vous dire : oui.

— Parfait. Bonne chance. Et puis vous savez, si ça peut vous être utile, disposez de nous. Nous les inviterons tant que vous voudrez.

— Merci. Vous êtes toujours les meilleures.

— Au revoir. Mais n'oubliez pas notre pari.

— Ça tient. Ah, ah ! vous n'y êtes pas.

— Je brûle, au contraire.

— Tenez, reprend Madame de la Houpette, regardez comme il est plus aimable pour la mère que pour la fille.

— Ça, c'est pas une raison ; ça s'appelle « remonter à la source ».

— Oui, mais ça ne biche pas avec les Américaines, ce truc-là.

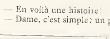


A DEAUVILLE. — AUTRE COIN DE PESAGE

— Voulez-vous mon avis, insinue un vieux beau ; ce n'est ni à la mère ni à la fille qu'il fait la cour.

— Elle est raide celle-là. Alors c'est à la femme de chambre !

— Pas davantage. Il soigne cette grosse dot pour son ami Castillon qui a plus de chances que lui, et il attend une cousine des Falk, Miss Red qui n'est ni moins riche, ni moins jolie et auprès de qui on doit l'appuyer.



— En voilà une histoire !

— Dame, c'est simple : un prêté pour un rendu.

— Passse-moi la rhubarbe et...

— Tout simplement.

— Mais c'est qu'il a l'air de lui plaire !

— C'est vrai. Elle a l'air de le gober tout à fait.

— Ah, dame, vous savez, si ça mord de ce côté, c'est bien simple : d'Andouilly épousera Miss Falk et Castillon Miss Red, voilà tout. Un chassé-croisé, quoi !

— Comme ça s'arrange ! Eh bien, je crois que Castillon peut changer ses batteries.

— Pas sûr : il a de la branche.

— Alors vous croyez que la mère n'y est pour rien !

— Oh ! elle trouvera aussi son lot.

— Oh, ça c'est drole, mais qui !

— Elle veut être duchesse.

— Ah ben, s'il ne lui faut que ça, c'est pas difficile ! Mais en attendant ?

— En attendant ?... Vous allez voir arriver le jeune premier du théâtre des Folies-Comiques.

— Pas possible ! Ce petit acteur... Marcou, je crois ?...

— Vous verrez. S'il n'a pas de branche, il a mieux, celui-là !

— Nous ne verrons rien du tout. Mais vous en avez une langue, vous !

— Peuh !... de beaux restes, voilà tout. »

Il faut se borner à cet échantillon des potins de la Potinière, car on n'en finirait pas.

Cela dure jusqu'à onze heures et pendant ce temps, les hommes font des plongeons variés, pile ou face dans la mer, car c'est le meilleur endroit pour être vu de près. Les baigneuses sont plus rares.



A DEAUVILLE. — UNE PASSIONNÉE



A DEAUVILLE. — GROUPE D'INDIFFÉRENTS

On déjeune tôt à Deauville pour avoir plus le temps, l'après-midi, de faire une excursion, si la fantaisie vous en prend.

L'APRÈS-MIDI

Il y a le mail des Carabas qui fait tous les jours une sortie à deux heures. Leurs amis n'ont qu'à s'inscrire; ils sont invités une fois pour toutes, et la seule question est qu'il y ait de la place. Un jour on va à Villerville, ou jusqu'à Honfleur par des chemins un peu raides, mais si ombragés et si jolis. Le lendemain, on va à Villers ou à Houlgate et, s'il y a une fête à Cabourg, on va jusque-là pour y dîner et revenir à la nuit. Parfois on suit les bords de la Touques et l'on va jusqu'à Fervacques où Madame de Montgomery conserve une si jolie lettre de Henri IV à Madame de Verneuil. On en cause sur le mail :

« Ce roi-là, c'est mon homme. Dire qu'on n'en fait plus comme ça !

— Baste, vous n'en voudriez pas.

— Pourquoi donc ?

— Il était fort sale.

— Mais je dis ça au point de vue politique.

— Encore pis : il achetait tout le monde.

— Oh, veine alors !

— Eh, allez donc, c'est pas mon père ! »

A BORD

Le mail n'est qu'un incident d'ordre secondaire, car l'auto l'a un peu démodé et il y en a des quantités à Trouville et à Deauville. La casquette russe du chauffeur n'y trouve de concurrente que la casquette blanche du yachtman. Le yacht, ça n'est jamais démodé. D'abord on n'en a pas à Paris et puis c'est un luxe autrement cher que l'automobile. Il est plus chic d'avoir un joli yacht dans le port de Trouville qu'une villa à Deauville. Et puis c'est si amusant d'avoir son installation complète avec soi et de la transporter tantôt ici, tantôt là, d'être toujours chez soi, sans avoir besoin d'hôtel, à Trouville, à Dieppe, à Saint-Malo, à Cowes, à Brighton, de ne manquer aucune fête, aucune réunion, de recevoir dans l'intimité troublante du bord, ou d'y donner un dîner aux lanternes.



A TROUVILLE — LA RUE DE PARIS : CE QU'ON APPELLE PRENDRE LES BAINS DE MER

On est capitaine à son bord, ou du moins on en a l'air, et on en impose un peu à ses jolies visiteuses par le prestige du commandement et une certaine allure martiale qu'on doit conserver pour l'équipage. Cela change en bas, et l'allure martiale n'y réussit pas toujours. Ce qui est charmant aussi, c'est un enlèvement; on commence à déjeuner dans le port, bien calme, rien ne bougeant. Puis un mouvement se fait en haut sur le pont. On tire des cordages, et l'on perçoit un petit mouvement.

« On dirait que nous marchons?

— Oh, ce n'est rien; nous changeons de place. C'est une formalité du port. »

Un bon moment se passe ainsi, et, tout à coup...

« Tiens, mais la machine marche! »

On se lève. Qu'est-ce que cela veut dire. Et le owner reste assis avec un bon éclat de rire.

« Je vous enlève, voilà tout!

— Oh, mais c'est affreux! Où allons-nous comme çà?

— Ou vous voudrez. En Chine si cela vous fait plaisir.

— Je la connais celle-là. C'est de l'Opéra-Comique. Mais, mon petit capitaine, faut pas nous faire des blagues de cette force. D'abord, moi, j'ai le mal de mer.

— La mer est lisse comme un miroir. Nous allons faire une petite promenade devant la côte, et à quatre heures nous serons de retour.

— Bien vrai? Chouette alors! Ça va être amusant. Allons sur le pont, pour assister au moins à notre enlèvement et prévenir la maréchaussée!

— C'est cela, nous prendrons le café là-haut. »

Et l'on grimpe en riant, et l'on s'installe sur les rocking-chairs ou les fauteuils de jonc, bien à l'abri du soleil, sous la vaste tente, et l'on voit défiler les poutres noires de la jetée et les rares passants. Pas le moindre gendarme à l'horizon. Il faut se résigner.

On allume une cigarette et, à la première bouffée :

« Aïe! »

C'est la barre qui lentement a soulevé le bateau et lui a fait faire le salut à la mer.

« Hein, vous disiez qu'il n'y avait pas de vagues!

— Mais non, c'est la barre.

— Si ça continue je l'aurai sur l'estomac, votre barre. »

Il n'y a pas de houle, mais un petit mouvement tout de même. Les hommes fument de gros cigares et la jolie Marion de l'Orne qui est la plus folle des jolies artistes réunies là, pâlit un peu.

L'air est frais, la promenade est délicieuse; la côte passe devant les yeux comme un panorama : les villas de Deauville, Bénerville, le mont Canisy, Villers, Houlgate, les Vaches noires, Beuzeval, Dives. Saint-Armand, qui sait son histoire, ne manque pas de dire que c'est là que Guillaume le Conquérant s'est embarqué pour l'Angleterre.

« Erreur, reprend le petit des Aigles, qui est Picard, c'est de Saint-Valery-sur-Somme qu'il est parti.

— Moi je vais vous mettre d'accord, riposte le peintre Clairot : on n'en sait rien, et ça nous est bien égal puisqu'il est arrivé ! N'est-ce pas Marion, que le tout est d'arriver ?

— J'vous croie. Même que je voudrais bien déjà être arrivée. »

Elle blémit la pauvre fille. Alors tout doucement une voix mâchonne la chanson :

Joséphine elle est malade...

Et le chœur reprend avec force :

Et ça lui fait mal .. au cœur!

— Vous vous payez ma tête. Vous verrez tout à l'heure.

— Non, faites pas ça !

— Allons, dit le maître de maison, venez vous étendre en bas sur un divan. Je vous donnerai des pilules qui vous feront passer ça.

— Tout ce que vous voudrez. »

Et ils s'en vont.

Cependant on a dépassé Cabourg. Voici déjà les rochers du Calvados, Ouistreham, Hermanville, Lion-sur-Mer, Luc, Langrune, Bernières, Courseulles, et, dans le lointain, les côtes de la Manche. Le bateau s'incline légèrement à la voile qu'on a déployée pour le soutenir, et l'on fait demi-tour; on revient.

A l'entrée des jetées, Marion reparait sur le pont; elle est tout à fait guérie et enchantée de sa promenade en mer.

PLAISIRS VARIÉS

Le tennis a une importance à Deauville, et l'on y va pour causer, plus encore que pour jouer. N'y entre pas qui veut. Il faut être présenté et admis. Mieux que cela, il faut être du groupe ou tenir au groupe par ses relations.

Le tir au pigeon n'est pas moins suivi, mais les tireurs les plus appréciés sont encore ceux qui tirent à cinq et abattent neuf. Seulement ce n'est pas dans le même endroit, et cela nous conduit au Casino de Trouville où la vogue est aussi aux petits chevaux.

Les femmes sont fanatiques du jeu, quand elles s'y mettent,



A DEAUVILLE. — LE PESAGE, CE QU'ON APPELLE VENIR AUX COURSES

encore plus que les hommes, mais elles s'y mettent plus tard, généralement, quand elles passent des jeux de l'amour au hasard.

Les petits chevaux c'est leur baccara, et elles n'y craignent nullement de se trouver à côté de Mademoiselle X. ou Y, qu'elles ne voudraient pas coudoyer ailleurs. Le tapis vert a toujours été un grand conciliateur de toutes les conditions sociales.

Des petits chevaux passons aux grands chevaux, aux courses de Deauville.

De toutes les courses de province, celles de Deauville ont, après celles de Chantilly qui sont parisiennes, la plus grande vogue. Les Parisiens vont aux courses de Deauville presque aussi facilement qu'à celles de Chantilly. Il en arrive des trains bondés, sans discontinuer, et l'on se demande comment tout ce monde peut trouver à se loger. Il est vrai que plusieurs vont coucher à Lisieux ou dans les villages des environs, et que quelques-uns poussent le fanatisme de Trouville jusqu'à louer une cabine de bains pour la nuit. Tous les ans on peut constater ce phénomène.

Les courses de Deauville sont favorisées à plusieurs points de vue : les prix élevés qu'on y adjuge aux vainqueurs, la qualité des chevaux qu'amènent ces prix et les sommes qu'ils font engager aux paris. Enfin le site qui est merveilleux, et l'élégance du public féminin.

Les plus jolies toilettes sont réservées pour les courses, et les tribunes sont vraiment dignes d'Auteuil ou de Longchamps.

Et puis quel cadre de verdure : la vallée de la Touques, les collines du fond, et, sur la gauche, la mer. Sur la pelouse, quantité de jolis équipages, mails, breacks, tonneaux, victorias, et l'on y est très gai, car il y a moins de foule qu'à Paris, et l'on est plus chez soi.

Après les courses, la plus grande attraction c'est la vente des yearlings. La Parisienne ne manque pas une seule de ces ventes. Elle s'y plait parce que c'est la mode et qu'elle retrouve là son monde. Elle irait à des expériences de chimie, si c'était la mode, et qu'elle eût chance d'y causer agréablement sans se préoccuper des expériences, car il est avéré que l'expérience des autres ne nous profite jamais.

Ce jardin de vente organisé par Chéry-Halbronn, est devenu un salon en quelque sorte : les hommes y vont pour les chevaux, et les femmes, plus aimables, y vont pour les hommes, sauf quelques-unes, bien rares, je l'espère, qui trouvent les chevaux plus intéressants. Ecoutez plutôt Madame X... et Madame Z...

« Vous aussi ?

— Oui, ma chère, je viens chercher une jolie bête.

— De quel côté... ? »

Pas besoin de vous dire que Madame X... est féministe.

Une des grandes distraction de l'après-midi, à Trouville c'est la *tertulia* chez Madame Doucet. On vient de Deauville et on passe le bac pour aller bavarder, rue de Paris, à deux pas des planches, chez la mère Doucet et regarder ses bibelots.

Ah, dame, c'est une maîtresse femme, intelligente et prompte à la réplique, mais ne disant son mot que si on l'y invite. Ce n'est pas son affaire; elle est marchande de bibelots. Elle quitte la rue Drouot chaque année en juin, pour venir s'installer à



A DEAUVILLE. — TRIBUNE RÉSERVÉE

Trouville, et son magasin, véritable musée, est le salon de conversation des femmes les plus élégantes.

Lui achète-t-on beaucoup? Ma foi, je n'en sais rien, mais je la crois trop intelligente pour tenir salon comme Madame Geoffrin, sans un profit certain. M'est avis que, sans avoir l'air d'y toucher, elle doit faire des affaires d'or.

« Où vous retrouverai-je?

— Chez la mère Doucet, à quatre heures.

— Oh non, il y a trop de monde, faudrait rester là au moins un quart d'heure.

— Alors, venez me retrouver chez Rissler et Carré, à quatre heures et quart.

— C'est entendu. Nous irons faire un tour de promenade en voiture si vous voulez.

— Très volontiers.

— Alors, soyez exacte, si c'est possible, et ne restez pas accrochée aux bijoux.

— Mais, mon cher, il est bien permis de les regarder. »

Rissler et Carré, les bijoutiers de la rue de Paris, font aussi parti du Tout-Trouville. Ils sont indispensables comme la mère Doucet. Les femmes peuvent-elles se passer de bijoux? On reste là à causer entre amies, à examiner, sans en avoir l'air, et l'on attend généralement que les amies soient parties pour acheter : « Elles n'ont pas besoin de savoir mes petites affaires! »

« Qui est-ce qui a payé ça? »

La camarade, l'amie ne manque jamais de se faire cette première question à la vue d'un bijou nouveau...

« Oh, la curieuse! Fi l'impertinente! Vilaine jalouse! »

LE DÎNER

Il est sept heures. Un mouvement s'est produit sur la plage; les mères de famille ont refermé le livre en lecture, et elles remontent gravement, flanquées des plus grandes jeunes filles, et suivies du bébé que ramène la bonne portant la pelle et le seau. Quelques jeunes femmes qui sortent du bain où elles ont supporté les ardeurs du soleil, ouvrent leur ombrelle, maintenant que le soleil a perdu ses ardeurs; mais l'ombrelle est aussi un cadre pour la femme; portée un peu en arrière, elle dégage la tête des objets lointains et lui donne un reflet. Qui sondera tous les mystères de la coquetterie féminine?

La foule remonte par la rue de Paris. Seuls quelques Deauvillais, qu'il ne faut pas appeler Deauvilains, passent devant le Casino pour aller rejoindre le bac.

Le monde élégant est déjà rentré depuis quelques instants pour changer de toilette, et, dans les villas, les bougies s'allument parmi les fleurs, sur la table servie.

Rien n'est joli comme une revue des villas de Deauville, en façade sur la mer, à l'heure du dîner. C'est en septembre, l'heure du crépuscule, et le promeneur attardé aperçoit souvent l'intimité, les nombreux invités de la villa, le luxe simple et correct du service; et des rires s'envolent par les fenêtres ouvertes.

Il y a mieux, je le sais, à Ostende, où, de la promenade de la mer, on aperçoit tous les intérieurs éclairés à giorno, des tables servies avec un luxe inouï, des femmes en grande toilette, couvertes de diamants, et une solennité du repas long, copieux, raffiné.

Eh bien! vrai, je préfère Deauville où du moins on est gai avec ce ton de familiarité qui jamais ne dépasse la mesure et prend tout en plaisanterie : le vrai tempérament français.

Nous voici donc en septembre, et d'Andouilly a gagné son pari : on a cru qu'il épouserait Miss Red, on a parié, et voilà que Castillon, arrivé à Trouville, a emporté le cœur de Miss Falk, de haute lutte. Alors d'Andouilly, très résigné, s'est retourné vers Miss Red qui est là depuis quinze jours; mais Miss Red s'est fiancée avant de quitter l'Amérique, et... il n'y a rien à faire!

Alors il a gagné son pari, puisqu'il n'épouse pas, et on l'a invité à dîner à l'Hôtel de Paris, sous la tente, à la table voisine des Américaines, et c'est tout le temps, un dîner très gai, les conversations se mêlant d'une table à l'autre, et les Américaines, ne comprenant pas pourquoi les Parisiennes sont si gaies et plaisantent d'Andouilly. Naturellement on ne leur a pas raconté le pari, pas plus que son steeple avec Castillon.

On dîne au champagne frappé, *extra dry*, et les conversations s'animent, tandis que l'orchestre couvre par instants les voix.

« Mon pauvre d'Andouilly, vous n'étiez pas handicapé! »

Mais lui se rattrape en faisant la cour à la petite baronne Bittersheim qui est peu au courant de la situation, et s'étonne de ces propos.

« Pourquoi parle-t-on tant mariage?

— Vous avez bien raison, dit d'Andouilly. Parlons d'autre chose.

— Mais c'est singulier comme vous autres, le mariage vous fait rire.

— Que voulez-vous, dit le vieux beau qui est célibataire il n'y a rien de plus drôle, si ce n'est le divorce; et l'un fait espérer l'autre...



A DOSVILLE. — L'ARRIVÉE

— Mais c'est abominable!

— Alors vous êtes pour la vertu?

— Certainement! »

Mais la petite baronne a dit ce mot avec un sourire, et l'on sait que sur le chemin ardu et désert de la vertu, elle a su trouver des oasis.

Et le flirt commence dans toutes les règles, ce qui fait dire à Miss Falk :

« Well, les Français, ils se consolent facilement! »

Castillon proteste pour sa part, mais Miss Falk l'écoute à peine et murmure :

— Oh, je serais très curieuse de savoir s'il reviendrait à moi!

— Parbleu! dit Castillon, c'est tout ce qu'il veut.

— Alors, croyez-vous il ferait cela exprès pour attirer l'attention de moi!

— Je n'en doute pas.

— Oh! alors, c'était peut-être une grande preuve!... »

Sacré animal! murmure Castillon, et, tout haut :

« Mon Dieu, je n'en jurerais pas. Il est si léger!

— Vous changez d'avis?... Tous les Français ils étaient très légers. Vous venez de dire à moi une chose, et puis l'autre.

— C'est qu'il est difficile quand on observe, de conclure avant d'avoir observé, et si vous observez bien...

— Oh oui! je veux observer beaucoup.

— Eh bien, tenez, maintenant je crois que c'est sérieux.

— No. Je crois que c'était elle plutôt qui était... sérieuse.



A DEAUVILLE. — AU PESAGE, ENTRE DEUX COURSES

C'est que M. d'Andouilly il était un parfait gentleman. »

Les affaires de Castillon s'embrouillent. La petite Parisienne s'en aperçoit et rit de tout son cœur. Elle a réussi à brouiller les cartes avec ce dîner de funérailles, et voilà que le mort va peut-



A DEAUVILLE. — SUR LA PELOUSE

être ressusciter, car Miss Falk ne le perd pas de vue. Lui ne voit rien, mais la petite baronne Bittersheim comprend qu'elle fait une jalouse et redouble d'amabilité.

Le gros La Tournelle « s'amène » à la fin du dîner. Il veut faire sa cour à la Parisienne qui lui rit gentiment au nez, et lui demande des nouvelles de son ami le journaliste.

« Parti pour Paris.

— Alors... vous êtes seul?

— Tout à fait seul. »

Un éclat de rire lui répond, car on comprend que le journaliste, lui, n'est pas parti seul, et que La Tournelle est veuf, et pas content.

Et c'est ainsi que se nouent et se dénouent les petites intrigues de Potinville, pour la plus grande joie de ses habitants de passage.

Mais comment finir la soirée?

La Parisienne engage l'orchestre de Boldi pour la soirée qui finira à la villa de Deauville par un petit cotillon auquel on a soin d'inviter miss Falk et Castillon.

Qui sait quel sera le dénouement?

Mais elle, notre petite Parisienne, n'a-t-elle point de *flirt?*

Elle appartient au meilleur monde et a de l'allure avec une grande simplicité, parfois gamine.

Elle est jeune, vingt-deux ans tout au plus, ce qui n'en fait que vingt, — jolie, très jolie avec sa frimousse espiègle, ses yeux en pincettes, entre bleu et vert, son petit nez droit, sa bouche sensuelle et menue, son front moyen, ni bêtement grand, ni brutalement bas, ses oreilles en coquilles, toutes petites et frisées, son menton volontaire et ses cheveux blonds et soyeux, largement ondulés.

Elle est plus que jolie, elle est ravissante. Et avec cela, de l'esprit jusqu'au bout de ses ongles roses, de la malice à revendre et pourtant enfermée le plus souvent, parce que la bonté est encore le meilleur moyen de se faire aimer, et que mieux vaut se faire aimer que se faire craindre.

On l'adore, on l'adule, on la cajole; il n'est pas de fête sans elle. Et elle n'aurait pas de flirt!

Oh que si! Elle en a même plusieurs, mais personne ne peut encore dire qui est le préféré.

En sera-t-il toujours ainsi?

Dame, vous m'en demandez trop, et je n'ai pas mission de prophète.

Regardez bien : Jean lui plaît beaucoup. Il a le chic officier, les moustaches retroussées, les yeux pétillants de jeunesse et de vie, une taille bien prise. Paul est doux comme une femme, mais rêveur et diseur de choses adorables, beau garçon et si tendrement enveloppant, qu'on ne sait se soustraire à cette attirance magnétique et pourtant respectueuse. Robert est le boute-en-train. Il est gai, drôle, malin comme un singe, se moquant de tout le monde, mince et nerveux; c'est la vie intense, se dépensant sans compter dans tous les sports et tous les succès. Les femmes l'adorent, les hommes préfèrent l'avoir pour ami, et c'est un tourbillon qui passe, violent... et de peu de durée. Quant à Jacques, c'est le prince aux bonnes fortunes. Il fait la loi, donne le ton, est aimable sans se livrer, daigne faire sa cour, serait un peu fat s'il n'était aussi naturel, fait remarquer une femme dans le monde, quand il l'a remarquée, correct en tout, a beaucoup de succès parce qu'il en a eu beaucoup, et finira *vieux marcheur*.

Entre ces quatre principaux adorateurs, notre Parisienne ne s'est pas décidée. Qui sait si elle se décidera? Mais qui pourrait dire qu'elle ne se décidera pas?

Il y a une sauvegarde singulière en pareil cas, c'est que donner la préférence à l'un, c'est éloigner les autres; c'est perdre cette petite cour d'adorateurs qui fait tant de jalouses, qui rend la vie si agréable et qui laisse toujours en perspective, par l'embarras du choix, le plaisir de se décider à son heure, ou le mérite de n'en rien faire.

Elle sait donc ménager chacun avec une adresse incomparable, et un doigté de pianiste émérite. Pour Jean, elle s'intéresse à l'armée, à l'avancement, à l'uniforme, va à la revue du 14 juillet, au concours hippique, aux courses d'amateurs, et l'oblige à venir à Trouville pour les courses, où elle lui marque une attention spéciale.

Paul est là pour la saison; il ne la quitterait pas si elle se laissait accaparer, mais elle le « sème » adroitement, l'écoute volontiers, le soir, en tête-à-tête devant vingt personnes, l'invite, l'éloigne, attise le feu par ses caprices et ne donne même pas le bout de son petit doigt à brûler. On parle littérature avec lui, et on aime littérairement.

Ni elle, ni son mari ne se séparent de Robert à Trouville. Pour lui, on va au tir aux pigeons, au polo, au tennis, et il est de toutes les parties, et le prince accompagne, quand il n'est pas accaparé par des invitations antérieures.

Notre petite amie, dont je ne veux pas médire, a encore du temps devant elle avant de prendre un parti et si, d'ici là, elle perd un de ses adorateurs, elle en retrouvera dix autres.

L'autre jour, allant à Cabourg en mail, elle a causé tout le temps avec Paul! On en a jasé. Aussi s'est-elle un peu compromise le lendemain, avec Jean, qui venait en permission de vingt-quatre heures; et cela lui a paru faire l'équilibre.

N'est-ce pas une vie délicieuse que cette vie de Trouville, et peut-on songer à trouver ailleurs plus de monde, plus de plaisirs réunis, plus d'indépendance et d'entourage à la fois.

C'est Paris en miniature et c'est tout dire.

On danse peu à Trouville et encore moins à Deauville, si ce n'est entre intimes. Autrefois le Casino de Deauville réunissait tous les soirs le monde le plus aristocratique et l'on y dansait en costume de jour et en chapeau. Tout cela a disparu.

Mais après les courses de Deauville viennent les courses de Dieppe. Prenons le bateau du Hâvre et partons pour Dieppe.

DIEPPE

Dieppe a été inventé comme plage, par la duchesse de Berry. Cependant on y allait déjà au siècle dernier, si j'en crois les Mémoires de Cheverny qui nous montre le prince de Condé allant de Chantilly à Dieppe avec ses amis, dans une sorte de roulotte attelée de postiers, et la compagnie jouant aux cartes tout le long de la route.

Au bout du compte l'origine de Dieppe comme plage à la mode, nous importe peu. La grande question est d'y trouver à se loger. Tant pis pour ceux qui n'ont pas écrit à l'avance. Mais Dieppe est grand; c'est une ville, et il n'est pas nécessaire d'avoir recours aux cabines de bains pour la nuit.

Singulière physionomie que celle de Dieppe : une ville presque anglaise à en juger par l'architecture de ses maisons donnant sur la mer. Et pourtant c'est par crainte de l'Anglais que la ville se tient en retrait du côté de la plage, et laisse devant elle un large espace vide. On avait calculé alors que des boulets tirés du large, ne pouvaient arriver jusque-là. Les canons portaient alors à cinq cents mètres.

Il n'en est pas moins résulté de cette appréhension une superbe esplanade dont le Casino a pris une partie, et dont les enfants ont pris l'autre, la plus grande.

Je ne veux parler ni du Casino qui est très fréquenté, ni des hôtels, bien que l'un de ceux-ci soit le rendez-vous de tout le monde élégant; j'aurais l'air de faire de la réclame!

Plage à la mode! Le mot n'est-il pas plaisant quand on songe que c'est une plage de galets, comme toutes ses voisines. A gauche de l'embouchure de la Seine, toutes les plages sont de sable. A droite de l'embouchure de la Somme, même privilège. Entre la Seine et la Somme, rien que du galet. Sainte-Adresse, Etretat, Yport, Fécamp, les Petites-Dalles, Veulettes, Saint-Valery-en-Caux, Veules, Dieppe, le Tréport, Mers, Cayeux, des galets, et toujours des galets qui bruissent comme la mousse du champagne, sous la vague qui se retire, mais n'en sont pas plus agréables sous les pieds des baigneurs.

La Parisienne qui va à Dieppe pour la saison loue une villa, soit sous la falaise, à gauche du Casino, soit à mi-hauteur de la falaise, sur la route de Pourville. Quelques-unes aussi s'installent à Puys ou à Pourville où, cette année, une très jolie actrice a mené ses chiens prendre les bains de mer. Ses chiens! Elle aime leur compagnie, c'est son droit, et le fait est que ce sont bien les amis les plus fidèles.

Il y a à Pourville un excellent restaurant très campagne mais très bien fréquenté. On dirait une succursale du Café anglais, pendant la saison des courses.

L'étrange dîner que j'y fis, il y a quelques années, en aimable et joyeuse compagnie! Hélas! il y avait là de grands noms et des noms célèbres. Que sont devenus les convives? Les hommes ont suivi des fortunes diverses : le prince romain a lâché la rampe, le diplomate s'est déplumé, le viveur parisien a dételé, le mari de la jolie Parisienne a renoncé à suivre... Et quant aux femmes : l'une a quitté ce monde, l'autre a quitté le monde, et la troisième est entrée dans le demi-monde.

Les courses de Dieppe ont un privilège, comme certains chanteurs, celui d'attirer la pluie. On les voudrait plus fréquentes si elles pouvaient envoyer un peu de fraîcheur jusqu'à Paris; mais à Dieppe, cela manque de charme. Le paysage est pourtant très agréable autour du champ de courses adossé à la forêt d'Arques, et depuis quelques années on a refait les tribunes; on en a fait des tribunes aussi jolies que celles d'Auteuil, et on a bien fait, car autrefois c'était pitoyable : une tente protégeant mal des gradins en planches, d'infâmes gradins de foire; le vent et la pluie entraient de tous côtés.

Aujourd'hui les courses de Dieppe sont des plus élégantes et aussi cotées que celles de Deauville. Mais Dieppe est trop ville pour se prêter à une intimité du monde parisien. C'est une villégiature plutôt sérieuse, sauf pendant la saison des courses, car alors c'est un mouvement endiablé; tout Trouville est là, les yachts sont venus aussi, et les automobiles; on organise des dîners qui se prolongent tard en causant.

DINARD

Il y aurait beaucoup à dire sur Etretat et Cabourg, Boulogne et Berck, mais je ne puis faire ici un répertoire des bains de mer, et force m'est de m'en tenir aux plages les plus élégantes.

Dinard est une des plages des plus aristocratiques pour les Français et même pour les Anglais, mais à un moindre degré. Il résulte de ce mélange de deux races une physionomie singulière, indéfinissable à première vue. Dinard a quelque chose de plus que Trouville, la situation pittoresque; quelque chose de moins, le voisinage de Paris. C'est aussi cet éloignement qui lui a valu de ne pas être envahi comme Trouville.

La situation de Dinard est presque sans rivale en France :



A DEAUVILLE. — LES TRIBUNES

une anse entourée de bois, de jardins, de villas d'architecture bizarre et élégante, en face, la mer, les îlots, le Nord et les brises raffraichissantes, à gauche Saint-Lunaire et la côte bretonne dentelée et festonnée comme une vieille guipure, à droite la



LES GRANDES VENTES DE CHEVAUX A DEAUVILLE. — ADJUGÉ !

Rance et Saint-Malo enfermé dans ses vieux murs, ancien nid de corsaires dont les plus hautes maisons risquent à peine quelques fenêtres sur la mer. Je ne connais qu'une ville comparable à Saint-Malo, c'est Fontarabie, à l'embouchure de la Bidassoa, sentinelle avancée de l'Espagne en face de la France.

Mais je ne connais rien de comparable à la Rance, ... à marée haute. Peut-être les fjords de Norvège ont-ils plus de majesté et d'imprévu entre les hautes montagnes neigeuses ; je ne crois pas qu'ils aient cet aspect riant dans la grande lumière dorée, ces villas perchées sur la falaise ou émergeant d'une frondaison dans les parties plus basses, et cette eau d'émeraude ou de saphir selon le temps et l'inclinaison du soleil.

Les châteaux et les souvenirs sont à tous les pas dans ce rocailleux et tortueux pays breton où le Parisien se sent un peu dépaysé. Mais Dinard n'est plus guère breton ; ce n'est pas encore le pays des dolmens ; on n'y parle pas la vieille langue celtique, et c'est à peine si quelques rares chouettes, à la nuit tombante, rappellent les souvenirs de la chouannerie. Paris envahit la province ; notre confortable y gagne, mais le pittoresque du langage et du costume s'en va grand train. Bientot il ne restera plus de



LES GRANDES VENTES DE CHEVAUX A DEAUVILLE. — LES ENCHÈRES

A BIARRITZ. — LES BAINS DE LA GRANDE PLAGE

costumes bretons que dans les musées, comme il ne reste déjà plus de ces vieilles coiffes normandes du pays de Caux, coiffes ornées de belles dentelles et qui rappelaient le bonnet pointu de la reine Berthe ou d'Ysabeau de Bavière.

Pauvre Bretagne envahie par la blouse, le chapeau melon et la chanson de café-concert! On fait des lunchs sur les pierres druidiques, et l'on prend sans respect les menhirs de Carnack pour en faire de la pierre à bâtir!

La vie de Dinard, pour la Parisienne, est bien différente de celle de Trouville. C'est une vie agréable mais sérieuse. On se voit sur la plage, dans les villas, et on se retrouve dans les châteaux du voisinage, soit en visite, soit à déjeuner ou à dîner, car le Breton est essentiellement hospitalier.

Les jeux sportifs sont très en honneur à Dinard; c'est là qu'on a commencé à jouer au golf, et on continue entre amateurs français et anglais. Les jeunes filles surtout raffolent de ce jeu qui demande du jarret, du coup d'œil, de l'adresse et de longues fatigues.

Elles sont contentes quand elles reviennent en disant :

« Je n'en puis plus! »

Ce qui ne les empêche pas de recommencer l'après-midi, car on joue matin et soir, et je crois bien que le golf conduit parfois ces jeunes filles au port matrimonial. Cette manière de flirter à coups de crosse, finit généralement sous la bénédiction d'un clergyman.

La Parisienne joue peu au golf, guère plus au tennis; elle n'est pas encore entrée dans la mode des exercices violents : ce sera la mode de plus tard.

La grande distraction est donc de faire des excursions, et toutes sont ravissantes.

Pour un oui, pour un non, on prend le bateau de Saint-Malo, et de là on va à Paramé ou à Saint-Servan, ou bien l'on va à Dinan par le bateau à vapeur, en remontant la Rance, et l'on déjeune à bord. On revient par le chemin de fer. Par le chemin de fer ou en automobile, on va à Lamballe, à Dol, à Cancale, ou au Mont Saint-Michel où l'omelette au lard rime invariablement sur le livre de l'hôtel avec le nom de l'hôtesse, la mère Poulard.

« Vous amusez-vous à Dinard?

— Mais je m'y trouve très bien. »

Cette brève conversation résume tout.

Les Parisiennes ne font pas de grandes élégances à Dinard; elles y ont une élégance spéciale, plus simple qu'ailleurs, mais d'allure plus relevée.

BIARRITZ

Le fond du golfe de Gascogne : la grande mer sauvage, écumante et terrible jusque dans ses plus beaux jours. On y prend moins le bain de mer que la douche de la lame et le bain



PAVILLON DE M. CHERI-HALBRONN A DEAUVILLE



A DEAUVILLE. — AVANT LES COURSES

d'écume. L'air est imprégné de senteurs salines et tout baiser y devrait payer le droit de la gabelle.

Trois plages : la plage des Fous, qui est naturellement la plus fréquentée, le vieux port, où l'on peut se baigner et nager sans recevoir de lames et la plage des Basques.

C'est le cirque formé par la plage des Fous, avec l'ancien palais de l'impératrice Eugénie d'un coté, le Casino de l'autre, qui renferme le Biarritz moderne et élégant; l'ancien Biarritz s'étend sur la hauteur depuis le casino jusqu'à la plage des Basques.

J'ai connu les beaux jours de Biarritz, au temps de l'Empire : c'était un mouvement incessant d'équipages, de daumonts, de breaks, de postillons claquant du fouet, de chevaux faisant sonner leurs grelots. Des marchands espagnols passaient, offrant leurs mantes à raies rouges, et, à la devanture des boutiques, ce n'étaient que guitares, tambours de basques, castagnettes et pompons.

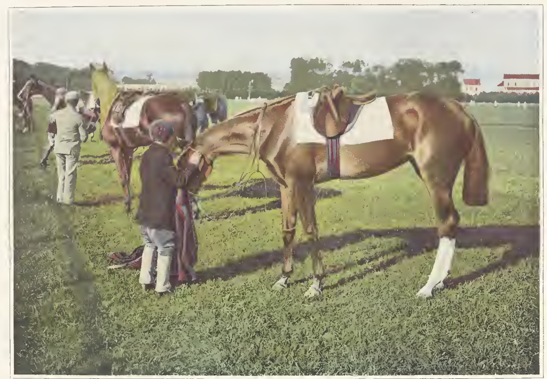
Biarritz n'était pas aussi grand qu'aujourd'hui, mais plus animé certainement quand la maison impériale était là, et l'on n'y trouvait pas facilement à se loger. Je me souviens d'un couple aimable accompagné d'un ami, qui fut réduit un jour à aller chercher un gîte à Bayonne. Là, tous les hotels étaient pleins également, et ce n'est qu'à grand peine qu'on les autorisa à passer la nuit tous les trois dans une salle à manger dont on venait de repeindre les boiseries. La femme eut une chaise longue pour s'étendre; on offrit des chaises au mari et à l'ami, et une chandelle allumée sur la table. Madame de X..., qui était une femme des plus jolies et des plus élégantes, poussa quelques soupirs sur l'ennui d'une telle aventure, finit par en rire et s'endormit. Le mari qui était gros et fatigué finit par se coucher par terre, la tête contre la cloison, et l'ami qui avait sommeil s'étendit un peu plus loin.

Mais au milieu de la nuit le mari se réveilla... dans l'obscurité. Il crut qu'on avait soufflé la bougie, et pris d'un accès subit de jalousie, il appela l'ami.

« Hein! Chose, où êtes-vous? »

L'autre riait.

Alors le mari furieux voulut se lever, mais il poussa des cris horribles sans pouvoir bouger : ses cheveux étaient collés à la peinture toute fraiche de la boiserie.



A DEAUVILLE — PHRYNÉ

C'était en septembre 1867, alors que l'Empereur venait se reposer des triomphes de l'Exposition et de la réception des souverains. Presque seule des souverains d'Europe, la reine Isabelle n'était pas venue à Paris : l'Empereur lui rendit visite avec l'Impératrice à Saint-Sébastien, et la reine rendit la visite quelques jours plus tard à Biarritz.

Pourquoi la musique de la Garde qui joua sous les fenêtres du palais, pendant le diner, eut-elle la singulière idée de débuter par un morceau de *Rigoletto :*

> Comme la plume au vent
> Souvent femme varie.

Les foules crient, hurlent ou bien ont de gros éclats de rire. Ce jour-là, à ce moment, il y eut un sourire dans la foule.

L'année suivante, la malheureuse reine repassait la frontière française, pour entrer en exil. L'Empereur était à Biarritz; il ne crut pas devoir se déranger et se contenta d'offrir à son hôte de la veille le château de Pau.

Encore deux ans, 1870! Plus de Biarritz, et l'Empereur et l'Impératrice prenaient, à leur tour, le chemin de l'exil.

Mais Biarritz avait joué un grand role dans la politique pendant dix ans. C'est là que M. de Bismark est venu préparer l'unité de l'Allemagne. Un jour il faillit y périr.

Il avait coutume d'aller avec son chien rêver sur les rochers à la pointe du phare, tout au bord de la mer. Deux jeunes gens dont l'un a été plus tard préfet de M. Thiers, se trouvaient là un jour que la mer était plus forte. Ils essayaient de pêcher à la ligne et M. de Bismarck s'intéressait à leurs efforts. Tout à coup l'un d'eux crie :

« Une lame de fond! »

Et il décampe entraînant son ami et M. de Bismarck.

Il n'était que temps: une lame violente et haute envahit la grève, et M. de Bismack en fut quitte pour un bain de pied.

A quoi tiennent les destinées des empires! aurait dit Bossuet. Si cette lame du fond du golfe de Gascogne avait emporté M. de Bismarck... Guillaume II ne serait peut-etre pas allé, l'autre jour, visiter nos marins à Bergen.

Aujourd'hui Biarritz est devenu station hivernale autant que station balnéaire. Les Anglais y sont très nombreux en hiver, désertant Pau, dont le climat est plus doux mais moins fortifiant.

En juillet et en août, il n'y a guère à Biarritz que des Anglais et des Espagnols. Pour ces derniers, c'est le nord et la fraicheur, quant aux Anglais, ils sont d'une race qui supporte également le froid et le chaud, Gibraltar et le climat des Indes, ou l'Ecosse et le Canada.

La Parisienne ne va à Biarritz qu'en septembre, et elle y passe volontiers le mois d'octobre qui est d'une douceur incom-

parable. Les arbres y sont verts jusqu'en décembre, et les orages d'automne, violents et superbes, ne durent qu'un instant, le



A TROUVILLE. — CHEZ RISLER ET CARRÉ.

temps de les admirer et de voir la mer en furie battre les roches en avant du casino, et jaillir en gerbes d'écume, jusqu'à des hauteurs extraordinaires.

C'est un véritable Eden que la terrasse du casino, exposée au nord, à trente mètres au-dessus de la mer, toujours à l'ombre, toujours aérée, longue promenade sur laquelle donnent les salles de lecture et la grande salle des fêtes. On s'y asseoit mollement, savourant un Havane, regardant la mer bleue ou la plage fourmillante ou, tout auprès de soi, les jolies Espagnoles qui passent, babillant d'une voix un peu forte, mais si gracieuses dans leur démarche et leur tournure, si bon enfant, si gentilles et si jolies, qu'on leur pardonne facilement la voix pour le sourire.

Depuis quelques années, les Espagnols sont moins nombreux à Biarritz; ils restent à Saint-Sébastien, auprès de leur reine-régente et du petit roi, mais je crois bien que la véritable raison de leurs préférences, est la question du change. Avec la même somme on vit un tiers ou un quart meilleur marché en Espagne qu'en France. En 1898, il leur fallut perdre la moitié de leur argent pour venir habiter la France. On comprend que dans ces conditions, ils restent en deçà de leur frontière.

Ce qui retient la Parisienne malgré les charmes du pays, c'est la longueur du voyage et la chaude et poussiéreuse traversée des Landes. Des pins, du charbon et de la poussière, et puis de la poussière, du charbon et des pins, pendant quatre heures de voyage. Mais comme on est dédommagé de ses peines, dès qu'on arrive sur les bords de l'Adour!

Il faut à Biarritz un grand train de maison pour s'amuser, ou vivre en garçon à l'hôtel, ce qui est encore le plus pratique, même pour un ménage. Il n'y a nulle part, si ce n'est sur la Côte d'Azur, des hôtels aussi beaux et aussi bien situés que l'hôtel d'Angleterre, dominant la mer et la ville. Le palais impérial a, lui-même, été transformé en hôtel.

Les Russes ont une préférence pour Biarritz, et ils y viennent aussi en septembre et octobre. C'est là que le grand-duc Alexis a acheté son caniche, courageuse bête qui avait sauvé, l'un après l'autre, deux naufragés. Le chien a une médaille de sauvetage, qu'il porte au cou.

Les excursions autour de Biarritz sont nombreuses et l'automobile y sera une grande ressource : Bayonne, Cambo, Guethary, où habite la reine Nathalie, sur la limite de la commune de Biarritz; Saint-Jean-de-Luz, autre station balnéaire d'un rang inférieur, mais très agréable cependant ; Urrugne, Béhobie, Hendaye, et, passant la frontière d'Espagne, Fontarabie, Irun, le port du Passage, d'où est partie « l'invincible armada, » et plus tard, Lafayette allant combattre pour l'indépendance de l'Amérique; enfin Saint-Sébastien, bâti sur un isthme, entre la rivière et la baie en forme de coquille dont la plage est la plus belle, « la perle de l'Océan, » disent les Espagnols; et ils ont raison.

Elle n'a qu'un défaut cette plage admirable, c'est qu'on n'y peut passer sans en rapporter d'indiscrètes démangeaisons sur tout le corps, surtout quand le déballage d'un train de plaisir venant de Madrid a passé par là!

Saint-Sébastien est devenu trop grande ville, avec des maisons à quatre étages et des rues en damier. C'est l'uniformité et la monotonie ; mais sur la colline qui s'élève en face de la *Concha*, des villas s'étagent entourées d'arbres, regardant curieusement la mer, l'une par-dessus l'autre, et, plus loin sur un petit promontoire, c'est le palais-châlet de la reine-régente, c'est *Miramar*, dont le nom évoque les tristes souvenirs de l'empereur Maximilien.

Mais il est d'autres souvenirs plus gais que je pourrais évoquer sur Saint-Sébastien et ce pittoresque pays basque : la Suisse de l'Espagne.

Il faut cependant s'arrêter là, car la Parisienne dont je m'occupe ici ne va guère à Saint-Sébastien qu'entre deux trains, avec l'ennui d'une heure d'arrêt à la frontière.

Je n'ai pas parlé de Royan qui est le Trouville de Bordeaux, de Cognac, du Périgord et du Poitou. On s'y amuse beaucoup; les cadets de Gascogne y sont gais et de bonne composition, mais en fait de bains de mer, Royan, c'est la Gironde; c'est une gasconnade de bain de mer. Aussi va-t-on à la conche de Pontaillac, qui est tout près, et le voyage n'est pas un des moindres amusements de l'endroit. Elles sont si jolies les petites Bordelaises, et parlent si volontiers tout haut, avec un petit accent plein de saveur... Té!

***

Les plages de l'Océan absorbent à elles seules la moitié des villégiaturistes. Et l'autre moitié...?

L'autre moitié va tout simplement à la campagne, ou dans les villes d'eaux : Vichy, le Mont-Dore, la Bourboule, Contrexéville, Vittel, ou Aix-les-Bains, Luchon, Cauterets, etc., ou encore en Suisse, autour du lac de Genève, ce qui est la villégiature la plus élégante, ou à Lucerne, Zurich, Ragatz, ou à Spa, ce qui est encore très élégant, et il n'y a guère qu'à Bade qu'on n'aille plus, depuis la guerre, malgré le charme incomparable de la Forêt Noire.

Il y a encore les excursionnistes qui sont des villégiaturistes d'une espèce particulière. Ce sont les juifs errants de la villégiature, les amoureux de l'art ou de la nature, et il y a parmi eux les alpinistes et les nationalistes de l'alpinisme qui ont découvert le Dauphiné il y a quelques années seulement; les nordistes qui



A TROUVILLE. — RUE DE PARIS. — CHEZ MADAME DOUCET.

vont, comme l'empereur Guillaume, visiter les fjords de la Norvège, et poussent jusqu'au Cap Nord pour voir le soleil de



A TROUVILLE — SUR LE PORT

minuit, ou se contentent des lacs d'Ecosse et de la grotte de Fingal.

Enfin il y a les touristes de l'automobilisme qui vont à l'aventure, et visitent à petites journées, les Vosges, les Ardennes belges, le Luxembourg, les pays frais, comme le fait en ce moment Mademoiselle Yahne, de l'Odéon, sur son Cleveland-car, et je termine ainsi par le commencement, car c'est cette jolie artiste que représente le dessin en couleur imprimé sur la couverture de ce numéro.

JEAN VILLEMER.

(Les Clichés sur Trouville sont de M. Carle de Mazibourg)



A TROUVILLE — L'HOTEL DE PARIS



Cliché Mairet

AU BOIS DE BOULOGNE — LE PAVILLON D'ARMENONVILLE

TROUVILLE ✣ PARIS ✣ NICE

Il n'y a que trois villes en France pour bon nombre de Français, trois capitales du monde élégant, se passant l'une à l'autre une suprématie incontestée : Paris d'abord, Paris au printemps; Nice en hiver et Trouville en été.

Un candidat qui au baccalauréat ne connaîtrait que cela de la géographie de la France, ne serait peut-être pas reçu avec éloges, mais il en saurait à peu près assez pour sa carrière mondaine, en y ajoutant Monte-Carlo d'une part, Deauville d'autre part et, pour les environs de Paris : Versailles, Saint-Germain et Puteaux.

C'est donc une idée que je qualifierais volontiers de géniale, d'avoir réuni dans la même main, les trois maisons qui dans ces trois villes ont accaparé la plus belle clientèle mondaine :

Le pavillon d'Armenonville, au Bois de Boulogne;

L'hôtel de Paris, à Trouville;

Le Helder-Armenonville, à Nice.

De l'une à l'autre on retrouve le même propriétaire intelligent et empressé à satisfaire sa clientèle. Même il n'est pas besoin pour lui de se montrer : la maison est connue et adoptée depuis longtemps, et l'orchestre Boldi partout se retrouve toujours entraînant, toujours traduisant en rythmes endiablés la vie hâtive et joyeuse.

Armenonville : des équipages qui vont, qui viennent, des chevaux qui piaffent et dont le sabot fait sur l'allée un petit bruit de cheval élégant : rien qu'au pas on devine le cheval! Et puis des chauffeurs, des cyclistes, des teuf-teuf à trois roues, et des frou-frous de robes, de jolis visages qui apparaissent et disparaissent, et le soir à la lueur des lanternes et des abat-jours roses, des hommes en habit, des femmes en toilette dinant gaiement sous la vérandah ouverte, à l'air frais que protègent les grands arbres touffus. On rit, on cause, on potine peut-être à propos des tables voisines ou des tables d'en haut, mais tout le monde est gai, et rien n'est joli comme la vue de ce restaurant élégant, même pour ceux qui, aux premières chaleurs, vont y prendre une simple glace dans le jardin.

Si le Bois de Boulogne est la merveille de Paris, Armenonville en est le joyau, c'est la quintessence de Paris.

Même succès à Trouville pour l'Hôtel de Paris.

C'est « l'hôtel » par excellence. Quand on dit : « Voulez-vous que nous dinions à l'hôtel, » c'est de l'Hôtel de Paris qu'il s'agit, cela va sans dire.

Il est des plus anciens; c'est ce qui explique, sans doute, qu'il ait pris la meilleure place devant la plage, entre le casino et les plus jolies villas.

La rue de Paris qui est, avec les planches, le boulevard de Trouville, longe l'Hôtel de Paris qui est là comme un souverain entouré de sa Cour, un jour de cérémonie.

C'est qu'aussi cet hôtel a tout pour lui : non seulement le site et la vue de la mer, mais le confortable, le luxe meme, la bonne tenue, le ton parfait de la maison et... une cuisine exquise.

Ce n'est pas tout, car bien diner ne suffit pas, si on dine enfermé. La terrasse de l'Hotel de Paris est la merveille de Trouville et le rendez-vous préféré.

Sous la vaste tente qui, à midi, protège des ardeurs du soleil et laisse entrer la brise de la mer, et le soir abrite contre les fraicheurs de la nuit, on se réunit par petites tables et à des tables voisines, si on est nombreux, pour rester là, non seulement le temps de déjeuner et de dîner, mais encore une heure ou deux à prendre le café ou le thé, à fumer et surtout à bavarder le plus agréablement du monde, dans le bercement parfois heurté et toujours charmeur de l'orchestre de Boldi.

Il y a des hommes qui passent la moitié de leur journée sur la terrasse de l'Hôtel de Paris. D'abord le déjeuner avec un ami ou seul; un cigare à fumer pour regarder la mer, les voiles qui passent, les grands vapeurs qui font de la fumée là-bas, à l'horizon, et ici tout près, en dessous, sur les planches, de jolies femmes qui trottinent. On sort, on revient vers cinq heures pour regarder comme le matin le mouvement de la plage et examiner avec une lorgnette les jolies baigneuses. Excellent poste d'observation :

« Tiens, Madame Costebelle et ses trois filles!

— Ce n'est pas ce que je cherche.



Cliché M...

AU PAVILLON D'ARMENONVILLE. — BOLDI ET SON ORCHESTRE

— Oui, je sais bien. Tiens, la voilà ! elle entre dans sa cabine.
— Qui ça ? Elle ! Tu es sûr ?
— A droite, près de la tente.
— Je vois. Adieu. J'y cours.
— Pas dans la cabine, bien sûr.
— Non, sur le chemin du peignoir. »

A sept heures on revient pour dîner et l'on reste là, dans la tiédeur de la nuit, parfois jusqu'à dix heures, jusqu'à la dernière lueur des bougies. Ou bien l'on a demandé à Boldi de venir avec son orchestre, à la villa de Deauville, et l'on organise une sauterie jusqu'à une heure du matin, sous l'archet vibrant du maestro. N'a-t-on pas dit de lui qu'il ferait danser les morts ?

Qui, mieux que lui, sait sautiller ou arracher les notes graves et puissantes du rythme heurté et sauvage des czardas, ou emporter le rêve sur les ondes langoureuses de la valse ? La valse n'est-elle l'expression même de l'amour avec ses hésitations, ses langueurs, ses désespoirs, ses triomphes et ses emportements ?

Tout cela est traduit par l'archet de Boldi, et cela tous les jours, là-bas, en face de la mer et du ciel étoilé, au bord de cette plage où le flot vient expirer dans une harmonieuse cadence.

Pendant la semaine des courses, l'Hôtel de Paris est envahi par de nombreux arrivants qui demandent une chambre, si petite qu'elle soit. On ne veut descendre qu'à l'Hôtel de Paris ! Mais c'est, hélas, un peu tard pour trouver de la place : l'Hôtel de Paris est comble pendant toute la saison de Trouville-Deauville, et il est bon d'y retenir à l'avance ses appartements, surtout si l'on veut avoir des chambres donnant sur la mer.

Mais, nous voici en septembre et c'est le moment où Trouville n'ayant plus à craindre la foule mêlée des courses, venue pour les courses seulement, jouit d'une intimité délicieuse dans une température moins brûlante. C'est le moment des parties de plaisir, et toutes partent de l'Hôtel de Paris ou y aboutissent.

On peut dire que l'Hôtel de Paris est le Salon de Trouville et que, s'il n'existait pas, Trouville et Deauville perdraient une partie de leur charme. C'est Armenonville transporté au bord de la mer, mais avec un hôtel en plus et un hôtel où sans bruit, sans réclamations, sans histoires, tout le monde trouve ses aises, son bien-être, son chez soi, une vie souriante et gaie.

Et puis, dans un mois, dans deux mois, dans trois peut-être, on partira pour Nice et là, on retrouvera encore Armenonville et Boldi, le même monde, le même confort, la même cuisine exquise, la même douceur de température, le même bonheur de vivre.

Rendez-vous cet hiver au Helder-Armenonville !

Ah ! ils sont heureux ceux qui peuvent ainsi jouir d'un printemps perpétuel de Trouville à Nice en passant par Paris et retrouver ce qui leur plaît.



Cliché ... (Nice.)

HÔTEL DU HELDER-ARMENONVILLE A NICE

Après cela, nous autres Parisiens condamnés à rester à Paris toute l'année, sauf de rares échappées, nous nous faisons l'effet, malgré les plaisirs de Paris, malgré tout, de galériens ou d'exilés.

BRUMMEL.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie, Asnières Le Gérant : G. BLONDIN.

Dix-septième année — OCTOBRE 1899 — Deuxième série. — N° 115.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS — Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50
ÉTRANGER, *Union postale* — Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50
PUBLICATION MENSUELLE — Paraissant entre le 5 et 10 de chaque mois.
TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS — Du *Figaro* quotidien.

LA FEMME, PAR HELLEU



Typogravure Goupil, Paris



LA FEMME

PAR HELLEU

Le jeune et brillant comte de Castellane, vers lequel sont anxieusement dirigés bien des regards pleins de rêves artistes à réaliser, sera-t-il le Mécène promis ; un collectionneur non content de meubler des galeries reconstituées selon d'antiques plans, d'authentiques mobiliers issus de la légitime union du Boulle femelle avec le Boulle mâle ; mais un Aladin compliqué de Louis, une baguette et un sceptre, la féerie et l'histoire ? — Et puisqu'on nous parle de Trianon à propos de l'étage de marbre rose que Paris voit s'édifier en une nuit entre non moins d'étonnement que n'en fit jaser le palais du Conte oriental — un vers célèbre méritera-t-il de courir sur son sarancolin :

Un regard de Louis enfantait des Corneille ?

L'éternelle et palpitante question se pose à cette occasion et d'une éloquence, cette fois, embellie d'espérance en la jeunesse et la fantaisie. Nos amateurs d'art persisteront-ils à demeurer des amoureux de bric-à-brac, dénués de la géniale autorité et de la préventive indépendance d'un Goncourt devançant la mode, la créant de par sa richissime collection de dessins amassés avec des sous, rien qu'à garder ou racheter des papiers d'emballage, des enveloppes de paquets — (Veuillot l'aurait dit ainsi) — « autour d'un ressemelage ! »

Certes, d'importantes leçons nous sont venues de cette vente, qui ne méritera pas seulement l'épithète d' « interminable ». Le billet de mille froissé autour de cette épreuve de la *Bouquetière*, de Boucher, en marge de laquelle se lisait encore, au crayon, le prix que l'avait vendue aux deux frères le père même de l'expert Danlos : trois livres dix sols, devra, s'il est bien compris, persuader aux acheteurs, qui ont un autre souci que de se montrer riches, que c'en est fait de ces antiques achats, enlaidis de gros prix, et qu'il faut désormais laisser aux maniaques et aux musées.

Il est encore de nobles et plus récents objets méconnus, qu'il siérait de grouper glorieusement et modestement, ainsi que l'ont fait les Goncourt pour la première et la plus importante partie de leur collection — c'est ceux-là qu'il est spirituel de rechercher : et puisque la mode est aux reconstitutions, c'est le « suranné » qu'il faudrait reconstituer, pour ne pas retarder sur les trouvailles.

Et le *Bertin* d'Ingres était, il y a quelques semaines encore, à la portée d'inintelligentes collections, qui n'en ont pas voulu, et qui se seraient haussées, en l'acquérant, à une noblesse historique.

Mais de plus sensibles conseils se devraient imprimer dans les cerveaux sous le martel de ces enchères ; et cette conviction que Watteau n'a pas toujours vécu, et qu'il s'est parfois rencontré des amateurs éclairés pour faire exécuter, *par des vivants*, des décorations et des objets d'art d'autant plus discutés à leurs débuts, que l'avenir leur doit être plus clément ou plus fervent, et qui deviendront des chefs-d'œuvre. Car c'est une haute dignité, considérer les choses actuelles avec le regard renseigné dont les contempleront, dans l'avenir, ceux qui les comprendront enfin !

Un ardent désir de se signaler en ce sens me semblerait une noble et charmante descente du Saint-Esprit sur une tête fortunée, et l'on ne cesse de l'espérer, même après tant d'espoirs avortés, d'exaltations follettes, de consécrations falotes et de formidables oublis.

Des erreurs, des écoles, comportent, en cette voie, plus de dignité, que de timides réussites sur des chemins parcourus ; et j'aime mieux certains essais violents et saugrenus du pauvre



P. Helleu. Typogravure Goupil, Paris

PARISIENNE



Typogravure Goupil, Paris



et silencieuse, tout, jusqu'au format insolitement carré de cette jolie toile, retenait le regard, et n'a cessé de le charmer aux expositions ultérieures où son acquéreur, M. John Sargent, le premier client d'Helleu et son meilleur ami, lui permet de venir, selon l'expression de Vigny, *éprouver* victorieusement *la durée* de l'opinion et de la mode. De la même époque est un portrait pareillement au pastel, d'après Mademoiselle de Béchevet, une main sur la hanche, avec un joli rappel de rousseur entre le gant de peau, et la chevelure fauve. Je citerai encore un pastel de proportions plus restreintes, qui fait partie de la collection de



Typogravure Goupil, Paris.

Mrs. Moore. C'est le portrait d'une jeune fille de quinze ans, Lady Mary Montagu, fille de la duchesse de Manchester. Mondaine Iphigénie, au seyant chapeau noir rattaché d'une plume; gantée de blanc, en sa tunique blanche retenue par des rubans de satin noués; gracieux et grave visage en proie aux atteintes d'un mal qui fauchait ce modèle en fleurs, peu de mois après les rapides séances qui nous en lèguent le candide souvenir. Voici le portrait de la baronne Deslandes, moulée en une robe d'un crêpe de ce rose saumon, qui fut cher au second Empire. Les yeux alanguis, la bouche tendrement attristée, le buste infléchi, les bras au geste évasé comme des ailes alourdies de pluie; prêtresse d'un culte inconnu, semi-agenouillée au-devant d'une divinité invisible.

Un mystérieux pastel est encore la propriété du docteur



Pozzi, véritable *leçon de choses*, chez ce savant thérapeute.

Une jeune femme, une accouchée, une opérée, peut-etre, béatement convalescente en une crépusculaire clarté d'alcôve, s'amuse à effleurer d'une fleur un miroir dont le cadre d'argent, miroir lui-même, reflete, non moins que la glace, les turquoises de rayons épars, de foyers distants, d'horizons invisibles. Et cette fleur, par une harmonie de coloris, une loi de sentiments, se trouve etre un *souci*, qui met comme une blessure dans tout ce linge bleuté, et dont l'orange, entre les céreuses mains, répète, avec plus de vivacité,

la nuance des cheveux noués au-dessus du visage de cire.

Un souci promené sur un miroir
Par des mains hésitantes de malade;
Pâles doigts d'une cire où l'on croit voir
S'effeuiller le souci d'un jour maussade.

Un miroir où du bleu s'est reflété,
Sans qu'on sache, après tout, ce qui l'azure;

Et le tout moins fini que complété
Par un front où s'endort une blessure.

Une tête aux cheveux d'ambre roussi
Au bleuté du limon mêlé par vagues,
Comme un autre abandon d'humain souci
Sur l'azur du miroir des rêves vagues.

Le cher modèle aux cheveux couleur de souci, nous le retrou-



vons, en cette autre grande toile, assorti, cette fois, non à une fleur, mais à la fourrure dorée d'un somptueux épagneul, étendu à son côté : elle, allongée à la fois et accoudée au milieu d'un gazon, ou d'un tapis, éploie autour de soi, ainsi que le plumage d'un paon, les plis de sa robe, d'un écossais vert et bleu. Et l'acajou massif du cadre choisi par Helleu pour ce tableau complète la symphonie. — C'est une variante d'un similaire motif que le peintre a reproduite en un pastel de moindre dimension, appartenant à M. Hoentschell. Ce ne sont plus, ici, les boucles *auburn* de la jeune femme qui font le jeu avec les tons dorés du



collie; mais sa robe qui imite, en un arrondissement fastueux, la roue de l'oiseau de Junon, qui parade au-devant d'elle. Nous retrouverons un sujet approchant dans la série des gravures C'est aux Bouleaux, dans le Trianon de la comtesse Henry Greffulhe, qui en mit, un temps, la simple et royale hospitalité à la disposition du ménage artiste, qu'Helleu traça ces études de paons. Moi-même, hôte à mon tour du pavillon des arbres argentés, je rimai, en l'honneur des oiseaux ocellés, une poésie en laquelle des adverbes orgueilleux, *sesquipedalia verba*, s'essayaient à représenter, dans mes vers, et par le gazon, traines et roues emplumées :

Ces deux adverbes joints font admirablement.

* * *

— Transition qui m'amène à parler du plus prestigieux, du plus mystérieux aussi, des modèles d'Helleu, et à conclure ces quelques notes, à propos de ses grands pastels, par les plus intéressants de cette œuvre. La comtesse Henry Greffulhe, la belle Élisabeth de Caraman-Chimay, dont le nom demeurera comme d'une Récamier de ce temps, cycniforme et ingénieuse, a posé, sans les exposer, pour de radieuses images. C'est un devoir de la beauté, exemple vivant, de réagir contre la destruction, de perpétuer ses pouvoirs, non par des fards impuissants, mais par des portraits fidèles et divers, qui font des contemporains perpétuellement épris, des générations à venir, dans les Musées. C'est une noble survie de cette sorte, que préparent consciemment ou candidement, les effigies de l'exceptionnelle jeune femme.

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Carolus Duran (à tout seigneur tout honneur) s'y est des premiers appliqué, et n'y a pas perdu sa maîtrise. Il a peint la Comtesse, telle qu'une jeune Victoire, un brin de laurier dans les cheveux, et glacée d'un fourreau d'argent, ainsi qu'une naïade. Ses yeux ardents et foncés ont envahi son visage menu, pareils à deux lacs de sombre clarté qui rayonnent de l'ombre. Celle-ci, c'est Diane (une vaste aquarelle de Jacquet), en costume d'un bal déguisé-Sagan ; elle promène ses regards dorés sur les yeux bruns épandus au long de sa peau de panthère. Une autre aquarelle, celle-là de Lami, transforme en une fée nocturne, aux ailes de chauve-souris, la beauté professionnelle. A son tour, Gandara, en des fusains aux allongements de cygne noir qui font penser à ce vers :

Rara avis in terris, nigroque simillima cycno,

apporte sa contribution à cette iconographie. Et j'aime à me représenter une salle entre toutes notable, en un Louvre futur, où le visiteur, captivé, sentira converger sur soi l'émouvante fascination des yeux impérissables.

Ce sera sous l'aspect de blancs cygnes, qu'y apparaîtront et joueront alors leur rôle prédominant, les trois pastels, dès longtemps accomplis par Helleu, d'après l'incomparable modèle. Je revois encore le premier ébauché, dans une *furia* de bon augure. C'est le soir, à la lumière des bougies, dont les flammes inégales palpitent, — comme ces papillons que chérit Helleu — au-dessus des appliques de Gouttières. Une pierre de lune, au buste de la dame de beauté, semble un de ces insectes de feu, attiré par les roses du corsage. D'autres papillons obscurs et rayonnants sont



ces vastes prunelles que nul point lumineux ne paillette, mais qui semblent des étoiles ténébreuses.

Or, ceci n'est qu'une vaste ébauche. Plus important, plus capital, plus scénique, le deuxième pastel, exécuté dans le même décor, mais avec plus de sûreté et plus d'allure. Dans l'ambiance dorée et grise du salon Louis XVI, tout papillotant de lustres, la blanche Dame debout, s'évente d'un blanc éventail géant que l'on prendrait pour son aile. Et, sous la fumée des cheveux frisés haut, les yeux presque durs dans leur regard ensemble pénétrant et profond, seule note foncée en ce tableau, dilatent leurs pupilles nocturnes. Et l'on pourrait inscrire au-dessous de ce portrait, le dernier vers de ce sonnet inspiré par le modèle :

> Beau Lis qui regardez avec vos [pistils noirs !

Le troisième pastel est né d'une esquisse que j'ai sous les yeux et qu'il a développée. Appuyée, incurvée au bord d'un guéridon Empire dont certains cygnes de bronze sont le mythologique ornement, n'est-ce pas un cygne féminin que cette silhouette de jeune Muse, reluquant au pourtour du meuble précieux, la silhouette ciselée de l'oiseau de Léda, en une attitude de grâce toute fraternelle ?

Goncourt a parlé de ces dessins : « Helleu m'entretient d'une centaine de croquis, faits dans un séjour à Bois-Boudran, de la comtesse Greffulhe... » Ensevelis dans le mystère des cartons, comme les pastels en des chambres closes, dessins et pastels quelque jour lointain, fleuriront de regards et de sourires étoilés les radieuses parois d'une salle enchantée... Ces dessins, si je me souviens bien, sont tous à la mine de plomb ou au crayon Conté. C'est seulement depuis qu'Helleu s'est assimilé la sanguine de Watteau, propice au rendu des cheveux roux, au-dessous desquels le crayon noir accentue étrangement l'intense caresse des prunelles. D'année en année, les sanguines d'Helleu ont pris plus de souple liberté, revêtu de plus personnelles allures. Elles fixent, de préférence, de jeunes femmes, une jeune femme, appuyée, on dirait incorporée à une harpe ancienne, aile dont les cordes dessinent, avec régularité comme un plumage angélique.

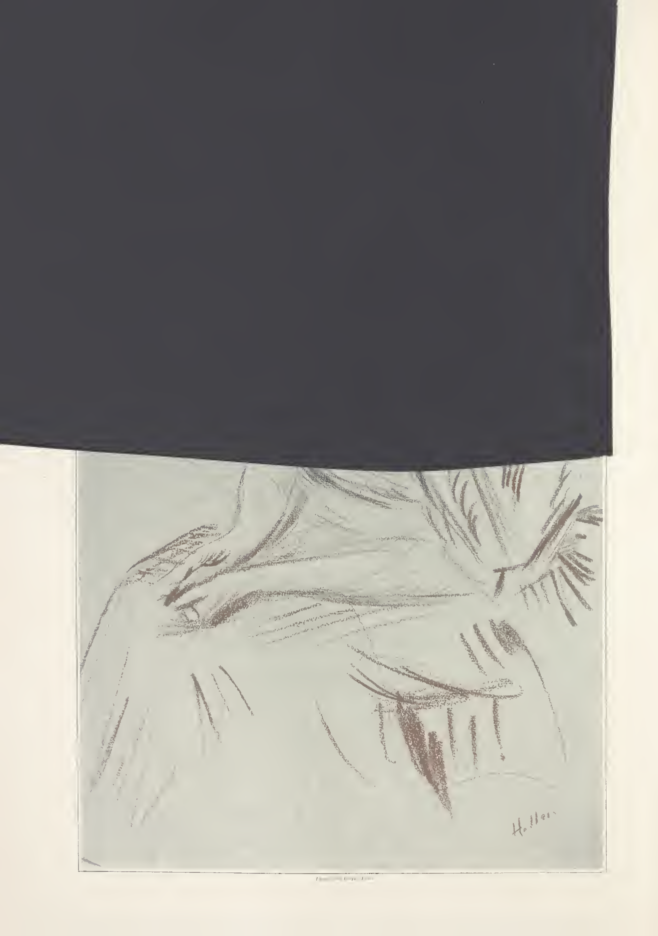
* * *

Ayant énuméré quelques-uns des pastels d'Helleu, en leur si féminine interprétation de la femme, je veux avant d'aborder son œuvre gravée, embrasser encyclopédiquement son œuvre picturale.

J'ai naguère ébauché, — plusieurs veulent bien prétendre que je l'ai réussi, — un essai de classification des motifs d'inspiration de la poésie de Madame Valmore.

J'en voudrais faire autant pour l'œuvre d'Helleu. La femme certes, elle y domine et M. Manzi avait raison d'en vouloir faire le titre de ce numéro spécial.

C'est qu'Helleu est un féministe convaincu, et disons-le, indulgent. S'il rend pleine justice aux trente beautés d'Hélène ou de Bellotte en séance, ses clémences n'en savent pas moins indulgencier jusqu'à Laideronnette, dont je vois, sous un bénévole crayon, se déplisser la frimousse ingrate.

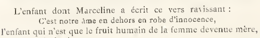




Typogravure Goupil, Paris.







L'enfant dont Marceline a écrit ce vers ravissant :

C'est notre âme en dehors en robe d'innocence,

l'enfant qui n'est que le fruit humain de la femme devenue mère, le peintre de la femme devait en fixer avec autant de bonheur, les plus fugitives puérilités, les insaisissables enfantillages.

On pourrait sans doute, de même, rattacher au *Quære mulierem* les autres thèmes incessamment variés par les panneaux du subtil artiste. Les voiles blanches des bateaux légers, faisant glisser comme de blanches jupes sur les flots bleus qui les ourlent de leur écume.

Les vieux parcs où les reines ont soupiré et paradé les favorites.

Les cathédrales, que la Vierge étoile de son nom, que des saintes ont fleuries de leurs vocables, dentelles de pierre, pareilles à des guipures de lin, et entre lesquelles, azurés, empourprés au travers des vitraux, le salut du levant ou les adieux du couchant font glisser des pétales de feu sur les pieds marmoréens des impératrices chrétiennes. — Les fleurs enfin, féminines parures, entre lesquelles, éminemment l'hortensia bleu que Vigny semble avoir vu s'azurer aux mains de la Poésie elle-même, quand il a écrit :



Troublé par sa lueur mystérieuse et pâle,
Le vulgaire effrayé commence à blasphémer.

Et je m'en voudrais de ne pas noter ici un hortensia bleu qui m'est plus cher, celui qu'Helleu même a gravé sur la couverture de mon poème.

Rapprochements poétiques, sinon absolus. Les *fils mystérieux où nos cœurs sont liés* nous persuadent ces concordances. Qu'il nous suffise de leur faire sertir, pour l'œuvre de l'artiste qui nous occupe, les leitmotiv qui circulent en elle. Les marines d'Helleu sont pimpantes comme des salons de couturiers ; des yachts palpitants de leurs flammes pareilles à des rubans de chapeaux y glissent comme des ladies. — Des vieux parcs, Versailles est le préféré. J'ai dit plus haut les panneaux qu'il en a peints, dont l'un d'eux est au Luxembourg. Certain bassin de Latone, acquis, l'an d'avant, par M. Sargent, est peut-être le chef-d'œuvre du peintre. Au centre des plumes d'autruche liquides, vomies par les grenouilles dorées en lesquelles Jupiter vient de transformer les paysans Cariens, la mère d'Apollon se modèle finement sur le bleu ciel où rayonnent en rosovant les baisers enflammés de son fils. Les habitués des bassins de Versailles n'ou-

blieront pas de sitôt le jeune homme vêtu de noir, peignant frénétiquement, durant l'heure attribuée aux grandes eaux, les iris épars dans les panaches écumeux et dans les pulvérisations aquatiques. — Une série d'eaux-fortes nous est promise, dont Versailles est le royal sujet ; j'en connais des fragments alléchants. Le juvénile buste de Louis XIV, autour duquel le Bernin a fait tournoyer un ouragan de plis et de boucles, en ouvrira le frontispice fulgurant, au-devant des dieux morts qui pleurent dans les vases de marbre, ciselés de symboliques tournesols, les larmes d'or de l'automne.

Écoutez Mirbeau sur ce sujet : « Le bassin aux eaux profondes et bronzées, habitées par tant de sourds reflets... la ronce et le cuivre vif des feuillages qui l'entourent... analyse de quoi est faite cette eau, de quoi sont faits ces glorieux feuillages... et tu admireras la conscience et aussi la vision de cet artiste passionné... Et ce petit satyre de marbre qui joue de la flûte tandis que les rafales de vent couchent les arbres et font autour de lui tourbillonner les feuilles mortes. Quelle idée charmante ! quelle grâce simple !... Oui, il faut aimer cet homme-là... il est bien de chez nous ! »

Sur la série des intérieurs de cathédrales par Helleu, j'aime à citer ces deux autres passages d'Octave Mirbeau qui fut l'un des premiers protagonistes de leur peintre : « De M. Helleu, deux intérieurs de cathédrales. La cathédrale de Reims, sereine, pacifique ; les piliers montent comme des prières ; les architraves dessinent des courbes, des arcs solennels ; un grand silence religieux emplit la baie déserte, et la rosace, au fond du chœur, s'épanouit doucement, en lueurs tranquilles. L'effet est grandiose ; le recueillement de la pierre impressionne. — Le soleil frappe les vitraux de la cathédrale de Saint-Denis ; et dans la chapelle, sur les piliers, les murs, c'est un ruissellement de clartés jaunes, rouges, vertes, un frisson de lumières changeantes et tremblantes, qui colorent les architectures et qui tombent en pluie multicolore, sur les tombeaux où sont allongés des personnages de marbre. »

Entendons maintenant Goncourt à ce double propos : « A la fin de la soirée, arrive Helleu, qui a passé toute la journée à peindre par ce froid, les statues de Versailles, à demi ensevelies sous la neige, parlant de la beauté du spectacle, et du caractère de ce monde polaire. Et, sur la passion de la peinture d'après des vitraux, il me confesse avoir ce goût, et avoir travaillé à Chartres, à Reims et à Notre-Dame, qu'il a habitée la matinée, presque deux années, visitant tous les coins et recoins des tours, au milieu de ces anges suspendus dans le ciel, ayant comme des mouvements de corps, pour se retenir et ne pas tomber en bas. Et il nous parle d'une fête, où peignant au milieu des chants, des roulements de l'orgue, du son des cloches en branle, il donnait des coups de pinceau sur la toile, à la façon d'un chef d'orchestre, complètement affolé. »

Quant aux bleus hortensias, je les ai sous les yeux ; ils sont, avec notre commun amour pour « la Palmyre où dort la Royauté », une des prédilections de nature et d'art qui m'unissent au peintre. « J'ai souhaité que ce fût vous qui fissiez ce portrait de moi, me redisait-il hier, nous aimons les mêmes fleurs et les mêmes pierres ! »

Peintures et pastels, je possède sept panneaux d'hortensias jardinés par Helleu, et dont les corymbes, glauques ou bondissants, mirent en des plateaux d'argent comme des bouquets de turquoises mortes.

* * *

Mon cher Helleu,

« Vous me faites l'honneur de me demander de présenter en quelques lignes au public, votre œuvre. Je le fais avec grand plaisir, ne me cachant pas cependant la difficulté grande à bien



parler de vos pointe-sèche, à la fois si légères et si colorées, vos pointe-sèche d'une égratignure sur le cuivre, si artiste.

« Votre œuvre, c'est d'après le cher modèle, qui prête la vie élégante de son corps à toutes vos compositions, une sorte de monographie de la femme, dans toutes les attitudes intimes de son chez-soi — dans le renversement de sa tête sur un fauteuil, dans son agenouillement devant le feu d'une cheminée, avec le retournement de son visage contre le chambranle, et la fuite contournée du bas de son corps ; dans une rêverie qui lui fait prendre dans la main la cheville d'une jambe croisée sur l'autre ; dans une lecture, avec le défrisement d'une boucle de cheveux, le long de sa joue, quelque chose d'interrogateur au bout du nez, une bouche un rien entr'ouverte, où il y a l'épellement heureux de ce qu'elle lit ; dans le sommeil où de l'enfoncement dans l'oreiller, émerge la vague ligne des épaules, et un profil perdu, au petit nez retroussé, à l'œil fermé par de noirs cils courbes. Et si la femme, ainsi représentée dans son intérieur, sort de chez elle, regardez-la sur cette merveilleuse planche : « La femme devant les trois crayons de Watteau, du Louvre », regardez-la, une main sur son ombrelle, avec toute l'attention de sa séduisante et ondulante personne, penchée sur les immortels dessins de la vente d'Imécourt. Non, je ne sais vraiment pas un autre mot pour les baptiser, ces pointe-sèche, que de les appeler les *instantanés* de la grâce de la femme. »

Elles sont aujourd'hui au nombre de sept cent cinquante, ces planches; beaucoup moins nombreuses, quand Goncourt écrivait pour elles, cette préface, en 1895. J'en ai des centaines sous la main. J'y vois bien encore de nos fleurs de prédilection ; puis des statues et des vases en des quinconces ; mais ces fleurs ne sont qu'un détail, ces sites qu'un décor autour de cette double figuration : *L'Enfant* et *la Femme*. A peine trois ou quatre essais de portraits d'hommes, en cette innombrable collection : Goncourt, avec cet air de « perle grise dans du coton » que lui trouvait Madame Forain, Whistler, tel un chat tigre spirituel, un œil clair sous son monocle, l'autre, noir, pétillant de malice.

« Il Helleu — écrit en 1894, l'auteur de la Faustin, — vient faire une eau-forte d'après moi, disant qu'il est très intimidé, qu'il a rêvé toute la nuit qu'il manquait mon portrait, et que, pour se mettre en train — lui qui ne fait que des femmes — il a essayé de se portraiturer lui-même. »

Ces jeunes femmes, ce sont, un peu au hasard, la joueuse de tennis, le nez au vent, la bouche entr'ouverte, les yeux enivrés de grand air, et comme grisés d'une anodine liqueur, un verre d'anisette, quelques gouttes de « parfait amour ». Une grasse rieuse



s'amusant à donner un *shake-hand* à un chat qui fait poliment patte-de-velours au beau milieu de la menotte gentiment tendue.

La *Cigarette*, une autre gracieuse griserie, l'épreuve vendue six cents francs à la vente Goncourt. Une des plus séduisantes fleurs du présent recueil, le spirituel profil d'une belle jeune fille, d'une habile artiste : Mademoiselle Suzanne Lemaire. Mademoiselle Lucy Gérard, coiffée d'un chapeau nuageux, et à laquelle le bois sculpté du canapé Louis XV où elle s'adosse a l'air de présenter une rose géminée : planche qui me remet en mémoire ce madrigal qu'un génial enfant avait composé pour sa mère : « Elle a le menton aussi joli que deux roses. » Mademoiselle Liane de Pougy, pelotonnée en une chaise longue rococo, une bague au doigt de son pied nu. Tous les allongements, les étirements, les acoquinements de l'*Éternel féminin*, dans la conque gracile ou tarabiscotée des *méridiennes*. Au bord des estacades, sur la passerelle des paquebots, au-devant des âtres, aux vitres des vitrines, aux cimaises des muséums, la voyageuse, la visiteuse, la promeneuse, en canotier, en chapeau jamais tapageur, cambre son torse, renverse son buste, arrondit sa taille. Au-dessus, la nuque supporte le remous des cheveux, et la pointe de diamant se donne carrière ; cette pointe ayant (au dire de Goncourt « un tournant sur le métal que n'a pas la pointe d'acier, et avec lequel, il Helleu, se vante de pouvoir faire un 8 ». *Huit* de cheveux, *tournant* de cheveux. « On n'aime une femme que pour un détail », disait Rodenbach, subtil adorateur des cheveux, épris d'une crinière dorée. Passé maître au rendu des cheveux roux que la sanguine peint au naturel, rien qu'à les dessiner, il n'est tresses et chignons, boucles, frisures, ondulations, éparpillements qui résistent à la pointe de diamant décrite par le Maître d'Auteuil.

Si l'intitulé cher à Balzac : *Étude de femme, autre étude de femme*, peut dénommer une grande part de l'œuvre d'Helleu, *Etude de mains*, titre d'un des *Emaux et Camées* de Gautier, se

pourrait non moins appliquer à nombre de ses planches ; mains longues, aux doigts effilés, divisés ou rassemblés, contournées autour d'un bibelot, jointes au-dessous d'un menton ou caressant d'un médius et d'un index réunis l'intérieur d'une paume satinée. Doigts mollement renflés, aux phalanges amincies, et pareils à des fuseaux de chair autour desquels s'enroulent les volutes des frisons roux, les anneaux parfumés des chevelures. Des mains appliquées, au-dessous d'un visage baissé, dans le si attentif mouvement d'enfiler une aiguille.

Il n'est jusqu'aux doigts enfantins qui ne deviennent *parlants* en ces maternelles séries. Geste indicateur et potelé de marmot désignant avidement quelque objet de son désir. Je ne sais qu'aux *Enfants et Mères* de la Muse de Douai, des caresses si tendrement échangées, de si véridiques et souriantes notations du groupe à deux personnages « fondus en un » du bambin et de l'accouchée. C'est tantôt le fin profil de la maman et les rondeurs de la frimousse du bébé dont s'épousent, presque se concertent les sinuosités, comme en une coquille, les deux amandes d'une *philippine*. Ce sont des *cache-cache* entre les pieds tors des tables de style ; et les *coucous* derrière un fauteuil de ravaudeuse. Toutes les sérieuses gentillesses du premier âge, épiées, surprises et rendues par un peintre qui est un père : le petit dessinateur s'essayant à copier cette pelote de chez Kirby : un cochonnet en velours rose ; — la fillette qui parle bas à l'oreille de son cheval de bois, ou qui promène un démêloir joujou dans la tignasse de sa poupée; et cette bambine plus exquise embrassant à la dérobée le bras nu d'une jeune fille. Essaim fixé des puériles caresses, dérobées à l'*habitus corporis* enfantin, au-dessus duquel plane, coiffée d'un chapeau de plissés en forme d'ombelle renversée, la tête sérieuse d'Ellen Helleu, les yeux clairs dans le brun visage.

Je dirai encore l'importance dont Helleu sait revêtir au cours de ses *dry-points*, tel ou tel accessoire distinct : un groupe de Nymphenburg, une gravure de Watteau occupant avec autorité le fond de la scène, ainsi que le peut faire, en une toile de Vermeer, une carte de géographie.

C'est encore à Octave Mirbeau que je laisse le soin de résumer éloquemment notre impression sur ce *blanc et noir* : « Helleu... un en qui toute la grâce... tout le goût si surprenant qui immortaliseront l'art du XVIIIe siècle, se sont, comme par miracle, réfugiés !... Ce qui est extraordinaire, c'est qu'on n'a pas l'air de se douter qu'Helleu, avec la fine pointe de son diamant mordant sur le cuivre, est en train de créer une des plus précieuses, une des plus vibrantes, une des plus amoureuses œuvres de ce temps !... »

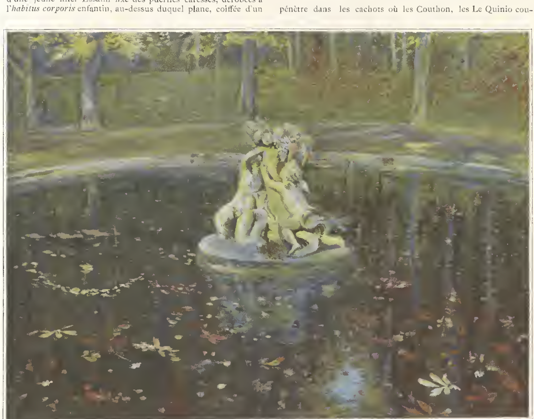
Cependant Londres s'en tient fort au courant ; et c'est une royale coquetterie de notre ami d'inscrire au premier rang des collectionneuses de ces *etchings*: la Princesse de Galles.

* * *

Helleu est né à Vannes en 1859, d'un père breton et d'une mère parisienne. Tous deux avaient, je crois, du goût pour l'art, et quelque talent de dessin. Du côté paternel, l'ascendance héroïque du jeune homme, *horresco referens*, est celle-ci, — honni soit qui mal y pense — Le Quinio, l'une des plus cruelles figures de la Révolution, celui dont Chénier a écrit, en ces propres termes, dans une pièce à l'*Être suprême*, poème inachevé de ses Iambes :

« Quoi ! ton œil qui voit tout, sans les réduire en cendre,

pénètre dans les cachots où les Couthon, les Le Quinio cou-



chés sur des cadavres rongent des ossements humains. »

Et n'est-ce pas curieux de revoir épris, des ombrages de Versailles, le petit-fils du terrible Le Quinio, graver ses pointe-sèche au lieu même où le grand André traça ses derniers vers ?...

Helleu (bien que trop de peintres se soient vantés d'un tel précédent) fut, en pension, un mauvais élève remplaçant les devoirs par des croquis. Galland, qui connut Helleu au sortir même de ces années, admira, dit-on, de ces premiers dessins, dont plusieurs restèrent en sa possession, qui reparaîtront, quelque jour, peut-être. — N'allez pas conclure de ce palmarès que notre ami ne soit pas un liseur raffiné. Il goûte Balzac, cite Montesquieu, et se complaît à ce passage de M. Renan : « Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé à en comprendre la parfaite beauté. »

C'est, je crois bien, seulement en 1893 (est-ce un anniversaire



de Le Quinio ?) que le jeune peintre fait son apparition dans le *Journal de Goncourt*, qui jusque-là semble l'ignorer. Il entre de butte en blanc : « Tissot m'a amené Helleu qui veut décidément faire une eau-forte d'après moi. »

Plus loin :

« Le peintre Helleu, des yeux fiévreux, une physionomie tourmentée, et avec cela, la peau et les cheveux du noir d'un corbeau. »

En quelques lignes, portrait saisissant et assez exact. Il y manque pourtant la noire barbe de François d'Assise, laquelle apparaît bien ressemblante au-dessous d'un chapeau de canotier, en une esquisse de Sargent, où le peintre est en train de peindre au fond d'un canot, auprès de sa charmante jeune femme. Comparez encore ce portrait écrit, au plat de faïence entre tous unique et précieux où Boldini, céramiste pour une fois, a reproduit la figure de son ami (en ce temps-là décorateur chez Deck), appliqué lui-même à linéamenter savamment au centre d'un plat le profil aigu d'une beauté célèbre. Et le plat qu'Helleu

Typogravure Goupil, Paris.

est censé peindre, en ce plat peint par Boldini, encore aujourd'hui, dans la salle à manger de l'avenue Bugeaud, se suspend à côté de l'autre.

On sait tout ce que l'examen discret mais perspicace d'un intérieur sait nous révéler sur son maître. Ici, à peine quelques-unes des œuvres du peintre qui n'y trônent pas, plutôt y traînent, et comme à regret. Mais des harmonies en des tons clairs, presque blancs, inondés de lumière vive. Helleu ne fut-il pas, il y a tantôt quinze ans, un des premiers restituteurs du blanc, aux appartements rafraîchis, jusque-là depuis longtemps voués à ce qu'il



appelait : *le mobilier chat noir*, le Henri II d'occasion, le faux gothique : Helleu aime les tapis d'un gris léger. Il y fait courir de blancs lits de repos, semblables aux bateaux de la chansonnette des enfants : des bateaux qui ont des jambes. Aux murs des cadres, vides souvent, des cadres anciennement dorés, aimés pour eux-mêmes.

Écoutons Goncourt :

« Pendant qu'il travaille, penché sur la planche de cuivre, qui lui met un reflet rouge sur la figure, il me confesse ses goûts de bibeloterie, son amour des bois sculptés du XVIIIe siècle, et il m'avoue que pour le tableau qu'il finit dans le moment, tableau vendu seulement 2,000 francs, il vient d'acheter un cadre aux armes de France, de 1,500 francs. »

Parfois l'un de ces cadres enferme une esquisse d'un ami, une Léda de Boldini, pochade libre et libertine qui tient de Fragonard et de Jules Romain ; ou quelqu'une de ses gravures de Watteau publiées chez la veuve de Chéreau, *Aux Deux Piliers d'or*, et sur lesquelles leur intitulé et leurs dimensions se répètent

P. HELLEU



P. Helleu *Typogravure Goupil, Paris*

AVANT LA VENTE



Typogravure Goupil & Cie



en un latin ampoulé et amphigourique : pour l'embarquement : *Ad Cythera conscensio ;* pour les plaisirs de l'été : *Æstivæ oblectationes ;* pour la perspective : *Prospectus.* Et au-dessous : *sculptus juxta exemplar a Watteavo depictum*, etc...

Au-dessous des meubles Empire, l'acajou et les bronzes (de préférence des flèches et des papillons) qu'Helleu s'est mis à juxtaposer à l'argent, au plaqué, à l'étain qui naguère le charmaient presque exclusivement, associés aux candides satins, aux étoffes neigeuses.

Et sur les dessus de marbre, blancs aussi, des vases en blanc de Chine, des statuettes en blanc de Saxe. C'est entre ces objets pimpants qu'il se vante de devoir à son travail, que vit et produit ce « jeune homme vêtu de noir » que je n'ai jamais vu depuis bien quinze ans que j'ai l'heur d'être son ami, porter



Typogravure Goupil, Paris.

MARINE (Étude).

sur soi, une teinte, une couleur, en éternel deuil, peintre des nuances suaves.

Quand Verlaine a écrit ce vers :

Au *pâle* clair de lune *triste* et *beau*,

il a rendu toute leur primitive valeur à trois simples et nobles mots tombés en déshérence. Rendez ainsi son lustre à cette locution devenue banale : *un goût exquis ;* vous en pourrez faire don à Helleu, qui, entre tous, en est digne. Cette qualité émane de ce qu'il a choisi, de ce qu'il a groupé ou créé, vous frappe aux yeux et au cœur, quelque souvenir que vous ayez gardé de ses précédentes réussites — en toute exhibition où vous abordiez sa travée.

Une dernière preuve en fut pour nous, et pour tous à sa récente exposition de la rue de Sèze, où fleuri à droite et à gauche de deux panneaux d'hortensias bleus, souriait le plus gracieux pastel qu'il ait sans doute peint (et que reproduit ce numéro), une rose figure entre les bruns miroitants des martres.

* * *

« Que voulez-vous que je dise de vous, Helleu ? » lui demandai-je, au su de ce projet d'article.

« Dites qu'à l'École des Beaux-Arts, quand j'avais quinze ans, j'étais le seul à aimer Manet et Monet, et que j'avais pour cela soixante camarades clabaudant à mes trousses. — Maintenant ils peignent tous violets, — et, moi, pas ! — Dites encore, dites surtout ce qu'a été pour moi, dès avant mon début, ce qu'est resté sans un démenti, sans une faiblesse, avec la gravité d'un père, la grâce d'un frère aîné, l'un des premiers artistes de ce temps dont vous appréciez le talent, John Sargent, le grand maître du portrait de Madame Gauthereau, — chef-d'œuvre qui le condamna presque à quitter notre pays sous le coup d'une incompréhension rebutante : — dites bien tout ce que je lui dois, et la gratitude que je lui en garde. »

J'aime à répéter ce mot du charmant et farouche, d'aucuns disent : féroce Helleu ; l'auteur (pour finir encore sur deux traits de Goncourt) « des pastels où l'on sent un œil de peintre, amoureux de douces étoffes, de tendres nuances passées, de soieries harmonieusement déteintes ».

Et ne sera-ce pas un bel éloge si l'on dit de lui, si l'on grave sur son tombeau : homme d'un seul dieu : *l'Art ;* d'un seul maître : *l'ami éprouvé ;* d'une seule femme : « *le charmant modèle* qui prête la vie élégante de son corps à toutes ces compositions ; ne pouvant faire un mouvement qui ne soit de grâce et d'élégance, et que dix fois par jour le peintre s'essaie à surprendre... » La multiforme *Alice* dont la rose chevelure a fait se dorer de son reflet tant de miroirs de cuivre.

COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU.



Directeur. M. MANZI. Imprimerie JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie, Asnières Le Gerant : G. BLONDIN.

Dix-septième année. NOVEMBRE 1899 Deuxième série. — N° 116 B.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50 | ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50 | PUBLICATION MENSUELLE Paraissant entre le 5 et 10 de chaque mois. | TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS Du *Figaro* quotidien.

L'EXPOSITION DE 1900 ✢ SECTIONS ÉTRANGÈRES



Cliché Hélène de Mrosovsky (Saint-Pétersbourg)

S. EXC. LE PRINCE TENICHEFF
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE L'EMPIRE RUSSE



Cliché Pirou

M. A. RAFFALOWITCH
VICE-PRÉSIDENT DE LA COMMISSION IMPÉRIALE RUSSE



Bombled, del

PAVILLON DE L'ASIE RUSSE ET DE LA SIBÉRIE
ARCHITECTE : M. MELTZER

L'EXPOSITION DE 1900

SECTIONS ÉTRANGÈRES

COMMISSAIRES GÉNÉRAUX ET PALAIS

Russie. — États-Unis. — Grande-Bretagne. — Allemagne. — Autriche. — Hongrie. — Bosnie et Herzégovine. — Italie. — Espagne. — Belgique. — Hollande. — Suède. — Norwège. — Grèce. — Turquie. — Portugal. — Bulgarie. — Roumanie. — Serbie. — Perse. — Chine. — Japon. — Siam. — Mexique. — Pérou. — Equateur. — République Sud-Africaine.

TEXTE PAR ANTONIN PROUST

GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS

LE GRAND PALAIS DES CHAMPS-ELYSÉES. — LE PETIT PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Les numéros spéciaux du *Figaro Illustré* consacrés à l'Exposition Universelle de 1900 pourront former série; à cet effet, chaque numéro porte, à côté du numéro de la série générale, une lettre indicative de la sous-série; et il offre deux foliotages, en haut de page, le foliotage de la série générale, en bas de page, le foliotage de la sous-série.

Les pavillons étrangers de l'Exposition de 1900 forment, du pont des Invalides au pont de l'Alma, une agglomération du plus amusant aspect.

Cette ville, qui nous offre les profils variés des architectures des divers pays, sera l'une des attractions de la fête internationale de l'année prochaine.

Vue du pont de l'Alma, elle étage ses dômes, ses clochers, ses échauguettes et ses minarets avec une heureuse harmonie de lignes et un juste sentiment de la couleur.

Chacun des commissaires généraux, secondé par les artistes de son pays ou par nos architectes, a improvisé sur l'espace qui lui était attribué les compositions dont le génie de sa nation lui suggérait l'accent, et de ce heurt de tant de conceptions différentes, il est résulté un ensemble des plus réjouissants.

Nous avons dans une précédente étude sur l'Exposition de 1900 loué l'effort fait par les artistes français. Nous avons dit, nous réservant de parler des constructions latérales du Champ de Mars et de l'Esplanade des Invalides, combien aux Champs-Élysées MM. Girault, Deglane, Louvet et Thomas, secondés par MM. Fournier, Blanc, Saint-Marceaux et autres personnalités, avaient fait œuvre curieuse, quelle originalité M. Binet avait apportée dans la porte monumentale qui ouvre l'Exposition, avec quel tact MM. Cassien-Bernard et Cousin avaient marié leur architecture aux lignes du pont Alexandre III tracées par MM. Resal et Alby et quelle heureuse disposition avaient imaginée MM. Hénard et Paulin dans leurs palais de l'Eau et du Feu !

Aujourd'hui, nous devons noter la caractéristique des styles étrangers.



Cliché Gibson (Chicago).
M. FERDINAND W. PECK
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DES ÉTATS-UNIS



Cliché Scott (Chicago).
M. B.D. WOODWARD
COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT DES ÉTATS-UNIS



Cliché Tr...
M. RICHTER
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE L'EMPIRE D'ALLEMAGNE



Cliché E. Bieber (Berlin)
M. THEODOR LEWALD
COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT DE L'EMPIRE D'ALLEMAGNE

LA RUSSIE

La Russie occupera une grande place à l'Exposition universelle et internationale de 1900. Toutes ses sections sont placées sous le patronage de son ministre des Finances, M. Serge Witte.

C'est à M. Serge Witte que l'on doit le succès de

l'exposition de Nijni-Novgorod en 1899, qui fut une véritable révélation de la puissance industrielle de notre alliée.

M. Serge Witte a confié l'organisation des diverses sections russes en 1900 à une Commission impériale dont le président est M. Kovaleski, directeur du département du commerce et des manufactures. Cette Commission a pour vice-président M. Arthur Raffalowitch, agent du ministère des Finances à Paris, correspondant de l'Institut.



Cliché Pirou.

LE COLONEL JEKYLL
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE LA GRANDE-BRETAGNE



Cliché Larger.

M. SPEARMAN
COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT DE LA GRANDE-BRETAGNE

Le commissaire général représentant l'Empereur de toutes les Russies est le prince Tenicheff, qui a fait preuve, comme directeur général des mines de Briansk, de talents de premier ordre.

Le commissaire général adjoint résidant à Saint-Pétersbourg est M. Vouitch.

L'état-major de la section russe à Paris comprend le comte d'Assche, M. Nikiforoff, le baron Alexandre Frederickz, etc.

Les différents ministères sont représentés dans la section par les hommes les plus éminents. Ainsi, c'est le sénateur Kemenoff, vice-président de la Société impériale de géographie, qui est à la tête de la section de la Sibérie et de l'Asie centrale, le conseiller privé Vesrooski qui a la direction des chemins de fer.

La section des Beaux-Arts est organisée par l'Académie impériale dont le grand-duc Wladimir est le président et le comte Jean Tolstoï le vice-président.



Cliché Larger.

LE PAVILLON ROYAL DE LA GRANDE-BRETAGNE
ARCHITECTE : M. LUTYENS

L'architecte en chef est M. Robert Meltzer.

En dehors du palais russe au Trocadéro, il y a au pied de la Tour Eiffel, le pavillon, en style russe, érigé par les soins de l'Administration de l'alcool où le visiteur pourra prendre connaissance de l'organisation et du fonctionnement de la vente des boissons alcooliques. On sait que c'est là une des grandes



11 PAVILLON IMPÉRIAL D'ALLEMAGNE
ARCHITECTE — M. BOHNSTEDT

réformes morales et fiscales du règne de l'Empereur Alexandre III et de l'Empereur actuel.

Aux Invalides il y aura l'exposition des institutions de bienfaisance de l'Impératrice Marie, ainsi que le pavillon du thé Popoff.

Au Champ de Mars, la Compagnie russo-américaine des galoches en caoutchouc a élevé un véritable monument.

Mais revenons au palais sibérien du Trocadéro.

A gauche de l'entrée principale de ce palais, se trouvera la salle de réception destinée au Tsar et aux hauts dignitaires de l'empire.

L'architecte a placé cette salle à proximité de l'entrée pour se conformer à l'antique usage russe qui veut que le premier venu ait libre accès auprès de l'Empereur. C'est ainsi que l'on voit dans tous les kremlins, tant à Nijni-Novgorod qu'à Moscou, la chambre du souverain donnant sur la rue et permettant au dernier des moujiks de venir demander à parler au Tsar.

En face de l'entrée principale, une grande cour richement décorée, avec restaurant et pourvue d'un balcon sur lequel jouera l'orchestre du comte Cheremchin, un des meilleurs de Saint-Pétersbourg.

La façade donnant accès à la salle de l'Asie centrale est décorée dans le style de Tamerlan, le prince de fer. Cette façade, très riche, a été copiée en briques et en majoliques sur la célèbre mosquée de Samarkand.

A droite de cette grande cour, la salle des apanages de la famille impériale avec exposition des produits de ces biens (vins, bois, pierres dures). En face de la cour, la grande salle de l'Asie centrale avec exposition des produits sibériens, bois, tapis, tissus, peaux et panorama peint par Karowine, etc., puis les salles des pétroles Nobel, avec dioramas de ses usines, les plus importantes du monde, vues de Bakou, les temples du feu, les gerbes de naphte enflammé, etc. Tous ces paysages sont peints par Schilder. A gauche, deux salles consacrées l'une à la Sibérie proprement dite, l'autre au nord de la Sibérie, dans lesquelles sont exposés tous les produits de l'Oural et des provinces septentrionales : fourrures, bois, pierres, or, malachite, etc. Enfin trois salles réservées à des expositions scientifiques : chemins de fer de Sibérie avec cartes, maquettes de ponts, etc. Petit panorama du docteur Pisetzki reproduisant sur une très petite échelle, et très exactement mesuré sur les lieux par le docteur lui-même, tout le trajet jusqu'à Vladivostok avec tous ses paysages tels qu'ils se déroulent, toutes les maisons sans exception, les forêts, villes, exactement tout en un mot. Ce panorama demande trois heures et demie pour être déroulé d'un bout à l'autre.

Au premier étage, le panorama du couronnement peint par Gervex et une grande salle de restaurant, où les dîners composés pour la majeure partie de plats nationaux seront servis par des Russes en costumes.

Une entrée à part sous la tour de l'horloge à gauche donnera accès à l'Exposition du train transsibérien. Ce train composé des voitures destinées au service rapide entre Moscou et la Chine est construit par la

Compagnie des wagons-lits et des grands express européens.

Le public pourra monter dans ces voitures et pendant qu'il sera confortablement assis, il verra par les fenêtres du train se dérouler, par un habile artifice, tout le paysage compris dans le trajet ; il traversera les villages et les villes, passera sur des ponts, verra se dérouler les chaînes de montagnes et finalement, quand le train s'arrêtera et qu'il descendra de wagon, il sortira par une porte opposée à celle par laquelle il sera entré et se trouvera en Chine dans une gare chinoise et dans la section chinoise de l'Exposition.

Ce palais sibérien représentera autant qu'il est possible une ville russe, dont toutes les constructions s'appuieront à des tours et à des murs qu'on appelle en russe kremlin. Au centre de la ville s'élèvera une grande tour de 57 mètres construite en briques et couverte d'une toiture en majolique polychrome. Toutes les façades seront très richement décorées de majoliques, les voûtes peintes avec des motifs relevés sur les plus célèbres monuments de l'art russe. En édifiant ce palais, M. Robert Meltzer a voulu présenter au public une reconstitution exacte du style russe le plus pur. Les plus petits détails ont été relevés par ses soins et moulés sur des monuments authentiques.

Cliché Pirou

M. EXNER
COMMISSAIRE GÉNÉRAL D'AUTRICHE

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Logiquement, dans cette étude, une des premières places revient aux États-Unis d'Amérique, dont le *Figaro Illustré* a placé le pavillon sur sa couverture.

Les États-Unis en sont au point de vue architectural, au point où nous en étions à la fin du dernier siècle. Ils interprètent l'antique sans le copier servilement et l'interprétation qu'ils nous donnent dans leur *National Building* n'est pas déplaisante. Quand on va d'ailleurs aux États-Unis, il ne faut pas s'arrêter à l'enveloppe des édifices. Il faut se hâter de pénétrer dans l'intérieur et, lorsque l'on a admiré au quai d'Orsay, dans le pavillon des États-Unis, comme à New-York et à Chicago, les dimensions des salles, la hardiesse des escaliers, le nombre des ascenseurs, l'éclat de la lumière et toutes les inventions merveilleuses imaginées par cette jeune et audacieuse civilisation qui ne recule devant aucun



Cliché Lorque

LE PAVILLON IMPÉRIAL D'AUTRICHE
ARCHITECTE : M. BAUMANN

obstacle, on n'est nullement surpris de voir en sortant sur les parois extérieures l'allégorie de la déesse de la Liberté conduisant le char du Progrès et la statue équestre de George Washington, le fondateur de la libre fédération qui, par la rapidité de son développement, étonne le nouveau et l'ancien monde. Les architectes du pavillon des États-Unis sont MM. Coolidge et Morin-Goustiaux.



Cliché Erdélyi (Budapest)

M. BÉLA DE LUKATS
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE LA HONGRIE



Cliché Kalli-Kovoly (Budapest)

M. ALADAR DE NAVAY
DÉLÉGUÉ DE LA HONGRIE

Le commissaire général des États-Unis, l'honorable Ferdinand W. Peck, nous offre le type du gentleman américain, écoutant avec attention toutes les observations qui peuvent lui être faites, en tenant compte dans la mesure où elles lui paraissent pratiques et dictant sur l'heure la décision qui précède immédiatement l'acte. A Chicago où il a construit l'*Auditorium Building*, la plus grande salle de théâtre du monde, on l'avait choisi comme vice-président de l'Exposition de 1892, et, au mois de juillet 1898, le président Mac-Kinley le nomma commissaire général à l'Exposition de 1900 Dès le lendemain de sa nomination, il se mettait en route pour Paris et prenait en mains les intérêts de ses compatriotes avec un zèle et une expérience qui lui ont permis, d'accord avec M. Woodward, de tout prévoir.

M. Woodward est un des rares Américains ayant obtenu les diplômes de bachelier ès sciences et de bachelier ès lettres à l'Université de Paris. Il connaît à fond la langue et la littérature françaises et comme professeur à l'Université de Columbia il a été le promoteur des conférences que M. Brunetière, de l'Académie française, est allé faire aux États-Unis. Autour de M. Ferdinand W. Peck et de M. Woodward, le *lunchroom* du *National Building* réunira en 1900 à l'heure du thé toute la colonie américaine et les nombreux amis qu'elle compte à Paris.

On y fêtera les sentiments de cordiale amitié qui unissent les deux grandes Républiques.

Cl. F. Larger.

LE PAVILLON ROYAL DE HONGRIE
ARCHITECTES : MM BALINT ET JAMBOR

GRANDE-BRETAGNE

Le pavillon royal britannique est placé, au quai d'Orsay, devant le pavillon de Hongrie.

Ce pavillon, dont M. Edwin L. Lutyens est l'architecte, est une reproduction de Kingston-House, une des plus belles inspirations de l'architecture anglaise au XVIIe siècle.

Pour protéger ce bâtiment, qui renfermera les plus belles collections de l'Angleterre en tableaux, meubles, orfèvrerie, bijouterie, etc., contre tout danger d'incendie, l'architecte M. Lutyens a fait la charpente et les murs entièrement en acier recouvert d'estampages. Tous les matériaux sans exception sont de provenance anglaise.

Lorsque nous parlerons des expositions coloniales, nous aurons à décrire les deux pavillons que les Anglais ont édifiés au Trocadéro pour abriter les produits des Indes et des colonies britanniques.

Le commissariat général de la Grande-Bretagne est dirigé par le colonel Hubert Jekyll, qui ne fait que de courtes apparitions à Paris; il est, en réalité, aux mains du commissaire

général adjoint, M. Spearman, qui a ses bureaux dans l'avenue de La Bourdonnais.

Le colonel Hubert Jekyll est un officier des plus remarquables. Après avoir fait, à Woolwich, des études brillantes, il entra dans l'arme du génie, prit, en 1874, une part à la campagne contre les Achantis. Il y eut de nombreuses citations à l'ordre du jour. A son retour, il fut attaché à la personne du comte de Carnarvon, ministre des colonies, en qualité de secrétaire privé (1876-78), devint successivement secrétaire du comité de la défense coloniale et de la commission chargée de faire prévaloir les intérêts du commerce britannique. En 1885-86, il suivit à nouveau le comte de Carnarvon pendant que celui-ci était vice-roi d'Irlande. Il a organisé l'Exposition de Melbourne (1887-88), puis après avoir repris son poste en Irlande auprès du nouveau vice-roi, lord Houghton, il fut appelé au commandement du génie de la circonscription de Cork.

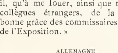


Cliché Klary (Bruxelles).

M. MOSER
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE BOSNIE ET HERZÉGOVINE

M. Spearman appartient, par sa naissance, au personnel des expositions. Son père, le très honorable sir Alexander Spearman, baronet, conseiller privé de S. M. la reine Victoria, fit partie de la commission royale qui organisa, en 1851, la première des grandes expositions internationales.

M. Spearman a fait ses études au collège royal d'Eton, puis en France et en Allemagne. Il a servi son pays comme officier pendant trente ans, a pris sa retraite, est venu s'installer à Paris. M. Spearman publie des études dans les revues anglaises, particulièrement sur le régime pénitencier. En 1895, le gouvernement de la Grande-Bretagne le désigna comme un de ses représentants au Congrès international pénitentiaire qui a siégé à Paris.



Très répandu dans la société parisienne, M. Spearman était qualifié pour entretenir avec l'administration de l'Exposition de 1900 des relations cordiales. « Je n'ai d'ailleurs, nous disait-il, qu'à me louer, ainsi que tous mes collègues étrangers, de la parfaite bonne grâce des commissaires français de l'Exposition. »

ALLEMAGNE

L'Allemagne tiendra une grande place à l'Exposition de 1900. Elle a tenu à figurer dans toutes les sections, et ses progrès dans le domaine de l'art, de l'industrie, de l'agriculture et du commerce ont été tels, depuis plusieurs années, que l'on peut prévoir qu'elle y fera grande figure.

Son commissaire général, M. Richter, qui est très affable, met cependant une grande discrétion en ses propos quand on lui parle de la prospérité allemande. « Je crains, dit-il, que l'on ait exagéré. Ce qui est certain, c'est que nous ferons de notre mieux dans les espaces forcément restreints qui nous ont été attribués. »

M. Richter, qui avait eu ses bureaux jusqu'à ces derniers temps au nº 121 de la Leipzigstrasse, à Berlin, vient de s'installer au nº 88 de l'avenue des Champs-Élysées. Il y est fort occupé, en ce moment, avec M. Bohnstedt, l'architecte, des dernières dispo-

LE PAVILLON DE BOSNIE ET D'HERZÉGOVINE
ARCHITECTE M. PANEK

sitions à prendre pour l'aménagement du pavillon impérial au quai d'Orsay. Il a l'intention de couvrir ce pavillon en cuivre vert, en surmontant la toiture de clochetons dorés, ce qui sera d'un effet très original.



M. TOMMASO VILLA
COMMISSAIRE GÉNÉRAL D'ITALIE



Cliché Pirou
M. MANTEGAZZA
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU COMMISSARIAT D'ITALIE

Né à Kœnisberg en 1856, le docteur Richter fut attaché très jeune au gouvernement de la province de Posen. En 1887, il fut nommé président supérieur de cette province. En 1891, appelé au ministère de l'intérieur, il reçut le titre de conseiller du gouvernement. En cette qualité, il organisa, en 1892, l'exposition allemande à Chicago. Tout naturellement désigné pour l'Exposition de 1900, M. le docteur Richter a fait, depuis 1896, de fréquents voyages à Paris. Il n'y a qu'une voix pour louer son tact et son intelligence.

Le sous-commissaire est M. Theodor Lewald. Né le 18 août 1860, à Berlin, il entra en 1886 dans l'administration à Cassel, et fut plus tard attaché à la présidence de la province de Brandebourg et de la ville de Berlin. Depuis, il a suivi le docteur Richter dans toutes ses fonctions, et enfin, en 1896, il lui fut adjoint pour l'Exposition universelle de Paris en 1900.

AUTRICHE

Le commissaire général de l'Autriche est M. Exner. Il est assisté de M. Max Boyer, commissaire adjoint, et de M. Baumann, architecte.

Le palais de l'Autriche est d'une superbe envolée. Les architectes viennois sont passés maîtres dans l'art de construire. Ils ont édifié sur le Ring une suite de monuments dont ils exposeront certainement des reproductions en 1900 et dans l'exposition du Théâtre et de la Musique, dont la princesse de Metternich avait pris l'initiative il y a quelques années, ils avaient élevé au Prater deux théâtres, qui étaient « l'idéal du confort et de l'élégance ».

LE PAVILLON ROYAL D'ITALIE
ARCHITECTES MM. CARLO GEPPI ET SALVADORI

L'Autriche nous fera entendre en 1900 dans son palais du quai d'Orsay la célèbre association chorale de Vienne « Schu-



bertbund » qui a choisi pour délégués MM. Felgmann et Phlip.
Au mois d'août dernier le baron Joseph di Pauli de Frenheim,



Cliché Fernando Debas (Madrid).
S. E. M. LE DUC DE SESTO
COMMISSAIRE GÉNÉRAL ROYAL DE L'ESPAGNE



Cliché Pirou
LE MARQUIS DE VILLALOBAR
DÉLÉGUÉ ROYAL DE L'ESPAGNE

ministre du Commerce d'Autriche, est venu à Paris et, en compagnie de la baronne de Frenheim et de deux dames de ses amies, il a visité les emplacements que l'Autriche occuperait au quai d'Orsay, au Champ de Mars et à l'Esplanade des Invalides.

Cliché Larger
LE PAVILLON ROYAL D'ESPAGNE
ARCHITECTE M. URIOSTE Y VELADA



Cliché Delattre (Gand)

Cliché Pirou.

M. VERCRUYSSE
COMMISSAIRE GÉNÉRAL

LE PAVILLON ROYAL DE BELGIQUE
ARCHITECTES : MM. ACKER ET MAUKELS

M. EMILE ROBERT
COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT



Cliché Larger

M. VAN VERDUYNEN
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DES PAYS-BAS

Pendant cette visite, il a chaudement félicité M. Exner, M. Max Boyer et le chef du service commercial, M. Cronier.

Les visiteurs de l'Exposition de 1900 verront des trésors inestimables dans le pavillon impérial de l'Autriche.

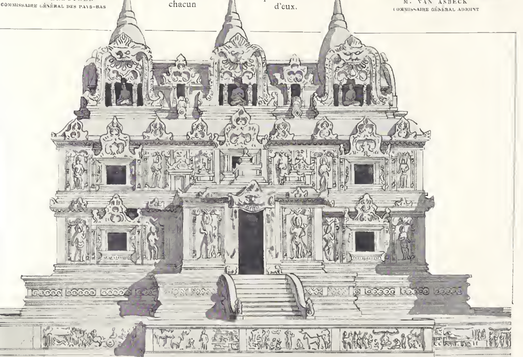
HONGRIE

La Hongrie s'est proposé, en élevant son pavillon de 1900, de réunir tous les styles qui ont été successivement employés dans l'État Madgyar, depuis le style roman jusqu'au style actuel, en mettant en relief ce qui est le plus remarquable dans chacun d'eux.



Cliché Larger

M. VAN ASBECK
COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT



LE PAVILLON ROYAL DES PAYS-BAS



FRISE DU PALAIS DES PAYS-BAS
EXTRAIT DE : « LES ARTS DÉCORATIFS DANS LES INDES ORIENTALES NÉERLANDAISES, » PAR E.-A. DE SABER



M. ARTHUR THIEL
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE SUÈDE



Cliché Pirou

M. PER LAMM
COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT DE SUÈDE

A la suite d'un concours, l'avis des jurés fut unanime à reconnaître que le plan de MM. Zoltan-Balint et Louis Jambor, architectes à Budapesth, offrait la solution la plus heureuse du problème posé.

M. Béla de Lùkats, commissaire général de la Hongrie, confia à ces deux artistes l'exécution de leur projet.

Sur un terrain étroit il leur a fallu faire connaître les détails les plus typiques d'une série de monuments appartenant aux styles les plus divers et fondre le tout dans un charmant ensemble harmonique.

Voici comment ils ont réalisé leur conception :

Quatre ailes sont placées aux quatre extrémités d'un cloître de style roman.

C'est ce style roman qui domine au sud du côté du quai d'Orsay. Le portail de l'église de *Jaak* sert là de *leitmotiv*. Au nord, du côté de la Seine, la façade est gothique. Cette façade est empruntée au château de *Vajdahunyad*.

La partie supérieure est une reproduction de la tour de l'Église qui se dresse dans la citadelle de *Koermocerbanga*. Puis viennent les portails de la chapelle Saint-Michel de *Kassa*.

Ce que les deux architectes ont marié de documents d'un haut intérêt, prenant dans les vieilles maisons particulières et dans les édifices publics tout ce qui pouvait donner à l'enveloppe générale une apparence d'unité de composition, est quelque chose d'inouï. Et ce n'est pas seulement à l'extérieur mais dans l'intérieur des salles qu'ils ont multiplié ces raffinements techniques qui feront la joie des archéologues. Dans presque toutes les salles et particulièrement dans la salle des hussards, qui servira de salon de réception au commissaire général, MM. Balint et Jambor ont imaginé une décoration originale.

La Hongrie ne sera pas seulement dignement représentée en 1900 par ce tour de force. Elle a dans son commissaire général un des hommes d'État les plus Shakespeariens de la seconde moitié de ce siècle.

M. Béla de Lùkats a fait dans la vie une entrée tragique. Né en 1847 à Latna, il avait un an à peine lorsque, le 23 octobre 1848, les insurgés attaquèrent sa ville natale. La demeure de sa famille fut incendiée ainsi que la plus grande partie de la ville. La population épouvantée s'enfuit par la vallée étroite de l'Ompoly. Le père, la mère et les cinq frères de M. Béla de Lùkats furent égorgés sous ses yeux et lui, blessé d'un coup de sabre, fut recueilli par une paysanne.

Élu député en 1873, il devint successivement directeur des chemins de fer de l'État, puis ministre du Commerce. Son nom demeure attaché à l'histoire de la Hongrie par les réformes qu'il a introduites dans le régime économique de son pays, et si ses devoirs politiques le retiennent en Hongrie, il a dans M. de Navay, son délégué à Paris, son interprète fidèle de sa pensée.



Cliché Lançon

PAVILLON ROYAL DE SUÈDE
ARCHITECTE : M. BOBERG

BOSNIE
ET HERZÉGOVINE

Tant vaut l'homme, tant vaut la fonction. C'est un adage que l'on peut appliquer à M. Henri Moser.

M. Henri Moser, avec une méthode vraiment admirable, a disposé au siège du Commissariat général de la Bosnie et de l'Herzégovine, 5, rue Malar, tout ou à peu près tout ce qui doit prendre place dans le pavillon qui lui est réservé au quai d'Orsay, pavillon que l'architecte, M. Panek, a conçu dans la forme la plus agreste et la plus attrayante.

M. Henri Moser, qui est le fils du cé-



Cliché Pirou

M. CHRISTOPHERSEN
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE NORWÈGE

lèbre philanthrope de Schaffhouse, est né à Saint-Pétersbourg en 1844. Il est de haute taille, a grande allure. Sa physionomie est agréable, il parle presque toutes les langues européennes et quelques-uns des idiomes de l'Asie centrale où il a fait campagne pendant plusieurs années. Il s'intéresse à l'archéologie, aux arts, à l'industrie, au commerce; mais sa passion dominante est la chasse. Le salon où il a étiqueté les résultats de ses exploits cynégétiques avec des annotations sur les variétés d'encornement du chevreuil de Bosnie, du chamois des Balkans et sur les différentes espèces de gibier depuis l'ahu de Tartarie, le golange d'Éthiopie jusqu'à la bécasse de Transylvanie, offre un spectacle unique pour quiconque s'intéresse au sport de la chasse.

M. Henri Moser fait les honneurs de sa future exposition avec une simplicité et une bonne grâce charmantes, et on demeurerait des heures à l'entendre au milieu des nuées bleuâtres de l'exquis tabac de Bosnie, vous décrire, non sans fierté, les progrès de son école d'arts décoratifs, la seule école musulmane qu'il y ait au monde, et qui a poussé l'art de la niellure à un rare degré de perfection.

Il y a quelques années, j'ai failli pénétrer jusque dans les provinces de la Bosnie et de l'Herzégovine après une excursion en Dalmatie. M. Henri Moser nous apportera en 1900 une cinématographie complète de ce beau pays, mais comme les reproductions si vraies et si animées qu'elles soient ne valent jamais la réalité, je ne crains pas de prédire à M. Henri Moser que nombre de visiteurs de l'Exposition ne pourront résister à la tentation de le prendre pour guide et de s'en aller, son petit volume de l'*Orient inédit* sous le bras, parcourir les vallées qu'il décrit avec une éloquence si communicative.



Cliché Larger.

PAVILLON ROYAL DE NORWÈGE
ARCHITECTE : M. SINDING-LARSEN



Cliché Larger

M. DE SACILLY
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE GRÈCE

ITALIE

Les Italiens ont sur le quai d'Orsay, à l'entrée, du côté du pont des Invalides, le plus vaste emplacement qui ait été accordé. Les architectes MM. Carlo Ceppi et Salvadori achèvent d'édifier là un palais de grande allure, dont le couronnement fera merveille et qui marquera au milieu des palais étrangers.

Le commissaire général italien, M. Tommaso Villa, est Piémontais. Il débuta de bonne heure dans la vie politique, prit place dans le Parlement parmi les hommes de la vieille gauche, et se fit remarquer par la grande habileté juridique avec laquelle il mena la campagne en faveur de l'abolition de la peine de mort.



Cliché Larger

M. SMITH
COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT DE NORWÈGE

Il eut l'honneur d'être rapporteur du projet de loi qui raya pour toujours le suprême supplice du code de son pays.

M. Tommaso Villa fut, en 1879, ministre des affaires intérieures, avec M. Cairoli, et en 1881, ministre de grâce et justice, avec M. Depretis.

Il a droit au titre d'excellence, ayant été président de la Chambre des députés en 1890 et 1891.

Il organisa, en 1894 et en 1898, les Expositions de Turin.

Ami de la France, il présida la commission italienne à l'Exposition de Paris en 1889.

M. Tommaso Villa est orateur et avocat très distingué.

M. Vico Mantegazza, son secrétaire général, est un journaliste de carrière. Il a été un des plus ardents polémistes de la péninsule.

M. Vico Mantegazza a dirigé plusieurs grands journaux, entre autres l'*Italie*.

Quand le député Barazzuoli, qui dirigeait la *Nazione*, un des journaux les plus répandus de l'autre côté des Alpes, fut appelé au pouvoir, c'est M. Mantegazza qui fut mis à la tête de la feuille toscane.

Homme d'esprit et homme du monde, M. Mantegazza compte en Italie et en France de nombreux amis.

ESPAGNE

Le président de la Commission espagnole est le duc de Sesto. Le vice-président est le comte de Valencia de Don Juan, et M. le marquis de Villalobar a le titre de délégué royal.

Dans le pavillon de l'Espagne, l'architecte M. José Urioste y Velada a fait preuve d'un grand talent. M. José Urioste y Velada est un architecte de haute valeur. Tout en demeurant fidèle aux traditions hispano-mauresques, il a fait par la large ouverture des



Cliché Larger

PAVILLON ROYAL DE GRÈCE
ARCHITECTE : M. MAGNE



Cliché Pirou S. EXC. SALIH MUNIR-BEY
AMBASSADEUR DE S. M. L'EMPEREUR DES OTTOMANS
COMMISSAIRE GÉNÉRAL

baies de son pavillon un sacrifice à nos goûts modernes en même temps que, par la discrétion de l'ornementation, il donnait la note de l'architecture sévillane dont il y a tant d'admirables modèles sur les rives du Guadalquivir.

L'Espagne a accueilli avec enthousiasme l'invitation qui lui a été faite par la France, sa voisine et sa sœur latine, non seulement en raison des intimes relations commerciales des intérêts qui unissent les deux nations, et des marques non équivoques de sympathie qui lui ont été prodiguées au cours de la guerre récente, mais parce que l'occasion lui a été ainsi offerte de montrer au monde que, malgré la perte de toutes ses colonies, elle trouve encore une force vitale suffisante dans les richesses de son propre sol.

C'est pourquoi, dès le premier moment, elle a accepté de participer à l'Exposition universelle qui ouvrira ses portes en 1900 et qu'elle a



Cliché Larger M. EUG. CHESNEL
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DÉLÉGUÉ SPÉCIAL A LA SECTION OTTOMANE

Cliché Larger

PAVILLON IMPÉRIAL OTTOMAN
ARCHITECTE : M. DUBUISSON



Cliché Larger

PAVILLON DU PORTUGAL
ARCHITECTE : M. MONTEIRO

nommé une brillante commission pour la représenter à Paris : M. le duc de Sesto est commissaire général royal. Le Gouvernement de Sa Majesté ne pouvait faire un meilleur choix, car le duc, qui est une des figures les plus en vue du royaume d'Espagne, possède toutes les qualités et aptitudes désirables pour représenter son pays. Par sa naissance, le duc de Sesto réunit à son titre ceux de marquis d'Alcañices, de los Balbases, etc., de duc de Albuquerque, Algete et autres lieux. Plusieurs fois Grand d'Espagne, il en est le doyen ; sénateur à vie par droit de naissance, ex-vice-Président du Sénat, il fut maire de Madrid et trois fois gouverneur de cette Capitale. Il a été le premier et unique Grand-Maitre du Palais, pendant le court règne d'Alphonse XII, qu'il suivit dans son exil, à Londres et à Vienne. Il avait dirigé avec M. Canovas del Castillo, la Restauration, qui rendit le trône à leur

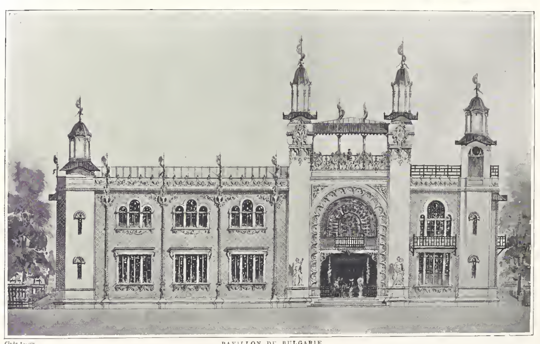
Cliché Pirou.

LE VICOMTE DE FARIA
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU PORTUGAL



Cliché Larger

M. MAURICE DE LA FARGUE
COMMISSAIRE DE BULGARIE



Cliché Larger

PAVILLON DE BULGARIE
ARCHITECTE M. SALADIN



PAVILLON ROYAL DE ROUMANIE
ARCHITECTE : M. FORMIGÉ

roi. Il est chevalier de l'Ordre insigne de la Toison d'Or, Collier et Grand-Croix de Charles III, de Saint-Maurice et Saint-Lazare d'Italie, de Villaviciosa et du Christ du Portugal, de Pie IX, de Saint Estèffe de Hongrie, de la Rose du Brésil, de l'Osmanié, du Faucon blanc, de Léopold d'Autriche, du Mérite de la Couronne de Bavière, de l'Aigle rouge de Prusse, de Léopold de Belgique, etc.

Le duc de Sesto a épousé la veuve du duc de Morny.

Président du Conseil supérieur d'Agriculture, il est particulièrement intéressant à noter que ce grand seigneur considère que la régénération de son pays et son futur bien-être consistent uniquement dans le travail et le progrès de l'Industrie. A ce but tendent toutes ses préoccupations, et c'est avec fierté qu'il rappelle les succès remportés dans les diverses expositions qui lui ont été confiées, et particulièrement dans la première des « Industries Nationales », dans l'Agriculture. Comme Président du Comité permanent des Expositions, il ne néglige rien pour assurer le succès de l'Espagne à Paris en 1900.

Le pavillon royal, situé au quai d'Orsay et au bord de la Seine, touche d'un côté à celui de l'Allemagne et, de l'autre, à un boulevard de vingt mètres de largeur qui permettra de mieux admirer son élégante architecture. Il est du style « Renaissance espagnole », et les détails sont tirés des divers monuments historiques et artistiques : façade de l'Université de Alcalá, bâtie par Rodrigo Gil de Ontañon en 1553; façade principale de l'Alcazar de Tolède, confiée au célèbre Alfonso de Covarrubias, par l'empereur Charles-Quint, quand ce souverain transforma en palais l'ancienne forteresse construite par Alphonse X; Université de Salamanca, précieux échantillon du genre appelé *plateresco*, connu seulement à cette époque par les essais de Enrique de Egas à Santa-Cruz de Toledo et à Santa-Cruz de Valladolid; le palais des comtes de Monterey (aujourd'hui propriété de la maison d'Albe remarquable par sa crête de couronnement et construit en 1530.

Ce pavillon possède un corps de bâtiment central, ayant au milieu une cour formée par des balustrades et des colonnes, ainsi que l'on peut en voir dans les différents édifices de ce genre qui existent en Espagne ; une tour très élevée et trois plus basses. Ce pavillon est destiné aux services et réceptions du commissariat royal, et il contiendra l'exposition espagnole d'art rétrospectif.

Il est facile de se rendre compte que la participation de l'Espagne sera aussi complète qu'elle peut le désirer et qu'elle fera honneur à son gouvernement.

Dès le début des travaux, M. le marquis de Villalobar fut nommé délégué du commissaire général royal près le commissariat français, et toutes les mesures prises furent confiées à ses soins.

C'est lui qui a mené à bonne fin toutes les négociations des terrains et espaces accordés à l'Espagne, et il est évident qu'il serait difficile d'être en meilleures relations avec M. Picard et M. Delaunay-Belleville (dont il fait le plus enthousiaste éloge), ce qui a valu à ce jeune diplomate, qui déploie tant de loyal enthousiasme, de chaleur, de zèle, d'activité et d'intelligence, les avantages qu'il a obtenus en faveur de son pays. Il a été un des commissaires espagnols à l'Exposition de Chicago, et possédait déjà à Paris de nombreuses relations, étant depuis trois ans secrétaire de l'ambassade. Récemment, il accompagna à l'Élysée l'ex-président du Sénat, M. Monteros-Rios, pour l'investiture de M. Félix Faure comme chevalier de l'ordre insigne de la Toison d'Or; à cette occasion, le Président de la République le nomma officier de la Légion d'honneur. Fidèle interprète du duc de Sesto, à qui il est intimement uni, il travaille d'accord avec lui à tout ce qui intéresse l'Exposition. Par suite de ses nombreux voyages à travers l'ancien et le nouveau continent, le marquis professe comme doctrine que, dans notre siècle, la seule source de prospérité des nations est basée sur le commerce et sur le travail. Les exposants espagnols ne peuvent être ni mieux représentés, ni mieux défendus dans leurs intérêts; cette tâche du reste est facilitée à M. de Villalobar par les nombreuses sympathies qu'il a su s'attirer près du gouvernement français. Brillant est l'avenir qui s'ouvre devant lui; il a de plus des traditions à suivre et de



Cliché Pirou
M. OLLANESCO
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE ROUMANIE

nobles exemples à imiter : il est, en effet, le petit-fils du duc de Rivas, qui fut ambassadeur à Paris, et qui a fait figure en Espagne comme homme d'État, diplomate, artiste, militaire, de plus comme poète des plus brillants.

LA BELGIQUE

La Belgique a eu l'heureuse pensée de nous apporter la reproduction de l'hôtel de ville d'Audenarde ou d'Oudenarde, un chef-d'œuvre du commencement du XVIe siècle (1525-1530) édifié sur les plans de Van Pede et de G. de Ronde.

La reproduction de l'hôtel de ville d'Audenarde confiée aux architectes, MM. Acker et Mankels, est d'une grande fidélité. Devant sa galerie à colonnes, ses arcades en ogive et sa tour du milieu, on est émerveillé aussi bien que dans cette superbe église de Notre-Dame de Pamèle placée de l'autre côté de l'Escaut et qui, avec sa tour octogone à flèche plantée sur le transept, rappelle la belle époque du XIIIe siècle.

La Belgique aura en 1900 un grand succès, non seulement parce que la reproduction de l'hôtel de ville d'Audenarde entièrement faite en staff, avec le soin que les mouleurs belges mettent à faire de telles reproductions, donnera l'image parfaite du célèbre édifice, mais parce que son commissaire général, M. Vercruysse, et son commissaire adjoint, M. Émile Robert, ne manqueront pas d'orner les salles de réception et le cabaret flamand qui sera placé au niveau des berges de la Seine de quelques-uns de ces beaux modèles que possède le musée des plâtres de Bruxelles.



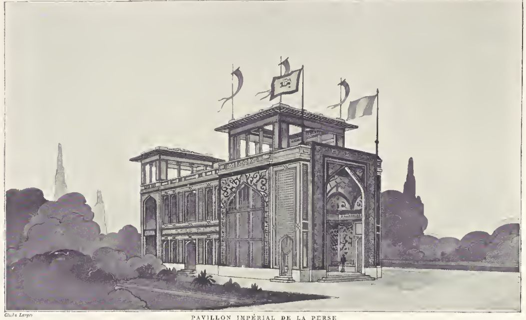
M. LE COMTE M. DE CAMONDO
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE SERBIE

Ce musée des plâtres est encore actuellement installé au palais des Académies, ancien palais du Prince d'Orange, nommé ordinairement le Palais ducal. Il a reçu, grâce à l'activité du gouvernement belge, un développement tellement rapide, qu'il va prochainement être transporté dans des galeries plus vastes.

M. Vercruysse et M. Émile Robert peuvent, à l'aide des moulages de Bruxelles, faire du cabaret flamand un des milieux les plus vivants de l'Exposition de 1900. Il manquera, parmi les maîtres buveurs, la figure si originale du familier des tavernes d'Audenarde, du peintre Adrien Brauwer, ce Verlaine flamand, mort comme lui à l'hôpital, dédaigneux des avances que lui avait faites Rubens et indifférent aux mauvais traitements de son maître Hals.

M. Vercruysse, qui est de Courtray et qui a fait ses études à Gand, a donné une preuve d'abnégation en prenant possession des hautes fonctions que lui a confiées le roi des Belges.

PAVILLON DE SERBIE
ARCHITECTE : M. BAUDRY



Cliché Larger

PAVILLON IMPÉRIAL DE LA PERSE
ARCHITECTE : M. MÉRIAT

Il aurait pu prendre comme spécimen de l'art flamand, sinon le beffroi de Courtray, du moins l'hôtel de ville de Gand. Mais M. Vercruysse n'avait pas d'autre préoccupation que de mettre en lumière dans l'édifice choisi par son gouvernement, la splendeur et la prospérité de ce petit royaume de Belgique qui a été et qui est si grand par les arts (Alfred Stevens ne me démentira pas), et qui est devenu par son industrie et son expansion coloniale l'une des plus surprenantes sources d'énergie de notre continent.

M. Vercruysse a rencontré dans M. Émile Robert que nous tenons malgré son origine bruxelloise pour un Parisien de Paris, tant il est familier avec tout ce qui nous intéresse, un coadjuteur sur lequel il peut se reposer du soin de conduire à bien toutes choses.

LA HOLLANDE

L'emplacement au Trocadéro de l'exposition des Indes Néerlandaises occupe une superficie de 2,500 mètres avec 80 mètres de façade sur le bassin du Trocadéro.

L'ensemble de l'exposition comprend trois constructions distinctes : au milieu, en retrait, le plus remarquable spécimen de l'architecture hindoue à l'île de Java, le temple de Tjandi-Sari ; à gauche et à droite (du côté nord et sud), deux reproductions des maisons très décoratives des indigènes du haut plateau de Padang à l'île de Sumatra.

Le temple de Tjandi-Sari aura une hauteur totale de 13 mètres, une largeur de 17 et une profondeur de 10 mètres avec un soubassement de 1 m. 81 de haut sur 20 mètres de large.

Les moulages des sculptures et des motifs d'ornementation ont été pris sur le temple même à Java.

Par son ordonnance imposante, par son ornementation d'une richesse prodigieuse, mais toujours d'une pureté absolue, par la profusion de ses statues et de ses bas-reliefs, le temple de Tjandi-Sari peut être considéré comme l'idéal de l'architecture hindoue à Java.

Le temple s'élève sur deux terrasses superposées ; l'accès à la première terrasse est formé par deux autres temples de petites dimensions, reproduits d'après les ruines de Prambanam à Java. Les soubassements de la deuxième terrasse sont revêtus de reproductions des bas-reliefs les plus remarquables du célèbre temple de Boro-Boudhour, représentant, sur une longueur de 60 mètres, des scènes de la vie de Bouddha, depuis l'annonciation de sa naissance jusqu'à sa mort.



Cliché Pirou

GÉNÉRAL KITABGI-KHAN
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE LA SECTION PERSANE

Dans l'intérieur du temple on pourra admirer les reproductions des spécimens les plus précieux de l'architecture et de la sculpture hindoues à Java. Au fond, large de 17 mètres, s'élèvera le grand portique du temple de Boro-Boudhour.

Pour bien démontrer la diversité de cette ornementation indigène, les quatre faces de chaque pavillon représentent autant de types différents de maisons.

Le pavillon nord contiendra les modèles de fortifications dans les colonies néerlandaises, de matériel de campement, d'hôpitaux militaires, d'établissements de marine, etc., et une belle collection de cartes et de photographies.

Le pavillon sud contiendra des expositions ethnographiques, minéralogiques et agricoles des différentes possessions néerlandaises, au-dessous de la salle d'exposition du pavillon sud, une salle de théâtre où une troupe de danseuses et de musiciens javanais donnera des représentations.

M. le Baron Michielo Van Verduynen est le commissaire général des Pays-Bas et M. le Baron Van Asbeck le délégué général. L'architecte est M. Bouwens Van der Boyen.

SUÈDE

La construction que la Suède a élevée sur le quai d'Orsay fait grand honneur à l'architecte M. Boberg. M. Boberg a reproduit quelques-unes des dispositions qui lui ont valu un si grand succès à Stockholm, en 1897, où son grand palais dominait le merveilleux ensemble de l'exposition scandinave.

M. Arthur Thiel, qui était déjà le commissaire général de cette exposition nationale, est le commissaire général de l'Exposition internationale de 1900. M. Arthur Thiel a le génie de l'organisation, ce qui est la vertu suprême dans la fonction que lui a confiée le roi Oscar II.

D'accord avec M. Boberg et d'accord aussi avec le délégué de la Suède à Paris, M. Per Lamm, il a disposé les appartements de réception pour le Roi sous la coupole que domine le campanile hardi qui caractérise le pavillon suédois. Il a tenu — il faut l'en louer — a meubler en style moderne toutes les salles du pavillon et il a eu l'ingénieuse idée de placer à l'entrée, deux panoramas peints par M. Tiden. L'un représente le Palais royal en une de ces nuits

d'été plus claires dans les pays suédois que les jours les plus brillants des pays britanniques. L'autre figure une nuit d'hiver en Laponie tout étincelante de ces étoiles qui ont dans le nord un scintillement si particulier.

NORWÈGE

La Norwège a tenu à avoir un pavillon distinct de celui de la Suède et elle a confié le soin de ses intérêts à MM. Christophersen et Smith, qui ont fait édifier sur le quai d'Orsay une des plus délicieuses constructions qui se puissent imaginer avec ses galeries superposées et sa flèche d'un dessin irréprochable.

L'architecte de la Norwège est M. Sinding Larsen.

GRÈCE

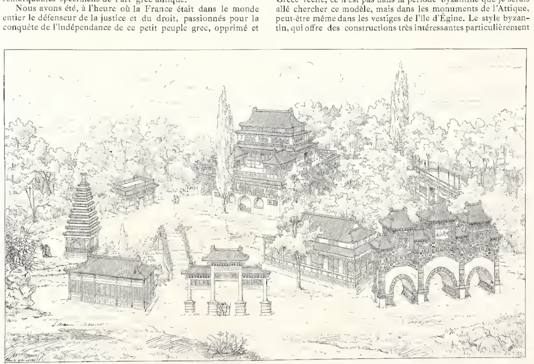
La Grèce a constitué sous la présidence de M. de Rama, qui réside à Athènes, un comité composé de MM. Vagliano, Rodocanachi, Michel Vlasto. M. de Sacilly est le commissaire général de la section grecque, M. Lucien Magne, membre de la Commission des monuments historiques et professeur à l'École des Beaux-Arts de la rue Bonaparte, en est l'architecte. M. Lucien Magne, dont on n'a pas oublié la belle étude sur la restauration du Parthénon, a adopté pour le pavillon grec le style byzantin en introduisant à l'intérieur une ossature métallique et des revêtements en terre cuite. Il faut s'en remettre à la haute expérience de M. de Sacilly et au grand talent de M. Lucien Magne pour grouper dans un édifice d'un style irréprochable les plus beaux produits modernes du royaume de Grèce, et les plus remarquables spécimens de l'art grec antique.

Nous avons été, à l'heure où la France était dans le monde entier le défenseur de la justice et du droit, passionnés pour la conquête de l'indépendance de ce petit peuple grec, opprimé et taillé à merci depuis le XVe siècle par les Turcs. Les exploits des Canaris, des Miaulis, des Mavrocordato, des Mavromichahis nous enthousiasmaient. Il nous semblait que le désastre de Missolonghi nous frappait directement parce que la Grèce était à nos yeux le berceau de notre propre civilisation. Depuis, nous nous sommes considérablement refroidis. Un normalien sceptique, M. Edmond About, nous a représenté la Grèce du roi Othon de Bavière comme un simple repaire de brigands, et la grande majorité des Français l'a cru faute d'y aller voir.

Cliché P. Nadar.

M. VAPEREAU
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE LA SECTION CHINOISE

Pour ma part, — et c'est là un de mes plus chers souvenirs de jeunesse, — le premier voyage que j'ai fait dans ma vingtième année a été le voyage de Grèce. J'ai parcouru ce merveilleux pays, depuis le vieux Péloponèse jusqu'aux montagnes du Pinde, après m'être arrêté en ces admirables îles Ioniennes dont M. Gladstone devait, pendant mon séjour à Athènes, venir faire la cession au gouvernement de la Grèce. Je n'ai pas demandé pendant l'année où j'ai demeuré sous son ciel limpide, à la Grèce, d'être l'image fidèle de l'État idéal, tel que nous le rêvons et tel que nous ne sommes point encore parvenus à le réaliser, mais sans m'inquiéter du cambriolage qui pour avoir pris une autre forme que chez nous, n'y est pas aussi manifeste que l'auteur de la *Grèce contemporaine* a bien voulu le dire, j'ai vécu de ces souvenirs de l'antiquité que nous connaissons si mal, malgré les efforts des archéologues et des artistes qui se vouent aux restitutions, et je confesse aujourd'hui que si j'avais eu à faire choix d'un modèle d'édifice donnant la physionomie de la Grèce réelle, ce n'est pas dans la période byzantine que je serais allé chercher ce modèle, mais dans les monuments de l'Attique, peut-être même dans les vestiges de l'île d'Égine. Le style byzantin, qui offre des constructions très intéressantes particulièrement



Cliché Langer

PAVILLON IMPÉRIAL CHINOIS
ARCHITECTE : M. MASSON DÉTOURBET

à Salonique qui ne fait point partie des domaines du roi Georges Ier, est à l'architecture grecque ce que la Renaissance est à l'architecture française de notre grand XIIIe siècle.

Je le demande en toute sincérité à mon collègue M. Lucien Magne. S'il avait à donner une idée exacte de l'art du constructeur en France à travers les siècles, irait-il prendre la lanterne de Chambord ou le jubé de Limoges ?

Les expositions ont d'ailleurs ce tort de fausser complètement l'esprit du visiteur par des exhibitions qui ne sont pas au point.

Personne plus que M. Lucien Magne, par son érudition, par ses travaux, par son talent de constructeur, n'était mieux en situation de démontrer à la fin du XIXe siècle que depuis cent ans et plus nous nous trompons grossièrement en présentant, comme des reproductions des monuments grecs, des parodies le plus

souvent ridicules. Sans aller jusqu'à vouloir nous donner la représentation du Parthénon, ce qui eût été par trop ambitieux, que de fragments de monuments de la pure pensée grecque eussent été plus intéressants que la construction byzantine, qui fera seulement la joie de quelques orthodoxes des familles Phanariotes!

TURQUIE

La Turquie s'est montrée plus modeste ou, si l'on préfère, plus réservée. Rien ne lui était plus facile que de se faire représenter à l'Exposition de 1900 par la reproduction d'une des innombrables et merveilleuses mosquées de Stamboul. Elle a préféré s'adresser à un architecte français, M. Dubuisson, qui lui a construit un pavillon élégant où M. Chesnel, un autre Français qui a le titre de délégué de S. M. le Sultan, disposera sous la haute protection de son Excellence Munir Bey, ambassadeur de Turquie, les trésors de l'Orient qu'il plaira à son



PAVILLON IMPÉRIAL JAPONAIS
ARCHITECTES : MM. REGNIER ET PETITGRAND

souverain de vouloir bien exposer ou laisser exposer au quai d'Orsay.

PORTUGAL

M. le conseiller Bessano Garcia représente le Portugal. M. Bessano Garcia, qui est un des plus éminents hommes d'État du Portugal, a fait ses études d'ingénieur à l'École des Ponts et Chaussées de Paris. Et M. le vicomte de Faria, commissaire général, a logé son pays dans un pavillon d'allure modeste dont l'architecte, M. Monteiro, a donné le plan, en s'inspirant de la méthode de construction des peuples de l'Extrême-Orient, sans abandonner les idées que lui a suggérées sa personnalité très caractérisée et qui font du pavillon portugais un édifice très personnel.

BULGARIE

L'architecture est par excellence un art symbolique. Elle reflète les idées qui ont cours dans le milieu où elle se produit. Fidèle à ce principe, la Bulgarie a fait en son pavillon une porte d'entrée franchement musulmane, sans oublier dans le reste de l'édifice que, la majorité de ses habitants étant chrétienne, il lui fallait donner satisfaction à la foi dominante par des dispositions empruntées à l'art chrétien. M. Maurice de la Fargue est le commissaire général de la Bulgarie et M. Saladin, l'architecte.

LA ROUMANIE

La Roumanie nous retient au quai d'Orsay et elle nous y retient avec un architecte de haute valeur, M. Formigé. M. Formigé avait, en 1889, ouvert par ses deux palais, des Beaux-Arts et des Arts-Libéraux, une voie nouvelle à l'architecture de notre temps ; il n'a pas été suivi.

M. HAYASHI
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU JAPON

Dans le palais roumain pour lequel le parlement du roi Charles I[er] a voté un crédit de deux millions, M. Formigé s'est attaché à évoquer les plus intéressants caractères de l'art roumain. Il a exactement reproduit dans le hall central le pronaos du monastère d'Horezu. Au sommet des galeries latérales de l'édifice il a arrondi les clochetons de la cathédrale d'Argesh. Les fenêtres seront celles que l'on admire aux bas côtés de l'église de Stavropolios.

L'église des Trois Hiérarques de Jassy lui a fourni le sujet de la frise qui cerne la construction.

M. Formigé a voulu que le palais roumain fût à la fois une synthèse et un symbole de l'art de ce peuple récemment né à la vie politique, mais qui a une existence artistique intéressante.

Au milieu des produits de sa vigilante industrie, la Roumanie exposera le célèbre trésor de *Petrossa*, legs du roi Alaric.

Le soubassement de l'édifice sera réservé à un cabaret roumain avec orchestre de Lautars.

Les hommes qui ont présidé à l'éclosion de ce pavillon sont, en première ligne, M. Demettre Ollanesco, commissaire général, ancien ministre de Roumanie à Athènes, vice-président de l'Académie roumaine, connu par sa traduction d'*Horace* en vers roumains et son adaptation au théâtre des œuvres de Victor Hugo.

M. Ollanesco est assisté de MM. Georges Storian et Georges Bengesco. M. Storian, ancien député, architecte de grand talent, M. Bengesco, successivement ministre à Bruxelles et à la Haye, très épris de notre littérature nationale, un Roumain qui pense en français.

Il faut ajouter le nom de M. Comon, ingénieur en chef de la ville de Bukarest, auteur de travaux remarquables sur l'industrie du pétrole en Roumanie et qui s'est chargé de disposer les produits de l'industrie roumaine.

SERBIE

Le pavillon de Serbie est placé près du pont de l'Alma. Il est d'un style élégant. Le plan, très simple, avec ses trois coupoles d'allure musulmane, a été fait par l'éminent architecte M. Baudry, le frère de Paul Baudry. Le commissaire général de la Serbie est le comte M. de Camondo, un amateur d'art très épris du XVIII[e] siècle, cousin du comte I. de Camondo dont on connaît les superbes collections dans lesquelles sa passion pour les grands artistes de notre

temps s'est hardiment affirmée. M. de Camondo est assisté de M. Tedeschi, secrétaire général de la Commission serbe.

LA PERSE

La Perse a édifié son palais sur le quai d'Orsay. M. Philippe Mériat, son architecte, a fait une reproduction exacte d'un des monuments les plus remarquables d'Ispahan, le palais Medurré Madershah. Un salon d'honneur de 110 mètres carrés. Un kiosque à musique. Un bazar. Avec un pareil programme, y en ajoutant la bonne grâce du commissaire supérieur, le général Kitabgi-Khan, la Perse est assurée du succès.

S. EXC. PHYA SURIYA NUVATR
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU ROYAUME DE SIAM

LA CHINE

En 1878 et en 1889 la Chine avait boudé. Elle avait refusé de venir en Europe malgré les avances que lui avait faites M. René Bazin en 1867 à l'Opéra-Comique avec son *Voyage en Chine* de fructueuse mémoire. A la veille de 1900 elle se décida à confier à l'Inspecteur général des douanes chinoises, sir Robert Hart, la mission de préparer les éléments non pas d'une partition mais d'une répartition de ses produits en réponse à la gracieuseté de M. René Bazin. La Chine se décide lentement : les siècles ne comptent pas pour elle, les années encore moins. Il n'est qu'une chose qui l'émeut : c'est le trouble apporté dans sa quiétude. Au lendemain de sa guerre malheureuse avec le Japon, elle a pensé qu'il n'était peut-être pas inutile de se concilier quelques sympathies chez des nations que les États-Unis d'Amérique tiennent pour vieilles et qu'elle considère comme jeunes. La Chine avait chez elle depuis 1869 un Français qui la connaissait bien et qui avait trouvé moyen de la séduire au point d'être admis au Tsong-li-Yamen, en qualité de professeur de langues. M. Charles Vapereau fut choisi par elle pour la représenter en 1900 au titre de Commissaire général du Céleste-Empire.

M. Charles Vapereau est le collectionneur que tout Paris connaît, qui a exposé des objets de premier ordre au Musée Guimet et au Musée des Arts décoratifs et qui a fait en 1893, au Photo-Club, une conférence sur Pékin, qui a obtenu un succès retentissant. La tâche de M. Vapereau n'était pas facile. Il ne pouvait rééditer l'éternel pavillon chinois qui a pris place, sous forme d'instrument de musique, dans toutes nos fanfares de banlieue. Il devait offrir à Paris le spectacle plus imposant des grands monuments de Pékin.

M. Vapereau a fixé son choix sur le temple du Dragon noir avec quelques emprunts faits aux palais impériaux. Son pavillon à deux toits est une copie exacte d'un des six pavillons placés l'un devant l'autre dont l'ensemble constitue la demeure du souverain de la Chine. Régulièrement cette construction devait s'élever sur une terrasse à trois étages en marbre blanc, mais le manque d'espace n'a pas permis de demeurer complètement fidèle à la vérité.

Si l'on ajoute à cette partie de l'exposition purement décorative des boutiques où des artisans travailleront devant le public et où se trouvera réuni tout ce qui constitue la vie commerciale et industrielle de la Chine, on aura l'idée du plan adopté par M. Charles Vapereau et exécuté par M. Masson Détourbet, architecte chargé des sections étrangères à l'Exposition de 1900.

N'oublions pas le panorama où la Société des wagons-lits nous montrera après le transsibérien une partie de la célèbre muraille de la Chine.

JAPON

C'est le savant Hayashi qui représente le Japon, mais M. Hayashi s'en est remis à M. Saïto, son commissaire adjoint, du soin d'exécuter la petite ville japonaise qu'il a conçue. En 1889, le Japon avait eu une grande vogue avec son théâtre et



PAVILLON ROYAL DE SIAM
ARCHITECTE : M. CHASTEL

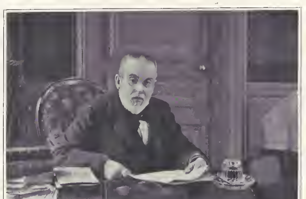
surtout avec ses petits arbres nains. Reverrons-nous les terribles drames du théâtre japonais et les réductions des futaies de l'Extrême-Orient ? On peut compter sur M. Hayashi pour nous donner une représentation complète de son beau pays. MM. Regnier et Petitgrand, architectes, ont été chargés par M. Hayashi d'élever la ville japonaise.

SIAM

Le royaume de Siam, en siamois *Mocrang-Thai* (le pays des hommes libres), nous devait de se faire représenter à la grande fête internationale de 1900. Nous avions il y a quelques années reçu son Roi. Le Roi, touché de cette réception, n'a rien négligé pour que le Siam fût magnifiquement représenté en 1900, et son commissaire général M. Phya Suriya Nuvatr nous promet de faire venir de Bangkok la troupe des comédiens ordinaires du Roi. M. Chastel est l'architecte du Siam.

MEXIQUE

M. José Yves Limautour, ministre des finances du Mexique, est venu, ces jours-ci, visiter la construction du pavillon mexicain que l'architecte de la section, M. Anza, élève pour l'Exposition de 1900. Il a beaucoup et très justement admiré l'ordonnance à laquelle s'est arrêté M. Anza. La grande loggia de la façade dont la frise chevauche sur de minces colonnettes est du plus heureux effet et l'ensemble de l'édifice produit la meilleure impression. M. de Mier y Celis est le commissaire du Mexique à l'Exposition de 1900.



Cliché Pirou.

M. DE MIER Y CELIS
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE LA RÉPUBLIQUE MEXICAINE

Les États-Unis du Mexique ont, depuis l'effroyable drame de Queritaro, déployé une activité qui fait d'eux, à l'heure actuelle, l'un des États les plus riches du monde. Il leur fallait, pour développer cette richesse, la paix dont ils avaient rarement joui depuis le XVIe siècle, car peu de pays ont été plus éprouvés que les États-Unis du Mexique par les tourmentes politiques.

Le pavillon qu'ils ont élevé dans l'enceinte de l'Exposition de 1900 est d'une simplicité pleine de charme, et le goût dont les Mexicains viennent de donner une preuve si éclatante confirme tout ce que m'avait dit, à son retour de Mexico, mon regretté ami le capitaine Thiers, de leur aptitude pour les arts.

Les lecteurs du *Figaro Illustré* me pardonneront cette digression. Mais, puisque je trouve l'occasion de parler du vaillant officier qui a été, pendant le siège de Belfort, le lieutenant de mon illustre compatriote, le colonel Denfert-Rochereau, je mets cette occasion à profit.

Thiers a publié sur la défense de Belfort un livre qui restera comme un des documents les plus précieux de la guerre de 1870. Élu député de la ville de Lyon lorsqu'il fut rentré dans la vie civile, il a été, à la Chambre des députés, l'un des plus éloquents défenseurs de la véritable tradition républicaine.

Il était allé au Mexique avec la pensée de s'associer aux grandes entreprises de travaux publics qu'avait conçues le gouvernement mexicain. La mort devait le prendre peu de temps après son retour, mais que d'entretiens attachants nous avons eus pendant les derniers mois de sa vie!

Il était passionné pour tout ce que le Mexique renferme de vestiges de son ancienne civilisation, et j'ai gardé le souvenir d'une promenade des plus intéressantes qu'il nous fit faire à Spuller et à moi dans les galeries du Musée ethnographique du Trocadéro.

L'Exposition de 1900 ajoutera certainement aux collections que le docteur Amy a faites avec un si grand soin. Il suffira de faire appel à la générosité de M. de Mier y Celis.

LE PÉROU

M. Toribio Sanz, commissaire général du Pérou, s'est adressé à un architecte français, M. Maillard, qui a fait une œuvre de belle allure. Le vieux pays des Incas nous fera, je l'espère, l'honneur d'envoyer en 1900, à notre Exposition, des témoins de son ancienne civilisation, qui est pour le moins aussi ancienne que celle du Mexique. Je ne parle pas des produits de son industrie moderne, qui se résume dans l'exportation des *guanos*. A ce propos, j'ai souvenir qu'à Hambourg j'admirais, sur les bords de l'Alster, une superbe villa. Mon cicérone me dit que cette villa avait été construite par un commissionnaire de *guano*, et qu'il allait m'en montrer une plus belle, édifiée par un autre négociant qui avait acheté du premier les sacs vides, et qui, par un simple grattage, avait réalisé une fortune considérable. Les Hambourgeois sont de grands commerçants.

L'ÉQUATEUR

L'Équateur, la voisine du Pérou, qui a pour commissaire M. Rendon, et pour architecte M. Billa, n'est pas sur le quai d'Orsay. M. Billa a édifié son pavillon au pied de la Tour Eiffel. La formule en est agréable. La petite république de l'Équateur est un pays des plus riches et des plus curieux. Son industrie est florissante. Son commerce prospère. Nous verrons dans le pavillon de l'Équateur, en 1900, les superbes chapeaux du Guyaquil, les étoffes de Peguechi et l'énorme variété de bois, de fruits et particulièrement de plantes médicinales où la science thérapeutique du vieux continent puise d'inestimables ressources.



Cliché Larger

PAVILLON DE LA RÉPUBLIQUE MEXICAINE
ARCHITECTE : M. ANZA

RÉPUBLIQUE SUD-AFRICAINE

Le terrain concédé à la République Sud-Africaine est situé au Trocadéro.

Il est limité par l'avenue d'Iéna, l'Aquarium, les concessions de la Chine et de la Russie et celle des Indes Néerlandaises. Trois pavillons et une ferme boer ont été érigés par M. Heubès sur ce terrain.

Le pavillon principal qui longe l'avenue d'Iéna comprend un vaste hall au rez-de-chaussée et un étage formant galerie ; il est destiné à l'exposition des divers services de l'État, tels que l'instruction publique, les travaux publics, le département de la guerre, les postes et télégraphes, l'imprimerie nationale, etc., une exposition ethnographique (vêtements, ustensiles, armes des Cafres et indigènes), des photographies, statistiques et autres données destinées à montrer le développement social et industriel de la République.

Une collection fort importante et très complète des minéraux du pays sera exposée dans ce pavillon.

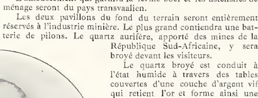
A côté du pavillon principal, on a construit une ferme boer, en pierres non équarries et avec toit en chaume.

Cette ferme, de construction primitive, contient cinq pièces. La porte d'entrée, en bois brut, donne accès à une sorte d'antichambre au fond de laquelle se trouve la cuisine avec four à pain. A gauche, une pièce où la famille prend ses repas et qui sert en même temps de salon. A droite, deux pièces qui communiquent. La première sert de chambre à coucher ; la seconde, qui a une porte donnant sur le fond, sert de réduit ou d'écurie pour les chevaux.



Cliché Larger

M. TORIBIO SANZ
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU PÉROU



L'ameublement qui garnira la ferme boer et les ustensiles de ménage seront du pays transvaalien.

Les deux pavillons du fond du terrain seront entièrement réservés à l'industrie minière. Le plus grand contiendra une batterie de pilons. Le quartz aurifère, apporté des mines de la République Sud-Africaine, y sera broyé devant les visiteurs.

Le quartz broyé est conduit à l'état humide à travers des tables couvertes d'une couche d'argent vif qui retient l'or et forme ainsi une composition connue sous le nom d'amalgame.

Les résidus du quartz broyé sont traités par le procédé de cyanuration. Ce travail se fera dans une grande cuve placée entre les deux pavillons.

Le deuxième pavillon, plus petit que le premier, servira au traitement des amalgames. L'or y sera séparé chimiquement de son mélange. On y fera la fonte de l'or produit et l'essayage.

L'exposition minière sera complétée par la reproduction d'une véritable mine dans les galeries souterraines du Trocadéro. On y verra une galerie de mine, un puits d'extraction, etc.

Huit cents tonnes de minerai du Witwatersrand font route en ce moment pour Paris. Ce minerai servira à garnir les galeries souterraines et à alimenter l'usine de production d'or.

Un plan en relief d'une mine avec usine de production complètera cette partie de l'exposition de la République.

Le gouvernement de la République a chargé M. Bousquet, inspecteur des mines de la République, de conduire les travaux d'installation de l'usine du Trocadéro.

Cliché Larger

PAVILLON DU PÉROU
ARCHITECTE : M. GAILLARD

Président. — Le commandant général P. J. Joubert, vice-président de la République, est un descendant d'une famille de huguenots. Il est un des chefs les plus connus du peuple transvaalien.

Il commandait l'armée boer à Laing'snek et à Majuba Hill lors de la guerre d'indépendance, en 1881.

Depuis, il a toujours été commandant général, vice-président de la République et membre du Conseil exécutif.

Le général Joubert est un partisan du progrès et de la propagation de la civilisation européenne autant qu'elle est compatible avec l'indépendance de son pays. Il est âgé de soixante-huit ans.

M. S. Aubert, consul général de France à Prétoria depuis 1886, est sans contredit un des membres les plus influents et les plus estimés du corps consulaire de Prétoria; par sa droiture et par son activité infatigable, il a obtenu la haute estime de tous ceux qui le connaissent, et sa nomination comme membre de la commission de l'Exposition est sans contredit une preuve de l'estime générale dont il jouit à Prétoria.

M. J. H. M. Kock, membre du Conseil exécutif, est vice-président de la commission. Il est, comme le général Joubert, un des héros de la guerre d'indépendance de 1881. Il se distingue par son esprit éclairé et sa droiture de caractère proverbiale. Son opinion dans le Conseil exécutif qui dirige les destinées du pays est toujours très appréciée. Il est progressiste modéré, comme le général Joubert, partisan de la civilisation européenne en tant qu'elle ne conduit pas à la suppression de son peuple par l'envahissement d'un élément étranger.

M. C. J. Joubert, chef au département des mines, membre de la commission, est encore un des anciens du peuple boer. Chef du département des mines depuis la découverte des gisements d'or, c'est sous sa direction que furent rédigées les lois minières de la République. Grâce à la libéralité de ces lois, qui sont souvent citées comme modèle, l'industrie de l'or a enrichi un grand nombre d'étrangers.

Son âge élevé a obligé ce vieux patriote de pur sang de résigner ses fonctions.

Le Dr J. W. B. Gunning, directeur du musée de l'État, membre de la commission, est Hollandais de naissance. C'est grâce à son énergie que Prétoria possède un musée d'État qui contient des collections fort importantes du domaine de la zoologie, la minéralogie et l'ethnographie. Il a rendu de grands services au gouvernement pour le relèvement de l'agriculture après les ravages causés par la peste bovine et les invasions de sauterelles.



Cliché Larger

PAVILLON DE L'ÉQUATEUR

ARCHITECTE : M. BUIA

M. Schmitz-Dumont, membre de la commission, est inspecteur des mines à Barberton. Il est un des experts les plus en vue de l'industrie minière de la République.

M. Edgar Lévy, secrétaire de la commission, est Français de naissance. Il habite Johannesburg depuis un certain nombre d'années, où, grâce à son intelligence, à son activité et à son amabilité, il a su se faire une position qui lui permet de consacrer une grande partie de son temps au succès de l'exposition transvaalienne.

La commission est représentée à Paris par M. J. Pierson, qui a été désigné par le gouvernement transvaalien comme délégué auprès de la Direction de l'Exposition. Il est consul général de la République Sud-Africaine à Paris. Ce poste lui a été confié en 1896, peu de temps après l'invasion Jameson.

M. Pierson est Hollandais de naissance, neveu de M. N. G. Pierson, président du Conseil et ministre des finances en Hollande.

Établi à Paris en 1881 (après quatre années d'apprentissage), il est associé de la maison J. O. G. Pierson.

M. le Jonkheer Koch, attaché au département des affaires étrangères à Prétoria, contribue largement aux travaux d'organisation de l'exposition.

En parcourant les chantiers du quai d'Orsay et les pentes du Trocadéro nous aurions dû nous inspirer des exigences protocolaires qui veulent que l'on tienne compte du degré d'importance de chacun des pays qui nous font l'honneur de participer à l'Exposition. Si nous ne l'avons pas fait c'est que nous nous sommes conformés à notre habitude de ne parler que de ce que nous voyons.

Au fur et à mesure que les constructions prendront un corps, nous nous ferons un devoir de les décrire.

ANTONIN PROUST.



Cliché Larger

PAVILLON DE LA RÉPUBLIQUE SUD-AFRICAINE (TRANSVAAL)

ARCHITECTE : M. HEUBES

Directeur : M. MANZI. Imprimerie Jean Boussod, Manzi, Joyant & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

Dix-septième année. DÉCEMBRE 1899 Deuxième série. — N° 117.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOËL



L'OBSTACLE, Nouvelle, par René Maizeroy (page 262)

L'OBSTACLE

Mademoiselle Andrée de Verfeil aimait le Bois comme d'autres demeurent attachés à quelque parc paisible où s'ébattit leur enfance, où rêva leur jeunesse.

Elle en connaissait les moindres détours.

Elle aurait pu y errer avec un bandeau.

Elle lui devait l'éclosion précoce d'un corps gracile, souple et fort de nymphe chasseresse qui nargue la fatigue et se plaît aux exercices violents, un teint d'une admirable transparence et — ce qui navrait son père, dont l'unique souci était de paraître toujours jeune, — d'avoir tellement la démarche d'une femme que, dans les magasins et les restaurants, on l'appelait déjà madame.

Puis, plus que partout ailleurs, plus que dans l'hôtel du boulevard Maillot dont le marquis de Verfeil, devenu veuf, n'avait respecté ni les meubles de famille, ni l'arrangement qui évoquait des habitudes d'ordre, des traditions pieusement conservées, dans le quartier noble d'une ville de province, elle s'imaginait y frôler l'âme dolente, mystérieuse et tendre de sa mère, de l'infortunée dont le Destin l'avait séparée au premier tournant de la vie.

Là, un jour, dans la rumeur solennelle et triste des pins, elle



l'avait retenue entre ses genoux, s'était brusquement écriée d'une voix rauque :

« Serais-tu heureuse, chérie mienne, si je t'emmenais loin, très loin, si je te gardais *pour moi, pour moi toute seule?* »

Andrée avait battu des mains, s'était écriée, dans un élan de joie éperdue :

« Oh! pour sûr, maman, que je serais heureuse, heureuse, heureuse!... Et on partirait bientôt alors, on irait plus loin qu'Houlgate... Dis tout de suite, dis, quel jour?.. Si c'est un secret, je te le jure, je ne le raconterai même pas à Line, même pas à mes poupées... »

Et avec un sourire douloureux, madame de Verfeil l'avait interrompue :

« Je ne le sais pas plus que toi...

— On resterait longtemps là où tu veux aller... On emporterait beaucoup de malles, beaucoup de cartons?

— Très longtemps, *peut-être toujours!*

— Toujours! »

La fillette réfléchissait, étonnée, inquiète, raidie comme si on l'eût poussée vers une chambre obscure, puis revenait à la charge :

« C'est-il des eaux que t'a ordonnées le docteur Bernac?

— Oui.

— Pauvre maman jolie, tu es donc malade? »

Elle avait noué ses bras autour du cou de madame de Verfeil, comme avec un tel effroi de la perdre, que celle-ci en était demeurée toute émue, toute tremblante.

« Je me figure l'être! »

O les larmes qui avaient alors afflué à ses paupières meurtries, voilé ce qui restait de lumière dans ces yeux résignés et las d'innocente victime, métamorphosé un instant ce délicieux visage pâle, charmant, à peine fané, pareil à une rose de l'arrière-saison, en une face morne d'aveugle ; les larmes que, dans un effort surhumain, elle était parvenue à retenir, à refouler au fond de son cœur; les larmes qui eussent attesté comme elle mentait, comme elle souffrait, qui eussent pu causer de la peine à Andrée!

« Tu parles comme papa, à présent. »

Et, redevenant curieuse, insistant sur la phrase ambiguë et imprudente qui avait jailli des lèvres enfiévrées de sa mère, elle avait ajouté :

« Mais pourquoi que tu ne veux personne avec nous deux?

— Ça ne te suffirait pas de m'avoir?... Ça ne te ferait pas plaisir de ne plus partager ta maman avec les autres? »

Le regard fixe, les traits tirés, les lèvres exsangues, comme un joueur qui n'aurait pas cessé de perdre et qui risque, dans un dernier coup, tout ce qui lui reste, madame de Verfeil s'était penchée sur le front pur de sa fille, comme pour lui suggérer la réponse décisive qu'elle espérait, qu'elle souhaitait, qu'elle implorait :

« Papa, Line, Gérard, tante Lotte, ce n'est pas *des autres*...

— Si... »

Elle l'avait arrêtée, sèchement, impérieusement, comme d'une cinglée de fouet, et s'était aussitôt ressaisie :

« Évidemment... Il ne s'agit pas d'eux...

— Ah ! ce qu'on va être à la fête, petite maman !... Tu nous loueras une charrette avec un poney, promets-le... Papa viendra du samedi au lundi... Il y aura une belle chambre pour tante Lotte, et on nous mettra ensemble, Line et moi...

—Oui... oui... Allons, bavarde, sauvez-vous et courez un peu... »

Et tandis que la fillette s'élançait, joyeuse, derrière son cerceau, les cheveux et les jupes au vent, les mollets nus, fine, souple, agile comme un faon qui bondit à travers les halliers, la marquise, accablée, défaillante, avait soupiré dans ses mains crispées :

« Mon Dieu, n'aurez-vous pas pitié de ma détresse, me refuserez-vous même le cœur de cette enfant qui n'est, *qui ne peut plus être* qu'à moi ! »



Des mois après cette scène, un autre jour, où de lourdes nuées d'orage se chevauchaient et se heurtaient dans le ciel, comme les vagues boueuses d'une marée d'équinoxe, la condamnée que suivait de tout près son coupé, qui s'appuyait, amaigrie, épuisée, fantomale, sur une canne, qui s'arrêtait pour reprendre haleine à chaque pas, morte vivante, aux joues creuses, aux lèvres de cire, aux prunelles ternies, était venue s'asseoir devant le lac de Saint-James.

L'eau, fouettée par de violentes rafales clapotait contre les rives, avait des teintes de plomb fondu, charriait d'innombrables pétales blancs. Les pelouses, les buissons, les lignes de peupliers disparaissaient dans des remous de poussière.

« Est-ce que nous ne rentrons pas, mère chérie? J'ai peur de la pluie, avait bientôt murmuré Andrée.

— Sois tranquille, elle est encore loin, et rien ne nous presse... Cet air de printemps sent si bon... Il me guérira plus vite que leurs remèdes... M'aimes-tu, ma grande, m'aimes-tu de tout ton cœur?

— Plus que de tout mon cœur, plus qu'aucune petite fille au monde n'aime sa maman, plus que les anges, dans le paradis, n'aiment le bon Dieu... »

Elle était tombée à genoux comme pour prononcer des actes fervents de consécration et d'offrande, catéchumène que les retraites ont exaltée, qui est à la veille de sa première communion, avait saisi les mains diaphanes de la marquise, ces mains de mourante, froides et moites, que les veines gonflées striaient d'étranges stigmates, et les couvrait de baisers.

« Et si je ne guérissais pas, si tu me perdais, mon cher trésor, si Dieu me rappelait à lui, penserais-tu souvent à moi, te souviendrais-tu longtemps de ce que j'ai essayé d'être dans ta vie, me remplacerais-tu dans ton cœur?

— Ne dis pas des choses pareilles, ne me fais pas de chagrin, maman, petite maman jolie... Est-ce que ça pourrait arriver que je ne t'aie plus, que tu meures? »

Madame de Verfeil avait continué, farouche, comme sans avoir entendu ce cri de douleur :

« Si ton père se remariait, si, tôt ou tard, il donnait ma place à une autre femme, jure-moi, mon enfant adorée, que tu te détournerais obstinément de ses tendresses, fût-elle bonne, affectueuse, maternelle envers toi, que tu la considérerais comme une étrangère, comme une intruse. »

Andrée, stupéfiée, se taisait.

« Et chaque soir, avant de t'endormir, tu réciteras cette prière que j'ai écrite pour toi, que tu trouveras dans mon livre de messe : « Mon « Dieu, faites que « j'aie dans la vie « plus de bonheur « que vous n'en « avez accordé à « ma pauvre ma- « man ; pardon- « nez-lui comme « elle a pardonné « aux ingrats et « aux coupables. « Mon Dieu, gui- « dez-moi, proté- « gez-moi à tra- « vers les dangers « les mensonges, « les tentations, « puisque maman « qui me guidait « et qui me proté- « geait n'est plus « là. Mon Dieu, « recueillez dans « la paix éternelle « ma chère ma- « man, et donnez- « lui la joie de ne « pas être com- « plètement sépa- « rée de sa fille « dans l'autre vie, « de la suivre de « loin dans le « cours des an- « nées, de la voir « arriver au port « sans trop de « luttes, sans trop « de déchirures, « sans trop de souffrances... » Elle avait eu un long râle d'agonie en exhalant ces derniers mots : « *Sans trop de luttes, sans trop de déchirures, sans trop de souffrances* », penché la tête, glissé sur le banc, ainsi qu'aux approches de la mort. Et sous de grosses gouttes de pluie, sous les éclairs qui incendiaient le ciel noir, le cocher et la garde-malade avaient dû la porter dans le coupé, attendre en émoi qu'elle se ranimât...

Et aux lendemains de la séparation suprême, quand tout avait été fini, alors qu'elle cherchait en vain à comprendre l'insondable et terrible mystère de la Mort, dans de longs silences d'hébétude, qu'elle meurtrissait son front d'enfant contre ce mur de ténèbres, qu'elle ne pouvait croire que plus jamais elle ne reverrait, elle n'entendrait, elle n'embrasserait celle qui avait été comme son ange gardien, qu'elle continuait à l'appeler, à lui tendre les bras en se réveillant, qu'elle déchirait, affolée, révoltée, ses vêtements noirs, qu'elle se glissait, furtive, dans la chambre aux volets clos, où s'élargissait la place vide du lit, où quelques pétales de fleurs gisaient flétris sur la chaise longue et les fauteuils, et qu'elle baisait dévotement, qu'elle enfermait les derniers objets qu'avait touchés l'absente, le miroir qu'avaient

interrogé si souvent ses yeux inquiets et rejeté si vite ses mains découragées, le métier à dentelles avec le beau mouchoir de communiante resté inachevé, le verre de cristal dont les dents de la malade avaient, dans un spasme de souffrance, ébréché les bords, le peigne qui avait démêlé ses cheveux et où luisaient encore comme des fils de soie blanche, Andrée avait pris le Bois en horreur.

Elle lui en voulait de ne pas s'être endeuillé, de ne pas avoir souffert, d'épandre dans la lumière ses ondes vibrantes de feuillages, de chanter, de rire, de déborder de vie. Elle se fût réjouie qu'un cyclone le dévastât, l'étreignît, le changeât en une plaine



de ruines et de cendres, que ces arbres, d'une arrogante et majestueuse vigueur, fussent couchés pêle-mêle dans l'herbe.

Il l'effrayait comme un cimetière où se prolongent des échos plaintifs. Elle se refusait à y retourner avec une gouvernante, à voir une mercenaire indifférente bâiller et somnoler aux places que la marquise avait choisies, aimées et sanctifiées par sa présence habituelle, elle ne consentait même pas à y suivre son amie Jacqueline, quoique madame de Naucelles s'offrît à les accompagner. Et comme avec son accent roucouleur et câlin de créole, celle-ci le lui reprochait, s'était exclamée : « Ce n'est vraiment pas gentil pour tante Lotte, Andrée, je serais si contente d'être une maman pour toi autant que pour Line », la fillette, soudainement cabrée, tremblante de colère et de douleur, avait sangloté :

« Non, non, je ne veux pas, je n'aurais jamais d'autre maman que ma pauvre maman jolie... ma pauvre petite maman qui est morte, qui m'attend au ciel... »

Souvenirs des premières peines sérieuses, des premières larmes inconsolées, dont le temps adoucit l'amertume, cicatrices de coups anciens, qui ne sont plus que des taches bleuâtres, à peine

sensibles, affligeantes images qui alternaient avec de lumineuses et fériques visions de joie.

Et c'étaient les batailles de fleurs où l'on se décoiffe, l'on éclate de rire, l'on se vise et l'on se manque, l'on pousse des cris aigus, de martinets dans un crépuscule d'août, les fêtes merveilleuses où, montée sur une chaise que tenait madame de Verfeil, Andrée, au milieu des ombrelles claires, des toilettes ensoleillées de printemps, des boas de plume, des volants de dentelles soulevés, gonflés comme par le balancement d'invisibles éventails, avait



l'apparence d'un frêle petit œillet sauvage qui danse et qui flotte à la crête des vagues, dans un golfe aux reflets de moire et de soie, les après-midi où l'on aurait cru que défilaient, entre les acacias, des reposoirs de procession, où, sous des berceaux de roses enguirlandées et enrubannées, apparaissaient des jeunes femmes dont les yeux étaient plus larges, plus cillés, les lèvres plus rouges, les cheveux plus dorés que ceux de ses poupées et même de tante Lotte, les mêlées embaumées d'où l'on revenait avec des parcelles de corolles dans la ceinture, dans les plis de la robe, dans la nuque, dans les bouclettes, dans le cou, dans les bottines, et imprégnée d'une odeur de miel, de poivre et de vanille, comme après des joueries et de longs sommeils dans un jardin.

C'étaient aussi les causeries câlines où sa mère ne se lassait pas de répondre aux questions obsesseuses qu'elle lui posait, impatiente de sortir des limbes, en arrêt immédiat devant tout ce qui la frappait et la déconcertait, où, comme une grande sœur complaisante, elle l'instruisait en l'amusant, l'initiait à la vie des choses, la formait au contact de la nature, sans jamais la fatiguer, sans jamais la rebuter, sans jamais la tromper.

« Je vous en conjure, mesdemoiselles, il arrive toujours des accidents sur l'eau...

— Soyez sans crainte, ma bonne Daisy, la cuvette n'est pas profonde et nous nageons, Line et moi, mieux que vos chers poissons rouges...

— Petites folles du diable !

— De gros mots de colère, vous aurez à vous en confesser.

— Si au moins, M. Gérard était avec vous dans ce bateau.

— Vous tombez à pic, n'est-ce pas, mon cœur chéri ?

— Cette pauvre Daisy n'en manquera jamais une...

— Vous dites, mademoiselle Andrée ?

— Qu'il fait un temps de rêve et que vous serez fort bien sous ces arbres pour lire quelques chapitres de roman.

— A bientôt, miss Poule, on s'écrira. »

Avec des rires fous qui narguaient la bouche pincée et le dépit de la vieille institutrice, Jacqueline de Naucelles avait sauté dans la yole que son amie retenait contre la rive.

Toute la lumière du matin irradiait leurs yeux limpides et leurs cheveux blonds. Le miroir d'argent et d'émeraude qu'était cette large nappe d'eau endormie, s'égayait autour d'elles d'un frisson léger de mousselines, d'une envolée de rubans.

Jeunesse dans le printemps. La taille svelte, la joie aux lèvres, les joues rosées, elles semblaient l'une et l'autre annoncer les beaux jours, appareiller impatientes, heureuses de vivre pour quelque fête.

Line prit la barre dans ses doigts gantés, et d'un vigoureux coup d'aviron, Andrée démarra la yole.

L'Anglaise se lamentait.

« Je vous jure, mademoiselle Andrée, que je me plaindrai sérieusement à M. le marquis... Vous n'avez plus aucune tenue... Les gens vont vous prendre pour des filles de magasin qui profitent du dimanche...

— Et avec ça, miss Poule ?...

— Rira bien qui rira la dernière, impertinente... »

La yole s'éloignait peu à peu des rives, glissait lentement sur le lac, droit devant elle comme un cygne attardé qui regagne son gîte.

Jacqueline s'était tue, s'abandonnait toute au délice de cette promenade improvisée dans la fraîcheur vivifiante de l'eau, dans le silence mélodieux, tissé d'innombrables flûteries d'oiseaux et du bruit de soie que font les premières feuilles. Andrée dépensait violemment ses forces, ramait sans la moindre apparence de fatigue et de lassitude comme si elle avait eu des muscles de batelière.

« Où nous conduis-tu, petite chère, s'écria-t-elle enfin, la tête à demi retournée du côté de l'île.

— Je n'en sais rien, où tu voudras, à l'ombre... »

Elles longèrent une berge aux pentes douces qu'éclairaient des broderies rythmiques de fleurs, aux allées de mystère qui s'enfonçaient sous le treillis des branches. Et Andrée lâcha les avirons.

« On peut causer maintenant.

— Es-tu sûre que personne ne nous écoute ?...

— Tu m'amuses. »



Mademoiselle de Verfeil s'assit auprès de son amie. Et le bras à la taille, puériles, elles s'embrassèrent.

« Parle, mais parle donc, Line, tu ne vois pas que je suis sur des charbons ardents depuis une heure... J'aurais battu cette assommante pécore de Daisy...

— Elle ne s'attendait guère au tour que nous lui avons joué...

— Tu as confessé Gérard ?

— Puisque vous le désiriez, mademoiselle...

— Sans qu'il se doute...

— Sans qu'il se doute le moins du monde de ce que l'on complote contre son repos...

— Méchante...

— Voyons, c'est pour rire, mon cœur...

— Et tu crois...

— Que M. mon frère, et cela, depuis longtemps, depuis toujours, trouve qu'il ne saurait se mettre au doigt une plus jolie perle fine que mademoiselle Andrée de Verfeil, qu'une simple chiquenaude de la main que voici, qu'un simple sourire de la bouche que voilà le déciderait à faire le grand pas... »

Andrée l'interrompit, émue, troublée :

« Tu m'aimes tant, ma petite Line, qu'il te semble peut-être que les autres aussi ne peuvent que m'aimer...

— Soit, je me suis trompée.

— Ne te fâche pas. »

Elle reprit très bas en rougissant de sa hardiesse :

« Mais la femme que nous avons vue à son bras... qui lui plaisait... cette Italienne dont la photographie était sur sa cheminée et dont tu m'as dit le nom... »

Line haussa les épaules.

« La Spumante qui dansait et chantait la tarentelle à l'Olympia... Tu retardes, ma pauvre amie... Un feu de paille dont les cendres sont déjà balayées... Liquidation, départ... Et puis on n'a pas le droit de regarder par-dessus le mur du passé, chez son mari...

— Son mari... Tu arranges vite les choses...

— Puisque je te le répète, entêtée, que c'est couru, comme dit Gérard, qu'il n'a jamais aimé que toi, qu'il mettrait tout de suite ses gants pour aller faire sa demande s'il était sûr que le oui fatal partira de ton cœur...

— Line, ma petite sœurette chérie... si tu savais comme tu me rends heureuse... »

Des larmes de joie tremblaient aux pointes bouclées de ses longs cils sombres.

« Et ce ne seront certes, ni ton père, ni maman qui mettront des bâtons dans les roues... Depuis le temps qu'on ne se quitte plus, nous tous.

— Et que l'on s'entend si bien...

— Alors, ce soir, irrévocablement, *la Déclaration*, saynète intime à deux personnages ; l'amoureux : M. Gérard de Naucelles ; la jeune fille : Mademoiselle Andrée de Verfeil... Le souffleur, s'il le fallait, Mademoiselle Line...

— Tu ne seras jamais sérieuse...

— Je l'espère bien...

— Repartons ; Daisy doit nous croire perdues...

— Ou enlevées... »

Des ailes blanches, des ailes noires, des cous sinueux et

flexibles de cygnes, palpitaient, ondulaient contre les flancs de la yole, l'enveloppaient comme d'une éclosion de calices étranges.

* * *

« Ne me dis rien, Line, je ne sens plus mon cœur... j'aime mieux ne pas les regarder... »

Mademoiselle de Verfeil s'était tournée du côté des tribunes comme si quelque toilette nouvelle l'y eût intéressée plus que cette fin de course incertaine où le peloton semblait une longue banderole de soie multicolore, puis se resserrait, se tassait, devenait une grosse boule qu'un vigoureux coup de maillet aurait lancée vers le but.

Elle avait le vertige. Elle étreignait la balustrade de ses mains énervées.

Elle voyait devant ses yeux s'épaissir un rideau de brume piqueté de taches innombrables et informes.

Jacqueline murmura d'un ton de moquerie :

« C'est beau l'amour ! »



Cependant la clameur de milliers et de milliers de voix s'élevait, haletait, s'élargissait, houleuse, affolée, assourdissante, voix de miséreux, que tenaillent d'illusoires espérances, qui s'écrasent en tumulte aux barrières de la pelouse, voix de femmes qui se passionnent, qui croient éperonner leur favori, qui se détendent, voix de donneurs qui lancent de suprêmes offres de paris.

Andrée récitait mentalement de courtes oraisons, promettait des cierges et des fleurs à Notre Dame des Victoires, à Saint Antoine de Padoue et à Saint Expédit pour qui elle avait une dévotion particulière.

Et tout à coup cette foule hurla, applaudit le même nom, répéta éperdument, triomphalement, obsesseusement : « Andrée, Andrée, Andrée... »

Jacqueline secoua son amie, lui cria :

« Tu ne les entends donc pas, tu en as un succès !... Gérard s'est détaché comme une flèche... file le long de la corde... gagne de ce qu'il veut... dans un fauteuil... Andrée... oui, Andrée, toute seule... Tu peux risquer un œil et même deux, grande petite bête... ça y est ! »

Le marquis était redescendu en hâte de la terrasse où il avait suivi la course du départ à l'arrivée.

« Restez-vous là, ou allons-nous complimenter Gérard ? » demanda-t-il à Andrée.

Jacqueline répondit, tourmenteuse :

« Nous sommes si fatiguées, elle et moi... je reste, qu'en dis-tu ?

— Je t'attends lorsque tu seras fiancée... »

Mademoiselle de Verfeil prit le bras de son père et se frayant un passage dans la cohue trépidante qui guettait les résultats du Mutuel, suivant les planches, ils atteignirent le paddock.

M. de Naucelles avait endossé un manteau de drap mastic sur la casaque de gentleman-rider et le col relevé, les mains dans les poches d'où pointait sa cravache, donnait de dernières instructions à l'homme d'écurie qui s'apprêtait à reconduire la pouliche dans son box. Racée, élégante, les veines à fleur de peau sous la robe alezane aux luisances de soie, prête, s'il l'eût fallu, à disputer une seconde épreuve, elle se détachait en décor sur les arbres d'un vert comme ravivé.

« Mes félicitations, Gérard, s'exclama M. de Verfeil, et mes remerciements aussi... J'ai cru un instant que ces pauvres cent louis étaient dans le lac ; cent à cinq, j'aurais fait un nez.

— C'est Andrée qui m'a porté bonheur... »

M. de Naucelles avait serré tendrement la main de mademoiselle de Verfeil et la retenait dans ses doigts. Et leurs yeux se parlèrent confiants, illuminés par le même songe.

« Je voudrais, Gérard, que ce soit vrai et pour aujourd'hui, et pour demain, et pour toujours.

— Ma chère fiancée, ma vie, vous aimerai-je assez pour ces douces paroles ? »

M. de Verfeil griffonnait des chiffres sur son carnet de paris, feignait de s'absorber dans ce travail.

« Attends-moi, une minute, Andrée, fit-il, je vais voir la cote et nous irons rejoindre madame de Naucelles et Line... »

Les fiancés s'approchaient de la pouliche et Andrée lui caressa légèrement l'encolure. « Bonjour, ma belle filleule, dit-elle, que de friandises on vous donnera quand vous serez à nous deux !

— Elle sera à vous seule, mon aimée. »

L'âme débordante de joie, il se l'imaginait déjà en amazone dans d'impétueuses chevauchées à travers la splendeur et la mélancolie des forêts d'automne, telle qu'une princesse d'aventure sur sa haquenée, la voyait emportée à une allure éperdue derrière les chiens, droite en selle, le torse cambré, éclair d'or qui brille et disparaît dans les landes de bruyères roses, dans les trouées profondes des ravines, dans les ténébreuses futaies et au bord des étangs qu'ensanglante quelque crépuscule tragique et où se débat le cerf aux abois, tandis qu'à pleine gorge les piqueurs sonnent l'hallali.

Elle reprit :

« J'ai eu bien peur, reprit-elle, Line vous le dira... J'avais rendu à tante Lotte sa lorgnette, je n'osais plus suivre la course... Si vous étiez tombé à la rivière ou au mur, je crois que je me serais trouvée mal... Jurez-moi que vous ne monterez plus jamais en steeple ?

— Plus jamais puisque c'est votre désir et votre volonté.

— Et puis à cause de ce nom que nous avions donné à la pouliche, je m'étais mis en tête, ma pauvre petite tête folle de superstitieuse, que s'il vous arrivait un accident, si vous étiez battu, notre amour et notre mariage en supporteraient le contrecoup... Ah ! j'aurais embrassé les gens qui ont crié à la fin : Andrée, Andrée, je n'ai eu une pareille émotion que la première fois où... »

Elle s'arrêta, confuse :

« La première fois où... achevez vite, n'ai-je pas un peu le droit de connaître maintenant vos plus secrètes pensées ?

— La première fois, balbutia-t-elle, où vous avez cessé de me tutoyer comme auparavant, vous en rappelez-vous, où vous avez eu pour moi je ne sais quels tendres égards, où j'ai compris, j'ai

espéré que vous m'aimiez autrement qu'en camarade et que peut-être, un jour, bientôt, je deviendrais votre fiancée, votre femme...

— Vous m'aimiez donc aussi, ma chère Andrée ?

— Je commence à le croire, monsieur. »

Le marquis les interrompit, goguenard :

« Je pense, Gérard, que tu ne te plaindras pas de ton futur beau-père... avez-vous suffisamment roucoulé ?

— Vous n'aviez pas besoin de tant vous presser.

— Parbleu ! D'ailleurs, vous reprendrez la causette ce soir, nous dînons tous ensemble à Armenonville, et si tu n'as pas autre chose à faire...

— Pouvez-vous me le demander ?

— Eh bien, à huit heures, n'arrive pas au dessert on ne t'ouvrirait pas ! »

M. de Verfeil entraîna Andrée vers les tribunes et à trois reprises celle-ci retourna la tête pour sourire de nouveau à Gérard qui s'était déganté et qui appuyait furtivement ses lèvres à la place où avait tremblé la chère petite main brûlante de sa fiancée, la douce main au vague et insaisissable arome de violette...

* * *

Andrée s'était presque meurtrie pour forcer cette vieille serrure que nul n'avait ouverte depuis tant d'années, et lorsque les lourds panneaux sculptés d'attributs symboliques grincèrent sur leurs gonds rouillés, elle eut un grand frisson d'angoisse, un mouvement de recul instinctif comme au seuil d'un caveau obscur.

Il lui semblait, ainsi que naguère à certaines places dans le Bois, qu'elle n'était pas seule dans la chambre, que l'âme errante de la morte était accourue à ce suprême rendez-vous de tendresse et de souvenir, tressaillait à chacun de ses gestes, à chaque battement de son cœur, la regardait avec des yeux moins tristes, moins navrés, heureuse de la sentir heureuse et aimée, se réjouissait d'un mariage où il entrait si peu d'inconnu.

« Pauvre maman jolie, songeait-elle, que vous auriez été contente de me voir dans ma belle robe blanche de mariée, que vous auriez embrassé Gérard, pour tout l'amour qui nous unit l'un à l'autre, et c'est la seule ombre qui plane sur mon bonheur, c'est le seul chagrin que j'aie, je le répétais hier encore à Gérard et à tante Lotte, de ne pas vous avoir près de moi, de ne pouvoir vous confier ce que j'éprouve, ce que je rêve... Mais je ne vous oublierai pas même dans la griserie et le trouble du grand jour, je dirai tout bas, avec tout mon cœur, quand Gérard me mettra au doigt l'alliance bénie : « Protégez-moi, protégez-nous dans le « ciel, ma chère maman bien aimée. »

L'armoire vaste, profonde, minutieusement ordonnée contenait ce qu'avait eu de plus précieux la marquise de Verfeil, ce qu'elle ne laissait toucher par personne. Des bijoux dans leurs écrins, des pièces de soie et de velours, les restes d'un trousseau qu'eût envié une infante.

Andrée mettait de côté, posait sur les chaises et sur les fauteuils les choses qui lui plaisaient, s'émerveillait comme si elle eût découvert un trésor, déployait la soie, l'essayait en robe et en sortie de bal, se parait des diamants et des perles, allait et venait de glace en glace.

Elle renversa un carton où était enfermés des guirlandes de pavots noirs et un costume vaporeux de nuit d'été en gaze bleuâtre de phosphorentes paillettes de jais.

Madame de Verfeil y avait caché quelques lettres à demi brûlées et déchirées. Elles s'éparpillèrent sur le tapis.

Au moment de les ramasser et de les lire, Andrée hésita, mais la curiosité de savoir pourquoi cette façon de dossier avait été fermé et celé avec un tel soin, la pensée qu'il lui apprendrait peut-être un chapitre ignoré de la vie douloureuse que voilait tant de brume, l'emporta sur ses scrupules.

Et elle s'émut aussitôt en reconnaissant l'écriture de tante Lotte, déchiffra ces phrases sur l'un des morceaux de papier :

« ... gures à tort qu'elle n'est pas jalouse ou qu'elle en a pris son parti. Je la vois venir. Je suis certaine que ses soupçons augmentent de jour en jour. Et cela me fait mal et m'épouvante de sentir de la souffrance à côte de notre amour. Rassure-la, sois tendre avec elle, puisqu'il le faut et quoi qu'il t'en coûte. Je t'adore. N'arrive pas trop tard demain. Je vais me faire belle chez Callier, pour vous qui ne le méritez guère, à... »

Stupéfiée, elle prit au hasard un second morceau, le début d'un petit bleu :

«... Mais si, grand fou, j'ai autant de peine que toi à jouer cette comédie perpétuelle, je donnerais tout au monde pour que nous soyons libres, complètement libres, je ne suis pas l'insoucieuse qui accepte la vie comme elle vient, la philosophe égoïste que tu me reproches d'être, si injustement. Contentons-nous, va, du bonheur que nous avons et dont tant d'autres s'accommoderaient, attendons, mon ami méchant et adoré. . »

Elle s'enfiévrait et déplia un troisième fragment de billet :

« ... t'écrire tout de suite le beau rêve que j'ai fait cette nuit; nous ne dépendions plus de personne, nous étions si heureux, si tranquilles que j'en étais quelquefois presque effrayée et près de notre vieil amour, naissait, grandissait l'amour pur, charmant et jeune de ta délicieuse petite Andrée et de mon cher Gérard... »

Elle étendit les mains comme pour parer un coup de couteau, hoqueta d'une voix éteinte d'assassinée : « Oh ! maman, ma pauvre maman » et s'abattit lourdement sur le dos. .

Saint-Jean-de-Luz, août 1899.

RENÉ MAIZEROY.



La Cantilène d'Eulalie

Buona pulcella fut Eulalia
Bel auret corps, bellezour anima.
Voldrent la veintre li Deo inimi.
Voldrent la faire diaule seruir.

Au pied de la colline gazonnée où broutaient ses agneaux, Eulalia rêvait en regardant d'opulents nuages se fondre dans l'azur. Vêtue d'une longue robe blanche, les bras nus, les cheveux enserrés dans un tulle grossier, elle ressemblait aux frêles madones qui sont peintes sur les murailles des basiliques et restent à jamais immobiles dans leur nimbe glorieux. Son regard rayonnait d'une mystique extase ; sa chair pâle et transparente s'illuminait sans doute de la pureté de son âme, car tout son etre paraissait flotter dans une impalpable auréole...

Autour d'elle le paysage développait ses lignes rythmées et amples. La prairie d'or s'étendait à l'infini, accidentée de tertres moelleux, et coupée régulièrement de hauts peupliers ; elle prenait dans le lointain des teintes diaphanes et semblait s'évaporer graduellement à l'horizon. A plusieurs portées d'arc, la silhouette bleuâtre d'un convent, flanqué d'une grosse tour, se précisait comme un mirage dans l'aérienne vibration. Derrière Eulalia se déroulait une chaîne de petites montagnes. Un mince filet d'eau argentée en descendait. La rivière prenait d'abord un cours presque droit et disparaissait ensuite subitement derrière un bouquet d'arbustes; à l'extrême limite du terrain, éclairée par le soleil, elle dessinait encore un trait de feu, sous les murailles du monastère...

Eulalia, au milieu de cette solitude sereine, songeait à tous les pièges que le Démon lui avait tendus pour qu'elle devint sa servante ; ses amis même avaient essayé de vaincre son âme et de flétrir sa virginale beauté. Son maitre, qui vivait pourtant dans l'observance rigoureuse des jeûnes et qui ne manquait point les offices du cloitre, tentait journellement de la séduire en lui assurant qu'elle disposerait de sa vie et de ses biens comme elle l'entendrait. De mauvais conseillers étaient venus lui offrir de la part d'un prince, des joyaux, de l'or, de l'argent, de merveilleuses étoffes emperlées telles qu'en portent les madones dans les solennelles processions de la Fête-Dieu... Les messagers avaient supplié, menacé, sachant le sort qui les attendait s'ils ne ramenaient point la pucelle à leur suzerain ; — mais ils

n'avaient pu forcer Eulalia à renier son amour pour le Dieu des chrétiens ni à livrer son corps aux impurs désirs.

Ce matin, avant de conduire ses brebis à l'endroit où croissent les herbes odorantes, la vierge était entrée dans la chapelle du hameau. Par une ardente prière elle avait obtenu du Seigneur de nouvelles forces pour lutter contre le mauvais esprit ; il lui avait semblé que le Christ placé sur l'autel s'était animé et elle avait lu dans le douloureux regard fixé sur elle, l'exhortation aux suprêmes résistances. Sans doute le divin Sauveur voulait recevoir toute blanche dans son royaume de clarté, cette âme d'enfant qui ne palpitait que pour lui... Eulalia était retournée aux collines blondes ; elle y était restée toute la journée, redoutant de rentrer au logis de servitude où le Démon la guettait sans cesse. Observant un dernier nuage qui se gonflait à l'horizon comme la voile d'une barque mystique, le corps bercé par un religieux ravissement, la vierge avait perdu conscience du jour qui fuit et ne sentait point courir sur le sol les brises fraîches du crépuscule.

Une large bande de pourpre cernait la terre, trouée par instants de rayons étincelants comme des épées d'archanges. Au loin les toitures du couvent reflétaient de longs éclairs de feu. Et comme Eulalia voyait monter au zénith de furtives ombres, elle entendit des chevaux hennir à quelques pas d'elle, et de rudes voix d'hommes s'interpeller dans une langue barbare. Pourtant nulle troupe de cavaliers ne franchissait jamais les collines à cet endroit et les soldats des leudes impériaux évitaient de traverser cette plaine peu sûre. — Tremblante, l'enfant auréolée se leva pour fuir. Mais — sans qu'elle pût se rendre compte du chemin qu'ils avaient suivi — dix chevaliers dont les hauberts aveuglaient comme des soleils, l'entourèrent, maintenant d'un arrêt brusque leurs montures indociles. Etait-ce quelque sainte milice que Dieu envoyait à sa fille en la personne de ces guerriers éclatants? Etait-ce des ministres de la justice supérieure, que ces paladins mythiques qui paraissaient issus des nuées en flamme ? Venaient-ils enfin chercher Eulalia pour la mener au séjour divin entrevu dans des rêves trop courts ?

L'un d'eux leva le heaume. Il avait le visage très beau, mais bruni comme la pierre des cathédrales ; une barbe longue et soyeuse lui couvrait le bas du visage. Ses yeux profonds luisaient d'une ardeur de convoitise. Eulalia voyait à présent sa tunique à mailles d'argent, son manteau blanc, son énorme bouclier et jusqu'à sa lance qu'ornait un gonfanon blasonné, se teindre de reflets rouges qui se déplaçaient sans cesse. Ses prunelles aussi étaient devenues d'un rouge ardent ; telles les prunelles d'un fauve à l'ombre.

Et la pauvre enfant comprit que le Démon lui envoyait un nouveau tentateur.

« Je suis Maximiien, en ce jour roi des races païennes, dit le chevalier d'une voix grave qu'il essayait d'adoucir. Veux-tu me suivre et devenir la reine de mes sujets ? Je te demande de fuir le nom chrétien, d'oublier ton Dieu et d'adopter mon culte. Tu revêtiras le pelisson garni de fourrures royales ; les femmes du palais tresseront tes longs cheveux en y mêlant des orfrois. J'agraferai moi-même sur tes épaules la chlamyde brodée et mettrai sur ton front la couronne aux trois trèfles emblématiques. »

Mais Eulalia baissait la tête. Son corps frêle frissonnait sous l'étoffe blanche.

« Je savais que tu me résisterais, reprit le roi. Mais sache, Eulalia, que je t'aime depuis longtemps ; les louanges qu'on m'apporta de ta beauté ont fait naître en mon âme l'obsédant désir de te connaître et de te posséder. Je veux apprendre le mystérieux inconnu que tu incarnes. Lorsque je songeais à toi, j'éprouvais à l'avance la volupté de ravir au paradis de ton Dieu la fleur lumineuse et suave d'où vient aux chrétiens toute douceur et toute bonté... Suis-moi, Eulalia, et répands sur mon peuple le charme de ton regard qui efface toute peine, l'émotion infinie de ta voix qui guérit toute souffrance. Viens... délaisse ceux qui t'entourent puisqu'ils ne songent qu'à te souiller. Sois ma femme ; j'humilierai devant toi ma grandeur ; tous mes vassaux se prosterneront devant ta divine puissance. »

Et la parole du roi se faisait pressante et tendre, et de chaudes caresses tremblaient dans cette voix accoutumée aux cris brutaux des tueries guerrières.

Eulalia leva le front ; elle avait cessé de craindre. Regardant fixement Maximiien elle dit en serrant les dents :

« Plutôt les fers, plutôt la mort que d'être à toi ! »

Alors deux cavaliers la saisirent et la déposèrent sur le palefroi royal. Eulalia ferma les yeux. Des gantelets de fer lui étreignirent les poignets et elle s'évanouit.

La petite troupe partit au grand galop. Les chevaux touchaient à peine le sol de leurs sabots légers et la prairie fuyait sous eux comme un nuage emporté par la tempête. En longeant les murs du couvent, les cavaliers ricanèrent sous leurs heaumes : un tintement lointain répondit à leur rire sacrilège. C'était les clochettes des brebis d'Eulalia qui, avec l'aide divine, résonnaient à l'âme de la vierge comme un chant de suprême espoir.

Puis, rapidement, le cortège disparut dans les clartés incendiaires du soleil couchant.

Ne por or ned argent ne paramenz
Por manatce regiel ne preiement
Niule cose non la pouret omqi pleier
La polle sempre non amast lo Deo menestier.

Depuis plusieurs mois Eulalia était prisonnière dans le palais de Maximiien. Elle avait dû revêtir de force le manteau d'apparat et la gipe d'étoffe gaufrée que retient une ceinture métallique. La vierge parcourait la demeure du souverain sans qu'aucun sourire éclairât jamais son visage, sans qu'elle prêtât même attention au chant doux des oiseaux qui habitaient le parc royal, au cœur des hautes frondaisons... Deux suivantes l'accompagnaient partout ; mais Eulalia, vivant désormais dans l'unique contemplation du Seigneur, ne s'apercevait

+ Cholon.



point de leur présence. Rien ne troublait plus son âme, ni les richesses du roi, ni les splendeurs de la nature. Pourtant elle préférait rêver sous les allées de cyprès, dans l'invincible envahissement des langueurs prostrées, plutôt que de subir les soins et les questions des servantes païennes à l'intérieur du palais.

Le jardin était immense; il touchait d'une part au fleuve qu'on appelle le Viadrus et qui contournait le domaine privé de Maximien sur la moitié de son étendue. Le palais, élevé sur une éminence, apparaissait de loin au-dessus des massifs de verdure; les ailes, placées sur le même alignement que le principal corps de logis, semblaient, en se déployant, embrasser toute la colline. Une magnifique terrasse plantée couronnait les portiques blancs de l'édifice, en sorte que les arbres de cet Éden suspendu élevaient leurs cimes jusqu'au ciel.

Un jour qu'accoudée sur la balustrade du solarium, Eulalia essayait de percer l'horizon bleuâtre pour y retrouver les mirages familiers de l'enfance, Maximien vint la rejoindre. Sa poitrine vigoureuse était serrée dans une tunique de soie blanche, très simple et garnie seulement d'un parement d'or. Son visage brun, au contraste de cette simple étoffe, s'accentuait en mâle beauté. Il ne songeait point à contempler les parterres, les arbustes, les gazons, les coteaux et les vallons qui formaient un cadre harmonieux à sa demeure. — De ses regards avides il dévorait la vierge. Il s'inclinait vers Eulalia comme pour faire passer dans son sein la flamme qui le consumait. Que n'aurait-il donné pour retrouver son visage dans les yeux purs de l'insensible enfant! Mais elle détournait la tête, indifférente à l'approche du guerrier. Il détacha, d'un vase de marbre, une rose ravissante, en écarta les pétales d'un souffle léger et murmura ces mots voluptueux et tristes à la fois:

— Je l'ai prise parce qu'elle me cachait les trésors de son âme... Et voici que je dépouille sans pitié sa beauté

tremblante... Que n'est-elle heureuse de montrer à mes yeux ses attraits délicats et gracieux... Voici que déjà elle languit et se meurt... Oh ! pourquoi la rose de vie se fane-t-elle si tôt, et pourquoi la rose d'amour ne vit-elle qu'un matin ?... »

Et voyant que la vierge paraissait ne point l'entendre, il jeta brusquement la fleur et poursuivit d'une voix plus forte :

« Eulalia, je n'ai point jusqu'à ce jour troublé tes obstinées rêveries. Je souhaitais que ton courroux s'apaisât à voir mon amour souffrir, sans cri, d'un cruel éloignement ; j'espérais que la pitié serait venue en ton âme de ma longue et silencieuse angoisse. Pourtant ton cœur est fermé à la douceur des abandons d'amour. J'aurai du moins ton corps, ne pouvant avoir ton âme... Mais laisse-moi te supplier encore... Un mot seulement, une promesse, un regard, et j'attendrai que mon désespoir t'ait touchée, et j'oublierai mes tristesses, et j'étoufferai mes désirs pour ne songer qu'aux délices futures de ta beauté... »

Mais Eulalia ne se relevait point ; son regard se perdait par delà les espaces boisés, par delà le fleuve, dans le lointain bleu où s'épanouissait l'humble paysage de l'enfance.

La physionomie de Maximiien avait pris un aspect cruel. Ses mâchoires brusquement s'accentuaient et toute sa face s'immobilisait en une effrayante dureté ; on eût dit le masque de bronze de Lucifer méditant l'usurpation divine. Le roi fit un geste aux deux suivantes qui se rapprochèrent :

« Vous conduirez Eulalia dans le palais, dit-il. Elle va périr d'une mort affreuse. »

Il regarda l'enfant qui s'était retournée. Mais il ne surprit aucune frayeur dans ses yeux clairs. Elle passa droit devant lui, déjà reprise par son rêve de céleste bonheur.

La vierge fut menée dans une vaste salle où le roi et les princes seuls pénétraient, après les lustrations matinales. C'était un tepidarium, de proportions gigantesques. Le plafond, en forme de voûte d'arête, se revêtait de stuc sculpté. Les parois verticales étaient couvertes de fresques représentant des dragons et d'autres animaux fabuleux ; d'immenses plaques de marbre recouvraient les parois intérieures des murs. Au fond des niches, où se dressaient des statues, brillaient d'étincelantes mosaïques. Toutes les retombées de la voûte reposaient sur des Atlantes colossaux, portant des ornements de métal précieux : boucliers, armes damasquinées, dépouilles guerrières. De hauts socles, surmontés de bustes, des cippes, des brûle-parfums, des sièges longs et bas étaient disposés symétriquement, suivant les dessins d'un dallage de porphyre. Des flots de lumière pénétraient par les baies cintrées, garnies de châssis de bronze, qui s'ouvraient sur les quatre cotés de la salle...

Eulalia fut tout d'abord éblouie par ce luxe qu'elle n'avait pu soupçonner jusqu'alors.

Pendant de longues heures elle resta seule, n'osant point examiner les richesses accumulées autour d'elle. Les images des faux dieux s'étalaient sur les murailles, et la vierge ne voulait contempler que la face idéale du Seigneur gravée en son âme. Une extase l'envahissait de nouveau ; elle crut voir s'évanouir les hommes de bronze et de marbre qui se dressaient dans les niches dorées et sur les trépieds d'argent ; les murailles paraissaient flotter dans une poussière liquide ; un nuage azuré lui cachait maintenant les décorations fastueuses. Brusquement un rayon de soleil couchant traversa les fenêtres rondes et incendia la buée toujours grandissante. Des flocons d'or et de pourpre voltigeaient autour d'Eulalia. Un grand prodige s'accomplissait sans doute et la vierge s'attendait à chaque moment à voir surgir de ces surnaturelles clartés le Maitre auguste dont elle rêvait la venue.

Or ce miracle de feu était l'œuvre démoniaque de Maximiien ; pour faire périr l'enfant qui lui résistait, il avait donné l'ordre de remplir graduellement le tepidarium de fumée brûlante... Préservée par des volontés supérieures, Eulalia n'avait point senti les morsures ardentes des vapeurs. Elle croyait à quelque éclatante manifestation divine, et quand elle vit s'éteindre le nuage enflammé, elle songea tristement que l'heure n'était point venue de paraître devant le Seigneur.

La salle avait repris sa physionomie accoutumée. Un rayon rouge continuait pourtant de faire briller d'étrange façon le marbre et les métaux polis des statues. C'était cette même couleur sanglante qui teignait l'armure de Maximiien lorsque le roi était apparu pour la première fois à la vierge...

Et comme ces taches à leur tour s'effaçaient lentement, la lourde porte d'airain, qui s'était refermée sur Eulalia, se rouvrit avec bruit. Maximiien se précipita dans la salle et chercha des yeux le corps de sa victime. Quand il vit la jeune fille vivante le regarder de ses yeux clairs où ne se lisait ni un reproche, ni un défi, il eut un effroi soudain. Mais la fureur domina bientôt tous les sentiments qui bouleversaient son âme.

« Je vous livre cette femme, dit-il aux soldats qui se tenaient à l'entrée du tepidarium. Elle mourra sur le bûcher. Qu'on la jette en attendant dans les plus sombres cryptes du palais. Demain, quand le soleil aura parcouru la moitié de sa course, elle sera conduite au supplice. »

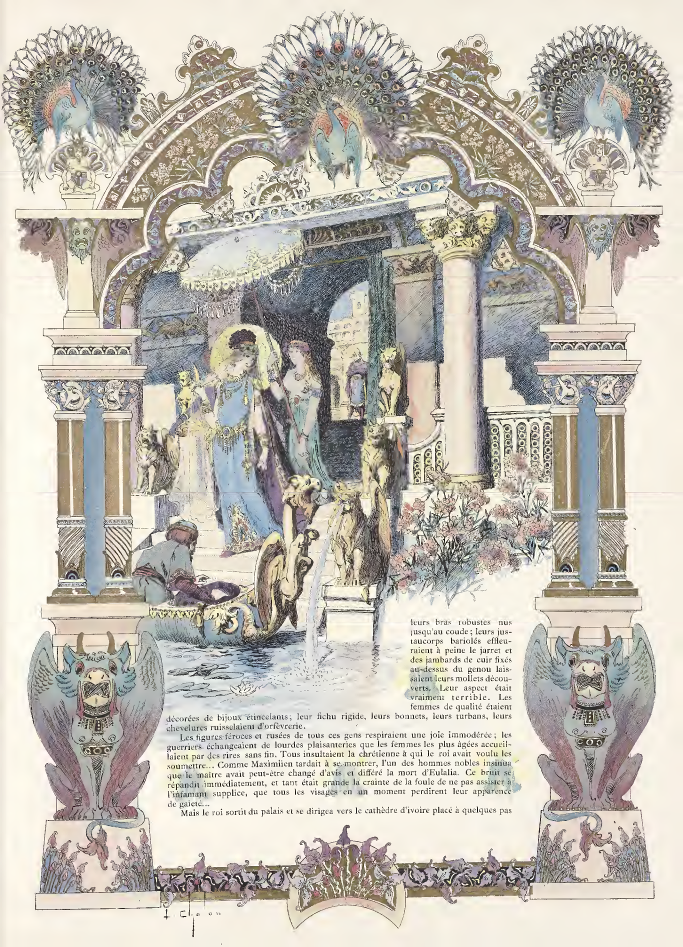
Et deux hommes de haute taille, à la face sanguine, aux cheveux d'un rouge ardent qui tombaient en boucles incultes sur leurs épaules, prirent Eulalia par la main et la conduisirent hors de la salle splendide.

* * *

Aezo no s voldret concreidre li rex pagiens
Euz en l fou la guetterent com arde tost.
Elle colpes non auret, por o no s coist.
Ad une spede li roveret solir le chief.

Une foule nombreuse de guerriers et de femmes se pressait devant le palais, à l'endroit où l'enfant chrétienne allait être brûlée. Les hommes avaient

L. Chalon



leurs bras robustes nus jusqu'au coude ; leurs justaucorps bariolés effleuraient à peine le jarret et des jambards de cuir fixés au-dessus du genou laissaient leurs mollets découverts. Leur aspect était vraiment terrible. Les femmes de qualité étaient décorées de bijoux étincelants ; leur fichu rigide, leurs bonnets, leurs turbans, leurs chevelures ruisselaient d'orfèvrerie.

Les figures féroces et rusées de tous ces gens respiraient une joie immodérée ; les guerriers échangeaient de lourdes plaisanteries que les femmes les plus âgées accueillaient par des rires sans fin. Tous insultaient la chrétienne à qui le roi avait voulu les soumettre... Comme Maximiien tardait à se montrer, l'un des hommes nobles insinua que le maître avait peut-être changé d'avis et différé la mort d'Eulalia. Ce bruit se répandit immédiatement, et tant était grande la crainte de la foule de ne pas assister à l'infamant supplice, que tous les visages en un moment perdirent leur apparence de gaieté...

Mais le roi sortit du palais et se dirigea vers le cathèdre d'ivoire placé à quelques pas



du bûcher. Son manteau qui laissait voir les manches de sa robe n'était qu'un tissu de soie et de broderie. Il portait un collier de grosses perles au cou; des bracelets d'or et de gemmes entouraient ses poignets et ses chevilles ; sur sa tête était placée une couronne d'or barrée de cordons de perles blanches et dominée par des fleurons de diamant et de rubis. Il gravit lentement les marches qui conduisaient au trône et avant de s'asseoir fit un signe de son sceptre... Eulalia fut amenée entre deux gardes. Une simple robe blanche la recouvrait, semblable au modeste vêtement de son enfance et que ne retenait ni ceinture, ni cordon. Ses mains amaigries, aux transparences bleuâtres, étaient croisées sur sa poitrine; ses longs cheveux cendrés, éclairés de reflets d'or, se déroulaient sur ses épaules, couvraient tout son torse d'un voile léger, admirablement nuancé, cent fois plus beau que les tressoirs d'orfroi et les frontaux empesés dont se paraient les femmes païennes.

Eulalia tenait les yeux fixés au ciel ; des larmes brillantes mouillaient ses paupières, larmes de joie que, dans son exaltation, elle croyait versées pour le Christ et qu'elle recueillait avidement de ses lèvres pâles. Le roi et les plus insensibles guerriers ne purent s'empêcher de frémir en la voyant ainsi transfigurée, paraissant soutenue uniquement par les plis épais de sa robe, déjà morte pour eux, mais animée d'une vie surhumaine dont le mystère les irritait et les remplissait d'un vague effroi.

Quand la vierge fut placée sur l'autel de torture, la foule rassurée poussa des exclamations de joie. Les femmes réclamaient qu'on lui



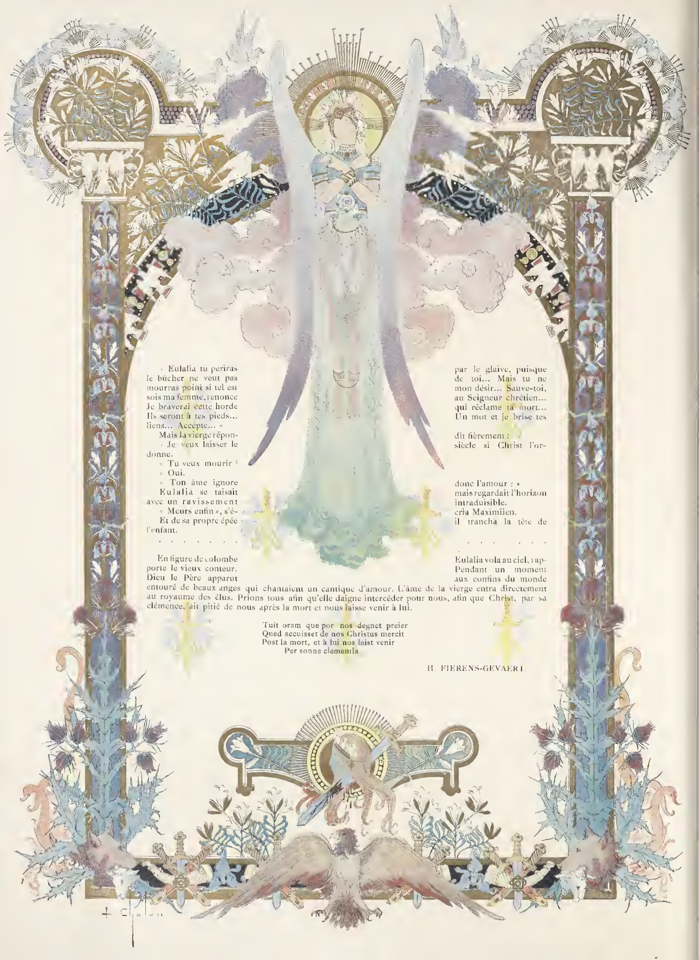
coupât d'abord les cheveux ; quelques hommes disaient dans un langage ignoble qu'il fallait la dévêtir et la flageller tout d'abord... Mais les bourreaux n'écoutèrent point les horribles propos et allumèrent rapidement le bûcher. La flamme au bout de quelques instants se dressa comme un panache féerique, aussi haut que les arbres qui ombrageaient le jardin suspendu du palais. Tous les assistants étaient stupéfaits car jamais ils n'avaient vu une lueur aussi effrayante. Brusquement le tourbillon de feu se détacha du sol, monta comme un éclair dans la nue et se confondit dans l'or du soleil. Et l'on vit Eulalia vivante, toute droite, les mains attachées à la poutre verticale qui était restée intacte.

Un cri de fureur, d'effarement, de haine sortit de mille bouches comme un grondement de tonnerre. Les poings se levaient au-dessus des têtes, l'éclat des glaives nus étoilait les masses confuses des assistants. Les cavaliers même en menaçant les premiers rangs de leurs lances terribles ne maintenaient plus qu'à grand'peine cette houle agitée de cent mouvements divers.

Le roi avait bondi jusqu'au pied du bûcher.

« Elle mourra, je le jure ! je le jure ! criait-il à la foule. Elle mourra mais peut-être lui ferai-je abjurer d'abord sa foi honteuse. »

Puis il parla à la vierge, à mots entrecoupés et d'une voix si basse que personne, sinon Eulalia, ne pouvait surprendre ce qu'il disait :



« Eulalia tu périras par le glaive, puisque le bûcher ne veut pas de toi... Mais tu ne mourras point si tel est mon désir... Sauve-toi, sois ma femme, renonce au Seigneur chrétien... Je braverai cette horde qui réclame ta mort... Ils seront à tes pieds... Un mot et je brise tes liens... Accepte... »

Mais la vierge répondit fièrement : « Je veux laisser le siècle si Christ l'ordonne.

« Tu veux mourir ?

« Oui.

« Ton âme ignore donc l'amour ? »

Eulalia se taisait mais regardait l'horizon avec un ravissement intraduisible.

« Meurs enfin », s'écria Maximien.

Et de sa propre épée il trancha la tête de l'enfant.

. . . .

En figure de colombe Eulalia vola au ciel, rapporte le vieux conteur. Pendant un moment Dieu le Père apparut aux confins du monde entouré de beaux anges qui chantaient un cantique d'amour. L'âme de la vierge entra directement au royaume des élus. Prions tous afin qu'elle daigne intercéder pour nous, afin que Christ, par sa clémence, ait pitié de nous après la mort et nous laisse venir à lui.

Tuit oram que por nos degnet preier
Qued auuisset de nos Christus mercit
Post la mort, et à lui nos laist venir
Per sonne clementia

H. FIERENS-GEVAERT.



La Légende du Tænnikel

Il est une histoire plus ancienne que l'art d'écrire, aussi ancienne que la parole : c'est la tradition.

Chaque peuple a sa tradition ; l'Alsace aussi a la sienne, et ce n'est ni la moins poétique ni la moins imposante. Selon ces vieux récits répétés d'âge en âge sur les deux rives du Rhin, tout cet immense et magnifique bassin si majestueusement encadré dans une enceinte de granit par les Alpes, le Jura, les Vosges, les monts de la Forêt-Noire, jusqu'au-dessous de Bingen, n'aurait été, dans le principe, qu'une mer intérieure. L'imagination de nos pères ne s'est pas arrêtée là : elle s'est plu à peupler les sommets de ces montagnes, transformées en côtes et en îles, d'une race d'hommes privilégiés, fils des dieux sans doute, hardis navigateurs se disputant, sous le plus beau ciel de l'univers, l'empire de cette autre Méditerranée.

Interrogez les montagnards voisins du Tænnikel, près de Ribeauvillé ; ceux de Barr ou du pays de Dabo ; les habitants de Gueberschwihr, de Pfaffenheim, de Schauenberg ainsi que ceux du Brisgau, de la rive droite du Rhin, ils n'hésiteront pas à vous raconter, avec toute la naïveté et le sérieux de la bonne foi, qu'il existe encore, à tel rocher, de grands anneaux de fer auxquels les navigateurs du vieux monde attachaient les câbles de leurs navires, et indiqueront d'une main assurée tel enfoncement des Vosges qui leur servait de port, tel plateau élevé où ils avaient l'entrepôt de leurs marchandises ou de leurs armes. Ils vous raconteront par quel prodige cet état de choses a cessé ; ils vous diront qu'un de ces hommes primitifs, à la taille gigantesque, à force surhumaine, vaincu cependant et fait prisonnier, aurait offert, pour racheter sa liberté et sa vie, de délivrer la vallée de l'eau qui la couvrait et de la convertir en l'un des plus beaux pays du monde. Il aurait tenu parole : se plaçant à l'extrémité septentrionale du lac, au milieu des énormes rochers qui le fermaient de ce côté, premier certes des Hercules, il aurait, par la force de ses bras, fait céder deux montagnes et, à travers leurs entrailles béantes, ouvert un large passage à cette mer. Les eaux se précipitant par cette issue, se seraient peu à peu retirées de la plaine, et enfin le Rhin, ignoré sous cette masse liquide, aurait apparu à la lumière. Ainsi serait sortie des flots, comme la déesse de la Beauté, la superbe Alsace et ces contrées non moins enchanteresses qui s'appellent aujourd'hui le pays de Bade et le Palatinat.

Et, comme dernier écho imagé de cette période, reste dans la mémoire populaire la *Légende du Tænnikel*, d'après laquelle, depuis cette époque, la nuit de chaque siècle révolu, le vieillard le plus sage, le plus pur, est transporté au milieu de cette nature et de cette mer enchantées, entouré de cygnes en extase, et voit à travers la claire profondeur des eaux la belle Alsace avec ses villes, ses villages, ses cathédrales, ses églises et ses vieux châteaux, s'épanouir dans les doux rayons de la lune, puis cette mer disparaissant petit à petit, laisse paraître à son milieu le Rhin majestueux, sur lequel glisse lentement la nacelle légendaire pour s'évanouir discrètement aux premières lueurs de l'aurore...

Or ici, une science exacte, positive, la géologie, semble venir en aide à la tradition, constatant par preuves indubitables cette épreuve neptunienne de l'Alsace ; ce qui ne permet plus de douter que, non pas un simple lac, mais la mer même en a couvert le sol. Des bancs entiers de détritus et de coquillages marins y ont été découverts. La plupart des montagnes et collines calcaires, situées au-devant des Vosges, sont remplies de corps pétrifiés de tout genre, souvent rangés à plat, par couches ou par familles, ce qui annonce bien naturellement que ces corps ont vécu dans les endroits mêmes où on les rencontre. D'après cela on peut les regarder comme des monuments indestructibles, qui attestent la vie humaine et la présence passée des eaux de la mer dans ces mêmes lieux.

Mais ces habitants ont été suivis bien longtemps après et pendant bien des siècles par des immigrations successives d'autres peuples, ensemble de même origine. Le passage entre autres des Perses, des Mèdes, des Égyptiens, y est énergiquement prouvé par certains vestiges de modes de constructions de ponts, d'arches, d'aqueducs souterrains, à l'absence de voûtes, aux pierres énormes, aux quartiers de rochers employés dans ces immenses travaux. Plusieurs images de divinités y ont été découvertes, entre autres la divinité des Perses et des Mèdes : Mithra, le dieu de la lune phrygien ; les statues égyptiennes d'Isis, d'Osiris, d'Orus, d'Élurus, d'Anubis, de Jupiter-Ammon, etc. C'est de cette époque que part la période celtique et la partie véritablement historique de l'Alsace.

P. KAUFFMANN.



LA NUIT DU 31 DÉCEMBRE 1899, SELON LA LÉGENDE DU TÆNNIKEL

LE MAUVAIS RÊVE

Pantomime Japonaise en 4 tableaux

de F. RÉGAMEY



PERSONNAGES

SABOURO,
Poète, peintre d'éventails.

LE DAIMIO,
Jeune seigneur pathétique et roublard.

ORITZOU,
Epouse de Sabouro.

TOLA,
Courtisane au cœur sensible.

Serviteurs et servantes.

PREMIER TABLEAU

I. — *Le jour est levé. Bruissements d'ailes. Bourdonnements d'insectes. La crécelle des cigales se mêle au roucoulement joyeux des oiseaux.*
Le tambour sacré accompagnant la prière des Bonzes du temple voisin fait entendre son roulement sourd au loin.
Oritzou sort de la maison.
Visite aux fleurs.
Toilette du jardin. Soins domestiques.

I

II

II. — *Sabouro paraît sur le seuil, le front chargé d'ennui.*
Il baille et s'étire, et prend en pitié Oritzou prêtant l'oreille au bruit charmant de la nature qui s'éveille.
Il croit qu'il n'aime plus.
Il fait noir en son cœur.
La lumière du jour l'offusque.
L'art et la poésie n'ont plus de charme quand l'amour s'est envolé.

III

III. — *Machinalement il s'est remis au travail et, d'un pinceau distrait, il reproduit sur un éventail, les fleurs qu'Oritzou veut lui faire admirer.*
Elle s'est assise près de lui et chante sur le samisen, une chanson paisible d'autrefois.

IV

IV. — *Vains efforts.*
L'esprit de Sabouro, envahi par de mornes pensées, s'égare en l'inaccessible contrée des désirs chimériques.
La chanson d'Oritzou n'arrive pas jusqu'à lui.
Son pinceau s'échappe de ses mains qui froissent nerveusement les fleurs délicates d'Oritzou.

V

V. — *Gagnée par la mélancolie de son époux, que rien ne peut distraire, Oritzou s'abandonne à son tour et, désolée, tressaille au contact léger des pétales, que lentement il fait pleuvoir sur ses genoux.*

VI. — *Sabouro, dégoûté de tout, n'attendant plus aucune consolation des réalités qui l'entourent, appelle l'oubli. Il met la main sur une fiole de vin de saké, et repousse Oritzou qui veut écarter de ses lèvres le funeste breuvage.*

VII. — *Mais Sabouro que l'obstacle exaspère, nerveusement brise la fiole, après l'avoir vidée jusqu'au fond; puis les fumées de l'alcool ayant amené une réaction dans son cerveau, il s'attendrit, et maintenant Oritzou s'effare aux caresses insolites dont elle est gratifiée.*



IV

VII

VIII. — *La servante venant prendre sa maîtresse pour l'accompagner au marché, met fin aux épanchements morbides de Sabouro. Il ne tarde pas à retomber dans son marasme habituel qui se résout en un profond sommeil.*

IX. — *Le voilà étendu sur l'herbe, et sa femme, avant de sortir, dispose tout, autour de lui, pour que son repos ne soit pas troublé. « Cette ombrelle garantira sa chère tête du soleil qui monte dans le ciel; tout est bien ainsi, et d'ailleurs mon absence ne sera pas de longue durée. »*



VIII

—

DEUXIEME TABLEAU

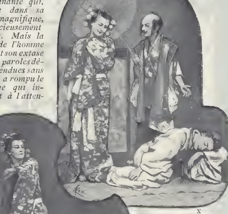
Un voile de gaze, aux reflets changeants d'opale, s'étend sur la scène, qui s'éclaire à l'entrée de Tola, la belle courtisane. Auprès d'elle, s'empresse le Daïmio esclave de ses caprices, lamentable seigneur, qui n'a pu dissuader son idole de venir surprendre chez lui un maître renommé. Il la sait prompte à s'enflammer et, fort peu rassuré sur l'issue de cette visite, il ne manque pas l'occasion qui se présente de déblatérer :

IX

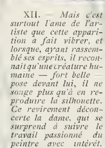
X. « *Vous avez voulu voir ce poète... O poésie!.. Tenez, le voilà qui cuve son vin!* »

Qu'importe, soupire Tola, devenue rêveuse à l'aspect du poète endormi dont elle compare la beauté au ridicule profil de son compagnon. Impressionnée aussi par l'honnête intimité de cette demeure élégante et simple... Il y ferait bon vivre loin du fracas des fêtes et des propos stupides d'un daïmio! « Mon ami, lui dit-elle, faites-moi un plaisir; j'ai besoin d'être seule, allez-vous-en! » Et il s'en va!

XI. — *Tola jouit de la surprise de Sabouro, dont les yeux en s'ouvrant sont éblouis par la vision de cette beauté rayonnante qui, droite dans sa robe magnifique, silencieusement sourit. Mais la voix de l'homme qui dit son extase en des paroles déjà entendues sans doute, a rompu le charme qui inclinait à l'attendrissement la hautaine dame. Sa cruelle ironie impose silence aux épanchements de son admirateur.*



X



XI

XII. — *Mais c'est surtout l'âme de l'artiste que cette apparition a fait vibrer, et lorsque, ayant rassemblé ses esprits, il reconnaît qu'une créature humaine — fort belle — pose devant lui, il ne songe plus qu'à en reproduire la silhouette. Ce revirement déconcerte la dame, qui se surprend à suivre le travail passionné du peintre avec intérêt,*



XII

avec admiration, avec enthousiasme. Jamais la puissance évocatrice du maître ne s'est si largement révélée. Jamais aucun pinceau ne l'a faite si belle — la glace est rompue.



XIII

XIII. — *Et, jalouse de faire preuve de talent à son tour, la dame à l'esprit pervers, qui sent vibrer son cœur dès longtemps aboli, — ô miracle de l'art! — saisit le samisen et prélude avec impétuosité; l'air qu'elle a choisi est précisément celui que la dolente Oritzou voulut faire entendre en vain à son époux...*

XVII. — *La scène reste vide un instant. Puis se détachant au fond, on voit apparaître la douce Oritzou revenant du marché avec sa bonne, ayant au bras son panier de provisions.*



XVII

XIV. — *Sur cette musique, Sabouro, inspiré, compose des vers débordants de passion, et celle qui en est l'objet, gagnée par ce lyrisme, s'enflamme et se livre...*

XIV

XV. *C'est elle maintenant qui implore :*

« Fuyons ensemble, quittons ces lieux ! »

Sabouro, affolé, n'entend pas l'écho affaibli de la voix de sa conscience qui soupire : Songe au bonheur passé, n'abandonne pas la chère maison, berceau de tes amours...

Fugitive lueur qui s'évanouit dès que Tola, consciente du danger, a fait d'un pan de sa robe parfumée un bandeau pour les yeux de celui qu'impérieusement elle réclame.

XV

XVIII. — *Mais Sabouro n'est plus là, et quel singulier désordre !*

La vérité éclate aux yeux hagards de l'épouse abandonnée, à mesure qu'elle découvre les pièces à conviction abandonnés par les fugitifs : La ceinture dorée, l'éventail et les épingles précieuses de la voleuse d'amour.

XVIII



XIX

XIX. — *C'est pour elle qu'ont été composés ces vers passionnés... et dans l'air flotte un subtil parfum !*



XVI

XVI. — *Et dans un envolement de soie dénouée, les deux amants, hativement, s'éloignent.*

XX. — *Le doute n'est plus possible; une femme — et quelle femme ! — a passé par là.*

Comme en rêve, sans un cri, sans une larme, l'infortunée Oritzou ajuste à sa taille la ceinture de la courtisane et pique dans sa chevelure les épingles fleuries.

Elle est folle !



XX

TROISIÈME
TABLEAU

—

XXI. — *Tola et Sabouro se sont arrêtés au bord d'un étroit cours d'eau, dont les sinuosités reflètent les antiques ombrages d'un parc luxueux.*

La satiété est venue.

Ils s'ennuient.

Elle est nerveuse.

Lui, pêche à la ligne.

C'en est fait des transports et des larmes de joie.



XXI

XXIV. — *Elle, après le coup de foudre, souffre de la monotonie d'un sentiment qui ne peut plus se suffire à lui-même. La nostalgie des fêtes galantes qui firent sa joie et son orgueil, lui est venue.*

Elle se complaît au souvenir des cœurs qu'elle a conquis, de tous ceux qui sont morts ou se sont ruinés pour elle.

XXII. — *Reproches amers, crises de larmes et, à tout propos, scènes violentes.*

XXIV



XXII

XXIII. — *suivies de raccommodements, spasmes derniers d'une passion expirante.*

Lui, revoit sa chère maison, sa douce et tranquille existence d'autrefois.

Cependant, il n'a pas cessé d'aimer la belle Tola — jalousement.

XXIII

XXV. — *Et ce bon Daïmio — sa dernière victime — qui faisait toutes ses volontés... En somme on ne s'embêtait pas plus avec lui qu'avec un autre...*

Le bon Daïmio, inconsolable et non résigné, n'a pas perdu son temps.

Il s'est mis à la recherche de la femme de son rival.

Il sait où gîtent les amoureux, et c'est de ce côté qu'il dirige les pas de la pauvre folle.



XXV

XXVI. — « *Une mendiante chez moi, dit Tola, qu'on l'assiste. Elle a faim, qu'on lui donne à manger !* »

Et c'est elle-même qui s'empresse

Dans sa retraite amoureuse les distractions sont rares, cette rencontre inopinée en tient lien.

XXVI

XXVII. — *Mais soudain, au contact de sa bienfaitrice, — que le hasard aidé par le daïmio a mis sur sa route, — Oritzou sent quelque chose s'éveiller en elle.*

Ce parfum ne lui est pas inconnu. Elle le retrouve flottant autour de cette femme qui vient d'être bonne pour elle.

Une vague intuition l'inspire.

Elle implore Tola, qui de son côté reconnait sa ceinture dont sa victime est encore parée. Et le Daïmio, qui croit qu'il est temps de se montrer achève d'éclairer l'esprit de la courtisane.

Son orgueil s'insurge. Elle repousse durement les supplications qui l'assaillent de deux côtés à la fois.

XXVII

XXVIII. — *Cependant, touchée par cette douleur navrante, Tola s'attendrit et finit par demander pardon humblement à sa rivale du mal qu'elle lui a fait.*

Elle offre au Daimio un front moins sévère — et dès lors son parti est pris.

XXVIII

XXIX. — « *Nous allons rendre cette enfant à son mari, dit-elle au Daïmio.*

« *Suivez-moi dans ce pavillon.*

« *La nuit est proche,*

« *Sabouro ne peut tarder à rentrer, venez, j'ai mon plan.* »

En effet, voici Sabouro.

Oritzou se dresse devant lui, barrant la route : « *Arriere, spectre ! s'écrie Sabouro, qui croit à une hallucination.*



XXIX

— *Non, tu m'appartiens, tu n'entreras pas dans ce pavillon maudit.* »

XXX. — *La scène est déchirante.*



XXX

Le poison n'a pas achevé ses ravages dans l'âme de Sabouro.

Aveuglé par la passion il ne veut rien entendre.

« *Hé bien, regarde !* » *clame Oritzou, en lui désignant du doigt une des fenêtres du pavillon où se sont retirés Tola et le Daimio.*

Sur la blanche cloison de papier, leurs deux silhouettes se dessinent en des attitudes qui ne peuvent laisser aucun doute sur l'impureté de leurs intentions.



XXXI

XXXI. — *O rage, ô fureur, ô délire !*
La lampe s'est éteinte. L'apparition s'est évanouie.

(Dans le fond du Théâtre, glissant sur l'eau, une barque enguirlandée de joyeuses lanternes, emportant Tola et le Daïmio, passe et disparaît.)

Du sang ! du sang ! du sang ! rugit Sabouro qui voit rouge et puisque je ne puis avoir le leur, c'est toi, ombre d'Oritzou qui paiera pour eux.
Couic !...

XXXII

XXXII. — *Silence lugubre.*
A la lueur blafarde des étoiles, Sabouro contemple avec terreur la tête échevelée d'Oritzou décapitée, dont ses doigts crispés n'ont pu se détacher.

XXXIII

XXXIII. — *Au bruit d'acier que l'arme homicide a fait en s'échappant de sa main droite, qui s'est ouverte lentement, Sabouro a tressauté.*
Il s'affaisse lourdement sur la terre en sanglotant, et ses larmes inondent la tête innocente qu'il serre maintenant sur sa poitrine.

XXXIV

XXXIV. — *Assassin ! Assassin !*
Malédiction sur moi !
J'ai égorgé cet être de douceur et de bonté...
Il ne me reste plus qu'à aller la rejoindre et à m'ouvrir le ventre.

QUATRIÈME TABLEAU

Nuit profonde.
Musique lugubre qui lentement s'attendrit à mesure que la clarté renaît sur la scène montrant le même décor qu'au Premier Tableau.

XXXV

XXXV. — *Sabouro, qu'on retrouve couché, s'éveille à demi, frissonne. Il arpente la scène à grands pas — tel un somnambule.*
Il mime avec terreur le cauchemar qu'il vient de subir et chancelle en voyant Oritzou, venir à lui souriante.

XXXVI

XXXVI. — *Sabouro n'en peut croire ses yeux.*
Elle est encore sur ses épaules la tête de sa chère Oritzou !...

XXXVII

XXXVII. — *O puissances divines, vous me la rendez ! Toujours aussi aimante, et je ne suis pas criminel !*
Comme nous allons bien nous aimer !
... Et puis, tu ne sais pas ? Le rêve affreux que je viens de faire — qui commence si mal et qui finit si bien — je vais l'écrire pour le théâtre des Folies Sentimentales de Tokio — car je suis bien guéri de mon spleen. Un bon musicien y ajoutera quelque musique, et nous gagnerons beaucoup d'argent que j'emploierai à acheter de belles robes à ma chère Oritzou.

Rideau.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



AU MARÉORAMA, LE BATEAU EN ROUTE

Les Attractions de l'Exposition



L'ATELIER DE LA RUE DE LA CONVENTION

Le bon Horace disait qu'il faut mêler l'utile à l'agréable : *utile dulci*. En retournant sa maxime, les directeurs de l'Exposition ont voulu mêler beaucoup d'agréable à l'utile.

Plus on va, en effet, plus on se persuade qu'à côté des grands enseignements d'une Exposition industrielle et commerciale, il faut de nombreuses attractions, jeux, spectacles, nouveautés de toute sorte qui reposent l'esprit du visiteur.

L'Exposition de 1889 en avait beaucoup plus que celle de 1878. Celle de 1900 nous révélera des merveilles sans nombre.

Dès maintenant nous pouvons signaler les principales dans une rapide revue qui donnera à nos lecteurs un avant-goût des plaisirs qui l'attendent dans quelques mois.

LE MARÉORAMA

Nous avons entretenu déjà nos lecteurs de cette attraction si intéressante, l'un des « clous » les plus curieux de l'Exposition. Rappelons brièvement que le Maréorama a pour but de donner l'illusion complète d'un voyage maritime.

Les spectateurs seront placés sur un véritable pont de steamer long de 35 mètres sur 10 qu'une machinerie ingénieuse et puissante, œuvre d'un ingénieur-constructeur distingué, M. Voirin, animera des mouvements du roulis et du tangage. Ils verront exécuter les manœuvres par l'équipage ; les manches à vent leur souffleront un air vif, imprégné de senteurs marines par son passage à travers une couche de varech. En même temps, se dérouleront des deux côtés du navire, à tribord et à bâbord, d'immenses toiles où seront représentés la mer, ses rivages, les bateaux et vaisseaux que l'on rencontre, les ports où l'on jette l'ancre.

C'est un phénomène bien connu que le déplacement régulier d'un objet qui occupe tout l'horizon visuel donne au spectateur immobile l'illusion de son propre déplacement. Ainsi, dans un train arrêté près duquel un autre train s'ébranle, le voyageur croit son train stationnaire en marche, et que le train mouvant ne bouge pas. De même, au Maréorama, il semblera que le vaisseau vogue aussi rapidement que se dérouleront les

toiles. Des artifices d'éclairage et autres viendront compléter cette illusion et la rendre parfaite. L'itinéraire choisi est le tour de la Méditerranée, avec escales à Marseille, Sousse, Naples, Venise et Constantinople. Cette œuvre grandiose est presque terminée. Le Palais du Maréorama, belle construction de style oriental, dû à M. l'architecte Lacau, élève déjà à l'angle de l'avenue de Suffren et du quai d'Orsay, au pied de la Tour Eiffel, sa masse imposante, couronnée par une immense terrasse à l'italienne.

L'inventeur et l'auteur du Maréorama, M. Hugo d'Alési, le célèbre peintre des chemins de fer, a rapporté de son voyage d'études 248 maquettes, de 75 centimètres sur 50, peintes avec le remarquable talent et la scrupuleuse conscience qu'on lui connait. Une quarantaine de peintres choisis par lui, la plupart déjà médaillés du Salon, travaillent sous sa direction à reporter ces peintures sur les immenses toiles, dont l'ensemble aura 1,000 mètres de longueur sur 15 mètres de hauteur.

Pour ce travail gigantesque, on a dû construire un atelier monstre, assurément le plus grand atelier de peintre qui existe, et qui, par sa masse, son agencement, son éclairage, est une curiosité. Il s'élève au coin de la rue de la Convention et de la rue de Lourmel. Avec le réseau de fils électriques qui s'y enfonce, on le prendrait pour une gare ou une usine américaine. Il est divisé en deux parties, longues chacune de 50 mètres, larges de 15, hautes de 18. L'énorme échafaudage porte les peintres à la hauteur des parties supérieures des toiles.

Tous ceux qui ont pu voir la partie déjà terminée de cette colossale œuvre picturale (quelques centaines de mètres carrés) ont été unanimes à en louer la remarquable exécution artistique.

Bien différent de la plupart des panoramas, brossés comme des décors de théâtre, le Maréorama offrira des toiles peintes avec le soin et le fini qu'on apporte dans une œuvre de chevalet. Ce sera un véritable tableau... de 1,500 mètres de superficie. Cela seul, en dehors de l'attrait si original et si vif de l'illusion du voyage, suffirait à faire au Maréorama un immense succès.



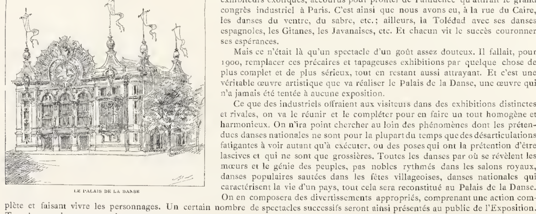
GROUPE DE LA DANSE, DE CARPEAUX

LE PALAIS DE LA DANSE

Faire l'éloge de la danse au point de vue du charme et de l'attraction est presque superflu. Sans remonter aux peuples de l'antiquité qui lui donnaient place dans leurs cérémonies religieuses, nous la trouvons partout, aussi bien dans les palais royaux que dans les réjouissances populaires, associée à tous les actes de la vie nationale.

A Paris, des centaines, des milliers de spectateurs courent regarder dans les bals publics les danses excentriques de certaines célébrités chorégraphiques. Dans nos théâtres de féerie, comme dans nos music-halls, c'est le ballet qui constitue la principale attraction. Enfin, à notre grand Opéra, la danse marche de pair avec le chant et la musique.

Les administrations successives des précédentes expositions universelles ont si bien compris l'importance de cette attraction qu'elles n'ont jamais manqué de lui réserver une place importante dans leur programme. Elles ont d'ailleurs trouvé une aide efficace dans le zèle des exhibiteurs exotiques, accourus pour profiter de l'affluence qu'attirait le grand congrès industriel à Paris. C'est ainsi que nous avons eu, à la rue du Caire, les danses du ventre, du sabre, etc.; ailleurs, la Tolédad avec ses danses espagnoles, les Gitanes, les Javanaises, etc. Et chacun vit le succès couronner ses espérances.



LE PALAIS DE LA DANSE

Mais ce n'était là qu'un spectacle d'un goût assez douteux. Il fallait, pour 1900, remplacer ces précaires et tapageuses exhibitions par quelque chose de plus complet et de plus sérieux, tout en restant aussi attrayant. Et c'est une véritable œuvre artistique que va réaliser le Palais de la Danse, une œuvre qui n'a jamais été tentée à aucune exposition.

Ce que des industriels offraient aux visiteurs dans des exhibitions distinctes et rivales, on va le réunir et le compléter pour en faire un tout homogène et harmonieux. On n'ira point chercher au loin des phénomènes dont les prétendues danses nationales ne sont pour la plupart du temps que des désarticulations fatigantes à voir autant qu'à exécuter, ou des poses qui ont la prétention d'être lascives et qui ne sont que grossières. Toutes les danses par où se révèlent les mœurs et le génie des peuples, pas nobles rythmés dans les salons royaux, danses populaires sautées dans les fêtes villageoises, danses nationales qui caractérisent la vie d'un pays, tout cela sera reconstitué au Palais de la Danse.

On en composera des divertissements appropriés, comprenant une action complète et faisant vivre les personnages. Un certain nombre de spectacles successifs seront ainsi présentés au public de l'Exposition. Tous les peuples pourront s'y retrouver.

Ainsi les Chinois y reconnaîtront le « *Ping-Vou* »; les Hindous, la *Danse des Bayadères de Siváh*; les Égyptiens, la *Danse de l'Abeille*, la *Danse d'Isis* de l'ancienne Égypte... Nous aurons aussi, comme reconstitutions historiques, les *Danses Pyrrhiques* de la Grèce, les *Bacchanales* romaines; pour la France, la *Danse des Glaives* de la vieille Gaule, la *Danse des Jongleurs*, du moyen âge, le

passepied de la Renaissance, la *sarabande*, le *menuet*, la *gavotte*, tous les jolis pas du temps de Henri III, Henri IV, Louis XIV et Louis XV, la *fricassée*, du Directoire, le *quadrille dansé* avec pas et ailes de pigeon de la Restauration et de Louis-Philippe, le *cancan* de l'Empire, le *quadrille* moderne, les danses de caractère, les danses lumineuses, etc.

Ce sera une véritable *Revue historique de la Danse à travers tous les peuples et toutes les époques.*

* * *

Un pareil programme devait séduire l'Administration de l'Exposition, d'autant plus qu'il lui était présenté par deux hommes capables de mener à bien cette difficile entreprise : M. Georges Bourdon qui, directeur de la scène à l'Odéon, n'a quitté ce poste que pour accomplir à travers l'Europe une mission dont l'avait chargé le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et M. Marcel Lemarié, architecte diplômé du Gouvernement, qui a donné sa démission de sous-inspecteur des travaux de l'Exposition pour se consacrer au Palais de la Danse dont il a dressé tous les plans.

LA DANSE

Ils comptent s'associer, avec l'autorisation nécessaire, un troisième collaborateur dont le concours, au point de vue technique, devra être infiniment précieux, M. J. Hansen, maître de ballets à l'Opéra, qui leur apportera sa grande expérience et son impeccable talent de reconstitution. A lui seul, le nom de M. Hansen sera une garantie du caractère artistique et pittoresque de l'œuvre.

Enfin, l'orchestre sera placé sous la direction de M. Félix Desgranges, chef d'orchestre de la Présidence de la République et auteur de plusieurs compositions applaudies.

Le choix du personnel, pour une entreprise de ce genre, a une importance qui n'échappera à personne. Des pourparlers sont déjà engagés avec des artistes connus, des célébrités dont les noms en vedette seront déjà un attrait. Les engagements ne seront définitifs qu'après la constitution de la société.

* * *

Le Palais de la Danse sera édifié sur l'un des points les plus pittoresques de l'Exposition, au Cours-la-Reine, entre le nouveau pont Alexandre III et le pont de l'Alma, dans cette rue de Paris où l'administration veut grouper les attractions les plus particulières à la vie parisienne, et qui sera la grande voie de passage de tous les visiteurs.

Il aura deux façades, l'une sur la rue de Paris, l'autre sur la Seine. Au rez-de-chaussée, deux entrées par les façades donneront accès à deux promenoirs, fumoirs d'attente, donnant accès à un bar de 100 mètres de superficie, dont la concession à un tiers s'ajoutera aux recettes de la société. Les fauteuils d'orchestre, en amphithéâtre, comme à Bayreuth, permettront à tous les spectateurs de voir aisément la scène.

Au premier, trois rangs de fauteuils de balcon, loges ouvertes et un vaste promenoir accessible au public debout. A l'étage supérieur, même disposition.

La salle, blanc et rouge, avec guirlandes de fleurs artificielles lumineuses, contiendra 650 places assises et 500 debout. La scène de 9 mètres d'ouverture, 14 mètres de largeur et 10 mètres de profondeur, aura pour annexe un foyer de la danse, ouvert aux visiteurs à certaines conditions.

Six représentations seront données quotidiennement, trois dans le jour et trois le soir. Des soirées de gala seront organisées périodiquement pour attirer, en même temps que la grande foule cosmopolite, la partie élégante du public parisien.

En même temps qu'une admirable œuvre artistique, le Palais de la Danse sera une superbe entreprise financière. La société se constitue seulement au capital de 750,000 francs, divisé en 7,500 actions de 100 francs chacune. Or, quand on se rappelle le succès des exhibitions présentées en 1889, sous le nom de danses, on ne peut douter qu'à chaque représentation, la salle, avec ses 1,150 places, ne soit trop petite. Et, comme chaque représentation peut rapporter, malgré la modicité des prix, de deux à quatre mille francs, et qu'il y en a six par jour, on peut calculer ce que cela pourra faire pendant les six mois...

Nous n'insisterons pas sur ce point. C'est inutile. Rentrons dans notre inspection artistique.

LE PALAIS DE LA FEMME

« Le Palais de la Femme, nous a dit Madame Pégard, secrétaire général de la Société française d'émigration des femmes et du Comité d'organisation du congrès international de 1900, sera un superbe monument situé au pied de la Tour Eiffel.

« Bien situé, il obtiendra, j'en suis certaine, un vif succès; car tout y sera combiné pour en faire le centre de réunion, le lieu du repos, le « cercle » pour ainsi dire des visiteuses des divers pays du monde entier qui viendront à l'Exposition.

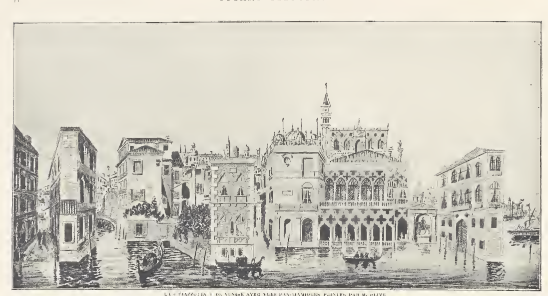


LE PALAIS DE LA FEMME

« Toutes les attractions qui peuvent séduire la femme y seront réunies. On y verra, entre autres choses, le travail de la femme à toutes les époques et dans tous les pays, depuis le plus simple et le plus grossier, jusqu'au plus artistique. Nous ferons venir des contrées d'origine les ouvrières spéciales. Cela formera, en même temps qu'une revue industrielle des plus intéressantes, un pittoresque assemblage des costumes nationaux les plus divers.

« Ce n'est là qu'un point. Il y en aura cent autres. Mais je les passe sous silence. On les connaîtra quand le programme définitif sera réglé et que chaque section sera prête à être installée dans l'emplacement qui lui sera réservé.

« Qu'il me suffise pour le moment de vous donner un détail au point de vue pratique. Nous voulons faire du Palais de la



LA « PIAZZOTTA » DE VENISE AVEC VUES PANORAMIQUES PEINTES PAR M. OLIVE

Femme un centre de réunion où puisse, sans crainte et sans ennui, avec la plus entière confiance, venir une femme comme il faut qu'effraient les promiscuités du restaurant où tout le monde se coudoie.

« Le sous-sol du Palais de la Femme sera le cabinet de toilette-vestiaire pour dames, de l'Exposition. Elles pourront en entrant, après une course en voiture, donner un coup d'œil à leur toilette, rajuster leur coiffure, prendre ces mille petits soins dont a besoin une élégante. Après la visite à l'Exposition, ce cabinet de toilette sera également fort utile pour la rentrée dans Paris.

« Le pavillon de droite sera consacré à un restaurant. Celui de gauche à une pâtisserie. Cela permettra de pouvoir prendre un repas ou un lunch sans quitter l'Exposition. »

Toutes nos lectrices comprendront par ce faible aperçu quels services peut et doit leur rendre, pendant la durée de l'Exposition, le Palais de la Femme, dont Madame Pégard est l'habile organisatrice.

VENISE A PARIS

Qui n'a, au moins une fois en sa vie, caressé ce rêve de voir Venise, la ville tant vantée, la ville des canaux, des gondoles, des amours mystérieuses, le Lido, le pont des Soupirs, la place Saint-Marc... toutes ces exquises choses dont nous ont charmés les romans, les opéras-comiques et les récits des voyageurs ?

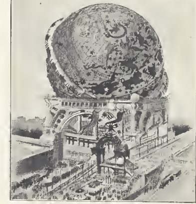
Ce rêve va être réalisé. Venise va venir à Paris pour l'Exposition et, devant le Palais des Doges, nous pourrons nous promener en gondole sur les flots, absolument comme au temps de Marino Faliero.

On voit par notre gravure, la reconstitution exacte de la Piazzotta, peinte par M. Olive, l'éminent artiste. Venise à Paris occupera, dans l'Exposition, un rectangle de 3,000 mètres carrés.

Le grand peintre Ziem a bien voulu mettre à la disposition des entrepreneurs son musée, et c'est un tableau du maître qui servira d'affiche pendant l'Exposition.

LE GRAND GLOBE CÉLESTE

Jusqu'à présent ce n'est que dans les féeries qu'on nous a fait exécuter des voyages à travers le soleil, la lune, les planètes et les étoiles. Il était réservé à l'Exposition de 1900 de nous faire faire ce voyage scientifiquement, tout en nous amusant autant que les féeries.



LE « COSMORAMA », LE « GLOBE CÉLESTE »

C'est là le but que s'est proposé M. Galeron, membre de la société des Architectes diplômés par le Gouvernement. Prenant la contre-partie de ce qui se fait d'ordinaire dans nos écoles, où l'on représente le ciel par une sphère convexe, ce qui a le tort grave de supposer le spectateur en dehors de l'Univers, M. Galeron construit une gigantesque sphère, représentant à *l'intérieur* la voûte céleste et au dedans de laquelle le spectateur se promène, à la surface d'une boule de 12 mètres de diamètre, centrale, qui représente la Terre...

Cette Terre, comme la véritable, tournera sur son axe d'Occident en Orient, et les observateurs auront l'impression exacte que produit la rotation diurne de la vraie Terre... Les astres se lèveront pour eux comme ils se lèvent à l'horizon véritable. Ils monteront dans le ciel visible, passeront au méridien de chacun, descendront et viendront se coucher à l'Occident.

Et, comme sur notre terre, mais par un voyage moins long et moins fatigant, on pourra se rendre au Pôle Nord et jouir du spectacle du soleil de minuit..., puis redescendre à la latitude de Paris et retrouver les cieux étoilés comme nous les connaissons.

En même temps, des concerts spéciaux de musique inédite de Saint-Saens, seront donnés sur la terrasse pouvant contenir 2,000 spectateurs. L'illustre compositeur tiendra lui-même le grand orgue.

Des voyages panoramiques à New-York, Chicago, Rio-de-Janeiro, Naples, Paris, les Alpes, les Pyrénées, l'Himalaya..., tout autour de la terre, compléteront cette leçon amusante et pratique de cosmographie.

Tous les visiteurs de l'Exposition voudront en quelques heures acquérir, en s'amusant, cette science si difficile de l'astronomie qui, grâce à M. Galeron, devient une récréation.

LE PANORAMA DU CONGO

Encore un des gros clous de l'Exposition que ce Panorama du Congo occupant une surface de 800 mètres carrés, et où, à travers des pays inconnus, on pourra suivre la marche glorieuse de la mission Marchand et de ses intrépides chefs.

C'est M. Bertone, prix de Rome, qui en est l'architecte. M. Vermare, prix de Rome également, à qui l'on doit le monument de Carnot à Dijon, exécute le bas-relief devant couronner l'édifice.

Voici quels seront les tableaux que représentera le Panorama :

1° Panorama du Centre africain; 2° Marche dans le Monzoube (Commandant Marchand et ses officiers à travers la grande forêt ; 3° Le capitaine Baratier et le peintre Castellani sur le Quillou; 4° Les caïmans sur le Niari; 5° Combat à la Caverne de Macabandilou; 6° Les rapides du Pool; 7° L'incendie d'un village révolté (route de Mayenga); 8° Course sur l'Oubanghi; Une tornade dans les rapides de l'Éléphant; 10° Marais du lac Nô; 12° Entrevue avec le Négus.

La visite au Panorama du Congo peint par Castellani sera à la fois une excursion géographique utile et un pèlerinage patriotique pour les vrais Français.

* * *

A signaler encore, dans la série des attractions instructives, le *Tour du Monde*, de M. Dumoulin, le *Palais de l'Optique* ou la *Lune à un mètre*, l'*Aquarium de Paris* où l'on pourra, comme si l'on avait le don de vivre au milieu des ondes, suivre et étudier sur le vif la vie des poissons...

A noter aussi le *Palais Lumineux*, les *Bonshommes Guillaume* et le *Vieux Paris*, d'Arthur Heulhard, reconstitution scrupuleusement fidèle du Paris de nos ancêtres, avec ses travaux, ses fêtes naïves, ses mœurs curieuses...



DANSE DES BARIBAS A BANGUI

LE VILLAGE SUISSE

Un coin pittoresque, plein de fraîcheur et d'imprévu : des montagnes, un lac, des cours d'eau, des prairies, et au milieu un coquet village avec ses chalets, son église, sa fontaine et ses habitants en costumes nationaux... Tel est le *Village Suisse*, dont les créateurs sont MM. Ch. Henneberg et J. Allemand.

Dans quelques mois, Paris aura ses montagnes, de superbes et majestueuses montagnes, tout comme la Suisse, découpant sur l'horizon leurs chaînes massives, dressant leurs pics, étendant leurs pentes verdoyantes. De leur plus haute cime, une cascade précipitera ses eaux écumantes où les rayons du soleil feront jouer des arcs-en-ciel; le torrent coulera dans un frais vallon égayé de moulins et de scieries, puis il s'épanouira en petit lac, miroir d'azur reflétant un coin de l'adorable paysage du lac des Quatre-Cantons.

Aux escarpements sauvages grimperont des troupeaux de chèvres ; l'herbe sera fleurie et embaumée de la flore des Alpes ; des pâtres venus de l'Oberland, de la Gruyère, du Simmenthal, surveilleront les troupeaux dans les gras pâturages et nous initieront à la fabrication du fromage et du beurre.

Toute l'industrie alpestre sera réunie là dans le splendide décor des Alpes. Et à dix minutes de la Madeleine et des grands boulevards, nous serons en pleine vie pastorale, au cœur de la Suisse magiquement transportée à Paris !

Ce sera la Suisse telle que la revoit la mémoire de ceux qui l'ont visitée, telle que la rêve l'imagination de ceux qui ne l'ont pas vue, avec ses entassements de monts enchevêtrés, ses chalets téméairement plantés au bord des précipices, ses torrents bondissants, ses « armaillis » aux bras nus, conduisant leurs troupeaux aux sons prolongés et lents de la trompe des Alpes.

Au pied de la montagne, il y aura le village, réunissant les plus anciens types de l'architecture suisse : vieilles maisons à arcades, à pignons pointus, à toits en auvent, à façades peintes, grands chalets encapuchonnés de toits énormes, joyeuses auberges enjolivées de galeries et de balcons ajourés.

On verra, fidèlement reconstitués, l'humble logis de Jean-Jacques Rousseau, la maison d'Argovie où naquit Rachel, l'habitation de Pestalozzi, l'estaminet de Bourg-Saint-Pierre où déjeuna Napoléon au milieu des neiges du Grand Saint-Bernard. Une mention spéciale au château historique d'Estavayer dont l'histoire est si curieusement liée à celle de la Savoie, château héroïque et splendide, si noble et si triste en sa grandeur déchue.



UN COIN DU VILLAGE SUISSE

Tout cela sera peuplé et vivra de sa vie naturelle.

Derrière les géraniums et les œillets de leurs fenêtres, on verra les tresseuses de paille d'Argovie et de Gruyère, en bonnet de soie noire aux larges dentelles retombantes, les brodeuses de Saint-Gall piquant délicatement leur fine aiguille dans la batiste au tambour, les dentellières bernoises dans leur corset de velours noir aux doubles chaînettes d'argent. Ce seront aussi les habiles sculpteurs sur bois de l'Oberland, les fabricants de sandales du Tessin, les potiers de Thoune, les forgerons, les chaudronniers, et enfin les armaillis fabriquant le célèbre, l'authentique fromage de Gruyère.

LE STADE D'ATHÈNES

Il y a quelques années, un riche Grec eut l'idée patriotique de restaurer à ses frais le célèbre Stade d'Athènes, revêtu de marbre par Hérode Atticus, puis ruiné et presque détruit. Il dépensa à cette entreprise une somme de cinq millions, et, en avril 1896, les jeux olympiques y furent célébrés, avec un éclat extraordinaire, en présence du roi de Grèce et de nombreux autres souverains ou personnages de marque, venus de tous les points de l'univers.

Les fêtes d'Athènes furent le signal d'une campagne en faveur de la régénération physique des races par les jeux gymnastiques et les exercices athlétiques. Cette campagne a rencontré partout, et surtout en France, la plus grande faveur du public et les encouragements du gouvernement.

Dans les écoles de l'État, les exercices de gymnastique et les sports physiques occupent maintenant une grande place, et le public s'intéresse de plus en plus à ces sports.

C'est pourquoi M. Loris, l'un des champions triomphants des fêtes d'Athènes, dont le nom est si connu dans le monde sportif, a eu l'idée de fonder, avec le concours des fervents de l'athlétisme, une académie internationale des sports. Là, devant un public nombreux, se produiront, en des concours ou des exhibitions particulières, tous les maîtres, tous les champions, tous les amateurs célèbres des divers genres de sports physiques.

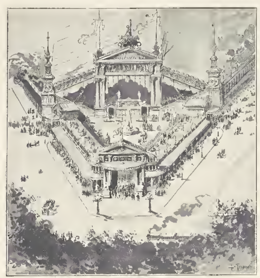
Paris, l'Athènes moderne, était tout indiqué pour cette restauration du Stade, et les promoteurs ont cru ne pouvoir choisir pour l'inaugurer un moment plus propice que celui où le monde entier rendra visite à Paris.

Cette affluence d'étrangers facilitera en effet au Stade l'organisation de tous les grands championnats. Les athlètes et les maîtres viendront se disputer les prix offerts aux vainqueurs, devant un public composé de l'élite du monde entier.

Le *Stade d'Athènes*, à Paris, divisera ses spectacles en deux catégories distinctes :

D'abord la présentation de numéros sensationnels ne donnant pas lieu à des concours. Les maîtres de tous les sports, les

célébrités les plus connues viendront à tour de rôle, dans les arènes du Stade, accomplir les jeux et les exercices qui les ont



ENTRÉE PRINCIPALE DU STADE D'ATHÈNES, AVENUE DE LA GRANDE-ARMÉE

rendus célèbres. De plus, des jeux inconnus à Paris, des numéros d'un intérêt considérable, recrutés dans tous les pays du monde, donneront une idée précise de ce que l'on peut trouver de plus remarquable à l'étranger au point de vue sport et exercices physiques.

Ensuite, chaque jour, dans l'après-midi et dans la soirée, de grands concours auront lieu, dans lesquels, en dehors des prix, sera décerné le titre de « champion du monde ».

Le Stade, construit sur un terrain de 10,000 mètres carrés, pourra contenir plus de 10,000 spectateurs.

L'arène occupera 1,800 mètres.

L'entrée monumentale s'élèvera sur l'avenue de la Grande-Armée, près de l'Arc de Triomphe. Deux autres entrées donneront, l'une sur la rue Brunet, l'autre sur la rue des Acacias.

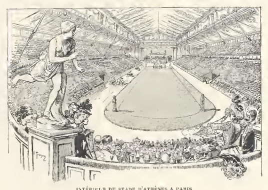
Un jardin de 1,000 mètres de superficie, avec cafés, brasseries, restaurants et attractions nombreuses, réunira ces trois entrées sur la façade imposante de l'édifice.

La disposition des gradins, largement accessible, sera celle du Stade d'Athènes et aura son aspect marmoréen. Un immense promenoir séparera les premières des secondes.

L'éminent architecte, M. Galeron, diplômé du Gouvern ment, a d'ailleurs donné tous ses soins à cette reconstitu artistique. Son nom est un sûr garant de la perfecti l'œuvre.

Au point de vue financier comme au point de vue artist le *Stade d'Athènes*, à Paris, sera à la fois une superbe opér dont le caractère éminemment patriotique n'échappera à sonne. Ajoutons qu'il ne sera pas, comme la plupart des c tions nées pour l'Exposition, une œuvre éphémère. La Soc se constitue pour une période de trente années, et c'est seule ment pour avoir sa consécration universelle que le Stade sera inauguré en 1900.

C'est une gloire pour Paris que d'avoir été choisi comme



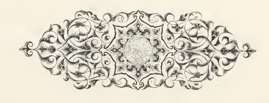
INTÉRIEUR DU STADE D'ATHÈNES A PARIS

la ville unique au monde qui doit donner l'exemple de la renaissance des jeux olympiques.

* * *

Nous avons passé en revue les principales attractions de l'Exposition. On voit que nous ne nous avancions pas trop quand nous disions en débutant que la Grande Kermesse de l'Univers nous offrirait des merveilles.

C. DUHAMEL.



Directeur : M. MANZI. Imprimerie Jean Boussod, Manzi, Joyant & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

